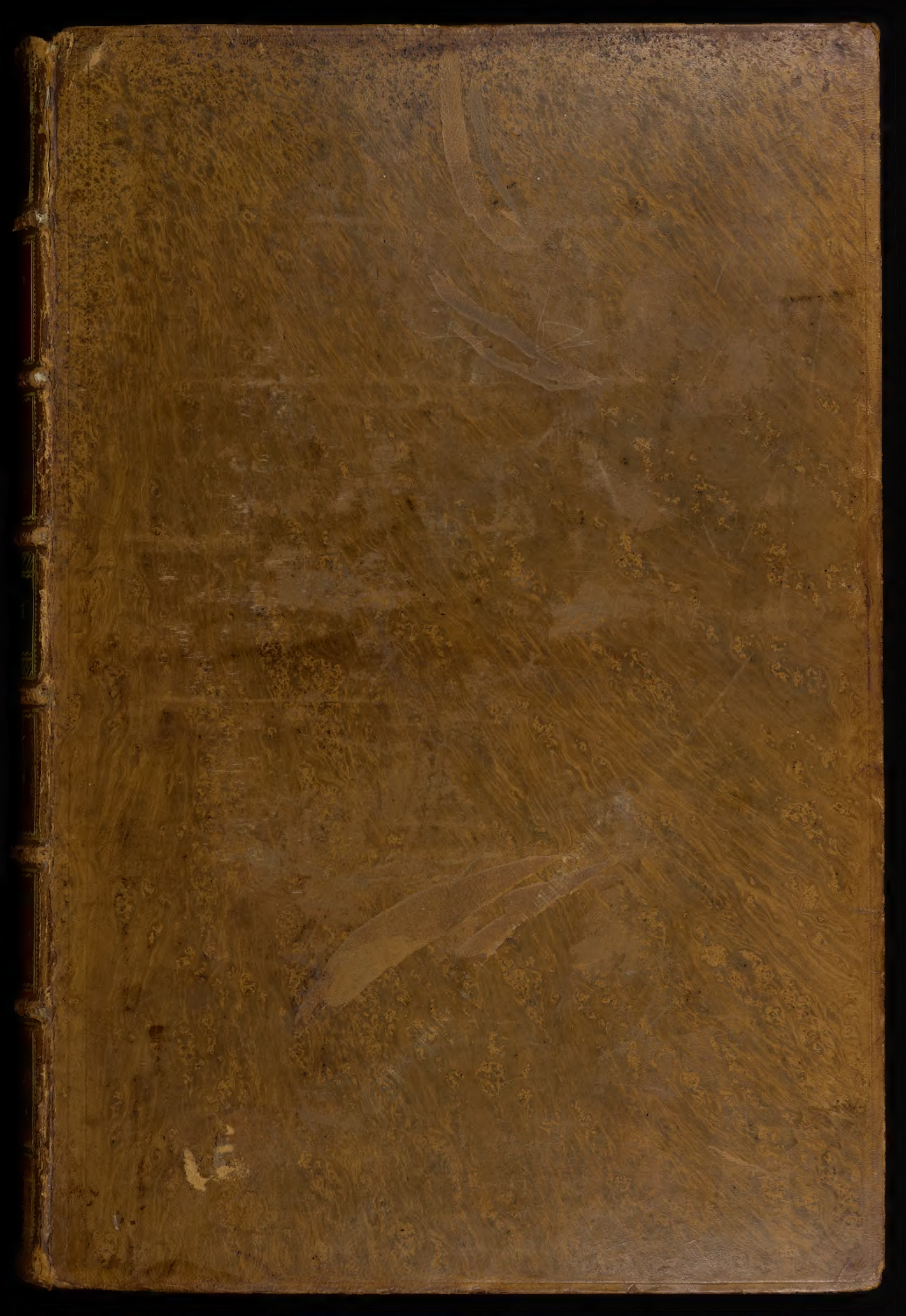






VOYAGE PITTORESQUE

DE

LA GRÈCE.

Se vend A PARIS,

Chez MM.
- Tilliard, Graveur, rue Massillon, Cloître Notre-Dame, N° 3.
- De Bure père et fils, Libraires de la Bibliothèque Impériale, rue Serpente, N° 7.
- Tilliard frères, Libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, N° 16.

VOYAGE PITTORESQUE

DE LA

GRÈCE

TOME SECOND.



A PARIS,

M. DCCC. IX.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Sur le frontispice est un autel antique avec ces mots en langue slave :

BOGAME STRANNOPRIIMNIME.

AUX DIEUX HOSPITALIERS.

Sur la base de l'autel, sont ces expressions d'un décret des villes de la Chersonèse, qui consacrent leur reconnoissance pour les Athéniens.

ΚΑΙ ΕΝ ΤΩΙ ΜΕΤΑ ΤΑΥΤΑ ΑΙΩΝΙ ΠΑΝΤΙ
ΟΥΚ ΕΛΛΕΙΨΟΜΕΝ ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΥΝΤΕΣ, ΚΑΙ
ΠΟΙΟΥΝΤΕΣ Ο ΤΙ ΑΝ ΔΥΝΩΜΕΘΑ ΑΓΑΘΟΝ.

« Jusque dans les temps les plus reculés, nous garderons le souvenir de tant de bienfaits ; et nous ferons de constans efforts pour prouver notre reconnoissance. »

DEMOSTH. pro coronâ.

Voyez les pages 68 *et* 69 *de cet ouvrage.*

SOMMAIRE DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XIII.

Exposé succinct des travaux géographiques faits sur la Méditerranée, antérieurement à ceux de l'auteur. Route de Smyrne à Pergame; plan, vues, et description de cette ville; précis de l'histoire des rois de Pergame; leurs tombeaux encore existans; temple d'Esculape; état actuel de cette contrée; mosaïque qui ornait jadis le palais d'Attale; beau vase dont les bas-reliefs représentent des jeux asclépiéens; médailles.

Plan et vue d'un kiarvan-séraï; hospitalité ancienne et moderne; expressions d'une éternelle reconnoissance.

Carte du golfe d'Adramytti et de l'île de Lesbos. Phocée, Atarnée; Hermias devient souverain de cette ville, et y appelle Aristote. Ancienne ville d'Héraclée, aujourd'hui Kidonia, où les Grecs ont établi des écoles, et cherchent à resaisir des moyens de prospérité et d'instruction. Villes d'Adramytti, de Chrysa, d'Antandros, etc.; villes de l'île de Lesbos; les îles Arginuses, et les Hécatonèses.

Plan et vue de la ville d'Assos; médailles de l'Eolide; promontoire Lecton; premières preuves de l'exactitude d'Homère dans la description des lieux, sur lesquels il conduit ses dieux et ses héros.

Carte d'une partie de la côte de Thrace; recherches sur la marche de l'armée de Xerxès à travers ces contrées; notions sur leur état actuel, et sur l'existence des peuples qui les habitent.

Iles de Samothrace et d'Imbros; mystères de Samothrace; dieux Cabires.

Carte de Lemnos, et recherches sur ses anciens volcans; terre sigillée; l'île de Chrysès retrouvée sous les eaux. Opinion de l'auteur, et calculs de M. Delambre sur la hauteur du mont Athos; isthme du mont Athos, et vestiges du canal creusé par Xerxès. Pierres gravées; médailles des villes de Thrace. Inscriptions de Serrhès, et de Thasos. Inscriptions Isopsèphes trouvées à Pergame.

CHAPITRE XIV.

Carte générale des états de Priam; expédition des Grecs contre Troie; véritables motifs de cette guerre; certitude de cette époque, malgré les circonstances fabuleuses qui ont fait naître le scepticisme de quelques écrivains. Premières notions sur la direction de la chaîne de l'Ida, sur le mont Gargare, et sur les fleuves si fameux qui en découlent.

Peu de succès des premières et trop rapides recherches de l'auteur, en 1776; exposé des moyens qu'il a pris depuis, pour reconnoître tous les lieux chantés par Homère, et en faire lever les cartes les plus exactes.

Carte de la plaine de Troie; premières notions sur les monumens homériques qui y existent encore, sur les tombeaux d'Ilus, d'Ajax, d'Achille, etc. Cours du Scamandre et du Simoïs; les sables chariés par celui-ci ont comblé le golfe où mouilla jadis la flotte des Grecs.

Recherches sur les passages de l'Iliade qui s'appliquent encore aujourd'hui fidèlement à la nature et aux détails du terrain.

Carte de l'emplacement de l'antique Ilion. Portes Scées, Erineos. Tombeaux troyens. Vers de Lucain, dont on a tiré de fausses conséquences, et qui, mieux entendus, prouvent que l'on connoissoit à cette époque l'emplacement d'Ilion, qu'il existoit encore des vestiges de ses édifices. Combat d'Achille et d'Hector. Examen de plusieurs passages de Virgile.

Deux coupes prises sur l'emplacement d'Ilion; vue de la montagne d'Ilion. Hauteur escarpée de l'Acropolis. Fable du cheval de Troie, diversement expliquée par les anciens.

Sources du Scamandre; fidélité de la description qu'en fait Homère; honneurs rendus à ce fleuve, qui, toujours égal, promène lentement ses eaux dans la plaine. Vue du mont Gargare et du Simoïs; torrent impétueux qui souvent inonde la campagne, et y porte les sables détachés des montagnes. Autre vue du Gargare. Examen d'un passage de Diodore. Vallée de Thymbra. Vue, plan, et coupe du tombeau et du temple d'Ajax, dont les fondemens existent encore près du cap Rhétée.

Vue, plan, et coupes du tombeau de Festus, favori de Caracalla; objets trouvés dans ce tombeau élevé près du cap Sigée.

Vestiges du tombeau et du temple d'Achille. Monument de Patrocle.
Vue du cap Sigée et du château turc nommé Koum-Kalessi.

Le volume suivant complette la description de la Troade et de l'Hellespont.



VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRÈCE.

CHAPITRE TREIZIÈME.

PLUS de vingt ans se sont écoulés depuis que j'osai publier le premier volume du Voyage pittoresque de la Grèce. Cette entreprise étoit une témérité de mon âge. Quel talent, et en même temps quelle maturité de réflexion, n'eût-il pas fallu pour parler dignement de ces régions enchantées par la Fable, consacrées par l'Histoire ; de tous ces lieux jadis si féconds en prodiges, si riches aujourd'hui de souvenirs, si imposans jusque dans leurs ruines ! je les avois parcourus avec l'enthousiasme de la jeunesse, et c'étoit sur-tout des illusions de cet enthousiasme qu'en écrivant j'avois à me défendre. Prêt à retracer cette foule d'impressions diverses dont le sentiment étoit en moi si présent et si vif, je devois craindre qu'on ne m'accusât à la fois d'exagérer ce que j'avois vu, et de parler trop légèrement de ce que je n'avois pas su voir. Déjà s'annonçoit à l'Europe littéraire le bel ouvrage qui alloit présenter les trésors d'une vaste érudition sous les formes les plus séduisantes, et qui, à l'aide

d'un style pur et noble comme l'âme de son auteur, devoit faire revivre l'antique gloire de la contrée que je venois de parcourir. Je ne pouvois donc prétendre qu'au foible mérite de décrire avec exactitude et simplicité les débris encore existans de sa grandeur passée. Je le sentis d'abord; je m'apperçus trop tard que je l'avois souvent oublié : aussi, tandis qu'on daignoit accueillir mes premiers essais avec indulgence, je n'en recevois les témoignages qu'avec embarras, avec une sorte de remords : je me promettois bien de réparer un jour de nombreuses négligences, et de présenter dans la suite un tableau moins indigne d'un si beau sujet.

Sans doute un intervalle de tant d'années eût dû suffire pour en acquérir les moyens; mais aujourd'hui, ai-je besoin de dire que ce travail a rencontré hors de moi d'innombrables obstacles; qu'il a été long-temps et douloureusement interrompu; que dans ces temps de délire, où l'indigence elle-même fut dépouillée comme la richesse, où l'on persécuta le génie sans faire grace à la médiocrité, les matériaux que j'avois pu recueillir furent dispersés et presque anéantis? Et quand ils eussent échappé à tant de destructions, aurois-je pu trouver en moi la force de m'en occuper durant cette désolante époque, où l'on ne respiroit que pour la douleur! Supporter une telle existence, c'étoit déjà du courage; chercher à se distraire par les jouissances de l'esprit, m'eût semblé un défaut de pudeur. Cependant des jours moins orageux se levèrent sur cette terre tourmentée de malheurs et de crimes; le sang du moins n'y couloit plus, et le Français expatrié put reposer quelque temps son cœur et sa pensée. Plus épargné par le sort que la plupart de mes compagnons d'infortune, déjà d'honorables consolations avoient relevé ma destinée dans une région hospitalière : la bonté la plus généreuse, la grandeur la plus auguste, me combloient de bienfaits, et daignoient rouvrir devant moi la carrière des arts; mais dépouillé du fruit de mes recherches, il me falloit renoncer aux douces occupations dont j'avois flatté mon avenir, lorsque, après un événement qui ouvrit tous les cœurs à l'espérance, j'appris que la proscription dont j'étois frappé venoit enfin d'être révoquée. La certitude de revoir ma patrie me pénétra de joie et de reconnoissance. A peine rentré, je ne puis dire dans mes foyers, mais du moins sur ma terre natale, je portai mon activité vers la recherche des seuls objets qu'il m'étoit permis de redemander. On voulut bien me rendre une partie des matériaux que j'avois successivement fait passer en France, et qui

n'avoient pas tous été détruits ou dispersés. Je regrettai sans doute ce qui resta perdu pour moi : je revis avec transport ce qui m'étoit rendu; et il m'est doux de penser que c'est sur-tout à des amis, à des dépositaires tels qu'il en exista pourtant à cette époque, que je dois la possibilité de rendre quelques nouveaux hommages au souvenir d'Ilion et aux ruines d'Athènes.

C'est avec ces moyens incomplets, mais précieux encore, que je vais reprendre la publication de ce voyage. Le lecteur appercevra des lacunes, des imperfections de plus d'un genre, mais il ne me les imputera pas toutes; peut-être même accordera-t-il quelqu'intérêt au courage que je me retrouve de recueillir tous ces débris, de les garantir d'une perte certaine si difficile à réparer, et par l'effort d'un travail nouveau, de les faire servir, tout informes qu'ils sont, à l'histoire des Arts, je n'ose dire à leurs progrès : peut-être le culte que j'ai rendu à ces arts consolateurs dès ma première jeunesse, et celui que je leur rends encore aujourd'hui, m'obtiendront-ils aussi une bienveillance dont je n'eus jamais autant de besoin qu'après ces quinze années de découragement.

La forme de cet ouvrage n'annonçoit que le porte-feuille d'un voyageur, un simple recueil de cartes et de dessins, auxquels devoient être jointes de courtes explications réclamées par la célébrité des lieux : il ne falloit pas de grands efforts pour atteindre un tel but; mais il en falloit pour ne pas le dépasser : à peine en effet eus-je commencé mon ouvrage, que je fus entraîné hors des limites que j'avois eu la sagesse de me prescrire. Je ne sus pas résister long-temps au desir si naturel de communiquer du moins une partie des sensations que je venois d'éprouver : et pouvois-je, si jeune encore, parler de la Grèce sans émotion? pouvois-je mesurer toujours l'hommage que m'inspiroient ces sentimens généreux, ces mouvemens des âmes fières et indépendantes, qui enfantèrent parmi les Grecs tant de modèles d'héroïsme et de vertu?

Je ne me reproche pas la vive impression que me causoient ces grands souvenirs; je desire seulement rendre à leur juste acception les mots qui me sembloient alors les mieux exprimer : les dures leçons de l'expérience ont détruit depuis bien des illusions! Désormais, des connoissances moins superficielles, des observations plus attentives, plus approfondies, doivent seules répandre de l'intérêt sur mes travaux; et je me renfermerai dans le cercle que trace autour de moi l'amour des Arts, et de cette

littérature ancienne, qu'il m'a été si doux de cultiver sous le même ciel qui la fit naître : mais je ne craindrai pas de m'arrêter dans ma route, et même de m'en écarter quelquefois, pour aller au devant des objets qui appelleront ma curiosité, ou pour tenter des recherches propres à jeter quelque jour nouveau sur les productions des anciens. Des plans exacts, des dessins fidèles ne sont-ils pas les plus sûrs commentaires de l'histoire? On se plaira sans doute à suivre, en quelque sorte sur le terrain, la marche des armées, et les expéditions décrites par Hérodote, et par Thucydide; à démêler parmi les nobles fictions d'Homère un premier tissu de vérités, qui font de ses chants les plus précieuses comme les plus antiques annales de la Grèce. Qui pourra, sans une vive impression, se trouver transporté sur les rives du Scamandre, ou celles du Bosphore, aux champs de Marathon, ou dans la vallée de Tempé, dans toutes ces contrées où les moindres débris ont de grands noms, et où chaque colline, chaque ruisseau a sa célébrité? Longtemps les cartes de la Grèce n'ont été composées que d'après les récits souvent embarrassés des auteurs anciens, et les relations trop incertaines des voyageurs; aujourd'hui ce sont ces mêmes écrivains dont les textes vont être rectifiés, ou interprétés par la nature des lieux mieux reconnus.

Ma passion pour l'antiquité m'avoit conduit une première fois dans la Grèce : plusieurs années après, le devoir m'y ramena. En 1784, le Roi me nomma à l'ambassade de Constantinople. Je reçus de sa bonté les encouragemens, les conseils, et toutes les lumières qui pouvoient m'être le plus utiles : et combien n'eus-je pas lieu d'être frappé de son zèle éclairé pour les sciences, de la rectitude de son jugement, et de cette instruction solide et variée qui eût été remarquable dans un particulier ! Mais tel étoit déjà l'égarement public, qu'on se faisoit un mérite de lui tout refuser. Sur le premier trône du monde, seul de tous les Rois il n'eut jamais un flatteur; seul il n'obtint pas la plus stricte justice : on l'avoit réduit à n'oser se la rendre lui-même, et l'empire de l'opinion sembloit l'avoir aussi subjugué. Quel présage n'étoit point cette disposition des esprits, première époque d'erreur et de vertige, où le trône ayant perdu l'utile et magique pouvoir qui relève avec éclat jusqu'aux simples intentions du bien, on en étoit déjà venu à méconnoître des qualités réelles, précieuses et bienfaisantes, qui eussent été vénérées et chéries sous le toit le plus vulgaire !

La mission dont je fus honoré avoit un caractère particulier. Le Gou-

vernement avoit cru devoir placer sous ma direction quelques ingénieurs, plusieurs officiers d'artillerie, un détachement de constructeurs et de maîtres d'équipages du corps de la Marine. Il seroit hors de mon objet, et peut-être hors de convenance, d'examiner en ce moment si ces foibles moyens répondoient aux vues de la France et aux besoins de son allié: ils étoient destinés à soutenir, à ranimer un vieil empire prêt à succomber sous les efforts d'une puissance encore dans toute la force de la jeunesse. Je n'aurois sans doute pas eu trop de tous mes momens pour essayer de remplir une tâche si difficile; mais l'insouciance musulmane condamnoit souvent mon zèle à de pénibles loisirs, et le temps qu'elle ne me permettoit pas de donner au sort futur de ces belles contrées, je crus ne pouvoir mieux l'employer qu'en m'occupant de leur grandeur passée.

Jamais je ne m'étois senti un goût plus vif, un attrait plus impérieux pour voir, pour apprécier les productions des anciens, pour en recueillir du moins, par une exacte imitation, tout ce qui a pu résister aux outrages des siècles; mais je sentis avant tout l'extrême utilité de reconnoître le théâtre véritable de leur gloire, et ce fut vers ce but important que se tournèrent mes premiers travaux. Leurs résultats formeront la partie essentielle, peut-être le seul mérite de cette collection; et puisque ce sont des opérations topographiques qui pourront obtenir grace pour ce qui ne paroîtra pas aussi heureusement traité, je dois rappeler ici rapidement quel étoit l'état de nos connoissances géographiques sur la Grèce, lorsque je me suis efforcé de les rectifier et de les accroître.

« La Géographie, dit Voltaire, est encore de tous les arts celui qui a » le plus grand besoin d'être perfectionné, et l'ambition a mis jusqu'ici » plus de soins à dévaster la terre qu'à la décrire ».

Il est rare que l'on se trompe en accusant l'ambition; mais ce n'est peut-être pas sous ce rapport qu'elle a mérité le plus de reproches. Si les Pizarre, si les Cortès ne parcoururent le monde que pour le ravager, ce ne fut pas sans doute une cupidité dévastatrice qui fit franchir les bornes de l'univers connu à Vasco de Gama, à Colomb, à Vespuce, à Magellan; et les savans doivent sur-tout une reconnoissance bien pure à ce prince Henri de Portugal, qui, près d'un siècle avant l'époque de ces célèbres navigateurs, jeune encore, et dédaignant les passions vulgaires, se dévoua à l'étude de l'astronomie, fit élever à grands frais un observatoire, concourut

à l'invention de l'astrolabe, entrevit le premier l'utilité de la boussole, fit instruire et forma sous ses yeux les pilotes qui découvrirent l'île de Madère, et prépara ainsi les grandes entreprises maritimes qui illustrèrent la fin du quinzième siècle. Cependant long-temps encore les progrès de la géographie furent loin d'en égaler les conquêtes. Les navigateurs guerriers ou marchands, enflammés par ces premiers succès, se montroient plus jaloux, et trouvoient aussi plus facile, d'envahir de nouvelles contrées, que d'éclairer pour leurs successeurs les routes qu'ils venoient de parcourir. Les découvertes astronomiques étoient d'ailleurs retardées par l'imperfection des instrumens. Les plus habiles marins se bornoient à indiquer les principaux mouillages, à prendre des latitudes le plus souvent avec négligence, et à conjecturer plutôt qu'à déterminer quelques longitudes, dans l'impuissance où ils étoient de les obtenir par des observations exactes et multipliées. Jusqu'au moment où Cassini parvint à soumettre au calcul les mouvemens des satellites de Jupiter, on sait en effet qu'on n'avoit, pour fixer les longitudes, que des phénomènes célestes trop rares, dès-lors insuffisans, et que peu de navigateurs étoient en état et en position de bien observer. Ainsi, l'audace tenoit lieu de la science; et dès-lors on ne doit pas trop s'étonner que, pendant long-temps, on n'ait pas su tracer avec certitude la position et les limites de ces mers nouvelles que l'on traversoit presqu'au hasard, et de ces régions lointaines que l'on étoit d'ailleurs plus avide de conquérir que de connoître.

Mais malgré cet état d'imperfection des connoissances humaines, il est pourtant permis d'être surpris qu'on ne connût guère mieux une mer placée en quelque sorte sous les yeux des géographes; une mer dont tous les rivages ont été le théâtre des événemens les plus célèbres; qui fut, il y a huit siècles, traversée si fréquemment par les innombrables armées que précipitoit sur les côtes d'Asie, l'Europe alors pieusement guerrière; une mer enfin qui, depuis 200 ans sur-tout, est sans cesse couverte des navires de toutes les nations européennes, empressées à saisir quelques branches du commerce utile qu'encourage l'inertie des maîtres actuels de l'empire d'Orient.

Les cartes géographiques des anciens, sur lesquelles cette mer devoit occuper une si grande place, ou n'existent plus, ou, comme celles de Ptolemée, nous sont parvenues très-imparfaites par de successives et inévitables altérations. On a réussi toutefois à les recomposer avec

beaucoup de vraisemblance d'après ce qui nous reste des grands géographes de l'antiquité, soit dans leurs ouvrages, soit même dans les écrits de ceux qui ne les ont cités que pour les combattre. C'est ainsi qu'à l'aide de Strabon, de Pline et de Ptolemée, on a pu, non-seulement construire des cartes conformes aux systêmes de ces auteurs, mais aussi celles d'Eratosthène, d'Hipparque, de Polybe, de Marin de Tyr, dont les ouvrages sont perdus. Ces cartes ainsi rétablies nous montrent les premiers tâtonnemens des Grecs, l'enfance de leur géographie. C'est un spectacle digne d'intérêt que ces efforts de quelques hommes supérieurs luttant contre les fausses idées de leur siècle, et faisant une application nouvelle des connoissances acquises en astronomie, pour parvenir à connoître la forme de la terre. Jusqu'alors ce n'avoit été que sur de simples relations de voyageurs, et d'après des évaluations presque toujours erronées de mesures itinéraires, que l'on avoit essayé de tracer des cartes; et loin de penser que ce fût dans le ciel qu'il fallût chercher la description de la terre, on sentoit à peine qu'on eût besoin d'opérations géométriques.

Plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, Hipparque avoit jeté les fondemens de la géographie astronomique, et ouvert la carrière que parcoururent ensuite Strabon et Ptolemée. La réputation dont a joui Ptolemée, regardé comme le restaurateur, ou même comme le législateur de la géographie, surpasse de beaucoup son mérite réel; car souvent, et particulièrement sur la mesure de la Méditerranée, il s'est trompé encore plus que ses prédécesseurs qu'il prétendoit réformer : et s'il est parvenu à effacer la gloire d'Hipparque, ce n'a été qu'en faisant revivre la méthode de ce dernier qui avoit été négligée après sa mort. Ce n'est pas la seule fois que le génie s'est ainsi vu ravir la gloire qui lui appartenoit, et que l'Histoire elle-même s'est rendue complice de cette usurpation : mais on se plaît à voir qu'il arrive une époque de vérité où chaque réputation rentre dans ses droits ou dans ses limites; et l'on applaudit au critique éclairé qui, fût-ce après vingt siècles, vient exercer cette suprême justice. C'est ainsi que les savans ouvrages de M. Gossellin nous font connoître aujourd'hui tout le génie d'Hipparque, et les erreurs ou les progrès des anciens géographes, dont il apprécie les travaux avec une rare sagacité.

Il ne paroît pas que, dans l'antiquité, aucun astronome ait navigué avec le projet de rédiger des cartes marines, ni que des souverains aient fait voyager des savans dans l'intention de perfectionner la géographie. Les

fameux *Périples* d'Hannon, de Pythéas, entrepris dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, n'avoient pour objet que la recherche des lieux favorables au commerce ou à l'établissement des colonies. Le voyage de Polybe, plus de cent ans après, quoiqu'il ait servi à rectifier quelques erreurs géographiques, ne fut entrepris par ordre de Scipion Emilien que dans des vues purement militaires; et ce n'est qu'au septième siècle de l'ère chrétienne qu'on trouve, entre tous les souverains, un calife de Babylone qui envoie deux astronomes dans la plaine de Sennaar, pour mesurer un degré du grand cercle de la terre.

Au reste, l'état de la navigation des anciens dans la Méditerranée laissoit moins sentir le besoin d'une géographie rigoureusement exacte. Toute la science des pilotes se bornoit à leur propre expérience. S'ils s'élevoient à quelque distance des côtes, ce n'étoit que forcés par la nécessité, et ils regagnoient bientôt le voisinage des terres. Les plus habiles des marins anciens naviguoient comme naviguent encore aujourd'hui le plus grand nombre des habitans de l'Archipel, qui, en effet, se servent de bateaux à-peu-près semblables à ceux de leurs ancêtres, et qui, loin d'éprouver le besoin d'une carte, ne sauroient même souvent s'en servir.

Les Phéniciens furent les plus habiles et les plus hardis navigateurs de l'antiquité; eux seuls firent de longs voyages; ils parcouroient d'un côté le golfe Arabique, de l'autre toute la Méditerranée; ils se hasardèrent dans l'Océan, pénétrèrent jusqu'aux îles Britanniques, et ils paroissent même avoir poussé plus loin leurs courses maritimes; mais nous ignorons les moyens qu'ils employoient pour assurer leur navigation. On sait seulement qu'ils connoissoient la petite Ourse, et qu'ils se dirigeoient par cette constellation bien avant le temps d'Homère. Les Grecs ne profitèrent que plusieurs siècles après de cette découverte, et Thalès passe pour leur en avoir le premier révélé l'utilité.

Les Grecs et les Vénitiens, tant qu'ils dominèrent sur la Méditerranée, s'occupèrent peu d'en déterminer la véritable forme; ils se contentoient de la routine de leurs pilotes. Les premières cartes de ces peuples furent calquées sur celles de Ptolemée, et offrirent par conséquent toutes ses erreurs sur les longitudes. Par la suite, on rectifia une partie des latitudes, et le dessin des côtes de la Grèce se rapprocha un peu de leur véritable configuration; mais toutes ces cartes étoient encore très-défectueuses. Les cartes françaises n'étoient pas meilleures; celles de Sanson,

rédigées comme les autres d'après les longitudes de Ptolemée, jouirent pourtant d'une grande réputation : aujourd'hui on ne les conserve que pour reconnoître et suivre les progrès de la science.

On peut dire sans exagération qu'on soupçonnoit à peine la forme de la Méditerranée, lorsque Chazelles fit à Rhodes, en Égypte, et sur quelques points de la côte de Syrie, des observations astronomiques qui, les premières, dénoncèrent de grandes erreurs.

Avec l'aide de ces opérations, et le secours d'un grand nombre de journaux, le géographe Guillaume Delisle rédigea une carte de la Méditerranée, entièrement différente de celles qui avoient été publiées jusqu'alors. Ce travail parut un effort de sagacité et obtint les plus grands éloges, soit par le mérite réel de la carte nouvelle, soit aussi par l'impression même que produisirent tout-à-coup les changemens extraordinaires qu'il venoit d'adopter : l'étonnement dispose en effet à la soumission plus qu'à la défiance. Par un de ces changemens, Delisle raccourcit de trois cents lieues la longueur de la Méditerranée d'orient en occident : une telle correction suppose une erreur inconcevable adoptée par ses prédécesseurs, et peut donner une idée des autres méprises où ils étoient tombés. Ce qui sans doute est assez curieux à remarquer, c'est que dans cette correction même on peut reprocher à Delisle d'avoir voulu ménager l'opinion ; car il a été depuis démontré que d'après les renseignemens qui lui servirent de guides, il auroit dû porter la réduction plus loin encore ; mais peut-être qu'effrayé lui-même du résultat si inattendu auquel il étoit arrivé, il n'osa s'y confier entièrement. Ainsi le génie modeste a quelquefois reculé devant sa propre découverte.

De plus grands succès en ce genre étoient réservés au premier des géographes, à celui que la nature avoit doué d'une sagacité, l'on peut dire d'un instinct particulier pour tout ce qui étoit du domaine de cette science ; à cet homme extraordinaire qui, n'ayant jamais quitté son pays ni presque son cabinet, a été, sans aucune comparaison, de tous les géographes celui qui a le mieux connu le globe. Nous devons à d'Anville des cartes de la Grèce bien supérieures à toutes celles qui avoient paru avant lui : elles sont incontestablement les plus exactes qu'il fût possible de rédiger d'après les récits presque toujours si obscurs des anciens, et les journaux si souvent infidèles des navigateurs modernes ; mais malgré toute la per-

fection de ce travail, malgré l'inconcevable talent qui a conduit d'Anville plus près que personne de la vérité, il faut bien le dire, ces cartes ne sont nécessairement qu'un résultat très-ingénieux de probabilités, d'hypothèses et d'approximations; elles n'ont pu être regardées par lui-même comme un travail rigoureux, tel que l'exige la vraie géographie, qui n'est jamais hypothétique; et il a sans doute voulu consigner sa propre opinion à cet égard, dans le titre modeste qu'il a donné à sa carte de la Grèce (1). On doit regarder comme impossible de mieux conjecturer en ce genre que n'a fait d'Anville; mais il est possible de mieux faire, en remplaçant d'ingénieuses conjectures par des observations certaines. Tel est l'empire de la vérité, que le génie lui-même trouve encore à s'applaudir, s'il a pu approcher des résultats d'un travail qui ne demande que de l'exactitude.

Pour obtenir ces résultats, il falloit qu'un marin distingué se dévouât, durant sa vie entière, à ce genre d'opérations; qu'il y consacrât les loisirs d'une longue paix, et qu'à une ardeur infatigable il joignît le talent et l'habitude d'observer: la géographie avoit trouvé cette réunion d'efforts, de patience et de moyens dans M. de Chabert, membre de l'académie des sciences, lieutenant-général des armées navales. Il vient de terminer sa longue et honorable carrière avant d'avoir pu mettre en ordre ses nombreux matériaux, mais ils ne seront pas perdus: c'est un legs fait aux sciences, et qui sera sans doute recueilli avec empressement.

M. de Chabert avoit fixé les points principaux de la plus grande partie de la Méditerranée, mais il lui manquoit des observations indispensables pour en construire une carte générale. La guerre d'Amérique, dans laquelle cet officier fut employé avec honneur, avoit suspendu des travaux que son âge et les circonstances ne lui ont plus permis de reprendre: il ne les avoit point étendus dans le nord de l'Archipel, qui seroit ainsi resté toujours mal connu; je devois donc m'occuper particulièrement de ces parages. Quant aux autres parties de la Grèce, on ne pouvoit espérer de M. de Chabert que les opérations nécessaires aux navigateurs, celles qui déterminent les caps et les mouillages. En véritable marin, il ne s'étoit permis aucune incursion dans les terres, et souvent même il s'étoit peu inquiété de l'exacte configuration des côtes, moins encore de la marche de Xerxès, ou de celle des flottes athéniennes. Je pus donc regarder, à mon second voyage en

(1) Græciæ antiquæ Specimen geographicum.

Grèce, le travail que je me proposois comme pouvant être le complément du sien; mais je n'eus point la prétention de faire ce que j'aurois mal fait moi-même, et je m'associai un astronome, des ingénieurs et des officiers de marine distingués, auxquels on devra sans doute ce qu'il y a de plus précieux dans cet Ouvrage.

Arrivé à Constantinople, je me hâtai de faire construire un observatoire au Palais de France à Péra, et un autre au village de Tarapia, sur une hauteur qui domine le Bosphore. Les observations, régulièrement répétées aux deux extrémités de cette longue base, acquirent ainsi toute l'exactitude dont elles étoient susceptibles, et servirent à déterminer un méridien auquel furent reportées toutes les opérations ultérieures. Le savant astronome Méchain me rendit, dans une correspondance suivie, le service essentiel de comparer nos travaux, de les juger, et de nous indiquer constamment la marche la plus utile à suivre. Il vouloit bien encore m'éclairer de ses conseils, lorsqu'il est mort victime de son zèle pour les sciences.

Le maréchal de Castries, ministre de la Marine, ne négligeoit aucun moyen d'accroître la grande instruction à laquelle étoit déjà parvenu un corps illustre, dont la France regrettera long-temps la perte. Il adopta mes vues et seconda mon zèle, en mettant à ma disposition une petite corvette de 14 canons, d'une marche supérieure, et qui m'avoit été indiquée comme le bâtiment le plus propre, par sa construction et sa légèreté, à l'exécution de mes projets. Ce ministre voulut bien, sur ma demande, en accorder le commandement à M. Truguet, officier intelligent, alors major de vaisseau, et qui attachoit beaucoup de prix à conduire, d'après mes instructions, des travaux de ce genre. Je fis placer sur le même armement le lieutenant Racord, que j'avois connu lors de mon premier voyage en Grèce, et que M. de Chabert s'étoit plu à former; c'étoit le meilleur compagnon de travail que je pusse donner à l'astronome. Après la mort de celui-ci, M. Racord continua avec succès des opérations qu'une longue pratique lui avoit rendues familières.

Une partie des résultats obtenus avec tant de peines et de soins a été perdue: je n'en ferai point la longue énumération, ce seroit répéter trop souvent l'expression des mêmes regrets. On jugera successivement les matériaux que j'ai eu le bonheur de conserver; et si je parle encore quelquefois de ceux qui ont péri, ce sera pour indiquer à d'autres voyageurs les moyens les plus sûrs de réparer tout à la fois mon malheur et mes négligences.

Au reste, des pertes causées par un malheur général commandent la résignation : elle est facile alors. Combien de matériaux plus précieux que les miens ont été anéantis ! Mais on supporte difficilement un dommage qui n'étoit pas la suite nécessaire des événemens, et qu'il eût paru injuste de prévoir. C'est donc avec regret, je l'avoue, que je me suis vu privé du plaisir d'annoncer le premier la partie la plus heureuse de mes recherches; celle qui du moins par la nouveauté, et par les idées que réveille le seul nom de Troie, eût jeté quelqu'éclat sur le reste de mes travaux. Aurois-je pu voir avec indifférence enlever ainsi la fleur d'un sujet que je regardois depuis long-temps comme une de mes plus précieuses propriétés ? Je me trouve toutefois encouragé, ou si l'on veut, entraîné à en reprendre possession, par un intérêt d'habitude pour un ouvrage commencé dès ma première jeunesse; il est devenu pour moi la source des plus doux souvenirs : et après tout, n'est-ce pas un sentiment bien naturel d'aimer à retracer les objets qui, dans nos courses lointaines, ont le plus excité, le mieux récompensé notre curiosité ? On doit seulement ne pas oublier qu'il n'est permis d'entretenir les autres que de ce qui a droit à les intéresser ; devoir très-reconnu sans doute, mais qu'il arrive si rarement, à nous autres voyageurs, de remplir dans toute son étendue.

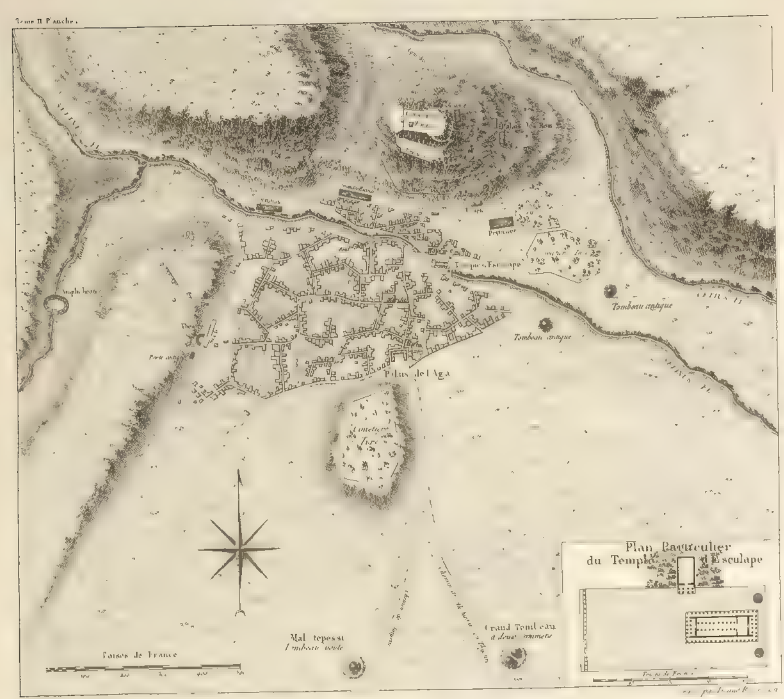
PLANCHE PREMIÈRE.

Plan de la ville de Pergame.

J'ai fini le premier volume de cet Ouvrage par quelques détails beaucoup trop superficiels sur la ville de Smyrne et sur son commerce. Je devrois peut-être, avant de passer à d'autres objets, réparer ces torts d'une instruction trop jeune et trop légère ; mais que pourrois-je dire aujourd'hui de ce commerce des Français, alors si riche, et qui n'est plus ? Ne seroit-ce pas exciter d'inutiles regrets ? Les événemens n'ont que trop fait disparoître les motifs, et jusqu'au prétexte de me reprocher cette négligence. Je vais donc continuer ma route sans céder, pour cette fois, au desir de retourner sur mes pas.

J'avois visité le plus grand nombre des îles de la mer Égée, et traversé la Carie et l'Ionie, depuis Rhodes jusqu'à Smyrne. Je résolus d'aller par terre à Pergame et jusqu'aux Dardanelles : pour éviter quelques heures

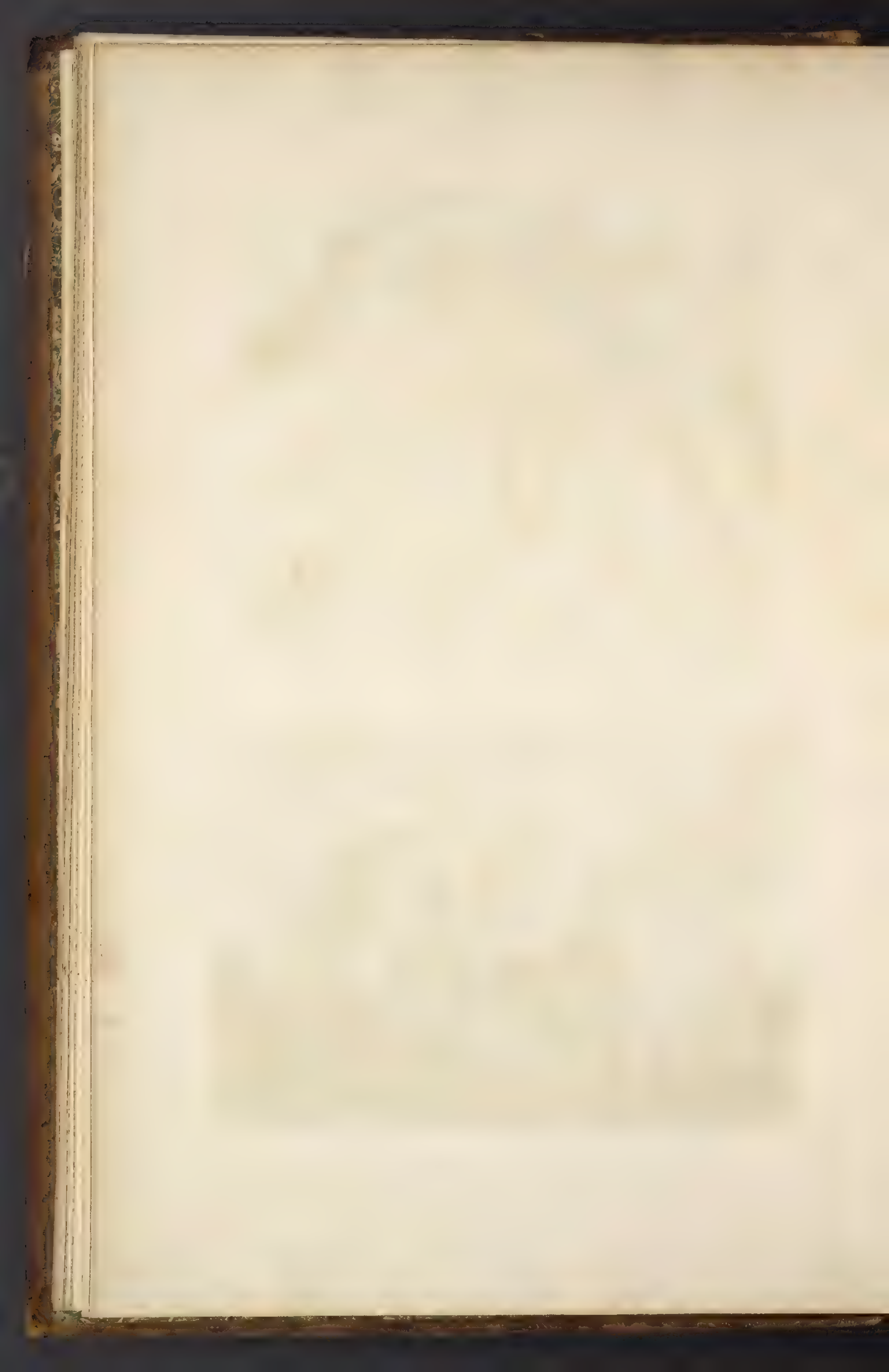




PLAN DE LA VILLE DE PERGAME



Ruines d'un Gymnase à Pergame



de marche, je me rendis la nuit, par mer, à Ménémen-Iskélessi, mouillage où l'on embarque journellement, dans de petits bateaux, les productions de la plaine destinées pour Smyrne. Là, nous montâmes à cheval, et tournant sur notre droite autour du mont Sipylus, nous arrivâmes à Ménémen, chef-lieu du district de ce nom. C'est probablement l'ancienne Temnos : cette position s'accorde avec les indications que nous fournissent Pline, Strabon, et la Table de Peutinger (1).

J'ai déjà parlé dans le premier volume, de l'émigration des Doriens et de celle des Ioniens, qui, sortis de la Grèce, se dispersèrent dans l'Asie mineure. La direction de mon voyage me conduit à rappeler ici celle des Eoliens, dont j'eusse fait mention plutôt, si j'avois suivi l'ordre chronologique; car elle est la plus ancienne de toutes.

L'émigration des Ioniens n'eut lieu que cent trente ou cent quarante ans après la guerre de Troie, tandis que celle des Eoliens s'étoit effectuée quatre âges plutôt, soixante ans environ après la destruction de la ville de Priam, à l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponnèse.

Ces déplacemens de nations se faisoient de la Grèce, alors peu cultivée et agitée par des troubles intérieurs, vers les côtes de l'Asie mineure, dont la fertilité appeloit des bandes guerrières avides de pillages, et souvent expulsées de leur propre pays. Il a donc été un temps où la Grèce, depuis si féconde, si brillante de tous les arts de la civilisation, ne pouvoit suffire à ses habitans, et en étoit fréquemment abandonnée.

Les Eoliens avoient d'abord habité une partie de la Thessalie, s'étoient avancés ensuite dans la Locride, la Phocide, la Béotie, et enfin dans le Péloponnèse d'où ils sortirent, au rapport de Strabon (2), pour aller en Asie, conduits par Penthile : ils traversèrent la Propontide, débarquèrent près des bouches du Rhyndacus (3), et se répandirent dans les environs. Le plus jeune des enfans d'Archelaüs fils de Penthile, s'avança dans le voisinage du Granique à la tête d'une armée, et dans la suite s'empara de Lesbos. Ce fut dans cette île que les Eoliens, après avoir erré pendant trente ans, formèrent leur premier établissement : ils y bâtirent quelques villes, et envoyèrent sur le continent opposé, des colons qui en fondèrent plusieurs autres, dans le pays auquel ils donnèrent leur nom (4).

Ce n'est pas, au reste, à cette seule émigration que l'Eolide dut

(1) Plin. Lib. V, cap. 29, 30. Strab. Lib. XIII, p. 621. Tab. Peuting. Segm. 9, édit. Scheyb.
(2) Strab. ibid.
(3) Pausan. Lib. III, cap. 2.
(4) Herodot. Vit. Hom. cap. 38.

sa nouvelle existence : vingt ans après l'établissement de la première colonie à Lesbos, une seconde, commandée par Clevas et Malaüs, tous deux de la race d'Agamemnon, vint jeter les fondemens de Cyme, qui, à son tour et à l'instar de Lesbos, donna bientôt naissance à d'autres villes.

Lesbos et Cyme (1) devinrent ainsi les métropoles de toutes les villes de l'Eolide. Ces villes, suivant Strabon (2), étoient au nombre de trente. Hérodote (3) n'en compte que dix-neuf; Cyme et ses dix colonies étoient sur le continent; les autres, situées dans des îles, étoient colonies de Lesbos. Les onze villes continentales sont nommées dans Hérodote,

(1) C'est ainsi qu'il faut écrire et prononcer le nom de la ville de Κύμη, quoique par une exception qui n'est nullement fondée, on l'ait presque toujours appelée Cume, ou Cumes, en lui donnant ainsi le nom affecté à la ville d'Italie, que les oracles de la Sibylle et les vers de Virgile ont rendue si célèbre.

Les Latins, dont la langue n'étoit, au moins en grande partie, qu'une altération du dialecte grec éolien, ayant adopté l'ypsilon, et ayant employé le caractère cursif de cette lettre (je veux dire l'*u*) plus souvent que le caractère majuscule *Y*, qui est notre *i* grec, écrivoient Cume, et bien probablement n'en prononçoient pas moins Cyme; de même qu'ils écrivoient quelquefois Sulla, Lacrumæ, pour Sylla, Lacrymæ.

A l'exemple des Romains, nous avons introduit aussi l'ypsilon dans les mots français qui ont une extraction grecque; mais comme cette voyelle paroît toujours sous la forme *y* qui est devenue une lettre française, et qui a toujours gardé parmi nous le son *i*, nous nous sommes trouvés dans l'heureuse impuissance de mal prononcer ces mots dérivés du grec.

Les savans échappés de Constantinople apportèrent dans nos pays la connoissance de la langue grecque, et l'on sait qu'ils prononçoient, ainsi que le font encore tous les Grecs, les mots des auteurs anciens où se trouve un ypsilon, comme si cette lettre eût été un *i*, soit que l'ypsilon eût la forme de l'*y*, soit qu'il eût la forme *υ*. Les premiers successeurs de ces savans les imitèrent sans doute, et retinrent cette prononciation, laquelle s'est maintenue constamment chez les Grecs modernes.

Mais lorsqu'il n'exista plus en France aucun de ces premiers professeurs nés en Grèce, qui eussent pu protester contre des innovations, ou plutôt les prévenir, et qu'en même temps l'étude de la langue grecque ayant fait parmi nous de grands progrès, ce furent uniquement des Français qui enseignèrent à Paris la langue d'Homère, ceux-ci ne tardèrent pas à se croire plus grecs que les habitans d'Athènes. Trompés sans doute par la forme la plus ordinaire de l'ypsilon, ils ne craignirent pas de le prononcer autrement que n'avoient fait les Lascaris, les Planude, les Hermonyme, les Chrysoloras, etc. et ils lisoient hardiment à Paris les vers de l'Iliade, comme si cette lettre avoit été un véritable *u* français : ils disoient donc *phusis*, nature, *tupos*, modèle, au lieu de *physis*, *typos*.

Au reste, cette erreur grammaticale concentrée dans les écoles, n'atteignit que les mots véritablement grecs; elle ne put s'emparer des mots d'origine grecque devenus français, parce qu'ils se trouvoient protégés par l'usage général.

Ainsi les Ménage, les Dacier, prononçoient mal en disant en grec *phusis*, et les gens du monde prononçoient très-bien en disant en français *physique*.

Il résulte de là (il ne faudroit pourtant pas que les ignorans en tirassent trop de vanité) que ce sont ceux qui ne savoient pas le grec qui ont conservé la véritable prononciation de cette langue, autant du moins qu'il étoit en eux, tandis que les savans l'ont altérée, et à tel point, que les vers d'Homère prononcés par nos plus habiles hellénistes, ne sont pas entendus par les habitans de la Grèce moderne, qui connoissent le mieux les ouvrages du prince des Poètes.

Il y a toutefois une exception à cette double remarque; elle porte sur le nom de Κύμη, que les ignorans comme les savans prononcent également mal en disant Cume : cette erreur pourroit être attribuée aux anciens interprètes de Strabon, qui, dans leurs versions latines, ont écrit Cuma, quoiqu'ils eussent dû plutôt suivre l'orthographe de Pline et de Pomponius Mela, qui tous deux écrivent Cyme.

M. Larcher a suivi dans sa traduction d'Hérodote cette dernière orthographe. Lorsqu'on possède un ouvrage comme le sien, il doit faire loi pour tous ceux qui parlent après lui des mêmes lieux. Il eût, au reste, été plus exact encore de substituer un *K* à la lettre *C* qui représente ici le *Kappa* grec, et d'écrire Kyme; car il est bien vraisemblable que c'est ainsi que prononçoient les Romains. Mais je ne dois pas m'engager plus avant dans une discussion de ce genre; et comme il faut toujours finir par composer avec l'usage, il est probable que la ville de Κύμη en Eolide s'appellera désormais en français Cyme, tandis que la ville du même nom située en Italie, continuera de se nommer Cumes : la Sibylle qui l'a rendue célèbre est trop connue dans le monde sous ce nom, pour qu'on puisse se flatter de le lui faire perdre.

(2) Strab. Lib. XIII, p. 622.

(3) Herodot. Lib. I, cap. 149—151.

Cyme , Larisse , Neon - tichos qui n'étoit d'abord qu'un mur élevé contre les Pélasges , Temnos , Cilla , Notium , Ægirousa , Pitane , Ægées, Myrina et Grynium. Il ajoute que les Eoliens en avoient eu douze sur le continent , mais que Smyrne leur avoit été enlevée par les Ioniens : il omet de parler de celles que les premiers possédoient sur le mont Ida , parce qu'elles ne faisoient pas partie de la confédération Éolienne.

En rapprochant ce que nous ont transmis les anciens sur le gouvernement de l'Eolide, on est autorisé à penser qu'il différoit de celui de l'Ionie. Ce n'étoit pas , comme dans cette dernière contrée, une seule confédération ; il paroît que chaque ville ressortissoit à sa métropole , et qu'ensuite Lesbos et Cyme prononçoient ensemble sur les intérêts de tous ; genre de gouvernement dont l'action sembleroit devoir s'arrêter , ce qui sans doute est un mal en soi, mais dont on comprend cependant qu'il peut résulter , dans quelques circonstances , un repos utile , une sorte de trêve pour les gouvernés.

Les Eoliens , à leur arrivée , eurent à combattre quelques-unes de ces hordes pélasgiques dont nous rechercherons bientôt l'origine (1). Elles occupoient la partie située au midi du Caïcus , ainsi que l'île de Lesbos toute entière ; et leurs chefs résidoient à Larissa , près de Cyme. Les Léléges , les Ciliciens , et les Teuthraniens occupoient le reste du pays : les premiers étoient établis le long des côtes, depuis le promontoire Lectum jusqu'à Antandros ; les Ciliciens depuis Antandros jusqu'au-delà de Lyrnessus ; et les Teuthraniens plus au midi , dans la plaine du Caïcus (2). Ces peuples étoient belliqueux ; ils s'opposèrent avec courage aux incursions d'Achille : leurs chefs étoient dans la dépendance de Priam.

Le pays habité par les Ciliciens étoit alors partagé entre deux familles souveraines : c'est Homère qui nous l'apprend (3). Eétion régnoit à Thèbe, et les deux fils de Sclépias à Lyrnessus. Tous ces princes tombèrent sous les coups d'Achille ; les sept fils d'Eétion périrent avec leur père : sa fille Andromaque lui survécut seule , et fut réservée à d'autres malheurs. Les Grecs enlevèrent à Thèbe et à Lyrnessus , les deux célèbres captives Chryséis et Briséis. Les Ciliciens se virent enfin contraints d'abandonner leur pays , à l'exemple des Léléges qui , après la mort de leur roi Attis père d'Hécube , fuyant leurs terres désolées , allèrent se fixer les uns dans la Carie, les autres près du lieu où depuis Ephèse fut bâtie.

(1) Strab. Lib. XIII, p. 621.
(2) Strab. Lib. XIII, p. 615 et seq.
(3) Iliad. Lib. XXII, v. 479.

Les Teuthraniens résistèrent plus long-temps. Leur premier roi, Teuthras, avoit adopté pour son successeur Télèphe fils d'Hercule et d'Augé. C'est pendant le règne de Télèphe que les Grecs, armés contre Troie, vinrent ravager la Teuthranie. Télèphe les attaqua, tua Thersandre chef des Béotiens, et resta vainqueur ; mais, blessé par Achille, il ne dut, dit-on, sa guérison qu'à la rouille de la lance qui l'avoit atteint. Il fit ensuite alliance avec les Grecs. Son fils Eurypyle, entraîné par son amour pour Cassandre, rentra dans le parti des Troyens, et fut tué par Pyrrhus (1). Ainsi, à l'époque où les Eoliens entrèrent dans l'Asie mineure, le pays qu'avoient occupé les Lélèges et les Ciliciens étoit presque désert : la Teuthranie seule étoit habitée.

Les Eoliens, selon Strabon et Pline, s'étendoient sur les côtes de l'Asie mineure, depuis le promontoire Lectum jusqu'au fleuve Hermus, et même un peu au-delà, puisque Smyrne avoit fait d'abord partie de l'Eolide. Ils furent maltraités par les Ioniens arrivés après eux, et par les Phocéens, qui, au mépris de la foi jurée, s'approprièrent une partie de leur territoire.

Les Eoliens, pendant long-temps, ne reconnurent point de maîtres : ils se gouvernoient par leurs propres loix ; ils furent enfin subjugués par Crésus, et bientôt après soumis aux Perses. A dater de ce moment, ils se confondent avec les Ioniens, et existent à peine dans l'Histoire : on peut cependant les suivre encore, et les discerner de loin en loin. On les voit d'abord gouvernés au nom du grand roi, recouvrer ensuite, ainsi que les autres colonies grecques, une sorte de gouvernement populaire par la politique de Mardonius ; suivre Xerxès dans son expédition contre la Grèce ; l'abandonner lorsqu'il fut vaincu ; s'allier au gré des événemens, tantôt avec les Athéniens, tantôt avec les Lacédémoniens ; subir de nouveau le joug des Perses, par la servile paix qui fut imposée à Lacédémone, et enfin se perdre en partie dans la Lydie, en partie dans la province de l'Hellespont : c'est du moins ce qu'on infère avec quelque vraisemblance du récit d'Arrien (2) ; car ces peuples s'effacent à tel point, qu'on a peine à découvrir le moment précis où ils perdent leur nom et leur existence. On remarque seulement que lorsqu'Alexandre distribua les différentes provinces qu'il avoit conquises sur les Perses, nulle part l'Eolide n'est particulièrement désignée, quoique cette province fît partie des états d'Antigone.

(1) Odyss. Lib. XI, v. 518.

(2) Arrian. Expedit. Alex. Lib. I.

Nous partîmes de Ménémen : nous marchâmes une heure sur des terreins couverts de sables qui paroissent avoir été déposés par l'Hermus, dont le lit a souvent changé, et nous passâmes ce fleuve dans un bac. On marche ensuite environ une heure et demie dans la direction de l'ouest-nord-ouest pour contourner le mont Sardena, sur la base duquel on apperçoit un vieux château élevé peut-être sur les ruines de Neon-tichos.

Si l'on n'a d'autre objet que de se rendre directement à Pergame, on laisse à sa gauche le chemin qui conduit à Larissa, à Phokia-nova, et à Cyme; mais le voyageur curieux se détournera pour voir les ruines de cette dernière ville, jadis une des plus florissantes de l'Éolide, aujourd'hui entièrement détruite.

Cyme, placée sur le bord de la mer, étoit traversée par le Xanthus, très-petite rivière dont le cours n'a point changé. De la grandeur passée de cette ville, il ne reste que des ruines sans nom, presque sans intérêt; des fragmens méconnoissables, au-dessus desquels on n'apperçoit qu'un petit nombre de cabanes isolées. Cyme avoit été, dit-on, fondée par une Amazone sujette ou compagne de Myrina, de cette reine dont le nom se représentera plus d'une fois, qui fut conquérante et législatrice de ces contrées, et dont on a long-temps honoré le tombeau près de l'enceinte de Troie. Cyme fut dans la suite surnommée Phriconis, ou Phriconitis, par de nouveaux colons, qui, avant de passer en Asie, habitoient le mont Phricius près des Thermopyles. Les Grecs, qui vinrent à diverses époques s'établir sur ce continent, se plurent à transporter dans leur nouvelle patrie les noms les plus connus des contrées qu'ils avoient quittées. Dans tous les temps, dans tous les pays, ceux qu'un sort contraire a forcés de chercher un asyle sur des plages lointaines, jettent leurs regards en arrière, se consolent par des souvenirs, et dans une douce illusion essaient de reproduire des lieux chers à leur enfance. C'est ainsi qu'en Asie et en Grèce l'on voit des villes et des fleuves du même nom; que les montagnes de la Troade reçurent de Teucer celui des monts de la Crète, et qu'un second Olympe domina sur la Propontide comme le premier sur la Thessalie. Ainsi dans un autre hémisphère, les Espagnols ont fondé une nouvelle Carthagène, les Anglais une nouvelle Yorck : ainsi nos compatriotes dirigeant toujours leurs pensées vers le beau pays de France, donnoient le nom chéri de leurs Souverains à une île de l'Océan indien, ou à la vaste région qu'arrose le Mississipi.

Si l'on en croit l'auteur de la Vie d'Homère, faussement attribuée à Hérodote, mais qui n'en est pas moins un ouvrage très-ancien, le prince des Poètes, aveugle et malheureux, voulut se fixer à Cyme, et le sénat refusa d'y assurer sa subsistance. En s'éloignant de cette ville, il conjura les dieux de ne jamais permettre qu'il y naquît un poete qui pût la rendre célèbre, et cette imprécation passoit pour avoir été favorablement écoutée. Ce fut, dit-on, pour soustraire sa postérité à cet anathême, que Dius père d'Hésiode, alla s'établir près de l'Hélicon avec sa femme, qui, sur cette terre chérie du Dieu des vers, donna le jour au chantre de la Théogonie.

Il paroît que la ville de Cyme a cessé d'exister après le huitième siècle ; ses évêques sont nommés pour la dernière fois, en 787, au second concile général de Nicée ; et Constantin Porphyrogénète n'en fait point mention dans le *Thema Thracesiorum*, quoiqu'il y comprenne les villes de Pergame et de Myrina (1).

Après cette courte excursion sur les ruines de Cyme, reprenons la route que nous avions quittée. On marche environ trois heures dans un canton qui faisoit partie des territoires de Cyme et de Myrina, et l'on commence alors à monter sur une des racines du mont Sardnae : après l'avoir franchie, on se trouve sur les bords du Pythicus, rivière beaucoup plus forte que le Xanthus, et qu'on passe sur un pont de pierres. On apperçoit bientôt à sa droite, sur une des hauteurs du Sardena, un château nommé Guzel-hissar, où réside un aga, et d'où la vue domine la plaine de Myrina jusqu'à la mer. Nous parvînmes ainsi à l'ouverture du golfe d'Elæa, *Elaïticus sinus*. Une heure de marche le long du rivage nous conduisit à Tamakalli, village situé sur l'emplacement de Grynium dont on retrouve les ruines dans une petite péninsule. Cette ville dépendante de Myrina, possédoit un beau temple d'Apollon, où se rendoient des oracles (2). Enfin, en côtoyant le golfe nous arrivâmes sur les vestiges d'Elæa, lieu inhabité, où tout annonce que fut une très-belle ville ; on reconnoît le port formé par de fortes jetées, mais presqu'entièrement comblé par les terres qu'entraîne le Caïcus, dont l'embouchure variable est actuellement à une demi-lieue des vestiges de la ville : les habitans des villages voisins appellent Kaslé son emplacement et ses ruines.

(1) Oriens Christ. Tom. I, col. 729 et 730. Constant. Porphyr. de Them. Lib. I. Them. tert.

(2) Strab. Lib. XIII, p. 923. Plin. Lib. V, cap. XXX. Stephan. Bysant. voc. Γρύνοι. Virgil. Eclog. VI, v. 72.

Elæa, fondée par des habitans de l'Attique que Mnesthée conduisit au siége de Troie, devint considérable sous les rois de Pergame, et conserva son opulence sous la domination des Romains; c'étoit le port le plus voisin de la capitale, et l'entrepôt de son commerce. Il y naquit quelques hommes célèbres, le philosophe Hippias, Alcidamas le rhéteur, et le médecin Ménécrate.

En partant d'Elæa, on entre dans la longue et vaste plaine qui se prolonge jusqu'à Pergame. Nous marchâmes trois heures le long du Caïcus, à travers un pays fertile, dans lequel les terreins que la culture néglige encore, sont couverts de myrtes et de lauriers-roses, et nous passâmes le fleuve sur un pont de pierres. L'on n'est plus qu'à une lieue de Pergame. En appercevant de loin les débris de sa haute citadelle, on se rappelle avec un sentiment presque religieux, que cette ville fut un des plus anciens asyles offerts aux sciences, un des premiers dépôts où furent rassemblés les écrits que nous légua l'antiquité, et dont nous serions privés sans la généreuse protection de ces princes, qui se plurent à conserver et à défendre pour la postérité, les utiles et brillans ouvrages qui nous servent encore de modèles. Aujourd'hui que les produits de la pensée sont devenus une branche de commerce, un objet de luxe, c'est un foible mérite, sans doute, d'en former de nombreuses collections; mais lorsqu'ils n'étoient déposés que dans des manuscrits rares, ou même uniques; lorsqu'on ne les obtenoit qu'à l'aide de soins multipliés, de recherches suivies et de frais immenses, ce fut un génie bienfaisant qui suggéra aux souverains de Pergame et à ceux d'Alexandrie cette noble idée, que Pisistrate eut seul dans Athènes, de faire une propriété publique des archives de l'esprit humain (1).

De tels souvenirs inspirent au voyageur le desir de connoître l'origine et l'histoire de Pergame, avant de rechercher les vestiges de ses antiques monumens. Elle avoit, dit-on, été fondée par Télèphe fils d'Hercule et d'Augé, lequel à sa naissance exposé sur les flots, fut recueilli par Teuthras roi de Mysie. Eurypyle fils de Télèphe, vainquit et tua devant Troie Pénélée qui avoit remplacé Thersandre dans le commandement des Béotiens: il fut depuis honoré comme un héros. Peu de temps après, un fils de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'on suppose avoir été

(1) Pline, en parlant de la première bibliothèque publique, que Rome dut à la générosité d'Asinius Pollion, dit: *Primus bibliothecam dicando ingenia hominum rem publicam fecit.* Plin. Lib. XXXV, cap. 2.

appelé Pergamus , arriva sur ces bords avec une nouvelle troupe de Grecs, tua Arius dernier roi de la Teuthranie , et s'établit dans la ville à laquelle on a prétendu qu'il avoit donné son nom. Il ne seroit sans doute d'aucun intérêt de contester aujourd'hui au fils de Pyrrhus , le foible avantage d'avoir ainsi désigné la capitale de ses États. On ne peut cependant se refuser à remarquer que le nom de *Pergama* étoit une expression générale qui caractérisoit toutes les citadelles placées sur des montagnes, et qu'ainsi il n'étoit pas nécessaire de supposer un prince du même nom. C'est à-peu-près à cette époque qu'Esculape vint d'Epidaure dans ces contrées avec une nouvelle colonie, qu'il s'y rendit célèbre par ses talens en médecine , et qu'il mérita les honneurs divins. Les habitans lui élevèrent un temple magnifique , dont les fondemens existent encore , et où se rendoient tous les peuples de l'Asie , dans l'espoir d'y obtenir la guérison de leurs maux.

Pergame , ainsi que les autres villes de l'Asie mineure , ne reconnut long-temps que ses propres loix ; elle tomba ensuite sous la domination des rois de Lydie, passa sous celle des rois de Perse , subit le joug du vainqueur de Darius , et après la mort d'Alexandre , fut soumise d'abord à Antigone , et enfin à Lysimaque.

Durant le règne de ce dernier prince , l'eunuque Philetærus fils d'une danseuse, jeta les fondemens du royaume de Pergame. Lysimaque avoit déposé ses trésors dans la citadelle de cette ville, et en avoit confié la garde à Philetærus (1). Arsinoé femme de Lysimaque, exerçoit sur l'esprit de son époux un tel empire , qu'elle avoit fait consentir ce vieillard foible et cruel à la mort de son propre fils Agathoclès. Philetærus effrayé du danger dont le menaçoit une si affreuse tyrannie , se tint loin de la cour, dans son gouvernement de Pergame : il fit servir à sa propre conservation les trésors confiés à sa garde, acheta secrètement l'appui des puissances voisines , et suscita Séleucus roi de Syrie contre Lysimaque, qui fut tué dans une bataille près de Sardes.

Séleucus ne jouit pas long-temps de ses succès ; six mois après il périt par la trahison de Ptolemée Ceraunus. Philetærus débarrassé de ses plus dangereux ennemis , ne dissimula plus ses ambitieux projets ; mais, fidèle en apparence à la mémoire de Séleucus, il racheta son corps, le fit brûler avec de grands honneurs, et envoya ses cendres à Antiochus Soter,

(1) Pausan. Lib. I, cap. 10. Strab. Lib. XIII, p. 623.

son fils et son successeur ; imposant ainsi une obligation publique et sacrée à la piété filiale du jeune roi, et lui offrant un prétexte décent de ne point s'opposer à son usurpation (1). Il jouit en effet, le reste de sa vie, d'un repos qu'il dut sans doute encore plus à l'infériorité de sa puissance, alors peu redoutable, qu'aux ménagemens dont il usa toujours envers le roi de Syrie ; mais lorsqu'Eumènes son neveu, lui eut succédé, et que par la politique la plus adroite, celui-ci eut rangé sans efforts et sans secousses les villes de l'Éolide sous sa domination, le possesseur de Pergame cessa de paroître un de ces voisins si commodes aux grandes puissances. Antiochus oublia les honneurs rendus aux mânes de son père, et se souvint que la ville de Pergame devoit lui appartenir ; que dans une première convention arrêtée secrètement entre Séleucus et Philetærus, celui-ci s'étoit engagé à livrer la place que lui avoit confiée son souverain. Antiochus prit les armes pour soutenir cette prétention ; mais il fut défait, et ne survécut que quelques mois à ce malheur.

Eumènes Ier, affermi dans ses possessions, régna long-temps, et à l'exemple de son oncle, protégea les lettres et les arts.

Attale Ier, fils d'un second frère de Philetærus, reçut le sceptre d'Eumènes, et peu de princes l'ont porté avec plus de gloire : sa vie entière est une suite de bienfaits envers ses peuples, d'actions nobles et généreuses envers ses alliés, de succès contre ses ennemis ; et s'il éprouva quelques revers, ils ne servirent qu'à développer les grandes ressources de son caractère.

A peine investi du pouvoir, il défait ces Gaulois jusqu'alors invincibles, qui, maîtres des villes de l'Hellespont, répandus dans toute la Mysie, faisoient trembler l'Asie mineure, et levoient des tributs sur les États qu'ils ne laissoient exister qu'à ce prix. Attale seul osa, par un refus sans exemple pour ces belliqueux étrangers, braver leur vengeance ; il sut rendre à ses troupes le courage que toutes les nations avoient perdu, et remporta une victoire complète : il n'en usa que pour interdire aux Gaulois le pillage de ces belles contrées ; il les contint dans les limites qu'il leur assigna, et même il les fit bientôt servir à ses propres desseins. Ces troupes, qu'il venoit d'humilier, combattirent pour lui : il enleva au roi de Syrie les provinces en deçà du mont Taurus ; et s'il fut ensuite forcé de les évacuer, il s'en dédommagea en rentrant dans Cyme, Smyrne et

(1) Appian. de Bell. Syr. p. 129.

Phocée, en s'emparant de Lemnos, de Teos et de Colophon. Attaqué par Achæus qui s'étoit rendu indépendant des Séleucides, Attale crut alors devoir s'unir à Antiochus, jusque-là son ennemi, pour détruire un rebelle. Il y parvint; mais bientôt il eut à redouter un ennemi plus dangereux. Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, s'étoit emparé des places les plus importantes de la Thrace, et menaçoit le royaume de Pergame. Attale saisit tous les moyens d'encourager et de secourir les Etoliens, qui attaquoient les propres États de son ennemi. Les Romains, que n'effrayoit plus Annibal réduit à sortir de l'Italie, et qui déjà s'immisçoient dans les affaires de la Grèce pour la subjuguer un jour, se joignirent aux Etoliens et au roi de Pergame. Celui-ci contint quelque temps le génie entreprenant de Philippe, en le forçant de se tenir sur la défensive; et pour se rendre nécessaire à la Grèce, il acheta des Etoliens l'île d'Egine, dont le port devint un asyle et un point d'appui pour les forces navales des peuples voisins. On le voit constamment l'ame et le soutien de la coalition formée contre Philippe: il le combat sur mer; il le repousse du continent de l'Asie, où ce prince si actif, si fécond en projets, étoit parvenu à débarquer une armée; et passant à Athènes où il est reçu comme un dieu protecteur, il détermine cette république à se joindre aux peuples déjà confédérés pour repousser l'infatigable ambition du roi de Macédoine, et déjouer sa dangereuse politique. Il réunit ensuite sa flotte à celle des Romains, acquit plusieurs îles de la mer Égée, protégea efficacement ses alliés, répandit par-tout ses largesses, et ne cessa de faire un usage utile et brillant de son pouvoir et de son opulence. Il alloit, dit Polybe (1), exécuter le projet le plus glorieux, celui de rendre à la Grèce son ancienne liberté, lorsqu'il termina sa carrière après un règne de quarante-quatre ans, également regretté de ses sujets, de sa famille et de ses alliés.

Des guerres, des voyages continuels, et toujours de si grands intérêts à ménager, n'avoient pu distraire Attale de son goût pour les sciences qu'il protégea constamment, qu'il cultiva lui-même: il paroît qu'il avoit composé plusieurs ouvrages, un entr'autres sur l'Histoire naturelle; et ce qui étoit encore plus utile aux progrès des connoissances, il jeta les premiers fondemens de cette fameuse bibliothèque, que ses successeurs se firent un devoir d'enrichir.

(1) Polyb. Lib. XXIII, cap. 21.

Attale n'aima pas moins les arts que les sciences ; il leur donna de grands encouragemens, en élevant à Tralles un palais somptueux, qu'il orna des ouvrages les plus rares, puisque, suivant Pline, il paya cent talens un tableau du peintre Aristide (1).

Les arts de luxe qui naissent de l'opulence publique, avoient dès-lors fait les plus grands progrès dans toute l'Asie : on y fabriquoit, on y a fabriqué depuis sans interruption, ces riches tapis dont l'Orient ne nous a que récemment communiqué l'usage, ces étoffes précieuses et variées que nos plus habiles ouvriers n'imitent pas toujours parfaitement. Attale encouragea puissamment ces efforts d'une industrie née dans l'Inde, et que le commerce intérieur avoit apportée jusque sur les côtes de la mer Egée. Il ajouta un nouveau degré de richesse aux produits de ces manufactures ; et les présens qu'il en fit aux Grecs et aux Romains, en répandirent le goût chez ces peuples alors avides de se procurer des jouissances long-temps inconnues à leur pauvreté. Les États du roi de Pergame, déjà si favorisés de la nature, parvinrent sous son heureuse administration à un point de prospérité, dont le souvenir se perpétua long-temps, et que célébrèrent les poètes grecs et latins.

Eumènes II, un des quatre fils qu'Attale Ier eut d'Apollonias, lui succéda (2). Il préféra l'alliance des Romains contre Antiochus le Grand, à celle d'Antiochus contre les Romains. Il pensa que ce roi, vaincu, l'entraîneroit dans sa chute, et que, vainqueur, il seroit un voisin trop dangereux. Telle fut sa politique, ou plutôt son aveugle foiblesse. Il en fut d'abord récompensé magnifiquement : le Sénat, après la bataille de Magnésie où Eumènes eut une grande part à la victoire, l'ayant reçu à Rome avec des honneurs extraordinaires, malgré l'austère Caton, lui accorda toutes les contrées de l'Asie mineure en deçà du mont Taurus, à l'exception de la Carie et de la Lycie (3). Ainsi fut accru le royaume de Pergame, qui comprit alors la Mysie, la Lydie, la Phrygie et la Lycaonie. Mais bientôt Eumènes put connoître ce que valoient les bienfaits des Romains, et ce qu'ils présageoient toujours ; il se vit interdire l'entrée de Rome, où il venoit se défendre contre les intrigues de Prusias ; et c'est ainsi que ce Sénat, constant dans son système oppresseur,

(1) Plin. Lib. VII, cap. 38. Vitruv. Lib. II, cap. 8.
(2) Tit. Liv. Lib. XXXIII, cap. 1.
(3) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 45. Plutarch. in Catone.

tour-à-tour accueilloit, sacrifioit, et perdoit l'un par l'autre, tous ces rois rangés et courbés sous sa protection.

Eumènes II accrut et enrichit la bibliothèque de Pergame, au point d'en être regardé comme le véritable fondateur (1) : elle contenoit deux cent mille volumes, lorsqu'Antoine en fit présent à la reine Cléopâtre. On prétend que le roi d'Égypte, jaloux de ce genre de gloire dont il vouloit jouir exclusivement, défendit de laisser sortir le papyrus de ses États ; mais qu'Eumènes sut découvrir et employer des feuilles plus durables, dont le nom atteste après deux mille ans, que le mérite d'une si heureuse invention appartient à Pergame (2). Il est digne de remarque qu'il y existe encore des manufactures de parchemin. C'est d'Eumènes II que Polybe fait ce bel éloge, qu'il ne fut inférieur à aucun des monarques de son temps dans les choses ordinaires, et qu'il les surpassa tous dans les grandes (3).

Attale II, surnommé Philadelphe, occupa le trône après lui : Eumènes l'avoit désigné pour son successeur, quoiqu'il laissât un fils en bas âge ; mais Attale eut la vertu de ne se regarder que comme le tuteur de son neveu. Il avoit contre lui, en prenant les rênes du Gouvernement, la haine de Prusias, l'ambition de Démétrius, et la politique des Romains qui commençoient à craindre qu'un roi de Pergame ne devînt trop puissant en Asie. Il se signala par divers exploits, rétablit Ariarathe dans le royaume de Cappadoce, malgré les efforts de Démétrius ; contraignit Prusias, qui étoit aux portes de Pergame et avoit même pillé le temple d'Esculape, à subir une paix dictée par les Romains ; fortifia bientôt après le parti de Nicomède contre Prusias, et affermit ainsi la couronne que sa tendresse conservoit à son neveu.

Attale III fut accusé d'avoir hâté par le poison l'instant où il devoit jouir de tant de bienfaits ; et toute sa conduite ne justifia que trop le soupçon d'un si grand crime. Il crut en détourner l'idée, en se montrant implacable contre des malheureux qu'il accusoit d'avoir fait périr par des maléfices sa femme et sa mère. Cette accusation ne fut qu'un prétexte à de nouvelles cruautés. Ses soupçons toujours suivis d'un arrêt de mort, tomboient au gré de sa haine sur ses plus proches parens, sur les amis

(1) Diog. Laërt. p. 303.

(2) Æmulatione circa Bibliothecas regum Ptolemæi et Eumenis, supprimente chartas Ptolemæo idem Varro membranas Pergami tradidit repertas. *Plin. L. XIII, cap. 11.*

(3) Ἀνὴρ ἐν μὲν τοῖς πλείστοις οὐδενὸς δεύτερος τῶν καθ' ἑαυτὸν βασιλέων γενόμενος, περὶ δὲ τὰ σπουδαιότατα καὶ κάλλιστα μείζων καὶ λαμπρότατος. Polyb. Excerp. p. 6.

de son père et de son oncle : son inquiète férocité ne méprisoit aucune injure, ne dédaignoit aucune victime ; il fit, dit-on, crucifier un grammairien, accusé d'avoir fait une épigramme contre Philetærus mort depuis plus d'un siècle (1). Il est vrai qu'on rappeloit dans ces vers quelques détails peu honorables sur l'origine de sa maison ; et il eût voulu sans doute que tous les poètes se conduisissent comme Nicandre, qui n'hésita pas à le faire descendre d'Hercule et d'Hippodamie (2).

Attale III cultiva la botanique : l'on prétendit que c'étoit pour en obtenir de plus sûrs poisons ; c'est du moins ce que dit Justin, et ce que donne à entendre Plutarque (3). Varron et Columelle nous apprennent qu'il avoit composé des livres sur le jardinage (4) ; Celse et Galien, qu'il avoit étudié la médecine (5), qu'on lui doit même quelques découvertes. Du reste, l'horreur de ses crimes paroît avoir troublé sa raison vers la fin de ses jours : tous les détails de sa vie portent alors le caractère de l'égarement ; il se renferma dans son palais, ne voulut plus entendre parler des affaires du Gouvernement, et se livra exclusivement à la pratique des arts. Il construisit lui-même un mausolée pour sa mère, et il faisoit couler les figures de bronze dont il vouloit l'orner, lorsqu'au milieu des fatigues de ce travail il fut atteint d'une maladie mortelle. C'est alors qu'il fit ce fameux testament dont l'ambition romaine sut si bien se prévaloir : *Populus romanus bonorum meorum hæres esto* (6).

Aristonicus, fils naturel d'Eumènes II, disputa quelque temps avec vigueur le royaume de ses pères : il remporta une glorieuse victoire sur le consul Licinius Crassus (7) ; mais enfin abandonné par ses alliés, vaincu et fait prisonnier, il servit d'ornement au triomphe du consul Aquilius, et fut lâchement égorgé à Rome dans sa prison.

Ainsi finit, cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, avec le dernier des Attalides, le royaume de Pergame qui avoit subsisté cent cinquante-trois ans avec gloire, et qui présente le phénomène singulier, et peut-être unique, d'une suite de rois qui, tous, si l'on en excepte Attale III, se distinguèrent par des talens, des vertus guerrières et politiques, et par l'amour éclairé des sciences et des arts.

(1) Strab. Lib. XIV, p. 647. Valer. Maxim. Lib. I, cap. 8.
(2) Aut. vit. Nic. pag. 3.
(3) Just. Lib. XXXVI, cap. 4. Plutarch. T. I, pag. 897.
(4) Varr. Lib. I, cap. 1. Colum. Lib. I, cap. 1.
(5) Cels. Lib. V, cap. 19.
(6) Florus, Lib. II, cap. 20.
(7) Vell. Paterc. Lib. II, cap. 4.

Le vainqueur d'Aristonicus enrichit Rome des magnifiques dépouilles de Pergame. Alors, dit Justin (1), l'Asie devenue romaine nous livra ses richesses et ses vices. Ce fut l'époque de la naissance des arts en Italie; mais il est plus facile de ravir des chefs-d'œuvre que de conquérir le talent qui les produit; et sous ce rapport, ces mêmes Grecs, tout dégradés qu'ils étoient, dictèrent encore des loix à leurs orgueilleux oppresseurs.

Le royaume de Pergame, réduit en province romaine sous le nom de province d'Asie, fut gouverné par des proconsuls : la ville de Pergame obtint quelques formes démocratiques; elle eut ses magistrats civils et sacrés, connus sous le nom de *Prytanes*.

Pline dit que Pergame étoit la ville la plus florissante de l'Asie : *Longè clarissimum Asiæ oppidum* (2). Tout concouroit en effet à lui donner cette prééminence; la grandeur de son enceinte, sa citadelle, le palais de ses rois, la multitude et la beauté de ses édifices, dont un seul, dit le rhéteur Aristide (3), pouvoit illustrer une ville; la solemnité de ses jeux, ses temples, sa superbe bibliothèque, son commerce de tapisseries et de parchemins : enfin son opulence, qui avoit passé en proverbe (4) parmi toutes les nations.

Les habitans de Pergame paroissent avoir été fort religieux; du moins leurs fêtes avoient beaucoup d'éclat, et les ministres du culte y étoient nombreux et révérés. Ils honoroient principalement Jupiter Nicéphore, Apollon, Minerve, et sur-tout Esculape. Ils décernèrent aussi dans la suite les honneurs divins à des empereurs; et les mêmes ministres présidoient à l'un et à l'autre culte. Ils dédièrent un temple superbe à Auguste et à la ville de Rome. Celui qu'ils érigèrent en l'honneur de Trajan, n'offrit pas la même magnificence; un si bon prince étoit moins exigeant. Au reste, la permission de construire un temple et de le consacrer ainsi à un empereur de Rome, étoit une faveur insigne : les peuples étoient tenus de la solliciter, et ils la recevoient avec de vives démonstrations de reconnoissance. Tacite fait dire à Tibère devant le Sénat, qu'Auguste avoit daigné ne pas s'opposer à ce vœu de Pergame : *Divus Augustus sibi atque urbi Romæ templum apud Pergamum sisti non prohibuit* (5) : et ce qui étonneroit, si l'on ne

(1) Just. Lib. XXXVI, cap. 4.
(2) Plin. Lib. V, cap. 30.
(3) Aristid. orat. de concord. Urb., p. 303.
(4) Cicer. Verr. IV, cap. 12. Plin. Lib. VII, cap. 4. Horat. Lib. I, Od. 1. Mém. de Litt. T. XXXVIII, p. 157.
(5) Tacit. Annal. Lib. IV, cap. 37.

connoissoit la marche toujours croissante de l'adulation, si l'on ne savoit que la servitude est encore plus empressée que la tyrannie n'est avide, c'est que onze villes de l'Asie aspirèrent à l'honneur de bâtir un temple.... à Tibère ! Les Pergaménéens disputèrent vainement la préférence. On repoussa leurs prétentions, en leur opposant qu'ils devoient se trouver assez honorés par le temple d'Auguste : *Pergamenos œde Augusto ibi sitâ satis adeptos creditum* (1).

Le plus magnifique des temples de Pergame étoit celui d'Esculape, dont nous allons bientôt rechercher les vestiges : une foule innombrable s'y portoit sans cesse ; on se flattoit d'y trouver la guérison de tous les maux. Esculape enseignoit, dit-on, les remèdes par des songes ; il ne prodiguoit pas sans doute ses faveurs, puisque l'empereur Caracalla vint le consulter, eut beaucoup de songes, et que le dieu s'obstina à ne point lui révéler de remèdes. Ce temple jouissoit du droit d'asyle ; ses titres parurent si anciens et si imposans, que ce privilége lui fut conservé lorsque Tibère l'abolit dans plusieurs autres villes.

La province d'Asie, dont Pergame étoit la ville principale, commença à être démembrée et divisée sous Dioclétien. Une autre répartition en départemens appelés diocèses, eut lieu sous Constantin. L'ancienne province d'Asie ne fut plus alors qu'une partie du nouveau diocèse d'Asie, dont Ephèse, et non Pergame, fut la métropole. Après Héraclius, l'empire fut partagé en *thêmes*, ΘΗΜΑΤΑ, et la ville de Pergame fut comprise dans le *thême des Thraciens*. Elle devint un des boulevards de l'empire, lorsque les empereurs de Constantinople ne possédoient plus qu'un petit nombre de provinces en Asie (2). Elle fut prise une première fois par les Sarrasins en 718, et enfin par les Turcs sous la conduite d'Orcan, en 1336 (3).

A une demi-lieue de Pergame, et sur la plaine la plus unie, les chemins de Smyrne et de Thyatire passent entre deux masses coniques d'un énorme volume, évidemment élevées par les hommes. Spon et Wheler supposent que ces éminences factices avoient porté des forteresses destinées à défendre les approches de la ville. Cette idée n'étoit nullement vraisemblable ; mais leur erreur est démontrée, depuis que l'on a reconnu ce genre de tombeaux, dont il se trouve un grand nombre en

(1) Tacit. Ann. Lib. IV, cap. 55.
(2) Ann. Commen. Hist. Lib. XIV.
(3) Demetr. Cantemir, Hist. de l'Emp. Ottom. Liv. I, chap. 3.

Grèce et en Italie. On ne peut guère douter de leur origine, lorsqu'on les compare aux monumens semblables si multipliés dans le nord de l'Europe, ainsi que dans toutes les contrées occupées ou successivement envahies par des nations scythes. Il existe même de ces tombeaux en Amérique, où les Scythes ont pu pénétrer par le Nord; et des voyageurs disent en avoir trouvé jusqu'à l'extrémité de l'Afrique. Mais sans nous livrer ici à une discussion trop générale, bornons-nous à constater la parfaite similitude des tombeaux grecs et asiatiques avec ceux des Scythes; à nous convaincre ainsi de la fidélité des plus anciennes notions historiques, qui indiquent les invasions perpétuelles de ces peuples dans les contrées du Midi, en même temps que d'autres peuplades pénétrèrent, les unes dans la Germanie, les autres dans la Scandinavie, d'où elles passèrent jusque dans les îles Britanniques.

M. Pallas, qui a parcouru avec tant de fruit les pays immenses d'où sortirent à diverses époques des nations entières, pour se répandre sur l'Europe et sur l'Asie, a vu par-tout des tombeaux pareils à ceux que nous allons rencontrer dans la Grèce. Sur les bords des grands fleuves qui traversent ou séparent les provinces tartares, ce savant voyageur trouve ces monticules toujours coniques et plus ou moins élevés, souvent réunis en grand nombre sur un même terrein, et dans quelques endroits recevant encore les hommages de ces peuples si fidèles aux opinions, aux mœurs de leurs ancêtres. En partant des contrées successivement abandonnées par les Scythes, qui sous les noms de Basternes, de Peucins, de Gètes, Goths ou Valains, se sont successivement emparés du reste de la terre, on pourroit suivre avec assez d'exactitude leurs migrations et la marche de leur armée, à l'aide de ces monumens, témoins encore existans de leur passage ou de leur séjour. On retrouve ainsi leurs traces dans tout le nord de l'Europe, sur les bords de la Baltique, chez les Sarmates, sur les bords de l'Elbe, dans toute l'ancienne Scandinavie, et jusque dans les montagnes de l'Écosse.

Vers le Midi, les plaines voisines du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, ainsi que toute la Chersonèse Taurique, offrent un grand nombre de ces tombeaux; j'en ai trouvé sur les bords du Dniester et sur ceux du Danube, près de Constantinople, en divers endroits de la Grèce; et désormais les voyageurs avertis par mes premières recherches, en découvriront d'autres encore sur les côtes de la Thrace, dans le Péloponnèse,

et sur-tout dans l'Asie mineure, où ils sont beaucoup plus multipliés encore.

Déjà depuis plusieurs années, quelques personnes instruites à qui j'avois communiqué mes premiers travaux sur la Troade, ont profité de leur séjour à Smyrne et dans les environs de Sardes, pour rechercher les monumens de cette espèce, désignés par Hérodote et Pausanias, et dont l'énorme volume avoit dû les défendre contre la destruction.

Plusieurs, en effet, se retrouvent encore aux mêmes lieux où ces auteurs les placent. Il paroît assez vraisemblable que c'est le monument de Tantale, que l'on voit dans les environs de Smyrne, vers le mont Sipylus, et qui fut ouvert il y a quelques années (1). On a découvert un autre tombeau à trois lieues de Smyrne, sur le chemin de Colophon; mais c'est sur-tout dans les environs de Sardes qu'on rencontre un nombre prodigieux de ces monumens. On en remarque sur toutes les avenues qui y conduisent; et à une lieue et demie au nord-est de la ville, au-delà de l'Hermus, s'élève une montagne dont la surface est couverte de ces monticules factices : les Turcs l'appellent ***Bin-Tépé***, les mille Tombeaux. Cet emplacement étoit consacré aux sépultures des rois de Lydie, et des habitans les plus distingués de leur capitale. L'on reconnoît encore facilement le tombeau d'Alyattes, père de Crésus; il est beaucoup plus grand que tous les autres, et offre les mêmes dimensions qui lui sont données par Hérodote (2).

Il y a très-peu de villes de l'Asie mineure qui ne conservent ainsi quelques tombeaux de leurs fondateurs ou de leurs souverains; les monumens d'un peuple originairement nomade, sans arts et presque sans civilisation, ont résisté plus long-temps que les somptueux édifices dont la richesse a provoqué la ruine, et dont plusieurs sont aujourd'hui entièrement effacés de la place où ils existoient avec tant d'éclat.

Les plus anciens de ces tombeaux sont aussi les plus simples, et ceux dont la structure a le plus de ressemblance avec celle des tombeaux scythes observés par M. Pallas. Ce sont des cônes de terre élevés avec assez d'art sur la place même qu'occupa le bûcher, et qui en contiennent

(1) Ce tombeau est à une lieue de Smyrne, près d'un bras du Mélès qui prend sa source dans le mont Sipylus. Il a deux cents pas de diamètre; il est couvert de très-vieux oliviers et d'arbres fruitiers. Le propriétaire du terrein le fit ouvrir pour enlever les pierres du soubassement, et s'en servir à construire une métairie; mais quoiqu'elle fût assez considérable, on n'employa pas la trentième partie des pierres qui forment cette base immense, coupée par plusieurs galeries, et contenant un grand nombre de chambres. Au centre, on trouva les débris d'un bûcher placé sur le sol naturel. *Note fournie par M. Cousinery.*

(2) Chandler's travels in Asia min. Ch. 78, p. 263.

les débris. Tels sont les monumens que nous retrouverons bientôt sur le rivage de l'Hellespont, et auxquels sont attachés des noms si célèbres; tels sont aussi la plupart de ceux qui ont été déjà reconnus dans la Thrace et dans le Péloponnèse. Mais l'Asie qui connut le luxe des édifices, lorsque la Grèce étoit encore pauvre et sauvage, agrandit dans sa magnificence les usages que ses vainqueurs lui avoient apportés du Nord. Les souverains de ces riches contrées voulurent distinguer leurs sépultures par une masse plus imposante, et y préparer des places à leurs familles entières. De-là ces tombeaux gigantesques, ces montagnes soutenues par des voûtes intérieures, et qui pèsent encore sur leurs cendres.

Des communications multipliées avec l'Égypte et la Phénicie avoient introduit un mélange d'usages, qu'il n'est pas impossible de discerner et de suivre, en remontant jusqu'à leur origine. Les Scythes répandus sur des surfaces qui dans leur immensité n'offrent pas une montagne, souvent à peine une pierre; où de la seule hauteur de son cheval, le voyageur étend et promène autour de lui la vue sur plusieurs lieues d'une verdure égale; où l'on distingue sur l'horizon le cavalier qu'on ne joindra que quelques heures après: toutes ces nations nomades, qui n'avoient pour demeures et pour édifices que de frêles chariots, ne pouvoient en effet imaginer d'autres monumens que des monticules formés de la terre de leurs déserts. Chez les Phéniciens et les Égyptiens, au contraire, l'ambition de la durée, caractère distinctif de leurs institutions, et sur-tout la nature du sol, avoient fait creuser les tombeaux dans la pierre des montagnes, ou construire, à l'aide des plus solides matériaux, les pyramides et les sarcophages qu'elles recéloient. Les princes de l'Asie, en conservant à leurs tombeaux la forme consacrée chez les Scythes leurs aïeux, adoptèrent ces idées de magnificence et de durée; ils élevèrent leurs sépultures sur des bases solidement construites en pierres; et l'intérieur voûté, quelquefois divisé en plusieurs caveaux, soutint les terres amoncelées, sur lesquelles des arbustes et souvent de hauts pins ont pris naissance.

De ce dernier genre sont les tombeaux que l'on rencontre en arrivant à Pergame, et qui furent sans doute consacrés à quelques-uns des rois dont nous venons de parcourir rapidement l'histoire.

Le tombeau situé sur la droite est entouré d'un profond et large fossé

destiné, dans l'origine, à en interdire l'approche. Cette masse se divise dans sa hauteur, et se termine en deux sommets bien distincts : circonstance particulière dont je ne connois point jusqu'à présent d'autre exemple : elle semble indiquer que ce monument appartient à deux morts illustres, et que leurs cendres y sont placées dans des caveaux séparés. Il est possible que ce soient celles de Philetærus et d'Eumènes son neveu. On sait qu'Attale I[er] honora leur mémoire par des fêtes, des jeux, et par une sorte d'apothéose qui les plaçoit, dans l'opinion, au rang des héros et des demi-dieux : il n'est donc pas invraisemblable qu'il leur ait fait élever ce monument remarquable par sa grandeur, et où il seroit si intéressant de pénétrer; on y trouveroit peut-être des inscriptions ou des médailles qui leveroient tous les doutes.

L'autre tombeau, également volumineux, n'a qu'un sommet; la pyramide de terre s'élève sur un mur circulaire d'environ quinze pieds de hauteur, et qui paroît avoir été revêtu de marbre. Du côté de la ville, dans ce soubassement, est une porte, entrée d'une galerie, qu'une galerie semblable coupe à angle droit. Au centre du monument étoit une voûte dont la clef s'est affaissée, et a ouvert un passage aux terres supérieures qui encombrent cette partie. A chaque extrémité des trois allées sont de petites salles carrées, où probablement avoient été placées les urnes cinéraires des princes et de leurs enfans. Un aga de Pergame ouvrit il y a trente ans ce tombeau, dans l'espoir d'y trouver des trésors, et fit sans doute fort peu de cas des objets curieux qu'il pouvoit renfermer; la porte en fut murée quelque temps après par un chef prudent, qui craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir été plus heureux, et de s'être enrichi aux dépens des rois de Pergame dont les ministres ottomans auroient pu réclamer la succession.

Dans les environs de la ville sont trois autres tombeaux bien moins grands, bien moins élevés que ceux-ci, et que la simplicité de leur construction fait juger plus anciens. Nous savons qu'on y voyoit autrefois celui d'Augé mère, de Télèphe : « Le monument d'Augé existe encore à » Pergame sur le Caïcus; c'est un tombeau de terre avec une base circu- » laire en pierres : sur ce monument est placée une figure de femme nue » faite de bronze (1) ». Peut-être les deux autres tombeaux étoient-ils honorés comme contenant les restes des héros Pergamus et Eurypyle, dont

(1) Καὶ νῦν ἔστι μὲν Αὔγης μνῆμα ἐν Περγάμῳ τῇ ὑπὲρ τοῦ Καΐκου, γῆς χῶμα, λίθου περιεχόμενον κρηπῖδι· ἔστι δὲ ἐν τῷ μνήματι ἐπίθημα χαλκοῦν πεποιημένον, γυνὴ γυμνή. Pausan. Lib. VIII, cap. 4.

les images devinrent le type de quelques monnoies de Pergame sous les empereurs romains. Ce genre d'hommages rendus aux fondateurs auxquels on avoit élevé des monumens, étoit d'un usage assez commun en Asie. Pellerin et Eckel en fournissent plusieurs preuves.

La situation de Pergame a quelque ressemblance avec celle d'Athènes. Dans l'une et l'autre de ces villes, une citadelle construite sur une hauteur, et couronnée par un temple de Minerve, domine la plaine, enrichie de monumens : dans toutes les deux, une foible rivière fournit des eaux trop peu abondantes; et le port où s'embarquent les productions de chaque contrée est à quelque distance de la ville, avec cette seule différence, que Pergame est plus éloignée d'Elæa, qu'Athènes ne l'est du Pyrée.

Le palais du maître actuel de Pergame est le premier édifice que l'on trouve en arrivant, et quoiqu'il ne réponde pas à l'extrême opulence du possesseur, il est cependant vaste et imposant; ses avenues sans défenses annoncent la sécurité, et l'on sait gré à celui qui l'habite de pouvoir jouir sans crainte de cette belle plaine couverte de moissons et d'arbustes fleuris; de n'être pas réduit à s'emprisonner sur le sommet d'une montagne aride, où ses prédécesseurs cherchoient, entourés d'une garde formidable, un asyle contre les dangers de leur puissance.

Plusieurs sentiers conduisent jusqu'au sommet de la montagne, et à l'enceinte de la forteresse dont l'intérieur est rempli des plus riches débris. On reconnoît facilement ceux du temple de Minerve victorieuse, ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, légende d'un grand nombre de médailles que l'on trouve souvent à Pergame, et que l'on a jusqu'à présent cru appartenir à Athènes. Ce temple n'est pas vaste, mais tous ses vestiges portent l'empreinte du plus beau style; ses chapiteaux corinthiens, ainsi que la précieuse exécution de tous les ornemens, attestent qu'il fut élevé à la plus brillante époque des arts. Pour en assurer la solidité, on ne se contenta point d'écrêter le sommet de la montagne, on soutint le talus du terrein par un mur de terrasse construit avec d'énormes blocs de granit; et c'est sur cette masse indestructible que s'offroit à tous les regards le temple de la divinité tutélaire. Dans cette même citadelle existent encore plusieurs belles citernes de construction antique, souvent réparées, et presque toujours entretenues pour les besoins des soldats de tant de nations, qui, depuis le petit-fils d'Achille jusqu'à nous, ont successivement gardé ce poste important.

En descendant de la citadelle, je laissai à ma gauche les ruines d'un édifice ; et me rapprochant du premier mur antique et flanqué de tours, je me trouvai sur une vaste terrasse qui forme une saillie soutenue par le revêtement le plus solide ; des contre-forts l'appuient dans toute sa hauteur. Sur cette place, qui offre quelque ressemblance avec le Pnyx d'Athènes, sont des débris de colonnes ; mais on ne pourroit former que des conjectures vagues et hasardées sur le monument auquel elles appartenoient. Cette première enceinte indique l'étendue qu'avoit la forteresse, lorsque Lysimaque en confia la garde à Philetærus. Depuis, ses opulens successeurs bâtirent plus bas, sur la pente de la montagne, leurs somptueux palais, et une seconde muraille forma une nouvelle enceinte. Nous retrouverons bientôt dans Alexandria-Troas, des accroissemens successifs qui ont une origine semblable. De quel intérêt ne seroient pas des fouilles faites à Pergame, parmi ces amas de belles ruines, et dans ces fondemens qui, peut-être, recèlent des voûtes ignorées et des souterrains fermés depuis tant de siècles ! Un long aqueduc portoit dans le palais les eaux du Cetius, prises à une hauteur égale dans le ravin par lequel elles descendent, pour aller se jeter dans le Caïcus, à une petite lieue vers le sud-est.

Hors de la citadelle, on rencontre les ruines d'un temple et celles d'un grand édifice. L'on peut présumer, d'après un fragment sur lequel se lisent les lettres ΠΡΥΤ..., que c'est le Prytanée, où s'assembloient les magistrats civils et sacrés qui, au commencement de chaque année, étoient renouvelés par le peuple, et présidés par le stratège, Στρατηγὸς.

Mais les restes du temple d'Esculape appellent la curiosité du voyageur. Ce monument fut dans son origine placé sur le bord du Selinus : lorsque dans les siècles suivans on voulut lui donner plus de magnificence et plus d'étendue, on imagina de couvrir le lit du fleuve par une superbe esplanade ou terrasse carrée, sous laquelle deux longs canaux voûtés en briques donnent aujourd'hui encore, un double passage aux eaux du Selinus : elle étoit enfermée entre des murailles ornées de niches et de colonnes, dont on reconnoît des parties au milieu des maisons et des jardins qui les recouvrent. Cette place étoit le *temenos*, l'enceinte sacrée, que l'on pratiquoit autour de la plupart des temples ; et il est à remarquer que celle-ci ressemble beaucoup à l'enceinte du

temple d'Epidaure, que les rois de Pergame voulurent peut-être imiter.

En avant de cet édifice, et des deux côtés de la façade, sont les restes de deux monumens circulaires, construits en pierres égales et cubiques, jointes sans ciment; ces rotondes ont environ trente pieds de diamètre et soixante-dix pieds de hauteur : elles conservent des restes de frises richement ornées en marbre blanc. Peut-être étoient-elles consacrées à la déesse Hygie et à Télesphore ; ces enfans d'Esculape étoient en grande vénération chez les habitans de Pergame, qui les ont souvent représentés sur leurs monnoies.

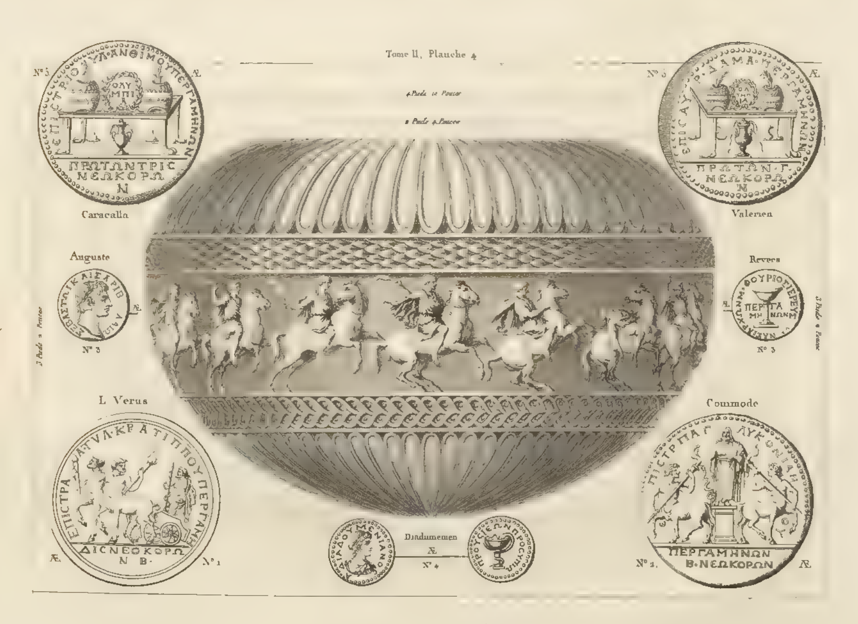
Les rotondes, qui sont certainement de construction antique, ont été conservées, tandis que le temple, renversé, puis rebâti en briques sous le bas empire, et consacré à S. Jean l'évangéliste, a été détruit une seconde fois. Les belles colonnes de granit dont il étoit orné, qui décorèrent ensuite l'intérieur de l'église chrétienne, ont été portées à Constantinople dans la mosquée du sultan Achmet, à l'exception de quelques fûts brisés et de plusieurs tronçons qui se voyent encore à Pergame. Près du temple d'Esculape, et sur le bord septentrional de la plate-forme qui le porte, étoit un autre édifice dont les débris sont enclavés dans les murs du Bazar. C'étoit probablement le temple de Jupiter Nicéphore, le *Nikephorion*, dont la façade s'avançoit sur la place, et dont l'extrémité opposée étoit attenante à un bois consacré au dieu, lequel fut brûlé par Philippe lorsque ce prince fit sans succès le siége de Pergame.

En remontant le Selinus on trouve un pont antique, et plus loin les ruines d'un immense édifice, qui peut avoir été le gymnase; des médailles frappées à Pergame en l'honneur d'Auguste, portent le nom d'un gymnasiarque.

Si après avoir examiné ces ruines, on descend vers le sud, on arrive sur l'emplacement d'un stade très-reconnoissable, quoique son intérieur soit embarrassé de maisons et de jardins. En face, est un théâtre en partie conservé ; on n'a cessé d'en arracher les pierres que l'on pouvoit facilement transporter ; mais il en reste un grand nombre que leur pesanteur a préservées. A gauche et à quelques toises de distance, est une superbe porte sous laquelle on passoit pour se rendre à l'amphithéâtre. Ce monument semblable à un arc de triomphe, n'avoit pas encore entièrement succombé; les marbres qui jadis l'enrichissoient, avoient été tous



Restes d'un Amphithéâtre à Pergame



Vase de marbre blanc à Pergame

[illegible]



détruits ; l'entablement s'étoit détaché ; et la voûte, fendue par un tremblement de terre, sembloit, peut-être depuis plusieurs siècles, prête à s'écrouler à chaque instant.

Les soins que je donnois à mes compagnons de voyage, tous dangereusement malades, ne me permirent point de dessiner cette ruine imposante, dont le souvenir m'a toujours laissé des regrets.

PLANCHES II ET III.

Ruines d'un Gymnase. Restes de l'Amphithéâtre de Pergame.

Ces deux dessins sont les seuls que j'aie pu faire à Pergame, où un artiste trouveroit encore bien des aspects dignes de son crayon, et un antiquaire de fréquentes occasions de recherches, jusqu'à présent trop négligées par les voyageurs.

La planche seconde est une fabrique dessinée dans les ruines que je suppose, à la vérité sur une simple conjecture, être celles d'un gymnase.

La planche troisième offre les restes d'un amphithéâtre : il est construit dans une vallée fort étroite, et les deux parties circulaires qui le composent, sont creusées sur les deux pentes respectives. Un soubassement élevé de chaque côté dans le ravin, réunit les deux théâtres, et complète cette enceinte ovale. Un petit ruisseau la traverse aujourd'hui : je pense que son cours étoit autrefois dirigé dans un canal souterrain ; et très-probablement M. Dallaway se trompe, en supposant qu'on en rassembloit quelquefois les eaux dans l'amphithéâtre, pour y donner le spectacle d'une naumachie. Cette supposition au reste, n'est de sa part qu'une conjecture assez excusable (1).

Il seroit plus difficile de justifier ce voyageur, lorsqu'il établit avec une parfaite confiance que l'on n'honoroit point à Pergame Esculape, comme les autres divinités, par des fêtes et des jeux, mais seulement par l'étude et la pratique de la médecine. Ce dernier culte eût sans doute été plus utile aux malades, mais peut-être leur eût-il inspiré moins de confiance ; et le docteur Dallaway, médecin, auroit pu savoir que par-tout

(1) Constantinople Ancient and Modern, &c. by James Dallaway, Chaplain and Physician of the British Embassy to the Porte. London 1797.

où Esculape étoit honoré, on célébroit des fêtes qui portoient son nom. Les honneurs qui lui étoient rendus ne nuisoient point aux études ; tous ceux qui cultivoient cette science avec le plus d'ardeur, croyoient en même temps à l'intervention du dieu de la médecine : Galien lui-même, né à Pergame au second siècle de notre ère, ne fut pas supérieur à ces idées superstitieuses ; il nous apprend qu'il s'étoit guéri par les remèdes qu'Esculape lui avoit révélés dans un songe. Cet homme célèbre n'en est pas moins le seul que la postérité ait osé placer à côté d'Hippocrate. Celui-ci, doué au suprême degré du génie de l'observation, avoit été l'oracle et presque le créateur d'une science qui, malgré les grandes découvertes des modernes, se glorifie encore de tous les principes qu'il a posés ; mais l'art de guérir nos maux, de les soulager ou du moins d'en faire espérer le soulagement, n'avoit pu échapper aux bizarres subtilités d'une foule de novateurs : de-là cette nuée de sectes, qui, sous le nom d'empyriques, de dogmatiques, de méthodiques, d'épisynthétiques, d'éclectiques, de pneumatiques, se combattoient sans cesse avec acharnement, s'écartant toujours de la véritable route. Galien s'efforça de les y ramener : on lui doit d'avoir remis en honneur la doctrine d'Hippocrate, et fait sentir le ridicule de ces vains systêmes. Il est vrai qu'un amour-propre sans mesure, qui lui suscita de nombreuses haines, l'égara plus d'une fois, et l'exposa à quelques-uns des reproches qu'il prodiguoit avec tant d'amertume : toutefois son nom survit à toutes ces sectes dont les noms sont à peine connus, et ses ouvrages seront long-temps encore médités avec fruit. Né d'un père qui avoit cultivé les sciences et les arts, il se livra avec ardeur non-seulement à l'étude de la médecine, mais aussi à celle de toutes les parties de la philosophie et des belles-lettres. Il voyagea pour accroître et fortifier son instruction : il s'arrêta quelque temps à Alexandrie, fit un séjour de quatre ans à Rome, d'où la jalousie des médecins l'obligea de s'éloigner ; il y revint ensuite, attiré par l'empereur Marc-Aurèle ; ce fut là qu'il composa la plupart de ses ouvrages, dont le style est pur, facile, et quelquefois plus élégant que ne semble l'exiger le sujet. Sa fécondité est à peine croyable. Il composa plus de cinq cents traités sur des objets de médecine, plus de deux cents sur la géométrie et la grammaire ; et pour se rendre compte à lui-même de ses travaux, il fit en deux volumes le catalogue raisonné de ses nombreuses productions : il en périt à Rome une grande partie dans un incendie ; et ce

malheur a réduit pour nous les écrits de Galien à six volumes in-folio.

On ne peut quitter Pergame sans admirer l'état florissant de cette contrée, ses belles cultures, ce grand nombre de villages où règne l'ordre le plus étonnant, où tout annonce l'aisance et l'industrie. La nature a prodigué ses dons, il est vrai, à cet heureux pays; mais au milieu d'un empire où tous les ressorts de l'administration sont relâchés, où le despotisme qui échappe au souverain est saisi par quiconque peut soudoyer quelques soldats, comment des provinces entières sont-elles ainsi soustraites aux malheurs de l'anarchie, et présentent-elles le spectacle de l'abondance et du bonheur? La population s'y est accrue de tous ceux qui, en d'autres provinces de l'empire, ont pu fuir l'oppression ou la misère. Déjà quarante mille habitans de l'Attique et du Péloponnèse ont quitté successivement leur terre natale, pour venir former des établissemens sur cette côte qui depuis tant de siècles reçoit des colonies de la Grèce; et tous y prospèrent sous la protection et les loix d'une famille devenue, en peu d'années, une véritable puissance.

Il y a environ soixante ans que, du sein des troubles qui désoloient presque toute l'Asie mineure, Cara-Osman, simple soldat d'un ancien Aga, parvint à se faire un parti, à former une armée; il s'empara de Pergame, et bientôt de toute la province, fit trembler et soumit les Agas voisins, et périt, malgré tant de succès, par ordre de la Porte: mais la puissance de cet audacieux aventurier lui survécut; ses richesses ne furent point perdues pour ses enfans; ils les employèrent à se ménager d'utiles protecteurs, et le frère de Cara-Osman acheta, des ministres ottomans, l'agalik de Pergame.

Depuis ce moment, cette famille remarquable par l'union de ses membres, et qui compte maintenant vingt-cinq chefs soumis au plus âgé d'entre eux, profitant des malheurs de quelques autres contrées, a su en attirer les habitans dans ses possessions; elle s'agrandit de jour en jour, et forme un corps puissant que la Porte redoute, et que toute l'Asie mineure chérit.

Hadgi-Omer-Aga, frère de Cara-Osman, vieillard octogénaire, préside le conseil de famille dont les membres, répandus sur leurs vastes domaines, se rassemblent souvent près de lui, et lui rendent hommage comme à leur chef suprême. Ce vieillard est un nouveau souverain de Pergame: c'est un de ces anciens patriarches dont le pouvoir paternel fut, dit-on, l'origine et la première image de la royauté; et si cette famille

qui augmente sans cesse ses possessions et accumule des trésors, continue à donner le spectacle d'une union si rare, il est difficile de calculer ce que peut devenir une puissance d'un genre si particulier.

Déjà les Cara-Osmanides ont rangé sous leur influence les Agas et les grands propriétaires des provinces voisines, moins encore par les armes que par la persuasion et par le sentiment de leurs communs intérêts. Avertis et favorisés par les premiers symptômes de la dissolution dont l'État est menacé, mais sans se déclarer rebelles au chef de l'empire et de la religion, ils ont formé une ligue en faveur du bon ordre et de la tranquillité. Les mêmes principes, les mêmes formes d'administration régissent tous les pays qui leur sont soumis. Ils ont leurs propres domaines qu'ils font cultiver, et n'exigent de leurs vassaux, pour unique redevance, que la dîme en nature au moment de la récolte. Déjà le pouvoir de cette famille s'étend dans les deux Mysies, dans toute l'Éolide, et sur une grande partie de l'Ionie; chaque jour il fait de nouveaux progrès et reçoit de nouvelles actions de graces. Plusieurs fois, lorsque Smyrne étoit menacée par les excès de la milice, ou par des troubles intérieurs, on a vu un des enfans de Cara-Osman y entrer avec une force imposante, soutenir le gouverneur ottoman, punir les coupables, assurer le repos public, et rendre la sécurité aux habitans ainsi qu'au commerce étranger.

Deux fois par semaine, il part de Smyrne plusieurs mulets chargés de piastres, qu'expédient les négocians pour acheter les soies et les cotons qui se recueillent dans les divers domaines des Cara-Osmanides. On paye d'avance ces productions, pour ne les recevoir souvent que plusieurs mois après : jamais il n'y a eu de mécomptes, jamais de contestations : un seul soldat connu pour appartenir à des maîtres qui savent si bien se faire respecter, accompagne et conduit à l'abri de toute insulte ces convois d'argent, soit à Pergame, soit dans les plaines de Magnésie, et jusque dans l'intérieur des monts Taurus. L'on ne peut que souhaiter de nouveaux succès à une famille qui, après avoir conquis par le courage une autorité utile à tous, sait la conserver par la modération, et jusqu'à présent en a fait bénir la justice.

EXPLICATION de la Vignette placée à la tête de ce Chapitre.

Alexandre peut être regardé comme le premier fondateur du royaume des Attalides, puisque cette contrée fit partie de ses conquêtes, et devint après lui le partage d'un de ses généraux. La Vignette placée au commencement de ce Chapitre offre le buste de ce héros, placé dans le Muséum de Paris. Il fut déterré par les soins du chevalier d'Azara, avec seize autres têtes d'hommes célèbres, dans les jardins de la famille des Pisons, dont l'emplacement s'appelle encore *i Pisoni :* c'est la seule tête connue d'Alexandre qui porte un véritable caractère d'authenticité; l'inscription ne permet point de douter que ce ne soit lui que l'artiste a représenté, et que cet ouvrage ne soit une de ces copies que les statuaires grecs multiplioient pour satisfaire le goût des Romains. Lorsque le luxe eut fait de si rapides progrès sous les premiers empereurs, tous les grands, passionnés pour les arts et pour la littérature grecque, se plurent à orner leurs bibliothèques, les vestibules de leurs palais, et leurs jardins, de statues et de bustes des hommes illustres en tous genres. Il s'établit à Athènes de nombreux ateliers, où l'on répétoit les mêmes figures, où l'on multiplioit d'excellentes copies des productions les plus célèbres du ciseau grec, et ces ouvrages étoient devenus une branche de commerce. On se permit même de composer à plaisir les images d'un grand nombre de princes, de poètes et de philosophes, dont il ne restoit aucuns modèles originaux; et ces fictions, adoptées et sans cesse renouvelées, acquirent, par le temps et l'habitude qui peuvent tout, à-peu-près les mêmes droits que la vérité.

Cette remarque, au reste, n'est pas applicable au buste d'Alexandre récemment découvert. Si l'*omicron* carré employé dans l'inscription prouve incontestablement que ce marbre ne peut guère être d'une date plus ancienne que le siècle d'Auguste, époque à laquelle une semblable forme de caractère commença à être en usage, il n'en est pas moins très-probable, que ce buste fut alors exécuté d'après un ouvrage contemporain d'Alexandre : peut-être est-ce la copie d'un de ces nombreux portraits confiés aux talens de Lysippe et de Praxitèle ; leurs ouvrages existoient encore à l'époque qu'indique l'inscription ; et les traits du héros macédonien, fidèlement transmis à un peuple qui se plaisoit à rendre

hommage à ses grands hommes, étoient alors aussi connus, aussi protégés par la gloire nationale, que le seront encore long-temps les images de Henri IV et de Louis XIV, soustraites aux fureurs qui ont essayé de les anéantir.

Cependant si l'on jugeoit le buste d'Alexandre d'après l'état où il se trouve aujourd'hui, on auroit peine à admettre que ce fût la copie exacte d'un ouvrage des plus beaux temps de la Grèce; mais en l'examinant attentivement, on reconnoît que la surface en a été détruite par l'action corrosive des terres dans lesquelles il est resté enfoui pendant douze siècles au moins; que par conséquent il a perdu ses véritables formes, et n'offre plus qu'une image très-imparfaite de ce qu'il fut autrefois. On ne sauroit douter que ce marbre ne soit amoindri de plusieurs lignes sur toute sa surface, lorsqu'on y remarque des points plus durs, des espèces de clous d'une matière pyriteuse, qui se trouvent toujours dans le marbre pentélique, et qui résistant mieux que les parties qui les entourent, restent comme des témoins du changement qu'a éprouvé la totalité du marbre. Les bas-reliefs du temple de Minerve m'ont depuis long-temps donné lieu de faire cette observation: elle démontre que plusieurs de ces précieux monumens ont perdu par l'action destructive de l'air atmosphérique, leur première surface, mais en général assez également pour que les formes n'y soient que légèrement altérées. L'influence des sels que contiennent les terres est bien plus active que celle de l'air: les substances qui recouvroient le buste d'Alexandre ont donc pu être de nature à lui enlever les finesses et presque tout le mérite de l'exécution.

A côté de ce buste, j'ai fait graver une médaille de bronze offrant la tête d'Alexandre; mais elle est fort postérieure à son siècle, et porte sur le revers, avec un cavalier, ces mots: ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ Β. *la communauté des Macédoniens, de la seconde province.* Ce ne fut qu'à l'époque du règne de Caracalla, que la Macédoine replaça sur ses monnoies la tête du plus grand de ses rois, moins par respect pour sa mémoire que par adulation envers un empereur, qui, dans sa démence, prétendoit s'assimiler au vainqueur de Darius. Les médailles frappées à cette époque sont les seules qui présentent, de l'aveu de tous les antiquaires, l'image d'Alexandre; car il est encore incertain si les médailles frappées sous le règne même de ce prince, offrent réellement ses traits. Les uns croient les y reconnoître, tandis que les autres y voient un Hercule encore

jeune. Quant aux médailles d'or, la question paroît décidée ; et l'on convient assez généralement que toutes offrent la tête de Minerve.

Sur deux petites médailles, l'une d'or, l'autre d'argent, est la tête d'Alexandre avec la corne d'Ammon ; la première a excité les soupçons de quelques antiquaires ; si elle n'est pas fausse, elle paroît au moins, par la nature du travail, être bien postérieure au siècle de ce prince. La seconde est plus ancienne et d'une plus belle exécution.

Le beau médaillon d'argent, dont le revers porte le nom de Lysimaque, devient aujourd'hui un problême numismatique, que j'exposerai sans oser le décider. Les uns regardent cette tête coiffée avec le bandeau et les cornes d'Ammon, comme étant celle de Lysimaque, tandis que d'autres antiquaires y reconnoissent la tête d'Alexandre lui-même, auquel cet hommage fut, selon eux, rendu long-temps par les dynasties de souverains qui lui devoient leurs couronnes. Cette opinion n'est pas nouvelle ; c'est celle de Jean Faber, et de Nonius qui a si savamment commenté les médailles gravées par Goltzius ; elle a été adoptée par Spanheim ; elle est aujourd'hui renouvelée par M. Cousinery, ancien consul de France dans le Levant, qui a profité d'un séjour de vingt ans en Macédoine, pour recueillir une précieuse collection de médailles et acquérir de vraies et solides connoissances. Il prépare un ouvrage dans lequel il cherche à prouver, que les têtes coiffées avec une peau de lion ou avec les cornes d'Ammon, et qu'on a cru jusqu'à présent offrir les traits de Lysimaque, parce que son nom se lit au revers des médailles, sont toutes des têtes d'Alexandre plus ou moins ressemblantes, suivant le degré de talent de l'artiste. Cet usage de placer sur les monnoies l'image des fondateurs, auroit donc, dans cette supposition, fait partie du culte que l'on rendoit à leur mémoire ; et il en résulteroit que les successeurs immédiats d'Alexandre ne se firent point représenter sur les monnoies. On rend cette opinion assez plausible, en observant que les généraux d'Alexandre ne prirent le titre de rois que plusieurs années après la mort de ce prince ; que jusques-là fidèles, au moins en apparence, à sa mémoire, ils s'étoient toujours nommés ses lieutenans. Lysimaque étoit déjà âgé, lorsqu'il ne craignit plus de ceindre la couronne ; et cependant ce sont les traits d'un jeune homme que retracent les médailles sur lesquelles on lit son nom. Les cornes de bélier ne sont-elles pas d'ailleurs un attribut distinctif du héros qui alla consulter l'oracle de

Jupiter-Ammon, et s'y fit reconnoître pour son fils? Je ne dois pas, au reste, dissimuler que les preuves dont on appuie ces idées, n'ont pas pleinement convaincu M. Visconti, et que par conséquent il est prudent de regarder cette question comme encore indécise.

Sur l'autre côté de la vignette sont trois beaux médaillons d'argent; le premier offre une tête dont l'embonpoint rappelle l'accident que Philetærus avoit éprouvé dans son enfance : au revers est une Victoire couronnant le nom de *Philetairos*. Cette tête couronnée de lauriers est d'une grande ressemblance avec la seconde médaille évidemment du même prince ; et quant à la troisième, il est assez vraisemblable que c'est la tête d'Eumènes qui partagea avec son oncle les honneurs qu'Attale I[er] paroît avoir décernés aux fondateurs de sa puissance. S'il est vrai que tous les princes de cette dynastie ayent eu pour les auteurs de leur fortune le même respect, et qu'ils les ayent toujours représentés sur leurs monnoies, on y chercheroit vainement leurs propres images (1).

PLANCHE IV.

Vase de marbre blanc encore existant à Pergame.

Cette planche représente un grand vase de marbre blanc, orné d'un bas-relief circulaire, sur lequel on voit des cavaliers courant avec des torches allumées. Autour du dessin de ce monument, j'ai placé les médailles analogues au même sujet : ce rapprochement les explique mieux que n'avoient pu faire de savans antiquaires, et fournira une nouvelle preuve de la sagacité de M. Visconti, qui avoit déjà présumé que les centaures doivent faire allusion à des courses de chevaux (2). Spanheim avoit essayé d'expliquer le grand médaillon sur lequel Esculape est représenté dans un char traîné par des centaures; mais il n'avoit point deviné

(1) Eckel a reconnu cette difficulté sans en trouver la solution. Il avoit été trop frappé de quelques différences qui se remarquent entre plusieurs têtes sur des médailles portant toutes le mot *Philetairos*, et il pensoit que ces têtes étoient celles des successeurs de Philetærus : cependant il désespéroit de pouvoir jamais les distinguer et les appliquer à aucun de ces princes en particulier. Pour donner une raison du mot *Philetairos*, qui se lit sur ces médailles, Eckel suppose que tous les princes de cette dynastie conservèrent le nom du fondateur de leur trône, ainsi que les Ptolémées en Egypte et les Arsaces chez les Parthes : cette idée n'est appuyée d'aucune preuve, et l'histoire ne désigne jamais les rois de Pergame que par leurs noms personnels. *Doct. num. veter. T. II. p. 473.*

(2) Mus. Pio-Clem. Tom. I, p. 91.

l'usage auquel ils faisoient allusion (1); il avoit vainement recherché tous les rapports qui peuvent exister entre les centaures et Esculape, ou son père Apollon, quoiqu'il sût par un passage de l'orateur Aristide, que l'on faisoit usage de flambeaux dans les fêtes d'Esculape, nommées *Asclepieia* (2); que ce dieu étoit appelé ὁ δᾳδοῦχος, le porte-flambeau, et les torches qui entouroient la statue, φρυκτοὶ φίλιοι, les torches amies; cependant il n'avoit point soupçonné que l'on célébrât dans ces fêtes des jeux équestres, que l'on y courût avec des torches allumées, et que les centaures en fussent le symbole. M. Visconti, en faisant connoître une autre médaille, dont le revers offre un vase soutenu par des centaures ayant des ailes de papillon, jugea qu'ils étoient destinés à figurer les génies des jeux équestres. Le superbe vase de Pergame vérifie et complète cette idée. Il n'y a plus de doute, que dans les fêtes d'Esculape à Pergame, il n'y eût de ces jeux équestres où l'on couroit une torche à la main. Un passage de Platon atteste que les courses avec des flambeaux avoient commencé de son temps à se faire à cheval (3); jusques-là elles ne se faisoient qu'à pied; et du temps de Pausanias, telles étoient encore les courses en usage à Athènes dans les fêtes de Promethée (4). Les unes et les autres étoient appelées Lampadephories, Λαμπαδηφορίαι, ou Lampadedromies, Λαμπαδηδρομίαι.

(1) Spanhemii Epist. IV, ad Andr. Morellium, ad finem specim. univ. rei Numar. Andr. Morellii. Lips. 1695, in-8°.

(2) L'orateur, ou plutôt le sophiste Aristide, né en Mysie, a laissé cinq discours, tous relatifs au culte d'Esculape, aux cérémonies usitées dans le temple de Pergame, et aux songes par lesquels le dieu lui indiquoit les moyens de recouvrer sa santé. Aristide commençoit son sixième discours sur l'incontestable efficacité de ces remèdes, lorsque la mort le surprit. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fils du grand-prêtre de Jupiter chez les Mysiens; et comme cette charge étoit héréditaire, on peut en conclure qu'il descendoit de ce chef de brigands nommé Cléon, dont les excès servirent d'abord l'ambition d'Antoine, puis celle d'Auguste auquel il se dévoua dès que la bataille d'Actium eut décidé le sort du monde. Antoine avoit déjà donné à Cléon de riches domaines, pour le récompenser d'avoir pillé le reste de la province. Auguste crut devoir ménager les partis dont, après de si cruelles dissensions, la fureur n'étoit que comprimée, et voulut rassurer par un exemple encourageant tous les coupables qui auroient pu craindre le retour trop prompt de quelques idées de justice. Il accorda de nouveaux bienfaits à celui qui s'étoit rendu le plus célèbre par ses crimes, son audace et ses succès; il ajouta aux possessions dont Cléon s'étoit déjà emparé, et en fit, dit Strabon, une véritable puissance. Mais ce qui peut surprendre davantage, il le nomma grand-prêtre de Jupiter, dignité suprême chez les Mysiens, et qui le constituoit chef de la religion. Cet étrange pontife ne se piqua guère d'adopter les mœurs et la décence de son nouvel état: il insulta le dieu jusque dans son temple, affecta d'y manger les viandes défendues, et viola les loix les plus révérées de l'institution religieuse qu'il présidoit. Au reste, il ne jouit pas longtemps de ses honneurs; il mourut subitement des suites de son intempérance, à la grande gloire de Jupiter, auquel on attribua ce miracle de plus. Strab. Lib. XII, p. 574.

(3) Ἀφ᾽ ἵππων, ἦν δ᾽ ἐγώ; καινόν γε τοῦτο.
Plat. Rep. init. p. 328. Edit. Serrani.

Platon place parmi les interlocuteurs de ce dialogue, Socrate qui mourut l'an 399 avant J. C. Les courses à cheval ne commencèrent donc qu'à la fin du v[e] siècle avant notre ère. V. Meurs. Græcia feriata. Verb. Λαμπάς.

(4) Paus. Lib. I, cap. 30.

Le médaillon N° 1, sur lequel on voit deux centaures avec des torches, et traînant Esculape dans un char, offre cette légende :

ΕΠΙ CΤΡΑ. Α. ΤΥΛ. ΚΡΑΤΙΠΠΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗ. ΔΙC ΝΕΟΚΟΡΩΝ Β.

Sous le stratège Aulus Tullius Cratippus (monnoie) des Pergaméniens deux fois Néocores.

Spanheim a lu Atylius, mais ce nom romain ne s'écrit point par un Υ; il faut donc séparer l'Α, et lire Tullius.

L'autre médaillon, N° 2, sur lequel sont représentés des centaures éclairant la statue d'Esculape, offre ces mots :

ЄΠΙ CΤΡ. ΠΑ. ΓΛΥΚΟΝΙΑΝΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ Β. ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

sous le stratège Pa.... (Paullus) Glyconianus.

(Monnoie) des Pergaméniens deux fois Néocores.

Cette médaille est au Cabinet de la Bibliothèque, et elle a été dessinée avec d'autant plus de soin, que la légende donne lieu à quelques remarques. L'Є rond y est employé en même temps que l'Ε carré, et le mot Glyconianus sembleroit exiger un Ω à la place de l'Ο. Il est cependant difficile d'attribuer ces particularités à l'inadvertance du graveur qui exécutoit un ouvrage important par son volume et par la recherche du travail.

Les autres médailles que j'ai rapprochées du beau Vase de Pergame, vont jeter quelque jour sur l'origine et la destination de ce monument. Au revers d'une médaille d'Auguste, N° 3, frappée à Pergame, on voit un vase avec un pied, forme qui paroît avoir été la plus anciennement adoptée. Autour de la tête sont ces mots :

ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΒΟΥΛΑΙΩ.

à Auguste César de bon conseil.

Sur le revers, Μ. ΦΟΥΡΙΟΣ ΙΕΡΕΥΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ.

M. Furius, prêtre et gymnasiarque, (monnoie) des Pergaméniens.

On est autorisé à croire que ce Vase étoit particulièrement consacré au dieu de la médecine ; qu'il étoit devenu un symbole caractéristique du culte qu'on lui rendoit dans cette partie de l'Asie, car il se retrouve également sur une médaille de Pruse sur l'Hypius, ville de Bithynie, N° 4, et sur celle-ci le pied du vase est entouré de deux serpens qui cherchent à y boire. Cette médaille, tirée du cabinet de M. Tochon, présente d'un côté la tête de l'empereur Diaduménien, autour de laquelle on lit :

Α. ΔΙΑΔΟΥΜЄΝΙΑΝΟC.

Antonin Diaduménien.

Et sur le revers autour du vase, ΠΡΟΥΣΙЄΩΝ ΠΡΟϹ ΥΠΙΩ.

(Monnoie) des Prusiens sur l'Hypius.

Les vases consacrés à Esculape devinrent les symboles des jeux célébrés en l'honneur de ce dieu, et probablement furent aussi les prix destinés aux vainqueurs : on les trouve sur des médailles frappées à l'occasion de ces jeux, mais avec une forme différente de celle que nous venons de remarquer, sans pied, et presque semblable au beau Vase de marbre qui existe encore à Pergame, et qui du temple d'Esculape a passé dans un bain turc.

Le revers d'un de ces médaillons, N° 5, offre une table sur laquelle sont posées deux urnes rondes contenant des palmes. Au milieu, dans une couronne de lauriers, se lit le mot ΟΛΥΜΠΙΑ, qui signifie ici, jeux olympiens. On donnoit d'abord ce nom aux seules fêtes de Jupiter; mais dans la suite on l'appliqua aux fêtes célébrées en l'honneur des empereurs, qu'on assimiloit ainsi au père des dieux; et probablement l'on se plaignit de ne pouvoir dire mieux encore : on accusa la pauvreté de la langue, dont les expressions restoient si loin des sentimens d'amour et d'admiration qu'inspiroient les gardes prétoriennes pour ceux à qui elles venoient de vendre le trône.

Sur le revers de ce médaillon de Caracalla on lit ces mots :

ЄΠΙ CΤΡ. ΙΟΥΛ. ΑΝΘΙΜΟΥ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ.

et au bas, ΠΡΩΤΩΝ ΤΡΙϹ ΝЄΩΚΟΡΩΝ.

Julius Anthimus étant stratège.

(Monnoie) de la ville de Pergame, première (de la contrée) et néocore pour la troisième fois.

Le même type avec de très-légères différences, se retrouve au revers d'un médaillon de Valérien, N° 6.

On lit autour : ЄΠΙ C. ΑΥΡ. ΔΑΜΑ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ.

et au bas, ΠΡΩΤΩΝ. Γ. ΝЄΩΚΟΡΩΝ.

Aurelius Dama étant stratège.

(Monnoie) de la ville de Pergame, la première (de la contrée), et néocore pour la troisième fois.

Cette comparaison de plusieurs médailles de Pergame avec la forme du Vase que nous y avons dessiné, ainsi que le sujet du bas-relief qui l'enrichit, autorisent donc à croire qu'il fut donné pour prix des jeux, ou consacré par le vainqueur. Rien ne contrarie la première de ces suppositions,

puisque nous sommes assurés que l'on donnoit souvent des objets de sculpture pour prix des jeux, ainsi que l'a prouvé M. Visconti (1).

On peut même avec assez de vraisemblance, rapporter ce monument à l'époque où Caracalla fit quelque séjour à Pergame. Celui que la terreur appela tant qu'il vécut, pieux, divin, et toujours auguste, venoit de faire massacrer son frère dans les bras de l'infortunée qui leur avoit à tous deux donné le jour (2). Géta, attaqué par des soldats que son assassin conduisoit lui-même, s'étoit jeté dans le sein de sa mère, et la pressant, s'écrioit: O ma mère, ma mère, vous qui m'avez donné la vie, sauvez-moi, ils vont m'égorger! Vainement elle le couvrit de son corps, et reçut le premier coup qu'on lui portoit: elle le sentit poignarder; et baignée dans le sang d'un fils, n'eut que la foible consolation d'y avoir mêlé le sien. Ce ne fut pas assez pour Caracalla; il la força de dissimuler son désespoir, et de paroître heureuse de son malheur; il voulut qu'on remerçiât les dieux de ce crime: il leur consacra dans un temple le fer qui avoit servi sa fureur; et après avoir déclaré Géta ennemi de la patrie, il permit qu'on le plaçât dans le ciel, disant: « Qu'il soit au rang des immortels, pourvu » qu'il ne vive plus ». Atteint par le remords, ou plutôt tourmenté de cette sourde frénésie, tout-à-la-fois le besoin et le supplice des tyrans, il crut être malade. Il imagina d'aller consulter le dieu de la médecine dans son temple de Pergame (3). Esculape y répandoit ses bienfaits, et dévoiloit par des songes mystérieux la nature des maladies, et le moyen de les guérir. L'empereur, resté seul maître du monde, fit célébrer des jeux asclépiens, donna des fêtes somptueuses, prodigua de riches offrandes; mais il ne reçut du dieu que d'inutiles avis contre le mal qui le tourmentoit: il quitta Pergame pour aller dans la Troade, où bientôt nous retrouverons des traces de son passage.

Nous avons vu renouveler de nos jours cette médecine surnaturelle, dont les mystères ne se dévoilent que dans un sommeil divin. Les miracles d'Esculape ont repris leurs droits antiques, et retrouvé des adorateurs plus fervens que jamais. Il existe des erreurs permanentes, toujours les

(1) Explication d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre, insérée dans l'examen critique des Historiens de ce conquérant, par M. de Sainte-Croix, pag. 777.

Parmi les marbres conservés à Oxford, on remarque un bas-relief avec une inscription, qui apprend que cet ouvrage avoit été donné comme prix gymnastique à Athénée, fils de Sarpedon d'Eleusis; il consacre ce bas-relief d'Hercule qu'il avoit obtenu pour prix de sa victoire, ΑΠΟ ΤΗΣ ΕΝ ΕΛΕΥΣΙΝΙ ΝΙΚΗΣ. Marm. Oxon. n° XV.

(2) Herodian. Lib. IV, cap. 4. Dion. Lib. LXXVII, cap. 2.

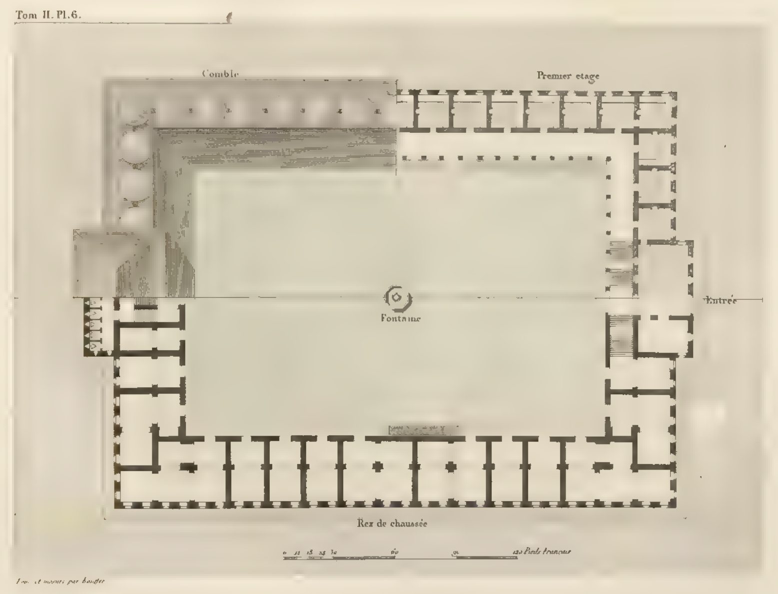
(3) Herodian. Lib. IV, cap. 8.

Tome II, Planche 5



Medailles de Pergame

Tom II. Pl. 6.



Plan d'un Khan, ou Kiarvanséraï

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

mêmes, toujours en action, parce qu'elles flattent des intérêts et des passions de tous les momens. Il est d'autres erreurs, qui, soumises aux dispositions accidentelles des esprits, ne reparoissent que de loin en loin: elles semblent décrire des orbites plus ou moins vastes, mais on ne doit jamais désespérer de leur retour, il ne s'agit que de les attendre.

PLANCHE V.

Médailles de Pergame.

Cet ouvrage ayant pour objet de faire connoître l'état actuel de la Grèce et tous les monumens qui s'y retrouvent encore, je n'ai pas dû négliger les médailles, dont l'histoire et la géographie reçoivent de si précieuses lumières. Après avoir recherché la position d'une ville célèbre, et reconnu les restes de ses édifices, on ne pourra voir sans intérêt les monnoies jadis frappées dans ces mêmes lieux, et dont les types rappellent presque toujours ou d'antiques usages, ou de grands événemens, et des hommes illustres. La plupart de ces médailles ont été trouvées dans les décombres des villes auxquelles elles appartenoient, et concourent ainsi avec les inscriptions, sous ce rapport plus précieuses encore, à en constater l'emplacement. Je ferai connoître successivement un assez grand nombre de médailles inédites; et celles qui ont été déjà publiées seront dessinées et gravées avec plus d'exactitude et de précision qu'en général elles ne l'ont été jusqu'à présent.

Il existe un grand nombre de monnoies ou médailles de Pergame, et l'on y en trouve encore tous les jours. Leur exécution assez belle, est une preuve de plus des progrès que les arts avoient faits dans cette ville long-temps si florissante.

N° 1. Cette médaille est la seule autonome, en argent, que l'on ait trouvée jusqu'à présent. Pellerin en a déjà publié une semblable frappée au même coin, mais la légende est plus complète sur celle-ci; elle appartient à M. d'Hermand, dont la collection est déjà fort riche. Cette petite médaille présente d'un côté, une tête de jeune homme coiffée de la peau de lion. Quelques antiquaires la prennent pour la tête d'Hercule, d'autres pour celle d'Alexandre. Sur le revers est une Pallas, dont les jambes rapprochées et confondues se terminent en gaîne, mais qui du reste ressemble à la

Minerve des médailles d'Ilium. La ville de Pergame étoit aussi sous la protection de cette déesse, dont l'image se retrouve également sur les médailles des Philétaires.

N° 2. Cistophore sur lequel on voit, d'un côté la corbeille mystérieuse entourée d'une couronne de lierre, de l'autre, deux serpens autour d'un carquois; à côté est un dard, et dans le champ se remarquent plusieurs monogrammes formés, l'un des premières lettres du mot Pergame, l'autre, de la première syllabe du nom d'un magistrat, qui sans doute étoit alors Prytane. Les cistophores étoient ainsi appelés, parce que ces monnoies offrent toujours l'image de la cista ou corbeille d'où sort un serpent, emblême du culte de Bacchus. Les cistophores, Κιστοφόροι, étoient proprement ceux ou celles qui, dans les fêtes de Bacchus, de Cérès et de Proserpine, portoient sur leurs têtes des corbeilles. On contracta dans la suite l'habitude de désigner par le même nom des monnoies grecques, sur lesquelles sont gravées ces corbeilles mystérieuses, et qui frappées dans plusieurs grandes villes de l'Asie mineure, étoient toujours en argent, du même poids, et au même titre.

Ces villes libres et indépendantes, mais unies par des rapports politiques et religieux, formoient une sorte de confédération, et leurs relations de commerce étoient à-peu-près les mêmes; elles sentirent l'utilité d'une monnoie uniforme pour simplifier et multiplier les transactions. La balance du commerce étoit nécessairement en faveur de ces riches contrées; leur numéraire s'accrut, se répandit dans l'Orient, et les cistophores y devirent une monnoie généralement admise.

Quelques exemples conservés par l'histoire peuvent faire juger combien les cistophores étoient devenus communs, pour une époque où les métaux étoient si peu abondans. Man. Acilius Glabrio, triomphant d'Antiochus-le-Grand, et des Étoliens, fit porter parmi les dépouilles des vaincus deux cent quarante-huit mille cistophores (1). Peu de temps après, L. Emilius Regillus ayant vaincu sur mer un des généraux de ce même Antiochus, rapporta cent trente-un mille cistophores; L. Cornélius Scipion en versa dans le trésor public trois cent trente-un mille sept cents après son expédition contre ce prince; et presque dans le même temps, C. Manlius Vulso en fit voir deux cent mille cinq cents dans son triomphe sur les Gallo-Grecs. Ces cistophores n'étoient, au reste, qu'une foible

(1) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 46, 48, 59; Lib. XXXIX, cap. 7.

partie des richesses montrées au peuple par ses généraux triomphans, et ensuite déposées dans le trésor public. Des sommes considérables en d'autres monnoies, des lingots et des vases d'or et d'argent, les meubles les plus précieux; enfin, tout ce qui pouvoit éblouir la multitude, étoit exposé dans ces solennités : et lorsque les généraux offroient à l'état de tels produits des contributions, on peut bien supposer que les peuples vaincus en avoient payé davantage. Aussi, Tite-Live rapporte-t-il à la première expédition d'Asie l'origine du luxe et de la corruption, qui firent dans Rome de si rapides progrès. « Ce fut, dit-il, cette armée qui apporta dans la capitale un faste et des excès étrangers : on vit pour la première fois des lits ornés de bronze; et nous reçûmes de l'Orient ces vêtemens recherchés, ces tapis précieux, tant de riches étoffes, et ces tables, ces buffets qui parurent d'abord des meubles magnifiques. C'est alors que des musiciennes, des danseuses et tous les jeux des histrions furent introduits dans les festins : alors un repas devint une affaire importante et ruineuse : un cuisinier, chez nos pères le dernier des esclaves, fut porté à un prix immodéré, et vit mettre ses services au rang des arts : et cependant, ajoute l'historien, à peine étoit-ce là le germe du luxe monstrueux qui déprava les âges suivans » (1).

N° 3. Revers d'un grand médaillon de bronze de l'empereur Commode. Il offre une composition intéressante. Hercule, armé de son arc et de sa massue, regarde avec complaisance son fils Téléphe nourri par une biche : sur une roche voisine, l'aigle de Jupiter, les ailes déployées, indique la protection accordée au fils d'Hercule par le père des dieux : au bas, on remarque un lézard dont il n'est pas si facile de donner l'explication. On lit autour du médaillon :

ЄΠΙ CΤΡ. ΔΙΟΔΩΡΟΥ,

Diodore étant stratège;

au bas, ΠЄΡΓΑΜΗΝ. Β. ΝЄΟΚΟ.

(Monnoie) des Pergaméniens, néocores pour la seconde fois (2).

N° 4. Cistophore frappé à Pergame, autour duquel on lit la légende latine : Q. METELLUS. PIUS. SCIPIO. IMPER.

Eckhel a prouvé avec une grande sagacité que cette médaille fut frappée l'an de Rome 706, c'est-à-dire 48 ans avant J. C., la même année où fut donnée la bataille de Pharsale (3).

(1) Tit. Liv. Lib. XXXIX, cap. 6.
(2) Doct. numm. vet. Tom. II, p. 468.
(3) *Ibidem.* Tom. IV, p. 361.

N° 5. Médaille de bronze récemment découverte : d'un côté la tête de Pallas ; de l'autre un trophée avec ces mots : ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, de Minerve *porte-victoire*. Le monogramme placé auprès du trophée, autorise à croire que cette médaille est de Pergame, où d'ailleurs elle a été trouvée ; mais on ne doit cependant pas en conclure que toutes les médailles ressemblantes à celle-ci soyent de la même ville, et qu'on ait toujours eu tort de les attribuer à celle d'Athènes, lorsqu'aucun monogramme ne les réclame. Minerve Nicéphore étoit également honorée à Athènes et à Pergame : les monnoies relatives au culte de cette déesse ont pu être à-peu-près semblables dans l'Attique et dans l'Eolide, et n'avoir même été que rarement distinguées par des signes particuliers. L'usage de ces signes ne paroît pas, en effet, avoir été constant à Pergame, puisque plusieurs des monnoies dédiées à Minerve, qu'on y a trouvées, ne portent aucun caractère distinctif. Quelques antiquaires pourront même objecter que le monogramme ΠΕ n'est pas une preuve complette, puisqu'il se retrouve sur des médailles qui n'ont aucun rapport à Pergame, et qu'il peut indiquer, ou d'autres villes dont les noms commencent par les mêmes lettres, telles que Perinthe, Percote ; ou des noms personnels, comme Périclès, Périandre, etc. Ces observations seroient motivées, mais bien rigoureuses ; et l'on ne peut guère contester que notre médaille trouvée à Pergame n'appartienne à cette ville.

N° 6. Médaille de bronze ; d'un côté, la tête de Pallas avec cette légende ΕΠΙ ΠΕΡΓΑΜΟΥ ; c'est probablement le nom d'un magistrat : sur le revers, est une victoire tenant une couronne ; dans le champ on lit, ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ, monnoie des Pergaméniens. Cette médaille est, comme la précédente, relative au culte de Minerve Nicéphore.

N° 7. Médaille de bronze du cabinet de la reine Christine, déjà publiée par Spanheim (1). Elle présente d'un côté la tête du héros Eurypyle, ΕΥΡΥΠΥΛΟϹ ΗΡΩϹ. Ce fils de Télèphe fut tué devant Ilion, qu'il étoit venu secourir, animé par sa passion pour Cassandre, fille de Priam. Le revers offre la représentation, ou plutôt l'emblême du plus ancien temple de Vénus, à Paphos, où cette déesse étoit adorée sous la forme d'une pierre conique. Au-dessous on lit le mot ΠΑΦΙΑ.

Il est difficile d'expliquer le motif de ce rapprochement : pourroit-on le supposer destiné à rappeler l'amour d'Eurypyle, ou le culte de Vénus

(1) De Præstant. numm. Tom. I, p. 505.

établi à Sardes, comme plusieurs médailles semblent le prouver, se seroit-il étendu jusqu'à Pergame? peut-être faut-il simplement l'attribuer à la dévotion particulière du magistrat qui fit frapper cette médaille. On lit autour ces mots: ЄΠΙ CΤΡΑ. ΠΩΛΛΙΩΝΟC ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ;

Pollion étant stratège, (Monnoie) des Pergaméniens.

N° 8. Revers d'une médaille de Trajan, de la collection de M. Cousinery: quoiqu'un peu fruste, elle est précieuse, puisque c'est la seule sur laquelle on voit la figure et le nom du fleuve Caïcus: il couloit dans le territoire de Pergame et très-près de cette ville, où cette médaille a été trouvée; c'est une raison qui paroît suffisante pour juger qu'elle y a été frappée.

N° 9. Médaille de bronze du cabinet impérial de Paris: d'un côté une tête d'homme avec une barbe, et ces mots: ΠЄΡΓΑΜΟC ΚΤΙCΤΗC, Pergamos fondateur. De l'autre une Pallas debout, autour de laquelle on lit:

ЄΠΙ CΤΡΑΤΗΓΟΥ CΩΚΡΑΤΟΥC,

sous le stratège Socrate.

N° 10. Médaille de bronze, sur laquelle on voit la tête de l'empereur Antonin-le-Pieux, avec ces mots: ΑΥΤ. Τ. ΑΥ. ΑΔΡ. ΑΝΤΩΝЄΙΝΟC

L'empereur Titus, Aurelius, Hadrianus, Antoninus.

Sur le revers est la figure d'Esculape appuyé sur son bâton entouré d'un serpent. On y lit: ЄΠΙ CΤΡ. ΚΟΥΑΡΤΟΥ ΠЄΡΓ.

et dans le champ, ΤΟ Β.

Quartus étant stratège pour la seconde fois.

(Monnoie) des Pergaméniens.

N° 11. Médaille de bronze de l'impératrice Sabine, femme d'Hadrien. On lit autour de la tête: CЄΒΑCΤΗ CΑΒЄΙΝΑ, l'auguste Sabine.

Sur le revers est une femme voilée, avec ces mots:

ΚΟΡΩΝΙC ЄΠΙ CΤΡ. ΠΩΛΛΙΩΝΟC.

Coronis, Pollion étant stratège.

Cette inscription prouve que la figure voilée est celle de Coronis, mère d'Esculape.

N° 12. Tête de l'empereur Commode, encore jeune, avec son nom ΚΩΜΜΟΔΟC. Sur le revers, Télesphore, fils d'Esculape, et divinité des convalescens, est représenté dans un petit temple, vêtu de son manteau qu'on appeloit Cuculle, parce qu'il a un capuchon en forme de cornet.

On voit au Musée de Paris un groupe d'Esculape et de Télesphore, dans lequel le jeune dieu est avec ce même habit, dont le capuchon se trouve rabattu sur ses épaules. Ce monument a été pris dans le château de Richelieu.

N° 13. Sur cette médaille de bronze est d'un côté une tête de vieillard ceinte de lauriers. Quelques antiquaires l'ont prise pour celle du héros Pergamus, parce qu'on lit au-dessous, ΕΠΙ ΠΕΡΓΑΜ. Mais nous avons déjà reconnu que Pergamos est ici un nom de magistrat. Cette tête est donc probablement celle d'Esculape. Sur le revers est le bâton de ce dieu, avec ces mots: ΑΣΚΛΗΠΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, d'Esculape sauveur.

N° 14. Revers d'une médaille de l'empereur Gallien; on y voit Esculape dans un temple à six colonnes; c'est le plus grand nombre de colonnes que l'on trouve sur les médailles, au temple de ce dieu; mais il n'en faut pas conclure que cet édifice fut tel qu'on le voit ici. Les anciens n'attachoient aucune importance à ce genre d'exactitude, et s'en écartoient sous plusieurs rapports. Souvent ils suppriment des colonnes, ou les rapprochent contre toutes les règles de l'art, pour mieux laisser voir la statue du dieu : sur d'autres médailles, ou pierres gravées, ils ne donnent que quatre colonnes à des temples que nous savons avec certitude en avoir eu un plus grand nombre. Autour de l'édifice on lit ces mots:

ЄΠ. C. CЄΞ. ΚΑCCΙΛΙΑΝΟΥ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤ. Γ. ΝЄΩΚ.

Sous la magistrature de Sextus-Cassilianus.

(Monnoie) de Pergame, première ville (de la contrée) et néocore pour la troisième fois.

Les Pergaméniens avoient été nommés néocores, c'est-à-dire gardiens des temples des empereurs, la première fois sous Auguste, la seconde sous Antonin, et la troisième sous Caracalla.

N° 15. La tête de Pallas, avec le mot ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ. Sur le revers est un enfant nud, tenant un oiseau. Nous savons qu'Esculape étoit quelquefois représenté à cet âge. Dans la ville de Thelpuse en Arcadie, étoit un temple dédié à ce dieu encore enfant; et dans le même endroit on montroit le tombeau de Trygone sa nourrice (1), dont le nom signifie une tourterelle; il seroit donc possible qu'on eût placé un oiseau de cette espèce dans la main du petit dieu, pour faire allusion à cette circonstance

(1) Τὰ δὲ ἐν δεξιᾷ παρ' Ασκληπιοῦ παιδὸς ἱερὸν, ἔνθα ἐστὶ Τρυγόνος μνῆμα τροφοῦ. τροφὸν δὲ Ἀσκληπιοῦ τὴν Τρυγόνα εἶναι λέγουσιν. Pausan. Lib. VIII, cap. 25.

de son premier âge. On a cru aussi reconnoître sur cette médaille, Télesphore en bonne santé, et débarrassé de son habit de convalescent. Les mots CT. ΠΟΛΛΙΩΝΟC montrent qu'elle a été frappée sous la magistrature de ce même Pollion, qui vivoit du temps d'Hadrien.

N° 16. L'empereur Caracalla à cheval, auquel la ville de Pergame présente la statue d'Esculape. On lit autour :

ЄΠΙ CΤΡ. ΙΟΥΛ. ΑΝΘΙΜΟΥ. ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ ;

et au bas, ΠΡΩΤΩΝ ΤΡΙC ΝЄΩΚΟΡΩΝ,

Julius Anthimus étant stratège.

(Monnoie) de Pergame, première ville, et néocore pour la troisième fois.

N° 17. Revers d'un médaillon de M. Aurèle, sur lequel sont réunis Esculape, Hygie, et le petit Télesphore. On lit autour :

ЄΠΙ. CΤΡΑΤ. ΚΑΡΤΙΠΠΟΥ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ ΔΙC ΝЄΟΚΟΡΩΝ.

Cartippos étant stratège.

(Monnoie) des Pergaméniens, néocores pour la seconde fois.

Le nom propre Kartippos est ici pour Kratippos, car c'est ainsi que nous avons déjà vu le nom de ce même magistrat écrit sur un médaillon de L. Verus, planche IV. Sans ce moyen de comparaison, on auroit pu admettre cette dénomination, puisque Κάρτος a la même signification que Κράτος ; ce qui a pu facilement induire en erreur l'un ou l'autre des graveurs ; car il est aujourd'hui aussi difficile que peu intéressant de décider lequel a mal orthographié le nom du Stratège.

N° 18. Revers d'un médaillon de Caracalla, sur lequel se voient trois temples; dans le milieu, celui d'Esculape; des deux côtés sont des temples pareils que l'on pourroit croire ceux d'Hygie et de Télesphore, si les parties de ces édifices qui subsistent encore n'étoient circulaires. Il est donc probable, qu'on a voulu indiquer ici les temples d'Auguste et de Trajan, qu'avoient élevés les habitans de Pergame, et qui ont été déjà reconnus sur une autre médaille (1). On lit autour du médaillon que j'ai fait graver :

ЄΠΙ CΤΡ. Μ. ΚΑΙΡЄΑ ΑΤΤΑΛΟΥ.

Marcus Cherea Attalus étant stratège.

Le prénom Cherea devroit être écrit par un X, mais les fautes d'orthographe sont très-fréquentes sur les médailles grecques, frappées sous la domination des Romains.

(1) Tesor. Brittan. Tom. II, pl. VII, n° 10, p. 209.

N° 19. Revers d'un médaillon de M. Aurèle, précieux par sa rareté et sa parfaite conservation. On lit autour :

ΕΠΙ СΤΡ. Τ. ΚΑΛΛΥСΤЄΟΥ.

Titus Callysteus étant stratège.

Au milieu est la statue d'Esculape élevée sur un cippe; et des deux côtés sont deux fleuves couchés, au-dessous desquels on lit les mots CЄΛЄΙΝΟΥC et ΚΗΤΕΙΟC, le Selinus et le Cetius. Il existe une médaille semblable au Cabinet impérial de Paris, mais elle est défigurée par la retouche défectueuse d'un graveur, qui n'a pas su reconnoître et rétablir les noms des deux fleuves.

N° 20. Revers d'un grand médaillon de Caracalla. Un magistrat tenant d'une main une patère, de l'autre un rouleau, semble invoquer Esculape placé plus loin dans son temple : un sacrificateur immole un taureau, quelques antiquaires prennent la figure principale pour celle de l'Empereur lui-même; mais rien ne le désigne; elle n'a point la tête couverte, ainsi qu'on le pratiquoit dans les cérémonies romaines : il est plus probable que l'on a voulu représenter le magistrat demandant au dieu la guérison du souverain. On lit autour de ce médaillon la même légende que nous avons déjà remarquée sur celui du n° 18. Ils ont été frappés tous deux à la même époque, lorsque Caracalla vint à Pergame.

Explication de la Vignette qui termine ce Chapitre.

Pline, dans son immortel ouvrage, où nous puisons des notions si précieuses sur les connoissances et les arts des anciens, parle d'un pavé en mosaïque exécuté dans le palais de Pergame, et qui sembloit accuser la négligence des valets. L'artiste y avoit représenté les débris d'un festin; ce qui avoit fait appeler cette salle *asaroton*, qui n'a pas été balayée : et ce nom resta aux pavés que l'on fit à l'imitation de celui-ci. On aimeroit à penser que l'artiste n'avoit pas figuré des objets dont l'image ne sauroit être agréable; que son art, dirigé par un goût sûr, n'avoit exprimé que des couronnes de fleurs, des fruits et quelques vases brisés; mais il faut convenir que l'expression dont Pline se sert, n'est pas favorable à cette idée. Au centre du plancher, dont le marbre, d'une couleur unie, avoit reçu ces incrustations, on avoit placé un tableau particulier, représentant un vase circulaire, sur lequel étoient posées des colombes qui nettoyoient leur

plumage : l'une d'elles alongeoit, vers la surface de l'eau, sa tête, dont l'ombre étoit parfaitement exprimée.

Celeberrimus in hoc genere, Sosus, qui Pergami stravit quem vocant asaroton œcon, *quoniam purgamenta cœnæ in pavimento, quæque everri solent, veluti relicta, fecerat parvis è testulis tinctisque in varios colores. Mirabilis ibi columba bibens, et aquam umbra capitis infuscans. Apricantur aliæ scabentes sese in canthari labro* (1).

Ce genre d'ouvrages, perfectionné dans la suite par les Grecs, leur avoit été transmis par les peuples de l'orient, ainsi que presque tous les arts qui n'exigeoient que de l'adresse; et le luxe sans bornes des Romains encouragea tous ces travaux, inférieurs sans doute aux productions du génie, mais qui étendoient et varioient les jouissances de la richesse. On voyoit dans la fameuse galère construite avec tant de magnificence par Hieron, des planchers couverts de tableaux en mosaïque, qui offroient toutes les scènes de l'Iliade (2); et ce qui est plus singulier encore, César, dans ses expéditions, faisoit porter un pavé du même genre, que l'on plaçoit dans sa tente (3).

En 1737, le prélat Furietti, faisant fouiller dans les ruines de la villa Adriana, crut avoir découvert l'agréable monument dont Pline a parlé, et qui du temps de cet historien de la nature se voyoit à Pergame. Hadrien avoit mis un grand soin à rassembler des objets dignes d'orner sa vaste retraite : il ne seroit donc pas impossible qu'il eût fait apporter d'Asie cette mosaïque célèbre. Construite sur un marbre séparé, elle avoit pu être enlevée sans dommage du milieu de la salle où elle étoit placée à Pergame : mais Winkelman n'a pas adopté cette opinion; et si, par un sentiment naturel à celui qui découvre un monument précieux, le prélat Furietti est resté persuadé qu'il possédoit l'ouvrage même de Sosus, le savant auteur de l'Histoire de l'Art a pensé qu'il n'en avoit retrouvé qu'une copie (4).

(1) Plin. Lib. XXXVI, cap. 25. — Le mot *ibi* indique que ce tableau représentant les colombes, faisoit partie du plancher *œcos asarotos*. Plusieurs pavés en mosaïque, récemment découverts, confirment cette conjecture : le fond en est uni et d'une même couleur; les plus magnifiques ont leurs contours enrichis d'une frise; au centre est un tableau incrusté dans une table particulière de marbre, disposition également nécessaire à l'exécution et au transport de ces mosaïques, qui sont d'un travail plus délicat que le reste du plancher. Tels sont les pavés découverts par le cardinal Marefoschi, et dont le tableau représente des centaures combattant des lions; tel est celui qui orne aujourd'hui une des pièces du musée du Vatican, et qui offre des masques et des attributs bachiques.

(2) Ταῦτα δὲ πάντα δάπεδον εἶχεν ἐν ἀβακίσκοις συγκείμενον ἐν οἷς ἦν κατεσκευασμένος πᾶς ὁ περὶ τὴν Ἰλιάδα μῦθος. Athen. Lib. V.

(3) Suet. Lib. I.

(4) Hist. de l'Art, Liv. VI, chap. 7.

Hadrien avoit en effet, pour les arts, une passion véritable, qui lui en faisoit chérir et respecter la patrie : et loin de dépouiller la Grèce, il se plut constamment à conserver ses monumens, à les relever, à les multiplier. Pour jouir du célèbre ouvrage de Sosus, il n'étoit pas dans la nécessité de l'enlever du palais de Pergame : on savoit alors à Rome exécuter des mosaïques semblables; et l'on en a trouvé plus récemment, dans les mêmes ruines de la villa Adriana, dont l'exécution paroît encore plus soignée que celle des colombes. L'opinion de Winkelman est d'ailleurs confirmée par un passage de Stace, qui prouve que le plancher, ouvrage de Sosus, avoit déjà été imité en Italie avant le temps d'Hadrien, et pour un simple particulier. Ce poète, décrivant la maison de Manlius Vopiscus, à Tivoli, parle de ces pavés que le genre de leurs incrustations avoit fait nommer *pavimenta asarota.*

Monstravere solum, varias ubi picta per artes
Gaudet humus, suberantque novis asarota figuris (1).
SILVARUM, Lib. I, Carm. 5.

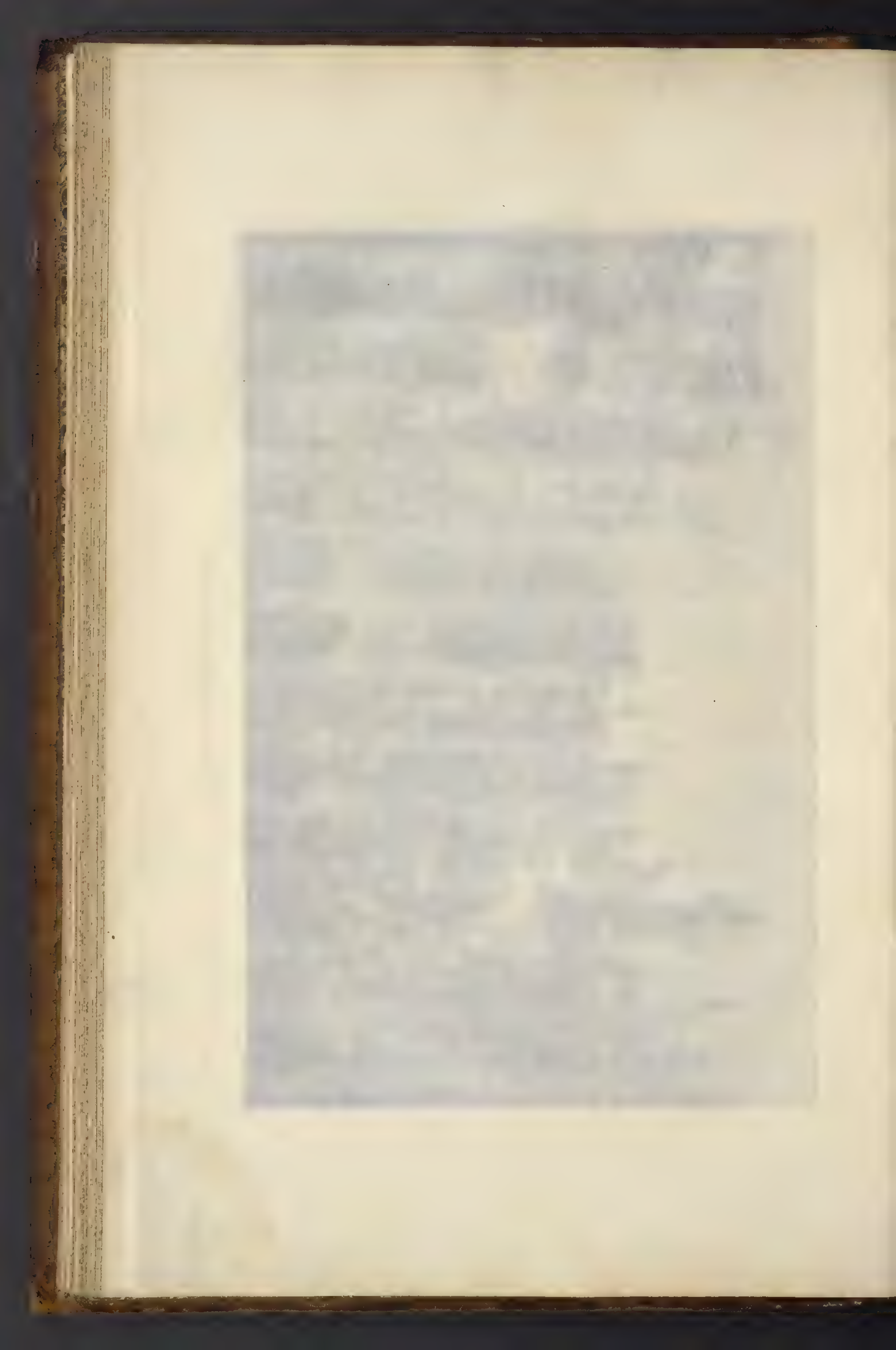
Ces observations ne diminuent point, au reste, le mérite du morceau précieux retrouvé par le cardinal Furietti, puisque dans ce genre de travail les copies ne sont pas inférieures aux originaux, et peuvent les surpasser : il n'y a même, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, en mosaïques comme en tapisseries, que des copies toujours exécutées d'après un original fait au pinceau. Il est heureux que les anciens aient eu le bon goût de multiplier les ouvrages qui avoient obtenu leur admiration; qu'ils aient préféré d'employer le talent des artistes à d'excellentes imitations, plutôt que d'encourager un vain amour-propre à des compositions nouvelles, dont le plus grand nombre eût été nécessairement d'une extrême médiocrité. Nous devons à ce sentiment éclairé, des chefs-d'œuvre bien plus précieux que des mosaïques : si les productions des grands maîtres n'avoient pas souvent été répétées, beaucoup de celles dont nous jouissons ne seroient point parvenues jusqu'à nous, et nous n'aurions pas plusieurs Vénus de Cnide, plusieurs Cupidons tirant de l'arc, et des Satyres qui sont des copies du Satyre Periboëtos de Praxitèle.

(1) Quelques critiques préfèrent une autre leçon de ce dernier vers, et lisent : *superatque novis asarota figuris ;* ce qui signifieroit que les pavés en mosaïque de la maison de Manlius Vopiscus, surpassoient l'asarotos de Pergame. Les deux leçons prouvent également que les Romains avoient des ouvriers supérieurs en ce genre, et qu'Hadrien n'a pas été dans la nécessité d'enlever une mosaïque en Asie, pour en décorer son palais.

Tome II Planche -



Vue de l'intérieur d'un Khan ou Kiarvanséraï



PLANCHES VI ET VII.

Plan et vue d'un Khan, ou Kiarvanseraï.

On appelle du mot générique *Khan*, tous les lieux publics où les voyageurs sont admis : on donne plus particulièrement le nom de *Kiarvanseraï* aux bâtimens assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement caravanes. Ces édifices sont dus presque tous à la piété de pachas, ou de riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauve-garde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les Kiarvanseraïs sont presque toujours formés de quatre bâtimens qui renferment une vaste cour; au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure. Au milieu de la cour, est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un Khan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit : de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtemens variés, des armes, des figures différentes; le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnoît avec joie; les uns proposent des marchés; les autres s'interrogent sur les dangers de la route : toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun. Un vieillard, inspecteur du Khan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'apperçoit point encore : tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes; et si, à la suite de ces riches convois venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet, ils sont traités comme

des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pélerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer : sur la porte ils ont lu ces mots, gravés en lettres d'or :

وَيُطْعِمُونَ ٱلطَّعَامَ عَلَىٰ حُبِّهِ مِسْكِينًا وَيَتِيمًا وَأَسِيرًا

Le paradis est à ceux qui nourrissent, pour l'amour de Dieu, les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.

Kor. Sur. 76, v. 8.

A l'aspect de tels monumens, pourroit-on ne pas arrêter quelques instans sa pensée sur l'origine et les pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, qui semble s'unir à l'enfance du monde? C'est sur-tout dans les contrées où les mœurs ont conservé leur simplicité originelle; c'est sous les tentes de ces nomades, riches de leurs nombreux troupeaux et heureux de leur indépendance, qu'on retrouve les habitudes patriarchales; qu'on croit voir encore Abraham, oubliant le poids des années pour courir au-devant de voyageurs inconnus, et les conjurer de ne pas dédaigner sa demeure (1); ou ce pieux Israélite, modèle de bienfaisance, qui charmoit sa captivité en soulageant le malheur de ses frères (2). Dans des lieux où se retrace ainsi la vive image de ces mœurs antiques, le voyageur accueilli, secouru, bénit la fidélité de ces peuples aux pieux usages de leurs pères; il souhaite que le malheur ne puisse les atteindre, que son hôte généreux ne soit jamais réduit à s'écrier comme Job succombant à l'excès de ses douleurs : « Je n'ai pourtant pas laissé » l'étranger hors de ma demeure, et ma porte fut toujours ouverte » aux voyageurs (3) ».

En effet, tous les Arabes pourroient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés: les usages qui leur sont particuliers, remontent comme eux jusqu'aux premiers âges du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent toujours reçu avec un sentiment religieux : un don considérable seroit repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol ou de l'industrie de son pays, dont il avoit eu soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près

(1) Genes. Cap. I.
(2) Tob. Cap. I.
(3) Job. Cap. XXXI, vers 32.

de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asyle, et qui est toujours entendue. Offrir la feuille verte, est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité : les serviteurs, les enfans, s'empressent autour du mussafir (1); on diroit qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence; et déjà il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable : c'est un devoir rigoureux de le garder au moins trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras; le mussafir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison; et d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit : son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

Les Arabes Bédouins eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent sans pitié les caravanes traversant leurs déserts, et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect; qui se croient le droit de reprendre par la force l'antique héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent tout-à-coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère, pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu : la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour se préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes; et à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'honneur et la religion : tous s'indigneroient de la seule idée de trahir le malheureux qui se seroit réfugié sous leur toit, qui auroit touché le pan de leur robe.

Ce sentiment généreux triompha, dans tous les temps, des discordes particulières, des haines nationales, des fureurs même de la guerre; et lorsque le zèle des sectateurs de Mahomet menaça l'Europe entière de l'esclavage, lorsqu'une légitime confédération se forma pour son indépendance, on vit, dans cette lutte sanglante du Koran et de l'Évangile, le fanatisme le plus ardent, ainsi que la piété la plus tendre, s'incliner

(1) Cette expression, qui signifioit primitivement en arabe, le voyageur, l'étranger, est consacrée, dans tout l'Orient, à exprimer l'idée attachée aux mots ξένος, *hospes*, hôte. Celui que l'on reçoit, fût-ce un voisin, un parent, est désigné par ce titre, qui indique toujours un devoir. Un ministre étranger est appelé, dans les pièces officielles, le Mussafir très-honoré de la Sublime Porte.

avec respect devant la divinité des foyers. Le guerrier s'acheminant vers la Palestine, pour combattre l'ennemi du nom chrétien, étoit chaque jour accueilli dans les châteaux et les monastères placés sur sa route; l'hospitalité l'avoit même devancé jusque sur les bords où il alloit braver les dangers : il ne devoit pas sans doute attendre moins de ceux qui partageoient sa croyance et sa noble ardeur; mais si, dans les revers d'une guerre inégale, le chevalier séparé des siens, égaré sur une terre inconnue, arrivoit à la tente d'un de ces mêmes Arabes, que peut-être il avoit déjà blessé dans le combat, là aussi il ne trouvoit que des hôtes; il entroit, comme le guerrier des temps d'Homère, sous les auspices du dieu vengeur des supplians; et la guerre ne reprenoit ses droits que loin de la tente hospitalière où il avoit été reçu.

Les Musulmans ont tous ces mêmes principes. Le nom de mussafir est à la fois une sauve-garde et un titre d'honneur que les plus fanatiques ne refusent pas aux Chrétiens. Pour être l'objet de leur intérêt, il suffit d'être loin de sa terre natale : tout déplacement est, en effet, un malheur aux yeux de ces hommes qui trouvent la félicité dans le repos, et ne peuvent même concevoir le but de nos brillantes agitations. Tandis que, parmi nous, le voyageur est souvent l'homme heureux dont on envie le sort, il est constamment, pour ces peuples, un infortuné à secourir, un navigateur jeté sur une côte lointaine. On sent bien cependant que l'hospitalité, en honneur chez tous les peuples de l'Orient quelle que soit leur croyance, doit recevoir une teinte particulière des mœurs de chacun de ces peuples. Chez les Arabes, elle porte l'empreinte de leur simplicité et de leur indépendance : celle des Turcs a quelque chose de contraint et d'austère comme eux; ils laissent trop souvent appercevoir l'embarras qu'ils éprouvent, en admettant des étrangers dont ils redoutent l'indiscrétion : on voit qu'en vous recevant, c'est un devoir qu'ils remplissent. Chez les Grecs, au contraire, c'est réellement une fête qu'ils célèbrent; et l'on est frappé de ce contraste, sur-tout dans les îles où ils ont conservé plus fidèlement leurs usages, où ils ne sont pas alarmés par la présence de leurs tyrans, et par la nécessité de cacher leur aisance à la rapacité qui les épie.

A la vue d'un bateau entrant dans le port de Naxos, de Chios, de Myconi, etc., les chefs de la petite nation viennent s'informer quel est l'étranger que la curiosité amène sur leurs bords; et celui qui s'est assuré

le premier le bonheur de l'attirer chez lui, s'efforce de justifier cette distinction dont il s'honore. Sa famille, qu'il s'est hâté de faire avertir, est déjà prête à recevoir le voyageur : on s'empresse de lui apporter du café, des fruits, ou des conserves de roses : la fille de la maison, parée de toutes les graces de son âge, les lui présente, et s'étonne de l'embarras qu'il témoigne en se voyant servi par elle. Après un premier moment de repos, on lui propose de prendre un bain, ou de dormir quelques heures : ce temps est employé à préparer une agréable soirée. Les voisins sont invités au repas et à un bal, où les jeunes et belles insulaires exécutent des danses dont l'origine remonte aux premiers siècles de la Grèce; elles se font un amusement des questions que hasarde l'étranger, de l'ignorance où il est de leurs usages; elles se plaisent à les lui expliquer. Cependant le maître de la maison s'occupe des moyens de lui faire parcourir le lendemain l'intérieur de l'île, de lui montrer les sites les plus intéressans, ou quelques débris d'antiques édifices : il raconte les vieilles traditions du pays; et soit qu'il partage les idées populaires, soit qu'il étonne en montrant une instruction qu'on ne lui supposoit pas, il intéresse toujours par la vivacité de son imagination, et la facilité de son langage. On essaie de retenir le voyageur; il éprouve lui-même le desir de rester; et lorsqu'après quelques jours de repos et de distractions, il se décide enfin au départ, ce n'est jamais sans regret, sans souffrir de l'idée qu'il ne reverra probablement plus ceux dont il vient d'éprouver une réception si aimable et si désintéressée. Quelle satisfaction pour lui, si quelques années après, des circonstances imprévues le ramenoient dans ce pays, avec le pouvoir de faire quelque bien, avec les moyens de rendre à ses anciens hôtes l'accueil qu'il en a reçu !

Pour affoiblir ou détourner l'impression que peuvent produire de tels récits, redira-t-on encore que l'hospitalité est la vertu des peuples sauvages? Ce mot trop répété cache un sophisme de l'amour-propre, ou de l'indifférence : on se sent étranger à des mœurs qui condamnent les nôtres, et l'on voudroit se persuader que nos institutions en dispensent. Pour s'affranchir d'un devoir, on s'autorise des ressources qu'offrent les progrès de la civilisation; on l'exalte alors, en se réservant toutefois de la déprimer, dès qu'elle impose des sacrifices. Ne méconnoissons pas ses bienfaits; trop de malheurs sont nés d'un superbe dédain soulevé contre elle. Regardons au contraire l'hospitalité, chez un peuple neuf encore, comme un premier

pas vers l'ordre social. Lorsque nous la retrouvons chez de vieilles nations, c'est un témoignage honorable de leur immuable attachement à des principes que la bonne ou la mauvaise fortune n'ont pu altérer; et chez celles qui sont réduites à ne plus la regarder que comme une douce fiction, le charme qui en accompagne l'idée, ne prouve-t-il pas que, sans se l'avouer, on regrette les temps où ces pratiques furent le plus en honneur, ou que l'on envie les nations qui les retiennent encore?

Les peuples de l'Orient n'ont donc perdu presque aucuns des usages décrits dans les plus anciennes annales du monde, dans les livres saints, ou dans les chants d'Homère, sur-tout dans celui de ses poèmes qui peint le plus fidèlement les mœurs de ces temps reculés : le génie du poète a bien su dans l'Iliade, au milieu des combats dont elle offre, trop souvent peut-être, les sanglantes images, reposer quelquefois le lecteur sur des peintures moins pénibles; mais dans l'Odyssée, quels tableaux! quels touchans détails! relus et admirés depuis trois mille ans, ils conservent encore le même intérêt. Télémaque et son compagnon se présentent chez Ménélas: ce roi s'indigne qu'on puisse hésiter à les recevoir. « N'ai-je donc pas, s'écrie-t-il, mangé le pain de l'hospitalité » chez tant de peuples divers, avant que le maître des dieux, me ramenant dans ma patrie, eût mis un terme à mes peines? » Ces étrangers ne lui sont point connus; il lui suffit de savoir qu'ils sont des voyageurs pour leur adresser ces simples et aimables paroles: « O mes hôtes, recevez » avec bienveillance ce que nous vous offrons; après votre repas, nous » vous demanderons qui vous êtes. » S'en informer plus tôt, c'eût été offenser Jupiter hospitalier, de qui viennent tous les étrangers et tous les malheureux (1).

La muse d'Homère semble se complaire à célébrer ce respect pour l'infortune. Ulysse, échappé au naufrage, rencontre des femmes dont le premier mouvement est de fuir à son aspect; la jeune princesse qu'elles accompagnent, leur reproche cette foiblesse, et les menace du courroux des dieux; elle donne à l'infortuné les premiers secours que réclame son état, et lui indique avec bonté la maison de son père. Le héros en y entrant se prosterne sur le foyer; c'étoit l'asyle des supplians,

(1) . . . . πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε, πτωχοί τε.
Odyss. Lib. xiv, v. 57.

Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἱκετάων τε, ξείνων τε,
Ξείνιος ὃς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.
Lib. ix, v. 270.

une sorte de sanctuaire où l'on plaçoit les pénates, dieux protecteurs de la maison. Alcinoüs le relève et lui tend la main, c'est le signe de la foi jurée : on fait des libations aux dieux; un superbe festin s'apprête; mais on se garde de demander à l'étranger son nom, avant la fin du repas. Ce n'est pas même alors le roi qui l'interroge; il craint de laisser à sa voix l'accent de l'autorité. La reine seule adresse à Ulysse, quelques questions timides et indirectes. Le héros raconte son séjour dans l'île de Calypso, ses dangers, son naufrage; il ne se nomme point, et l'on continue à respecter son silence. Cependant le roi assemble le lendemain, au lever de l'aurore, les chefs du peuple. « Je ne connois pas, leur dit-il, cet étranger; » mais il nous demande des moyens de retourner dans sa patrie, et jamais » étranger abordé dans cette île n'a vainement réclamé du secours (1). » Tableau délicieux qui reporte l'imagination au seul âge d'or que l'on puisse concevoir, et amène naturellement quelques réflexions que l'intérêt du sujet pourra faire pardonner.

On voit le plus sublime des poètes déployer tout l'éclat de son talent pour célébrer cette vertu protectrice du malheur, cette vertu si chère aux immortels, que la plus aimable des déesses, et le plus redoutable des dieux, se plaisoient également à être honorés sous son nom (2).

Homère remplissoit ainsi l'auguste ministère des mortels privilégiés, auxquels il étoit donné de parler le langage des dieux. La poésie avoit jeté les premiers fondemens des sociétés, en frappant d'un charme inconnu les barbares qui s'égorgeoient dans leurs forêts : elle continua sa glorieuse mission, en chantant parmi les Grecs la bienfaisance, et le respect pour les sermens. Du combat entre le zèle des poètes législateurs, et les penchans cruels de ces peuples, naquit l'étrange contraste des pratiques les plus nobles et des usages les plus inhumains.

L'empire de Neptune resta le théâtre de la violence. Jamais une idée douce et consolante n'accompagna l'idée de ce dieu des tempêtes; partout il est peint ébranlant la terre dans ses fondemens, soulevant les flots courroucés et répandant l'effroi. Si son périlleux domaine éprouve quelques instans de calme, ils sont dus à la présence d'une déesse qui se promène en triomphe sur les vagues contenues par son aspect; nouvel hommage que la poésie rend au sexe chargé par la nature d'alléger les douleurs et d'appaiser les discordes.

(1) Odyss. Lib. VIII, v. 26, et seq.

(2) Venus Hospita.

De vieilles traditions apprenoient que souvent le maître des cieux avoit quitté l'Olympe, pour venir sous la forme d'un simple mortel tenter la charité des humains : c'étoit un motif puissant de soulager tous les inconnus; mais jamais le souverain des mers ne parcouroit ainsi déguisé son vaste empire : on ne couroit point le risque d'outrager un dieu caché sous la forme d'un simple nautonnier ou d'un pêcheur; et il ne paroît pas qu'aucune fable ait couvert les navigateurs de son voile tutélaire.

Sur le continent, on combloit de bienfaits, on admettoit à sa table, le malheureux le plus inconnu; et dans le même temps, on vendoit sans scrupule, et, ce qui mérite d'être remarqué, sans la moindre réclamation des sages et des philosophes, le voyageur paisible saisi sur les mers, ou la jeune fille enlevée sur le rivage à ses parens désolés. Existoit-il donc un code particulier, un droit des gens, une justice différente pour chaque élément? Comment expliquer tant de barbarie voisine et contemporaine de tant d'humanité? Suffira-t-il de rappeler que, lorsque la civilisation n'est encore qu'ébauchée, ou lorsqu'elle est dépravée par son excès même; lorsque les lois sont imparfaites ou tombées dans le mépris, et toujours quand la morale ne repose sur aucun principe révéré, c'est alors que doivent se rencontrer les plus étonnans contrastes; que les hommes sans frein et sans appui n'ont plus qu'un petit nombre d'idées, dont ils reculent à leur gré les limites, et qu'ils vont également loin dans le crime et dans la vertu. Bornons-nous à observer l'utile ascendant de certaines opinions sur les cœurs même les plus féroces; à reconnoître cette éternelle loi de conservation qui place toujours quelque bien à côté des plus grands maux, et pour premier secours accorde ainsi l'espérance. Le culte de l'hospitalité rattachoit sans cesse à la morale une religion dont les divinités autorisoient d'affreux désordres par leurs exemples : au milieu de rits bizarres et cruels, cette douce vertu conserva du moins ses droits; elle eut toujours ses cérémonies; on la pratiquoit avec ferveur, quelquefois même avec une sorte de superstition qui ne faisoit que lui prêter des charmes de plus : tout ce qui la rappelle encore aujourd'hui se revêt de couleurs aimables; et nul ne l'entend nommer sans quelque émotion, sans rendre hommage dans son cœur à ce sentiment de bienveillance, qui, dans plusieurs langues confondant par une même expression le bienfaiteur et l'obligé, semble, par cette heureuse équivoque, avoir voulu transmettre l'idée la plus juste du bien mutuel qu'elle produit.

Que seroit devenu l'univers, si le peuple destiné à le subjuguer n'eût pas reçu des Grecs, avec leurs divinités et leur croyance, ces opinions bienfaisantes si propres à modérer sa férocité? Sans le respect pour les dieux des foyers, sans la crainte d'attirer le courroux céleste, en repoussant les Prières, filles de Jupiter, quel peuple auroient donc été ces Romains qui se jouoient sans cesse de la vie et de la liberté des hommes! Heureusement ce dogme de leurs ancêtres les ramenoit à des idées de justice et d'humanité. Cicéron essaie-t-il d'attendrir un vainqueur irrité, en faveur de Déjotarus, il rappelle à César que ce monarque fut son hôte; il le conjure par la main qui pressa cette main royale en des temps plus heureux : *Per dextram te istam oro quam regi Dejotaro hospes hospiti porrexisti* (1). Veut-il compléter le tableau des crimes de Verrès, il le dénonce pour avoir trahi le plus saint des devoirs; et Tite-Live, tout Romain qu'il étoit, semble partager l'indignation d'Annibal, qui, vendu par Prusias, se donne la mort, en appelant sur la tête de cet hôte perfide l'exécration des hommes et la vengeance des dieux (2). Le sénat, avilissant les rois pour les détruire, les forçoit bien quelquefois à violer les droits du malheur; mais il n'en professoit pas moins l'antique religion de l'hospitalité : on la pratiquoit avec magnificence; dans les calamités publiques, elle devenoit le culte expiatoire, dont on attendoit la fin des plus cruels fléaux (3); et Rome enfin étoit toujours appelée la patrie de tous.

Cependant le commerce, qui, rapprochant les nations, divise les individus, et la guerre, qui, dans l'accroissement de la richesse publique, trouve de nouveaux alimens à ses fureurs, limitoient, affoiblissoient chaque jour cet esprit de bienfaisance générale : le christianisme le ranima.

Pouvoit-elle n'être pas hospitalière, cette religion qui ne respire qu'amour et charité, et dont le législateur, s'appropriant toute injure faite au malheureux, déclare que le premier de ses reproches sera un jour : Je demandois un asyle, et vous ne m'avez pas recueilli. Aussi

(1) Cicer. pro Rege Dejot.

(2) Tit. Liv. Lib. XXXIX, cap. 51.

(3) Lorsque l'excès du malheur prêtoit une nouvelle force aux idées religieuses, et faisoit chercher les moyens de calmer le courroux céleste, l'hospitalité devenoit générale; toutes les maisons de Rome étoient ouvertes aux infortunés : on leur prodiguoit les secours, les bienfaits; et les dieux eux-mêmes sembloient participer à ces fêtes. On descendoit les statues de leurs bases, et on les plaçoit sur des lits, autour de tables somptueusement servies dans les temples, usage qui faisoit donner à ces cérémonies le nom de *Lectisternes :* elles faisoient partie du culte apporté en Italie par les colonies grecques; c'étoit la religion du bon Evandre, sorti de l'Arcadie pour venir jeter les fondemens de la ville immortelle, et construire ces cabanes, que devoient remplacer un jour de si prodigieux édifices.

trouve-t-on ce précepte gravé dans les mœurs de tous les premiers Chrétiens. On croiroit que ces austères cénobites, qui, fuyant le tumulte des cités, alloient s'ensevelir dans les déserts, auroient dû négliger, redouter même les pratiques qui les replaçoient parmi les hommes : cependant l'intime conviction d'un tel devoir les suivoit dans leurs retraites les plus sauvages; et tous les monastères, jusqu'aux plus pauvres hermitages, étoient de religieuses hôtelleries.

Mais le tableau de ces vertus demanderoit un langage plus exercé que le mien à traiter de pareils sujets : c'est aux talens qui savent leur prêter un charme particulier, et les faire goûter de ceux même qui s'étonnent de leur rendre hommage, qu'il appartient de faire connoître les règles antiques et touchantes, qui gouvernoient ces belles institutions; de redire les lois que promulga, du haut du mont Cassin, le fondateur des pieuses et savantes congrégations, dont les retraites furent, pendant douze siècles, tout à la fois l'asyle des sciences et le refuge du malheur. C'est à eux de rappeler les actions des Basyle, des Chrysostome, et de ce Grégoire surnommé le Grand, qui, chargé des intérêts du monde chrétien dans des temps de discordes, père commun de tous les infortunés, accueilloit, avec une infatigable bonté, les étrangers qui fuyoient le glaive et la persécution des Lombards (1).

Après de tels exemples, on ne s'étonnera pas que les successeurs de ces courageux ministres de la religion, lorsqu'ils se réunissoient pour en ranimer l'esprit, élevassent la voix en faveur de l'hospitalité, et menaçassent du courroux du Ciel les spoliateurs des établissemens consacrés à l'infortune. Ces bienfaits légués aux générations souffrantes, étoient dus aux largesses des souverains et aux grands de l'empire. Constantin, devenu chrétien, donna le premier l'exemple. Tout l'Orient se remplit, dans les siècles suivans, d'hôpitaux, de monastères dont les pieux habitans observent encore aujourd'hui leurs règles primitives. Placés souvent dans des lieux écartés et dangereux, ils veillent pour recueillir le voyageur fatigué; et l'on peut parcourir toute la Grèce, en se reposant

(1) Un plus grand exemple est offert au septième siècle, par le pape Martin, qui, chargé de fers et traîné de Rome à Constantinople, par les ordres de l'empereur Constant II, répondit aux juges qui osoient lui demander pourquoi il avoit reçu le patriarche Pyrrhus, tombé dans la disgrace du souverain : « Méconnoissez-vous donc l'Eglise Romaine? Apprenez que l'inconnu qui vient y demander l'hospitalité, voit sur-le-champ pourvoir à tous ses besoins : que du pain et du vin choisis sont offerts à tous; que Saint Pierre ne réprouve personne; que nul n'est étranger à ses dons. Et s'il est ainsi à l'égard des hommes les plus ordinaires, avec quels égards n'avons-nous pas dû recevoir l'évêque honorable et malheureux qui venoit y réclamer assistance ! »

Baronius, *Annal.* 645, nº 16.

sous leurs toits religieux : ils ne sont pas tous savans, mais tous sont secourables; et si quelques superstitions se sont introduites parmi eux, elles seront jugées avec indulgence par celui qu'ils auront reçu, nourri, ou accompagné dans des routes périlleuses. Des pachas, abusant de leur pouvoir, souvent les oppriment et les rançonnent; mais le gouvernement turc n'a jamais conçu l'idée de les anéantir; et leurs oppresseurs même ont peine à se défendre de quelque respect pour leur vie frugale, et leur réputation de charité.

Bien peu d'hommes, en effet, rendus à eux-mêmes, et dans le silence des passions, refusent un hommage intérieur à d'utiles vertus dont ils sont témoins; et si des institutions bénies durant des siècles ne sont plus, on aime à se reporter vers ces temps, où de si généreux sacrifices étoient prodigués au malheur. On applaudit à l'écrivain qui, avec l'éloquence de la persuasion, en a si noblement consacré la mémoire, et qui, par le charme d'un style à la fois poétique et religieux, sait associer tous les cœurs à ses regrets : mais quelles impressions de tels souvenirs portent surtout à l'ame du voyageur, qui, dans ses courses pénibles, a chaque soir demandé l'hospitalité, ou qui, sur les mers, a vu sa liberté menacée par les brigands d'Afrique! Près d'être atteint par le chebeck algérien, c'est alors qu'il se rappelle ces héroïques religieux, qui seroient accourus pour rompre ses fers, ou s'offrir à sa place; qu'il rend hommage à ces ordres guerriers qui, tout à la fois, soignoient les malheureux, et combattoient pour leur défense; dont les exploits sans nombre réveillèrent et soutînrent le courage de l'Europe menacée de sa ruine, et qui, fidèles à leurs lois et à l'esprit de leur institution jusques dans ces jours tranquilles où le zèle languit faute d'obstacles, ne cessèrent jamais leurs généreuses et touchantes fonctions ! De tous ceux qui, sans les connoître, les ont calomniés, j'aime encore à croire qu'il n'en est pas un seul qui n'eût éprouvé une vive émotion en entrant, à Malte, dans ce magnifique hospice, ouvert à toutes les nations, à tous les cultes, à l'humanité toute entière. C'est là qu'il auroit appris avec quelles recherches de bonté l'on peut adoucir l'infortune, et qu'il auroit vu pour la première fois le luxe lui-même revêtir le saint caractère de la bienfaisance. Un malheureux paroît; il est porté sur un brancard; c'est un étranger, un inconnu, un pirate peut-être, qui la veille encore expioit dans les fers ses attentats contre la société : ceux dont la valeur le désarma s'empressent en ce moment au-devant de lui; ce

n'est plus un ennemi, ce n'est plus un coupable; c'est un être souffrant, un être sacré. L'un des princes de l'ordre, le grand hospitalier l'accueille et le console; l'infortuné, quel qu'il soit, se voit aussi-tôt servi par ces braves guerriers qui tant de fois lui inspirèrent le respect et la crainte; et les maîtres de son sort lui montrent plus de zèle qu'ils n'en exigeroient eux-mêmes de l'esclave le plus soumis. Des mains habiles préparent au malade les secours de l'art; tous ses besoins sont prévus, ses caprices même sont satisfaits; et par une magnificence digne de l'association souveraine qui n'existe que pour la défense et le soulagement du pauvre, tous ces remèdes, tous ces secours lui sont présentés dans de riches vaisselles, dons successifs des généreux chevaliers. Ce luxe, dont il est surpris, flatte ses douleurs; le bonheur de se voir l'objet de tant de soins lui inspire la confiance et l'espoir, les plus efficaces sans doute de tous les remèdes. Eh! quel cœur assez dur pour reprocher à des hospitaliers de placer leur faste dans des hôpitaux, et de le consacrer au service du malheur!

Heureux les peuples qui conservent encore les nobles monumens de l'humanité de leurs pères; chez qui le voyageur égaré connoît d'avance la porte où il peut frapper; l'indigent, l'asyle où il exposera ses besoins; où des secours assurés attendent les maux de tous genres, et où les plus douces consolations sont promises à toutes les douleurs! Heureuses les nations qui n'ont jamais repoussé l'opprimé que les discordes civiles privoient de sa patrie! On pourra, sans craindre de les blesser, sans les condamner à d'humiliantes comparaisons, célébrer la bonté généreuse et compatissante. Les infortunés sur-tout qui trouvèrent chez elles un refuge aux jours du malheur, sentiront le charme attaché au rapprochement de ces antiques et de ces modernes souvenirs. Ce ne seront pas eux du moins qui me reprocheront, lorsque je n'avois annoncé que de simples notions sur la piété musulmane envers les voyageurs, d'avoir pu me laisser entraîner à rappeler d'autres bienfaits de l'hospitalité. Celui qui en éprouva si long-temps l'heureuse influence, n'est-il pas excusable de s'être oublié dans un tel sujet, de ne le quitter même qu'à regret? Je puis, en effet, dire comme Ménélas : « Et moi aussi, je fus errant; et moi aussi, je fus étranger »; mais plus heureux que le prince grec qui promena chez des peuples divers ses malheurs et ses longs ennuis, la nation qui accueillit mon infortune ne laissa pas un moment égarer mon espérance. Ses généreux souverains ne se sont pas bornés à me tendre

Tome II, Planche 8 en regard de la Page 69



Siege de marbre à Mytilène

Vue d'un Aqueduc près Mytilène

Bas Relief à Mytilène

Tom II Pl 8 *bis* en regard de la Page 69

CARTE
DE L'ILE DE
METELIN autrefois LESBOS,
ET DU
GOLFE D'ADRAMYTI.

Alexandria-Troas

Cap Baba
Lectum Prom.

GOLFE D'ADRAMYTI
ADRAMYTTENUS SINUS

Molivo
Methymna

Port Sigri

Cap Sigri
Sigrium Prom.

Port Caloni

Metelin
Mytilene

Cap Ste Marie
Malea Prom.

Adramyti

Pergame

Golfe de Sandarli

Nª Les Dénominations anciennes sont soulignées

Lieues Marines de France.

Toises de France.

Longitude comptée du Meridien de Paris

Gravé par Dandin Rue et Porte St Jacques, N° 8

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

une main protectrice, à m'accorder un asyle; ils m'ont rendu des foyers, une patrie; ils ont étendu leurs bienfaits, et imposé des obligations sans cesse renaissantes, à ma postérité la plus reculée. Tous ceux que le ciel a fait naître sous leur empire, ont partagé ces généreux sentimens. Sous la tente du Cosaque, comme dans les palais les plus somptueux; avec la simplicité des mœurs patriarchales, ainsi qu'avec les formes les plus délicates de la civilisation, le malheur, en d'autres pays traité comme un crime, fut là toujours accueilli, respecté, secouru. Oh! que l'aspect de cette bienveillance générale est doux au cœur du proscrit! Quels souvenirs y restent gravés! Et qui voudroit restreindre sa reconnoissance, ou lui en mesurer l'expression, lorsqu'il ajoutera que sur cette terre hospitalière, il a joui de l'inappréciable bonheur de ne voir jamais un seul de ses compatriotes délaissé, ni méconnu dans son honorable indigence? Nos voix reconnoissantes ne se lasseront donc point de célébrer les mânes révérés de nos bienfaiteurs, et d'appeler d'intarissables bénédictions sur l'héritier magnanime de leur puissance, ainsi que sur son auguste mère, modèle de tant de vertus, et dispensatrice des bienfaits du pouvoir suprême dans ce vaste empire.

ΕΥΧΟΜΑΙ ΑΜΦΙ ΚΑΛΩΝ
ΜΟΙΡΑΙ ΝΕΜΕΣΙΝ ΔΙΧΟΒΟΥΛΟΝ ΜΗ ΘΕΜΕΝ
ΑΛΛ' ΑΠΗΜΑΝΤΟΝ ΑΓΩΝ ΒΙΟΤΟΝ
ΑΥΤΟΥΣ Τ' ΑΕΞΟΙ ΚΑΙ ΠΟΛΙΝ.

PIND. Olymp. Od. VIII. in fine.

PLANCHE VIII.

Carte du golfe d'Adramytti, et de l'île de Lesbos.

LORSQUE je m'éloignai de Pergame et de ses environs, ce fut avec le regret de ne pouvoir y prolonger mon séjour. Le peintre et l'ingénieur qui m'accompagnoient, avoient été attaqués en même temps d'une violente fièvre. J'avois expédié directement aux Dardanelles mon bagage et ma caisse de médicamens, dont jusque-là je ne m'étois jamais séparé : je me désolois de n'avoir aucuns secours de ce genre à donner à mes compagnons de voyage : je me hâtai de gagner l'île de Lesbos; je les transportai sur des chariots à Dikeli-Keui, que je crois être l'ancienne

ville d'Atarnée. Nous n'y trouvâmes qu'un très-petit bateau; l'excessive chaleur, dont je n'avois aucun moyen de garantir les malades, empira leur état; et ils auroient probablement succombé, si nous avions eu une plus longue traversée.

Le lendemain, nous arrivâmes à la ville de Mitylène. Il n'y avoit pas dans toute l'île un grain d'émétique, mais les malades y trouvèrent du repos, de la fraîcheur, et, lorsqu'ils furent un peu moins mal, un meilleur bâtiment pour se rendre à Smyrne. Après m'être assuré des soins qui leur seroient donnés dans cette ville où abondent tous les secours, je repartis avec l'architecte Foucherot, qui seul a constamment soutenu les fatigues de mon premier voyage en Grèce, et n'a jamais été obligé de se séparer de moi. Nous étions alors dans la saison où les vents du nord-est sont presque habituels : je préférai un bateau très-léger qui pût vaincre plus facilement leur résistance, et aller, lorsqu'il le faudroit, à la rame le long des côtes.

Nous passâmes devant Phocée, cette antique métropole de Marseille : les gens du pays la nomment Phokia-Nova, par opposition à une autre ville du même nom, fondée sous le Bas-Empire, à quelque distance de là, et qu'ils appellent Phokia-Vecchia : celle-ci est, en effet, pour eux la plus ancienne des deux; mais la première a pour nous l'avantage d'avoir été construite sur les ruines même de la véritable Phocée. On y retrouve encore les fondemens de ses murailles, et quelques restes de ses monumens, qui ne permettent aucuns doutes sur cette position.

Phocée a aujourd'hui quatre mille habitans turcs ou grecs : une foible garnison occupe le château qui domine la ville et son superbe port, où des flottes entières peuvent mouiller en sûreté. Placé près de la pointe la plus avancée de l'Éolide, en face de la presqu'île de Clazomène, ce port est sans cesse fréquenté par les navires et les bateaux de toute espèce, qui parcourent les parages voisins, et entrent dans le golfe de Smyrne. Tite-Live en donne une description assez détaillée, et que confirme l'aspect des lieux (1).

Après avoir traversé le golfe de Sandarli, où les vents du nord nous empêchèrent de pénétrer, nous doublâmes le cap Ægan ou Cana,

(1) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 31.

sur lequel étoit une colonie de Locriens, et nous mouillâmes au milieu des Arginuses, parage célèbre par la victoire qu'y remporta la flotte d'Athènes sur celle de Sparte; plus célèbre par l'ingratitude de ce peuple, qui, dans un de ses fréquens accès de cruauté, condamna sès généraux victorieux, et envoya au supplice ceux auxquels il devoit des couronnes (1).

Ces souvenirs sont les seuls motifs d'intérêt que puissent offrir les Arginuses; nous en repartîmes bientôt, et nous passâmes devant Atarnée, où, quelques jours auparavant, je m'étois embarqué, sous de si pénibles auspices, avec mes compagnons malades. Atarnée, colonie éolienne, avoit subi le sort de toute la province conquise par Cyrus, lorsqu'un Lydien nommé Pactyas, auquel il avoit confié ses trésors, avec ordre de les transporter en Perse, se révolta, leva des troupes, et osa même tenter le siége de Sardes. Cyrus fit marcher des forces contre ce rebelle, qui, n'osant résister, s'enfuit à Cyme. Le général qui le poursuivoit, somma les habitans de le lui livrer; ceux-ci, malgré le danger qui les menaçoit, malgré l'évidence d'un crime qui pouvoit leur servir d'excuse, refusèrent courageusement de violer les droits sacrés du malheur. Ils conduisirent le coupable à Mitylène, d'où on le fit passer à Chios : là, le fugitif se réfugia dans le temple de Minerve Poliouchos; mais les lâches habitans de Chios l'arrachèrent de cet asyle, et le livrèrent, sous la condition que la Perse leur céderoit la propriété du canton d'Atarnée (2). Toute la Grèce fut indignée de cette perfidie; et long-temps on refusa d'employer au service des temples les productions de ces domaines, salaires de la plus odieuse lâcheté : ce scrupule a deux mille ans de date.

Atarnée devint ensuite plus considérable, et fit partie des possessions de l'eunuque Hermias, qui avoit été d'abord esclave d'Eubule. Celui-ci étoit parvenu au pouvoir suprême dans les villes d'Atarnée, de Pitane et d'Assos : trouvant à son esclave d'heureuses dispositions, il l'avoit envoyé achever son éducation en Grèce. Hermias y avoit suivi les leçons d'Aristote, et inspiré l'intérêt le plus vif à ce philosophe. Revenu auprès de son maître, il partagea quelques années sa fortune, et même son pouvoir. Pour prix de tant de bienfaits, Hermias l'assassina, si l'on en croit

(1) Diod. Sic. Lib. XIII, § 101, 102 et 103.

(2) Herodot. Lib. I, cap. 154-160.

Démétrius de Magnésie, cité par Diogène de Laërce (1). Cet historien, ainsi qu'Harpocration, ajoute qu'aussi-tôt il s'empressa de faire venir auprès de lui Aristote et Xénocrate, ses instituteurs, et qu'il donna au premier sa sœur, d'autres disent sa nièce, en mariage. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, s'étant ensuite laissé surprendre par le Rhodien Memnon, général au service de la Perse et gouverneur de la province voisine, il fut envoyé au grand roi qui le fit périr.

M. Larcher vient, au reste, d'entreprendre la défense d'Hermias, qui fut, suivant lui, calomnié par les détracteurs d'Aristote, dans l'espoir de faire rejaillir sur ce philosophe la honte dont ils couvriroient son élève (2). Jaloux de sa gloire, et plus encore peut-être de sa fortune, ils inventèrent contre le célèbre instituteur d'Alexandre les accusations les plus invraisemblables, et qui furent réfutées par des auteurs contemporains. On pourra donc croire, avec M. Larcher, qu'Eubule acheva tranquillement sa carrière; qu'Hermias, loin d'avoir contribué à sa mort, montra des vertus qui repoussent un tel soupçon; qu'il régna après lui avec honneur sur les mêmes états, jusqu'au moment où il tomba dans le piége qui lui fut tendu par les généraux perses. Il paroît même qu'Aristote n'épousa Pythias, sœur ou nièce d'Hermias, qu'après la mort de celui-ci, par attachement pour sa mémoire à laquelle il ne cessa de rendre des hommages publics. On ne peut guère en effet supposer qu'un tyran, assassin de son bienfaiteur et de son maître, ait été ainsi l'objet des regrets et des éloges d'Aristote. Nous avons encore l'hymne que ce philosophe a composé en son honneur; nous savons qu'il lui fit élever près d'Atarnée un cénotaphe, et qu'il lui consacra à Delphes une statue avec une inscription qui nous a été conservée (3).

Depuis le golfe de Sandarli jusqu'à la mer Noire, on va suivre sans interruption ma route et apprendre à connoître ces contrées, par des cartes levées avec une exactitude qu'à peine on auroit osé espérer. Ce langage m'est permis : j'ai dirigé ces importans travaux : le principal mérite est à ceux qui les ont exécutés; et pour moi, c'est un devoir d'avertir la reconnoissance publique.

Continuant de naviguer avec un vent favorable, je passai devant une

(1) Diogen. Laert. Lib. V, cap. 1, § 3. p. 270.

(2) Mém. de Litt., tom. XLVIII, p. 208 et suiv.

(3) *Τόνδε ποτ' οὐχ ὁσίως, παραβὰς μακάρων θέμιν ἁγνὴν,*
Ἔκτεινεν Περσῶν τοξοφόρων βασιλεὺς,
Οὐ φανερῶς λόγχῃ φονίοις ἐν ἀγῶσι κρατήσας,
Ἀλλ' ἀνδρὸς πίστει χρησάμενος δολίου.

Epig. apud Diogen. Laert. ibid, § 6, p. 272.

langue de sable, qui forme une jetée naturelle : dans la petite anse dont elle assure le mouillage, les navires viennent charger les huiles que l'on recueille sur ces fertiles rivages, et que les habitans apportent à Agiasma-Keui, l'ancienne Attéa. Bientôt nous nous engageâmes au milieu des Hécatonnesi, et nous mouillâmes en face du bourg bâti sur la plus grande de ces îles. On la nomme aujourd'hui Mégalo-Mosco-Nisi, la grande île Mosco (1). Les anciens la nommoient Pordo-Sélène, ou Poro-Sélène; elle contenoit une petite ville du même nom; c'est probablement la ville éolienne qu'Hérodote indique dans les Hécatonnesi. Ptolémée place une ville de ce nom sur la côte d'Asie : elle en est si rapprochée que ce seroit une bien foible erreur. Il est, au reste, possible que l'île fit alors partie du continent, et ne fut pas encore séparée de cette pointe, qui ne laisse entre les deux plages qu'un foible passage aux eaux.

Il n'existe que peu de médailles de la ville de Poro-Sélène; encore sont-elles récemment découvertes. Une d'elles fait partie de la précieuse collection rassemblée par M. Cousinery. Près de cette île, au rapport de Strabon (2), étoit une autre île plus grande encore, sur laquelle on voyoit les ruines d'une ville et un temple d'Apollon : elle est aujourd'hui jointe à la côte d'Asie par des sables qui se sont amassés près de Ghiaour-Keui. Les Hécatonnesi sont au nombre de trente-deux. Les anciens, en les appelant ainsi, ont-ils voulu indiquer leur grand nombre par une expression indéfinie, les *Cent-Iles ?* Ou faut-il supposer, avec Strabon et Etienne de Bysance, qu'elles tiroient cette dénomination du culte d'Apollon et de son surnom le plus habituel, ἕκατος, ἑκατηβόλος, qui lance au loin ses traits?

Un peu plus au nord, et sur le rivage du même golfe, on trouvoit une ville d'Héraclée, aujourd'hui Kidonia. Cette petite ville, peu connue même des anciens, et dont l'existence étoit depuis long-temps oubliée, renaît depuis quelques années par l'industrie de ses nouveaux habitans, et la protection de la famille de Kara-Osman. Kidonia continuera de s'accroître pour le bonheur du pays, si sa prospérité naissante n'est pas dénoncée aux ministres turcs, dont les vues fiscales et toujours

(1) Ce nom moderne a été probablement donné à ces îles, à cause de la grande quantité de polypes qu'on y pêche, et dont le plus grand nombre est de l'espèce appelée en grec Mosk-Octapoda, polypes musqués, parce que leur odeur n'est pas sans quelque rapport avec le musc. Malgré la prodigieuse abondance de poissons que l'on pêche sur ces rivages, on mange ces polypes; on les sale, on les sèche, ainsi que les calmars, et on en exporte une grande quantité.

(2) Strab. Lib. XIII, p. 619.

asservies aux profits du moment, ne manqueroient pas d'étouffer cette colonie dans son enfance. On admire l'activité courageuse de ces Grecs, qui, tourmentés dans leur patrie et forcés de fuir l'Attique et le Péloponnèse, ont surpris un asyle sur la côte d'Asie; mais l'intérêt qu'ils inspirent sera plus vif encore, lorsqu'on apprendra que les premiers effets d'un peu d'aisance et de liberté ont déjà réveillé chez eux l'attrait des connoissances, et cette avidité de s'instruire qu'on suppose si faussement éteinte depuis long-temps parmi les descendans des fameux Hellènes; lorsqu'on saura qu'il y a sur ce rivage de l'Éolide une école où la jeunesse apprend à lire Homère et Thucydide, et un professeur de mathématiques et de physique, répandant les lumières qu'il est venu puiser à Paris.

Ces détails surprendront ceux qui, par une erreur trop commune, croient la nation entière des Grecs plongée dans l'ignorance et le découragement, fruits d'une longue servitude, ceux qui ne savent pas que le génie national s'est constamment tenu en état de résistance contre les malheurs de la patrie. Sous ce rapport aussi, les Grecs attendent un vengeur; il les feroit connoître; il dissiperoit le nuage dont se trouve enveloppée leur histoire littéraire, et prouveroit que les talens n'ont pas entièrement déserté leur terre natale; que ce feu sacré, affoibli, souvent prêt à s'éteindre, a toujours été conservé chez eux, et a même repris par intervalle quelqu'éclat.

C'est un spectacle digne des regards de Dieu même, dit Sénèque, que l'homme courageux aux prises avec l'infortune: ici, c'est une nation entière qui, par une suite constante d'efforts, résiste aux maux de tout genre, échappe à l'ignorance vers laquelle un fanatisme barbare la rejette sans cesse, perd sa liberté, mais sans cesser de la regretter; et qui, privée de ses droits, n'abdique pas du moins celui qui sauve de l'avilissement, celui qui permet encore quelque espoir, le droit imprescriptible de haïr ses oppresseurs.

Des recherches faciles eussent suffi pour faire connoître l'histoire de la littérature grecque du moyen âge, ainsi que son état actuel, et pour nous préserver de notre dédaigneuse insouciance. Nous devions bien du moins à nos maîtres, de les suivre des yeux dans leur infortune, d'applaudir à ceux dont le génie actif et pénétrant a lutté, souvent avec honneur, contre des revers qui eussent éteint à jamais toute autre nation; mais nous avons oublié nos bienfaiteurs; ils étoient malheureux.

Si l'on a, dans notre occident, quelque connoissance de la langue des Grecs, on la doit à ceux qui, fuyant l'oppression, vinrent, après la prise de Constantinople, chercher un asyle dans nos contrées. Nous ne possédons que ce qu'ils nous ont donné pour prix de l'hospitalité; et nous avons insulté à l'infortune de leurs compatriotes; nous avons exagéré les funestes effets de leur cruelle situation. La mémoire de leur gloire passée nous a rendus trop exigeans, et dès lors injustes : ils portent un de ces grands noms toujours difficiles à soutenir sans fortune, et dont les héritiers dépouillés sont, même avec un mérite réel, forcés de plier sous les rigueurs d'un sort inévitable. Les Grecs dans le malheur n'ont pu faire reconnoître les droits qu'ils conservent à l'estime des nations éclairées par leurs pères; et si le premier j'ai élevé la voix en leur faveur, j'étois alors, après un rapide voyage, bien loin encore de savoir apprécier toutes les ressources de leur esprit : depuis quelques années sur-tout, ils ont fait de nombreux efforts pour se relever, pour se familiariser avec les grands modèles qui leur ont été laissés, et rendre à leur langue son antique pureté. Lorsque je décrirai Constantinople, et que je parlerai des peuples différens qui habitent cette capitale, j'essaierai de donner un apperçu de l'état actuel de la langue et de la littérature grecques ; peut-être y trouvera-t-on quelques notions qui ne seront pas sans intérêt.

Un peu au-delà d'Héraclée, étoit Cisthéna, ville déjà détruite du temps de Strabon et de Pline, mais dont le port, qui offre encore aujourd'hui un bon mouillage, continuoit cependant à être fréquenté. En suivant la route, qui traverse un grand nombre de villages, on arrive à Pelle-Keui qui paroît être l'ancienne Coryphas, d'après la position que lui assigne la table de Peutinger, à quinze milles romains d'Adramyttium (1).

Sur le cap Pyrrha, facile à reconnoître, Vénus avoit un temple qui donnoit à ce canton le surnom d'Aphrodisias (2). Si l'on pénètre plus avant dans le golfe, on trouve un écueil, et l'embouchure d'une petite rivière qui baigne l'enceinte de Kemer, située à 1750 toises de la mer. Cette ville paroît être entièrement nouvelle, quoique j'y aie trouvé des débris antiques : ce sont probablement les vestiges d'un temple peu célèbre, ou de quelques maisons de plaisance. Ce beau pays, encore couvert de villages et de superbes moissons, étoit une des plus riches

(1) Tab. Peuting. segm. 9.

(2) Strab. Lib. XIII, p. 606. Plin. Lib. V, c. 30.

contrées de l'antiquité; et son fertile sol, embelli par les arts, offroit de tous côtés des monumens, et des habitations recherchées.

Aucune dénomination ancienne ne me paroît pouvoir se rapporter à l'emplacement de Kemer; mais en suivant la route fidèlement tracée sur ma carte, on arrive bientôt à Adramytti, qui a conservé son nom et tous les avantages de sa belle position (1). La ville est défendue des vents du nord par les hautes cîmes du Gargare : d'un côté, s'élèvent en amphithéâtre des côteaux couverts de vignes et d'oliviers; de l'autre, s'étend une riche plaine arrosée de plusieurs ruisseaux, dont les eaux, divisées par d'intelligens cultivateurs, répandent par-tout la fécondité, et doublent les produits de la végétation.

Adramyttion avoit été fondée par les Lydiens; ils lui donnèrent le nom d'un de leurs rois appelé Adramus, qui régnoit peu de temps après la guerre de Troie. Cette ville, ayant acquis dans la suite un grand degré d'opulence, fut célèbre tant que la Grèce jouit de sa liberté : elle devint une colonie d'Athènes, et reçut les habitans de Délos, lorsque les Athéniens les eurent expulsés de leur patrie (2); elle ne perdit rien de son importance sous le gouvernement des Romains, qui, suivant Pline, en firent le chef-lieu de la province (3). Devenue chrétienne, elle eut ses évêques jusqu'en 869, époque du huitième concile général, où on les retrouve pour la dernière fois (4). Au commencement du douzième siècle, elle fut détruite par Zacharie, chef de pirates, mais bientôt rétablie par les soins de l'empereur Alexis Comnène. Ce souverain fut parfaitement secondé dans cette généreuse entreprise par Eumathias Philocale, qu'il en avoit chargé, et qui, après avoir rebâti la ville, en assura la conservation par une victoire signalée sur les Turcs (5).

En continuant de chercher le nom d'Adramyttion dans l'histoire du Bas-Empire, on trouve que ce fut dans le port de cette ville qu'Andronic le vieux fit arrêter en 1183 Lampardas, général distingué, et attaché aux

(1) Mes Cartes sont rédigées d'après l'orthographe latine, par déférence pour un usage constant, adopté par d'Anville, et par M. le major Rennell, qui ont droit l'un et l'autre à faire loi en géographie ; je crois cependant devoir souvent dans mon texte employer les mots grecs, sans l'altération que les Latins ont faite à certaines désinances. Tous les Grecs qui savent un peu leur langue écrivent encore aujourd'hui Ἀδραμύττιον; mais le peuple a pris l'habitude de supprimer, au nominatif, dans le langage ordinaire, la dernière syllabe de tous les mots terminés en ιον : c'est ainsi que l'on dit μοναστῆρι, pour μοναστήριον. Cet usage existoit déjà dès les temps les plus reculés, puisque l'on trouve dans Homère les mots δάκρυ pour δάκρυον, et τρόφι pour τρόφιμον.

(2) Thucyd. Lib. V, cap. 1, Pausan. Lib. IV, cap. 27.

(3) Plin. Lib. V, cap. 30.

(4) Oriens Christ. Tom. I, col. 701 et 702.

(5) Ann. Comnen. Lib. XIV, p. 420.

intérêts du jeune Alexis Comnène que ce féroce empereur de Constantinople venoit de faire étrangler (1).

Ce fut aussi dans cette ville qu'Andronic Paléologue convoqua en 1284 les Arsénites et les Joséphites, avec le projet de les engager à s'entendre et à se réconcilier (2). Ces deux sectes n'étoient point divisées par quelques-uns de ces points de doctrine sur lesquels l'erreur peut être excusable : il s'agissoit d'un crime que tous condamnoient également, mais dont les partisans du patriarche Joseph, alors en place, croyoient qu'il avoit pu accorder le pardon, tandis qu'Arsenne, destitué, persitoit à soutenir qu'on n'avoit pu légitimer au nom du Ciel une usurpation fondée sur un attentat. Michel Paléologue, tuteur du jeune Lascaris son souverain, lui avoit fait inhumainement brûler les yeux en 1262, et s'étoit emparé du trône. Le patriarche Arsenne l'avoit excommunié, et de vaines protestations de repentir n'avoient pu le fléchir ; il pensoit bien que la religion peut pardonner le crime, mais non pas en laisser le fruit au criminel. On sut trouver à cet inflexible patriarche un successeur plus traitable. Joseph ne refusa rien ; et une partie du clergé grec, probablement la plus nombreuse, partagea son indulgence ; l'autre resta constamment attachée aux principes d'Arsenne. Il est à remarquer que cette espèce de schisme survécut à l'usurpateur, et aux deux patriarches.

Andronic, fils et successeur de Michel, sacré par Joseph, crut qu'il étoit de son intérêt d'éteindre ce genre de division, et de rapprocher les deux partis; il en réunit les principaux membres à Adramyttion. Après de longs débats, les pieux Arsénites consentirent à s'en rapporter au jugement du Ciel, que les adroits Joséphites se flattoient bien de diriger. Il fut convenu que deux rouleaux contenant les motifs allégués de part et d'autre seroient jetés dans le même brasier. Les Joséphites furent moins bien servis qu'ils ne l'avoient espéré ; les deux cahiers furent consumés à la fois. Cette neutralité apparente du Ciel ne put produire qu'un calme momentané. Les discussions se ranimèrent ; elles agitèrent l'Orient pendant près d'un siècle encore, et prouvèrent que, si le pouvoir parvient à comprimer l'opinion, ou même à la désarmer, il n'est pas toujours en lui de la changer au gré de son intérêt.

(1) Nicetas. Lib. I, cap. 1.

(2) Niceph. Greg. Lib. VI, cap. 1.

Adramyttion fut la patrie de quelques littérateurs distingués; du poète Diotime, dont il nous reste des fragmens, et qui vivoit dans le troisième siècle avant J. C.; de l'orateur Xénoclès, dont l'éloquence arrêta, dit-on, la vengeance des Romains, et obtint grace pour son pays qui avoit embrassé le parti de Mithridate (1).

Cette ville, aujourd'hui à 4000 toises de la mer, en étoit jadis beaucoup plus rapprochée, ou, pour m'exprimer mieux, la mer étoit moins éloignée de ses murs. On reconnoît facilement que la plaine si unie qui l'en sépare actuellement, a été formée par les terres que les rivières et les torrens ont charriées du sommet des montagnes voisines. La rivière qui traverse cette plaine, et coule de l'est à l'ouest après être sortie d'une gorge près du village nommé Farenelli, est peut-être un nouveau canal que s'est creusé l'Evénus, depuis qu'il a cessé d'être reçu sur l'aqueduc destiné jadis à conduire les eaux dans la ville.

Entre les villes d'Adramyttion et d'Antandros, étoit celle de Chrysa, célèbre par son temple d'Apollon Smintheus, et sur-tout par cette belle captive que son père, pontife du dieu, vint réclamer au camp des Grecs (2). Chrysa, qui étoit autrefois sur le bord de la mer, en est aujourd'hui à quelque distance, par l'effet des attérissemens dont je viens de parler. Des Ciliciens qui l'habitoient furent forcés par les malheurs de la guerre de l'abandonner, et transportèrent leurs foyers et la statue d'Apollon sur la côte de la Troade.

Une source d'eau thermale ne laisse aucun doute sur la position d'Astyra; et l'on retrouve quelques vestiges d'un temple de Diane, qui, placé au milieu d'un bois sacré, étoit desservi par les habitans d'Antandros. Si l'on remonte le long de la petite rivière que l'on rencontre avant d'arriver à Astyra, on traverse le village de Zéiléli, bâti sur les ruines de l'ancienne Cilla, qui avoit aussi son temple d'Apollon, d'où ce dieu étoit appelé Cillæus; et l'on arrive sur l'emplacement de Thèbe, inhabitée dès le temps de Strabon, mais reconnoissable par les débris qu'on y retrouve encore. Ce canton, célèbre par sa fécondité, et que les Lydiens et les Mysiens se disputèrent long-temps, s'appeloit la plaine de Thèbe, Θήβης πεδίον; en latin *Thebes Campus* (3).

(1) Strab. Lib. XIII, p. 614.
(2) Iliad. Lib. I, v. 366.
(3) Srtab. Lib. XIII, p. 588. Tit.-Liv. Lib. XXXVII, cap. 19.

Le village d'Antandros conserve encore son nom sans aucune altération. Le port, appelé aujourd'hui Lidja, est excellent, et met à l'abri de tous les vents. C'est-là que les navires et les bateaux du pays viennent charger les produits de ces riches contrées, ainsi que les bois que l'on tire du Gargare, et qui fournissent les chantiers de Mitylène, comme ils offrirent jadis à Énée les moyens de construire les vaisseaux, sur lesquels il s'éloigna, dit-on, de sa patrie désolée, pour aller en Italie fonder l'empire romain. Antandros s'étoit d'abord appelé Édonis (1), et puis Cimméris, parce que les Cimmériens l'occupèrent pendant un siècle: elle prit ensuite le nom qu'elle porte, d'un chef des Éoliens, ou, selon d'autres auteurs, d'une colonie de l'île d'Andros qui vint s'y établir. Si l'on en croit le poète Alcée, cité par Strabon (2), cette ville fut aussi au pouvoir des Lélèges; et il ajoute qu'elle étoit placée immédiatement sous le mont Alexandria, une des sommités de l'Ida. Cette montagne, sur laquelle Pâris, nommé aussi Alexandre, avoit jugé les trois déesses, est probablement un des pics qui accompagnent le sommet plus élevé du Gargare; ou, seroit-ce le Gargare lui-même qui, comme tant d'autres objets de cette contrée, avoit deux noms? On n'exigera pas, sans doute, une parfaite certitude sur l'endroit précis où fut jugé ce fameux différend, qui attira de si grands malheurs sur les Troyens, et qui, traité sans cesse depuis trente siècles, par les peintres et par les poètes, est apparemment un sujet inépuisable.

Un peu plus loin sur la côte, étoit une ville qui portoit aussi le nom de Gargare, située à 16 milles romains d'Antandros, et à 140 stades d'Assos (3). Ces distances connues m'ont décidé à placer cette ville auprès d'une fontaine désignée sur la carte, et près du village d'Iné, sur une pointe qui, sans s'avancer beaucoup dans la mer, est cependant reconnoissable.

Toute cette contrée, exposée au midi, à couvert des vents du nord par une muraille de hautes montagnes, et par-tout arrosée des eaux qui en découlent, est peut-être le plus beau et le plus fertile pays de la terre. Aussi, la richesse de ses productions est-elle le dernier terme de

(1) Auguriis agimur divûm, classemque sub ipsâ
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ.
ÆNEID. Lib. III, v. 5.
Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. Verb. Ἄντανδρος.

(2) Alc. ap. Strab. Lib. XIII, pag. 606.

(3) Strab. Lib. XIII, pag. 606. Serv. ad. Virg. Georg. lib. I, v. 102. Macrob. Saturn. Lib. V, cap. 20. Tab. Peuting. Segm. 8.

comparaison pour les anciens; et Virgile, après avoir dit au laboureur de souhaiter des solstices humides et des hivers sereins, ajoute :

. . . . . . Nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

VIRG. GEORG. *Lib. I, v.* 102 (1).

Les détails purement géographiques dans lesquels je crois devoir entrer ici, pourront paroître un peu arides : mais s'ils servent à rectifier la connoissance imparfaite que l'on avoit de ces fameux rivages, s'ils facilitent à d'autres voyageurs les moyens d'y retrouver des objets curieux, dont un grand nombre m'aura sûrement échappé, cet avantage pourra faire pardonner leur sécheresse. Il faut d'ailleurs, pour offrir sans cesse des descriptions variées et des tableaux piquans, un genre de talent qui n'apparrtient pas à tout le monde. Le public peut aussi être devenu difficile à satisfaire; et un voyageur n'osera guère se flatter désormais de lui inspirer un intérêt continu, s'il n'a rencontré ni lions terribles, ni monstrueux hippopotames; sur-tout s'il ne peut se vanter d'avoir inspiré dans sa route une seule grande passion. Celui à qui n'adviennent point de pareilles aventures, doit être inquiet de la simplicité de ses récits. L'utilité de quelques recherches peut seule soutenir son courage; et peut-être même a-t-il besoin d'un peu de philosophie pour ne pas envier l'heureux auteur, que la plus séduisante des Arabes, la belle Gémilé, enivroit de voluptés sous les hauts palmiers du rivage de Rosette, ou l'amant plus audacieux qui sut vaincre la fierté des princesses d'Abyssinie. Toutes les contrées d'ailleurs ne sont pas également favorables à ceux qui voudroient faire usage de ces grands moyens : plus elles sont rapprochées de nous, moins elles prêtent à ces brillans effets; et chez les Grecs, qui, sous tant de rapports, rappellent leur antique civilisation, on perd jusqu'à la ressource d'exalter le bonheur de la vie sauvage et les rares vertus des peuples barbares (2).

(1) Le mont qui domine ces superbes campagnes est toujours nommé, dans Homère, au singulier neutre, τὸ Γάργαρον; mais lorsqu'on vouloit désigner la contrée, ou l'ensemble de cette partie de l'Ida, on disoit τὰ Γάργαρα, les Gargares : la ville elle-même étoit ainsi désignée par un nom pluriel, usage dont il y a beaucoup d'exemples en grec et en latin; Athènes, Ἀθῆναι, Thèbes, Θῆβαι; Virgile emploie toujours le mot *Gargara* au pluriel.

Illas ducit amor trans Gargarā . . . . . .

GEORG. Lib. III, v. 269.

(2) Personne n'a poussé plus loin que M. le docteur Forster la bienveillance pour les peuples, dont les institutions humaines, comme on l'a si souvent répété, n'ont pas encore perverti l'heureux naturel. « Il ne

Avant d'aller plus loin sur la côte que nous venons de suivre, et que n'a décrite encore aucun voyageur, je vais passer dans l'île de Lesbos, sur laquelle je n'ai pu donner, dans le premier volume de ce voyage, que des notions très-imparfaites; mais je désire n'y être suivi que par ceux à qui la géographie de ces lieux inspire quelque intérêt; je sens trop bien que ce ne peut être le plus grand nombre des lecteurs, pour ne pas me croire obligé de les avertir.

La véritable configuration de l'île de Lesbos n'a presque aucun rapport avec celle qu'on lui attribuoit dans les diverses cartes de la Grèce publiées jusqu'à ce jour. Ces cartes, en effet, ne pouvoient que répéter les mêmes erreurs, ou varier, par un charlatanisme trop commun, des suppositions toutes également gratuites, puisque aucun travail exact n'avoit encore servi à les rectifier.

Strabon, qui d'ailleurs donne à peine à cette île la moitié de son étendue réelle en disant qu'elle a 1100 stades de tour, a conservé la tradition d'un événement dont les effets sont encore bien reconnoissables (1). C'étoit une opinion généralement reçue, que Lesbos avoit autrefois fait partie du continent, et en avoit été séparée par des secousses violentes du globe, et par une irruption subite des flots. Le souvenir vague de cet événement avoit été conservé par les anciens : il doit être rapporté à la grande époque de la rupture du Bosphore de Thrace, qui donna brusquement passage aux eaux du Pont-Euxin. On conçoit quelle dut être la force des flots descendant tout-à-coup d'un bassin supérieur; quelles explosions, quels déchiremens produisit au même instant l'introduction de ces eaux dans les volcans de Lemnos, de Skyros, et de quelques parties de l'Asie mineure, dont les plaines furent alors inondées. Des causes si puissantes opérèrent sur d'autres parages des changemens bien plus grands encore que celui-ci; et les Hécatonnèses ne sont même que les sommets de montagnes peu élevées, puisque, dans le détroit qui sépare Lesbos du continent, les plus grandes profondeurs de la mer n'excèdent pas 50 à 60 brasses. Les rochers qui

» faut pas, écrit ce voyageur anglais, se faire une » idée trop désavantageuse de nos nouveaux Zélandais : quoiqu'ils aient massacré onze Anglais de la » chaloupe l'Aventure, et mangé le capitaine François » Marion, avec vingt-trois hommes de son équipage, » je puis vous assurer que ce sont de bonnes gens, » qui ne traitent pas mal les étrangers. On retrouve » chez eux tous les témoignages d'honnêteté avec lesquels une nation qui n'est pas civilisée peut vous » accueillir. »

Lettre du docteur Forster à M. Magellan, imprimée dans le Journal de Physique de l'abbé Rozier, année 1775, page 132.

(1) Strab. Lib. XIII, p. 616, Lib. XIV, p. 654.

bordent les deux rivages sont d'une nature homogène, et disposés par couches entièrement semblables. Ce sont des blocs d'un granit rougeâtre, réunis par une substance calcaire, qui, chariée par les eaux, s'est infiltrée dans tous les interstices de ces rochers. Des exsudations du même genre ont produit des effets plus curieux dans les environs du port Sigri, en pétrifiant des troncs d'arbre, et en couvrant dans quelques endroits la surface de la terre d'une croûte pierreuse, dure et brillante.

Selon Diodore, Lesbos, qui portoit alors le nom d'Issa, étoit habitée depuis sept générations, lorsque le déluge qui la sépara du continent couvrit en même temps sa surface, et fit périr presque tous ses habitans (1); aussitôt que le sol en fut desséché, et qu'elle eut repris son ancienne fécondité, Macareus, fils de Crinacus, chassé de Thessalie par Deucalion, vint y établir une colonie l'an 1540 avant J. C., suivant le calcul de M. Larcher, qui préfère le récit de Denys d'Halicarnasse à celui de Diodore; car, si l'on adoptoit l'opinion de ce dernier, il en résulteroit que la fondation de cette colonie remonteroit à l'an 1734 avant l'ère chrétienne (2). Au reste, ceux pour qui cette incertitude auroit quelque chose de pénible, pourront encore, ce me semble, tout concilier, en supposant qu'une première troupe de Pélasges occupoit déjà l'île d'Issa, lorsque Macareus vint s'y établir, se joindre à ces premiers habitans, et assurer leur existence par la justice de son règne, et les succès constans qui accompagnèrent toutes ses entreprises. Ce chef bienfaisant, qui sans doute dut son nom à sa fortune, attira sous ses lois les habitans des îles voisines par la sagesse de son administration, se fit chérir de tous ses sujets, envoya des colonies à Chios, à Samos, à Rhodes, et vit appeler du nom commun d'îles fortunées, toutes celles que par des voies si douces il avoit su réunir sous sa dépendance. Avant de terminer sa glorieuse carrière, il consigna dans un recueil de lois long-temps respectées tous les moyens de prospérité qui pouvoient assurer la durée de son ouvrage; et n'ayant point, à ce qu'il paroît, de successeur direct, il laissa un pouvoir si justement acquis à son gendre nommé Lesbos, prince Thessalien, qui, quelques années auparavant, étoit venu le joindre avec une nouvelle troupe de colons.

(1) Diodor. Sic. Lib. IV. § 81. Strab. Lib. I, p. 60.

(2) M. Larcher, traduct. d'Hérodot. Tom. VII, p. 568, et VIII, p. 296. Dion. Halic. Lib. I, p. 47.

Le successeur de Lesbos qui donna son nom à l'île est inconnu, et l'on ignore comment elle passa sous la domination des Troyens. Lorsqu'elle fut pillée par Achille, elle faisoit partie du royaume de Priam, et elle étoit gouvernée en son nom par Phorbas, dont la fille Diomède, tombée au pouvoir du vainqueur, fut ensuite choisie par ce héros pour le consoler de l'absence de Briséis (1). Il paroît que, depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Éoliens, l'île fut occupée par des Pélasges alors très-puissans sur le continent voisin.

Je ne suivrai point ici l'histoire de Lesbos, dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire de la Grèce, et souvent dans celle du Bas-Empire. Cédée par l'empereur Jean Paléologue à un seigneur génois nommé Cantalusius, elle fut prise sur le dernier souverain de cette famille en 1462 par Mahomet II, qui le fit périr de la mort la plus cruelle. C'est dans Lesbos que naquirent ces fameux corsaires devenus tous deux chefs de la république d'Alger, et dont le second, Chérédin Barberousse, commanda les flottes de Soliman II.

Je vais me borner à parcourir rapidement ma nouvelle carte avec les lecteurs qui attachent quelque prix à ce genre de travail; il ne leur restera plus aucune incertitude, et ils reconnoîtront sans peine tous les lieux désignés par les auteurs anciens.

Le port Hiéro étoit déjà connu des navigateurs étrangers, qui sont quelquefois forcés d'y chercher un refuge, lorsque des vents contraires trop violens leur interdisent l'entrée du golfe de Smyrne : les marins grecs connoissoient seuls toute l'étendue d'un autre port, dans lequel on ne parvient que par un canal autrefois appelé Euripus Pyrrheus, du nom de la ville située au fond de ce golfe. Ce passage trop étroit en rend à nos navires l'entrée encore plus difficile que celle du port Hiéro; mais pour la marine des anciens, dont tous les bâtimens alloient à la rame, il est impossible d'imaginer deux ports plus sûrs, et où leurs flottes fussent plus faciles à défendre. Ces deux vastes bassins sont séparés par une haute montagne qui avoit reçu le nom d'Olympe, ainsi que plusieurs autres en Europe et en Asie.

En partant de Mitylène, et retournant vers le nord, on trouve, le long de la côte, quelques petites îles qui ne sont que des rochers

(1) Iliad. Lib. XXIV, vers 544. Dictys Cret. II, p. 36. Iliad. Lib. IX, v. 681.

adhérens à l'île même, et dont les plus élevés, nommés anciennement *Leucœ insulœ*, les îles Blanches, sont dominés par le mont Créon (1). Le cap Argennum tiroit de sa couleur, semblable à celle de ces îles, un nom qui offre la même signification (2). Après avoir doublé ce cap, on arrive à Méthymne, qui devoit son nom à une des filles de Macareus, et qui, toujours regardée comme la seconde ville de Lesbos, fut long-temps célèbre par l'excellence de ses vins. Virgile, Ovide, Pline les ont vantés; et ils mériteroient encore les mêmes éloges, s'ils étoient faits avec plus de soin (3).

La ville de Pyrrha étoit située au fond du vaste port auquel elle donnoit son nom (4); on en voit des vestiges dans un bourg nommé Akerona: elle avoit été détruite par un tremblement de terre et engloutie par la mer, mais le faubourg étoit encore habité du temps de Strabon. Ce géographe, en désignant très-bien la position de Pyrrha au fond du port, dit qu'elle étoit à quatre-vingt stades de Mitylène, et à cent du cap Malia : il donne à l'île entière 1100 stades de tour, et fixe à 120 stades la largeur du bras qui sépare la pointe méridionale de l'île, du cap Cana sur le continent. Toutes ces mesures sont inexactes. Il doit s'être glissé bien des erreurs de ce genre dans les géographes anciens, qui souvent ne travailloient que d'après des relations peu fidèles; et cette observation n'est pas, il faut en convenir, fort encourageante pour ceux qui font des cartes uniquement d'après leurs témoignages.

Sur la partie occidentale de l'île, est le mont Ordymnus, dont le prolongement forme le promontoire Sigrium. Dans la baie voisine, la ville d'Antissa avoit été bâtie sur une petite île que des attérissemens joignirent ensuite au continent (5). Un peu au midi du cap Sigrium, étoit la ville d'Eressos dont il existe encore des ruines sur une hauteur, auprès d'un village appelé Ersé, nom dans lequel il n'est pas impossible de reconnoître l'ancien nom corrompu.

Cette ville avoit vu naître Théophraste, que Cicéron appelle le plus élégant et le plus érudit des philosophes, et qu'Aristote désigna pour son successeur dans sa fameuse école d'Athènes. En succédant à cet homme prodigieux, il n'en eut pas moins la gloire de réunir jusqu'à deux mille

(1) Ptolem. Geogr. Lib. V, cap. 2. Plin. Lib. V. cap. 31.
(2) Diod. Sic. Lib. IV, § 81. Steph. Verb. Μήθυμνα.
(3) Plin. Lib. XIV, cap. 7. Virg. Georg. Lib. II, v. 90. Ovid. Art. Amat. Lib. I, v. 57.
(4) Strab. Lib. XIII, p. 618. Plin. Lib. V, cap. 31.
(5) Myrsilus ap. Strab. Lib. I, p. 60. Plin. Lib. II, cap. 39. Ovid. Metam. Lib. XV, Fab. VI.

disciples, parmi lesquels brillent les noms de Ménandre et de Démétrius de Phalère. Non moins fécond qu'éloquent, il composa 484 ouvrages, dont tous les titres nous ont été conservés par Diogène de Laërte (1); il charma les Grecs par la pureté de son style; et toutefois, par l'accent éolien d'un mot échappé à l'habitude de son enfance, il blessa l'oreille délicate d'une marchande d'herbes dans le marché d'Athènes. S'il faut en croire Plutarque, il fit mieux encore que de composer des traités sur les analyses et les syllogismes, sur le chaud et le froid, les météores et l'ivresse, etc. etc. il délivra deux fois sa patrie des tyrans qui en avoient usurpé la domination. Lui-même nous apprend qu'il avoit 99 ans quand il composa ses Caractères, ouvrage plein de chaleur et d'agrément, dans lequel il peint les ridicules et les vices de son temps, avec toute la verve de la jeunesse. Ce philosophe mourut à cent sept ans, en reprochant à la nature le peu de jours qu'elle accorde à l'homme (2).

On trouve, en descendant vers l'entrée du port de Pyrrha, le cap appelé Brisa par Etienne de Bysance, et sur lequel étoit une statue de Bacchus (3).

Dans la partie supérieure de la planche VIII, sont placés les dessins de quelques objets que j'ai observés dans l'île de Lesbos.

N° 1er. Un siège de marbre blanc d'un fort bon style, sur lequel on lit ΠΟΤΑΜΩΝΟΣ ΤΩ ΛΕΣΒΩΝΑΚΤΟΣ ΠΡΟΕΔΡΙΑ, présidence de Potamon, fils de Lesbonax. Potamon étoit un rhéteur natif de Mitylène, auquel Tibère accorda une protection particulière (4). J'ai vu ce monument devant la porte de l'évêque, qui s'y plaçoit en certains jours de fête, et l'avoit ainsi consacré à la religion; cette destination a contrarié toutes les tentatives que j'ai faites pour l'acquérir. Lord Elgin, plus heureux, a su profiter du crédit que lui donnoient la présence d'une escadre victorieuse, la conquête de l'Egypte, et la restitution de cette importante possession, pour obtenir de la Porte des complaisances qu'en d'autres temps ses ministres les plus faciles et les plus bienveillans n'eussent jamais osé se permettre. Lord Elgin a fait, dans toute la Grèce, une riche moisson de précieux monumens, que j'avois long-temps et inutilement

(1) Diog. Laert. in Theoph.

(2) S. Hieronym. Epist. ad. Nep. Cicer. Tusc. III, cap. 16.

(3) Steph. Verb. Βρίσα.

(4) Strab. Lib. XIII, p. 617. Suid. Verb. Ποτάμων.

désirés; il m'est difficile de les voir entre ses mains sans un peu d'envie; mais ce doit être une satisfaction pour tous ceux qui cultivent les arts, de savoir ces chefs-d'œuvre soustraits à la barbarie des Turcs, et conservés par un amateur éclairé qui en fera jouir le public.

N° 2, Vue d'un aqueduc situé dans une vallée voisine du village de Palfa, à une lieue et demie de la ville de Mitylène, où il portoit un courant d'eau considérable. Cette construction est belle et d'une grande élévation : les deux rangs inférieurs d'arcades sont en marbre gris; le troisième rang n'étoit qu'en briques.

N° 3. Bas-relief d'un beau style, représentant un homme et une femme prenant leur repas, couchés sur des lits, et servis par un amour. Je crois que ce marbre fait aujourd'hui partie de la collection de lord Elgin.

PLANCHES IX ET X.

Plan de la ville d'Assos. Vue restaurée de la même ville.

Peu de villes jouissent d'une situation aussi heureuse, aussi magnifique que celle d'Assos : l'imagination des plus habiles artistes ne sauroit aller au-delà des tableaux, si riches, si imposans, qu'elle devoit jadis présenter de toutes parts. Élevée au midi sur le bord de la mer, dominant au nord une belle campagne arrosée par une rivière qui se partage en plusieurs bras, Assos devoit de nouvelles beautés à la hauteur et à l'irrégularité du sol sur lequel elle est assise. Une immense terrasse taillée dans la montagne, et soutenue par un revêtement de pierres énormes, portoit trois temples superbes dont les fondations existent encore; et derrière celui du milieu, s'élève un haut rocher que surmontoit l'antique citadelle. Au pied de cette immense terrasse ainsi chargée d'édifices, les rochers taillés circulairement embrassent et soutiennent un vaste théâtre, où le peuple assis voyoit, à travers les portiques de la scène, un large bras de mer, toujours couvert d'une foule de navires se croisant en tous sens : au-delà, s'offroient les riches collines de Lesbos, le mont Lepethymnus qui les couronne, et la ville de Méthymne qui s'avançoit sur les eaux, et se dessinoit sur un horison doré des feux du soleil couchant. Vers la gauche, la vue parcouroit le long canal qui sépare Lesbos du continent, et s'arrêtoit sur les



Tome II Planche 9



Plan des Ruines d'Assos

Tome II Planche 10



Vue restaurée de la Ville d'Assos

Hécatonnèses, dont tous les sommets, tous les golfes multiplient des aspects si variés et si piquans. Assurément, jamais théâtre ne fut mieux situé, et n'offrit un plus admirable spectacle, de plus ravissantes scènes : peut-être même cette inimitable décoration faisoit-elle une diversion trop puissante : l'ame étonnée par ces grands effets de la nature, devoit se prêter difficilement au genre d'émotion si différent qu'inspire une tragédie; et il ne falloit rien moins que le génie de Sophocle et d'Euripide, pour retenir l'intérêt des spectateurs.

La ville étoit entourée d'une forte muraille, et de plusieurs grosses tours, qui ont été en grande partie épargnées par le temps, et par les hommes, toujours plus destructeurs. Un port de 150 toises de profondeur étoit défendu des vents de sud par des jetées, encore aujourd'hui assez solides pour arrêter l'effort des vagues, et assurer un asyle aux bateaux qui viennent s'y réfugier (1).

Le plan qu'offre la planche IX a été levé avec exactitude. J'ai osé, dans la planche suivante, relever ces belles ruines, recomposer ces édifices, et essayer d'en donner une foible idée. Qu'on daigne juger avec indulgence ce travail, ou, si l'on veut, ce jeu d'une imagination qui, rétrogradant de quelques siècles, se plaît à voir ce qui n'est plus, et admet la fiction à se présenter à la place de la réalité que l'on regrette. C'est la première fois que je me suis permis de montrer ainsi de simples souvenirs, de restaurer des édifices, ainsi qu'on se hasarde à restaurer des statues, ou à rétablir le texte des manuscrits. Ce n'est que tenter pour l'architecture, ce que d'autres ont fait pour Quint-Curce, et pour Salluste : et pourquoi m'interdiroit-on de redresser les colonnes d'un temple abattu, lorsqu'on pardonne aux efforts du savant qui n'a pas tremblé de se mesurer avec Tacite?

Pline rapporte que l'on trouvoit dans les environs d'Assos, une pierre nommée *lapis sarcophagus,* parce qu'elle avoit la propriété de détruire les corps (2), et dont on faisoit des tombeaux : cette dénomination fut depuis employée indistinctement pour toutes les tombes de marbre ou de pierre, dans lesquelles on enfermoit les corps sans les brûler.

(1) Ἔστι δὲ ἡ Ἄσσος ἐρυμνὴ, καὶ εὐτειχὴς ἀπὸ θαλάσσης καὶ τοῦ λιμένος, ὀρθίαν καὶ μακρὰν ἀνάβασιν ἔχουσα. ὁ δὲ λιμὴν χώματι κατεσκεύασται μεγάλῳ.

Strab. Lib. XIII. p. 610.

Pomponius Mela, après avoir nommé Antandros, ajoute : *Sequens tractus tangit Gargara, et Asson Æoliorum colonias.* Lib. I. Cap. XVIII.

(2) Plin. Lib. XXXVI. cap. 17.

On augmentoit la propriété des pierres d'Assos, en remplissant les tombes d'une poussière qui n'étoit sans doute que cette même pierre broyée. On doit supposer qu'elle étoit d'une nature particulière, âpre, tenant de la chaux vive, et produisant à peu près les mêmes effets. On trouva, en 1787, près d'Assos, un sarcophage recouvert par une masse de terre, dont une partie s'étant détachée, avoit laissé voir un angle de la tombe. Tous les habitans de la côte, persuadés qu'elle renfermoit un riche trésor, s'étoient tumultueusement assemblés dans l'espoir de se le partager : les commandans turcs firent ouvrir le monument en leur présence, et n'y trouvèrent qu'un squelette entièrement desséché.

Sur la côte que nous suivons en sortant d'Assos, à 80 stades de distance, étoit un village appelé Polymedion, suivant Strabon (1). Pline l'appelle Polymedia, et parle ensuite d'une autre ville nommée Palamedium, qu'il suppose exister dans cette même contrée (2). Il est probable que cet éloquent compilateur de tous les ouvrages de son temps, commet ici une erreur, un double emploi, en faisant deux villes distinctes de la même ville désignée, avec quelque légère différence, par les auteurs dont il analysoit les ouvrages. Cette ville tiroit son nom du tombeau de Palamède, qui en étoit voisin : elle s'appeloit d'abord Palamedion, et ce nom se changea ensuite en celui de Polymedion, qu'elle portoit du temps de Strabon et de Pline.

Palamède périt par les artifices d'Ulysse jaloux de ses succès, et de l'influence qu'il exerçoit sur l'armée. Achille fut inconsolable de sa mort : il pleura ce héros chéri des dieux et doué d'une haute sagesse, qui l'avoit si vaillamment secondé : accompagné d'Ajax qui partageoit ses regrets, il lui rendit les derniers honneurs, et lui éleva un tombeau sur la côte d'Asie, au-delà du cap Lecton, en face de Méthymne et du mont Lepethymnus. Sur ce monument, étoit une statue d'une coudée de hauteur, qui représentoit Palamède avec ses armes, sous l'extérieur d'un homme plus âgé que lui, et avec cette inscription, ΘΕΙΩ ΠΑΛΑΜΗΔΕΙ, au divin Palamède. Dans ce lieu révéré, les habitans des pays voisins venoient, à certaines époques de l'année, offrir des sacrifices, et invoquer les mânes du héros. Apollonius de Tyane, après avoir visité les tombeaux d'Achille et d'Ajax, voulut rendre les mêmes hommages à la mémoire de Palamède; il débarqua sur la côte, et releva sa statue,

(1) Strab. Lib. XIII. p. 606.

(2) Plin. Lib. V. cap. 30.

Tome II. Planche 11



Médailles des Villes de l'Eolide

Tome II. Planche 12



Vue du Cap Baba,
autrefois Lecton

[illegible]

[illegible] ue d i [illegible]

[illegible]

[illegible]



qui se trouvoit renversée : Philostrate dit l'avoir vue depuis à la même place (1).

Soit que ce monument fût véritablement le tombeau de Palamède, guerrier grec, victime de la perfidie d'Ulysse, et auquel on fait honneur de l'invention du jeu des échecs; soit qu'on eût appliqué, dès les siècles les plus reculés, son nom à un tombeau quelconque, cette circonstance des honneurs qu'on lui rendoit, prouve une tradition constante dans cette contrée, et devient une preuve de plus de l'expédition des Grecs contre Troie. Nous verrons bientôt d'autres monumens attester la croyance générale des anciens sur cette expédition, antique et première époque de la chronologie grecque.

On appercevoit le tombeau de Palamède, de la ville de Méthymne et du mont Lepethymnus; ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il étoit dans l'île de Lesbos. J'ai moi-même partagé cette fausse idée, et je n'ai point cherché les vestiges du tombeau sur le terrain où je pouvois espérer de les trouver; c'est un motif d'intérêt de plus que j'aurai laissé aux voyageurs destinés à suppléer mes omissions, ou à rectifier mes erreurs.

PLANCHE XI.

Médailles de l'Éolide.

N° 1er. Il n'a encore été publié aucune médaille de l'Éolide, qui portât le nom de la province; on n'en connoissoit que des villes particulières de cette contrée. Sur celle-ci, on voit d'un côté une tête de femme; et de l'autre, un foudre avec une grappe de raisin, et le mot ΑΙΟΛΕ, pour ΑΙΟΛΕΩΝ, des Éoliens. M. Cousinery en possède une d'argent avec la tête de Pallas et le même revers.

N° 2. Ce beau médaillon d'argent, de la ville de Cyme, offre d'un côté une tête de femme, que l'on suppose être celle de l'amazone Cyme; de l'autre, un cheval avec le vase caractéristique de cette ville, le mot ΚΥΜΑΙΩΝ, des Cyméens, et à l'exergue, ΣΤΡΑΤΩΝ, nom du magistrat éponyme.

N° 3. Revers d'un médaillon de bronze de l'empereur Maxime, que

(1) Philostr. in vit. Apollon. Lib. IV. cap. 13, p. 150; cap. 16, p. 154. in Heroic. cap. 11, p. 716.

Vaillant a décrit, mais qu'il n'a point fait graver. Il offre la statue d'Esculape, autour de laquelle on lit ces mots : ЄΠΙ. CΤΡΑ. ΦΑ. ΠΑΥCЄΡΩΤΟC. ΚΥΜΑΙΩΝ. Flavius Pauserôs étant stratège. Monnoie des Cyméens.

N° 4. Une petite médaille de bronze, également inédite, offre d'un côté la partie antérieure d'un cheval; les deux lettres initiales du nom de Cyme ΚΥ, et le mot ΕΠΙΚΡΑΤΗC, nom du magistrat éponyme : sur le revers, un vase et un monogramme.

N° 5. Petite médaille de bronze, qui n'est pas sans intérêt pour la géographie; son revers présente le fleuve Hermus couché, au-dessus duquel on lit ΚΥΜΑΙΩΝ, des Cyméens, et au dessous ЄΡΜΟC; ce qui semble indiquer que leur territoire s'étendoit jusques à l'Hermus. Sur l'autre face de la médaille, autour d'une tête de jeune homme, on lit : ΙЄΡΑ CΥΝΚΛΗΤΟC, le sacré sénat. Les Grecs personifioient le sénat, le peuple, la ville de Rome, et rendoient une sorte de culte à ces êtres abstraits. D'autres médailles grecques autonomes, et frappées sous l'empire romain, présentent une tête voilée, et par conséquent une tête de femme, avec les mots ΙЄΡΑ ΒΟΥΛΗ. Sur la médaille dont nous nous occupons, le mot Σύγκλητος, qui a la même signification, est au féminin, parce qu'il étoit originairement adjectif de Βουλὴ toujours sous-entendu : si cette expression féminine accompagne ici une tête d'homme, il faut attribuer cette légère inconséquence au desir de se conformer à l'usage des Romains, auxquels cet hommage étoit adressé, et dont la langue exprimoit la même idée par le mot masculin *Senatus.* Les Romains n'avoient proprement divinisé que Rome, *Dea Roma;* et ils s'étoient contentés de consacrer des médailles et des monumens en marbre au génie qui présidoit aux délibérations du sénat, *Genio Senatûs.* Les Grecs soumis adoptèrent la déification de Rome, ΘΕΑ ΡΩΜΗ, et allèrent ensuite plus loin dans leur adulation; ils reconnurent la divinité du sénat romain, ainsi que le prouve une médaille frappée à Pergame, lorsque la province proconsulaire d'Asie décerna dans cette ville un temple à Auguste. On y lit, d'un côté, autour d'une tête de femme, ΘΕΑΝ ΡΩΜΗΝ, la déesse Rome; de l'autre, autour d'une tête de jeune homme, ΘΕΟΝ ΣΥΝΚΛΗΤΟΝ, le dieu Sénat. Auguste ne permit point qu'on dédiât ce temple à lui seul; il consentit seulement à ce que son nom fût associé à celui de Rome.

N° 6. Médaille inédite, offrant d'un côté cette même tête du sénat, et de l'autre, le fleuve ΞΑΝΘΟC. Ainsi que dans la Troade et dans la

Lycie, il y avoit donc aussi une rivière de ce nom dans le canton de Cyme : cette médaille est, ce me semble, le seul témoignage qui nous en soit parvenu. J'ai déjà remarqué, page 17, que le Xanthos traverse les ruines de cette ville.

N°s 7 et 8. Médailles d'argent de la ville de Myrine : d'un côté est la tête d'Apollon Grynéen, couronnée de laurier. Deux revers différens de cette même médaille, offrent chacun une femme sacrifiant au dieu; à leurs pieds sont divers symboles.

N°s 9 et 10. Petites médailles de bronze inédites, portant d'un côté la tête de Pallas : sur le revers, l'une offre la figure de Télesphore, avec ce mot, ΜΥΡЄΙΝΑΙΩΝ, des Myrinéens; l'autre un vase avec les syllabes ΜΥΡΙ.

N° 11. C'est la seule médaille d'argent que l'on connoisse jusqu'à présent de la ville d'Élée en Éolide; sur un côté, se voit la tête de Pallas; sur l'autre, le mot ΕΛΑΙ, dans une couronne.

N° 12. Médaille de bronze inédite : d'un côté, le buste de Pallas; de l'autre, un vase d'où sortent des épis et une tête de pavot; autour, le mot ΕΛΑΙΤΩΝ, des Eléens.

N° 13. Médaille inédite, de moyen bronze : elle offre d'un côté, la tête de la déesse Rome, ΘΕΑ ΡΩΜΗ; de l'autre, Cérès voilée, tenant de la main droite un flambeau, et de la gauche des épis. On lit autour, ЄΠΙ CΤΡ. Α. ΑΥΡΗ. ΔΟΡΥΛΑΟΥ. ЄΛΑΙΤ. L. Aurelius Dorilaüs étant stratège. Monnoie des Eléens.

N° 14. Cette médaille, déjà publiée par Eckhel, *Nummi inediti*, pl. XII, n° 5, est très-intéressante : elle offre d'un côté, la tête de Mnesthée, fondateur, ΜΕΝΕCΘΕΥC ΚΤΙCΤΗC; de l'autre, la figure d'Esculape, avec ces mots ΕΠΙ. CΤΡ. ΠΕΛΛΩΝΙΟΥ ΝΕ. ΕΛΑΙΤΩΝ, Pellonius étant stratège, et néocore. Monnoie des Éléens.

N° 15. Médaille de bronze, du cabinet impérial, présentant le buste de Pallas, et au revers Télesphore, avec le mot ЄΛΑΙΤΩΝ.

N° 16. Médaille de Pitane : d'un côté, la tête de Jupiter Ammon, et de l'autre, un double triangle, emblême sous lequel les Pythagoriciens prétendoient représenter la déesse Hygie.

N° 17. Le buste de Minerve, et Télesphore, avec le mot ΠΙΤΑΝΑΙΩΝ.

N° 18. Médaille inédite : elle présente d'un côté une tête d'homme, autour de laquelle on lit ΠΙΤΑΝЄΥC; seroit-ce un Apollon pitanien, ou ce mot indique-t-il un héros de ce nom, de qui cette ville tiendroit le sien?

sur le revers, Jupiter Stator tenant l'aigle d'une main, la haste de l'autre, avec ces mots ЄΠΙ ΑΛЄΞΑΝΔΡΟΥ, nom du magistrat.

N° 19. On a déjà publié plusieurs médailles d'Atarnée : celle-ci présente la tête d'Apollon couronné de lauriers; et sur le revers, la partie antérieure d'un cheval, avec un serpent : au-dessous, on lit ΑΤΑΡ.

N° 20. Médaille de Cisthène, inédite, et de la collection de M. Cousinery : d'un côté, la tête de Cérès voilée, et couronnée d'épis; de l'autre, un cavalier avec un poisson, et la syllabé ΚΙΣ. Cette médaille est la seule que l'on connoisse de cette ville.

N° 21. Médaille d'Adramyttion déjà gravée dans Pembrocke : elle offre la tête de Pallas avec le mot ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ; sur le revers, Minerve Nicéphore, tenant d'une main une statue de la victoire; de l'autre, son bouclier. On lit autour ЄΠΙ CΤΡ. ΛΟΥΚΙΟΥ Β. ΑΔΡΑΜΥ. Lucius étant stratège pour la seconde fois. Monnoie des Adramytténiens.

N° 22. Médaille frappée par la même ville, sous Alexandre Sévère : elle a été très-mal gravée dans l'ouvrage de Vaillant : ce revers montre Esculape appuyé sur son bâton, et ces mots ЄΠΙ CΤΡ. ΑΥΡ. ΓΑΡΟΥ. Β. ΝЄ. ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ. Aurelius Garus étant stratège; néocore pour la seconde fois. Monnoie des Adramytténiens.

N° 23. Médaille d'Antandros. Il est difficile de déterminer, si la tête qu'elle offre est celle d'Apollon, ou celle de Bacchus; sur le revers, est une chèvre avec un caducée, et autour le mot ΑΝΤΑΝΔΡΙ...

N° 24. Médaille impériale d'Antandros; d'un côté, la tête de Titus, n'étant encore que César, autour de laquelle on lit ΚΑΙCΑΡ. ΤΙΤΟC; sur le revers, une Diane d'Ephèse, avec ses supports, et autour ΑΝΤΑΝΔΡΙΩΝ.

N° 25. Les médailles de la ville de Gargares sont extrêmement rares : celle-ci offre la tête de Pallas, et la figure de Télesphore, avec le mot ΓΑΡΓΑΡЄΩΝ. M. Cousinery en possède plusieurs, qui présentent la tête d'Apollon, et un cheval courant.

N° 26. Médaille d'Assos : d'un côté, la tête de Pallas; de l'autre, une tête de bœuf avec un vase à deux anses; dans le champ ΑΣΣΙ.

N° 27. Autre médaille d'Assos : d'un côté, la tête de Pallas; de l'autre, un griffon; et au-dessous, une fourche à deux pointes, δίκρανον, symbole de la mer : un instrument pareil est encore employé aujourd'hui par les Grecs pour la pêche.

N° 28. Médaille de Commode, inédite : elle présente la tête de

Commode, avec ces mots M. ΑΕΛ. ΑΥ. ΚΟΜΟΔΟϹ; au revers, l'autel d'Esculape, et autour ΚΡΙΝΑΚΙΔΗϹ, nom du magistrat; au bas ΑϹϹΙΩΝ, des Assiens. C'est à l'époque de Commode que l'on commence à trouver le sigma figuré comme on le voit ici.

PLANCHE XII.

Vue du cap Baba, autrefois le promontoire Lecton.

Le Promontoire Lecton semble avoir marqué les limites de l'Éolide et de la Troade; et, quoique les anciens diffèrent souvent entre eux lorsqu'ils parlent de l'étendue de ces contrées, la seconde paroît cependant avoir embrassé tout l'espace compris entre Cysique et le Lecton; espace assez vaste, dont l'ancienne ville de Troie et son territoire ne formoient qu'une partie (1). Si l'on compare mes nouvelles cartes avec celles de d'Anville, ou même avec celle que je rédigeai en grande partie d'après lui pour placer à la tête du premier volume de cet ouvrage, l'on sera frappé de leur extrême différence. Le cap Lecton, aujourd'hui bien déterminé, se trouve à quatre lieues plus au sud; et de là jusqu'au fond du golfe, la côte, presque droite, court à l'est, dix degrés vers le nord. La direction du rivage, qui baigne le pied du mont Gargare, explique comment cette montagne peut dominer également la plaine de Troie et le golfe d'Adramytti, ce qui, dans la supposition de d'Anville, seroit impossible, et m'avoit fait douter long-temps que le Gargare fût cette même montagne qui frappe la vue dès l'embouchure du Scamandre, lorsqu'on descend l'Hellespont. Des observations répétées ne laissent aucune incertitude à cet égard. Lorsque, en 1776, j'allai à pied du cap Lecton au cap Sigée, n'ayant d'autre guide que la carte de d'Anville, je m'apperçus bien que je parcourois plus de chemin qu'elle n'en suppose; mais je n'avois fait qu'entrevoir cette erreur, et je n'avois pas alors les moyens de la rectifier.

Ici le voyageur peut déjà prendre une première idée de l'exactitude d'Homère, et du soin qu'il met à peindre fidèlement le pays qu'il a rendu si célèbre. Bientôt nous verrons mieux encore combien il étoit naturel de placer Jupiter sur le sommet du Gargare, lorsque ce dieu

(1) Promontorium Lectum disterminans Æolida et Troada. Plin. Lib. V. cap. 30.

vient peser les destinées des deux peuples combattant dans la plaine de Troie : mais le cap Lecton rappelle de plus rians tableaux, et des momens plus doux pour le souverain des dieux. Dans les vers délicieux qui nous le montrent cédant au charme inconnu de la ceinture de Vénus, dont Junon s'est prudemment armée, on ne penseroit pas sans doute à exiger une géographie bien exacte; et cependant il est aisé de sentir quel prix cette fidélité dans les descriptions ajoutoit jadis pour les Grecs, et ajoutera désormais pour nous, aux fables et aux faits chantés par Homère. Junon quitte le sommet de l'Olympe; elle passe sur la Piérie, et sur les monts glacés de la Thrace, arrive au sommet du mont Athos, et bientôt à Lemnos (1). Après avoir mis dans ses intérêts le dieu du Sommeil, elle poursuit son vol, découvre Imbros, et prend terre sur l'extrémité du promontoire Lecton. C'est, en effet, la pointe la plus avancée de la côte; et quand on observe la chaîne qui, partant du Gargare, s'avance dans la mer, on conçoit que cette longue file de sommets ait inspiré l'idée d'en faire le chemin de la déesse. Par un des attributs de sa divinité, elle a franchi les espaces de l'air; descendue sur la terre, elle continue sa course rapide, en touchant d'un pied léger la cime des monts. Les forêts agitées résonnent et frémissent sous ses pas; car les dieux et les rois conservent toujours quelques symptômes de leur redoutable puissance.

C'étoit un grand intérêt pour les anciens de retrouver ainsi dans les peintures d'Homère, des lieux dont les aspects leur étoient familiers; et c'est aujourd'hui pour nous un très-vif plaisir de reconnoître, sur des parages depuis long-temps ignorés, ces mêmes objets que nous croyions inventés par le poete : ce sont de riches dessins, qui sembloient produits par le seul caprice de leur auteur, et dont nous découvrons tout-à-coup les modèles.

Homère, observateur fidèle de la nature, ne consultant qu'elle seule, a dû nécessairement offrir des beautés originales; soit qu'il décrivît une contrée où tous les effets sont plus sensibles, parce qu'ils sont plus variés; soit qu'il peignît des mœurs à demi-sauvages, et dont les traits caractéristiques n'étoient pas encore altérés. Servi par le génie de la langue la plus souple, la plus harmonieuse, il ne l'a pas été moins, peut-être, par l'état où étoit alors cette même langue, que, dans la suite, les orateurs et les

(1) Iliad. Lib. XIV. v. 280.

sophistes portèrent à un degré de subtilité, moins favorable à l'originalité de la poésie et à la simplicité des images. La langue d'Homère avoit toute la richesse que peut exiger la dignité de l'Epopée, sans offrir encore ce luxe qui séduit le talent, et lui inspire l'espoir de plaire par de frivoles agrémens. A l'époque où Homère parut, la nature entière étoit à lui; nul ne l'avoit devancé dans la conquête des sujets que lui fournirent les sites les plus pittoresques, et les hauts faits encore récens de ses héros. Il est permis de penser qu'il n'a fait contribuer à sa gloire aucun des poètes qui l'avoient, dit-on, précédé, lorsque nous le voyons se complaire à rendre, par un trait si pur, les aspects qu'il avoit sous les yeux. Il est trop vrai dans ces tableaux, pour ne pas être également original dans la peinture des mœurs et des caractères; nulle part il ne donne le droit de supposer que, simple imitateur, il ait jamais répété ces images convenues, et ces sensations transmises, héritage perpétuel de la foule des poètes.

Les poèmes d'Homère sont, au contraire, la source première et féconde où, de tous temps, ont pris leurs couleurs ceux qui vouloient peindre la nature sans pouvoir en soutenir l'éclat, ou sans avoir le don d'en distinguer et d'en rendre tous les traits. Homère leur a tenu lieu de la nature elle-même; ils n'ont cessé de copier ses inventions, ses comparaisons, jusqu'aux sites qu'il a si bien décrits, et dont ils s'emparent pour les transporter en d'autres climats, et y placer leurs modernes héros. Virgile lui-même, quoiqu'il fût dirigé par un goût plus exquis, et que son langage n'ait pas moins de charme, n'est point aussi fidèle que lui, précisément parce qu'il est imitateur, et que ses expressions les plus heureuses, empruntées le plus souvent du grec, ne s'adaptent pas toujours aussi parfaitement à leur objet que dans l'original même.

Plusieurs littérateurs, Jules Scaliger, l'abbé Fraguier, M. Bitaubé dans les excellentes notes jointes à sa traduction, et sur-tout le savant M. Heyne, ont indiqué quelques-uns des endroits où Virgile a marché sur les traces du poète grec, et les secours qu'il en a tirés. Ces essais font pressentir de quel intérêt seroit un ouvrage plus étendu, dans lequel on rechercheroit avec soin la marche que tint le poète latin, succédant à Homère dans l'Epopée, et l'usage qu'il sut faire des trésors amassés par son prédécesseur. On remarqueroit comment il les emploie souvent sans les déguiser, ne faisant que les transporter dans sa langue,

ainsi que d'autres Romains, avec bien moins de droits sans doute, enlevoient les statues d'Athènes, pour en parer l'Italie; et l'on distingueroit les richesses qu'un goût plus recherché, et rendu plus difficile, ne lui permet d'admettre, qu'après les avoir épurées et comme refondues, pour les frapper à son empreinte.

Sur l'extrémité du cap Lecton, étoit un autel dédié aux douze grands dieux, et que l'on prétendoit avoir été élevé par Agamemnon (1). Les Turcs y ont construit un fort qui n'avoit, lorsque je l'ai vu, pour toute artillerie, que de petits canons placés dans les embrasures, sur l'épaisseur même de la muraille. Derrière le fort, est un gros bourg dont presque tous les habitans sont occupés à fabriquer des lames de sabres et de couteaux.

La route du cap Lecton à la ville d'Alexandria-Troas, offre quelques objets intéressans : je me réserve d'en parler, lorsque je décrirai cette colonie, d'une date récente en comparaison des temps qui vont faire l'objet de nos recherches. Nous allons nous embarquer pour reconnoître les côtes de la vaste contrée d'où sortirent les ancêtres des héros de Troie, et les îles qui furent occupées les premières par les fameux Pélasges.

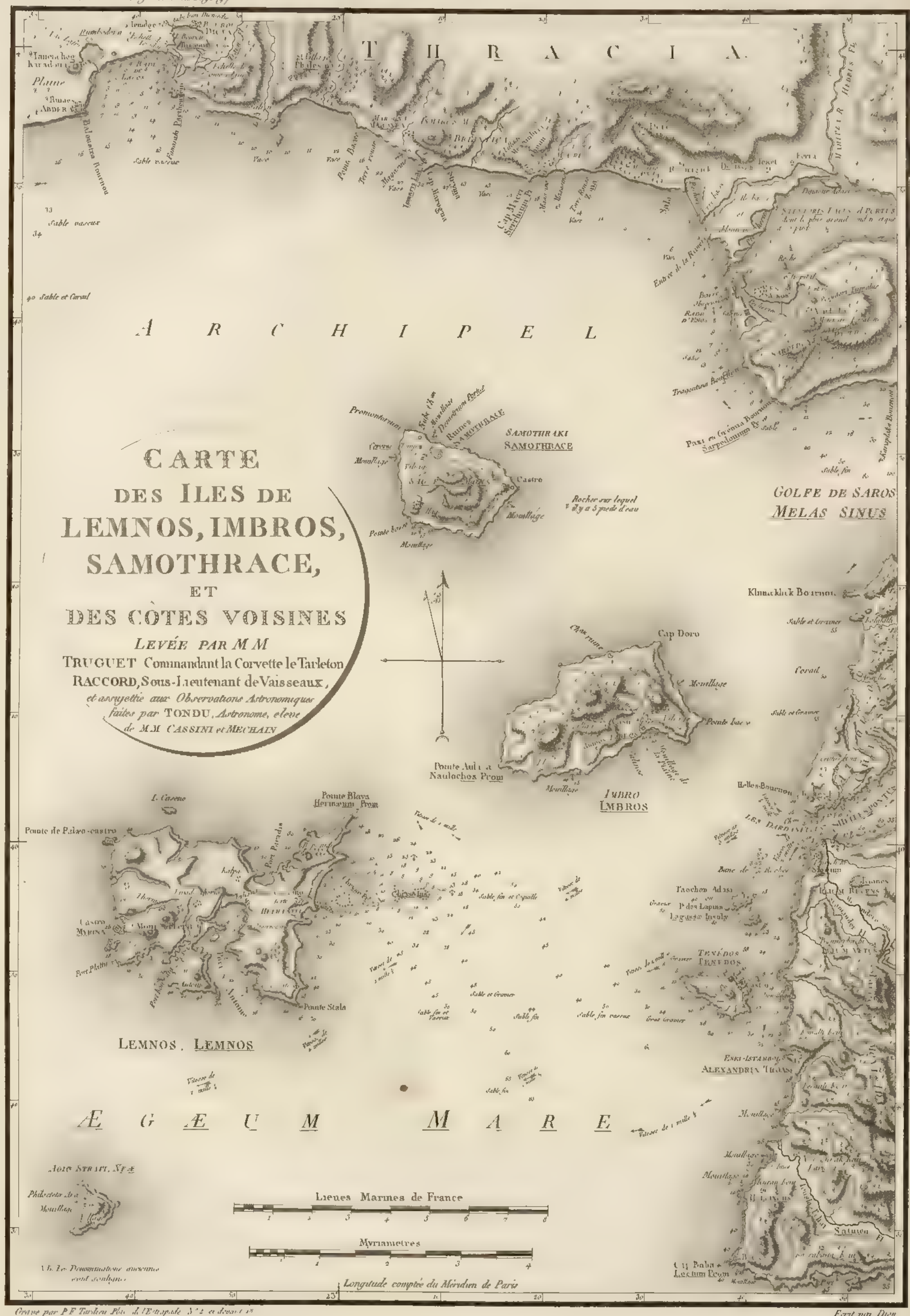
PLANCHE XIII.

Carte d'une partie de la côte de Thrace, des îles de Samothrace, d'Imbros, etc.

De tous les points que présente cette carte, il n'en est pas un dont la vraie position fût connue; pas un seul qui n'eût été jusqu'à présent mal déterminé : c'est un exemple inquiétant des erreurs de la géographie. Plus cette science sera cultivée, et plus on sentira le besoin de n'admettre que des opérations rigoureuses, des résultats incontestables; et les cartes qui n'offriront point ces sûretés, seront regardées comme ces romans historiques où des noms connus et dignes d'intérêt sont joints à des fictions que le talent de l'auteur rend plus ou moins probables.

Les latitudes mêmes, que tout navigateur est cependant censé prendre chaque jour avec précision, sont défectueuses dans les anciennes cartes

(1) Ἐπὶ δὲ τῷ Λέκτῳ βωμὸς τῶν δώδεκα θεῶν δείκνυται. Καλοῦσι δ'Ἀγαμέμνονος ἵδρυμα.
Strab. Lib. XIII. p. 605.



Gravé par P.F. Tardieu Place de l'Estrapade N.º 2 ...
Ecrit par Dien

de l'Archipel; et, quoique d'après mes premières observations on eût un peu relevé vers le nord la côte de Thrace dans la carte générale du voyage d'Anacharsis, il s'en falloit beaucoup que cette côte fût à sa vraie place; elle est, en quelques endroits, plus septentrionale de trois, et même de quatre lieues. Nos opérations ont ainsi enlevé environ deux cents lieues carrées de domination à l'empereur Ottoman, qui probablement n'en a rien su. Il n'a été que foiblement dédommagé de cette perte par un peu plus d'étendue ajoutée aux îles d'Imbros et de Samothrace, lesquelles sont enfin mises à leur véritable place, ainsi que celle de Lemnos. La longitude et la latitude du vieux château des Dardanelles en Asie ayant d'abord été fixées, on en a déterminé ensuite un grand nombre d'autres avec d'excellentes horloges marines. Sur les endroits les plus favorables, il a été établi des observatoires dont les positions ont été rigoureusement constatées; les parties intermédiaires ont ensuite été levées avec une parfaite exactitude.

Un tel travail, moins étendu toutefois que je ne l'aurois desiré, étoit d'une utilité réelle; et l'on peut juger combien de soins et de fatigues a dû coûter cette planche, sur laquelle la plupart des lecteurs jetteront à peine les yeux.

Si l'on voit avec indifférence le résultat de ces travaux pour fixer les véritables rivages de la Thrace, on apprécieroit bien moins sans doute des recherches trop minutieuses sur les annales de cette contrée : nous n'avons garde de nous y livrer. A mesure que les temps s'écoulent, que les années s'accumulent, et que de nouveaux événemens s'emparent de notre intérêt, il faut bien délaisser les faits les plus reculés, pour saisir ceux qui viennent sans cesse accroître et prolonger l'histoire : il faut s'alléger pour la suivre dans sa marche rapide. Vainement aussi chercherions-nous à conserver tous ces faits; ils s'altèrent, s'usent, s'effacent en traversant les âges : les hommes, les nations qui ont occupé la renommée pendant quelques siècles, ou durant quelques jours, le génie comme la victoire, ne peuvent donc prétendre qu'à un intérêt décroissant : bientôt l'éclat des récits les plus brillans pâlit; les monumens les plus durables sont réclamés par la destruction; les souvenirs eux-mêmes périssent à la longue; et toutes ces ombres, chaque jour plus vagues, s'évanouissent.

Nous n'avons plus que de foibles notions sur les peuples qui, établis au nord de la mer Égée sous la dénomination commune de Thraces,

composoient, dit Hérodote, le peuple le plus nombreux de la terre après les Indiens (1). Les Grecs donnoient en effet le nom collectif de Thraces à toutes les nations comprises entre la côte septentrionale de la mer Égée et le cours de l'Ister (2), et ils appeloient ainsi les Gêtes mêmes, malgré l'immense étendue de leur territoire.

Cependant la Thrace proprement dite paroît avoir été comprise entre la mer Égée, l'Hellespont, la chaîne des monts Hæmus, le Pont-Euxin, et le fleuve Strymon. C'est dans ces limites que les auteurs anciens nous montrent les Dolonces, les Cicones, les Besses, les Bistones, les Odomantes, les Édoniens, les Pières, les Sapæens, et d'autres peuplades encore qu'il est souvent difficile de distinguer, et qui portoient ces noms particuliers: ces nations d'origine scythe, les tenoient sans doute, ou des chefs qui les avoient conduites, ou des lieux où elles s'étoient établies, lorsqu'abandonnant leurs terres natales, elles étoient venues envahir ces contrées. De nouvelles migrations s'étoient succédées; des peuples entiers délaissoient les pays qui les avoient vus naître : il paroît qu'ils sortoient tous de cet immense plateau, surface la plus élevée du globe, aujourd'hui presque désert, où l'on croit reconnoître encore les vestiges d'une grande population, les ruines de quelques cités, et des produits d'une antique industrie. Ces troupes nombreuses, destinées à se partager le monde, s'avançoient vers le midi; les unes passèrent en Asie, d'autres dans la Thrace, dans la Thessalie, et dans le pays depuis si célèbre sous le nom de Grèce. L'opinion que je crois pouvoir adopter sur leur origine, éclaire des faits qui resteroient peut-être inexplicables, si on la rejetoit: et pourquoi refuseroit-on d'admettre à cette époque un événement qui s'est depuis tant de fois répété ? Les Scythes sortis de la Thrace, et qui reçurent ensuite les noms de Pélasges et d'Hellènes, se seront alors répandus dans la Grèce, comme d'autres Scythes, sous les noms de Goths, de Vandales, d'Hérules, de Gépides, descendus des mêmes régions, ont dans les siècles suivans subjugué la Germanie, l'Italie, l'Espagne, toute l'Europe. Si de puissans empires ont été entraînés par ces torrens dévastateurs; s'ils n'ont pu arrêter ces effluvions de l'espèce humaine, pourquoi n'admettroit-on pas que dans les siècles antérieurs, des nations hyperboréennes se sont répandues sur des

(1) Θρηίκων δὲ ἔθνος μέγιστον, μετάγε Ἰνδοὺς, πάντων ἀνθρώπων. Herodot. Lib. IV, cap. 3.

(2) Plin. Lib. IV, cap. 2. Pomp. Mel. Lib. XI, cap. 2 Ptolem. Geog. Lib. III, cap. 2.

contrées plus favorisées du ciel, mais habitées par un peuple inhabile à repousser des peuplades fortes de l'âpreté de leurs climats, et de l'habitude de vaincre ?

Nous ne pouvons savoir précisément quelles connoissances les premiers Scythes sortis de la Thrace trouvèrent dans la Grèce ; quel étoit l'état social du peuple vaincu par eux. Quelques débris de ses monumens peuvent nous étonner aujourd'hui par une prodigieuse antiquité ; mais ils ne supposent que de foibles progrès dans les arts, et ne contrarient point les idées attachées par les anciens au nom de Cyclopes (1) : la tradition les peignoit à demi-sauvages, vivant dans les forêts du produit de leurs troupeaux, et se rendant redoutables par une férocité qui leur faisoit attribuer des forces plus qu'humaines. De pareils habitans avoient bien pu mouvoir de lourdes pierres, en polir les flancs, et les entasser pour en former des murailles, ou même des espèces de forteresses ; mais on admettra difficilement que leur langage, nécessairement restreint à des besoins très-bornés, pût contenir les élémens de la langue admirable qui depuis fut parlée dans les mêmes lieux, et qui parvint si rapidement au plus haut degré de richesse et d'harmonie. Des recherches ingénieuses sur les idiomes du Nord, ont fait penser que c'est à la langue primitive des Scythes entrés en Thessalie, et qui prirent ensuite le nom d'Hellènes,

(1) Tandis que je retrouvois dans le Péloponèse, à Nauplia, à Argos, à Mycènes, etc., les antiques débris observés par Pausanias, et qu'il attribue aux Cyclopes, peuple antérieur à l'invasion des Pélasges, un autre voyageur découvroit de semblables constructions sur presque toute la surface de l'Italie : il recueilloit avec une grande sagacité des preuves multipliées de l'existence d'une nation nombreuse, chez laquelle les arts semblent n'avoir eu d'autre but que la solidité, et qui occupoit les contrées depuis illustrées par les Hellènes et les Romains. Ces ruines, qui ont bravé plus de trente siècles, portent un caractère distinctif qui ne permet point de les confondre avec celles d'une date postérieure : elles sont composées d'énormes pierres de figures dissemblables, et présentant des polygones irréguliers. Les faces extérieures de ces blocs sont le plus souvent telles que la nature les forma, quelquefois grossièrement taillées : mais les parties latérales destinées à se toucher et à se joindre, sont toujours applanies, et polies avec un soin extrême.

Lorsque je ferai la description du Péloponèse, je donnerai des dessins exacts des constructions cyclopéennes que j'y ai retrouvées ; mais c'est dans l'ouvrage de M. Petit-Radel, entièrement consacré à traiter cette curieuse question, qu'on doit espérer de la trouver approfondie, du moins autant qu'elle peut l'être : et quand bien même la critique, qui, lorsqu'elle est la plus impartiale, se fait un principe d'être exigeante et sévère pour les idées nouvelles, ne lui passeroit pas toutes les conséquences qu'il tire de ses observations, ce voyageur éclairé n'en auroit pas moins le mérite de présenter des recherches d'un grand intérêt. C'est beaucoup d'avoir ainsi retrouvé quelques feuillets de plus de l'histoire. De telles découvertes seront toujours précieuses, dussent-elles laisser subsister encore de nombreuses difficultés.

Deux membres de l'académie des belles-lettres, Freret et Geinoz, avoient pensé les premiers que les Pélasges venoient de la Thrace, et qu'ils étoient Scythes. Plusieurs autres savans ont adopté après eux cette opinion. Le célèbre traducteur d'Hérodote vient d'enrichir sa dernière édition des plus précieux détails et des plus savantes recherches sur les diverses migrations des Pélasges dans l'intérieur de la Grèce ; mais il les fait sortir de l'Argolide, et ne se croit pas en droit de leur assigner une plus ancienne origine. Me pardonnera-t-il d'avoir osé m'approcher de ces temps dont l'obscurité lui paroît impénétrable, et de m'être confié à des conjectures que d'heureuses vraisemblances semblent appuyer ?

qu'il faut reporter l'honneur de celle qui servit si noblement Homère et Démosthènes.

Ces essaims de Scythes, qui avoient abandonné leur patrie pour conquérir un ciel plus heureux, n'étoient pas sans doute la partie la plus instruite de la nation dont ils se séparoient : et d'ailleurs une vie long-temps errante et toute guerrière, avoit dû leur faire perdre la pratique des arts devenus inutiles à des bandes belliqueuses, qui n'avoient d'autre but que le pillage. Cependant n'est-on pas fondé à croire que les contrées d'où elles étoient sorties avoient acquis un haut degré de civilisation, lorsqu'on les voit apporter avec elles dans la Grèce une langue qui, dans ses plus antiques productions, se montre la plus harmonieuse et la plus savamment combinée qu'il ait jamais été donné aux hommes de parler; une langue dont la richesse excède les besoins des nations, aujourd'hui même les plus instruites et les plus délicates dans l'art d'exprimer leurs sensations et leurs pensées? Pour avoir fait avant Homère de si prompts, de si merveilleux progrès, n'avoit-elle donc pas dû au moins contenir le germe de la perfection à laquelle nous la trouvons parvenue dans les vers du père de la poésie? Le luxe n'est pas toujours un symptôme de richesse actuelle, mais il suppose une prospérité antérieure. De tous les restes d'opulence qui rappellent la vieille fortune d'une nation, il n'en est aucun qui l'atteste plus surement qu'un langage perfectionné : c'est le titre le plus authentique de sa noble origine, et de son ancienne splendeur. Un peuple perdra dans les hasards d'une guerre lointaine, ses savantes théories et la pratique de ses arts; mais s'il conserve un idiome capable de rendre un ordre de pensées supérieures à celles de son état actuel, il ne sera jamais entièrement méconnoissable, et l'on ne pourra le traiter de barbare : il annonce l'éducation qu'il reçut en des temps plus prospères, et dont le malheur a seul pu lui enlever les autres avantages. Bientôt il saura les ressaisir : on verra ce peuple s'élancer de nouveau dans la carrière; et si ses efforts sont favorisés par d'heureuses circonstances, la rapidité de ses succès deviendra pour les siècles futurs un problême difficile, dont la solution pourra même ne paroître un jour qu'une ingénieuse hypothèse.

Quelle que soit l'origine des Hellènes, il est certain qu'ils reçurent de l'Égypte et de la Phénicie, des colonies qui leur apportèrent de nouvelles connoissances. Instruits par ces étrangers sortis de nations déjà très-

éclairées, ils firent de rapides progrès; tandis que les indigènes de Thrace persistèrent dans leurs mœurs grossières, les communiquèrent aux Scythes restés parmi eux, et furent les ennemis constans des habitans de la Grèce devenus riches et civilisés.

Hérodote avoit une haute opinion de la force et de la valeur de tous ces Thraces, puisqu'il ne craint pas de dire, qu'ils auroient formé le peuple le plus redoutable de la terre, s'ils eussent été réunis sous un seul prince. Leur génie belliqueux jusqu'à la fureur, est dépeint par Horace et par Virgile (1). Leur nom venoit, disoit-on, de Thrax, fils de Mars; et Stace fait, des monts Hæmus, le séjour habituel de ce dieu de la guerre, qui n'en sort que pour aller présider aux combats (2).

Hérodote rapporte quelques coutumes des Thraces qui ne semblent pas d'abord faciles à expliquer, et d'autres qui leur étoient communes avec des nations bien éloignées (3). La distinction que nous avons déjà faite des peuples subjugués et des Scythes victorieux, pourra jeter quelque jour sur ces questions. Ils pleuroient, dit l'historien, à la naissance de leurs enfans, et se réjouissoient à leur mort (4). Un sentiment si contraire à l'instinct de la nature ne peut être produit que par l'état le plus violent; et sans doute, Hérodote prend ici pour une habitude générale, le désespoir de quelques malheureux privés de leur ancienne indépendance, et réduits à un dur esclavage par une race étrangère.

Des cicatrices sur le front étoient, chez ces mêmes Thraces, autant de marques d'honneur; et les femmes, oubliant l'outrage qu'en recevoit leur beauté, ou plutôt certaines d'en tirer un nouveau lustre, s'énorgueillissoient du nombre de stigmates que présentoient leurs visages défigurés (5). Cet étrange usage se retrouve chez un grand nombre de nations dans l'un et l'autre hémisphère; et l'on s'étonne qu'une idée si bizarre puisse naître ainsi dans les contrées les plus distantes, et chez des peuples qui paroissent n'avoir jamais eu aucuns rapports directs entre eux. Telle est donc dans l'homme la fureur de se distinguer, qu'à défaut d'autres moyens, il imagine de déformer ses traits : pour être

(1) Horat. Lib. II, od. 16. Virg. Æneid., Lib. III, v. 13.
(2) Statii Sylv. Lib. I, v. 18.
(3) Herodot. Lib. V, cap. 3 et 7.
(4) Ibidem, cap. 4 et 5. Athen. Lib. XII, p. 524.
(5) Plutarch. de serâ num. vindict.

signalé dans la foule, chez les sauvages on se rend hideux; trop souvent ailleurs on s'est rendu coupable.

Ces faits rapportés par Hérodote appartiennent bien probablement aux barbares vaincus dans leurs foyers; mais lorsqu'il ajoute qu'en ces mêmes contrées, plusieurs femmes, vouées sans réserve au sort d'un seul époux, ambitionnoient l'honneur de mourir avec lui, et que celle qui en avoit été le plus tendrement chérie, obtenoit d'être immolée sur sa tombe par le plus proche des parens, on reconnoît le peuple vainqueur, et la source de ce même usage porté dans l'Inde par une autre armée de Scythes, dont les descendans le conservent encore. Ainsi, au milieu des forêts, et dans une région sauvage qui long-temps ne produisit que des soldats et des gladiateurs, comme dans ces climats où le courage s'amollit au sein des voluptés, on a vu le sexe timide, exalté par l'amour ou par l'empire de l'opinion, courir avec ardeur à une mort que l'homme le plus intrépide peut à peine braver.

Les vastes contrées défendues par les monts Hæmus, Rhodope, Pangæum, Orbèle, étoient arrosées par l'Hèbre, le Mélas, le Lissos, le Nestos et le Strymon. Couvertes de forêts impénétrables, ces régions sauvages étoient alors froides et tristes, excepté vers la côte où l'on recueilloit des vins fort estimés (1). Aujourd'hui toutes les vallées et de vastes plaines successivement défrichées offrent le spectacle des plus riches cultures. Une terre féconde rend chaque année à l'heureux laboureur vingt fois ce qu'elle en a reçu; et les plaines que le voisinage des rivières permet d'inonder, produisent d'immenses récoltes de riz, l'un des plus utiles présens de la nature.

Dans les environs d'Adrianople, après avoir admiré cette fertilité qui lutte contre tous les abus du gouvernement, le voyageur surpris découvre tout à coup des champs d'une espèce nouvelle : ses regards enchantés s'étendent à perte de vue sur des moissons de roses.

Déjà les beaux jours du printemps ont mûri ces récoltes embaumées; il est temps d'enlever les fleurs épanouies, et de faire place aux nouvelles générations de roses qui se succéderont tout l'été. De jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en dansant; elles répètent des chants dont quelques-uns ont été conservés à travers les siècles, dont les autres

(1) Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2.

célèbrent des amours plus récens, mais qui tous rappellent, par des accens harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon. Les graces décentes de ces moissonneuses, leurs vêtemens, les longues tresses de leurs chevelures, et ces voiles qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les soutient en voute sur leurs têtes, tout retrace les scènes décrites par Théocrite et Virgile : il n'est pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir déjà vu l'image sur quelques bas-reliefs, ou sur une pierre antique. Un vieux berger, semblable à Silène, prend sa musette; il s'anime lui-même des sons sortis de l'outre qu'il enfle et presse tour-à-tour ; il croit aussi danser, et ses pieds appésantis par l'âge répètent sur une même place tous les mouvemens de la jeunesse folâtre qui bondit sur la prairie. Le vieillard sourit à leurs sauts légers ; ces belles filles applaudissent à ses efforts, à sa gaîté, et ne rient qu'en cachette de sa barbe touffue, de ses joues enluminées : mais le moment du travail est arrivé, le signal se donne; elles entrent dans ces vastes champs de fleurs ; leurs corbeilles sont bientôt remplies ; des chariots reçoivent ces récoltes odorantes; et de lourds buffles, au pas lent, à l'épaisse encolure, traînent avec gravité des gerbes de roses : elles alloient périr sans rien laisser d'elles ; l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum fugitif; il les fait ainsi survivre à elles-mêmes.

La culture seroit bien plus active encore dans ces vastes et fertiles provinces, si les propriétaires n'étoient découragés par des prohibitions qui, en leur interdisant les moyens de réaliser le produit de leurs travaux, accumulent alors chez eux d'inutiles récoltes qu'ils sont forcés d'enfouir, et dont souvent une partie se corrompt dans les souterrains qui les recèlent. Heureusement le despotisme n'a pas acquis dans l'Orient cette habile prévoyance, ce profond savoir, qui le mettroient ailleurs à l'abri des moindres surprises. Le pouvoir s'endort aussi par fois dans ces belles régions, et ne réalise pas toutes ses menaces. Les bâtimens étrangers viennent fréquemment enlever la surabondance des productions sur les côtes; ou bien, les bateaux du pays les leur portent sur des mouillages convenus : les abus, qui ne méritent pas toujours tout le mal qu'on en dit, réparent ainsi les torts d'une loi peu réfléchie.

Ce sont les provinces situées entre la mer Égée et le Danube qui approvisionnent l'armée turque, lorsqu'elle se rassemble sur les bords de ce fleuve : quelque lourd que soit le fardeau qui leur est alors imposé,

elles pourroient cependant le supporter s'il étoit réparti avec plus d'ordre et de ménagemens, sur-tout si le passage des troupes n'étoit pas accompagné d'excès plus pénibles que la contribution même.

Quelques années de paix suffisent pour rendre leurs moissons et leurs troupeaux à ces provinces. Je n'ai fait que les traverser; je regrette vivement de n'avoir pu les parcourir, de n'avoir point vu l'intérieur des monts Hæmus, où si peu de voyageurs ont pénétré, et où se conservent encore les plus antiques usages de ces peuples. Il seroit intéressant d'y reconnoître deux races que dix siècles n'ont pu confondre ; celle des anciens Thraces, dont les ancêtres n'avoient adopté qu'en partie les mœurs des Grecs; et ce peuple arrivé, sous Théodose, des contrées qu'arrose le Volga, comme le nom de Volgares que nous prononçons Bolgares ou Bulgares, l'indique encore. Le voyageur qui ne s'avancera d'abord chez eux qu'avec crainte, sera bientôt rassuré : il s'étonnera de trouver, au lieu d'une horde barbare dont le nom seul effraya son enfance, un peuple simple, bon et courageux, qui n'attend son existence que de la terre qu'il cultive, des troupeaux qu'il nourrit, et qui conserve religieusement depuis mille ans son culte et son langage.

Les Bulgares, après avoir conquis une partie de l'empire grec, et s'y être établis, en devinrent les défenseurs, et opposèrent une longue résistance aux ennemis du nom chrétien. Ils occupent aujourd'hui les bords du Danube, les environs de Widin, de Sophie, les plaines de Philippopoli, s'étendent dans toute la chaîne des monts Hæmus, sur les bords du Strymon, et jusque dans la Macédoine. Ils se déplaisent dans les villes : ce sont des espèces de transfuges, que ceux qui, s'assimilant aux Grecs et se confondant avec eux, quittent la terre qui les a nourris et leurs travaux rustiques, pour tenter des moyens plus rapides de fortune. Ce peuple a pu être soumis, tourmenté, mais non pas avili ; il a plié sous la force; il a suspendu une résistance inutile, et retenu des efforts qui eussent amené de plus grands malheurs; mais sans jamais perdre ses mœurs et son énergie, sans applaudir à ses oppresseurs, et sans reconnoître ainsi des droits usurpés. Des vexations passagères étoient pour lui des orages inévitables dans l'ordre général de la nature ; toujours il a eu le courage d'ensemencer le champ ravagé l'année précédente : n'attendant son bien-être que de son travail, loin de toute ambition,

de toute intrigue, il est constamment resté le même, et vient de prouver qu'il ne faut pas désespérer de la liberté au sein même de l'oppression.

Ces Serviens qui luttent avec succès contre la puissance ottomane, ont la même origine, le même culte, et les mêmes mœurs que les Bulgares. Ils ont été comme eux contraints à se défendre, par les troubles qui depuis si long-temps désolent ces pays, par les excès de ces Pasvan-Oglou, Tersenikli, Ilik-Zâdé, et de tous ces chefs de brigands qui se détruisent et se succèdent dans le nord de la Thrace. La Porte n'a su, dans sa foible politique, que composer sans cesse avec de dangereux rebelles, donner toujours raison au plus fort, le récompenser par des honneurs publics, et le proscrire en secret; mais en attendant qu'elle pût le faire périr, elle lui livroit toujours, pour le seul espoir d'une paix du moment, ses cultivateurs à dépouiller. Le brigand qui, plus heureux, sembloit servir le gouvernement, ne faisoit que saisir le pouvoir de son rival; et de tous les pays, il arrivoit des recrues de bandits pour dévorer la subsistance des peuples. Toute la Servie étoit dévastée, la Valachie pillée par de fréquentes incursions; des troupes de Kersales étendoient leurs ravages jusqu'aux portes d'Adrianople (1); les forteresses qui défendent l'empire, Belgrade, Widin, Sophie, étoient assiégées, ou occupées par ces ennemis cruels de tout repos, de toutes propriétés.

Les Chrétiens de Servie, premières victimes de ces troubles, avoient vu dévaster leurs moissons, dévorer leurs troupeaux, outrager leurs enfans. Ceux qui n'avoient pu fuir dans les montagnes étoient forcés de marcher en avant de leurs tyrans. Les Turcs se formant un rempart de ces

(1) Les Kersales sont des bandits mercenaires, auxquels la foiblesse du gouvernement a laissé prendre une funeste influence sur le sort de l'empire. Il y a déjà près de vingt ans que les habitans d'un village turc de Bulgarie, appelé Kers, vexés par les pachas, se retirèrent dans les montagnes, d'où ils attaquoient les caravanes, et pilloient les villages de la plaine. Cette première troupe, d'abord peu nombreuse, et composée de Musulmans, se grossit ensuite, sans distinction de religion, de tous ceux à qui le malheur ou le crime faisoit chercher un asyle et des ressources. Devenus redoutables, ils se virent recherches par tous les chefs de rebelles qui achetoient leurs services; et changeant sans cesse de parti, se mettant constamment à l'enchère, ils ont, dans les troubles qui depuis long-temps désolent la Thrace, pillé presque toutes les villes de cette vaste province: ils en ont anéanti plusieurs, telles que Gabrova, habitée par des Bulgares, et située dans une des plus belles vallées des monts Hæmus, Phaki, Kara-Bounar, et d'autres encore, dont on ne retrouve même plus les vestiges. Pasvan-Oglou réunit un grand nombre de ces Kersales pour résister à la Porte. Les Hospodars de la Valachie en soldèrent d'autres pour essayer de défendre leur province: et sous cette même dénomination devenue générale, on a vu jusqu'à trente mille brigands répandus dans ces malheureuses contrées, obéissant à différens chefs qui trafiquoient de leurs fureurs. C'est un de ces corps qui, ayant surpris Belgrade, et combattant pour en rester maître après la destruction de presque tous les habitans, a défendu si long-temps cette place importante contre l'armée de Czerni-George.

malheureux, les plaçoient sur le front de leurs troupes, pour qu'ils reçussent et leur évitassent le feu de l'ennemi. Chaque parti avoit le même droit sur eux. Toute la prévoyance du ministère ottoman se bornoit à détruire l'un par l'autre des sujets trop puissans; mais les janissaires alors maîtres de Belgrade, et eux-mêmes en pleine révolte, prévirent que l'excès de l'oppression souleveroit les Chrétiens, et que la Porte trouveroit ainsi pour alliés et pour vengeurs d'autres sujets rebelles, dont peut-être elle avoueroit et légitimeroit l'insurrection. Ils voulurent empêcher les Serviens de se concerter, de se réunir à ceux d'entre eux dont l'influence pouvoit dicter d'énergiques mesures. Le commandant des janissaires de Belgrade qui tenoient le pacha captif, se fit désigner des familles que les souvenirs placent encore au premier rang dans l'opinion de leurs compatriotes, quoiqu'elles en partagent les mœurs agrestes et le sort rigoureux. Rien n'a pu ébranler depuis dix siècles le respect et la confiance de ce peuple pour les descendans des chefs qui l'ont conduit jadis dans ces contrées; et ces nobles qui labourent, qui soignent des troupeaux souvent les moins nombreux du canton, reçoivent sous leurs cabanes des hommages dont les titres ne sont jamais méconnus de leurs compagnons d'infortune. Ces chefs furent tous dévoués à la mort : des émissaires turcs munis d'ordres secrets sortent de Belgrade et se distribuent dans les campagnes pour exterminer ces familles respectées : le premier meurtre qu'ils commettent répand l'alarme; on s'empare des assassins; ils avouent les ordres dont ils sont chargés; les villages se soulèvent; ils n'ont que des bâtons et des faulx, et ils détruisent un corps de janissaires sortis contre eux de Belgrade; ils s'emparent de leurs armes; toute la Servie les imite; ces pasteurs deviennent de braves guerriers; ils sont joints par des milliers de Bulgares, se choisissent des généraux, et ne tardent pas à reconnoître parmi eux l'homme supérieur appelé à les conduire aux combats. Le suprême pouvoir est déféré à Czerni-George qui déjà auroit eu la gloire d'affranchir son pays, s'il eût reçu les secours promis à sa valeur. Le temps seul apprendra si ce chef courageux est destiné à ceindre le bandeau des rois, ou si sa tête sera exposée aux portes du sérail. Mais ces faits et cet avenir appartiennent à l'histoire; et je ne dois pas m'éloigner plus long-temps des côtes de la Thrace.

Nous examinerons dans la suite la carte de l'Hellespont : nous nous occuperons alors de la Chersonèse, ainsi que des rivages du golfe de

Saros, MELAS SINUS; nous allons dans ce moment traverser ce golfe, pour arriver sur le cap Sarpédonion, et de là, suivre rapidement la côte jusqu'à la ville d'Abdères.

Le promontoire Sarpédonion, aujourd'hui le cap Paxia ou Grémia, est dominé par la montagne que les anciens nommoient la roche Sarpédonienne : ce fut à l'abri de ce cap et sur ce rivage, que la flotte de Xerxès eut ordre de mouiller et d'attendre l'armée débarquée dans la Chersonèse (1) : cette immense armée étoit forcée de tourner le golfe Mélas pour se rapprocher, à Doriscos, de la côte qu'elle devoit suivre de concert avec la flotte. Le passage d'Hérodote où se trouve indiquée cette double disposition, n'offre plus aucune obscurité, et la carte explique clairement ce que les plus habiles commentateurs avoient eu peine à comprendre.

Au nord du mont Sarpédon, et sur une presqu'île qui n'a peut-être pas été toujours jointe au continent, est l'antique ville d'Ænos; elle n'a encore ni perdu, ni même vu altérer le nom qu'elle reçut, non pas d'Énée comme quelques auteurs l'ont prétendu, mais d'un des compagnons d'Ulysse (2). Cette ville existoit déjà avant la guerre de Troie; elle s'appeloit Apsinthos, et donnoit son nom au peuple maître de la contrée comprise entre le golfe Mélas et le cours de l'Hèbre (3). Les Apsinthiens ne sont point nommés parmi les nations dont Xerxès traversa le territoire (4); ils existoient cependant encore sous cette dénomination, puisque peu de temps après, 479 ans avant Jésus-Christ, ces barbares sacrifièrent à leur dieu Plistore un général perse qui s'étoit échappé de la ville de Sestos assiégée par les Athéniens (5). Formoient-ils une nation différente des Cicones, dont il est parlé dans Homère, dans Virgile et dans Pline? ou plutôt ce nom de Cicones n'étoit-il pas originairement celui d'un peuple nombreux, dont quelques-uns prirent le nom d'Apsinthiens, lorsqu'ils furent établis près du fleuve Apsinthos?

Ænos s'appeloit aussi Poltiobria, lorsque Hercule y fut reçu par Poltys, frère de Sarpédon, roi de Thrace (6); et Strabon, ainsi qu'Etienne de Bysance, en nous apprenant que dans la langue thrace Bria signifie une ville, nous donnent la facile étymologie de ce nom, qui n'étoit peut-être

(1) Herodot. Lib. VII, cap. 58 et 59.

(2) Serv. ad Virg. Lib. III, v. 17. Pomp. Mel. Lib. II, cap. 2. Aurel. Vict. de origin. Gent. Rom. p. 294.

(3) Steph., verb. Ἄψινθος.

(4) Herodot. Lib. VI, cap. 34. Dionys. Perieg., v. 575.

(5) Herodot. Lib. IX, cap. 118.

(6) Apollod. Lib. II, cap. 5, 8 et 9

d'ailleurs qu'une désignation assez naturelle de la ville d'Ænos possédée par Poltys. C'est ainsi que plus d'une fois de simples épithètes ont paru de véritables noms, ont fait croire à l'existence de quelques villes de plus, et embarrassé le géographe qui n'a pour guide que les passages dont il tire ses inductions.

On retrouve Poltys régnant encore au temps de la guerre de Troie, et recevant des ambassadeurs grecs et troyens (1). Si l'on ne consent pas à lui accorder une si longue carrière, on pourra supposer que ses enfans portèrent le même nom que lui.

Entre Ænos et la roche Sarpédonienne, étoit le tombeau de Polydore, qu'on montroit du temps de Pline, et qui peut-être n'est pas encore détruit; car on a retrouvé sur ces mêmes lieux un de ces monticules de terres rapportées, qui sont tous des monumens consacrés aux morts.

Ænos avoit reçu très-anciennement des colons grecs, d'abord établis à Alopeconesos dans la Chersonèse de Thrace; et sa population s'étoit ensuite accrue de nouveaux citoyens que lui avoient envoyés les villes éoliennes de Mitylène et de Cyme (2) : elle fut conquise par les Perses avec toutes les autres villes de Thrace (3), devint tributaire des Athéniens, et passa ensuite sous la domination de Philippe, père d'Alexandre: après la mort de celui-ci, elle appartint successivement aux rois d'Égypte, de Syrie, de Macédoine, et devint enfin, lors de la destruction de cette dernière monarchie, la proie des Romains, qui, tout en lui donnant des fers, ne l'appeloient pas moins une ville libre (4); elle étoit alors déjà célèbre par des pêcheries qui font encore sa principale richesse (5).

L'Hèbre, qui descend de la partie la plus élevée des monts Hæmus, et dont plusieurs fois dans l'année le cours se grossit des eaux de tous les torrens voisins, pousse sans cesse à la mer les sables qu'il entraîne. Ces sables ont presque entiérement comblé le golfe au fond duquel se jette le fleuve, en y formant une île considérable, et en exhaussant continuellement le sol d'un vaste bassin appelé par les anciens le lac ou le port Stentoris (6). Sur un banc couvert de cinq à six pieds d'eau, abondent des poissons de toute espèce, et leurs innombrables légions affluent et se renouvellent

(1) Plutarch. Apopht., p. 174.
(2) Harpocrat. Suid., et Steph., verb. Αἶνος.
(3) Herodot. Lib. VII, cap. 58. Thucyd. Lib. VII, cap. 57.
(4) Oppidum Ænos liberum. Plin. Lib. IV, cap. 2.
(5) Athen. Lib. III, cap. 13.
(6) Herodot. Lib. IV, cap. 58. Plin. Lib. IV, cap. 11.

chaque jour. Ce lac ou ce port, dans lequel on ne pénètre que par une étroite ouverture, sera un jour entièrement comblé; mais ce changement n'est pas prochain, et plusieurs générations jouiront encore des ressources que la pêche procure aux habitans : ses produits abondans ne donnent pas seuls quelque importance à la ville d'Ænos : elle est l'entrepôt du commerce d'Adrianople; c'est là qu'on débarque les marchandises étrangères : on les charge ensuite dans des bateaux, qu'on fait remonter sur l'Hèbre jusqu'à cette capitale de la Thrace : on en rapporte en retour, des laines, des grains, du riz, et des peaux de lièvre, branche de commerce assez récente, et qu'a fait naître le besoin de suppléer dans nos fabriques à la rareté des peaux de castor.

Les bateaux peuvent seuls entrer dans le lac Stentoris, et mouiller au-delà d'une barre de sable qui en gêne l'entrée, et sur laquelle il n'y a que deux brasses d'eau. Les navires restent en dehors, sur une rade abritée du côté de l'est, mais exposée à tous les autres vents. MM. Truguet et Racord établirent un observatoire sur la pointe qui la ferme au midi, et ils en déterminèrent la latitude à 40° 41′ 58″, et la longitude à 23° 38′ 29″ à l'orient du méridien de Paris. Au-dessus de l'île basse et sablonneuse, qui s'est formée dans cette baie jadis vaste et profonde, nous retrouvons la position de Doriscos, château près duquel Xerxès fit le dénombrement de ses troupes, par un moyen assez étrange, du moins si l'on doit en croire les historiens grecs, toujours soigneux d'exagérer les forces de leurs ennemis (1). Le grand roi fit successivement passer toute son armée, suivant les uns, dans la plaine de Doriscos qui ne pouvoit contenir que dix mille hommes; suivant d'autres, dans une enceinte qui offroit avec précision la surface nécessaire à ce même nombre de soldats; et il vérifia ainsi en cent soixante-dix épreuves, que ses forces montoient à un million sept cent mille combattans. Ammien Marcellin range cette anecdote parmi les contes que nous a laissés la fabuleuse Grèce (2), quoique Pline et Pomponius Mela l'eussent rapportée, sans paroître en sentir l'invraisemblance (3).

Au-delà de Doriscos étoit la ville de Sala, dépendante des habitans de Samothrace, et celle de Zona, jadis célèbre par une plantation de

(1) Steph. Verb. Δορίσκος.

(2) Ammian. Marcell. Lib. XVIII, cap. 15.

(3) Doriscos, ubi Xerxen copias suas, quia numero non poterat, spatio mensum ferunt. Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2. Pline a cru que la plaine ne pouvoit contenir que dix mille hommes : Tum locus Doriscus decem millia hominum capax; ita Xerxes ibi dinumeravit exercitum. Plin. Lib. IV, cap. 2.

superbes chênes, que l'on prétendoit y être descendus tous ensemble du pays des Pières, aux sons harmonieux de la lyre d'Orphée (1).

En continuant de suivre la côte, on reconnoît le promontoire Serrhion, et un peu plus loin, un village et des ruines qui doivent être celles de Mesembria, la dernière des places que les habitans de Samothrace possédoient sur ce rivage. « Elle est, dit Hérodote, près de Stryma, » qui appartient aux Thasiens; le Lissos passe entre ces deux villes; » cette rivière ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux » furent épuisées » (2) : ce n'est en effet qu'un torrent presque à sec pendant une partie de l'année, ainsi que plusieurs autres fleuves de même nature, dont les historiens grecs, avec leur exagération ordinaire, prétendent que les eaux furent épuisées par l'armée de Xerxès.

Le canton traversé par le Lissos s'étoit appelé autrefois Galaïque; il avoit pris depuis le nom de Briantique, et appartenoit aux Cicones. Tite-Live en parlant du retour du proconsul Cn. Manlius Vulso, 188 ans avant l'ère chrétienne, le nomme Priaticus campus, soit par erreur de copiste, soit que les Romains, en traduisant le mot grec, l'eussent ainsi défiguré (3).

L'armée de Xerxès continua sa route le long du rivage, et passa entre le lac Ismaros et la montagne du même nom, dont Virgile peint les flancs escarpés, et célèbre les vins. . . . *Duris in cotibus Ismarus* (4). . . . *Juvat Ismara Baccho conserere* (5). Il est douteux qu'il y eut alors une ville d'Ismaros, quoique Servius et Eustathe paroissent le croire (6); Harpocration et Étienne de Bysance supposent que c'étoit le premier nom de la ville de Maronée (7). En effet Ismaros, ville des Cicones, avoit été détruite par Ulysse à son retour de Troie.

« Au retour d'Ilion, dit-il, les vents me portèrent vers les terres des » Cicones, à Ismaros. Là je pillai leur ville et les massacrai. Nous en- » levâmes leurs femmes et leurs richesses; et je les partageai fidèlement » à mes compagnons, que je pressai aussitôt de fuir avec rapidité. » Les insensés ne m'obéirent point; et tandis qu'ils s'arrêtoient à boire » sur le rivage, et à égorger les bœufs et les brebis dont ils s'étoient

(1) Apollon, Rhod. Argon. Lib. I, v. 28. M. Larcher, trad. d'Hérodote, tome VIII, p. 597.
(2) Herodot. Lib. VII, cap. 108.
(3) Tit. Liv Lib. XXXVIII, cap. 41.
(4) Virg. Eclog. VIII, v. 43.
(5) Idem. Georg. Lib. II, v. 37.
(5) Idem. Æneid. Lib. X, v. 351.
(6) Serv., ibidem. Eustath. ad Dionys. Perieg., v. 113.
(7) Harpocrat. verb. Μαρώνεια. Steph. verb. Ισμαρ.

» emparés, les Cicones en fuyant, appeloient leurs nombreux et braves » compatriotes qui habitent le continent » (1).

Pour commencer à prendre une juste idée des héros grecs qui avoient réuni leurs forces contre Ilion, remarquons qu'Ulysse se vante ici de ses brigandages, dans un récit de ses aventures dont l'objet est de donner une haute idée de lui à ses hôtes, et d'en obtenir les secours dont il a besoin. Ulysse, après avoir pillé la ville sacrée des Cicones, car c'est ainsi qu'il la nomme lui-même en se vantant de l'avoir saccagée, avoit enlevé une grande quantité de ces vins célébrés depuis par les Grecs et les Romains (2); mais lorsqu'il endormit Polyphême, ce fut avec une outre d'un vin plus précieux encore, qui lui avoit été donné par Maron, fils d'Évantheus, prêtre d'Apollon dont il avoit respecté le temple (3).

Sur les ruines d'Ismaros, ou plutôt à très-peu de distance, il s'éleva une nouvelle ville appelée Μαρώνεια, Maronea, et dont le nom est encore le même : elle étoit près du lac Ismaris, et sur une rivière nommée Schœnos (4). Lorsque Pline dit que cette ville s'appela d'abord Ortagurea (5), il commet probablement une de ces méprises que nous avons déjà fait remarquer; il prend pour un véritable nom une simple épithète relative au culte de Bacchus (6). Maronea reçut dans la suite, de l'île de Chios, de nouveaux habitans (7), et devint une petite république capable de disputer à celle de Thasos la possession de Stryma. Philippe termina ces différens par un moyen de pacification qui lui étoit familier; il s'empara tout à la fois de Thasos, de Stryma et de Maronea (8).

En continuant de suivre la côte, on rencontre un petit village qui paroît être sur l'emplacement de Phalesina (9); et après avoir doublé une pointe derrière laquelle sont des salines, on arrive au cap qui forme de ce côté la baie de Lagos. Le fanal qui lui donne aujourd'hui son nom est élevé sur les ruines de la ville de Parthenion (10). Le fond de la baie est presque entiérement, et depuis long-temps, séparé de la

(1) Odyss. Lib. IX, v. 38 et sq.

(2) Vino antiquissima claritas maroneo in Thraciæ maritima parte genito, ut autor est Homerus. Plin. Lib. XIV, cap. 4.

(3) Odyss. Lib. IX, v. 196.

(4) Pomp Mela. Lib. II, cap. 2.

(5) Plin. Lib. IV, cap. 11.

(6) Maronea prius Ortagurea dicta. Plin. Lib. IV, cap. 11. Vide Harduini notas ad Plin. Vossium ad Melam. Lib. II, cap. 2.

(7) Scymn. Chius., pag. 39, apud Geogr. min. græc., T. II. Nonnus. Dionys. Lib. I, v. 12, p. 10.

(8) Histoire de Philippe, par Olivier, T. II, p. 143.

(9) Plin. Lib. IV, cap. 11.

(10) Plin. Ibid. Steph. verb. Παρθένιον.

mer par des alluvions qui en ont fait un lac nommé Bistonis, parce qu'il appartenoit aux Bistones, peuple guerrier qui occupoit ce canton, et dont la ville principale étoit Dicæa (1). Le lac ne communique avec la mer que par des canaux étroits et peu profonds, dont la direction a souvent changé. Si l'on examine avec attention les contours actuels de ces rivages, et ceux de cet autre lac bien plus vaste, où l'Hèbre verse avec ses eaux les sables qu'elles entraînent, on pourra se faire une idée des effets variés, et des changemens lents, mais continuels, qu'éprouve la configuration des mers : on comprendra par quel mécanisme tant de golfes ont été, avec le temps, entiérement comblés; et l'on acquerra la facilité de reconnoître ces mutations, qui semblent souvent accuser d'erreurs les anciens géographes. Les lieux que nous parcourons en ce moment, n'ont pas une grande célébrité dans les annales du monde; mais ces observations nous aideront bientôt à en retrouver de plus intéressans sur les bords de l'Hellespont, lorsque nous y chercherons sous les sables ce golfe occupé par la flotte des Grecs armés contre Ilion; lorsque nous voudrons désigner l'ancienne direction de la partie inférieure du Scamandre, dont le cours actuel ne s'accorde plus avec les récits d'Homère.

Très-près de Dicæa, aujourd'hui Bourou (3), est la ville de Iénidgé, élevée au même lieu où fut celle de Tyrida. C'est là qu'habitoit ce roi Diomède qui faisoit dévorer les étrangers par des chevaux, et qu'Hercule punit du même supplice (4).

La ville étoit déjà détruite du temps de Pline et de Solin : il n'en existoit que des vestiges, et une seule tour entière que les habitans des lieux voisins prétendoient être un reste des écuries de Diomède (5). Hérodote, presque toujours si exact, ne nomme que deux rivières se jetant dans le lac Bistonis, le Travos et le Compsatos. On les a en effet retrouvées; et si Elien cite un fleuve Cossinitès auquel il attribue des effets funestes aux chevaux, il faut supposer que c'est le Compsatos dont il veut parler. On sait d'ailleurs qu'on doit accorder peu de confiance à une grande partie des faits recueillis par cet ancien compilateur (6).

(1) Herodot. Lib. VII, cap. 109. Steph. verb. Δικαία. Apoll. Rhod. Lib. II, v. 706.

(2) Pline l'appelle au pluriel Dicææ. Lib. IV, cap. 2. Harpocration et Suidas la nomment Δικαιόπολις, Dicæopolis : ces légères différences méritent à peine d'être remarquées.

(3) Melet. Geogr. p. 419.

(4) Lucan. Lib. VIII. Ovid. de Ponto. Lib. I, epist. 3.

(5) Plin. Lib. IV, cap. 11. Solin. cap. 10.

(6) Ælian. Hist. animal. Lib. XV, cap. 25.

On embarque aujourd'hui dans la rade de Lagos, près de Iénidgé, une grande quantité d'excellens tabacs, des laines, des cires, etc. (1).

A l'extrémité du nord de la petite île formée en avant par les sables, MM. Truguet et Racord dressèrent un observatoire et en déterminèrent la latitude à 40° 58′ 42″, la longitude à 22° 43′ 21″ du méridien de Paris.

Au-delà des trois îlots qui forment cette anse, est le gros bourg Gudmargine. Sur la pointe occidentale de la baie de Lagos, étoit la ville d'Abdères, dont les ruines sont encore reconnoissables. Cette ville fut riche et puissante, quoique plusieurs fois détruite ou abandonnée : on trouve de ses monnoies frappées sous Vespasien, Titus, et Antonin; mais aucun monument postérieur à cette époque ne rappelle le nom d'Abdères : ce n'est qu'au temps des derniers empereurs grecs qu'on la voit reparoître sous le nom de Polystylos, sans doute à cause de la quantité de colonnes qu'on y trouvoit encore à cette époque (2).

M. Larcher a réuni dans ses tables géographiques et dans ses notes sur Hérodote (3), tout ce que l'on sait d'Abdères, et des événemens qui influèrent sur le sort de cette ville. Fondée dans les temps les plus reculés, détruite, puis relevée 655 ans avant J.-C., par des colons de Clazomène, que les Thraces en chassèrent 20 ans après (4), elle fut ensuite occupée par des habitans de Téos, qui fuyoient le joug des Perses (5). Xerxès passa près d'Abdères en allant en Grèce, et y revint, lorsque après la bataille de Salamine il retourna dans ses états avec la plus grande partie de son armée. Les Grecs prétendoient qu'il ne s'étoit cru en sureté qu'après être arrivé dans cette ville; que là, pour la première fois, il délia sa ceinture et prit du repos. Hérodote rejette sagement cette anecdote populaire, et rapporte que le roi de Perse, ayant dans cette occasion contracté de nouveaux engagemens avec les Abdéritains, leur fit présent d'un cimetère et d'une tiare magnifiques. Il s'en falloit bien en effet que Xerxès, quoique battu sur mer, fût alors fugitif : il laissoit dans la Grèce une force redoutable; la Macédoine et la Thessalie lui étoient entièrement soumises, et il ne se rapprochoit de l'Hellespont

(1) On trouve des détails intéressans sur le commerce de ces contrées, dans l'ouvrage de M. Félix Beaujour, sur le commerce actuel de la Grèce. T. I. pag. 91.

(2) Catacuz. Hist. p. 472. Oriens Christ. T. II, col. 65 et 66.

(3) Trad. d'Hérod. T. VIII, p. 2, art. Abdères.

(4) Herodot. Lib. I, cap. 168. Solin., cap. 10. Euseb. Chron. Canon., p. 157.

(5) Strab. Lib. XIV, p. 644. Scymn. Chius, p. 38. Ap. Geogr. Min. Græc. T. II. Vossius ad Melam. Lib. II, cap. 2.

qu'entouré d'une armée qui, occupant les côtes, tenoit encore toutes les positions utiles à la sureté de son retour.

Vers l'année 376 avant l'ère chrétienne, le territoire d'Abdères fut dévasté par l'une des nations de l'intérieur de la Thrace, connue sous le nom de Triballes. Pressés par la famine, ils se jetèrent sur les terres mieux cultivées des Abdéritains, furent repoussés avec une grande perte, revinrent de nouveau; et ils alloient s'emparer de la ville, lorsqu'elle fut sauvée par Chabrias, amiral athénien, qui se trouvoit sur ces parages (1).

Si Abdères reçut alors des Grecs un si puissant secours contre des barbares, elle n'en trouva point contre la rapacité romaine. Pendant la dernière guerre de Macédoine, le préteur Hortensius qui commandoit l'escadre de la république, ayant fait à cette ville libre et neutre une réquisition de grains qu'elle ne put fournir assez promptement, il saisit ce prétexte pour assiéger Abdères; il la prit, la pilla, et en fit vendre tous les citoyens à l'encan (2).

Le sénat, alors intéressé à ménager d'autres villes de ces contrées qui eussent pu secourir Persée, blâma la conduite d'Hortensius, et décréta que des commissaires envoyés sur les lieux seroient chargés de racheter ceux des malheureux habitans qu'on pourroit retrouver. Tite-Live ne dit point si ce décret fut exécuté, mais on peut présumer que quelques motifs de consolation restèrent au préteur réprimandé : cent années plus tard, Verrès attaqué, foudroyé par un des premiers personnages de l'état, par le plus éloquent des orateurs, Verrès convaincu d'avoir fait expirer des citoyens romains innocens par le supplice des esclaves coupables, ne fut condamné qu'à restituer une foible partie du fruit de ses brigandages, et sut même se soustraire à cet indulgent arrêt.

Quoique les Abdéritains eussent une réputation peu flatteuse et que Juvénal dénonce assez durement dans ses vers (3), il naquit cependant parmi eux quelques hommes célèbres : Démocrite, aujourd'hui plus connu par des bizarreries qui ne sont pas bien prouvées, que par des connoissances d'un ordre très-élevé qu'il étoit allé puiser dans la Perse et dans l'Inde; Anaximaque, qui, philosophe intrépide, ne dissimula point la vérité, et fut cependant aimé d'Alexandre; Protagoras, dont Démocrite, a-t-on dit sérieusement, devina le génie, par la manière dont cet

(1) Diod. Sic. Lib. XV, § 36.

(2) Vers l'année 170 avant l'ère chrétienne. Tit. Liv. Lib. XVIII, cap. 4.

(3) Juven. Sat. X, v. 50. Martial. Lib. X.

enfant, né dans la misère, avoit su lier un fagot, et qui, dans la suite, par ses sophismes et son éloquence dangereuse, se fit admirer et proscrire dans Athènes.

Ici se termine cette carte de la côte de Thrace : c'est tout ce que j'ai sauvé des travaux exécutés sous ma direction dans le nord de la Grèce; ils avoient été prolongés jusqu'en Macédoine, et ils eussent fait connoître des lieux célèbres dans l'histoire, mais que l'on peut dire inconnus de nos jours. La longitude, la latitude et la hauteur du mont Athos, bien déterminées, offroient un point central auquel toutes les opérations se rattachoient; et l'on avoit fixé les positions de l'embouchure du Strymon, d'Amphipolis, du fameux champ de Philippes où pour la dernière fois combattit la liberté romaine, du mont Pangæus, du lac Cercinitis, de la ville de Stagyre, patrie d'Aristote. En Macédoine, l'Olympe, l'Ossa, le Pélion avoient été également fixés, ainsi que la ville de Dium, celle de Pydna et les embouchures de l'Énipée, de l'Haliacmon et du Pénée. Cette dernière opération est la seule que j'aie eu le bonheur de conserver : elle autorise pleinement le changement que je m'étois permis de faire dans cette partie de ma carte générale, et qui avoit si long-temps irrité d'Anville contre ma téméraire jeunesse (1). C'est au zèle de M. de Chanaleilles, commandant un chebeck du roi, et aux travaux de M. Racord, dont j'ai déjà eu occasion de parler, qu'étoit due la plus grande partie de ces matériaux précieux. Restés entre les mains de ce dernier, qui, au moment de notre dispersion, s'étoit chargé de la conservation et de la rédaction des cartes, ils ont été brûlés par le fanatisme le plus stupide. Celui qui par ses seuls talens avoit anobli son

(1) Lorsqu'en 1776 j'allai d'Athènes à Salonique, en traversant le détroit des Thermopyles, les plaines de Thessalie, et la fameuse vallée de Tempé, je notai autant qu'il me fut possible les distances, et dessinai les montagnes et le cours des rivières. Malgré le peu de confiance que je donnois moi-même à des observations si rapides, et qui ne pouvoient, tout au plus, être regardées que comme une de ces reconnoissances militaires dont on n'attend que des approximations, je me crus cependant certain que d'Anville avoit placé trop au midi l'embouchure du Pénée. Une lecture réfléchie des morceaux de Tite-Live et de Polybe, où se trouvent de précieux détails sur cette contrée, me parut confirmer ma première opinion, et expliquer comment le savant géographe avoit pu être induit en erreur. J'osai rectifier la carte de celui qui tant de fois avoit redressé des voyageurs plus habiles que moi, sur les pays même qu'ils venoient de parcourir : moins jeune de quelques années, je ne l'aurois probablement pas hasardé.

D'Anville entra dans une fureur qu'il eût été impossible de prévoir; et ce fut en vain que l'abbé Barthélemy qu'il aimoit, tenta plusieurs fois de le ramener à quelques sentimens d'indulgence : il ne cessoit de répéter que la jeunesse n'avoit plus rien de sacré; que j'avois outragé l'antiquité toute entière : enfin, il a changé, s'écrioit-il, le cours de mon Pénée.

Dans sa colère d'enfant, ce bon vieillard fit imprimer un mémoire contre moi, et en distribua des exemplaires à tous ses confrères de l'Académie des Inscriptions, voulant consigner entre leurs mains sa protestation formelle, contre la hardiesse qu'il appeloit un attentat jusque-là sans exemple.

J'étois affligé de me voir traiter avec tant de sévérité par un si bon juge. Lorsqu'après quelques mois, je crus son indignation un peu calmée, je m'armai

existence, et mérité un honorable avancement, a vu anéantir le fruit de ses travaux, a été forcé de fuir, et passe sur une terre étrangère des années qu'il eût employées utilement pour son pays.

Ile de Samothrace.

Cette île d'une médiocre étendue, peu fertile, n'a été le théâtre d'aucuns des faits éclatans qui recommandent à l'histoire tant d'autres lieux de la Grèce, mais son nom est consacré par les plus antiques souvenirs; et les mystères qui si long-temps y furent célébrés, attestent que ses hautes montagnes avoient été l'asyle du malheur et de la religion, à cette grande époque où les eaux du Pont-Euxin se précipitèrent dans le passage que leur ouvroient les feux d'un volcan.

Il m'est permis de croire que le premier j'ai reconnu à l'entrée du Bosphore les preuves sensibles de cette éruption volcanique qui produisit de si terribles désastres (1). Je puis croire aussi avoir établi par des raisons, au moins très-plausibles, que cette inondation est celle qui fut appelée par les Athéniens le déluge d'Ogygès; événement que les chronologistes placent près de dix-huit siècles avant notre ère, et dont jusqu'à ce jour on n'avoit pu rendre raison par aucune cause physique (2).

Nous retrouverons les traces de ces feux destructeurs, lorsque nous remonterons le Bosphore jusqu'aux rivages du Pont-Euxin; mais déjà les récits des historiens suffisent pour nous faire admettre cette époque la plus reculée de l'histoire des Grecs, et pour montrer à travers les nuages

d'une petite carte levée sur la côte de l'Ionie, qui expliquoit comment les sables chariés par une rivière avoient obstrué l'entrée du golfe de Latmos, dont je savois que la perte étoit depuis long-temps pour d'Anville un vrai sujet de chagrin, et nous allâmes chez lui, l'abbé Barthélemy et moi. Celui-ci entra seul dans son cabinet, mit la conversation sur l'objet dont nous attendions ma grâce; et lorsqu'il eut réveillé ses regrets sur la perte du petit golfe, j'entrai ma carte à la main, et j'en fis hommage à mon illustre et rigoureux censeur. Il se livra à un vif transport de joie, me serra long-temps dans ses bras, en s'écriant: il a retrouvé le Latmicus sinus; « ce jeune homme est fait pour parvenir à tout, c'est moi qui en réponds. » Depuis ce moment, je fus l'objet constant de ses affections et de ses espérances géographiques. L'amnistie fut complète; jamais depuis il ne me reparla du Pénée.

Le hasard (car ce n'est que par un hasard que je puis avoir eu raison contre d'Anville) a voulu que j'eusse bien vu le cours du Pénée. Des observations exactes ont depuis déterminé l'endroit où ce fleuve se jette à la mer; et c'est, à une très-légère différence près, le point de la côte où je l'avois placé.

La latitude de la pointe orientale de l'embouchure du fleuve Pénée, déduite de trente observations des hauteurs méridiennes d'étoiles, observées au nord et au sud du zénith, est de 39° 56′ 58″.

La longitude de la même pointe conclue par le moyen d'excellentes horloges marines, est de 9′ 18″ plus occidentale que Salonique. La longitude de Salonique est de 20° 43′ plus orientale que Paris, donc la longitude de la pointe orientale de l'embouchure du Pénée est de 20° 33′ 42″ à l'orient du méridien de Paris.

(1) Mém. lu à l'assemblée publique de l'Institut, le 22 mars 1805.

(2) M. Larcher fixe l'époque du déluge d'Ogygès, l'an 1759 avant Jésus-Christ. Trad. d'Hérodote. T. VII, p. 291 et 568.

qui l'enveloppent, l'influence qu'une telle catastrophe exerça sur le sort des îles et des rivages de la mer Égée.

Presque tous les auteurs anciens se réunissent en effet pour attester ce cataclysme, dont le souvenir s'étoit conservé avec les idées de terreur religieuse qu'il devoit alors inspirer : Platon nous peint la Troade couverte par les eaux. « Il est probable, dit-il, qu'il ne put échapper à ce » fléau destructeur que quelques bergers habitant les cantons les plus » élevés. Long-temps la crainte les empêcha de quitter les hauteurs; enfin » ils se décidèrent à cultiver les parties inférieures des montagnes (1). » Pline rapporte également que la Phrygie et la Teuthranie avoient été sous les eaux (2). Mais le véritable historien de cette révolution étoit Straton, qui, dans un ouvrage dont nous avons à regretter la perte, en avoit recueilli tous les détails (3); il avoit peint les eaux du Pont-Euxin s'élançant tout-à-coup dans une mer inférieure, en rehaussant le niveau, couvrant pour toujours les terreins les plus bas, et pour quelque temps les plateaux plus élevés : ceux-ci reparurent quand le niveau des mers fut à-peu-près établi, quand la surface du réservoir supérieur, successivement abaissée, cessa de verser ses immenses torrens, et ne laissa plus au courant qu'une pente modérée, telle qu'elle existe aujourd'hui. A cette fatale époque de l'irruption des eaux du Pont-Euxin, des contrées entières furent submergées, et il n'y eut de salut pour une partie des habitans que sur les sommets des montagnes. Ils avoient emporté les objets de leur culte, ils s'y attachèrent encore davantage dans le malheur. L'instant où les eaux cessèrent de monter et de les poursuivre parut un bienfait de ces divinités, dont la vengeance étoit enfin satisfaite : les infortunés commencèrent à se rassurer lorsqu'ils virent le pied de leurs montagnes se découvrir, et bientôt après des îles reparoître, et s'élever à la surface des eaux; ils les crurent sorties du sein de la mer : c'est ainsi que les îles de Délos, d'Anaphé, etc. portent encore les noms que cette apparition inespérée leur fit donner (4). Diodore commence la description de la mer Égée par celle de Samothrace, et nous a conservé ce que les souvenirs des nations avoient transmis aux écrivains antérieurs.

« Les Samothraces les plus instruits de leur histoire, dit cet historien,

(1) Plato. De Legibus, cap. 3.

(2) Mare et circà Ilium, et tota Teuthrania, quaque campos intulerit Mæander. Plin. Lib. II, cap. 86.

(3) Strab. Lib. I, p. 49.

(4) Delos, Δῆλος, qui apparoît, qui se manifeste : Anaphé, Ἀνάφη, qui reparoît.

» assurent qu'antérieurement aux inondations qui ont submergé d'autres
» contrées, l'île qu'ils habitent en avoit éprouvé une très-considérable, à
» l'époque où s'ouvrirent d'abord le détroit des Cyanées, et ensuite celui
» de l'Hellespont. Suivant eux, la mer du Pont, originairement fermée de
» tous côtés comme un lac, s'augmenta successivement par les eaux des
» fleuves qui s'y jettent : les flots se versèrent dans l'Hellespont, cou-
» vrirent les terres maritimes de l'Asie, et même une partie de l'île de
» Samothrace. C'est ce qui explique clairement comment long-temps
» après, on vit des pêcheurs de l'île retirer dans leurs filets des chapi-
» taux de colonnes, débris des villes submergées lors de cette terrible
» catastrophe. Les lieux les plus élevés pouvoient seuls offrir un refuge
» aux habitans; ceux qui y parvinrent, tant qu'ils virent monter les
» eaux, ne cessèrent d'implorer les dieux; et lorsqu'enfin elles se furent
» arrêtées, ils placèrent autour de leur île des autels qui indiquent les
» bornes de l'inondation, et sur lesquelles on offre encore habituellement
» des sacrifices (1). »

Le témoignage que je viens de transcrire est précieux ; il lie l'époque de cette submersion aux cérémonies religieuses qui subsistoient encore du temps de Diodore : il semble nous inviter à remonter d'âge en âge pour chercher dans ce culte, si long-temps conservé, quelques notions de plus sur cette inondation; événement certain, et qu'on peut regarder comme un des premiers points lumineux de l'histoire.

Trente-six siècles après la première explosion du volcan qui ouvrit un passage aux eaux, ses vestiges sont reconnus, et révèlent pour la première fois la véritable cause de l'inondation dont le souvenir se perpétua dans la Grèce. Cette découverte éclaire et confirme le récit de Diodore : il nous apprend qu'on sacrifioit encore de son temps sur ces mêmes autels que la reconnoissance des habitans de Samothrace avoit élevés à leurs divinités protectrices; et il fait naître le desir de rechercher quelles étoient ces divinités, ces sacrifices, sur-tout de rapprocher les traits qui peuvent indiquer une liaison entre cet événement et le culte qu'il dut introduire ou modifier.

Les mystères de Samothrace et des dieux Cabires remontent au-delà de l'histoire; et le voile religieux qui les couvroit semble ajouter encore aux obscurités de ces temps. Les premiers apologistes de la religion

(1) Diod. Lib. V, § 47

chrétienne se sont efforcés de l'écarter, mais le zèle qui les animoit leur a fait découvrir les abus de ce culte plutôt que ses principes.

Les auteurs anciens, qui n'étoient pas détournés de leurs recherches par les mêmes motifs, ne nous fournissent guère plus de lumières à cet égard ; cependant les notions qu'on puise dans leurs écrits suffisent pour donner une idée générale de ces rits mystérieux, source première de la religion des Grecs.

On peut croire, d'après Varron, qui avoit fait une étude particulière des antiquités du paganisme (1), que le plus ancien des cultes de la Grèce, celui de Samothrace, antérieur à l'irruption du Pont-Euxin, fut aussi un des cultes les plus simples. Les connoissances vulgaires ont besoin d'observations, d'expériences, et ne s'affermissent que par des tâtonnemens; ce n'est donc qu'à la longue qu'elles se dégagent, se complètent, et parviennent à cette clarté qui les consacre : celles au contraire qui ont pour objet la divinité, quelles que soient les sources d'où elles découlent, ne sauroient être plus simples que dans leur origine; elles n'ont rien à espérer du temps, il ne peut que les altérer. Les premiers habitans de Samothrace ne connoissoient que les GRANDS DIEUX, les DIEUX PUISSANS, le Ciel et la Terre; mais le nombre des objets de leur vénération s'accrut, et leurs idées s'obscurcirent par le mélange de dogmes nouveaux. Ces dogmes furent apportés de la Crète et de l'Égypte par des ministres religieux, qui civilisèrent les habitans de Lemnos et de Samothrace, et leur enseignèrent quelques arts utiles.

A ces grands dieux honorés chez les insulaires, fut associé le Mercure égyptien, sous le nom de Camillus (2). Bientôt des peuples qui avoient déjà leurs propres divinités, se plurent à les reconnoître dans les dieux de Samothrace; et c'est ainsi que Cérès, Proserpine et Pluton furent rangés par leurs sectateurs les plus fervens, parmi les dieux Cabires; dénomination sous laquelle les anciennes divinités étoient collectivement désignées, qui paroît avoir été d'abord celle de leurs prêtres, et que par la suite on appliqua aux dieux mêmes. C'est du moins l'opinion de M. de Sainte-Croix, qui, dans son ouvrage sur les mystères du Paganisme, a rassemblé toutes les lumières dont ces objets étoient susceptibles (3): Fréret les avoit déjà traités (4). Qui pourroit se flatter d'ajouter aux

(1) Varro. De Ling. Lat. Lib. IV, § 10.

(2) Apoll. Schol., ad Lib. I, v. 922.

(3) Mém. pour servir à la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques et critiques sur les mystères du Paganisme. Paris, 1784.

(4) Mém. de Litt. T. XXVII, Hist. p. 9.

recherches de tels savans, et de résoudre des problêmes qui ont résisté à tant d'érudition et de sagacité ?

Je me bornerai à remarquer que ces mystères, ces cérémonies révérées chez toutes les nations d'origine grecque, avoient pour principal objet de calmer le courroux des dieux, et de préserver les initiés de la fureur des flots. Nous voyons les Argonautes battus par une violente tempête chercher un asyle sur le rivage de Samothrace : Orphée, le seul d'entre eux qui fût initié à ces mystères, leur promet le secours des dieux de cette île; et tout à coup deux étoiles brillent au-dessus des deux Argonautes Castor et Pollux. Le calme renaît; un prêtre s'avance vers eux, leur offre l'hospitalité et les conduit dans le sanctuaire (1). Diodore dit que de son temps c'étoit une pratique générale parmi les marins de faire des vœux aux dieux de Samothrace, et qu'ils regardoient comme le plus heureux présage l'apparition des Dioscures ou Gémeaux de la Fable (2). Ce culte si persévérant, ces rits, ces institutions, et la confiance qu'elles ont inspirée pendant deux mille ans aux navigateurs, sont autant de témoignages qui attestent l'inondation, et se rattachent au souvenir de l'asyle qu'offrit alors le mont Saoce aux habitans de Samothrace : ce n'est pas ici un rapprochement forcé, une analogie contrainte; c'est un accord exact, une liaison intime; et jamais peut-être un ancien événement déjà reconnu n'a trouvé dans les usages des peuples une plus exacte confirmation.

Ce n'étoit pas seulement contre les tempêtes que les Dieux de Samothrace accordoient leurs secours. Le malheur, le crime même pouvoient trouver un refuge aux pieds de leurs autels. L'innocence y étoit accueillie; et le coupable espéroit d'y fléchir le courroux des dieux, après avoir fait l'aveu de son crime à l'un des prêtres chargé de cet imposant ministère (3). Ni la guerre ni la vengeance n'osoient pénétrer sur cette terre sacrée; et le berceau de l'antique religion du peuple autochthone de

(1) Apoll. Argon. Lib. I, v. 915.

(2) Diod. Sic. Lib. IV, § 43.

(3) Il étoit distingué par le nom de Κόης, Koès. Freret, supposant sans doute que cette dénomination venoit du mot κόω, synonyme d'ἀκούω, l'a traduite par le mot auditeur. Si cette étymologie absolument grecque, étoit certaine, elle pourroit faire présumer que l'institution désignée par ce mot, n'avoit point originairement fait partie du culte le plus ancien de Samothrace, et qu'elle datoit de l'époque où la langue grecque y fut introduite. « Les Autochthones, dit Diodore, avoient, de toute antiquité, un dialecte particulier, dont il s'est conservé jusqu'à nos jours beaucoup de termes dans les rits religieux. » Lib. V, § 47.

Le mot Κόης ne seroit donc pas un de ces termes conservés : mais quelque imposant que soit le nom de Freret, on peut objecter que cette interprétation n'est indiquée par aucun des auteurs grecs qui ont rappelé le nom du koès, et ses fonctions. Hésychius se borne à les faire connoître, sans chercher aucune étymologie.

Le plus ancien scholiaste de la théogonie d'Hésiode

Samothrace, qui fut ensuite adoptée par les Pélasges, semble avoir été le premier de ces pieux asyles, dans la suite si multipliés. Les abus de l'impunité sont funestes sans doute; cependant si la religion importe au maintien des sociétés, faut-il lui disputer quelques moyens de plus de s'attacher le cœur humain? On a beaucoup déclamé contre ces abris religieux, et rien n'a été plus facile, je dirois même plus naturel; mais peut-être ceux qui dans leur bonne-foi philosophique ont attaqué ces usages avec le plus de véhémence, auroient-ils senti refroidir leur zèle s'ils se fussent rappelés que c'est Tibère qui le premier entreprit d'abolir les asyles, parce qu'ils gênoient sa cruauté : tant il est vrai que les questions les plus claires en apparence présentent presque toujours plus d'un aspect. Une longue expérience est aussi une philosophie qu'il ne faut pas dédaigner; les anciens pensoient ainsi : nous voyons les Romains, dans le temps même où leur ambition ne gardoit plus de mesure, craindre de violer la sainteté de Samothrace, et recourir à l'adresse et à la corruption pour se saisir du roi de Macédoine invoquant des dieux protecteurs (1). Vainement le commandant des vaisseaux qui poursuivoient Persée avoit tenté par les menaces et les promesses de se faire livrer ce prince; la victoire elle-même n'osoit franchir l'enceinte sacrée; et la force se vit obligée d'employer ces mêmes moyens de religion qu'on lui opposoit. On dénonce au peuple de l'île et à ses chefs que le lieu saint vient d'être souillé; que Persée a près de lui le ministre de ses cruautés, cet Évandre qui osa dans le temple de Delphes attenter aux jours d'Eumènes. Ce que n'avoit pu faire la crainte des armes romaines s'opère par l'indignation qu'excite l'idée d'un tel sacrilège : le magistrat suprême de l'île, tout à la fois chef du gouvernement et de la religion, déclare à Persée qu'Évandre, accusé d'être le meurtrier du roi de Pergame, profane le temple par sa présence; qu'il doit, suivant l'usage antique,

explique le mot Κόης par ποιητὴς, qui ne signifie pas ici le poète, mais l'organisateur, le principal acteur des mystères, c'est-à-dire l'hiérophante, le grand pontife. Koès pourroit être, d'après cette explication, un mot de la langue des Autochthones.

Si l'on préféroit une étymologie grecque, il seroit plus simple de faire dériver le mot koès, de celui de χοὴ, qui signifie toutes sortes de libations. On versoit de l'huile et du miel délayé dans de l'eau sur la tête des victimes; usage qui avoit pour objet de les purifier de toutes souillures, et de les rendre ainsi dignes d'être offertes aux dieux. Il est vraisemblable que le pontife de Samothrace, après avoir reçu l'aveu et les regrets du coupable, pratiquoit à son égard la même cérémonie.

Au reste, c'est-là une de ces questions qu'on peut être curieux de connoître, mais qu'on se console facilement de ne pas voir résoudre. Nous savons donc seulement que la confession étoit établie dans les mystères des dieux Cabires, et que le prêtre chargé de ce ministère s'appeloit KOÈS, sans connoître avec certitude l'étymologie de cette dénomination.

(1) Tit. Liv. Lib. XLV, cap. 5 et 6. Plutarch. Vit. Paul. Æmil.

se justifier s'il est innocent, ou s'il n'ose courir les risques d'un jugement, sortir et pourvoir lui-même à sa sureté. Persée craint qu'Évandre ne vienne à révéler qu'il avoit agi par ses ordres en frappant Eumènes ; il l'exhorte à prendre le seul parti qui lui reste, dit-il, celui de mourir avec courage. Le malheureux feint d'adopter le conseil de son maître, et cherche à se ménager les moyens de fuir secrétement; mais Persée, redoutant pour lui-même la colère des habitans, fait périr indignement Évandre, et répand que son ministre s'est ôté la vie. Ainsi, dit l'historien romain, Persée, déjà coupable du crime commis à Delphes par son ordre, se charge d'un nouveau meurtre, et deux fois il souille de sang les lieux les plus saints de la terre.

En immolant celui qui ne s'étoit perdu que par l'excès de son dévouement, le roi avoit irrité les serviteurs fidèles qui suivoient encore sa triste fortune. Le plus grand nombre l'ayant abandonné, il se décide à fuir sur un bateau qui devoit le conduire à la côte de Thrace; il sort du temple au milieu de la nuit, et parvient au rivage où il cherche en vain le perfide Crétois auquel il avoit confié son salut : celui-ci avoit mis à la voile, emportant le trésor et les dernières espérances du roi fugitif. Persée regagne à la faveur des ténèbres l'enceinte sacrée; il s'y glisse à travers les soldats; il s'y cache dans un coin obscur; et de là il entend un héraut inviter par une proclamation le peu de Macédoniens qui lui restent encore, à quitter leur souverain, et à profiter de la clémence de ses ennemis : il est témoin de leur défection; il voit une troupe d'enfans d'une naissance distinguée, qui, attachés à son service, l'avoient fidèlement suivi, céder à la nécessité de se rendre aux vainqueurs; enfin ses propres fils sont livrés à ses yeux : il succombe; et reprochant aux dieux de l'abandonner jusque dans leur sanctuaire, il se livre lui-même au général romain.

Ces détails conservés par Tite-Live, et qui rendroient si intéressant tout autre que Persée, prouvent quel respect on portoit alors à ces dieux protecteurs de l'infortune.

Le temple de Samothrace fut cependant pillé dans la suite, mais ce fut par quelques-uns de ces pirates, restes redoutables des flottes de Mithridate, que détruisit Pompée (1). Le malheur passager de Samothrace n'affoiblit ni la célébrité du temple, ni la piété des peuples. Germanicus

(1) Plutarch. Vit. Pomp.

alloit s'y faire initier, lorsque les vents l'en repoussèrent (1). Enfin ce culte, ces mystères subsistèrent long-temps encore, et ne cessèrent probablement qu'à l'époque où succomba la croyance dont ils étoient une des premières institutions.

On croit reconnoître quelques vestiges du temple de Cérès, au nord de l'île, et près du mouillage auquel cette déesse avoit donné son nom (2). C'est le seul port véritable qui ait été reconnu à Samothrace; et c'est sans doute par comparaison avec les autres îles, qui toutes offrent des abris plus nombreux, que Pline appelle Samothrace *importuosissima omnium* (3).

On voit encore dans quelques endroits de l'île des marbres qui pourroient être les restes de ces autels, sans doute plus d'une fois rétablis, et originairement destinés à perpétuer le souvenir de la hauteur à laquelle les eaux s'étoient élevées. Cette île est un des lieux de la Grèce où des fouilles faites avec intelligence offriroient le plus d'espoir de retrouver des monumens d'une grande antiquité, des inscriptions qui rappelleroient l'irruption des eaux, ou les conséquences de cet événement, dont l'influence fut si marquée durant plusieurs siècles, sur le sort des nations voisines. Quelles suites en effet ne durent pas entraîner, et la submersion d'une partie de ces contrées, et la situation violente des peuples réfugiés au centre des îles, sur les sommets des montagnes, ou errans sur les plages voisines de leurs terres inondées, ayant tous perdu au même instant leurs établissemens et leurs moyens de subsistance ! Quels ravages ne causèrent pas ces nombreuses troupes de malheureux, sans habitations, sans propriétés, dès lors devenus ennemis nécessaires des sociétés plus heureuses, et toujours prêts à ravir les moissons, à piller les vaisseaux !

Tel est en effet le spectacle qu'offrirent long-temps les contrées maritimes de la Grèce. Nous voyons ces tribus vagabondes, et par-tout répandues, tantôt envahir des terres habitées, tantôt essayer de fonder elles-mêmes de nouvelles colonies. Souvent repoussées et vaincues, elles ne disparoissent que pour se remontrer ailleurs; quelquefois elles abandonnent, dans l'espoir incertain d'usurper un plus riche séjour, l'asyle qu'elles n'avoient obtenu qu'avec peine; et toujours elles conservent, lors

(1) Tacit. Annal. Lib. II, cap. 54.

(2) Demetrion. Tit. Liv. Lib. XLV, cap. 6. La déesse que les Romains ont appelée Cérès, se nommoit en grec Δήμητρα, Démétra; expression qui signifie la terre-mère, qui enfante et nourrit.

(3) Plin. Lib. IV, cap. 12.

même que leur existence semble plus assurée, les mœurs d'une vie aventureuse et précaire, préférant aux travaux de l'agriculture l'exercice des droits du plus fort, la passion du pillage et de la piraterie, effets inévitables de toute révolution, qui bouleversant les rapports de la société, foule le talent et l'industrie pour appeler la seule audace à la fortune. Ce n'est pas d'un seul point que ces hordes sont parties : la mer semble les avoir vomies sur ses rivages, en Europe ainsi qu'en Asie, dans les îles comme sur le continent. Les Lélèges n'étoient pas une de ces nations sorties de la Thrace, tels que les Caucones, les Aones, les Temnices, et tant d'autres qui, quoiqu'elles eussent une origine commune, se distinguoient entre elles par des noms particuliers, mais des troupes de vagabonds sans propriétés qui associoient leurs misères, ainsi que l'annonce leur nom de Lélèges (1). Minos II, qui employa sa puisssance à rendre quelque sécurité au commerce, transporta en Asie ceux des Lélèges qui, placés dans les îles, infestoient les mers (2): d'autres se dirigèrent vers l'Attique, et pénétrèrent en Thessalie et dans le Péloponèse : nous en trouvons une troupe nombreuse établie sur les côtes de Phrygie; et Homère compte ceux-ci parmi les auxiliaires des Troyens. Des Lélèges s'introduisirent dans le sein de divers états, tantôt en ennemis, tantôt en supplians. C'étoient toujours des hordes d'une nature particulière, étrangères par leurs mœurs aux autres nations, et qui long-temps retinrent des traits de leur caractère primitif.

Les contrées que leurs positions avoient préservées du ravage des eaux, furent donc successivement exposées aux excès de ces Lélèges qui en avoient été victimes, et aux attaques des nouvelles troupes de Scythes-Pélasges, qui, durant plusieurs siècles encore, sortirent fréquemment des forêts de la Thrace, pour se répandre en des climats plus doux, et les disputer à leurs anciens compatriotes, devenus pour eux une nation étrangère.

Les rits sacrés, si long-temps pratiqués à Samothrace, y avoient été établis, si l'on en croit une des plus anciennes traditions de la Grèce, par une reine amazone que la tempête jeta sur ces bords, et qui, avertie par

(1) Du mot *Λέγειν*, rassembler, réunir; *Λελεγες*, les *Rassemblés.* Strabon paroît adopter cette opinion, Lib. VIII, p. 322; et Denys d'Halicarnasse dit formellement qu'on donnoit le nom de Lélèges à des bandes de misérables de toutes nations, sans foyers et sans patrie. Τοῖς *γὰρ ἀνεστίοις καὶ μιγάσι, καὶ μηδεμίαν γῆν βεβαίως ὡς πατρίδα κατοικοῦσι, ταυτην ἐπετίθεντο τὴν ὀνομασίαν ὡς τὰ πολλά.* Dionys Halic.

(2) Thucyd. Lib. I, cap. 8. Mem. de Litt. T. III. Hist., p. 391, T. IX. Mem. p. 116.

un songe, y fonda le culte de la mère des dieux. On ne sauroit adopter ici le récit de Diodore, c'est-à-dire celui de Denys le Milésien dont il suit l'opinion, qui fait venir cette reine amazone d'Afrique à Samothrace (1). Elle ne venoit probablement pas de contrées si éloignées; et il est plus naturel de croire qu'elle parut à la tête d'une de ces tribus scythes, que les femmes accompagnoient dans leurs expéditions. Quoique les peuples soumis ou éclairés par cette fameuse Myrine, n'en eussent conservé qu'un souvenir très-confus, ou plutôt par cette raison même, sa mémoire resta toujours en honneur; et nous verrons dans la suite que les habitans d'Ilion se vantoient de posséder son tombeau près de leurs murs.

Après l'inondation dont les habitans de Samothrace évitèrent les fureurs en se réfugiant sur leur montagne sacrée, le culte de la divinité protectrice acquit de nouveaux droits. On prétendit que Cybèle elle-même avoit amené de nombreux habitans dans son île chérie; qu'elle leur avoit dicté des loix, et donné pour chefs les Corybantes, fidèles ministres de ses mystères. Ces prêtres de la mère des dieux, venus de l'île de Crète où leurs dogmes avoient été apportés de Phénicie, pénétrèrent en effet sur les côtes de l'Asie mineure, et dans les îles de la mer Égée. Ils y répandirent, avec des idées religieuses, quelques connoissances utiles qui accrurent leur influence, et hâtèrent la civilisation de ces peuples.

Suivant les anciens, le mont Saoce tiroit son nom d'un prince, chef d'une colonie des Saïens, peuple de Thrace, qui s'étoit établie dans l'île, et dont le chef appelé Saos ou Saon, passa pour fils de Mercure ou même de Jupiter. Dans la suite, Dardanus et Jasion son frère, d'origine Pélasge, mais alors sortis de l'Arcadie ou de la Tyrrhénie, et cherchant à former des établissemens, débarquèrent à Samothrace: Jasion y fit fleurir l'agriculture; on dit qu'il fut chéri de Cérès, et que Plutus naquit de cette union; allégorie facile à saisir. Les uns disent que Jasion périt par la foudre, d'autres qu'il fut tué par son frère : il fut mis au rang des immortels. Cadmus, qui avoit épousé leur sœur Harmonie, alla fonder Thèbes; et Dardanus passa en Asie, où, près des lieux qui portent encore son nom, il jeta les premiers fondemens de l'empire de Priam.

Nous ne rappellerons point les diverses origines que les anciens ont assignées au nom de l'île qui nous occupe. Strabon nous a conservé celle qui paroît la plus claire, la plus vraisemblable. Samos signifioit

(1) Diod. Sic. Lib. III, cap. 55.

dans l'ancien idiome des Grecs un lieu élevé, qui dominant la surface des mers, frappoit de loin les regards du navigateur (1) : aussi, cette dénomination fut-elle commune à plusieurs îles qui offroient le même aspect. Lorsque dans la suite on sentit la nécessité de les distinguer, la Samos voisine d'Ithaque fut appelée Céphalonie; l'île plus célèbre par son opulence et sa position près de l'Ionie, retint le nom seul de Samos; et celle dont les sommets s'élèvent dans les parages de la Thrace, reçut le nom de Samothrace.

« Placé sur les sommets élevés et couverts de forêts de la Samos de » Thrace, Neptune découvre les armées, contemple les combats; car delà » s'apperçoivent toute la chaîne de l'Ida, et la ville de Priam et le camp » des Grecs, etc. » (2)

Ile d'Imbros.

Cette île, un peu plus étendue que celle de Samothrace, s'élève moins au-dessus de la mer; et lorsqu'on sort de l'Hellespont, on découvre par-dessus l'île d'Imbros le mont Saoce : il paroît qu'elle a constamment suivi le sort des îles voisines : comme celles-ci, elle fut consacrée aux dieux Cabires (3), et conquise par des Pélasges qui en restèrent les maîtres jusqu'à l'année 511 avant J.-C., époque à laquelle un des généraux de Darius fils d'Hystaspes, subjugua Lemnos et Imbros. Miltiade s'en empara, expulsa les chefs Pélasges, et soumit ces deux îles aux Athéniens. Ce fut à Imbros qu'il trouva un refuge, lorsqu'il fut poursuivi par les vaisseaux phéniciens de la flotte de Darius; il ne perdit qu'un seul bâtiment, c'étoit celui qui portoit son fils aîné Métiochus. Ce jeune homme fut conduit en Perse, où son vainqueur le combla de bienfaits, lui donna une épouse d'une naissance distinguée, et de riches domaines (4). Quatre ans après, le peuple d'Athènes et celui de Sparte firent périr les hérauts que ce même souverain leur envoyoit sous la sauve-garde des dieux et des droits des nations (5).

Imbros resta sujette des Athéniens jusque au règne de Philippe qui s'en rendit maître : Antigone la leur rendit; sans doute elle rentra depuis

(1) Du mot σῆμα, que les Doriens prononçoient σᾶμα; d'où vient σημαίνω ou σαμαίνω, j'indique, je signale : σῆμα, monument, signal, tout ce qui se remarque de loin. Strab. Lib. X, p. 701. VII, p. 522. Heynii obs. in Iliad. Lib. XIII, v. 12. T. VI, p. 370.

(2) Iliad. Lib. XIII, v. 12.

(3) Eustath. ad Dionys., v. 524. Steph., verb. Ἴμβρος.

(4) Herodot. Lib. VI, cap. 41. M. Larcher place cet événement 497 ans avant J.-C.

(5) Herodot. Lib. VII, cap. 133. Voyez la traduction de M. Larcher, T. V, p. 87, et la note, p. 352.

sous la domination des rois de Macédoine, puisque nous voyons les Romains stipuler dans le traité qu'ils conclurent avec Philippe, avant-dernier roi, que l'île d'Imbros sera rendue aux Athéniens (1).

Antiochus le grand relâcha dans cette île, lorsqu'il passa de l'Asie dans la Grèce, pour faire aux Romains une guerre qui, plus heureuse, eût posé des bornes à leur ambition; mais Antiochus, malgré l'énergie qui lui fit balancer long-temps la fortune de Rome, ne put s'élever jusqu'à un genre de courage plus rare : il craignit de partager la gloire qu'il se flattoit de saisir toute entière; et cette foiblesse le priva du puissant secours que l'expérience, le génie, et le ressentiment d'Annibal le pressoient d'accepter (2).

Imbros vit reposer quelques instans sur ses rivages le chantre infortuné de Corinne, lorsqu'on le conduisoit à cet exil, d'où il prodigua si long-temps ses déplorables hommages à l'oppresseur, qui n'en jouit que mieux de sa vengeance (3).

Imbros, Lemnos et Samothrace furent enlevées aux derniers empereurs grecs par des princes de la famille Cantalusio, qui déjà régnoit à Lesbos. Avec l'aide des Génois établis à Constantinople, ils s'étoient emparés de la ville d'Ænos; bientôt après ils devinrent maîtres des îles voisines. L'empire, démembré de toutes parts, étoit alors presque réduit à sa capitale; et d'avides étrangers accéléroient sa ruine, dans l'espoir d'en saisir les derniers débris. Les îles voisines de la Thrace, bien gouvernées, et protégées par une puissance maritime alors redoutable, eussent pu former un état riche, heureux, et utile au commerce général; mais le peuple destructeur qui ne connoissoit d'autre droit que la force des armes, et d'autre moyen de richesse que le pillage, ne devoit pas les laisser jouir longtemps des avantages de leur situation. La division, suite presque inévitable de la mauvaise fortune, se mit parmi des princes qui ne pouvoient trouver que dans leur union des moyens de résistance. Lucius Cantalusio, dernier souverain d'Imbros et de Lemnos, partagea les malheurs de son parent alors maître de Lesbos, dont il avoit favorisé la cruelle ambition, en l'aidant à usurper les droits de son frère : vaincus tous deux par Mahomet II, ils furent emmenés captifs, outragés avec barbarie, et enfin mis à mort (4).

(1) Thucydid. Lib. IV, cap. 28. Demosth. Philip. I.
(2) Tit. Liv. Lib. XXXIII, cap. 30.
(3) Ovid. Trist. Lib. I, Eleg. 10.
(4) Chalcond. Histor. p. 277.

Imbros contient aujourd'hui trois mille habitans, distribués dans quatre villages : celui qui porte le nom de l'île est situé sur la côte orientale, et près d'une anse où l'on mouille par quinze et vingt brasses. La petite rivière s'appeloit autrefois Ilissos, et l'on reconnoît encore les ruines de l'ancienne ville, et les vestiges d'un temple.

Des bateaux prêts à exporter quelques productions de l'île ou que le mauvais temps a forcés d'y relâcher; le bruit des ouvriers qui en radoubent ou en construisent d'autres ; et les pêcheurs rentrant avec une riche récolte de rougets, de dorades, et de coquillages, dont chaque enfant vient solliciter sa part, répandent un peu de mouvement dans le petit port d'Imbros. Le voyageur repoussé de sa patrie, et qui lute contre de douloureux souvenirs, ne peut encore s'y croire devenu tout-à-fait étranger aux malheurs du monde; il distingue les côtes de l'Asie et celles de l'Europe ; il compte les navires qui cinglent vers la superbe Bysance, et y portent peut-être l'annonce de nouveaux désastres. Mais qu'il s'éloigne du rivage ; qu'il se réfugie dans l'intérieur de l'île, il en trouvera toutes les hauteurs couronnées de bois où abondent des animaux de toute espèce ; il parcourra des vallées délicieuses et de fraîches prairies qui pourroient nourrir de nombreux bestiaux : de telles solitudes sont un asyle que le sort semble ménager à l'infortune contre ses propres rigueurs : de toutes parts, des abris solitaires sont offerts à celui qui, fatigué des événemens, voudroit oublier l'univers. Si des devoirs impérieux le rappellent parmi ces agitations auxquelles il avoit un instant cru pouvoir se soustraire, du moins le souvenir de ces paisibles lieux le suivra par-tout où sa destinée va le conduire; et alors même qu'un accueil généreux console ses douleurs, son imagination lui retrace encore ces lacs où se réfléchissent des forêts de figuiers chargés de fruits, ces masses de myrthes et de lauriers-roses, ou ces vieux ceps qui, embrassant le tronc et les branches des plus hauts platanes, sont parvenus déjà depuis un siècle à leurs sommets, les chargent et les décorent de superbes raisins, et n'en ressortent que pour passer sur les cimes voisines : il regrette sur-tout le calme et le repos, dernier terme de l'espérance, et dont l'ambition elle-même ne désavoue pas le desir.

Longitude 22° 51′ 58″ à l'Orient du Méridien de Paris

Ile Caseno

Pointe de Palæo castro

Palæo castro

GOLFE DU PORT

Prairies

E U B Œ A

Calpac

Trouvato

Hapa

Herpagni

Village

Village

Village

Sommet du Mont Athos

Montagne du Chateau

Montagne de Thermia

Thermia

Port

CASTRO ou LE CHATEAU

LEMNOS MYRINA

Cap Sud Ouest du Mont Athos

Pointe de Kakavo

Kakavo

Kouda

Port Platty

Platty

Le plus haut de l'Ile du Diable

Le plus haut de l'Ile Pipery

Port Sala

Cap Trypano

Tylygni

Pisperia

Poriano

Moudros

Montagne de l'Est

Hameau

PORT SAINT ANTOINE

Punta Dura

Villages et Hameaux

Pointe Nord de l'Ile du Diable

Pointe Sud de l'Ile du Diable

Pointe Nord de l'Ile Pipery

Pointe Sud de l'Ile Pipery

Le plus haut de l'Ile Agio Strati

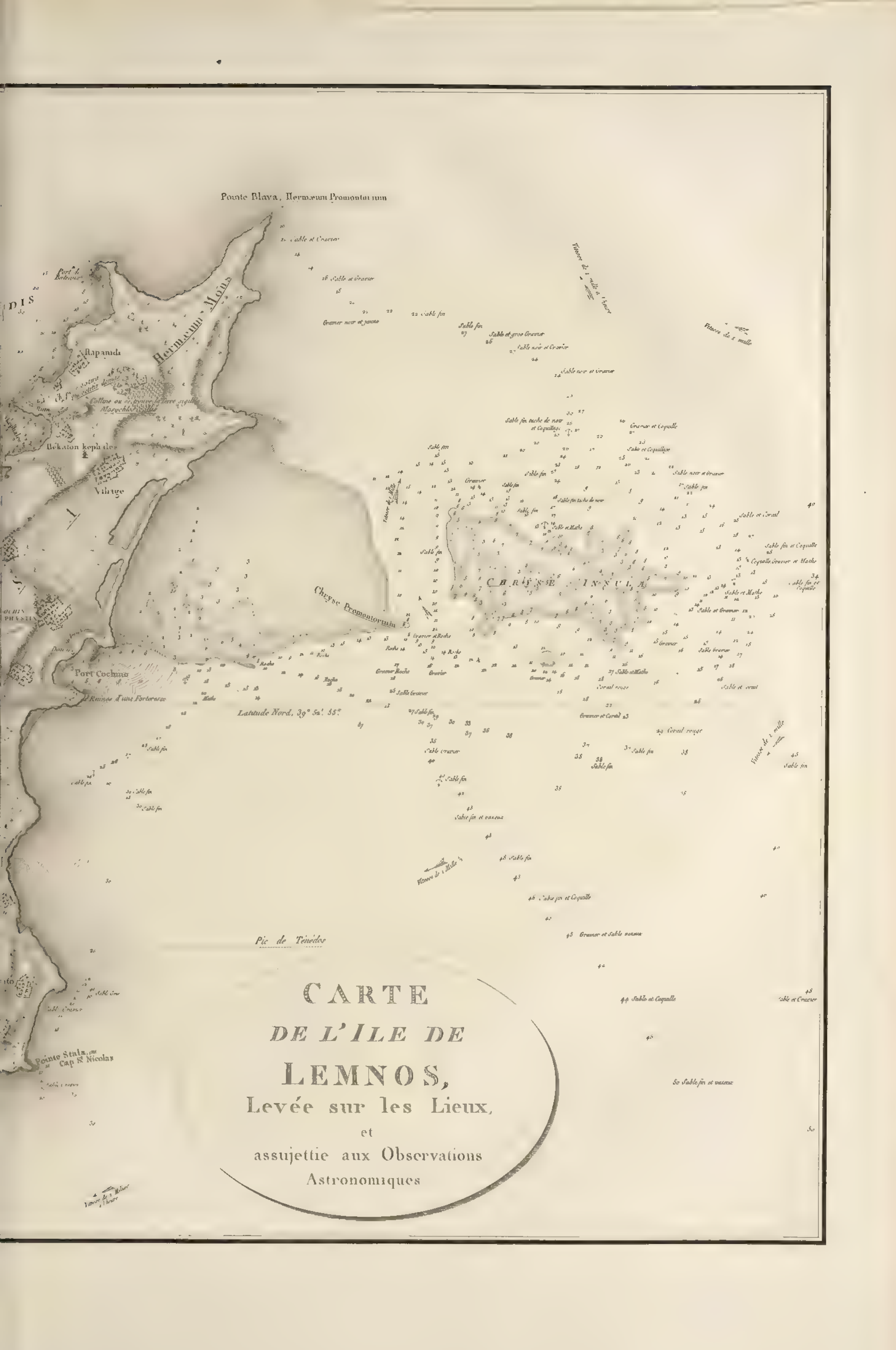
Pointe Ouest de l'Ile Agio Strati

Pointe Est de l'Ile Agio Strati

Milles Marins dont 3 font une Lieue Marine

Toises de France

Gravé par P. F. Tardieu Place de l'Estrapade N° 2



Pointe Blava, Hermæum Promontorium
Hermæum Mons
Rapandi
Village
Chryse Promontorium
CHRYSE INSULA
Port Cochino
Ruines d'une Forteresse
Latitude Nord, 39° 54'. 55".
Pic de Ténédos
Pointe Stala, ou Cap St Nicolas
CARTE
DE L'ILE DE
LEMNOS,
Levée sur les Lieux,
et
assujettie aux Observations
Astronomiques

PLANCHE XIV.

Carte de l'Ile de Lemnos.

On a déjà trouvé dans le premier volume de cet ouvrage quelques notions sur Lemnos : elles étoient trop superficielles.

Des circonstances qu'alors je ne pouvois espérer m'ont procuré les moyens de faire lever une carte exacte de cette île, qui, par son étendue, sa fertilité, la beauté de ses ports, et sa situation près des côtes de Thrace, sera toujours une possession importante. Les Vénitiens l'ont conquise et perdue plusieurs fois; mais depuis 1636, elle est restée au pouvoir des Turcs : sous tout autre gouvernement que le leur, elle seroit en même temps un utile entrepôt, et un point redoutable de défense.

Le plus célèbre des géographes avoit placé l'île de Lemnos vingt minutes ou cinq lieues marines trop avant dans l'est, et n'avoit pu indiquer que vaguement le dangereux banc de rochers qui s'étend, dans cette même direction, à près de dix mille toises (1). Le courant qui sort de l'Hellespont, et dont l'impulsion se fait sentir jusque sur les côtes de l'Attique, vient frapper sur ces récifs, d'autant plus terribles qu'ils sont recouverts par les vagues. Ces masses présentent un péril toujours menaçant aux navires qui sortent de l'Hellespont, ou à ceux qui, essayant d'y parvenir, rencontrent un vent trop foible, et sont, au milieu d'un calme plus funeste que la tempête, entraînés par le cours rapide des eaux.

La connoissance exacte de ces parages, si utile aux navigateurs, ne sera pas non plus sans quelque mérite aux yeux de ceux qui ne voyagent que sur les cartes ou dans les livres. C'eût été sur-tout une vraie jouissance pour d'Anville de parvenir à se faire une idée plus juste de cette île de Lemnos, dont le nom se présentoit sans cesse à lui dans l'histoire; de trouver en même temps la solution d'un de ces problèmes, seuls sujets d'inquiétude auxquels il permît de troubler son repos, en se voyant restituer une petite île de Chrysès, soustraite à ses longues recherches, et qui sembloit pour toujours dérobée à la géographie.

Des traditions généralement admises par les anciens, et des noms,

(1) Voy. les cartes de d'Anville.

des étymologies qui sont aussi des traditions, quelquefois même de véritables titres, sembloient prouver l'existence d'un volcan à Lemnos : ce nom lui venoit de la mère des dieux que les habitans appeloient Λήμνη, mais elle se nommoit aussi Æthalia, l'île brûlante (1). Vulcain précipité du Ciel étoit tombé sur la montagne nommée Mosychlon, qui vomissoit des flammes : Homère ne dit point formellement que le dieu du feu travailloit à Lemnos ses merveilleux ouvrages; il paroît même que c'est dans le Ciel que Vulcain fabrique le filet fatal qui bientôt enveloppera son infidèle épouse; mais c'est à Lemnos qu'il feint alors d'aller, pour la tromper et la surprendre, à Lemnos sa terre chérie, et le séjour qu'il préfère à tout autre lieu de la terre (2). Ces expressions prouvent assez qu'alors brûloient déjà les feux, dont on ne tarda pas à faire les forges de Vulcain; et en effet, dans tous les poèmes postérieurs à Homère, Lemnos est un des ateliers de ce dieu (3).

La colline où l'on continue de prendre comme autrefois avec des cérémonies religieuses, l'argile célèbre à laquelle on accorde depuis tant de siècles la faculté de guérir des maux cruels, offre bien tous les caractères d'un sol consumé par un feu souterrain; cependant ces cratères dont parle Cicéron (4), et que rappellent aussi Eustathe et le scholiaste de Sophocle (5), ne se retrouvoient point. De premières recherches dirigées vers l'intérieur de l'île, et vers les parties les plus élevées, avoient été toutes infructueuses : on n'y avoit reconnu ni cratères, ni laves, ni verres de volcan. On avoit seulement trouvé des pierres-ponces; mais elles pouvoient avoir été apportées par les flots sur le rivage, ou lancées autrefois par les volcans qui ont évidemment brûlé dans d'autres îles peu distantes.

Une reconnoissance plus exacte des récifs dont il importoit à la navigation que l'étendue fût soigneusement déterminée, m'apprit que ces bas-fonds sont une partie de l'île de Lemnos, qui s'est affaissée sous les eaux. C'est-là qu'étoit le volcan; les feux intérieurs ont miné les fondemens de ce promontoire maintenant recouvert par les flots : la montagne

(1) Steph. verb. Λῆμνος, et Αἰθάλη. Senec. in Hercul., v. 1359 Schol. Sophocl., in Philoct., v. 814. Eustath. ad Iliad. Lib. I, p. 158.

(2) Εἴσατ' ἴμεν ἐς Λῆμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ἥ οἱ γαιάων πολὺ φιλτάτη ἐστὶν ἁπασέων.
Odyss. L. VIII, v. 283.

Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε
Οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλά που ἤδη,
Οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους. Ibid. v. 292.

(3) Dionys. Perieg., v. 522. Nicand. Theriac., v. 472, et Schol. Ibid. Hesychius, verb. Μόσυχλον. Valer. Flaccus, Lib. II, v. 78.

(4) Cicer. de Nat. Deor. Lib. III, cap. 22.

(5) Ὦ τέκνον ὦ γενναῖον, ἀλλὰ συλλαβὼν
Τῷ λημνίῳ τῷδ' ἀνακαλουμένῳ πυρὶ
Ἔμπρησον, ὦ γενναῖε. Sophocl. in Philoct., v. 814.

brûlante, qui menaçoit d'anéantir l'île entière, a péri ; et elle a entraîné dans sa chute les terres voisines.

En multipliant les sondes sur cette surface que recouvrent les flots, et où, dans les temps calmes, se montrent quelques pointes des rochers dont elle est hérissée, on a reconnu un passage étroit qui divise les récifs en deux parties très-distinctes, et qu'un bâtiment adroitement conduit pourroit suivre pour les traverser. Cette circonstance qui étonna les marins chargés de sonder ces parages, me fit reconnoître sous les eaux l'île de Chrysès, que l'infortune de Philoctète a rendue célèbre, et qui ne se retrouvoit plus. Sur cet écueil inhabité, Jason et les hardis Argonautes avoient élevé un autel avant de s'engager dans le Pont-Euxin, dont ils alloient les premiers braver les dangers. Hercule et Philoctète avoient sacrifié sur ce même autel, lors de leur expédition contre Troie : les oracles prescrivirent aux Grecs réunis sous Agamemnon de mériter par les mêmes sacrifices la protection des Dieux. C'est en leur indiquant cet autel, et en essayant de le dégager des ronces qui le couvroient, que Philoctète fut piqué par un serpent, et délaissé par le conseil du perfide Ulysse durant dix années de souffrances et de misère (1).

Du temps d'Appien, c'est-à-dire au commencement du second siècle, on montroit encore dans cette île déserte l'autel de Philoctète, sa cuirasse, un serpent d'airain, et des bandelettes, témoins des longues douleurs du héros (2). Mais Pausanias, qui écrivoit peu d'années après, nous apprend que l'île fut engloutie dans le même temps où l'île d'Hiéra sortit du sein des eaux (3); c'est-à-dire vers l'an 197 avant J.-C., époque que j'ai déterminée en décrivant l'île de Santorin.

Il est curieux d'observer que la destruction de l'île de Chrysès avoit été prédite depuis plusieurs siècles. Le philosophe Onomacrite s'étoit permis d'introduire furtivement parmi les oracles de Musée quelques

Εν Λήμνῳ ἐργαστήριον τοῦ Ηφαίστου, ἔνθα καὶ κρατῆρες πυρός. Schol. Ibidem. Eustath. ad Iliad. Lib. I, p. 158.

(1) Sophocl. in Philoct., v. 197. Schol. Ibid. Pausan. Lib. VIII, cap. 33. Philostr. Icon., p. 889.

(2) Οὐάριον δὲ καὶ Ἀλέξανδρον καὶ Διονύσιον περὶ Λῆμνον ἐν ἐρήμῳ νήσῳ καταλαβὼν ὁ Λούκουλλος, (ἔνθα δείκνυται βωμὸς Φιλοκτήτου, καὶ χάλκεος ὄφις, καὶ τόξα, καὶ θώραξ ταινίαις περίδετος, μήνυμα τῆς ἐκείνου πάθης) ἐπέπλει μὲν αὐτοῖς, etc. App. de Bell. Mithrid.

(3) Ἐπιδείκνυται καὶ ἐν τῷδε ἔτι τὴν ἰσχὺν μείζονα καὶ θαύματος πλείονος ἢ κατὰ συμφορὰς καὶ εὐπραγίας πόλεων· Λήμνου γὰρ πλοῦν ἀπεῖχεν οὐ πολὺν Χρυσῆ νῆσος, ἐν ᾗ καὶ τῷ Φιλοκτήτῃ γενέσθαι συμφορὰν ἐκ τοῦ ὕδρου φασί· ταύτην κατέλαβεν ὁ κλύδων πᾶσαν, καὶ κατέδυ τε ἡ Χρυσῆ καὶ ἠφάνισται κατὰ τοῦ βυθοῦ. Νῆσον δὲ ἄλλην καλουμένην Ἱερὰν, τόνδε οὐκ ἦν χρόνον. Paus. Lib. VIII, cap. 33.

C'est cette même île de Chrysès que désigne Cicéron, lorsqu'il dit : « Saxum Lemnium clamore Philoctetæo, funestatum. » L'orateur romain, s'il eût voulu parler de la belle et fertile Lemnos, n'eût pas employé une expression faite pour en donner une si fausse idée. Cicer. de Finibus. Lib. III, cap. 29.

vers de lui, qui annonçoient que les îles voisines de Lemnos seroient un jour englouties par la mer. Hippias, alors maître d'Athènes, quoique zélé pour les arts et pour les lettres, ne crut pas devoir également protéger les prédictions d'une physique trop hardie. Le philosophe fut banni comme un perturbateur du repos public : il est mort dans l'exil, déplorant sans doute sa prévoyance ; et c'est vingt siècles après que je me trouve appelé à le justifier. Onomacrite fut d'autant plus à plaindre, que ce ne sont pas, pour l'ordinaire, des imprudences de cette nature qui provoquent le courroux du pouvoir ; il sait placer plus utilement ses rigueurs (1).

La petite île de Chrysès étoit à l'extrémité du promontoire, auquel elle tient par ses racines, et dont elle n'étoit séparée que par un détroit de neuf à dix brasses de profondeur : elle s'est donc nécessairement affaissée avec les bases qui la portoient. Ainsi, par un sort commun, sont abîmés sous les flots, et ce stérile rocher triste asyle de Philoctète, et ce vaste promontoire qui vomissoit des torrens de flammes : les dauphins se jouent sur les cimes éteintes des forges de Vulcain ; et le pilote tremblant d'être jeté sur ces écueils, regrette souvent, dans les terreurs d'une nuit obscure, le redoutable fanal, qui durant des siècles éclaira la route de l'Hellespont.

Quelques passages contradictoires d'auteurs anciens pourroient faire penser que l'île de Chrysès s'est aussi appelée Neæ (2) ; et il ne seroit pas impossible de soutenir cette opinion par l'autorité d'Étienne de Bysance, par celle de quelques vers de l'autel de Dosiades, et du commentaire de Saumaise sur cette production (3) : mais l'on aimera mieux sans doute adopter, de pure confiance, l'opinion de M. Barbié du Bocage, qui reconnoît la petite île d'Agio-Strati pour celle de Neæ. Voyez la planche XIII.

Dans Lemnos étoient deux villes considérables, ce qui lui avoit fait donner le surnom de Dipolis ; Myrina sur la côte occidentale, et Hephæstia sur le rivage opposé.

(1) Herod. Lib. VII, cap. 36.

(2) Plin. Lib. II, cap. 87 ; Lib. IV, cap. 12. Steph. et Suid. Verb. Νέαι. Antigon. Hist. Mirab., cap. 9.

(3) Cl. Salmasii ad Dosiadæ aras, Simmiæ Rhodii ovum, securim, Theocriti fistulam, notæ. Lutetiæ, 1619. On seroit d'abord tenté de croire qu'il est ici question d'un de ces marbres épargnés par les siècles, et sur lesquels des inscriptions ont conservé le souvenir de quelques événemens. Les autels, tels que ceux de Dosiades, étoient d'un autre genre : ce sont des monumens singuliers de cette active imagination des Grecs, qui, s'agitant en tous sens, cherchoit de nouveaux alimens dans le pénible et frivole mérite de surmonter des difficultés sans objet. L'autel de Dosiades, que je viens de citer, est une pièce de vingt-six vers, lesquels de mesures inégales et combinées, offrent sur le papier le dessin d'un autel avec sa corniche, ses moulures et sa base. On se plut à former ainsi diverses

Hephæstia, la ville de Vulcain ou du Feu, étoit la plus voisine des rivages brûlans dont elle recevoit son nom (1) : elle fut construite par une troupe de Pélasges qui, chassés d'Athènes, vinrent chercher un refuge à Lemnos : il paroît que la partie orientale de l'île étoit alors déserte, sans doute à cause de l'effroi qu'inspiroit le redoutable voisinage du volcan. Les naturels avoient dû préférer les fertiles cantons, et les vastes prairies qu'offre l'autre moitié de l'île. Ces anciens habitans furent long-temps désignés sous le nom de Sintiens, c'est-à-dire malfaisans; les Hellènes qui vinrent s'établir chez eux ne leur pardonnoient pas de vouloir conserver leur indépendance, et la terre qui les avoit enfantés : ce furent des barbares, puisqu'ils ne parloient pas grec; des rebelles, puisqu'ils osoient se défendre.

Près d'Hephæstia est la colline Mosychlon, où jadis une prêtresse suivie d'un brillant cortège alloit recueillir la terre sacrée : elle n'y faisoit point de sacrifices sanglans; mais implorant les dieux en faveur de la patrie, elle répandoit de l'orge et du froment, symboles de prospérité. Cette terre étoit ensuite apportée au temple, lavée, purifiée, et divisée en petites masses empreintes de la figure d'une chèvre, suivant Dioscoride (2), et de celle de Diane, suivant Galien (3). Celui-ci

figures, des œufs, des haches, des ailes, des flûtes de Pan; et Théocrite lui-même permit à sa muse ce genre de badinages, dont les anciens se sont excusés en les appelant Παίγνια, jeux d'enfans. Ces écarts de l'esprit, que le goût ne tolère que dans ses momens d'indulgence, durent se multiplier dans la décadence des arts : les Grecs s'occupèrent alors à se créer, et à vaincre des obstacles bien plus étranges encore, et dont on s'étonne qu'on ait même pu concevoir l'idée : ils firent des vers qui offrent les mêmes mots, soit qu'on les lise, suivant l'usage de leur langue et de la nôtre, de gauche à droite; soit que l'on commence par la dernière lettre du vers en remontant vers la première, à la manière des Hébreux et des Arabes; et ils les nommèrent Καρκινικὰ, Karciniques, du mot Καρκῖνος, crabe, parce que ces vers semblent imiter la marche particulière à ce crustacé.

Les Grecs charment encore leurs loisirs avec de tels amusemens, qui du moins exercent l'esprit, réveillent ses facultés, et donnent au talent une flexibilité, dont il peut ensuite faire un plus utile usage.

On a imprimé à Vienne, il y a quatre ans, un poème de quatre cents seize vers karciniques, dont le sujet est la peinture des troubles de Pologne. L'épître dédicatoire adressée à l'empereur de Russie, offre la même difficulté vaincue que le poème, dont il suffira de rapporter les premiers vers, pour donner une idée de ce genre de versification.

Νέαν ᾄσω μελίφωνον, ὦ φίλε, μῶσαν ᾀέν.
Ῥυπαρὰ, ἄνομα τὰ, ἄτα μόνα, ἄρα πῦρ.
Ἔθνη, ᾗ νομῇ πᾶσα πημονὴ ἦνθε
Νέα αἰνὰ τὰ νῦν, ἄτ' ἀνιᾶ ᾀέν.

Nos acrostiches, qui nous viennent au reste de ces mêmes Grecs, nos triolets, nos virelais, et même nos logogryphes, sont bien peu de chose en comparaison de semblables merveilles.

Peu de personnes savent sans doute qu'il existe à Paris un vers karcinique sur un monument public : autour d'un bénitier placé dans une petite église de la rue Neuve-Saint-Etienne, à l'Estrapade, on lit ce vers :

Νίψον ανομηματα μὴ μόναν ὄψιν.

Lave tes péchés, et non pas seulement ton visage.

(1) Les Grecs appeloient Héphaistos le dieu du feu, ou plutôt le feu déifié. On a donné de ce mot, ainsi que du mot Mosychlon, diverses étymologies assez invraisemblables, et peu analogues au génie de la langue. Vid. Phavorini Lexic. et Etymolog. mag. Ne pourroit-on pas supposer avec plus de raison, que ces dénominations appartiennent à l'ancienne langue des premiers habitans antérieurs aux Hellènes, de ces Sintiens ἀγριοφώνων?

(2) Dioscor. Lib. V, cap. 113.

(3) Galen. de Simpl. Med. temp Lib. IX, cap. 2. Galien n'est pas le seul médecin que la renommée de la terre

fut témoin de cette cérémonie; il recueillit, des personnes les plus instruites de l'île, une suite d'observations qui attestoient l'efficacité du remède; et il assure en avoir fait lui-même une longue et heureuse expérience dans le traitement des ulcères, et des plaies causées par des morsures venimeuses.

Lorsque je parlai la première fois de cette terre sigillée de Lemnos, ce fut avec ce mépris des anciennes opinions, qu'à l'âge où j'étois alors on prend si souvent pour de la supériorité. Je me demande aujourd'hui, s'il est probable qu'un remède employé depuis trois mille ans, avec une confiance qui n'a jamais souffert d'altération, soit absolument sans aucune vertu, et ne doive sa réputation qu'à une perpétuelle erreur. Le savant Galien, qui alla exprès à Lemnos pour examiner sur les lieux mêmes ce remède alors si accrédité, et qui entre dans les détails des succès qu'il a obtenus, se seroit-il constamment trompé? Cette question mérite du moins d'être examinée; et si l'on rapproche les récits des anciens d'expériences récentes, peut-être ne rejetera-t-on pas l'idée qu'une terre volcanique peut produire quelques effets salutaires sur des maux extérieurs.

Si la confiance que l'on accorde à la terre sigillée de Lemnos ne lui est pas dûe, il faut convenir qu'il n'y eut jamais d'usurpation plus heureuse : la colline Mosychlon a vu la mer engloutir les forges de Vulcain et en éteindre les feux; un vaste promontoire, une île entière ont disparu; Bysance, devenue la capitale du monde, a plusieurs fois changé de maîtres : la renommée de la terre de Lemnos est seule restée inaltérable depuis Philoctète jusqu'à nos jours. Le culte antique des dieux de Lemnos a été anéanti, mais la religion qui le remplace s'est prêtée aux habitudes des peuples; elle daigne consacrer aussi par ses pieuses cérémonies le remède, dont on remercie annuellement le Ciel depuis plus de trente siècles.

Le six août, les prêtres de la ville qui s'appeloit jadis Hephæstia, viennent en cérémonie dans une chapelle élevée sur les fondemens d'un petit temple antique : c'étoit, ou le monument élevé à Philoctète près de la caverne dans laquelle on prétendoit qu'il avoit habité, ou un

de Lemnos ait attiré sur les lieux qui la produisent; ils furent visités, vers le milieu du 16e siècle, par le docteur Étienne Albacario, alors attaché à l'ambassadeur Busbec, célèbre par les lettres instructives et élégamment écrites, qu'il nous a laissées.

L'Egeo redivivo, etc., di F. Piacenza, Napolitano, 1688.

temple de Mercure auquel une partie de cette montagne étoit consacrée (1). Les notables de l'île, les habitans des villages voisins, et les Turcs eux-mêmes réunissent leurs prières à celles du clergé; on fouille l'ouverture qui l'année précédente avoit été recouverte et comblée avec soin; et lorsque les ouvriers sont parvenus à la veine précieuse, on en extrait une quantité peu considérable, et toujours à-peu-près la même (2). Rapportée à l'église, on en forme, comme autrefois, de petits pains sur lesquels le chiffre du grand-seigneur remplace l'image de Diane qui jadis les distinguoit. La plus grande partie de cette terre ainsi préparée est envoyée à Constantinople, pour la pharmacie du sérail.

Les feux qui s'exhaloient de ces lieux sont assoupis, mais ne sont pas éteints; de violentes secousses font craindre fréquemment de nouvelles catastrophes. Le sol de la colline s'est recouvert, avec le temps, d'une légère couche de terre végétale, qui produit des légumes et des fruits en abondance : sa fécondité actuelle fait oublier aux cultivateurs les dangers passés, et ceux qui les menacent encore. Près de là se retrouve la fontaine consacrée à Apollon-Lycius (3); ses eaux forment un petit ruisseau qui descend à la mer dans le port d'Hécaton-Kephalès. Ce port qui prend son nom d'un beau village qui le domine, a son entrée dans un golfe qui lui-même est déjà un abri sûr pour les bâtimens : un peu plus loin, au fond de la baie, est un autre port que les Grecs appellent Bourgna.

Les navigateurs étrangers qui fréquentent ces mers ont souvent donné aux ports, aux montagnes, des noms analogues aux sensations qu'ils y éprouvoient; ou bien ils les ont placés sous la protection des Saints qui obtenoient le plus leur confiance : le temps a confirmé, au moins pour eux, ces dénominations qu'ils se sont transmises; leurs cartes les ont consacrées; et les habitans à qui ils les ont apprises, croient souvent se faire mieux entendre, s'ils s'en servent avec les voyageurs.

Mes cartes ayant pour premier objet d'être utiles à la navigation, j'ai dû associer ces noms nouveaux, et qu'on peut dire supposés, aux noms Grecs, les seuls véritables : c'est ainsi que le port de Bourgna, où tant de fois les marins ont béni le ciel d'avoir pu trouver un abri, est aussi

(1) Sophocl. in Philoct., v. 1493.

(2) Belon, observ. de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, etc, 1555.

Baile a rassemblé avec son érudition ordinaire, tout ce que les anciens et les modernes avoient dit jusque-là sur l'île de Lemnos. Voy. son Dictionnaire, art. Lemnos.

(3) Sophocl. in Philoct., v. 1596.

le port Paradis, et que celui de Moudros, le plus beau de tous, est dédié à saint Antoine.

Ce port immense, si vaste, si profond, où la fureur des vents ne peut jamais pénétrer, seroit facile à défendre par des forts et des batteries, que l'on construiroit sur les hauteurs qui en dominent l'entrée: il offre dans son prolongement les sinuosités, les îlots, toutes les circonstances locales, toutes les facilités desirables pour former un grand établissement de marine. Une des anses intérieures n'est séparée que par un isthme de huit cents toises, d'un autre port moins vaste, mais sûr, et ouvert au seul vent de sud-ouest, dont il seroit même facile de le défendre par une courte jetée. Cet isthme, presqu'au niveau de la mer, n'a pas toujours existé : formé par les terres qu'a charriées la rivière, il pourroit sans de grands travaux être coupé par un canal; et l'on établiroit ainsi une communication entre le grand port de Moudros et le port de Koudia. Au reste, toutes les côtes de l'île offrant également des rades et des ports, les bâtimens y peuvent aborder par tous les vents, et trouver ainsi toujours des abris contre la tempête, ou contre un ennemi supérieur.

La montagne de Therma doit son nom à une source d'eau chaude qui sort de sa base du côté du nord-est; son sommet, le plus élevé de l'île, est cent soixante-quatorze toises et demie au-dessus du niveau de la mer : les eaux thermales ont fait monter le thermomètre de Réaumur à trente-un degrés; elles ne paroissent point contenir de principes sulfureux, mais seulement du fer, dont tous les terrains voisins sont abondamment chargés, et qu'on pourroit même exploiter avec succès. L'aiguille aimantée décline sur le sommet du mont Therma, de vingt-deux degrés plus à l'ouest, que sur le bord de la mer à l'est du port Saint-Antoine; observation répétée dans deux voyages différens, et dont le résultat a toujours été le même.

Du sommet du mont Therma, la vue s'étend sur toutes les îles du nord de la mer Égée, ainsi que sur la côte de Thrace, et plonge sur le port de la ville de Myrina, qui dans les temps modernes a pris le nom de Lemnos, ou plutôt n'a retenu que celui-ci; car il paroît que cette ville étoit également désignée par ces deux noms (1). Fondée par le roi Thoas, elle avoit reçu le nom de Myrine sa femme, fille de Créthéus,

(1) Le poète l'appelle Lemnos, ville bien bâtie, *Λῆμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον*. Odyss. Lib. VIII, v. 283.

princesse qui ne doit pas être confondue avec la reine Amazône dont nous avons déjà rappelé la mémoire. C'est à Myrina qu'abordèrent les Argonautes après leur départ de Thessalie. Jason, invité à descendre du vaisseau qui les porte, est introduit dans la ville et conduit au palais d'Hypsipyle; il traverse de superbes portiques, et s'assied près de la reine sur un siège richement orné. Le poète qui chante les exploits de ces hardis navigateurs, étoit autorisé par les expressions d'Homère à supposer quelque magnificence aux édifices de la ville de Myrina (1).

Les Argonautes arrivoient à Lemnos dans une circonstance où cinquante-deux héros ne pouvoient manquer d'être accueillis; les Lemniennes punies par Vénus dont elles avoient négligé les autels, et abandonnées de leurs époux, avoient dans leur fureur immolé le même jour tous ceux qui se trouvoient dans l'île. A l'approche des Argonautes, elles crurent d'abord voir en eux de redoutables vengeurs; mais après un léger combat, revenues de leur erreur, elles surent faire oublier à ces étrangers les fatigues de la mer, et même quelque temps le but de leur brillante entreprise : ils restèrent deux années entières à Lemnos, et y laissèrent des gages de leurs amours, assez nombreux pour former une nation distincte sous le nom de Myniens. Quatre générations après, ceux-ci furent chassés de Lemnos par les Pélasges, et allèrent chercher un asyle chez les Lacédémoniens, qui les reçurent par respect pour la mémoire de Castor et Pollux; mais ces étrangers ayant donné de justes sujets de mécontentement à leurs hôtes, furent obligés de quitter cette contrée : ils s'établirent dans l'île de Callisté, nommée ensuite Théra, et aujourd'hui Santorin.

L'île de Lemnos est une des mieux peuplées de l'Archipel, en raison de son étendue; et d'après des renseignemens assez probables, si je ne puis dire parfaitement sûrs, il paroît que l'on peut porter jusqu'à trente mille le nombre de ses habitans.

Le port de Myrina, ou de Lemnos, offre tous les avantages que l'on peut desirer; la ville l'entoure, et un fort avancé le protège. On y construit des bâtimens de toute espèce, et même des vaisseaux de guerre, avec des bois apportés des côtes de la Thrace et de la Macédoine. Le fort est ordinairement occupé par une très-foible garnison turque : lè reste de l'île jouit assez paisiblement des abondantes productions du sol le plus

(1) Apollon. Rhod. Lib. I. Λῆμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον. Hom. Odyss. Lib. VIII, v. 285. Sophocl. in Philoct. v. 1596.

fertile; et de nombreux troupeaux se multiplient dans toutes les parties qui ne sont pas aussi favorables à la culture. De vastes prairies s'étendent au nord du port de Moudros; ce sont sans doute ces pâturages que Strabon appelle Eubœa, nom qui indique un endroit propre à nourrir des bœufs (1). A l'orient de cette prairie, sont des terrains montueux, couverts de vignes, où l'on rencontre plusieurs villages qui n'ont pas été déterminés sur le terrain, et que l'on n'a pas placés sur la carte.

De toute cette côte, l'on apperçoit le mont Athos : les poètes et les historiens se sont accordés pour célébrer son extrême élévation.

Ἄθως σκιάζει νῶτα Λημνίας ἀλός.

« L'Athos, dit Sophocle, couvre de son ombre la surface de la mer » de Lemnos. »

Ingenti tellurem proximus umbrâ
Vestit Athos, nemorumque obscurat imagine pontum.
Stat. *Theb. Lib. V, v. 51.*

Les navigateurs qui traversent ces parages, sont frappés de ce spectacle, et observent un effet commun, il est vrai, à toutes les côtes élevées derrière lesquelles se couche le soleil, mais bien plus sensible, lorsque c'est une montagne isolée qui projette le cône de son ombre sur la surface de la mer.

« Le matin, dit le chantre des Argonautes, on découvrit le mont Athos. » Il est éloigné de Lemnos, du chemin que peut faire un vaisseau léger, » depuis le matin jusqu'à midi : l'ombre de son sommet couvre une partie » de l'île, et s'étend jusqu'à la ville de Myrina (2). »

Pline et Solin confirment cette assertion (3), et Plutarque ajoute que l'ombre du mont Athos atteignoit une vache de bronze, qui ornoit la place publique de Myrina (4).

De ces témoignages, qu'il est difficile de révoquer en doute, on a cru pouvoir inférer quelle est la hauteur de l'Athos : il faudroit pour cela connoître avec précision son éloignement de Lemnos, l'angle que fait cette distance avec le méridien du lieu de l'observation, et la figure

(1) Strab. Lib. X, pag. 449.

(2) *Ἄθω ἀνέτελλε κολώνη*
Θρηικίη, ἣ τόσσον ἀπόπροθι Λῆμνον ἐοῦσαν,
Ὅσσον ἐς ἔνδιόν κεν ἐΰστολος ὁλκὰς ἀνύσσαι
Ἀκροτάτῃ κορυφῇ σκιάει καὶ ἐσάχρι Μυρίνης.
Apollon. Rhod. Lib. I, v. 608.

(3) Plin. Lib. IV, cap. 12. Solin. cap. 11. Salmas. ad Solinum. Etymol. mag. verb. Ἄθως.

(4) *Ἄθως καλύπτει πλευρὰ λημνίας βοός.*
Ἐπιβάλλει γὰρ ἡ σκιὰ τοῦ ὄρους (ὡς ἔοικε) τινὶ βοιδίῳ, μῆκος ἀποτείνουσα διὰ τῆς θαλάττης οὐκ ἔλαττον ἑπτακοσίων σταδίων.
Plutarch. de facie in orbe lunæ.

de la montagne. Ces observations sont au nombre des matériaux que j'ai perdus, avant d'en avoir déduit les résultats.

La seule connoissance positive que l'on me doive relativement à cette question, c'est la position de Myrina et celle de la côte nord de Lemnos, jusqu'à présent incertaines.

La carte indique une ligne tirée de la montagne de Therma, au sommet du mont Athos : une ligne semblable tirée d'un autre point nous eût fait connoître la distance de l'Athos à Myrina; elle n'existe pas sur la minute qui a été conservée de cette carte. Du mont S.-Antoine on a tiré une autre ligne; mais au lieu d'être dirigée vers le sommet de la montagne, elle l'est sur le cap sud-ouest de la presqu'île, et il faudroit, pour en tirer parti, n'avoir pas perdu la carte de cette côte, qui nous eût donné la distance de l'axe de l'Athos au cap sud-ouest.

Ces données certaines, et qui eussent conduit à la solution du problême, n'existent plus pour moi : je ne puis donc m'aider que des passages des anciens qui indiquent cette distance. Il est impossible de rien inférer des expressions beaucoup trop vagues d'Apollonius; on ne sauroit non plus accorder une pleine confiance aux longitudes et aux latitudes de Ptolémée, presque toujours défectueuses. Suivant ce géographe, Myrina seroit éloignée de l'Athos de 1° 1′ 56″; et le calcul démontre qu'il faudroit alors environ 800 toises de hauteur à la montagne, pour que son ombre parvînt à Myrina, vers la fin d'avril, au coucher du soleil. Les astronomes Grecs les plus habiles n'avoient aucun moyen de déterminer, à une demi-heure près, les longitudes : Ptolémée lui-même s'est constamment trompé d'un quart de degré sur la latitude de son propre observatoire d'Alexandrie, et il se trompe de plus d'un degré sur la latitude de Lemnos. Je crois donc devoir préférer la distance de 87,000 pas, assignée par Pline, quoiqu'elle ne puisse être regardée comme une mesure rigoureuse, puisque les anciens n'avoient pas de moyens pour mesurer le sillage d'un vaisseau : nous n'en avons nous-mêmes encore que de très-inexacts.

Lemnos, dit Pline, est éloignée de l'Athos de 87,000 pas (1). Je remarquerai que la mesure énoncée en pas par l'auteur latin, est probablement traduite d'une mesure qui lui avoit été indiquée en stades : Pline

(1) Lemnos quæ ab Atho LXXXVII passuum....... Oppida habet Hephæstiam et Myrinam, in cujus forum solstitio sol ejaculatur umbram. Plin. Lib. IV, cap. 12.

a supposé que c'étoient des stades olympiques, mais je suis fondé à croire que l'auteur dont il empruntoit ces détails avoit employé des stades plus courts, tels que ceux dont se sert Hérodote, et que d'Anville a fixés à 76 toises; il faudroit donc alors réduire la distance indiquée par Pline, dans le rapport du stade olympique au stade d'Hérodote, c'est-à-dire de 94 toises 3 pieds à 76 toises. Je suis d'autant plus fondé à soupçonner la réalité de ce mécompte, que je prouverai bientôt, en décrivant l'isthme de l'Athos, que Pline est tombé dans cette même erreur, lorsqu'il évalue en pas romains les douze stades donnés par Hérodote à cet isthme; et il est bien probable qu'il avoit pris dans un même auteur la longueur de l'isthme et l'éloignement de Lemnos.

Nous adopterons donc la distance donnée par Pline, en la rectifiant et la réduisant à 69,967 pas. Le pas romain a été évalué par M. Gosselin, à 4 pieds, 6 pouces, 8 lignes $\frac{750}{1000}$, ou 4 pieds $\frac{561}{1000}$ (1); d'après laquelle évaluation, les 69,967 pas romains égalent 53,186 toises; telle est donc la distance que l'on supposoit du temps de Pline entre Lemnos et le mont Athos : elle est d'autant plus vraisemblable qu'elle se trouve confirmée par Plutarque, qui la compte de 700 stades, lesquels à 76 toises feroient 53,200 toises, somme presqu'égale à celle que donne l'énoncé de Pline rectifié. Cette conformité présente un rapprochement curieux, et devient un motif de plus de probabilité.

La distance indiquée par Pline et par Plutarque n'exige que 713 toises de hauteur, pour que l'ombre de l'Athos puisse arriver à Myrina; et ce doit être à peu près sa véritable élévation, ce qui fait de l'Athos une montagne moins élevée que les sommets de l'Auvergne et ceux des Pyrénées, moins haute que l'Olympe de Thessalie, auquel Bernoulli donne 1017 toises (2) : mais l'Athos ne fait point comme celui-ci, partie d'une chaîne de monts dont les masses collatérales atténuent la hauteur apparente; il est isolé; l'œil embrasse à la fois son sommet, et la ligne horizontale des eaux; il en paroît plus gigantesque : et d'ailleurs sa cime chargée d'épaisses nuées est souvent le foyer des orages; par sa position, il offre aux navigateurs des dangers, dont le souvenir se réveille à son aspect dans les jours mêmes les plus sereins :

(1) Géographie de Strabon. Tom. I, pag. lix. M. d'Anville l'avoit auparavant évalué à 4 pieds 6 pouces 5 lignes : une si légère différence entre les opinions de ces deux savans est indifférente à la question qui nous occupe.

(2) Buffon. Epoque de la Nature, page 303.

faut-il s'étonner qu'il ait été jugé avec un peu d'exagération, et que la frayeur qu'il inspire soit devenue pour lui un moyen de grandeur et de renommée?

L'admiration que l'Athos avoit inspirée aux anciens a engagé plusieurs modernes à s'en occuper; malheureusement ce n'étoit pas sur les lieux : tous ceux qui de leurs cabinets ont voulu découvrir ses dimensions, se sont plus ou moins trompés : les uns n'ont pas eu égard dans leur calcul, à la courbure de la terre; d'autres n'ont point tenu compte de l'étendue que présente aux rayons du soleil couchant l'épaisseur de la montagne, depuis sa base jusqu'aux deux tiers de sa hauteur; et ils semblent l'avoir considérée comme une véritable colonne : aucun n'a réfléchi que la place publique de Myrina étoit probablement exhaussée de quelques toises au-dessus du niveau de la mer, et la vache de bronze encore au-dessus du sol de la place : par une suite de ces inadvertances, ils ont obtenu de leurs calculs des résultats, d'après lesquels l'Athos seroit plus élevé que le Chimborazo, le point le plus exhaussé du globe, et dont le dernier sommet est resté inaccessible au plus intrépide des voyageurs (1).

Il n'y avoit eu d'observation faite à Lemnos que par le P. Angelo Loredano, en 1658; mais ce Jésuite n'étoit pas un Père Parennin, ou un Père Boscovich, et il n'avoit point d'ailleurs les moyens qu'exigent de telles observations : il n'est même pas dit qu'il eût une montre, instrument à cette époque encore assez rare; et, s'il en avoit une, il seroit aisé de prouver qu'elle étoit fort mal réglée. Riccioli rapporte l'observation du P. Loredano, et en tire des conséquences assez justes, mais il n'a pas su reconnoître l'erreur provenant du moment du coucher du soleil, mal saisi par l'observateur (2).

M. Kæstner, savant professeur de Goettingue, dans un long mémoire sur cette question, n'a pu que discuter avec sagacité ce qui avoit été dit avant lui (3).

Pour approcher de la vérité, autant qu'on le peut lorsqu'on ne réunit

(1) Physionomie de Végétaux. pag. 67.
Le Chimborazo a été mesuré par le célèbre M. d'Humboldt, dont les sciences ont reçu et attendent encore de si grands services : il a déterminé la hauteur totale de cette fameuse montagne, à 3350 toises au-dessus du niveau de la mer. Malgré la difficulté de respirer qui lui avoit déjà causé de violens accidens, il étoit parvenu à la hauteur de 3015 toises, et s'efforçoit de continuer sa marche pénible, lorsqu'il s'est trouvé invinciblement arrêté par des précipices, des crevasses, et des neiges trop peu solides pour le soutenir.

(2) Geographia reformata. Lib. IV, cap. 15, de altitudine absolutâ montis Athi, ex ejus solstitiali umbrâ vespertinâ exacte determinatâ.

(3) Beschreibung der Ebene von Troja, etc., p. 231. Ueber Hœhe und Schatten des Athos. Leipzig. 1792.

pas les données nécessaires, il falloit que cet objet appelât quelques instans l'attention d'un astronome, que sa supériorité dans les sciences exactes pourroit dispenser d'être encore un littérateur distingué, et qui, sous ce double rapport, est l'organe le plus digne que pût choisir une compagnie, qui compte parmi ses membres des Lagrange, des Laplace, des Cuvier, etc.

Le ton d'assurance que je me suis permis, en déterminant la hauteur de l'Athos, d'après la distance indiquée par Pline et Plutarque, a déjà dû faire soupçonner que je me sentois soutenu d'un puissant auxiliaire, dont les calculs commandent la confiance. En effet, M. Delambre a daigné venir à mon secours, et résoudre toutes les difficultés qu'offre la discussion dans laquelle je m'étois témérairement engagé. Sa réponse à mes questions est un excellent mémoire, que je regrette de ne pouvoir transcrire ici en entier. De son travail résulte la certitude que l'Athos ne peut être compté parmi les grandes montagnes de notre globe, quand bien même la distance de Lemnos à cette presqu'île seroit plus forte que je ne l'ai estimée; et il en résulte également que les circonstances rapportées par les anciens n'ont rien qui ne soit possible, et même vraisemblable.

M. Delambre ne s'est pas contenté de dissiper tous les doutes, de rectifier toutes les erreurs, et d'apprécier les probabilités qui lui étoient soumises; il a voulu conclure d'avance les résultats des observations qui pourront être faites un jour : la table suivante, en remplissant cet objet, prouve que quand même la distance de Lemnos à l'Athos se trouveroit plus forte que je ne l'ai supposée, l'ombre de cette montagne pourroit encore parvenir à Myrina, sans que pour cela l'Athos eût une très-grande élévation.

« Les 700 stades de Plutarque, dit M. Delambre, en les supposant de 76 toises, font environ 56 minutes de degré d'un grand cercle de la sphère : si on les supposoit de 94 toises et demie, ils ne feroient pas 1° 10'; je supposerai pour la distance des valeurs différentes, les unes au-dessous, les autres au-dessus de ces valeurs extrêmes, les autres intermédiaires; et nous verrons que dans toutes ces suppositions, le mont Athos n'aura jamais qu'une hauteur médiocre et très-admissible. »

DISTANCES SUPPOSÉES, EXPRIMÉES EN MINUTES, D'UN GRAND CERCLE DE LA TERRE.	LES MÊMES DISTANCES, EXPRIMÉES EN TOISES.	HAUTEUR INVISIBLE du MONT ATHOS.	HAUTEUR VISIBLE.	HAUTEUR TOTALE.	DÉCLINAISON du SOLEIL.	ÉPOQUES de L'ANNÉE.	OBSERVATIONS.
0° 52′	49339	284 t.	374 t.	658 t.	17° 54′	9 ou 10 Mai. et 1er ou 2 Août.	Ces deux dernières colonnes supposent l'angle de direction, ou l'azimut du mont Athos de 66°. En diminuant cet angle, on augmenteroit la déclinaison du soleil, et l'époque du phénomène se rapprocheroit du solstice autant qu'on voudroit. Mais si l'on conserve l'angle de 66°, alors depuis le 10 mai jusqu'au 1er août, le soleil étant plus élevé que le sommet de la montagne, quand il arrive au même azimut, l'ombre n'atteindroit plus Lemnos, et se perdroit dans la mer.
53	50288	283	389	672	17 54		
54	51237	282	404	686	17 53		
55	52186	281	419	700	17 53		
56	53135	279	434	713	17 52		
57	54084	277	450	727	17 52		
58	50032	275	466	741	17 51		
59	55981	273	481	754	17 51		
60	56930	271	497	768	17 50		
61	57879	268	514	782	17 50		
62	58828	265	531	796	17 50		
63	59776	261	549	810	17 49		
64	60725	257	567	824	17 49		
65	61674	253	585	838	17 49		
66	62623	249	603	852	17 49		
67	63572	245	621	866	17 48		
68	64521	241	640	881	17 48		
69	65470	236	658	894	17 48		
70	66418	231	677	908	17 47		
71	67367	226	697	923	17 47		
72	68316	221	717	938	17 47		

« Les deux premières colonnes renferment les distances supposées entre Athos et Myrina : la première exprime ces distances en degrés, et la seconde les exprime en toises.

La troisième colonne exprime la hauteur cachée par la convexité de la terre.

La quatrième colonne montre la hauteur visible, c'est-à-dire la partie de la montagne qui s'élève au-dessus de l'horizon de Myrina, la seule par conséquent qui puisse faire ombre.

La cinquième colonne, somme des deux précédentes, est la hauteur totale du mont Athos, suivant les diverses suppositions de distance. Toutes ces hauteurs sont médiocres; et comme il y a tout à parier que la distance n'est pas au-dessous de 50,000 toises ni au-dessus de 68,000, il en résulte que la hauteur du mont Athos est au-dessus de 600 toises, et au-dessous de 900 (1). »

(1) « Il faut dire comment j'ai calculé cette table, pour qu'on puisse la vérifier et la continuer, si on le juge à-propos. »

« Je prends pour donnée, la distance en minutes du grand cercle, et je suppose le degré de 56,930 toises, c'est à fort peu près ce qu'il doit être entre 39 et 40° de latitude suivant nos mesures. Cette distance donnée, je calcule la distance du pied du mont Athos au

« Je crois, ajoute M. Delambre, le problème éclairci autant qu'il a » besoin de l'être. La hauteur du mont Athos n'est que médiocre, et » cependant il peut étendre son ombre sur Myrina, aux environs du » solstice. Si l'on veut que la durée du phénomène se prolonge jusqu'au » jour du solstice, on donnera plusieurs milles à la base de la mon- » tagne, ce qui n'a rien que de très-naturel.

» On pourroit multiplier les calculs à l'infini, mais sans aucun » avantage réel. Il n'y avoit qu'une question qui présentât quelqu'in- » térêt : comment concilier les récits sur l'ombre du mont Athos » avec la hauteur probable de cette montagne? Cette question me » paroît pleinement résolue. »

Au reste, tous les doutes, s'il en reste encore, seront bientôt éclaircis. Le mont Athos va être observé, et décrit par un voyageur zélé, qu'un style élégant et pur place déjà parmi les écrivains appelés à conserver les vrais principes du goût, dans les circonstances périlleuses où il se trouve. M. Alexandre de la Borde a formé le projet courageux d'aller passer six mois au mont Athos, pour y bien reconnoître cette pénin- sule, de tout temps consacrée au culte de la divinité; pour observer cette république religieuse qui, au milieu d'un empire souvent déchiré par l'anarchie et livré aux plus affreux désordres, présente au malheur et au repentir un asyle révéré des Musulmans eux-mêmes.

zénit de Myrina, et cette distance au zénit est toujours $= 90° + \frac{1}{2}$ distance de Myrina au mont Athos; ainsi, en supposant 52′ pour la distance terrestre, la distance au zénit sera 90° 26′. »

« Je suppose ensuite que le centre du soleil est à même distance du zénit de Myrina; je diminue cette distance de 16′, j'ai la distance du bord supérieur du soleil au zénit de Myrina. Je calcule la réfraction du bord supérieur du soleil, je la retranche de la distance vraie du bord au zénit, j'ai la distance apparente. Je suppose à présent que la montagne est justement assez haute pour cacher le soleil tout entier. Pour trouver la hauteur de la montagne au-dessus de l'horizon, ou la partie visible, je multiplie la distance en toises de Myrina au mont Athos, par la cotangente de la distance du bord du soleil au zénit. A cette hauteur, j'ajoute la partie de la montagne qui est cachée par la convexité de la terre, et qui se trouve par cette formule; *rayon de la terre* × *tangente de la distance terrestre* × *tangente de la* $\frac{1}{2}$ *distance terrestre*. Je fais le rayon de la terre 3,271,900 toises. L'incertitude qui reste sur le rayon ne peut affecter sensiblement la hauteur. »

« Je suppose ici, commé Apollonius, que c'est le sommet du mont Athos qui jette son ombre; mais si ce sommet étoit fort aigu et moins large que la partie supérieure du disque solaire, cette partie trop étroite ne donneroit pas d'ombre, ce à quoi personne ne paroît avoir pensé. Ainsi, dans le cas où la montagne finiroit en pointe, tout ce qui seroit moins large que la corde correspondante du disque solaire, ne seroit pas compris dans mon calcul, et tous mes nombres seroient trop foibles; mais il est presque impossible qu'il y ait 100 toises, peut-être même 50, à ajouter à mes hauteurs totales; et peut-être même n'y a-t-il pas d'erreur. Cependant il seroit bon d'avoir la figure de la montagne telle qu'on la voit de Myrina. »

« Dans mes hypothèses, l'ombre du mont Athos s'étendroit indéfiniment; mais si l'on veut qu'elle se termine au forum de Myrina, il suffira d'ôter quelques toises de mes hauteurs. Le bord supérieur du soleil enverra des rayons qui, rasant le sommet de l'Athos, iront tomber dans le forum de Myrina; ou bien comme l'ombre doit tomber sur les flancs de la vache, et que cette vache peut être élevée de quelques toises sur le sol du forum, et le forum lui-même de quelques toises au-dessus de la mer, il est inutile de rien retrancher de mes hauteurs : l'ombre ira tomber sur la vache, où elle se terminera. » *Lettre de* M. Delambre.



Tome II. pl. 15

PLAN
DE L'ISTHME
DU
MONT ATHOS
Levé sur les Lieux
en 1791

Stades de 76 Toises chacun

Toises de France

SINGITICUS SINUS

GOLFE DE MONTE SANTO

Ruisseau

Tchiftlik de Caladarno

Vestiges du Canal de Xerxes

Tchiftlik de Metochi

de Vatopedi

STRYMONICUS SINUS

GOLFE DE CONTESSE

Cap Blanc

RUINES
DE LA VILLE DE
SANE
ensuite appelée
URANOPOLIS

Gravé par Doudan Rue et Porte S.t Jacques N.o

Ecrit par Giraldon

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Les recherches de M. de la Borde pourront avoir plus d'un genre d'utilité; peut-être lui devrons-nous la découverte de quelques manuscrits échapés au zèle plus ardent que bien dirigé de M. de Villoison. Cet Académicien, qui m'avoit accompagné en 1784 à Constantinople, fit l'année suivante un assez long séjour au mont Athos : il s'y rendit muni de toutes les recommandations qui devoient le faire accueillir dans les monastères, et lui ouvrir les portes de leurs bibliothèques; mais il ne suffisoit pas d'y porter cette même passion du travail qui lui avoit valu, presqu'au sortir de l'enfance, une grande renommée : il falloit encore y joindre l'art non moins précieux de ne pas effaroucher la confiance, de ne pas laisser deviner ses préventions contre les Grecs actuels jusque dans le sanctuaire de leur croyance : comment a-t-il pu paroître pénible à un si savant helléniste de montrer quelque bienveillance pour les enfans de ceux, dont les écrits faisoient ses délices et sa gloire?

PLANCHE XV.

Isthme du mont Athos.

En attendant que nous connoissions la position précise et la hauteur du mont Athos, je puis du moins attester la vérité d'un fait rapporté par Hérodote, que plusieurs autres historiens ont confirmé, et auquel les poètes et les orateurs ont fait souvent allusion.

La flotte de Darius avoit été dispersée, et en grande partie détruite par une violente tempête, en essayant de doubler le promontoire de l'Athos. Xerxès, pour éviter un pareil malheur, résolut de percer l'isthme, et fit passer sa flotte par un canal que creusa son armée. Cette opération qui présente d'abord à l'esprit une idée gigantesque, ne paroîtra plus invraisemblable, lorsqu'on connoîtra la nature du terrain, et les facilités qu'il offroit.

Commençons par relire le passage entier d'Hérodote.

« On avoit fait des préparatifs environ trois ans d'avance pour le mont Athos, parce que dans la première expédition, la flotte des Perses avoit essuyé une perte considérable, en doublant cette montagne. Il y avoit des trirèmes à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse. De là partoient des

détachemens de tous les corps de l'armée, que l'on contraignoit à coups de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédoient les uns aux autres. Les habitans de cette montagne aidoient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidoient à cet ouvrage. »

« L'Athos est une montagne vaste, célèbre et peuplée, qui avance dans la mer, et se termine du côté du continent, en forme de péninsule, dont l'isthme a environ douze stades. Ce lieu consiste en une plaine, avec de petites collines, qui vont de la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Torone, qui est vis-à-vis. Dans cet isthme, où se termine le mont Athos, est une ville grecque nommée Sané. En-deçà de Sané, et dans l'enceinte de cette montagne, on trouve les villes de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thyssos, et de Cléones. Le roi de Perse entreprit alors de les séparer du continent. »

« Voici comment on perça cette montagne. On aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les barbares se le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étoient au fond continuoient à creuser, les autres remettoient la terre à ceux qui étoient sur les échelles : ceux-ci se la passoient de main en main, jusqu'à ce qu'on fût venu tout au haut du canal; alors ces derniers la transportoient et la jetoient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine. Cela devoit arriver nécessairement, parce que le canal étoit sans talus, et aussi large par haut que par bas. Si les Phéniciens ont fait paroître du talent dans tous leurs ouvrages, ce fut surtout en cette occasion. Pour creuser la partie qui leur étoit échue, ils donnèrent à l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devoit en avoir, et à mesure que l'ouvrage avançoit, ils alloient toujours en étrécissant; de sorte que le fond se trouva égal à l'ouvrage des autres nations. Il y avoit en ce lieu une prairie dont ils firent leur place publique et leur marché, et où l'on transportoit de l'Asie une grande quantité de farine. »

« Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On auroit pu, sans aucune peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre, par dessus l'itshme; mais il aima mieux faire creuser

un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front (1). »

Le désastre éprouvé par la flotte de Darius, et qui avoit décidé du sort d'une guerre entreprise avec tant d'éclat, devoit avoir laissé de profondes impressions dans les esprits : il n'est pas étrange que Xerxès en ait été vivement frappé; qu'il ait cherché les moyens de soustraire aux mêmes dangers une flotte qui devoit suivre la côte pour soutenir l'armée, et lui fournir des vivres dans sa marche périlleuse, à travers des nations guerrières : un coup de vent, en supposant qu'il ne causât pas tous les malheurs dont le souvenir étoit encore récent, pouvoit disperser les vaisseaux, et les jeter sur des parages ennemis, sur les côtes des îles Cyclades ou de l'Eubée.

Un cap avancé est même aujourd'hui difficile à doubler; il faut souvent lutter des semaines entières avant d'y réussir; les trirèmes des anciens, ainsi que nos galères modernes, étoient en pareil cas forcées de céder à la violence d'un vent contraire, et d'aller chercher un refuge dans les ports où il pouvoit les conduire. Les vents du nord soufflent quelquefois deux mois de suite dans les mers de la Grèce; et une si longue absence de la flotte eût pu causer la perte, ou du moins le découragement des troupes.

L'Athos est une masse énorme, dont la large base tient au continent; mais originairement la montagne en étoit, ou plutôt en paroissoit séparée par une vallée étroite et peu profonde que remplissoient les eaux de la mer. Ce court détroit faisoit de l'Athos une île véritable, telle qu'en offrent si souvent les parties saillantes des côtes; telle que sur la côte de France le mont Saint-Michel, dont les basses marées découvrent l'isthme sablonneux.

Les terres dont les orages ont dépouillé le mont Athos, et celles qu'a chariées une petite rivière, torrent impétueux en quelques saisons de l'année, ont comblé le détroit, et ont fait de l'Athos une péninsule : cette gorge de nouvelle formation offre une surface assez unie, et presque par-tout de deux ou trois pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'antérieur aux temps historiques, ce changement n'en est pas moins certain. On conçoit donc qu'il ait été facile de creuser dans ces sables un canal assez large pour laisser passer deux galères, et que la

(1) Herod. Lib. VII, cap. 21, et seq. Traduction de M. Larcher.

nature mobile d'un terrain sans consistance, ait exigé les précautions dont les seuls Phéniciens prévirent d'abord la nécessité. Cette circonstance prouve qu'il régnoit de la confusion dans l'armée perse, que ses opérations étoient bien mal dirigées, puisque ce travail auquel le roi prenoit un si vif intérêt, n'étoit pas soumis à un ordre uniforme, et que chacune des divisions exécutoit à sa manière la partie dont elle étoit chargée.

Ce ne fut point, comme le dit Hérodote, par ostentation, et pour faire une vaine montre de sa puissance, que Xerxès préféra la construction d'un canal, au moyen que l'historien juge plus facile, et qui eût entraîné de grands inconvéniens. Il n'étoit pas impossible, il est vrai, de faire passer les galères sur l'isthme avec des rouleaux et des cabestans. On m'a montré dans les hécatonèses un isthme de la même nature que celui de l'Athos, mais à la vérité un peu moins large, qu'un corsaire maltais parvint à franchir dans une nuit. Il étoit bloqué par des vaisseaux turcs qui, au coucher du soleil, avoient mouillé à l'entrée du port, et dont les chefs, dans leur indolente sécurité, remirent au lendemain à s'emparer de leur foible ennemi. Les gens de l'équipage, nombreux, déterminés, et n'entrevoyant que cette seule voie pour échapper à une dure captivité, peut-être aussi, aidés par les habitans tous chrétiens, parvinrent à faire couler leur léger chébek sur les sables, et à gagner la rive opposée : un vent favorable les éloignoit et les sauvoit déjà, lorsque les capitaines turcs se préparoient encore à saisir une proie qu'ils avoient cru certaine.

Si, dans ce cas particulier, le désespoir a pu faire un effort extraordinaire, on n'en peut rien conclure pour une flotte de plusieurs milliers de bâtimens, dont un grand nombre eût éprouvé des avaries dans une si pénible manœuvre. Le canal n'étoit pas d'ailleurs uniquement destiné au passage momentané de la flotte; des renforts et de fréquens convois devoient se succéder, et l'on avoit le même intérêt à les préserver de tout danger.

Les vestiges du canal se distinguent encore, quoique les sables l'aient comblé en beaucoup d'endroits : sa direction a été parfaitement reconnue par M. de Chanaleilles et M. Racord, qui ont levé le plan de l'isthme : c'est donc faute d'avoir cherché avec assez d'intelligence, que Belon et Thevet assurent qu'on n'en voit plus aucunes

traces (1). Je les soupçonne d'avoir partagé l'incrédulité de Juvénal, qui dit avec peu de ménagement pour les Grecs, ses maîtres en poésie,

> Creditur olim
> Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
> Audet in historiâ (2);

ou d'avoir été trompés par les expressions exagérées des poètes et des orateurs, qui, prises trop littéralement, feroient croire que les flottes passoient à travers les flancs mêmes du mont Athos. Ces voyageurs y auroient en effet cherché vainement les traces de ce fabuleux ouvrage.

Nous apprécierons bientôt ce qu'étoit dans la réalité cette mer nouvelle, sur laquelle, dit Catulle, on vit l'élite des barbares naviguer et traverser l'Athos;

> Quum Medi peperere novum mare, quumque juventus
> Per medium classi barbara navit Athon (3).

Hérodote, comme on l'a déjà vu, s'exprime avec plus de mesure et de sagesse; et l'examen de ce passage sera un nouvel hommage rendu au père de l'histoire. Il dit que l'isthme avoit douze stades : c'est en effet son exacte largeur, puisqu'il a neuf cents et quelques toises, et que les stades employés par Hérodote, ne sont que de soixante-seize toises, comme d'Anville l'avoit déjà pensé. Cette évaluation du savant géographe se trouve ainsi confirmée par une preuve incontestable.

Le canal est un peu plus long que l'isthme n'est large, parce qu'il n'a pas été tracé en ligne directe : pour éviter des terrains qui eussent offert plus de résistance, et se maintenir dans la gorge jadis comblée, on en a suivi les sinuosités encore apparentes.

Il ne sera pas très-facile d'établir avec une parfaite certitude la largeur et la profondeur du canal. Dans les parties qui subsistent encore, le fond est rempli par des sables; les bords sont entiérement éboulés; et nulle part on ne peut avec précision juger quel étoit l'éloignement des deux rives. Deux galères pouvoient y passer de front; nous devons supposer qu'elles n'étoient point alors conduites à la rame, et qu'on les haloit du rivage, ce qui étoit plus prompt et bien moins pénible;

(1) André Thevet, Cosmographie Universelle. T. II, L. XVIII, p. 810. Observations de P. Belon, Liv. III, chap. 35.

(2) Juvenal, Sat. X, v. 173.

(3) Catul. de Coma Beren. v. 45.

il ne sera donc pas nécessaire d'ajouter à la largeur du bâtiment la longueur de deux rangs de rames.

On ne m'accusera point sans doute de vouloir atténuer le mérite de Xerxès, si je cherche quelques rapports entre son ouvrage et le monument à jamais célèbre du siècle de Louis XIV, si je consulte les proportions de ce canal dû au génie de Riquet, qui joint l'Océan à la Méditerranée, se fait réellement jour à travers des montagnes, et porte ses eaux et de grandes barques sur leurs sommets : il n'a que soixante pieds de largeur à la superficie de l'eau; nous donnerons ces mêmes soixante pieds au fond du canal de Xerxès, ce qui, en supposant les talus pratiqués sur un angle de quarante-cinq degrés, pour qu'ils aient la plus grande solidité, et en accordant douze pieds d'eau, portera la largeur supérieure à quatre-vingt-dix pieds. Aux douze pieds d'eau, il faut ajouter les trois pieds dont le terrain est élevé au-dessus du niveau de la mer, ce qui fera quinze pieds de profondeur totale. Ces mesures paroîtront bien fortes, si l'on observe que les galères de France et de Malte n'avoient que dix-huit à vingt pieds de largeur; que les galéasses de Venise, certainement bien plus grandes que les trirèmes des anciens, n'en avoient que trente, et ne tiroient que sept à huit pieds d'eau : cependant, malgré l'évidente exagération des données que nous consentons à adopter, il en résulte qu'un pareil canal de mille toises de longueur n'offre, d'après un calcul exact, que 31,250 toises cubes de terres à enlever. Deux hommes peuvent, dans un jour, enlever une toise cube de terre, et même la transporter, s'il est nécessaire, à quelque distance des bords de l'excavation. Il n'a donc fallu que 62,500 journées d'ouvriers pour terminer le canal de l'Athos, en le supposant même plus large qu'il n'étoit probablement. L'historien nous apprend que l'on s'étoit préparé long-temps pour l'exécution de ce grand projet. Il sera permis de croire qu'il n'y fut employé que peu de travailleurs, puisque deux mille hommes auroient pu l'exécuter en trente, ou quarante jours.

Cette entreprise n'exigeoit donc pas des forces aussi prodigieuses que celles dont disposoit le grand roi. Sans traîner tant de nations à sa suite, et sans traiter ses troupes avec autant de rigueur que le prétend Hérodote, il auroit pu étonner la Grèce par ce spectacle nouveau pour elle, et qui fit sur les esprits une impression si vive et si durable.

En effet, l'Athos entr'ouvert, l'Athos donnant à travers ses flancs

passage à une mer nouvelle, montrant tout-à-coup des milliers de voiles dans son sein, et tant d'autres exagérations non moins fortes, devinrent des métaphores usuelles, des objets de comparaison familiers aux poètes, et même aux orateurs : presque point de discours où cet événement ne fût rappelé, présenté comme le dernier terme de l'industrie humaine, et le plus grand effort du pouvoir.

Ce sont Lysias, Eschine, Aristide, Maxime de Tyr, qui exaltent les prodiges opérés par Xerxès, et nous présentent l'Athos comme l'éternel monument qui en consacre le souvenir à la postérité (1).

Les Grecs, fiers d'être échappés aux fers dont les avoit menacés le souverain d'un empire immense, entendoient volontiers exagérer des opérations infructueusement dirigées contre leurs ancêtres, et se plaisoient à voir rappeler des revers fameux qui faisoient la gloire de leur patrie. Les souvenirs de l'Hellespont et du mont Athos étoient des trophées qu'on leur présentoit toujours avec succès; et Lucien fut le seul qui, devenu agréable au peuple d'Athènes par la licence même de ses plaisanteries, osa le faire rire de ces lieux communs fastidieusement répétés.

Dans le traité où il donne des conseils si piquans et d'une critique si spirituelle aux rhéteurs de son temps, en feignant de leur indiquer des moyens certains pour charmer la multitude. « N'allez pas, leur dit-il, » imiter le bavardage d'Isocrate, ou le style de ce Démosthènes, auquel » la nature a dénié toute espèce de grace, encore moins les froides con- » ceptions de Platon; mais pénétrez-vous de nos auteurs modernes...... » Gardez-vous de rien écrire, de rien préparer; ce seroit une preuve de » foiblesse; dites sans hésiter tout ce qui s'offre à vous : qu'importe l'ordre » dans les idées? ce n'est pas là ce qui fait l'orateur; il s'agit de parler; » entassez, précipitez vos paroles; tout vaut mieux que de se taire... Nul » ménagement pour les autres, nulle pudeur pour vous-même; elle vous » perdroit.... Enrichissez votre mémoire de quinze, tout au plus de vingt » mots bien inconnus, ou au moins bien inusités : qu'ils soient bizarres » et incohérens, ne vous en inquiétez pas; parsemez-en abondamment » vos périodes. Ce n'est pas assez : jetez en avant quelques barbarismes; » et c'est alors que la foule émerveillée vous applaudira... N'oubliez pas

(1) Lysias. Orat. XXXI, p. 502. Æschin. de coronâ. Orat. græc. Tom. III, p. 522. Aristid. de dict. civili., pag. 170. Max. Tyr. Dissert. XX, T. I, p. 392.

» ces grands noms dont un orateur ne sauroit se passer; rappelez sans » cesse Marathon, Salamine et Platée; montrez toujours l'éclat du soleil » obscurci par les flèches des Perses, la fuite honteuse de Xerxès; et » que sur-tout dans vos phrases sonores, l'Hellespont soit constamment » passé à pied sec, et l'Athos navigué par des flottes (1). »

Les sarcasmes du satyrique ne découragèrent point le zèle et les habitudes des rhéteurs; le mont Athos ne perdit, ni ses droits auprès d'eux, ni sa place dans leurs déclamations; et Libanius, Themistius, Dion Chrysostome, jusqu'à des pères de l'église (2), continuèrent de célébrer avec emphase les immenses travaux et les inutiles efforts du grand roi. Si des hommes d'un talent distingué se permettoient encore ces moyens déjà décriés, on peut juger avec quelle confiance ils étoient employés par les orateurs vulgaires. Il y a, chez toutes les nations, de ces comparaisons rebattues, qui semblent une propriété publique, un champ commun à tous, et où les indigens persistent long-temps à chercher des ressources qui leur manquent ailleurs.

Il ne paroît pas qu'après la retraite des Perses, les habitans de la presqu'île aient eu le bon esprit d'entretenir le canal : il auroit été cependant pour eux un grand moyen de prospérité; leur pays seroit devenu l'entrepôt des productions de la Thrace, et la route habituelle du riche commerce de toutes ces côtes. La nécessité de doubler la montagne est encore aujourd'hui pour les petits bâtimens un motif d'inquiétude, et même un danger réel, constaté par de fréquens naufrages.

Nous venons de voir dans Hérodote qu'il y avoit cinq villes sur le mont Athos, sans compter celle de Sané placée sur l'isthme : elles existoient toutes encore du temps de Thucydide; mais au siècle de Pline et de Pomponius Mela, quelques-unes de ces villes n'étoient plus les mêmes, ou plutôt elles avoient changé de nom. L'ancienne Acroathos, bâtie sur le sommet de la montagne, se nommoit alors Apollonia; et il paroît que Sané prit le nom d'Uranopolis, lorsqu'une nouvelle ville fut élevée sur ses ruines par Alexarchus, frère de Cassandre roi de Macédoine (3). Thucydide et Pline autorisent cette opinion, en disant, le premier, que Sané est en dedans de l'isthme et près du canal; le second,

(1) Lucian. Rhetorum Præcept.

(2) Liban. declam. XXI, p. 534, edit. Morel. Dio Chrysost. Orat. III, p. 41. Themist. Orat. VI, p. 79. Greg. Naz. Orat. LXXXIII, p. 84, edit. Benedict.

(3) Athen. Lib. III, cap. 20. Pomp. Mela. Lib. IV.

en ne nommant pas Sané, et en citant Uranopolis, dont nous avons retrouvé des médailles sur le même emplacement qui convient à Sané (1).

J'ai fait graver une médaille d'Uranopolis : d'un côté, est un astre; de l'autre, on lit ces mots ΟΥΡΑΝΙΔΩΝ ΠΟΛΕΩΣ, autour d'une figure de femme assise sur un globe : elle élève la main droite, dont elle tient une couronne; et sur sa coîffure se remarque un objet terminé en pointe, qui peut-être indique les plumes dont les Piérides ont souvent la tête ornée : cette figure seroit alors celle de la muse Uranie. Si au contraire, c'est une étoile dont le temps a effacé les rayons divergens, on peut la prendre pour Vénus Uranie. D'autres médailles du même coin éclairciroient cette petite question, mais elles sont fort rares, et assez endommagées pour que l'on ait pu facilement se tromper en les décrivant. Dans tous les cas, la couronne que tient la figure indique des jeux solemnels, probablement ceux qui furent célébrés pour l'inauguration de la nouvelle ville. M. Visconti avoit déjà prouvé que les couronnes placées dans les mains de Minerve et de Jupiter, sur les médailles de Philétaire et de Nicomède, rappellent les jeux qui se célébroient à Pergame et à Nicomédie, en l'honneur de ces deux divinités (2).

La ville de Sané, depuis Uranopolis, avoit été conquise sur les Thraces par des colons sortis d'Andros et de Chalcis, qui s'étoient réunis pour cette expédition, et qui ne durent leur succès qu'à une perfidie (3). Ils y habitèrent ensemble; et la seconde année de la 31e Olympiade, 655 ans avant J.-C., ils se rendirent maîtres d'Acanthos, ville située de l'autre côté de l'isthme; mais cette nouvelle possession fut un long sujet de discorde pour eux, et pour les arbitres qui essayèrent de les concilier (4).

Xerxès passa dans Acanthos. Les habitans, comme ceux de toutes les villes qui se trouvoient sur sa route, furent tenus de le recevoir avec une magnificence dont ils conservèrent long-temps le pénible souvenir. En dédommagement des frais que sa présence ruineuse leur avoit causés, le grand roi leur permit de se compter au nombre de ses amis, et fit présent à la ville d'un habit à la manière des Mèdes, inventé jadis par Sémiramis (5).

(1) Thucyd. Lib. IV, cap. 109. Plin. Lib. IV, cap. 10.

(2) Iconogr. Pl. II, chap. 8 et 9.

(3) Plutarch. Quæst. Græc. Tom. II, pag. 298. Steph. Verb. Ἄκανθος.

(4) Thucyd. Lib. IV, cap. 84. Scymnus Chius., pag. 37. Apud Geogr. Min. Græc. Tom. II. Euseb. Chronic. ad Olympiad. XXXI. Larcher, Chronol. d'Hérodote. Tom. VII, p. 604.

(5) « Dans tous les lieux où l'armée arrivoit, on tenoit prête une tente, où Xerxès alloit se loger : les

Cette ville fut, trois siècles après, pillée par les Romains, dans la guerre contre Philippe (1), mais elle ne fut pas détruite : elle existoit sous les empereurs, puisqu'on la trouve nommée par Pomponius Mela, par Pline et Ptolémée (2). La notice d'Hiéroclès la désigne comme un évêché dépendant de Thessalonique ; et dans Constantin Porphyrogénète, elle fait partie de la préfecture de Macédoine (3). Depuis cette époque, son nom ne se présente plus dans l'histoire. Le bourg élevé sur le même emplacement s'appelle aujourd'hui Hiérissos. C'est le siège d'un évêque suffragant de Thessalonique, et qui étend sa juridiction sur toute la presqu'île du mont Athos (4).

La médaille d'Acanthos, gravée près de celle d'Uranopolis, offre un lion dévorant un taureau, et au-dessous le mot ΑΛΕΞΙΟΣ, épithète du dieu protecteur de la ville ; au revers, une aire carrée, au milieu de laquelle sont quatre élévations de forme pyramidale : on lit autour, le mot ΑΚΑΝΘΙΟΝ, pour ΑΚΑΝΘΙΩΝ. L'oméga, et sans doute aussi les autres lettres longues, n'étoient donc pas encore admises dans cette ville, à l'époque où cette médaille fut frappée : on sait qu'elles n'existoient point dans l'ancien alphabet grec, et qu'elles ne furent introduites à Athènes, au moins dans les monumens publics, que sous l'archontat d'Euclide, l'an 403 avant J.-C. Il paroît que déjà depuis plusieurs années, ces doubles lettres, dont le besoin se faisoit sentir, avoient été adoptées dans l'écriture courante, et peut-être même dans quelques inscriptions gravées pour des particuliers (5); mais elles ne furent employées dans les décrets et les monumens, qu'après l'expulsion des trente tyrans, lorsque Archinus, l'un des auteurs de cette noble et glorieuse révolution, rendit à sa patrie son gouvernement et ses anciennes lois : cependant il est possible que la ville d'Acanthos ait conservé quelque temps encore l'ancienne ortho-

troupes campoient en plein air. L'heure du repas venue, ceux qui régaloient se donnoient beaucoup de soins, et les conviés, après avoir bien soupé, passoient la nuit en cet endroit. Le lendemain ils arrachoient la tente, pilloient la vaisselle et les meubles, et emportoient tout sans rien laisser. »

« On applaudit à ce sujet un propos de Mégacréon d'Abdères. Il conseilla aux Abdérites de s'assembler tous dans leurs temples, hommes et femmes, pour supplier les dieux de détourner de dessus leur tête la moitié des maux prêts à y fondre ; qu'à l'égard de ceux qu'ils avoient déjà soufferts, ils devoient les remercier de ce que le roi Xerxès n'avoit pas coutume de faire deux repas par jour ; car si ceux d'Abdères avoient reçu l'ordre de préparer un dîner semblable au souper, il leur auroit fallu fuir l'arrivée du prince, ou être ruinés de fond en comble. »

Herodot. Lib. VII, cap. 119. Traduc. de M. Larcher.

(1) Tit. Liv. Lib. XXXI, cap. 45.

(2) Pomp. Mela, Lib. II, cap. 2. Plin. Lib. IV, cap. 10. Ptolem. Geogr. Lib. III, p. 82.

(3) Notit. Hierocl., pag. 614. Constantin. Porphyrogen. de Them. Lib. II, Them. 2.

(4) Oriens Christ. Tom. II, col. 99 — 102.

(5) Athen. Lib. X, p. 454.

Dissertation de l'abbé Barthélemy sur le marbre de Choiseul, pages 79 et suiv.



Médailles et Pierres Gravées relatives aux Iles de Lemnos, Imbros et Samothrace, et aux Villes maritimes de la Thrace.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



graphe. Dans ce cas, cette médaille ne seroit pas d'une époque tout-à-fait aussi reculée qu'elle le semble d'abord.

PLANCHE XVI.

Pierres gravées inédites, et Médailles des villes de Thrace.

N° 1. Ce Camée d'un beau travail représente Philoctète blessé, écartant les mouches de sa jambe avec une aîle de pigeon. Les malheurs de ce héros tiennent à une époque devenue pour les arts une source féconde de sujets, auxquels le temps n'a rien fait perdre de leur intérêt. Troie ne devoit succomber sous les efforts des Grecs, que lorsqu'ils auroient avec eux les flèches d'Hercule possédées par Philoctète : c'étoit une des conditions imposées par le destin.

Philoctète avoit éludé ses sermens en montrant du pied la sépulture d'Hercule, qu'il avoit juré de ne jamais découvrir; et c'est en punition de cette foiblesse qu'il fut piqué par un serpent, ou blessé par une des flèches empoisonnées que lui avoit léguées son ami; car on attribua son infortune à l'un ou à l'autre de ces accidens.

Ce sujet, auquel la tragédie de Sophocle avoit donné une nouvelle célébrité, a été souvent traité par les graveurs; et le seul cabinet de Stoch contenoit plusieurs pierres où Philoctète étoit représenté : sur l'une, on le voit découvrant l'autel de Minerve, d'où sort un serpent qui s'élance vers lui; sur une autre, Philoctète est représenté debout, la jambe enveloppée, s'appuyant sur un bâton, et tenant son arc et ses flèches (1).

Le nom du graveur se lit sur la pierre, dont le dessin est ici publié pour la première fois.

N° 2. Sur un assez grand nombre de médailles des villes de Thrace, et principalement sur celles de Thessalonique, on voit une figure vêtue à la Romaine, et tenant les attributs propres aux premières divinités de ces contrées.

Le culte de Samothrace, admis dans toute la Grèce comme première base de la religion, avoit été porté en Italie par les colonies pélasgiques; mais la métropole de ce culte fut toujours l'île où ses mystères avoient acquis leur première célébrité; et les habitans de la côte de Thrace

(1) Cabinet de Stoch, N°s 299 et 300, p. 386. Winckelmann, Monum. Ined., N°s 118 et 119.

se distinguèrent constamment par une ferveur particulière envers les dieux Cabires. Passés sous la domination des Romains, ces peuples, d'autant plus abjects dans la servitude qu'ils s'étoient montrés jusque là plus épris de la liberté, voulurent profiter de tous les avantages de leur position; et lorsque chacun s'efforçoit de faire distinguer son avilissement par quelque hommage nouveau, ceux-ci ne crurent pouvoir mieux faire que de placer les empereurs au rang de leurs antiques divinités. Thessalonique montra sur ses monnoies l'image de ses maîtres, avec les attributs des dieux tutélaires que l'on invoquoit contre la foudre et les naufrages.

Telle est la seule manière plausible d'expliquer la figure vêtue à la Romaine que l'on voit sur les médailles de cette ville. J'en ai fait graver ici une qui tient d'une main le vase originairement fait d'une corne de bœuf et qui se nommoit Rhiton, de l'autre le marteau, symbole distinctif de ces Cabires, premiers artisans de la Grèce, et dont les mystères semblent s'être perpétués jusqu'à nos jours, sans perdre leurs anciens attributs.

La conjecture que vient de faire naître l'habillement romain des figures cabiriques qui se voient sur les médailles de Thessalonique, paroît confirmée par une autre médaille de cette ville, sans doute antérieure à ce genre de déification des maîtres de Rome : la corne et le marteau sont portés par une figure nue, c'est-à-dire par le véritable dieu Cabire, dont un Domitien ou un Caracalla prirent ensuite la place. Sur des médailles de Syrie, on lit ΘΕΟΙ ΚΑΒΙΡΟΙ ΣΥΡΙΩΝ; mais les figures qui accompagnent ces mots sont celles des Dioscures (1).

Dans les antiquités d'Herculanum, on a gravé une figure nue avec un bonnet pointu, et l'on suppose que c'est un Cabire : rien ne constate cette opinion; ce peut être également un Vulcain, ou un Mercure (2).

N° 3. Hercule tuant Diomède : Le travail de cette gravure a de la sécheresse et de la roideur; elle n'est cependant pas sans mérite et n'a d'ailleurs jamais été publiée : ceux qui se livrent à ce genre de recherches, aimeront à la comparer aux autres pierres déjà connues, sur lesquelles le même sujet est traité. Une cornaline du cabinet de France assez mal gravée dans l'ouvrage de Mariette, Tom. I[er], pl. 77, représente

(1) Mélanges de Médailles, par Pellerin, Tom. I, pag. 77 et suiv.

(2) Mus. Hercul. Tom. VI, pl. 23.

le même sujet; mais les deux figures sont seules et sans accessoires. Une pâte antique décrite par Vinckelmann, offre Hercule auprès d'une des cavales de Diomède, et levant sa massue; sur une autre, on voit ces animaux dévorant le jeune Abdérus, favori du demi-dieu. Enfin, ce même sujet est empreint sur des médailles d'Hadrianopolis, d'Héraclée, de Nicée, de Prusa en Bithynie, etc; mais sur aucune de ces médailles, ou de ces gravures, le sujet n'est représenté avec autant de détails, et aussi complettement que sur la pierre dont je donne ici le dessin.

On sait qu'un des travaux d'Hercule fut la punition du tyran qui nourrissoit, dit-on, ses chevaux de chair humaine, ou qui, plus probablement, sacrifioit au dieu de la Guerre, dont le cheval étoit un des attributs, les malheureux étrangers naufragés sur le rivage de la Thrace.

Médailles.

De Myrina. N° 1. Cette médaille est unique, c'est-à-dire que l'on n'en connoît aucune du même coin; et c'est en même temps la seule que l'on ait encore pu attribuer avec certitude à Myrina, ville de l'île de Lesbos : elle représente d'un côté la tête de Pallas; de l'autre, la chouette, et une branche d'olivier avec les syllabes ΜΥΡΙ; type qui indique en même temps le culte de Minerve, et la dépendance où cette ville étoit des Athéniens. Il se pourroit bien au reste que parmi les médailles attribuées jusqu'à présent à la ville de Myrina en Éolide, il y en eût quelques-unes qui appartinssent à la capitale de Lemnos : il n'est pas toujours possible d'éviter ce genre d'incertitude.

D'Hephæstia. N° 2. M. Pellerin avoit déjà fait connoître, Tom. III, pag. 80, pl. 102, deux médailles de cette ville; j'en avois fait graver une troisième dans la vignette qui termine le quatrième chapitre de mon ouvrage. Celle-ci, qui appartient au cabinet de France, est inédite, et présente d'un côté la tête de Vulcain; de l'autre, une lampe avec les bonnets des Dioscures, le caducée, et les lettres initiales ΗΦ.

N° 3. Autre médaille d'Hephæstia absolument semblable à celle de Myrina.

D'Imbros. N° 4. D'un côté, la tête de Pallas; de l'autre, une Muse tenant une lyre et une patère, avec le mot ΙΜΒΡΙΩΝ.

N° 5. D'un côté, une tête de femme; de l'autre, un Priape debout avec le mot IMBPOY. Médaille inédite.

De Samothrace. N° 6. L'abbé Eckell attribue à l'île de Samothrace trois médailles portant le mot ΣΑΜΟ, avec des noms de magistrats : ce savant antiquaire peut également avoir eu raison, ou s'être trompé. Celle que je fais graver ici ne permet aucun doute, puisqu'elle porte le mot entier ΣΑΜΟΘΡΑΚΩΝ. D'un côté, est une tête fort endommagée et sans légende; et de l'autre, un belier, avec un nom propre dont la première lettre manque.

Le mot ΤΡΙΩΒΟΛΟΝ en indique la valeur.

N° 7. Autre médaille inédite, dont parle Pellerin (1), mais qu'il avoit mal lue : elle offre d'un côté la tête de l'empereur Hadrien; de l'autre, la Fortune avec ces mots CΑΜΙΩΝ ЄΝ ΘΡΑΚΗ. Voilà donc une seconde médaille qui est certainement de Samothrace, et qui avoit été méconnue : ce sont les seules que l'on connoisse jusqu'à présent.

D'Abdères. N° 8. D'un côté, un griffon qui indique le culte d'Apollon apporté de Téos; de l'autre, une aire sacrée, avec ces mots désignant le magistrat, ΕΠΙ ΜΕΛΑΝΙΠΠΟ, sous Mélanippe. Cette médaille est inédite. L'abbé Eckell a pensé que le griffon tourné à droite désigne Téos, et que tourné à gauche, il désigne Abdères : cette opinion est contrariée par les médailles de cette dernière ville que nous publions ici, et sur lesquelles le griffon est présenté dans les deux positions.

N° 9. Le même griffon; au revers, une figure debout qui pourroit être le jeune Abdérus. On lit autour ΑΝΑΞΙΠΟΛΙΣ, nom de magistrat.

N° 10. Le griffon avec le nom du magistrat, ΕΠΙ ΠΑΥΣΑΝΙΩ; au revers, la tête d'Apollon avec le mot ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ.

N° 11. Le griffon; au revers, la même tête que sur la précédente, avec ces mots ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΑΔΟΣ. Cette médaille fort belle n'a jamais été publiée.

N° 12. Le griffon avec le mot ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ; au revers, dans une aire carrée, un lion avec les mots ΕΠ. ΟΡΓΑΙΟ, sous Orgeus. C'est au moins ainsi que je crois devoir lire ce mot, dont il paroît que deux lettres sont effacées.

N° 13. Médaille inédite ainsi que la précédente, et dont le revers porte une tête de bœuf, symbole des pâturages qui contribuoient à la prospérité d'Abdères.

(1) Recueil de Médailles, Tom. I, p. 194.

De Dicæa. N° 14. Médaille d'argent mal lue par Pellerin, qui l'attribue à l'île Icaria, Tom. III, pl. 94, N° 1, p. 45. Sur celle-ci mieux conservée, on lit ΔΙΚΑΙ.

N° 15. Autre médaille de la même ville; elle est de bronze, et présente d'un côté, une tête de Cérès, ou de Proserpine; de l'autre, un bœuf autour duquel on lit ΔΙΚΑΙΟΠΟΛ. Ces deux médailles, les seules de cette ville qui aient été publiées jusqu'à présent, font partie de la belle collection de M. Cousinery.

De Maronée. N° 16. On a un grand nombre de médailles de cette ville : celle-ci paroît d'une haute antiquité; on y lit le nom du fondateur Maron en Boustrophédon.

N° 17. D'un côté, un cheval avec une roue; de l'autre, un ceps de vigne avec le mot ΜΗΤΡΟΦΩΝ, nom de magistrat.

N° 18. La tête de Bacchus, et au revers un ceps de vigne; cette médaille est moins ancienne que les deux premières.

N° 19. La tête de Bacchus, et au revers la figure d'Esculape.

N°s 20 et 21. Superbes médaillons d'argent, qui tous deux offrent la tête de Bacchus, et au revers, la figure du même dieu tenant une grappe de raisin et deux thyrses. Autour se lisent ces mots ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΣΟΤΗΡΩΣ, de Bacchus sauveur.

N° 22. Médaille de Commode : au revers la figure de Bacchus.

N° 23. Le buste de Julia Domna, ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ CEB. femme de Septime Sévère, mère de Caracalla et de Geta.

N°s 24 et 25. Deux petites médailles à peu près semblables aux précédentes.

N° 26. Autre médaille un peu plus ancienne.

N° 27. Très-petite médaille, présentant d'un côté la tête de Pallas, et de l'autre un vase.

D'Ænos. N° 28. Médaille très-ancienne; d'un côté, la tête de Mercure; de l'autre, une chèvre et une coquille avec le mot ΑΙΝΙΑ, en Boustrophédon. La chèvre indique la nature du territoire; la coquille, les pêcheries toujours aussi abondantes que dans ces temps reculés.

N° 29. Tête de Mercure : au revers, la chèvre avec le mot ΑΝΙΑΔΑΣ, nom de magistrat.

N° 30. Très-belle médaille, offrant la tête de Mercure vue de face; au revers, la chèvre, un casque, et le mot ΑΙΝΙΟΝ.

N° 31. Tête de Mercure, couverte d'un chapeau de forme bizarre; au revers, un caducée et un foudre.

N° 32. Tête de Jupiter; au revers, la figure de Mercure avec le mot ΑΙΝΙΩΝ.

N° 33. D'un côté, la tête de Mercure; de l'autre, un Esculape.

N° 34. Tête de Mercure vue de face; au revers, un pressoir.

N° 35. Tête de Mercure; au revers, une chèvre et un flambeau.

N° 36. Petite médaille très-ancienne; les lettres initiales y sont placées en Boustrophédon auprès du caducée.

De Cypsela. N° 37. Médaille inédite de Cypsela, ville de la Thrace, peu éloignée d'Ænos, et sur l'Hèbre : cette médaille présente d'un côté une tête de femme; au revers, un vase avec les syllabes ΚΥΨΕ.

Inscriptions.

Si les médailles sont des monumens précieux, également utiles à l'histoire et à la géographie, on doit attacher plus de prix encore à ces marbres auxquels les anciens confièrent leurs lois, leurs décrets, et les hommages rendus aux citoyens bienfaiteurs de la patrie. Les inscriptions nous reportent aux époques qu'elles furent chargées de transmettre à la postérité; et nous éprouvons quelque satisfaction, en voyant que l'attente des anciens n'a pas toujours été trompée : les conserver, c'est acquitter une obligation qu'ils léguèrent aux générations appelées à jouir du fruit de leurs travaux; c'est payer une dette de la riche succession que nous ont laissée ces siècles de gloire, qui nous offriront à jamais des modèles. Et qui pourroit sans une vive émotion retrouver ces mots sublimes, qui sur les Thermopyles rappeloient au voyageur les trois cents héros morts pour la patrie? qui liroit sans un profond intérêt, sur un cippe funèbre le nom de Miltiade, ou sur une colonne, les décrets obtenus par l'éloquence de Démosthènes?

Ce fut une belle victoire remportée sur le temps, que la découverte des marbres de Paros, monument unique qui fixe pour toujours les grandes époques de l'histoire des Grecs jusqu'au règne d'Alexandre.

Si toutes les inscriptions qui nous ont été conservées, ne réveillent pas de tels souvenirs, et ne fournissent pas d'aussi importantes notions, elles offrent presque toutes des détails instructifs sur la forme du gouver-

nement, sur la religion, les mœurs et les connoissances des anciens : elles servent à rectifier l'histoire; et ce sont les titres les plus précieux de la géographie, dont elles fixent les incertitudes. Recueillies et interprétées par les savans qui, depuis la renaissance des lettres, ont le plus contribué à leur éclat, les inscriptions ont donné lieu à de rares efforts d'érudition et de sagacité; toutes ont donc des droits à notre curiosité; et celles mêmes qui ne paroîtroient pas au premier aspect dignes d'être publiées, peuvent un jour aider à en expliquer de plus précieuses.

Inscription copiée a Serrhès.

La ville que les étrangers appellent Serrhès, et les Grecs Σέῤῥαι, est située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, dans le canton jadis appelé terre Odomantique, près du Strymon, et au-dessus d'Amphipolis : c'est là que Paul Émile reçut la première lettre, par laquelle Persée réfugié dans le temple de Samothrace imploroit la clémence du vainqueur (1). Tite-Live dit que le Consul ne put refuser des larmes au malheur d'un roi naguère si puissant; Paul Émile étoit trop véritablement grand pour n'être pas humain et généreux; mais il triomphoit pour un gouvernement, dont l'ambition insatiable et toujours calculée, n'admettoit ni pitié, ni justice : le successeur d'Alexandre ne put obtenir de réponse, parce qu'il osoit, après sa défaite, conserver encore le titre de Roi; et ce fut vainement qu'il consentit ensuite à s'en dépouiller lui-même dans l'espoir d'être écouté. Nous avons rappelé, à l'article de Samothrace, la fin tragique de ce monarque qui, placé à la tête d'une nation belliqueuse, pouvoit du moins lutter quelque temps contre la puissance romaine, et périr avec gloire, ressource qui trop souvent reste seule au courage.

Étienne de Bysance nous apprend qu'il étoit parlé de la ville de Serrhès dans le XX[e] livre de l'histoire de Théopompe, qui ne nous a point été conservée : il la nommoit Σίῤῥα, *Sirrha;* Tite-Live écrit *Sirœ;* elle est nommée *Serrœ* dans les cartes de d'Anville, d'après l'*Oriens Christianus*.

L'inscription suivante, qui constate la position long-temps douteuse de l'ancienne Sirrha, est conservée dans la maison de l'évêque.

(1). Tit.-Liv. Lib. XLV, cap. 4.

ΟΙ ΝΕΟΙ
ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΔΕ ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝ ΠΟΛΕΩΣ
ΠΡΩΤΟΝ ΔΕ ΑΓΩΝΟΘΕ ΤΗΝ ΤΗΣ
ΣΙΡΡΑΙΩΝ ΠΟΛΕΩΣ ΔΙΣ ΕΚ ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ
ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΥΙΟΝ
ΚΥΡΙΝΑ ΔΙΟΓΕΝΗ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ ΚΑΣΑΝΔΡΟΥ
ΤΟΥ ΚΑΣΑΝΔΡΟΥ.

« Les jeunes gens, à la vertu de Tibérius Claudius Diogène fils de » Diogène, de la tribu Quirina, qui a été pontife et agonothète de la » communauté des Macédoniens, et de la ville d'Amphipolis, et premier » agonothète de la ville des Sirrhéens. Il a été deux fois gymnasiarque à » ses propres frais. Cassandre fils de Cassandre a été chargé de l'exécu- » tion de ce monument. »

L'agonothète, ainsi que son nom l'indique, étoit chargé de la disposition et de la police des jeux : les jeunes gens avoient décerné à celui-ci ce témoignage de leur reconnoissance.

La ville de Serrhès est aujourd'hui l'entrepôt d'un commerce très-considérable en cotons et en tabacs. La fertile plaine qui les produit s'étend depuis le lac d'Amphipolis, jusqu'à la ville de Mélénick : elle a plus de quinze lieues de longueur sur trois à quatre de largeur ; elle est arrosée par le Strymon sorti du mont Scomius, l'une des cimes de la chaîne qui se termine au mont Pangée.

Cette belle vallée n'est qu'une partie des riches possessions du Bey de Serrhès, qui gouverne toute la contrée avec un pouvoir absolu, et travaille sans relâche à s'agrandir encore. Né dans une famille distinguée, Ismael-Bey fut d'abord victime de son ambition, et forcé par ses rivaux de s'expatrier; mais depuis vingt ans, il n'en connoît plus dans la province où il est rentré avec des troupes Albanoises, dont le dévouement assure son autorité. Il a mieux fait, au reste, que de vaincre; il a su conquérir l'opinion, rétablir l'ordre et la confiance, et faire recevoir comme des bienfaits les moyens les plus sûrs pour lui d'assurer son pouvoir

nouveau. La Porte n'a pas osé lui refuser le gouvernement de Salonique pour son fils, qu'il sera désormais impossible de destituer; et il communique ainsi avec le redoutable Ali-Pacha, allié d'autant plus constant, que ce chef suprême de toute l'Albanie regarde avec raison les forces du possesseur de Serrhès, comme son premier rempart contre la puissance ministérielle : mais si Ismael est parvenu à se rendre réellement indépendant, s'il n'est plus un sujet soumis à son souverain, il est toujours l'un des plus zélés défenseurs de l'empire, toujours le premier marchant aux frontières, dès qu'elles sont menacées. Il en est de même de presque tous les pachas, qui profitent de la foiblesse actuelle du gouvernement, pour se soustraire à l'influence du Sérail : ils désobéissent aux ordres du grand-seigneur, mais avec les formes respectueuses que leur commande la religion : ils prennent, souvent même d'assez bonne foi, des guerres civiles pour de simples tracasseries de cour; et les armes à la main, ils protestent de leur fidélité; c'est une manière plus formelle d'exprimer qu'ils sont mécontens du ministère : ils s'emparent d'une province, comme moyen de faire parvenir la vérité aux pieds du trône, et toujours sous prétexte d'y réformer les abus. Le nouveau gouverneur, s'il est un peu consciencieux, envoie au trésor impérial les tributs d'usage; le grand-visir se résigne alors facilement à sanctionner ces promotions forcées; et sa politique, toujours bornée aux vues du moment, lui fait même voir sans peine de grands vassaux, trop redoutables s'ils étoient d'accord, s'attaquer et s'épuiser mutuellement. L'empire le plus despotique n'est aujourd'hui, dans la réalité, qu'un état fédératif en désordre, et dont l'anarchie n'est encore contenue que par l'utile ascendant d'une même croyance, et par une longue habitude de respect pour une race illustre : le jour où périroit le dernier des princes Ottomans, seroit probablement une de ces époques fécondes pour l'histoire, et désastreuses pour des générations entières. Combien de destinées reposent sur cette tête, unique rejeton des Amurath, et des Solyman!

C'est une opinion généralement accréditée parmi les Turcs, qu'au défaut des descendans d'Othman, le pouvoir suprême doit passer à ceux de Gengis-Kan, à cette dynastie qui régna six cents ans sur les Tartares, et que nous avons vu succomber en 1783, sous la fortune et le génie de Catherine II; mais le trône de la Crimée étoit, pour parvenir à celui de Constantinople, un degré qui n'existe plus. Pour y porter

un des princes, aujourd'hui sans états, sans armées et sans moyens de séduction, il faudroit, dans le peuple, l'enthousiasme religieux encore armé de toute son énergie, et dans les grands de l'empire, un accord qu'on ne peut, après les troubles qui viennent de l'ébranler, attendre de leur ambition exaltée par la fureur des partis. La politique européenne a corrompu les Musulmans sans les éclairer; et les liens qui unissent tant de nations divisées de mœurs, d'opinions et de langage, déjà depuis long-temps cèdent, et se déchirent de toutes parts. Tant qu'il existera un fantôme de souverain, il sera un signal de ralliement; et presque tous les pachas se feront un devoir d'envoyer quelques secours contre l'ennemi commun : la haine du nom chrétien survit en eux au fanatisme et à l'obéissance : en défendant l'empire, c'est eux-mêmes qu'ils défendent; mais l'extinction de la famille ottomane les restreindroit au seul intérêt de leur conservation, et légitimeroit l'usurpation des provinces qu'ils s'habituent dès ce moment à regarder comme leur patrimoine.

L'empire turc expirant de décrépitude et de foiblesse, se trouveroit ainsi partagé par la seule loi de la nécessité, et avec plus de droit que ne le fut celui d'Alexandre au sein de la victoire. De nouvelles dynasties régneroient sur les contrées que leur position met à l'abri des invasions étrangères, et seroient même protégées par l'intérêt bien entendu d'un utile commerce. Les pachas de Damas et de Bagdad conserveroient les beaux pays qu'ils gouvernent dès aujourd'hui en véritables souverains; les agas de la riche Asie mineure se confédéreroient, avec l'appui, et à l'exemple des enfans de Cara-Osman. Les Serviens réuniroient à eux la plus grande partie de la Thrace, peuplée de Bulgares qui se vantent d'une même origine, et brûlent de les imiter; Ali-Pacha affermiroit son pouvoir sur les belliqueux états de Pyrrhus, dont il prétend descendre : et tandis que les puissances appelées par leurs forces à donner la loi au monde se disputeroient, peut-être trop long-temps, la superbe Bysance, ou la fertile Égypte, les îles de Crète, de Rhodes, ou de Chypre, pourquoi les Grecs, au milieu de ces sanglans débats, n'obtiendroient-ils pas la liberté, sous l'égide d'un puissant empire, qui recueilleroit les premiers fruits de leur affranchissement et de leur prospérité? C'est un rêve consolant que l'espoir de voir Athènes renaître de ses ruines; justifier par des efforts qui ne sauroient être sans

succès, son antique renommée, et rétablir des écoles, où de toute l'Europe, on iroit apprendre la langue d'Homère, tandis que ses jeunes artistes viendroient admirer et étudier en France les immortels chefs-d'œuvre, deux fois conquis à vingt siècles d'intervalle.

Inscription trouvée dans l'île de Thasos.

Quoique l'île de Thasos ne soit point comprise dans les cartes que je publie en ce moment, je donnerai ici une inscription que je m'y étois procurée. Ce marbre a été détruit à Smyrne dans un incendie, avec un grand nombre d'antiquités précieuses, que j'avois été forcé d'y laisser en dépôt.

ΕΠΙ ΤΩΝ ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ ΤΟΥ ΣΑΤΥΡΟΥ ...ΟΜΕΝΟΥΣ ΤΟΥ ΑΜΩΜΗΤΟΥ .... ΤΟΥ ....
ΤΟΥ ΒΙΤΙΩΝΟΣ ΘΕΥΡΙΑΝ ΕΓΡΑΨΑΝ ... ΗΡΙΔΗΣ ΣΙΜΑΛΙΩΝΟΣ ΕΥΠΡΙΑΛΟΣ ..... ΑΡΕΥΣ ΤΙΜΟΚΛΕΟΥΣ ......
.. ΟΙΒΟΥ ΚΑΤΑ ΨΗΨΙΣΜΑ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ ΕΠΕΙΔΗ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΣ Ο ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΠΡΟΣΤΑΤΗΣ
ΩΝ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΑΝΗΡ ΑΓΑΘΟΣ ΓΕΓΕΝΗΤΑΙ ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΤΗΝ ΘΑΣΙΩΝ ΚΑΙ ΠΡΟΣ ΤΑ ΔΥ-
ΝΑΤΑ ΑΓΑΘΥΝΩΝ ΚΑΙ ΚΟΙΝΗΙ ΚΑΙ ΙΔΙΑΙ ΤΟΥΣ ΕΝΤΥΓΧΑΝΟΝΤΑΣ ΑΥΤΩΙ ΔΕΔΟΧΘΑΙ ΤΗΙ ΒΟΥΛΗΙ ΚΑΙ
ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ ΕΠΑΙΝΕΣΑΙ ΜΕΝ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΝ ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΚΑΙ ΔΗΜΟΝ
ΘΑΣΙΩΝ ΚΑΙ ΕΙΝΑΙ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΝ ΠΟΛΙΤΗΝ ΚΑΙ ΤΟΥΣ ΠΑΙΔΑΣ ΤΟΥ ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΤΟΥ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΥ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΝ
ΚΑΙ ΑΝΤΙΓΕΝΗ ΚΑΙ ΙΣΤΙΑΙΟΝ ΚΑΙ ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΕΡΑΣ ΠΑΡΜΕΝΟΥΣΑΝ ΚΑΙ ΝΙΚΗΝ ΚΑΙ ΓΕΝΟΣ ΕΞ ΑΥΤΩΝ ΓΕ-
ΝΟΜΕΝΟΝ ΚΑΙ ΜΕΤΕΙΝΑΙ ΑΥΤΟΙΣ ΠΑΝΤΩΝ ΩΝ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ ΘΑΣΙΟΙΣ ΜΕΤΕΣΤΙΝ ΕΙΝΑΙ Δ'ΑΥΤΟΙΣ ΚΑΙ
ΠΑΤΡΗΝ ΗΝ ΑΝ ΠΕΙΘΩΣΙΝ ΑΝΑΓΡΑΨΑΙ ΔΕ ΤΟΔΕ ΤΟ ΨΗΦΙΣΜΑ ΤΟΥΣ ΘΕΥΡΟΥΣ ΕΠΙ ΤΟ ΤΗΣ ΑΘΗΝΑΙΗΣ ΙΕΡΟΝ ΙΝΑ
ΑΝ ΑΠΟΔΕΙΞΩΣΙΝ ΟΙ ΑΡΧΟΝΤΕΣ ΟΤΙ Δ'ΑΝ ΑΝΑΛΩΜΑ ΕΙΗ ΕΙΣ ΤΑΥΤΑ ΔΟΥΝΑΙ ΤΟΝ ΙΕΡΟΜΝΗΜΟΝΑ ΕΞ-
ΕΙΝΑΙ ΔΕ ΥΠΕΡ ΤΟΥΤΩΝ ΜΗΔΕΝΙ ΜΗΤΕ ΕΙΠΕΙΝ ΜΗΤ'ΕΠΕΡΩΤΗΣΑΙ ΥΠΕΡ ΛΥΣΙΟΣ ΜΗΤ'ΕΠΙΨΗΦΙΣΑΙ ΚΡΑΤΕΙΝ ΔΕ ΠΑΝ-
ΤΑ ΤΑ ΕΨΗΦΙΣΜΕΝΑ ΟΣ Δ'ΑΝ ΠΑΡΑ ΤΑΥΤΑ ΕΙΠΗΙ Η ΕΠΕΡΩΤΗΣΗΙ Η ΕΠΙΨΗΦΙΣΗΙ ΤΑ ΤΕ ΔΟΞΑΝΤΑ ΑΚΥΡΑ ΕΣΤΩ ΚΑΙ ΧΙ-
ΛΙΟΥΣ ΣΤΑΤΗΡΑΣ ΟΦΕΙΛΕΤΩ ΙΕΡΟΥΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΤΩΙ ΠΥΘΙΩΙ ΧΙΛΙΟΥΣ ΔΕ ΤΗΙ ΠΟΛΕΙ ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ ΔΕ ΟΙ ΑΠΟ-
ΛΟΓΟΙ ΑΝ ΔΕ ΜΗ ΔΙΚΑΣΩΝΤΑΙ ΑΥΤΟΙ ΟΦΕΙΛΟΝΤΩΝ ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ ΔΕ ΑΠΟΛΟΓΟΙ ΟΙ ΜΕΤΑ ΤΟΥΤΟΥΣ ΑΙΡΕΘΗΣΟΜΕΝΟΙ
ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ ΔΕ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ ΚΑΙ ΑΝ ΙΔΙΩΤΗΣ ΝΙΚΗΣΗΙ ΜΕΤΕΙΝΑΙ ΑΥΤΩΙ ΤΟ ΗΜΙΣΥ ΤΗΣ ΚΑΤΑΔΙΚΗΣ.

« Aristoclès fils de Satyros, et Aristomène fils d'Amomète, et ..... fils » de Bition, étant archontes, ... eridès fils de Simalion, et Eupriale » fils de ...... et .... arée fils de Timoclée, et ..... fils d' .... œbe, » ont écrit cet acte sacré, conformément au décret du sénat et du peuple.

» A la bonne fortune.

» Poliarète fils d'Histiée, prostate et bienfaiteur de la ville, lui ayant » rendu les plus grands services, et ayant fait tout ce qui dépendoit de » lui pour être utile à tous en commun et en particulier, le sénat et le » peuple ont décrété de louer Poliarète fils d'Histiée, à cause de sa » vertu et de son dévouement à la ville et au peuple des Thasiens;

» de nommer citoyens lui et ses enfans, qui sont Poliarète, Antigène, » et Histiée, et avec eux ses filles Parménuse et Nica, et toute sa pos- » térité. Ils auront tous les droits dont jouissent les autres Thasiens, » et ils sont autorisés à entrer dans la tribu dont ils obtiendront le » consentement. Les théores feront graver ce décret dans le temple de » Minerve, à l'endroit qui sera indiqué par les archontes. L'hiérom- » némon fournira aux frais nécessaires. Il est défendu à qui que ce » soit de parler, ou de provoquer aucune disposition contre ce dé- » cret (1), ni de faire retourner au scrutin; cette décision doit rester » immuable. Si quelqu'un, en opposition à cette volonté, veut parler » contre ce décret, provoquer des dispositions contraires, ou faire re- » tourner au scrutin, ses tentatives seront nulles; et il devra payer » mille statères qui seront consacrés à Apollon Pythien, et mille » autres statères à la ville. Les apologues seront chargés de l'exécution » de ce décret : s'ils ne poursuivent pas cette affaire, ils seront con- » damnés à payer la même somme; et les apologues qui leur succéderont » seront tenus de faire les poursuites contre eux et contre les autres. » Tout citoyen peut entreprendre ce procès; et si c'est un particulier » qui le gagne, il recevra la moitié de l'amende. »

Voilà des précautions bien nombreuses, bien prévoyantes, pour assurer l'effet d'un décret dicté par la reconnoissance nationale. Des mesures si habilement combinées n'étoient cependant encore que de foibles garanties contre la mobilité de l'opinion; et l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait ainsi cherché à la maîtriser, lorsqu'on se rappelle combien de fois l'admiration, ou la flatterie, se sont promptement rétractées; combien de statues élevées au milieu des acclamations, ont été renversées par une lâche ingratitude, ou par un juste ressentiment.

Hercule et Bacchus étoient les divinités spécialement honorées à

(1) Le magistrat, ou le citoyen qui proposoit une loi, un décret quelconque, à un conseil ou à une assemblée du peuple, étoit tenu d'énoncer nettement sa proposition, afin qu'on pût l'admettre, ou la rejeter par *oui* et par *non* : c'est ce que les Grecs exprimoient par le mot ἐπερωτῆσαι, et les Latins par *rogare*, *perrogare*.

Ἐπιψηφίζειν, signifie faire aller aux voix, au scrutin, du mot ψῆφος, caillou, parce que c'étoit avec des cailloux noirs et blancs que l'on marquoit son opinion. Le même mot ψῆφος a aussi été employé pour *nombre*, *calcul*, parce qu'on comptoit avec des cailloux, comme on a fait depuis avec des jetons : les Latins, ayant le même usage, ont adopté une expression semblable, d'où nous est venu notre mot *calcul*, auquel la médecine a seule conservé sa signification primitive.

Les Prostates étoient des agens, des protecteurs que les villes grecques se ménageoient auprès des puissances étrangères, dont elles avoient intérêt d'obtenir, ou de conserver la bienveillance.

Les Apologues étoient des magistrats chargés de la comptabilité, ainsi nommés du verbe ἀπολογίζεσθαι, *rendre compte*.

Thasos; ce sont leurs images que l'on voit sur les nombreux tétradracmes, que cette île faisoit frapper avec le produit de ses mines : et cependant, c'est à un temple d'Apollon, que les amendes sont appliquées dans l'inscription que je viens de traduire. On doit en conclure, que les temples d'Hercule et de Bacchus avoient été détruits à l'époque des malheurs de Thasos, sous Lysandre, ou lorsque l'île fut prise par Philippe V, roi de Macédoine, et que l'inscription est postérieure à ces événemens.

Inscriptions isopsèphes.

En citant quelques expressions d'un des autels de Dosiades, commentés par Saumaise, j'ai rappelé d'autres productions du même genre, qu'enfantèrent l'activité du caractère national, et cette inquiétude d'esprit qui survit aux époques de grandeur. Les Grecs subjugués par les Romains ne furent point brusquement dénaturés par un despotisme aveugle : s'ils ne purent se soustraire à l'ambition d'un ennemi trop supérieur, ils furent protégés dans leur malheur par la séduction de leurs talens : ils charmèrent les vainqueurs auxquels ils n'avoient pu résister, se rendirent nécessaires à leurs plaisirs, et finirent par attirer dans leur patrie les maîtres du Capitole; semblables à ces esclaves chéries qui entrent en gémissant dans les sérails de l'Orient, et parviennent bientôt à gouverner l'empire. Mais le desir, le besoin perpétuel de plaire et de séduire, durent facilement égarer des esprits habitués à se jouer de la vérité par leurs subtils argumens; et la souplesse dont les avoit doués la nature les amena sans résistance à un goût moins pur, comme à des mœurs nouvelles.

Tandis que dans Bysance, l'éloquence antique se réfugioit aux pieds des autels, et n'osoit se faire entendre que par la voix des pontifes, forts de la sainteté de leur ministère, la servitude d'une cour corrompue interdisoit au talent des efforts trop élevés : les bagatelles, plus à la portée du vulgaire des princes et des courtisans, acquirent alors un nouveau prix; elles obtenoient des succès du moment, auxquels il est toujours si rare que l'on sache se refuser. Il n'est donc pas surprenant qu'on ait alors vu se multiplier parmi les Grecs ces vains et frivoles jeux d'esprit, qu'ils avoient du moins le bon goût d'appeler des jeux d'enfans : mais il

est cependant vrai de dire qu'ils ne firent en cela que suivre, avec trop peu de discernement, une route qui déjà leur avoit été tracée à des époques plus heureuses. Dans cette même ville d'Alexandrie, où tant d'habiles littérateurs consacroient leur respect pour les grands modèles, on avoit déjà vu souvent le goût s'égarer; et l'ambition subalterne de se distinguer en trouvant des routes inconnues, étoit descendue à de futiles productions, qui sans doute n'obtenoient pas l'approbation des vrais adorateurs d'Homère.

Peut-être même le genre particulier de difficultés vaincues, dont je vais citer quelques exemples, remonte-t-il plus haut qu'on n'est d'abord tenté de le croire; il seroit antérieur à tous les autres, si, comme il semble permis de le présumer, il avoit dû naissance au besoin qu'avoient les oracles de se ménager tout à la fois des moyens d'obscurité, et des ressources pour donner ensuite divers sens aux mots qui sembloient d'abord n'en offrir aucun (1).

Expliquons clairement, s'il est possible, ce que les Grecs entendoient par les mots Στίχοι ἰσόψηφοι, *vers isopsèphes*, c'est-à-dire de nombre égal. On sait que, n'ayant point de signes particuliers pour exprimer les quantités, ils faisoient servir à cet usage leurs lettres, dont chacune avoit une valeur numérique lorsqu'on l'employoit dans le calcul: chaque mot considéré sous le rapport arithmétique, pouvoit donc donner un nombre formé de l'addition des différens nombres indiqués par chacune des lettres de ce mot.

On imagina de renfermer le sens que l'on vouloit exprimer, dans des vers, ou plutôt dans des lignes, dont toutes les lettres, prises comme valeurs numériques, donnassent une somme égale.

Ainsi, lorsque par exemple on avoit choisi ou rencontré le nombre trois mille pour la première ligne, il falloit que chacune des lignes suivantes produisît la même somme. L'on tourmentoit sa pensée et ses

(1) Artémidore nous apprend que cette manière arithmétique d'envisager les mots étoit employée par les devins et les interprètes des songes : c'étoit en effet des chances infinies qu'ils se ménageoient. La lettre ρ, vue en songe, résout elle seule une foule de questions : si l'on est inquiet sur l'issue d'une entreprise, elle en présage le succès, parce qu'elle est isopsèphe de ἐπ' ἀγαθά, c'est-à-dire que cette lettre vaut numériquement la même somme 100, que toutes les lettres réunies des deux mots cités. Attend-on le retour d'un ami absent? elle offre la même valeur que le mot ἀγγελία, *annonce, nouvelle* : est-on incertain si l'on doit faire un voyage par terre ou par mer? elle ne se présente dans le sommeil que pour dire Πεζῇ, *à pied* : si l'on hésite à partir, elle répond Μένε, *restez*. Cet utile ρ, a bien d'autres propriétés encore, dont l'énumération seroit trop longue; et si l'on tiroit un si grand parti d'une seule lettre, on peut juger quelles ressources offroit l'alphabet entier.

Vid. Artemid. Lib. III, cap. 34. Lib. IV, cap. 24.

expressions jusqu'à ce qu'on fût parvenu à ce résultat desiré : il est permis de croire qu'en cherchant sans cesse des équivalens et des mots qui offrissent les valeurs exigées, on arrivoit le plus souvent, à force de recherches et d'additions, à se rendre à peu près inintelligible : et cependant nous avons la preuve que ces bizarres efforts n'ont pas toujours été également malheureux ; on s'étonne parfois de les comprendre assez facilement.

Tel est l'effet que produisent les vers isopsèphes de Léonidas d'Alexandrie, les seuls qui nous avoient été conservés jusqu'à présent, et qui ne sont, ni aussi obscurs, ni aussi mauvais qu'on est en droit de le supposer; on en rencontre même quelques-uns qui ne manquent pas d'une sorte d'élégance. Dans une partie de ces épigrammes, il faut comparer les vers entre eux, un à un ; mais dans quelques autres, ce sont les vers pris deux à deux qui offrent l'égalité numérique, dont le poète s'est fait un pénible devoir.

Les amateurs de vers isopsèphes cherchèrent à s'étayer de grands exemples : ils parvinrent à découvrir dans Homère quelques distiques dont les vers, analysés, ou plutôt calculés à leur manière, offrent en effet des valeurs semblables. Ce fut assez pour se croire le droit de compter parmi eux le père de la poésie. L'immortel génie qui savoit si bien peindre et les passions des hommes, et les grands effets de la nature, n'avoit pas prévu, sans doute, qu'il seroit exposé à de tels hommages, et qu'on l'accuseroit d'être descendu du sommet de l'Olympe, pour recueillir dans d'obscurs sentiers un tribut si peu digne de lui.

Les trois inscriptions que je vais faire connoître, ont été trouvées dans les ruines de Pergame, où probablement elles étoient réunies dans le même édifice.

I.

ΑΡΧΙΤΕΚΤΩΝ	ΒΡΠϚ
ΘΙΟΙΣ ΑΙ ΤΕΧΝΕΙΤΑΙΣ ΙΕΡΟΙΣ	ΒΡΠϚ
Ι ΝΕΙΚΟΔΗΜΟΣ ΑΓΑΘΟΣ ΑΜΑ ΔΗ Ο ΚΑΙ ΝΕΙΚΩΝ ΝΕΟΣ	ΒΡΠϚ
ΗΣΦΑΛΙΣΑΤΟ ΚΑΙ ΚΟΣΜΗΣΕ ΑΠΑΣΙ .	ΒΡΠϚ
ΑΓΟΡΑΝΟΜΙΟΝ ΠΕΡΙΠΑΤΟΝ ΙΔΙΗΙ ΦΙΛΟΤΙΜΙΗΙ	ΒΡΠϚ
ΕΝ ΒΙΩ ΔΕ ΚΑΛΟΝ ΕΡΓΟΝ ΕΝ ΜΟΝΟΝ ΕΥΠΟΙΙΑ.	ΒΡΠϚ

« Le généreux architecte Nicodème, nommé aussi Nicon le jeune, a » fait restaurer et embellir à ses propres frais une salle d'assemblée pour » l'usage des artistes toujours sacrés et divins. Il n'y a de vraîment beau » dans la vie que la bienfaisance. »

Il paroît que cette salle, ou plutôt cette galerie, étoit consacrée par Nicodème aux artistes, qui s'y rassembloient pour traiter de leurs intérêts, pour acheter et vendre les objets relatifs à leurs professions (1).

Toutes les lignes de cette inscription, si l'on additionne les valeurs numériques des lettres, donnent chacune la somme de 2186, nombre que l'on a eu soin d'indiquer sur le marbre. Sans cette précaution, on auroit pu, en effet, ne jamais soupçonner ce mérite particulier; et les peines de l'auteur eussent été doublement perdues. On remarque le même soin dans un manuscrit de Léonidas, conservé à la bibliothèque du Vatican; les sommes y sont indiquées à côté de chaque distique.

Dans le second vers, le mot AEI est écrit AI, suppression qu'exigeoit la mesure, et qu'autorisoit la prononciation : cet iotacisme se trouve plusieurs fois dans la troisième inscription que nous examinerons bientôt.

II.

ΔΙΑΤΑΓΕΙΣΑ ΙΔΙΑ ΓΝΩΜΗ · ΑΥΞΑ
ΑΙΛ ΙΣΙΔΟΤΟΣ Ο ΠΡΑΟΣ ΙΔΙΑ ΑΥΞΑ
ΓΕΩΜΕΤΡΗΣ ΑΥΞΑ
ΙΔΙΗ ΔΕ ΙΣΗ ΚΑΛΗ ΜΕΤΡΙΟΤΗΤΙ ΑΥΞΑ
ΕΤΙΜΗΘΗ ΤΗ ΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗ. ΑΥΞΑ

« En vertu d'une décision particulière, Ælieus Isidotus, géomètre, » distingué par sa douceur, a été justement honoré pour sa modéra- » tion et sa bonté. »

A l'extrémité de chaque vers est gravé le nombre 1461, que chacun d'eux contient en effet. Dans l'inscription suivante, les trois premiers vers donnent le nombre 2156; tous les autres, le nombre 3000.

(1). Ἀγορανόμιον περίπατον, *gallerie agoranomienne.* On appeloit agoranomes, du mot grec *agora,* marché, et *nomos*, loi, des officiers publics chargés de la police des ventes, et qui maintenoient le bon ordre dans les marchés.

III.

ΕΠ ΑΓΑΘΑ ΤΟΙΣ ΤΕΧΝΙΤΑΙΣ	ΒΡΝϚ
ΤΗΝ ΔΙΑΤΡΙΒΗΝ ΕΠΟΙΗΣΕ ΝΕΙΚΩΝ,	ΒΡΝϚ
ΕΝΠΕΙΡΟΙΣ ΑΙ ΤΗΣ ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ	ΒΡΝϚ
ΘΕΙΑ ΚΑΘΟΛΟΥ ΦΥΣΕΩΣ ΑΜΑ ΗΔΕΙΑΣ	῾Τ
ΑΕΙ Ο ΚΩΝΟΣ Η ΣΦΑΙΡΑ Ο ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ	῾Τ
ΕΙ ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ ΠΕΡΙΛΑΜΒΑΝΕΙ ΑΜΦΟΤΕΡΑ	
ΘΙΓΜΑ ΗΔΕΙΑ ΕΠΑΦΗ	῾Τ
ΕΣΤΑΙ ΣΦΑΙΡΑΣ ΑΝΟΙΓΜΑ Η ΔΙΑΜΕΤΡΟΣ	
ΙΣΗ ΠΑΣΙΝ	῾Τ
ΕΝΚΥΚΛΙΟΙΣ ΔΙΑΜΕΤΡΟΙΣ ΑΛΛΑ	
ΙΔΙΑ ΔΗ ΚΑΙ ΥΨΕΣΙ	῾Τ
ΑΜΙΛΛΑ Ο ΛΟΓΟΣ ΚΑΙ ΕΝ ΣΤΕΡΕΩ	
ΕΣΤΙ ΠΡΟΚΟΠΗ Α Β Γ	῾Τ
ΓΕΝΝΙΚΗ ΘΕΙΑ ΤΙΣ ΕΞΙΣΩΣΙΣ	
ΑΛΛΑ ΚΑΙ ΣΥΜΠΑΘΙΑ	῾Τ
ΤΩΝ ΣΤΕΡΕΩΝ ΑΙ ΛΟΓΟΣ Α Β Γ	῾Τ
ΚΑΛΑ ΔΕ ΚΑΙ ΘΑΥΜΑΣΙΑ ΕΙΗ ΑΝ ΣΤΕΡΕΑ	
ΤΡΙΑ ΣΧΗΜΑΤΑ	῾Τ
ΑΙΔΙΗ ΓΑΡ ΛΟΓΟΝ ΙΣΟΝ ΠΟΙΕΕΙ ΚΑΙ	
ΣΤΕΡΕΟΙΣ ΚΑΙ ΟΛΑΙΣ ΕΠΙΦΑΝΙΑΙΣ	῾Τ
Ο ΚΥΒΟΣ ΚΑΙ ΕΙ ΕΝΑΡΜΟΖΟΙ ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ	
ΑΛΛΑ ΙΔΙΑ ΚΑΙ ΘΕΙΑ ΣΦΑΙΡΑ	῾Τ
ΑΠΑΣΙΝ ΗΓΗΜΑ ΚΥΒΟΣ ΜΕΝ Μ Β	
ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ ΔΕ ΛΓ ΣΦΑΙΡΑ ΔΕ Κ Β	῾Τ
ΙΔΙΑ ΔΕ ΤΟΙΟΣΔΕ ΤΟΥΤΩΝ ΕΙΗ ΛΟΓΟΣ	῾Τ
ΘΕΙΟΣ ΚΑΙ ΕΝ ΣΤΕΡΕΩ ΑΜΑ ΚΑΙ ΕΝ ΤΗ	
ΟΛΗ Δ ΕΠΙΦΑΝΕΙΑ	῾Τ
ΓΕΝΟΣ ΤΙ ΚΑΙ ΑΛΛΟ ΗΔΕΙΟΝ	
ΟΥΔΕΝ ΕΝ ΒΙΩ ΕΘΑΥΜΑΣΑ	῾Τ
ΩΣ ΚΟΣΜΟΥ ΑΜΑ ΕΠΙΔΡΟΜΗ	
ΑΛΕΚΤΟΝ ΑΕΙΚΕΙΝΗΣΙΑΝ	῾Τ
ΚΑΙ ΤΟΥ ΗΛΙΟΥ ΑΝΑΒΑΣΕΙ ΗΔΕΙΑΝ	
ΑΙΔΙΗ ΥΠΕΝΑΝΤΙΑΝ ΚΕΙΝΗΣΙΝ	῾Τ
ΚΑΙ ΑΜΑ ΔΗ ΦΩΣ ΑΓΑΘΟΝ ΠΑΝΤΩΝ	῾Τ
ΠΑΓΙΟΝ ΤΡΟΦΗ ΑΠΑΣΙ ΚΑΙ ΖΩΟΙΣ	
ΚΑΙ ΓΕΝΗΜΑΣΙΝ	῾Τ
ΟΡΩΝ ΑΡΧΕΙ ΓΕΩΜΕΤΡΙΑ.	῾Τ

Le sens des deux inscriptions précédentes étoit assez facile à saisir; celle-ci est beaucoup plus longue, et traite d'objets qui auroient de-

mandé le style le plus clair, le plus dégagé de toute entrave. On a besoin de s'armer d'indulgence pour les termes impropres et forcés qui s'y rencontrent; mais on pourra parvenir à les entendre; et l'on s'étonnera de trouver sur ce marbre des connoissances en géométrie, qu'aucun des ouvrages conservés jusqu'à ce jour, n'exprimoit d'une manière aussi simple et aussi facile à retenir. Examinons en détail cette inscription.

Ἐπ' ἀγαθὰ τοῖς τεχνίταις
τὴν διατριβὴν ἐποίησε Νείκων
ἐνπείροις αἰ̈ τῆς μνήμης χάριν.
Θεῖα καθόλου φύσεως ἅμα ἡδεῖας
ἀεὶ ὁ κῶνος, ἡ σφαῖρα, ὁ κύλινδρος.

« Pour l'avantage des artistes habiles, et pour perpétuer les notions
» suivantes, Nicon a fait cette dissertation.
» Le cône, la sphère et le cylindre sont des choses divines, et pré-
» sentent des formes agréables. »

Εἰ κύλινδρος περιλαμβάνει ἀμφότερα, θίγμα ἡδεῖᾳ ἐπαφῇ.

« Si le cylindre circonscrit les deux autres corps, le contact est
» doux. »

L'auteur veut dire, sans doute, que les points de contact offrent à l'œil un aspect agréable; mais il faut convenir que cela n'est ni bien rendu, ni fort instructif.

Ἔσται σφαίρας ἄνοιγμα ἡ διάμετρος ἴση πᾶσιν
ἐνκυκλίοις διαμέτροις. Ἀλλὰ ἰδίᾳ δὴ καὶ ὕψεσιν.

« L'ouverture de la sphère offrira un diamètre égal à tous les diamè-
» tres du cercle; il sera particulièrement égal aux hauteurs. »

C'est-à-dire que le diamètre du grand cercle de la sphère, celui de la base du cône, celui des bases des cylindres seront tous égaux entre eux, et à la hauteur des corps; ce qui est vrai.

Ἅμιλλα ὁ λόγος καὶ ἐν στερεῷ ἐστὶ προκοπῇ ά β' γ'.

« De plus, il existe entre les solides un rapport progressif, tel que
1, 2, 3. »

Le cône est en effet un tiers du cylindre; la sphère en est les deux tiers. Si le cône vaut 1, la sphère vaut 2, et le cylindre 3.

Γεννικὴ θεία τις ἐξίσωσις, ἀλλὰ καὶ συμπάθια
τῶν στερεῶν αἶ λόγος, α΄ β΄ γ΄.

« C'est une loi générale de la nature, une sympathie divine entre » ces trois solides, qui sont entre eux dans le même rapport que les » nombres 1, 2, 3. »

Cette vérité est assez naturellement exprimée.

Καλὰ δὲ καὶ θαυμάσια εἴη ἂν στερεὰ τρία σχήματα·
αἴδίῃ γὰρ λόγον ἴσον. ποιέει καὶ στερεοῖς καὶ ὅλαις ἐπιφανίαις
ὁ κῦβος, καὶ εἰ ἐναρμόζοι κύλινδρος, ἀλλὰ ἰδίᾳ καὶ θεία σφαῖρα
ἅπασιν ἥγημα, κῦβος μὲν μϐ΄, κύλινδρος δὲ λγ΄, σφαῖρα δὲ κϐ΄.
Ἰδίᾳ δὲ τοῖόςδε τούτων εἴη λόγος
θεῖος καὶ ἐν στερεῷ, ἅμα καὶ ἐν τῃ ὅλῃ δ' ἐπιφανείᾳ.

« Trois figures sont belles et dignes d'admiration, car elles présentent » toujours égalité de rapport entre les solides et les surfaces entières; le » cube, le cylindre inscrit au cube, et sur-tout la divine sphère, qui est » la première de toutes les figures, celle qui se présente à leur tête. Le » cube est 42, le cylindre 33, et la sphère 22. C'est une chose remar- » quable que le rapport de ces figures se trouve le même, soit que l'on » considère les solides, soit que l'on considère les surfaces entières. »

Cet article est le plus curieux de tous : c'est M. Delambre qui veut bien encore venir à mon secours, et en donner l'explication.

Si le rayon de la sphère est 1, la hauteur du cylindre, ou le côté du cube circonscrit sera 2; la face du cube 4 : les six faces du cube seront 24.

La surface de la sphère sera quatre fois celle du grand cercle, ou.. 12,5664.

Ajoutez-y deux fois le grand cercle.................. 6,2832.

La surface entière du cylindre sera .... 18,8496.

Au lieu de 24, prenons 42 pour la surface du cube, c'est-à-dire, multiplions 24 par $\frac{7}{4}$, nous aurons pour le cube .... 42.

Multiplions également le cylindre par $\frac{7}{4}$, nous aurons $18{,}8496 \times \frac{7}{4} = 32{,}9868$, ou .... 33.

Multiplions la sphère par $\frac{7}{4}$, nous aurons $12{,}5664 \times \frac{7}{4} = 21{,}992$, ou .... 22.

Voilà donc l'énoncé de Nicon vérifié, quant aux surfaces entières, qui sont entre elles comme les nombres 22, 33 et 42; du moins en négligeant les centièmes.

Quant aux solidités, celle du cube $= 2.2.2. = 2^3 = 8$: celle de la sphère $= \frac{1}{3}$ de la surface $= \frac{12.5664}{3} = 4.1888$. Enfin celle du cylindre $\frac{3}{2}$ fois celle de la sphère, ou 6.2832.

Voyons si ces nombres sont entre eux comme 22, 33, et 42.

On voit d'abord que 8 : 42 : : 1 : 5,25. Multiplions donc nos trois nombres par 5,25.

		Les surfaces étoient
La solidité	de la sphère sera $4.1888 \times 5{,}25 = 21.9912$....	21,9912.
	du cylindre sera $6.2832 \times 5{,}25 = 32{,}9868$....	32,9868.
	du cube sera... 8. ... $\times 5{,}25 = 42{,}0000$....	42,0000.

Les rapports sont donc les mêmes entre les trois corps, soit que l'on considère leurs solidités, ou leurs surfaces; et ces rapports sont sensiblement ceux des nombres 22, 33 et 42; approximations assez remarquables, et qui ne paroissent pas avoir été observées jusqu'à ce jour. Il a été facile aujourd'hui de vérifier l'énoncé de Nicon; mais comment ce géomètre avoit-il découvert ces rapports numériques, qui n'ont été aperçus par aucun auteur moderne? Les anciens ne connoissoient pas la théorie des fractions continues, inventées par lord Brounker, pour réduire une fraction composée en une fraction beaucoup plus simple, et suffisamment exacte. Il est vrai que l'on trouve dans les Commentaires de Théon sur l'Almageste de Ptolémée, des réductions à peu près du même genre, et qui sont assez heureuses; mais Théon ne donne que les quantités réduites, sans expliquer comment il y étoit parvenu : ce n'étoit sans doute que par de nombreux tâtonnemens. Archimède avoit aussi donné dans sa Mesure du Cercle, des rapports de cette nature, dont le souvenir, conservé par tous les géomètres, est un hommage constant rendu à sa mémoire (1).

(1) Lettre de M. Delambre.

Γένος τι καὶ ἄλλο ἥδειον οὐδὲν ἐν βίῳ ἐθαύμασα,
ὡς κόσμου ἅμα ἐπιδρομῇ ἄλεκτον ἀεικεινησίαν,
καὶ τοῦ ἡλίου ἀναβάσει ἥδειαν αἰδίῃ ὑπεναντίαν κείνησιν.

« Mais ce qui a constamment excité le plus mon admiration, c'est la » marche non interrompue du monde, et cette perpétuelle rotation, » mouvement toujours opposé à l'ascension du soleil. » C'est-à-dire au mouvement du soleil.

La rotation ou révolution continuelle du ciel se fait en sens contraire de celui par lequel le soleil monte, et descend le long de l'écliptique. On dit ordinairement que le mouvement propre du soleil est contraire au mouvement de révolution diurne; c'est la même vérité seulement mieux exprimée.

Καὶ ἅμα δὴ φῶς ἀγαθὸν πάντων
πάγιον τροφὴ ἅπασι καὶ ζώοις καὶ γενήμασιν.

« Et en même temps la lumière toujours existante contribue à nour- » rir tous les êtres vivans, et toutes les productions de la terre. »

Au bas de l'inscription sont gravés en plus gros caractères ces mots, dont les deux premiers, étant endommagés, peuvent donner lieu à quelque incertitude,

ΟΡΩΝ ΑΡΧΕΙ ΓΕΩΜΕΤΡΙΑ.

» La géométrie exerce sa puissance sur les limites. »

C'est-à-dire sur les lignes qui bornent, qui circonscrivent les surfaces et les solides.

Un très-habile helléniste m'a proposé de lire, au lieu de ὅρων ἄρχει, ces mots : Στεῤῥεῶν ἄρξει, qui donnent aussi le nombre trois mille; mais ces expressions ne me paroissent pas beaucoup plus heureuses que les premières; et dans toutes les suppositions, l'on conclura, sans doute, que l'habile architecte Nicon eût mieux fait d'adopter un langage moins pénible pour lui, et pour ses lecteurs.

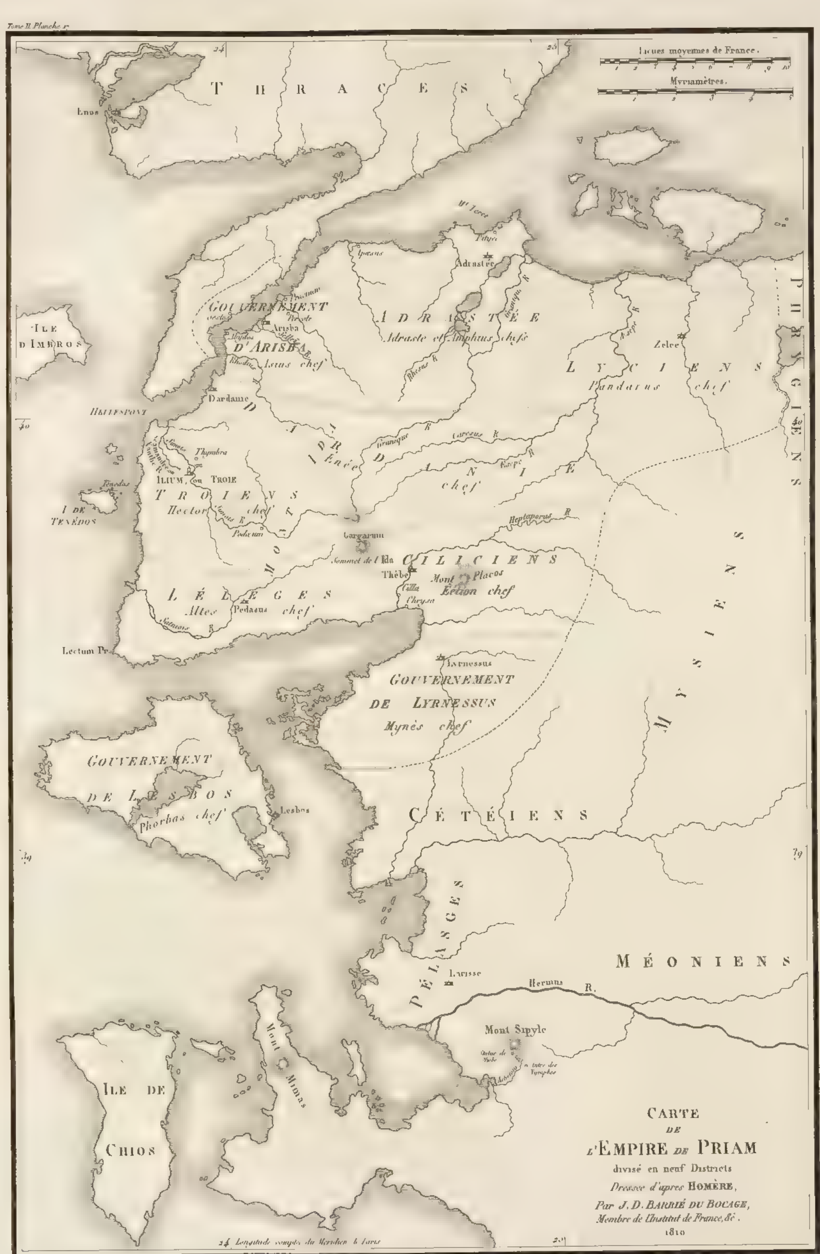
Sur le bord supérieur du marbre qui porte cette longue inscription, sont trois vers du même genre, relatifs à des questions de physique : je ne les rapporterai point : ils supposent des vers antécédens, et gravés

sur un autre marbre qui n'a pas été retrouvé : ils ne présentent, ainsi séparés, que des difficultés sans intérêt.

Ces inscriptions sont les seules de ce genre que l'on connoisse, et qui peut-être même aient jamais existé; car il est difficile de croire que l'on ait eu souvent la bizarre idée d'exprimer dans un langage ennemi de toute clarté, de toute précision, des notions destinées à la postérité. Les oisifs d'une grande ville pouvoient s'amuser quelques instans d'inutiles et laborieux efforts; mais on ne gravoit point sur le marbre les frivoles productions de ces martyrs volontaires de la littérature, assez semblables aux faquirs, qui, dans l'Inde, recherchent la considération par les supplices qu'ils s'infligent, et au défaut de vertus, espèrent, en se chargeant de chaînes et à force de tourmens, obtenir l'immortalité.

Voyez l'Explication P. 4



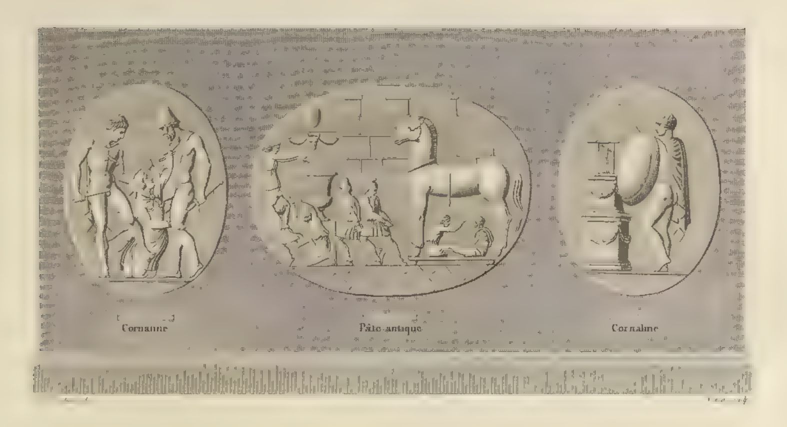


Tardieu rue du Jardinet N° 12



VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRÈCE.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

PLANCHE XVII.

Carte de l'Empire de Priam.

En parcourant les îles du nord de l'Archipel, nous avons été conduits à rechercher les époques les plus reculées de l'histoire. Nous avons vu des peuples Scythes, déjà maîtres de toute la Thrace, passer dans les îles, et dans les contrées qui depuis furent cette Grèce si fameuse. Ces hordes conquérantes parvinrent à former de nombreux établissemens sur les côtes de l'Asie, comme sur celles de l'Europe : leurs tentatives, qui n'eurent pas toutes le même succès, prolongèrent les troubles, les désordres, et entretinrent cet esprit de brigandage et de piraterie dont Thucydide a tracé le tableau. Cet historien nous montre les habitans de ce beau pays sans demeures assurées, sans commerce, sans moyens

communs de défense; les uns ne cultivant que pour un instant des terres, dont une horde plus forte ne tardoit pas à les expulser; les autres courant les mers, s'honorant du titre de pirates, sans lois et sans frein, ne conservant pour toute religion que quelques pratiques bizarres, et tous éprouvant ou inspirant une terreur qui ne permettoit d'habiter que loin des côtes, sur les sommets les plus escarpés, et dans les montagnes inaccessibles (1).

La Crète avoit été préservée par sa position, des invasions étrangères, et par l'énergique prudence de ses rois, des troubles de l'anarchie : ce fut à Minos, qui sut rendre sa marine redoutable, que les autres îles et les mers de la Grèce durent le retour de quelque sécurité : mais, malgré tous ses efforts, il ne put que réprimer, et non pas étouffer l'esprit de pillage, qui fut long-temps la passion dominante des peuples établis dans la Grèce, le premier mobile de leurs entreprises. Long-temps ils n'avoient pu attaquer que leurs voisins, détruire des récoltes, et s'essayer à enlever de frêles bateaux; c'étoient les premiers essais de la piraterie, l'enfance de l'art de la guerre. Lorsque la civilisation eut fait chez eux quelques progrès, qu'un commencement d'aisance eut étendu leurs besoins, et que chacun eut des propriétés à conserver, il s'établit entre ces petites puissances une sorte d'équilibre qui suspendoit ou modéroit les guerres intérieures : il falloit cependant un aliment à leur inquiète ardeur; alors ils se réunirent pour de plus grands exploits. L'opulence des contrées lointaines excita leur cupidité, ou, pour parler leur langage, les enflamma d'une noble ambition.

L'expédition des Argonautes est la première de ce genre dont le souvenir nous ait été conservé. Malgré tout l'éclat poétique qui l'environne, ce ne fut bien probablement qu'un armement de corsaires, dont l'audace tenta de pénétrer dans une mer inconnue, entourée de riches contrées, vers lesquelles les feux d'un volcan avoient ouvert un passage long-temps redoutable.

Les succès de cette expédition, et les merveilles qu'en racontèrent ces célèbres navigateurs, inspirèrent de nouvelles espérances : on ne rêva plus qu'excursions et conquêtes; et environ un siècle après, la Grèce entière s'arma contre les opulens rivages de l'Asie mineure (2).

(1) Thucydid. Lib. I.

(2) Joseph Scaliger. Animadversiones in Eusebium, p. 46. Traduct. d'Hérodote, par M. Larcher, Chronologie, Tom. VII, pag. 352.

Déjà l'établissement formé par Dardanus, près de l'Hellespont, avoit appelé l'avidité des aventuriers qui couroient les mers; et si la fable accuse des premiers malheurs de Troie Hercule irrité contre Laomédon, il en faut conclure que cette colonie, encore foible et incapable de résistance, avoit été pillée par l'un de ces guerriers, dont les exploits réunis composèrent la renommée du demi-dieu, célèbre par ses pénibles et glorieux travaux.

La grande expédition dirigée depuis contre ces mêmes rivages, fut l'ouvrage des Atrides, la famille la plus puissante du Péloponèse : ils surent faire adopter leurs projets et leurs espérances par les princes dont le concours leur étoit nécessaire; mais il paroît que cette confédération employa aussi la violence pour grossir ses forces, et que parmi tous ces Grecs qui marchèrent contre Troie, plusieurs ne quittoient qu'à regret leurs foyers (1). Jusque-là nul accord n'avoit régné parmi ces bandes belliqueuses, que la dénomination générale d'Hellènes n'unissoit pas encore; elles vivoient, elles combattoient, indépendantes et séparées d'intérêt, sans commerce, et sans aucun des rapports qui constituent un corps politique. La prépondérance d'Agamemnon et l'espoir d'un riche butin les déterminèrent pour la première fois à se rapprocher, à diriger leurs efforts vers le même but.

Plusieurs années furent employées par les Atrides à former cette ligue redoutable, et par les peuples confédérés, à fabriquer des vaisseaux. Ils partirent enfin, entassés sur de frêles bâtimens incapables de résister aux orages, et ils parvinrent d'île en île, et toujours en les pillant, jusque sur les côtes de l'Asie; ils y trouvèrent une longue et vive résistance; et ce ne fut qu'après neuf années de combats que Priam, successivement dépouillé de la plus grande partie de son empire, vit les Grecs attaquer les murs de sa capitale.

On a dit que l'enlèvement d'Hélène étoit l'unique cause de cette guerre mémorable, et du soulèvement de tant de princes, de tant de nations : pour supposer que le malheur de Ménélas avoit inspiré un intérêt universel et si vif, il faudroit ignorer combien les Grecs, à cette époque, étoient rarement accessibles au sentiment, né depuis dans les loisirs d'une civilisation plus avancée, qui fait de l'objet aimé un trésor sans prix, et de sa perte un malheur irréparable. Mais si l'on

(1) Iliad. Lib. XIII, V. 669. XXIII, v. 295. XXIV, v. 400.

réfléchit à la stérilité de la Grèce encore sauvage et couverte de forêts, aux mœurs de ses habitans, à la détresse de tant de hordes errantes qui ne pouvoient subsister que de rapines; et en même temps à l'opulence des nations asiatiques, à la fécondité de leur sol, aux riches produits des arts, qu'avoient introduits parmi elles leurs relations avec les peuples les plus anciennement civilisés de l'Orient, on ne pourra plus méconnoître le véritable but de cette confédération, qui porta tous les maux de la guerre dans le pays vaincu, souffla la discorde parmi les vainqueurs, et toutefois a valu à la postérité les plus sublimes productions de l'esprit humain. Homère lui-même laisse souvent entrevoir le motif qui guidoit ses héros sur les rivages troyens : c'est lui qui nous apprend que les Grecs partirent pour leur expédition, sans s'être assuré aucuns moyens de subsistance; qu'ils ravagèrent, pour s'en procurer, les pays les plus étrangers aux torts de Pâris, toutes les îles, toutes les contrées qui se trouvoient sur leur passage. Achille pille Lesbos, Lyrnesse, Pédase, et vingt autres villes dont aucune n'avoit appelé sa vengeance (1). Les Grecs ne vivoient que du produit de leurs incursions sur les pays voisins : et ce ne fut que lorsque ces terres dévastées ne purent leur fournir des vivres avec la même abondance, qu'ils pensèrent à ensemencer les terres de la Chersonèse, dont ils s'étoient rendus maîtres; tant le pillage étoit le premier de leurs besoins! Aussi ne cherchent-ils point après la conquête de l'empire de Priam, à former des établissemens dans ces belles contrées : on les voit au contraire emporter précipitamment leur butin et leurs esclaves, se confier sans prévoyance et sans accord à l'inconstance des mers, à tous les hasards de la destinée qui les attendoit, et sur-tout s'inquiéter assez peu de l'épouse de Ménélas.

Que de raisons pour croire que ces Grecs, malgré l'éclat attaché depuis aux noms d'Achille et d'Agamemnon, ou plutôt malgré l'Iliade, n'étoient que des aventuriers audacieux, emportés par l'ardeur du butin, cherchant, si l'on veut, une Hélène qui étoit comme le premier cri de guerre, mais cherchant sur-tout à revenir chez eux chargés de riches et nombreuses dépouilles. Les nations qui ne connoissent ni le droit

(1) *Δώδεκα δὲ ξὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων,*
Πεζὸς δ' ἕνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἐρίβωλον.

Iliad. Lib. XIX. 328.

public, ni les délicatesses de l'honneur, ne nous retracent-elles pas cet état primitif, où l'on ne combattoit que pour piller? La vengeance put bien ne pas être étrangère à l'expédition des Grecs; il paroît que du moins elle en fut le prétexte : peut-être aussi ne se crurent-ils pas plus obligés d'alléguer des motifs de leur invasion, que les Normands, lorsqu'ils venoient au neuvième siècle ravager les côtes de France, ou les Espagnols lorsqu'ils faisoient la conquête du Mexique, et les Anglais celle de l'Inde.

Je n'ai pas, au reste, l'ambition de fixer avec certitude les causes qui purent, il y a trois mille ans, engager le puissant roi de Mycènes et le sage Nestor à s'éloigner si long-temps de leurs états : je me sens découragé par l'exemple de tant d'historiens d'époques moins anciennes, qui se sont prétendus si bien instruits des secrètes pensées de tous les souverains; et je m'en tiens prudemment aux faits, qu'un scepticisme outré ose seul révoquer en doute, quand ils sont attestés par toute l'antiquité.

Quoiqu'il soit difficile de décider si la ville de Troie avoit été prise le 23 du mois thargélion, comme le croit Denys d'Halicarnasse, ou vingt-quatre heures après, comme le prétend Plutarque (1); quoique Clément d'Alexandrie ait même recueilli des autorités qui pourroient faire croire que la ville étoit déjà emportée dès le douze, et qu'on ait, il faut l'avouer, pendant une vingtaine de siècles, agité très-ridiculement de pareilles questions, il n'en est pas moins vrai que la guerre de Troie est attestée par une tradition générale, constante, et soutenue d'âge en âge. Cet événement est devenu pour la Grèce, pour les peuples alors en évidence sur la scène du monde, une époque commune et à peu près invariable de leur chronologie; et à travers les contradictions, les erreurs, et les ornemens fabuleux dont on l'a surchargée, on retrouve toujours le fait également admis, également consacré : c'est une de ces anciennes colonnes historiques, cachée sous un amas de lierres, de ronces et de fleurs, mais qu'il est possible de dégager, et qui porte des caractères profondément gravés qu'on ne sauroit méconnoître.

Quelle est donc la question qui peut raisonnablement nous occuper en visitant la Troade? Celle-ci uniquement, ce me semble : Homère,

(1) Dionys. Halic. Lib. I. Plutarch. in Camillo. Clem. Alexand. Strom. I.

chantant les exploits des vainqueurs d'Ilion, a-t-il adapté à la nature et aux divers accidens du terrain les faits que lui transmettoit une tradition encore récente, et même jusqu'aux brillans détails dont il s'est plu à enrichir ses poétiques récits ? Homère, dans le cours d'un long ouvrage, où avec un art admirable il a su consacrer toutes les connoissances, toutes les opinions de son siècle, ne s'est-il égaré dans aucun moment sur les champs Troyens, que sa muse parcourt en tous sens avec tant de rapidité? Les tableaux qu'il fait briller de couleurs si vives, ne seront-ils plus désormais pour nous de pures fictions; et sommes-nous destinés à trouver dans plusieurs passages de l'Iliade, au lieu des seuls produits de sa riche imagination, les fidèles images des sites que le poète avoit sous les yeux ? Est-il enfin bien vrai que les voyageurs, qui porteront à l'avenir leurs hommages sur les ruines d'Ilion, pourront se flatter d'en retrouver les vestiges, de reconnoître, je n'ose encore dire, quelques-uns des monumens nommés par Homère, mais, du moins, les principaux lieux qu'il a décrits, et sur lesquels il place ses dieux et ses héros ?

Hâtons-nous d'aborder sur ces rivages sacrés, dont l'aspect peut seul éclaircir nos doutes et réaliser nos espérances; mais, tandis qu'un vent favorable nous y conduit des îles de Samothrace et d'Imbros, où nous étions restés, employons quelques instans à nous rappeler quel fut l'empire de Priam; et rapprochons, pour nous en faire une juste idée, les notions que les anciens nous en ont transmises.

C'étoit chez les Troyens une ancienne tradition que leur plaine avoit été jadis couverte par les eaux de la mer (1). L'inspection des lieux confirme cette opinion; et si vous embrassez de l'œil le contour des hauteurs, qui enferment cette surface égale, et maintenant bien cultivée, elle vous présente l'aspect d'un de ces golfes profonds qui, dans l'île de Lesbos, offrent des ports abrités de tous côtés, et semblent aux navigateurs parvenus dans cet asyle, une petite mer intérieure, dont ils ne distinguent plus l'étroite entrée (2).

Au moment de la rupture du Bosphore de Thrace, lorsque les eaux du Pont-Euxin se précipitèrent dans la longue vallée qui forme aujourd'hui l'Hellespont, elles entrèrent avec violence par l'ouverture,

(1) Strab. Lib. I, pag. 51. edit. Casaub.

(2) Voyez pag. 83 de ce volume.

que laissent entre eux les caps Sigée et Rhétée, et remplirent le bassin qui se trouvoit prêt à les recevoir; les flots arrivèrent jusqu'aux pieds des montagnes : mais lorsque le niveau des deux mers se fut établi, les eaux se retirèrent de l'extrémité la plus haute de la plaine submergée; elles n'occupèrent plus que la baie, dans laquelle les Grecs, plusieurs siècles après, entrèrent avec leurs vaisseaux, et qui, depuis cette époque, a été successivement comblée par les terres qu'entraînent les torrens descendant des montagnes.

Teucer, suivi d'une troupe de Crétois, vint s'établir dans cette contrée alors presque déserte; mais cette première colonie n'habita que l'intérieur des montagnes, ne cultiva que les vallées assez élevées pour n'avoir point été atteintes par l'inondation, et qui, par leur position, étoient d'ailleurs d'une défense plus facile (1).

Dardanus, sorti d'abord de l'Arcadie, et ensuite de l'île de Samothrace, avec une nouvelle troupe de colons et de fugitifs, se réunit à Teucer, épousa sa fille, et fut après lui le chef de cet établissement, qu'il consolida, qu'il agrandit, et auquel il donna son nom.

Déjà les Curètes, les Cabires et les Telchines, car on leur donna ces différens noms, sortis originairement de la Phénicie, et dans la suite de la Crète par eux civilisée, avoient introduit leurs dogmes religieux dans quelques îles de la mer Égée, sur les monts Ida, et dans la haute Phrygie: ils y avoient porté, avec leurs bruyantes superstitions, la connoissance de quelques arts utiles; entre autres, celui de fondre et de forger le fer, métal plus rébelle que le cuivre, avec lequel longtemps encore on fabriqua les armes.

Dardanus régna, dit-on, soixante ans; son fils Erichthonius quarante-six; Tros à peu près le même nombre d'années; et ce fut lui qui, se rapprochant de la mer, s'établit le premier sur une des dernières hauteurs de l'Ida, à l'entrée de la plaine. Il y jeta les fondemens de la ville célèbre, où son fils Ilus construisit une citadelle. Laomédon entoura la ville de fortes murailles, qui dans la suite passèrent pour l'ouvrage de Neptune et d'Apollon (2).

Tros avoit eu trois fils, Ganymède, enlevé ou tué par Tantale, roi de

(1) Plat. de Legib. Lib. III. Schol. ad Lycophr. Vers. 72 et 73.

(2) Iliad. Lib. VII, 452. XXI, 445. Virgil. Æneid. Lib. IX, 144. Ovid. Metam. Lib. XI. Apollod. Lib. II. Hygin. Cap. 89. Tzetz. ad Lycophr. Banier. Mythol. T. III, p. 429.

Lydie; Ilus, qui hérita des domaines de Troie; et Assaracus, qui eut en partage la Dardanie, premier établissement de Dardanus, et patrie d'Énée.

On s'est depuis long-temps occupé de constater l'origine d'une famille dont les Césars prétendoient sortir; et il m'a semblé qu'un tableau des descendans de Dardanus pourroit aider à l'intelligence de plusieurs faits, auxquels le poète fait allusion.

Nous avons dit qu'Assaracus conserva la Dardanie, premier berceau de l'empire Troyen, et qu'Ilus eut en partage la plaine arrosée par le Simoïs et le Scamandre. La race d'Ilus, devenue odieuse à Jupiter, fut punie de l'injustice de Laomédon, et du crime de Pâris (1) : elle périt toute entière sous les coups des Grecs. La famille d'Assaracus continua de régner, du moins si l'on adopte la prédiction qu'Homère fait prononcer par Neptune, et qui semble, en effet, un hommage rendu par le poète aux princes, alors certainement sur le trône, puisque les grands talens s'occupoient de les célébrer. Les prédictions faites après l'événement sont un des priviléges de la poésie :

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Iliad. Lib. XX, 307.

On tenta dans la suite, à Rome, d'altérer ces titres homériques; et il ne fallut pour cela que changer un seul mot dans l'un des vers que nous venons de rappeler : Au mot Τρώεσσιν, aux Troyens, on substitua *πάντεσσιν*, à tous : trouvant alors précisément le contraire de ce qu'on avoit lu jusque là dans tous les manuscrits, quelques-uns crurent, et les autres feignirent de croire, qu'Homère avoit prédit la grandeur future des Romains et leur domination universelle :

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

Æneid. Lib. III, 97.

Les maîtres du monde n'ont pu cependant faire adopter sans quelques réclamations leur descendance de cet Énée dont la piété égale

(1) *Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων.* Iliad. Lib. XX, 306.

TABLEAU DE LA RACE DE DARDANUS.

DARI

Épouse *BATIEIA,* appelée a

Il

- **ILUS** meurt sans enfans.
- **ÉRIC** Il épouse *CALLIR* ou *ASTYO*

Il épouse *AC* ou *CALLIRR* Il en a 4 enfans qu'Apollo

- 1. *CLÉOPATRE.*
- 2. **ILUS,** fondateur d'Ilion. Il épouse *EURYDICE*, fille d'*Adraste.* Il en a
  - *THEMIS,* mariée à *Capys.*
  - **LAOMÉDON;** Il épouse *STRYMO,* fille du *Scamandre*, ou *PLACIE,* fille de *Catrée* ou de *Leucippus.* Il en a 5 fils et 3 filles, sans compter un fils aîné, nommé BUCOLION, né de la nymphe *CALYBÉE.*
    - **BUCOLION.** Il a, de la naïade ABARBARÉE,
      - **ÆSEPE, PÉDASE,** tués l'un et l'autre par *Euryale.*
    - 1. **TITHON,** enlevé par l'*AURORE.* Il en a
      - **ÉMATHION,** tué par *Hercule.*
      - **MEMNON,** tué par *Achille.*
    - 2. **LAMPON,** père de DOLOPS, tué par *Ménélas.*
    - 3. **CLYTIUS,** père de CALÉTOR, tué par *Ajax* de Télamon.
    - 4. **HICÉTAON,** père de MÉLANIPPUS, qui tua *Antiloque*, à la guerre de Troie.
    - 5. **PODARCÈS,** qui fut ensuite appelé PRIAM. Il eut 50 ou 54 fils, dont les noms sont donnés par Apollodore et Hygin. Voici ceux de quelques-uns de ses fils et de quelques-unes de ses filles :
      - 1. **HECTOR.** Il épouse *ANDROMAQUE*, fille d'*Eétion.* Il en a SCAMANDRIUS, autrement appelé ASTYANAX, qui, étant enfant, fut précipité, par les Grecs, des murs de *Troie*, à la prise de la ville.
      - 2. **PÂRIS,** appelé depuis ALEXANDRE. Il épouse *ŒNONE*, fille du fleuve *Cébren*, enlève *HÉLENE*, et est tué par *Philoctète.*
      - 3. **HÉLÉNUS,** prêtre d'Apollon. Il épouse *ANDROMAQUE.* Il en a CESTRINUS, qui règne en *Épire.*
      - 4. **DÉIPHOBE,** Il épouse *HÉLENE*, après la mort de Pâris, et est tué par les Grecs, à la prise de Troie.
      - 5. **TROILUS,** encore jeune, est tué par *Achille.*
      - 6. **POLITÈS,** tué par *Pyrrhus*, fils d'Achille, à la prise de Troie.
      - 7. **POLYDORE,** encore jeune, tué en Thrace, par *Polymnestor.*
      - 1. *ILIO* mariée à *Po* roi de T
    - 1. *HÉSIONE*, mariée à *Télamon.*

US

YRINE, fille de *Teucer*.

NIUS.
, fille du *Scamandre*,
lle du *Simoïs*.

ille d'*Eumède*,
lle du *Scamandre*.
me dans l'ordre suivant :

3. ASSARACUS.
Il épouse
HIEROMNÉMÉE,
fille du *Simoïs*.
Il en a
CAPYS.
Il épouse *THÉMIS*,
fille d'*Ilus*,
ou une nymphe,
nommée *NAIS*.
Il en a
ANCHISE,
qui eut de *VÉNUS*

4. GANYMÈDE,
enlevé par *Jupiter*,
ou plutôt
par *Tantale*,
roi de Lydie.

A
nom
e
a.

3. *ASTYOCHÉ*,
mariée à *Télèphe*,
roi de Teuthranie.

HIPPODAMIE,
mariée à *Alcathoüs*,
fils d'Æsyetès.

ÉNÉE.

Il épouse, dans la Troade,
CRÉUSE,
fille de *Priam*.
Il en a
ASCAGNE,
surnommé
IULUS,
qui fonde la ville
d'*Albe-la-Longue*,
en Italie.

Il épouse, en Italie,
LAVINIE,
fille du roi *Latinus*.
Il en a
SYLVIUS,
surnommé aussi
IULUS.
ÆNEAS SYLVIUS.
LATINUS SYLVIUS.
ALBA SYLVIUS.
ATYS.
CAPYS.
CAPETUS.
TIBERINUS.
AGRIPPA.
ROMULUS SYLVIUS.
PROCAS

NUMITOR.
RHÉA, sa fille,
eut de *Mars*

AMULIUS.

RÉMUS. ROMULUS.

D'*ASCAGNE* ou de *SYLVIUS*, (car les auteurs ne sont pas d'accord) descendoient les JULES, l'une des plus puissantes familles de Rome, qui, après avoir fourni à la République une suite d'illustres citoyens, a produit JULES CÉSAR, devenu par ses talens, le régulateur suprême de l'Empire.

LYRUS
meurt sans enfant.

2. *CRÉUSE*,
mariée
à *Enée*.

3. *LAODICÉE*,
mariée
à *Helicaon*,
fils d'Antenor.

4. *CASSANDRE*,
prêtresse
d'Apollon.

5. *POLYXÈNE*,
sacrifiée
sur le bucher
d'Achille.

le courage, que les décrets du Ciel appellent à régner, et que les Dieux mêmes ennemis de Troie se font un devoir de soustraire aux dangers où sa valeur l'entraîne (1).

On sait quel prix attachoit Jules-César à la tradition qui lui donnoit une origine céleste; à *Venere Julii*, disoit-il, *cujus gentis familia est nostra* (2). Il fallut bien passer cette prétention au vainqueur de Pompée, encore plus à ses successeurs; et Néron ne trouva point de contradicteurs, lorsqu'il établit sa généalogie dans un discours que Sénèque lui fit prononcer à l'âge de seize ans, en faveur des habitans d'Ilion (3) : mais le voyage d'Énée n'en resta pas moins au nombre des faits qu'on est tacitement convenu de ne point approfondir. Ce fut, pour les Romains, une de ces légendes que la foi la plus résignée ne se croit pas obligée d'admettre intérieurement, mais que de justes égards défendent d'attaquer, et dont on ne doit jamais disputer les illusions à une innocente crédulité.

Les exploits du fils de Vénus, reçurent d'ailleurs des beaux vers de Virgile un caractère sacré; et le poète maîtrisa l'opinion bien plus victorieusement que n'eût pu faire toute la puissance des empereurs. Mais celui qui se prévaut du titre plus grave d'historien ne doit pas espérer tout-à-fait les mêmes complaisances; et parmi les gens les plus instruits de Rome, quelques-uns laissèrent échapper des signes d'incrédulité, en voyant Denys d'Halicarnasse s'évertuer, dans ses efforts adulateurs, à prouver ce qui, depuis si long-temps, se passoit si bien de preuves (4). Au reste, les esprits concilians avoient trouvé le moyen d'accorder le sens naturel, et presqu'évident des vers d'Homère, avec des prétentions qu'on ne contestoit pas sans quelque peine. Si le pieux Énée n'avoit jamais porté ses pénates sur les côtes du Latium, et si ses descendans avoient au contraire régné long-temps sur la Dardanie, il n'en étoit pas moins certain que l'Italie avoit reçu, dans les siècles les plus reculés, des colonies de Grecs qui y répandirent leurs dogmes, leurs mœurs et leur langue. De ces faits incontestables naquit, sans une trop forte invraisemblance, l'opinion que Tithon, frère de Priam, ayant quitté les rivages troyens par l'ordre de son père, pour tenter

(1) Iliad. Lib. XX. 321.

(2) Suet. in Cæsare. cap. 6. edit Delph. p. 6.

(3) Tacit. Annal. Lib. XII. cap. 58.

(4) Dionys. Halic. Antiq. Roman. Lib. I.

fortune ailleurs, étoit allé s'établir près de Gaëte. C'est cette tradition que rappelle Virgile, lorsqu'il dit,

> Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.
> *Georg. Lib. III*, 48.

et dans le même poème,

> Nec non Ausonii, Troia gens missa, coloni.
> *Lib. II*, 385.

Le père Hardouin adopte cette opinion avec une confiance à laquelle on ne s'attend pas en pareille matière; mais ce n'étoit pas, suivant lui, Jules-César qui descendoit de Tithon, c'étoit Octave-Auguste qui avoit seul le droit d'être appelé *Assaraci proles* (1). On me pardonnera sans doute de ne point discuter une question, dans laquelle je pourrois facilement me faire honneur d'une érudition empruntée à Bochart et à Méziriac, mais qui sortiroit des bornes que je dois me prescrire.

Ce seroit d'ailleurs avoir grand tort, que d'avoir trop raison contre le chantre d'Énée. Malgré tous les calculs de la froide et sévère chronologie, n'en doutons point, Didon a brûlé pour le fils de Vénus : en dépit des plus anciennes traditions, l'hymen de Lavinie a fondé l'empire du monde; c'est aux inspirations de la plus sublime poésie qu'il faut croire avant tout; et si jamais il fut une fable qui pût usurper les honneurs de l'histoire, c'est celle qu'a consacrée le talent le plus pur et le plus enchanteur. J'en atteste Pindare, lorsqu'il défend de jamais résister au pouvoir des Muses, surtout à la Grâce, leur compagne fidèle, et qu'il s'écrie : « C'est elle seule qui, charmant les mortels, sait donner à tout un nouveau prix, et prête souvent à de douces illusions les couleurs et les droits de la vérité : les temps, témoins révérés, viennent dans la suite passer sur ces fictions, et déposent en leur faveur (2). »

J'ai donc tout accordé aux prétentions romaines dans mon tableau généalogique de la famille troyenne des Empereurs: je suis même tenté de croire avec Ovide, que Vénus avoit ambitionné l'honneur de donner des ancêtres au plus grand des Romains, et n'avoit été séduite que par

(1) Hardouin; Apologie d'Homère, pag. 70.

(2) *Χάρις δ' ἅπερ ἅπαντα τεύ-*
χει τὰ μείλιχα θνατοῖς
ἐπιφέρουσα τιμὰν,
και ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν
ἔμμεναι τὸ πολλάκις.
Ἀμέραι δ' ἐπίλοιποι
μάρτυρες σοφώτατοι.
Pindar. Olymp. I, v. 48 et seq.

un si noble motif, lorsque s'égarant dans les belles retraites de l'Ida, elle mit tant d'ardeur à séduire un simple mortel,

> Assaraci qui nurus dicta est; ut scilicet olim
> Magnus Iulos Cæsar haberet avos.
>
> *Ovid. Fast. Lib. IV*, 123.

A l'aide du tableau que je place ici, on peut embrasser d'un coup-d'œil toute la postérité d'Anchise, jusqu'à Numitor et Amulius, dont on fit descendre la famille des Jules, lorsqu'elle fut devenue l'une des plus puissantes de Rome : j'ai cru devoir rapprocher les opinions des anciens sur la postérité d'Énée : il est assez simple qu'ils ne soient pas parfaitement d'accord, en rapportant une généalogie de ce genre; et il seroit difficile d'alléguer aujourd'hui des motifs plausibles de préférence, en faveur de l'opinion de Tite-Live, ou de celle d'Eusèbe; encore moins de se déclarer ouvertement pour celle d'Ovide, qui probablement ne s'étoit pas cru obligé de faire, sur cette question, des recherches bien profondes.

Après nous être fait une idée assez claire, si elle n'est pas bien certaine, de la noble maison issue de Dardanus, qui a fait tant de bruit dans le monde, et dont les titres ont péri, sans que sa célébrité en ait souffert, nous chercherons quelles étoient les possessions des princes, les uns soumis au chef suprême de leur nombreuse famille, les autres alliés du souverain, dont la puissance faisoit leur sûreté, et qui, tous réunis par un intérêt commun, formoient l'empire de Priam, ou avoient envoyé des troupes à son secours.

L'état fédératif compris entre l'île de Lesbos, la Phrygie et l'Hellespont, étoit divisé en neuf provinces, ou états distincts, régis par des chefs particuliers (1); la Dardanie, la Troade proprement dite, la province d'Arisba, l'Adrastie, la Lycie sous l'Ida, les Léléges, les Ciliciens soumis à Éétion, ceux que gouvernoit Minès, et l'île de Lesbos.

I. La Dardanie, Δαρδανίη. Teucer, sorti de l'île de Crète pour chercher une nouvelle patrie dont il fut le chef, s'étoit établi dans les montagnes de l'Ida : son gendre Dardanus étendit ses domaines le long

(1) Ὅσσον Λέσβος ἄνω Μάκαρος ἕδος ἐντὸς ἐέργει,
Καὶ Φρυγίη καθύπερθε, καὶ Ἑλλήσποντος ἀπείρων.
Iliad. Lib. XXIV, 544.

Strab. L. XIII, pag. 584 et seqq.

des trois fleuves, l'Æsepus, le Caresus, et le Granique, qui découlent du mont Gargare, et se dirigeant au nord-est, vont se jeter dans la Propontide. La contrée reçut le nom de ce prince; et pour honorer sa mémoire, on le donna également à la ville bâtie depuis sur le rivage de l'Hellespont : ses mânes n'ont pas à se plaindre de la postérité, puisque ces lieux le portent encore.

Je me permets pour cette fois de n'être pas de l'avis de M. Barbié du Bocage sur une question géographique. Je ne saurois admettre, à l'époque de la guerre de Troie, l'existence de la ville maritime appelée Dardanus, Δάρδανος : quoique mon savant confrère l'ait marquée sur sa carte, je la crois d'une origine moins ancienne que le temps auquel nous nous reportons. Homère ne la nomme point, comme l'ont cru trop légèrement presque tous les traducteurs, plusieurs commentateurs, et ceux qui les ont copiés (1). Les mots κτίσσε Δαρδανίην employés par le poète ne me paroissent nullement signifier que Dardanus fonda la ville depuis connue sous son nom, mais bien qu'il établit la colonie, l'état de la Dardanie. Les fondemens d'Ilion ne furent jetés que par son petit-fils, et le poète fait entendre qu'il n'existoit encore aucune ville dans la contrée : il dit positivement que les bases de l'Ida étoient seules habitées, et que les nouveaux colons s'étoient d'abord concentrés dans l'intérieur des montagnes, dont les vallons sont fécondés par de nombreux ruisseaux (2).

Si mon opinion est nouvelle, du moins elle aura un défenseur ancien, et d'un grand poids; car c'est évidemment dans ce même sens que Thucydide emploie l'expression d'Homère, lorsqu'il dit d'Amphilochus, ἔκτισεν Αμφιλοχίαν, il fonda l'état, la province d'Amphilochie; ce prince donnoit en même temps le nom d'Argos à la ville construite dans sa nouvelle possession, et aucune autre ville ne porta le sien; le sens de Thucydide n'est donc pas douteux (3). Le scholiaste de Lycophron, aux vers 72 et 73, emploie avec la même intention le mot κτίζω; et

(1) Heyne. Observ. ad lib. XX, pag. 53. Mme Dacier, Traduct. de l'Iliade. Tom. III, pag. 309. Bitaubé, ibid. Tom. III, pag. 157. in-8°. Banier, Mythol. Liv. V, chap. VII, pag. 429. édit. in-4°.

(2) Κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.
Iliad. Lib. XX, pag. 216.
Strab. Lib. XIII, pag. 592.

(3) Ἄργος τὸ Ἀμφιλοχικὸν καὶ Ἀμφιλοχίαν τὴν ἄλλην ἔκτισε μετὰ τὰ Τρωϊκά. . . . . Ἀμφίλοχος ὁ Ἀμφιάρεω. . . . . ὁμώνυμον τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι Ἄργος ὀνομάσας.
Thucyd. Lib. II, cap. 68.

sans doute on pourra trouver beaucoup d'autres exemples favorables à mon opinion.

Erichthonius parvint à une opulence qu'Homère exprime avec une forte exagération, en disant qu'il devint le plus riche de tous les hommes : il avoit trois mille cavales dans ses prairies; c'est la richesse des Cozaques du Don, et des Tartares de la Bucharie (1).

Tros, se rapprochant de la plaine, avoit fondé la ville d'Ilion, dont la position, facile à défendre, donnoit en même temps les moyens d'étendre la culture dans une riche campagne, et de communiquer avec la mer. C'étoit un nouvel établissement que ce prince formoit en faveur d'un de ses fils, tandis que l'autre devoit conserver le patrimoine de ses pères, et le fruit de leurs premiers travaux.

La Dardanie devint donc, après la mort de Tros, le partage d'Assaracus, père d'Anchise. On montra long-temps l'endroit des monts Ida, où Vénus s'étoit éprise de ce jeune prince veillant sur ses troupeaux (2). Jupiter en courroux punit le trop fortuné mortel, qui, long-temps combattu par ses terreurs religieuses, avoit enfin cédé aux avances de la déesse; mais qui, à la vérité, n'avoit pas été ensuite aussi discret que l'exigent de si hautes aventures. Le père des Dieux, par un genre de justice quelquefois à l'usage des souverains, frappa le bel Anchise de ses foudres, en pardonnant à sa fille.

Au défaut de son père hors d'état de combattre, Énée, secondé par les deux fils d'Anténor, conduisoit les troupes dardaniennes contre l'ennemi commun (3) : elles formoient une grande partie de l'armée divisée en trois corps, les Troyens, les Dardaniens, et les alliés. Homère ne manque jamais de les distinguer, de les nommer particulièrement; et lorsque Priam, Hector, ou quelque autre chef, s'adresse à l'armée entière, c'est en disant :

> Κέκλυτέ μευ, Τρῶες, καὶ Δάρδανοι, ἠδ' ἐπίκουροι,
> Ecoutez, Troyens, Dardaniens, et vous alliés.
>
> Iliad. Lib. VII, v. 348. XV, 425.

Nous ne prêterons point l'oreille aux calomnies qui ont attaqué la

(1) Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα
Ὃς δὴ ἀφνειότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων.
Iliad. Lib. XX, pag. 229.

(2) Hymn. in Vener. Vers. 210, et seq.

(3) Iliad. Lib. II, v. 819.

réputation du pieux Énée, et sous lesquelles il auroit peut-être succombé sans les puissans défenseurs que les Muses lui ont donnés. Nous ne nous permettrons jamais de croire, qu'ennemi secret de Priam, il ait trahi sa patrie, et facilité la prise d'Ilion (1). Certainement Énée ne se retira du combat que lorsqu'il n'y eut plus aucun moyen de résister. Sauvant alors à travers les flammes son père, son fils et ses dieux, il se réfugia avec une nombreuse troupe de Dardaniens dans l'intérieur des montagnes (2); et tout ce que nous pouvons accorder, c'est qu'il fit alors une capitulation honorable avec les Grecs, qui lui permirent, ou de rester dans le pays, s'il est vrai que ses descendans y aient régné, ou d'aller chercher une nouvelle patrie, si l'on adopte l'opinion contraire.

Dans tous les cas, un héros doit être à l'abri de soupçons injurieux, lorsqu'il a Homère et Virgile pour garans de ses principes : d'excellens vers ne sont-ils pas les titres impérissables d'une éternelle renommée, et l'égide la plus sûre sous laquelle puisse se reposer une grande réputation? Si le règne d'Auguste a fait oublier les fureurs d'Octave, c'est sur-tout aux poètes dont il récompensa les hommages que sa mémoire en a l'obligation. Sans les vers d'Horace, de Virgile, de Tibulle, et même ceux d'Ovide pour lequel il fut si cruel, il n'y auroit point de siècle d'Auguste : leurs voix ont prévalu; et seules elles en ont proclamé la gloire. Les prosateurs, plus calmes, se sont de tous temps montrés plus difficiles; et l'on est aussi moins indulgent à leur égard. Ne pouvant attendre que rarement des succès pareils à ceux des souples et heureux enfans d'Apollon; découragés d'ailleurs par le peu de confiance accordé aux panégyristes contemporains, il se rencontre souvent parmi eux des esprits sombres qui, à tort ou à raison, dédaigneux des suffrages vivans, se résignent à n'ambitionner que l'estime de la postérité, et lui confient trop exactement, quelquefois même avec un peu d'aigreur, des détails que dissimuleroit, ou que dénatureroit la poésie en vertu de son droit de fiction.

II. La Troade, Τρωίη. En nous rapprochant de la mer, nous entrons sur le territoire de Troie, dans les propres domaines de Priam, dont Hector devoit hériter, et que défendoit sa valeur. C'est sur cette terre

(1) Heyne ad Æneid. Lib. IV, pag. 362. Strab. Lib. XIII, pag. 608. Darès Phryg. cap. XXXIX, edit. Dacier, pag. 310.

(2) Dionys. Halic. Lib. I, cap. XLVI, edit. Hudson. p. 36.

sacrée pour tous ceux qui chérissent les arts, et leur demandent quelques instans de bonheur ou de consolation, que nous allons chercher les traces du poète, dont les chants ont si glorieusement traversé les siècles, et atteint l'époque où l'art conservateur des productions du génie lui assure d'éternels hommages.

Cette contrée va devenir l'objet particulier de nos recherches; et plusieurs cartes, aussi exactes que détaillées, nous la feront bientôt connoître. Nous nous bornerons pour le moment à fixer nos idées sur sa position et son étendue; à remarquer qu'elle est traversée par le Simoïs, qui découle du point le plus élevé de la longue chaîne des monts Ida. Le Xanthe, ou Scamandre, sort, par des sources très-rapprochées, de la base du morne qui portoit Ilion, et qui termine une des branches latérales de cette chaîne, que Strabon compare à un scolopendre armé de ses nombreuses pattes (1). Ce ruisseau si fameux reçoit à peu de distance de sa source les eaux du Simoïs; et tous deux réunis coulent vers l'entrée de l'Hellespont. C'est sur ce rivage, qu'après une guerre de plusieurs années, et la destruction des villes maritimes de l'empire de Priam, les Grecs débarquèrent, et s'établirent dans un camp retranché. Nous verrons bientôt comment étoit fortifié ce camp devenu une espèce de ville, d'où ils sortoient pour des expéditions particulières, et où ils rapportoient leur butin. Ilion, par sa position et par ses hautes murailles, étoit à l'abri de leurs attaques : vainement Ajax et les deux Atrides essaient trois fois de surprendre la ville par le côté le plus foible (2); c'étoit à de telles tentatives que se bornoient les premiers efforts des Grecs. Ils n'avoient encore aucune machine qui pût renverser des remparts, que leur solidité faisoit attribuer aux Dieux; mais ils dévastoient toute la contrée : aussi cette guerre devint-elle la cause générale de toute l'Asie mineure, celle de tous les peuples policés qui voyoient leurs possessions menacées de pareils ravages. La ville ne fut jamais entourée; jamais les Grecs ne purent lui couper ses communications avec les montagnes qui lui fournissoient des vivres; mais après des combats meurtriers, qui diminuèrent le nombre de ses défenseurs, et sur-tout après la mort d'Hector, les murailles d'Ilion furent enfin renversées; soit que le fameux cheval de bois fût une machine qu'on appeloit ἵππος,

(1) Strab. Lib. XIII, pag. 583.

(2) Iliad. Lib. VI, v. 435.

cheval, comme depuis, par une plus juste allusion, elle fut nommée belier; soit qu'une des portes, sur laquelle on voyoit une figure de cheval, ait été livrée par trahison; soit enfin que les Grecs se fussent cachés, pour surprendre la ville, sur une montagne nommée Hippios : car on a donné ces diverses explications de la plus invraisemblable des fictions recueillies par Homère, de la seule peut-être qui eût effrayé le goût de Virgile, si cette fable n'eût été consacrée par une sorte de tradition religieuse (1).

Un écrivain ingénieux et savant a remarqué que les princes Troyens, issus de Dardanus, étoient d'origine grecque, et que les chefs les plus puissans de la confédération qui les attaqua, étoient de race Phrygienne, puisqu'ils descendoient de Tantale, père de Pèlops, lequel, expulsé de l'Asie, étoit allé s'établir en Europe, dans la presqu'île, à laquelle ce dernier donna son nom; en sorte que dans cette lutte si célèbre, c'étoient des Grecs originaires d'Europe, qui défendoient la Phrygie, ou du moins la contrée voisine, et des Phrygiens qui les attaquoient, et vouloient rentrer dans leurs anciennes possessions (2); mais on ne donnera pas à cette observation plus d'importance qu'elle ne mérite, si l'on se rappelle que ces Grecs et ces Phrygiens avoient une origine commune, la même religion, les mêmes mœurs, et que cette expédition contre Troie pouvoit être regardée comme une guerre civile entre les hordes conquérantes, descendues du Nord. Il paroît, au reste, que le Président de Brosses confondoit la Phrygie avec la Troade, dont celle-ci fit bien depuis partie, mais qui alors en étoit très-distincte.

C'est, suivant toute apparence, dans la Troade proprement dite qu'étoit la ville de Pedæum, habitée par Imbrius, l'un des gendres de Priam, et qui, combattant pour sa défense, fut tué par Teucer (3); mais on ne peut déterminer la position de cette ville, sans doute alors bien peu considérable, et qui, une seule fois nommée par Homère, n'a jamais paru dans l'histoire.

III. Arisba, Αρίσϐη. Au nord des domaines personnels de Priam étoit la province d'Arisba. Cet état, si heureusement situé sur l'Hellespont, comptoit, dès le temps de la guerre de Troie, plusieurs villes qui depuis

(1) Homer. Odyss. Lib. VIII, 509. Virg. Æneid. Lib. II. in init. Serv. ibid. Pausan. Lib. I, cap. 23. Hygin. Fab. CVIII, edit. Muncker. p. 170.

(2) Hist. de la Rép. Rom. par le Président de Brosses. Tom. III, pag. 27.

(3) Iliad. Lib. XIII, v. 170. Eustath. Ib. pag. 895.

ont long-temps brillé dans l'histoire; Arisba qui existoit encore lors du passage d'Alexandre (1); Percote, Abydos, et même Sestos; ce qui prouve que les domaines d'Asius s'étendoient dans la Chersonèse. Ce prince étoit venu au secours de Priam avec de superbes chevaux nourris sur les bords du fleuve Selleïs, et il périt en voulant, malgré les sages avis de Polydamas, franchir le fossé qui couvroit le camp des Grecs (2). Sous Asius combattoient Pidytès de Percote, qui fut tué par Ulysse (3), et Axylos, cher aux dieux et aux hommes, qui exerçoit dans Arisba la plus généreuse hospitalité (4) : il faisoit jouir tous les malheureux de son opulence; mais ses vertus et ses bienfaits lui furent inutiles, dit le poète, qui semble reprocher aux dieux de ne l'avoir pas soustrait aux coups du terrible Diomède (5).

Le fleuve Practius se jette dans l'Hellespont entre Abydos et Lampsaque (6); il n'y eut point de ville de ce nom. L'embouchure du Rhodius est entre Dardanos et Abydos, auprès du château des Dardanelles. On retrouve ces lieux en remontant l'Hellespont; et nous nous y arrêterons alors plus long-temps, avec le secours d'une carte, produit d'un long travail, et qui offrira, pour la première fois, la véritable configuration des côtes de ce détroit.

IV. L'Adrastie, Ἀδράστεια. Au nord de la Dardanie étoit l'Adrastie, gouvernée par Mérops, fils de Percosius (7). Ce vieux prince, savant dans toutes les méthodes d'interroger le destin et de sonder l'avenir, avoit vainement tenté de retenir près de lui ses fils Adraste et Amphios, bientôt victimes du courage qui leur avoit fait mépriser les avis paternels (8).

Homère indique trois villes dans ce petit état, Adrasteia, Apæsus, et Pityea. La première, qui donnoit son nom à la province entière, paroît l'avoir reçu d'un temple de Némésis, où cette terrible divinité étoit adorée sous le nom de Ἀδράστεια, l'inévitable. Cette étymologie me paroît, du moins, plus vraisemblable que toute autre. Le temple n'existoit plus du temps de Strabon; on en avoit transporté les matériaux à Parium. Apæsus étoit au nord, à l'entrée de l'Hellespont; ses habitans l'abandonnèrent dans la suite pour se réunir à ceux de Parium. Les uns et les autres

(1) Arrian. de Expedit. Alex. Lib. I, cap. 12.
(2) Iliad. Lib. II, v. 835. XII, 100.
(3) Iliad. Lib. VI, v. 30.
(4) Id., ib. v. 11.
(5) Id., ib. v. 11, et seq.
(6) Strab. Lib. XIII, pag. 883. Iliad. Edit. Venet. Lib. II, ad vers. 342.
(7) Iliad. Lib. II, v. 838.
(8) Iliad. Lib. VII, v. 56.

descendoient de colons Milésiens transportés par Gygès, roi de Lydie, qui avoit étendu ses conquêtes jusque sur les rivages de la Propontide.

Sur la côte, et au pied du mont Térée, Τηρείης ὄρος, étoit la ville de Pytyea, ainsi appelée de la grande quantité de pins qui croissoient sur son territoire (1).

V. La Lycie, Λυκία ὑπὸ Ἴδην. A l'est de l'Adrastie étoit une province habitée par des Lyciens, et arrosée par l'Æsepus : elle obéissoit à Pandarus, ce fils de Lycaon qui, séduit par Minerve, décocha un trait contre Ménélas, après le combat singulier dans lequel Vénus avoit soustrait Pâris à la supériorité de son adversaire (2).

Homère appelle ce peuple Ἀφνειοὶ Λύκιοι (3) : veut-il faire allusion à la richesse de leur territoire, ou les nommoit-on ainsi parce qu'ils habitoient les bords du lac Aphnitis? Les opinions sont partagées, et probablement le seront long-temps : cependant l'acception qui indiqueroit leur opulence seroit justifiée par l'extrême fertilité de leur territoire, qu'arrosent plusieurs rivières, et par les débouchés faciles qu'offrent les côtes de la Propontide. Sans doute ils possédoient aussi l'île sur laquelle fut depuis la superbe Cysique.

Ces Lyciens, faisant partie de l'état fédératif soumis à Priam, étoient venus de la grande Lycie, et avoient ainsi une origine commune avec les descendans de Teucer, puisqu'ils étoient tous également sortis de l'île de Crète. La capitale, ou peut-être l'unique ville des Lyciens établis sous l'Ida, étoit Ζέλεια, placée près du fleuve Tarsius, à l'extrémité de la chaîne des montagnes.

Non loin de l'embouchure de l'Æsepus, étoit le tombeau de Memnon (4). Ce prince, appelé fils de l'Aurore parce qu'il étoit venu des contrées de l'Orient, n'est cité qu'une seule fois par Homère; et c'est dans l'Odyssée, où il célèbre sa beauté (5). Suivi d'une nombreuse troupe de Perses et de Syriens, il n'arriva au secours de Troie que la dernière année de la guerre, fit des prodiges de valeur, tua Antiloque, fils de Nestor, et succomba sous les coups d'Achille. Jupiter, à la prière de l'Aurore désolée, voulut que du moins quelque prodige signalât les

(1) Eustath. ad Iliad. Lib. II, v. 829.

(2) Iliad. Lib. IV, v. 95.

(3) Οἱ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἴδης
Ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο.
Iliad. Lib. II, v. 824.

(4) Strab. Lib. XIII, pag. 587.

(5) Κεῖνον δὴ κάλλιστον ἴδον μετὰ Μέμνονα δῖον.
Odyss., Lib. XI, v. 521.

funérailles de son fils; et l'on vit sortir des débris enflammés de son bûcher des oiseaux qui, après en avoir fait trois fois le tour, se séparèrent en deux bandes, et se livrèrent un sanglant combat. De semblables oiseaux y revenoient tous les ans, au même jour, s'immoler ainsi eux-mêmes aux mânes du guerrier, que sa mère à jamais inconsolable pleure encore tous les matins, au moment où elle vient annoncer aux mortels le retour de la lumière (1). Mais ces fables sont bien postérieures à Homère, et prouvent seulement qu'au temps de Strabon, de Pausanias et d'Ælien, on montroit encore le tombeau d'un prince mort aux champs de Troie. Son nom l'a quelquefois fait confondre avec le monarque égyptien dont la statue colossale étonne encore les voyageurs sur les bords du Nil; mais cette erreur n'a pas été adoptée par Cointus, comme on pourroit d'abord le penser d'après ce vers,

Μέμνων κυανέοισι μετ' Αἰθιόπεσσιν ἀνάσσων.

Les Grecs ont long-temps désigné par le nom d'Éthiopiens tous les peuples plus ou moins brûlés par l'ardeur du soleil, soit en Asie, soit en Afrique; et d'ailleurs Cointus dit positivement que Memnon conduisoit les troupes sacrées de Solyme, *ἀργαλέων Σολύμων ἱερὸν στρατόν*. On lisoit dans les annales d'Assyrie que les soldats de Memnon, après avoir brûlé son corps, en avoient rapporté les cendres à Suze, où elles furent déposées dans un superbe tombeau. Il paroît que les Syriens qui avoient combattu sous ses ordres, élevèrent aussi dans leur pays un monument à sa mémoire (2). Celui qui recouvre les débris de son bûcher, sur les bords de l'Æsepus, existe peut-être encore; et j'ai eu tort de ne pas le faire chercher.

VI. Les Léléges, *Λέλεγες*. Au midi de la Troade étoient établis des Léléges, sous l'autorité d'Altès, gendre de Priam. Cette peuplade, composée de familles errantes, et dont le nom lui étoit commun avec d'autres fugitifs réunis en divers lieux, occupoit toute la vallée que termine à l'ouest le cap Lecton, et qu'arrose le fleuve Satnioeis : près de ses rives, et sur une hauteur escarpée, étoit la ville de Pedasus, qu'Achille pilla sans la détruire, avant de débarquer à l'entrée de l'Hellespont, et dont l'emplacement ne sauroit être déterminé avec précision (3).

(1) Pausan. Lib. X, cap. 31. Ælian. Hist. Animal. Lib. V, cap. 1. Coint. Smyrn. Lib. II.

(2) Diod. Sicul. Lib. II. Mem. de Litt. T. XXXIV, p. 237.

(3) Iliad. Lib. XX, v. 92.

Les Léléges, conduits par Altès, combattirent pour la défense de Troie sous les ordres d'Hector; plusieurs de leurs chefs y périrent (1) : Agamemnon tue Élatus qui habitoit la haute citadelle de Pedasus; Ajax, fils d'Oïlée, frappe Satnius, fils d'Énops et d'une nymphe qu'il avoit, en faisant paître ses troupeaux, rencontrée sur les bords du fleuve (2).

Quelques auteurs anciens ont confondu ces Léléges avec les Cariens, dont il étoit venu quelques troupes au secours de Troie : Homère les a cependant bien distingués; mais cette erreur s'explique par les rapports que ces deux peuples eurent ensemble après cette époque; un grand nombre de Léléges s'étant établis en Carie, et confondus avec ses premiers habitans (3).

VII. Les Ciliciens de Éétion, Κιλίκιοι Ἠετίωνος. Le pays occupé par les Ciliciens établis dans l'empire de Priam étoit divisé en deux états distincts. Le plus voisin de la Dardanie étoit gouverné par Éétion, père d'Andromaque, qui périt avec tous ses fils sous les coups d'Achille, mais à qui ce héros fit des funérailles honorables, après avoir détruit sa capitale, Θήβην ὑποπλακίην (4). Cette ville ne s'étoit jamais relevée de ses ruines, qu'on reconnoissoit encore du temps de Strabon, à 60 stades d'Adramyti, et à 70 d'Astyra (5).

Homère nomme dans cette province deux autres villes; Cylla, qui avoit reçu son nom de l'écuyer de Pelops (6); et Chrysa, célèbre par son temple d'Apollon, sur-tout par la captive devenue si célèbre, que son père vint réclamer dans le camp des Grecs. La statue du dieu fut, dans la suite, transportée sur le bord de la mer près d'Hamaxitus; et l'ancienne Chrysa fut abandonnée.

VIII. Ciliciens de Mynès, Κιλίκιοι Μύνητος. Homère ne dit point formellement que le peuple gouverné par Mynès fût composé de Ciliciens, ainsi que celui d'Éétion, mais Strabon l'assure; et il appuie cette opinion de quelques détails qui ne permettent point d'en douter (7). Nous ne trouvons dans leur territoire qu'une seule ville, Lyrnessus, Λυρνησσὸς, qui fut pillée par Achille, et d'où il enleva cette belle Briséïs, que son amour et sa vengeance ont immortalisée (8).

(1) Iliad. Lib. XXI, v. 86.
(2) Iliad. Lib. VI, v. 34, XIV, v. 443.
(3) Iliad. Lib. X, v. 428. Strab. Lib. XIII, pag. 909.
(4) Iliad. Lib. VI, 397.
(5) Voyez page 78 de ce volume.
(6) Eustath ad Iliad. Lib. I, pag. 33. Pausan. Lib. V. cap. 10.
(7) Strab. Lib. XIII, pag. 877, 910 et 916.
(8) Iliad. Lib. II, v. 691; XIX, 295; XX, 92. 191.

Quelques-uns des auteurs anciens et modernes qui ont travaillé sur la géographie d'Homère, ont cru devoir regarder comme une des provinces dépendantes de Priam, la contrée arrosée par le torrent Κήτιον, qui se jette dans le Caïcus, et qui peut avoir donné son nom à ces braves Cétéens que commandoit Eurypyle, fils de Télèphe (1).

Homère ne nomme ces Cétéens qu'une seule fois, et c'est dans l'Odyssée, lorsque Ulysse descendu aux enfers instruit l'ombre d'Achille des hauts-faits de son fils Néoptolème;

Ἀλλ' οἷον Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ
Ἥρω' Εὐρύπυλον, πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
Κήτειοι κτείνοντο, γυναίων εἵνεκα δώρων.

Odyss. Lib. XI. v. 519.

C'est dans Eustathe qu'on peut voir la variété des opinions que ces mots ont fait naître, soit sur le nom de Cétéens, qui pouvoit bien n'être qu'une épithète prise de la force et de la bravoure de ces guerriers; soit sur l'idée qu'il faut attacher à ces dons de femmes qui leur furent funestes, et dont sans doute la richesse provoquoit l'acharnement de leurs ennemis (2). Strabon renonce à expliquer ces énigmes, que tous les efforts des grammairiens, dit-il, n'ont pu résoudre (3): je suis donc bien dispensé de m'en occuper. J'observerai seulement qu'Eurypyle pouvoit combattre à la tête d'une troupe de soldats levés dans un pays voisin, sans qu'il soit nécessaire de lui assigner un état distinct, et d'en faire une des provinces de l'empire Troyen. Nous allons en compléter le nombre, sans recourir à d'incertaines possessions; et je m'écarterai dans cette seule occasion de l'avis des savans éclairés, auxquels nous devons d'utiles recherches sur la géographie d'Homère (4).

IX. Lesbos, Λέσβος. L'île de Lesbos, soumise à Priam, étoit trop importante, pour ne pas être comptée au nombre de ses provinces. Guillaume Sanson avoit déjà réclamé en faveur de cette île des droits chèrement achetés, puisque c'est à ce titre qu'elle fut saccagée par Achille, ainsi que les autres contrées vassales de Priam. Ce géographe fait de Lesbos la neuvième province de l'empire Troyen, dans une

(1) Voyez la page 54 de ce volume.
(2) Eustath. ad Odyss. Lib XI. v. 519
(3) Strab. Lib. XIII, pag. 616.
(4) Mrs Schlichthorst, Schlegel, et Schœnemann, qui ont tous trois concouru avec honneur pour le prix proposé sur ce sujet, en 1787, par l'académie de Goettingue.

carte publiée en 1741, et dont la rédaction, quoique nécessairement très-défectueuse, dépose cependant en faveur de ses lumières. Il a, le moins mal qu'il fut alors possible, deviné un pays dont on ne connoissoit, ni l'étendue, ni la nature, et dont les côtes mêmes n'avoient jamais été déterminées (1).

ALLIÉS ET AUXILIAIRES DE PRIAM.

Après avoir reconnu l'empire de Priam, nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les peuples, qui, justement effrayés des dangers auxquels toutes les côtes de l'Asie mineure étoient exposées, vinrent combattre d'odieux agresseurs. Ces peuples, encore grossiers, et totalement étrangers aux calculs d'une politique plus avancée, ne se réjouirent point des malheurs qui menaçoient une puissance voisine: ils prirent parti pour les opprimés; et n'abandonnèrent point une cause sacrée pour se joindre aux heureux destructeurs de Troie, et partager avec eux ses dépouilles.

Toutes les nations voisines, apprenant les ravages que la formidable armée des Grecs commettoit dans les provinces Troyennes, sentirent que ces conquérans seroient encore plus à craindre pour elles-mêmes, après la ruine de la famille de Priam : toutes voulurent contribuer à sa défense; il vint de la Thrace, des guerriers de diverses peuplades, des Cicons, des Péoniens; de l'Asie, des Mysiens, des Méoniens, des Hénètes, des habitans du Mont-Sipylus, des Paphlagoniens, des Halizons, des Phrygiens, des Cariens, et des Lyciens. Ces derniers, plus nombreux qu'aucune autre troupe auxiliaire, donnoient leur nom à la division, formée de tous les corps étrangers réunis sous le commandement de Sarpedon : par le mot Λύκιοι, Lyciens, le poète entend presque toujours la totalité des troupes auxiliaires (2).

Nous ignorons la force des contingens fournis par tant de nations: ils étoient certainement peu considérables, puisque l'armée Troyenne, malgré ces secours, n'en resta pas moins très-inférieure à celle des Grecs, ainsi qu'Homère le dit formellement (3). Les états de Priam, fondés depuis quelques générations seulement, ne pouvoient posséder qu'une foible population. La culture étoit peu active; le facile entretien

(1) Trojanum Regnum, novem dynasteias complectens. Ex conatibus geographicis Guillelmi Nicolai Sanson, 1741.

(2) Eustath ad. Lib. XII, v. 330, pag. 869.

(3) Iliad. Lib. II, v. 122 — 133. Lib. VIII, v. 56, et 558.

des troupeaux faisoit la vraie richesse, et à peu près l'unique occupation de ces peuplades revenues, dans leur isolement, à des mœurs plus douces.

Il n'en étoit pas de même des nombreuses bandes pélasgiques, superflu d'une population étrangère, essentiellement conquérantes, souvent renforcées par des émigrations successives de la Thrace, éprouvant le besoin des entreprises les plus téméraires, comme toutes les nations déplacées et enhardies par la victoire, ennemies des paisibles travaux de la terre, et préférant à la fatigue d'en faire naître les produits, l'audace et le danger de les ravir.

Les fils des premiers conquérans de l'Attique et du Péloponèse étoient encore bien peu civilisés, puisqu'ils se formoient si facilement en nombreuses armées : là où règnent l'ordre, le travail, l'industrie, et par conséquent l'abondance, d'heureux citoyens préfèrent un bien-être assuré aux périlleuses chances qui les menacent loin de leurs foyers.

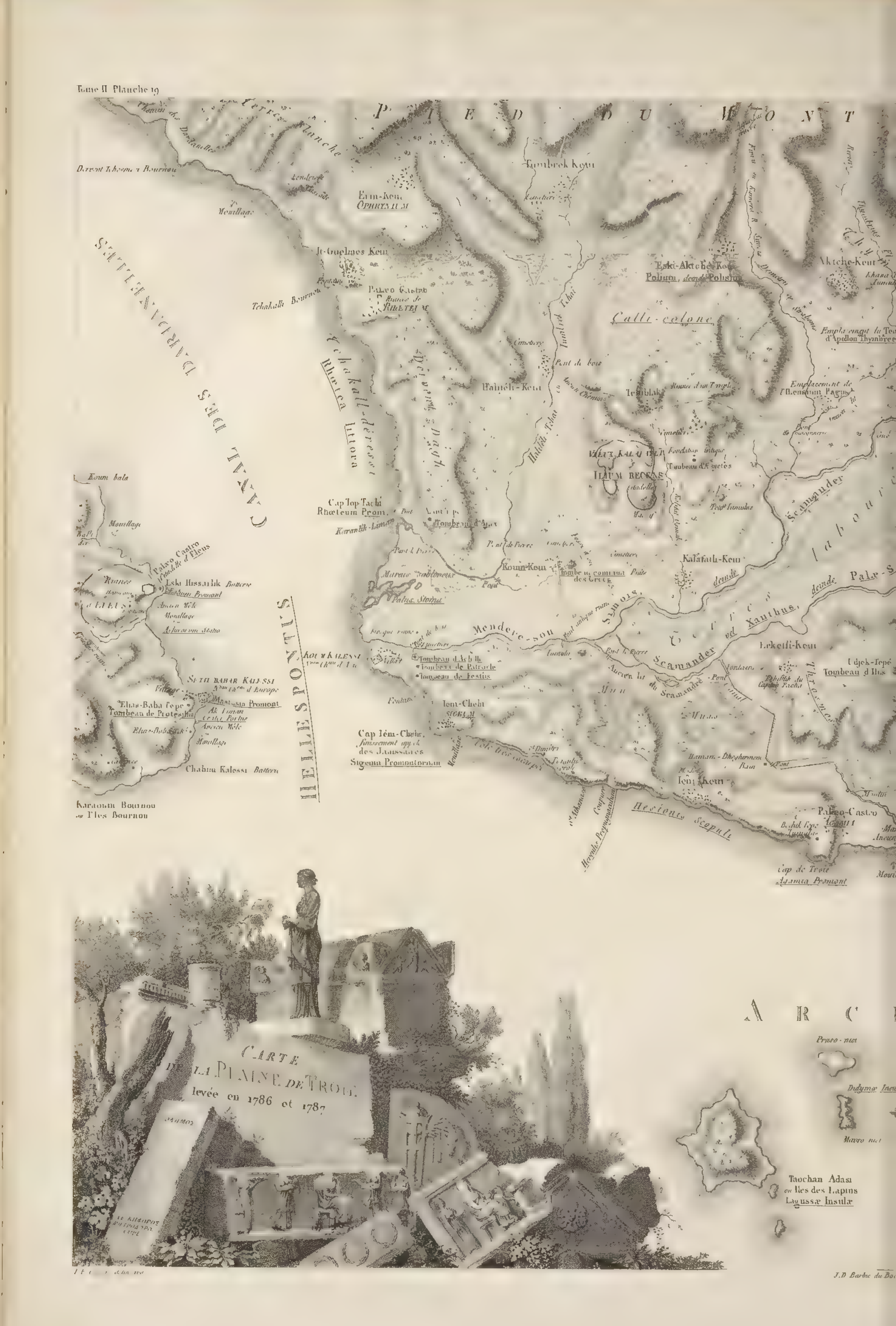
Cette observation, bien constatée par l'histoire, paroît avoir échappé à un savant Anglais, qui, se jouant de son érudition et de son esprit, semble avoir voulu reconnoître les dernières limites de la faveur, à laquelle peuvent prétendre les plus bizarres systèmes (1). Entre beaucoup d'autres paradoxes, M. Bryant soutient qu'à l'époque où l'on suppose l'expédition des Grecs, ces peuples n'avoient, ni les moyens de rassembler une forte armée, ni ceux de la transporter. Il lui paroît impossible que les Grecs armés contre Troie fussent aussi nombreux qu'on l'a prétendu, et que les Atrides eussent pu réunir plus d'hommes et de vaisseaux, que la Grèce parvenue à un haut degré de civilisation n'en arma depuis contre les Perses, lorsqu'il s'agissoit de défendre son existence, et de se soustraire au joug des barbares. M. Bryant ne voit pas, ou plutôt ne veut pas voir, que c'est précisément parce que la culture des terres, les sciences, et les arts, avoient fait, à cette dernière époque, de si grands progrès dans la Grèce, que le métier des armes n'étoit plus l'unique ressource de ses habitans. Si les Cimbres et les Teutons se fussent établis dans les fertiles contrées où Marius les extermina, leurs descendans, adoucis par l'influence de ce beau ciel, et plus encore par les progrès de la civilisation, n'eussent point,

(1) Dissertation, concerning the war of Troy, and the expedition of the grecians, as described by Homer : schewing, thet no such expedition was ever undertaken, and that no such city of Phrygia existed, By Jacob Bryant. London, 1799.

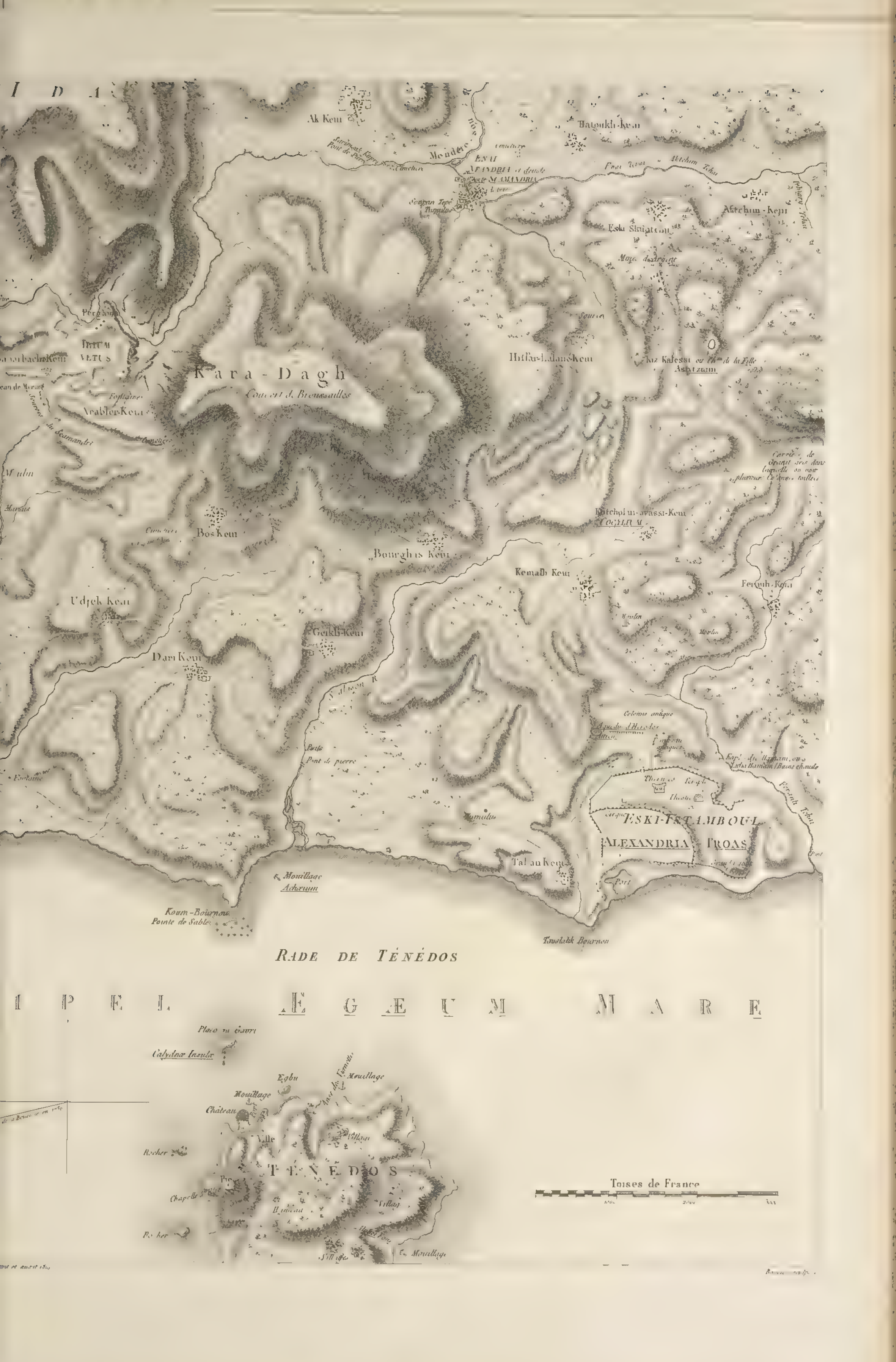
quelques siècles après, reproduit ces masses prodigieuses qui firent alors trembler l'empire Romain encore dans toute sa force : mais à cette observation susceptible de trop grands développemens, il vaut mieux en joindre ici une autre, non moins incontestable, et qui répond plus directement aux objections de l'auteur anglais; c'est que Xerxès, attaquant la Grèce, avoit su intimider, ou séduire les peuples qui pouvoient les premiers lui opposer une utile résistance. Il ne faut pas oublier qu'aucun accord ne régna entre plusieurs états, qui, obstinés dans leur imprévoyance, et tardifs dans leurs armemens, attendirent pour s'ébranler que l'ennemi fût déjà près d'eux, ou même qu'il eût envahi leur territoire. Les colonies de l'Asie avoient fourni des troupes et des vaisseaux aux Perses; presque toutes les îles, qui jadis avoient pris part à l'expédition contre Troie, joignirent alors leurs forces à celles du grand roi; tous les peuples de la Thrace, et de la Macédoine accrurent son armée; les Thessaliens, effrayés de ses menaces, et n'ayant pas obtenu des villes Grecques les secours qu'ils leur demandoient, ouvrirent à Xerxès les passages de l'Olympe, et se virent même forcés de lui fournir leur cavalerie; la plus grande partie des Béotiens passa de son côté; enfin bien moins de nations concoururent alors à la défense commune, que l'on n'en avoit comptées sous les ordres d'Agamemnon : l'espoir du pillage avoit été plus puissant, que ne le fut depuis l'amour même de la liberté.

M. Bryant compare le nombre des galères qui combattirent à Artemisium, et à Salamine, avec les 1,186 bateaux qu'Homère nous peint rangés sur le rivage de l'Hellespont; et le nombre de ceux-ci lui paroît incroyable. Il est vrai qu'à la bataille d'Artemisium, les Grecs ne purent rassembler que 271 galères, et 378 à celle de Salamine ; mais ces galères étoient des trirèmes ; et ces bâtimens armés par l'état, et uniquement destinés à la guerre, étoient bien différens des foibles embarcations, sur lesquelles s'étoient entassés les destructeurs de Troie (1). C'est ainsi que les sauvages habitans des côtes du Pont-Euxin, et des îles du Borysthène, vinrent en 904 sur d'innombrables et frêles barques

(1) Les trirèmes n'ont été inventées que très-long-temps après la guerre de Troie, par les Corinthiens, dont un riche commerce avoit accru la puissance. La première bataille navale fut livrée entre les Corinthiens et les Corcyréens, 260 ans avant la fin de la guerre du Péloponèse ; c'est-à-dire 664 ans avant J. C., et 606 ans après la prise d'Ilion, que nous plaçons avec M. Larcher 1270 ans avant l'ère chrétienne. Jusque là les Grecs n'avoient point eu de marine militaire ; ils se bornoient à transporter leurs troupes sur les rivages ennemis ; et les pirates infestoient seuls les mers ; l'art de détruire n'avoit pas encore acquis sa perfection.



P I E D D U M O N T
Terre Planche
Tombrek Keui
Eren-Keui
Ophrynium
Jt-Guelmes Keui
Palæo Castro
Ruines de Rhœteum
Tchakalli Bournou
CANAL DES DARDANELLES
Tchakall-deressi
Rhœtea littora
Doumbrek Dagh
Halileh-Keui
Halileh Tchai
Eski-Aktche-Keui
Polium, deinde Polisium
Calli-colone
Aktche-Keui
Emplacement de l'Ilieensium Pagus
Ilium Recens
Tombeau d'Æsyetes
Cap Top Tachi
Rhœteum Prom.
Tombeau d'Ajax
Koum-Keui
Tombeau commun des Grecs
Kalafatli-Keui
Palæo Castro
Eski Hissarlik
Mendere-sou
Simois
Scamander
Xanthus
Erkessi-Keui
Tombeau d'Achille
Tombeau de Patrocle
Tombeau de Festus
Koum Kalessi
HELLESPONTUS
Seddil Bahar Kalessi
Tombeau de Protesilas
Ieni-Cheher
Sigeum
Cap Iéni-Cheher
Sigeum Promontorium
Chabou Kalessi
Karaoum Bournou
ou Eles Bournou
Ieni Keui
Palæo-Castro
Cap de Troie
Heeiona Scopuli
Tombeau d'Ilus
Koum bala
Mouillage
Karanlik-Liman
Palus Stoma
A R C
Taochan Adasi
ou Iles des Lapins
Lagussæ Insulæ
Didymæ Insulæ
Mavro nisi
CARTE DE LA PLAINE DE TROIE levée en 1786 et 1787
J.D. Barbié du Bo



Ak Keui
Batoukh-Keui
Mendéré
Aktchim-Keui
Eski Skupetchi
Kara-Dagh
Couvert de Broussailles
Pergama
ILIUM VETUS
Arabler-Keui
Bos Keui
Bourghas Keui
Kemalli Keui
Udjek Keui
Geikli-Keui
Dari Keui
Ferenk-Keui
Kiz Kalessi ou Ch.au de la Fille
Astyrium
Katcholun-wassi-Keui
COCHLIA
Pont de pierre
Mouillage
Achæum
Koum-Bournou
Pointe de Sable
ESKI-ISTAMBOUL
ALEXANDRIA TROAS
Port
Tal au Keui
Tauslakh Bournou
RADE DE TÉNÉDOS
ÆGEUM MARE
Calydnæ Insulæ
Mouillage
Château
Rocher
Ville
Village
TÉNÉDOS
Chapelle
Toises de France

piller Constantinople, et que les Scandinaves parcoururent et dévastèrent les rivages de l'Océan, tant que la France et l'Angleterre n'eurent pas construit des vaisseaux, moins nombreux sans doute que les leurs, mais plus redoutables : en concluera-t-on, que les historiens du temps supposent aux Cosaques et aux Normands des flottes supérieures à celles que possèdent aujourd'hui les grandes puissances? ou faudra-t-il repousser leur témoignage, et les accuser d'imposture, lorsqu'ils parlent des milliers de bateaux, sur lesquels ces pirates, les uns descendant le Bosphore, les autres remontant la Seine, vinrent rançonner deux grandes capitales? Lorsqu'on discute de bonne foi, ces distinctions si nécessaires pour juger sainement se présentent d'elles-mêmes; on se borne à présumer que la renommée, ou la poésie, très-probablement l'une et l'autre, ont bien pu se permettre d'exagérer les forces d'Agamemnon; mais on n'en infère pas, comme l'auteur anglais, que jamais il n'y eut d'empire troyen, de ville d'Ilion, d'armée grecque; et qu'Homère, né sur les bords du Nil, n'a fait que traduire, ou imiter la production d'une prêtresse égyptienne.

Un plus long examen des idées de M. Bryant me paroît, du moins pour le moment, très-inutile; et je terminerai cet article en observant avec quel soin Homère, dans tous les passages relatifs aux possessions de Priam, et à celles de ses alliés, a su toujours se reporter à l'époque qu'il célébroit. Il ne lui échappe aucune erreur, pas le moindre anachronisme : jamais il ne se laisse abuser par les changemens qu'avoient éprouvés ces contrées, lors de l'établissement des Éoliens, et de plusieurs autres peuplades thraces ou grecques, passées dans cette partie de l'Asie après la ruine d'Ilion, et avant Homère.

PLANCHE XVIII.

Carte générale de la Troade.

La carte précédente a déjà pu donner une idée générale de la totalité de l'empire troyen, et de ses rapports avec les nations voisines : voici une autre carte bien plus détaillée, et qui, heureux résultat de longs et pénibles travaux, présente le tableau fidèle des contrées tout à la fois les plus célèbres, et les moins connues. Les autres cartes placées à la suite

de celle-ci en sont autant de développemens, et laisseront, ce me semble, peu de chose à désirer pour l'intelligence de l'Iliade : serois-je accusé de trop de présomption, si j'osois laisser entrevoir qu'elles me paroissent le plus précieux hommage qui ait encore été déposé sur les autels du père de la poésie? De nouvelles recherches pourront, sans doute, les perfectionner; et moi-même je voudrois retourner une troisième fois sur les ruines d'Ilion, pour y réparer mes négligences, et fixer quelques incertitudes qui me tourmentent encore; mais quel est l'admirateur d'Homère qui, dès ce moment, ne se félicite de pouvoir embrasser d'un coup d'œil, le théâtre des événemens, dont, faute d'un tel secours, il ne pouvoit toujours suivre la marche et reconnoître la liaison? Quelles conséquences ne tirera-t-il pas de la justesse avec laquelle vont s'appliquer sur le terrain tous les détails du poème ainsi justifiés, et rendus en quelque sorte à l'histoire?

Le lecteur qui verra cette carte avec un véritable intérêt, et avec quelque désir d'en profiter, cherchera d'abord à concevoir la disposition générale du pays; il remarquera qu'offrant toutes les contrées comprises entre l'Hellespont et le golfe d'Adramyti, elle contient la Troade proprement dite, presque toute l'ancienne Dardanie, et la plus grande partie des deux provinces jadis habitées par des Ciliciens. Il reconnoîtra au midi cette longue et étroite vallée arrosée par le fleuve Satnion ou Satniois, et qu'il a déjà vue sur la planche VIII. Le fleuve se nomme aujourd'hui Tousla-Tchaï, rivière des Salines, parce que ses eaux repoussées par la masse du cap Lectum, et dirigées vers le nord-ouest, se jettent à la mer près de ces salines naturelles, où le sel étoit formé, comme nous l'apprend Strabon, par le souffle des vents Étésiens : elles n'ont jamais depuis cessé de fournir aux besoins des habitans, toujours en possession de cette branche d'industrie (1).

Nous trouvons dans Athénée une anecdote, on pourroit dire un apologue, dont la morale auroit trouvé depuis son application, si les souverains eussent été dans l'usage de tenir un peu plus compte des apologues (2). Lysimaque, frappé des abondans produits des salines voisines d'Hamaxitus, les jugea dignes de l'attention du gouvernement,

(1) Strab. Lib. XIII, pag. 605. Plin. Lib. XXXI, cap. VII. Ces Salines étoient nommées Τραγεσαῖον ἁλοπήγιον.

(2) Athen. Deipn. animad. III, cap. I.

et les greva d'une forte imposition. Cette loi, ou si l'on veut employer le terme technique, cette disposition administrative fut pour la nature une défense de produire. On prétendit que par un prodige, interprète de la justice divine, le sel avoit tout à coup refusé de naître sous l'haleine des vents. Le monarque, quoique instruit dans l'art de régner par un conquérant devant qui tout avoit cédé, céda lui-même à la voix de la raison, craignit de tarir une ancienne source de prospérité par un nouvel impôt, et ne voulut point faire payer à ses sujets un bienfait qui leur sembloit accordé par le ciel : il donna l'utile et rare exemple d'un souverain reconnoissant son erreur; ce fut là le véritable miracle.

Sans nous laisser distraire par des souvenirs que réveilleroient trop tôt presque tous les points de ces nobles rivages, nous commencerons par observer les principales masses des montagnes, les diverses directions des branches de l'Ida, les plaines qu'elles enferment, et sur-tout le cours des fleuves qui, une fois bien reconnu, donnera les plus grandes facilités pour prendre une idée juste du pays, et démêler quelques obscurités du texte de Strabon, ou plutôt de Démétrius de Scepsis; car le premier n'avoit point visité la Troade; et la description qu'il en donne est entièrement extraite d'un ouvrage de Démétrius qui ne nous a point été conservé. Ce grammairien, contemporain de Cratès et d'Aristarque, étoit né à Scepsis, Σκῆψις, ville de l'intérieur des monts Ida : il avoit vu la plaine de Troie dans sa jeunesse, et composa depuis à Alexandrie, un long commentaire intitulé Διάκοσμος Τρωικὸς, sur l'énumération des troupes troyennes, laquelle termine le second livre de l'Iliade : on ne peut guère le soupçonner de n'avoir pas approfondi son sujet, quand on sait qu'il avoit composé trente-six livres de notes et d'observations sur une soixantaine de vers : au risque de trouver l'auteur un peu diffus, nous serions bien heureux de posséder un travail qui jetteroit tant de lumières sur la topographie de la Troade, et sur les nations qui s'efforcèrent de la défendre.

La réputation dont jouissoit ce savant critique dans une école célèbre, où l'on faisoit une étude particulière des poèmes d'Homère, lui donnoit de grands droits à la confiance; et en effet, sa description de la plaine de Troie, copiée en grande partie par Strabon, paroîtra fort exacte à quiconque prendra la peine de la lire avec soin, et en comparera les expressions au tracé fidèle du terrain. Une seule erreur, dont l'auteur n'a

pas su se défendre, parce qu'elle étoit, de son temps, généralement adoptée, embarrasse son récit, et le jette lui-même dans une incertitude qu'il est loin de dissimuler. S'il n'a pas su reconnoître et éviter la méprise populaire qui prolongeoit sur l'ancien Simoïs le nom de Scamandre, et le faisoit prendre alors pour la partie supérieure de ce dernier fleuve, Démétrius a, du moins, le mérite de soupçonner cette erreur; il annonce ses doutes, se plaint des contradictions qui le frappent, et semble demander de nouvelles lumières à ceux qui verront ces lieux après lui. C'étoit encourager et justifier d'avance le voyageur qui, après les avoir parcourus, et long-temps médités, croit avoir aujourd'hui trouvé la solution de ce problème : elle n'auroit pas, sans doute, échappé à Démétrius, si, lorsqu'il composoit son Commentaire, il n'eût été, déjà depuis bien des années, loin du pays qu'il décrivoit.

Nous reviendrons sur cette question, après avoir achevé une première reconnoissance générale de la Troade, sans laquelle il seroit difficile de saisir les détails que j'exposerai successivement. C'est du mont Cotylus, l'une des cimes du Gargare, que sortent les foibles, mais nombreuses sources du Simoïs; et ce mont Cotylus, père à peu près inconnu des ruisseaux les plus célèbres du monde, verse en même temps au nord-est les eaux du Granique. Tous les filets argentés qui sillonnent ses flancs, et portent ensuite, durant quelques heures, de si beaux noms, avant d'aller se perdre dans la mer, lui sont fournis par les sommets voisins, encore plus élevés, et qui, toujours couverts de neiges, ou enveloppés d'épaisses nuées, reçoivent sans cesse les vapeurs condensées dans l'atmosphère.

Le Gargare est la masse centrale des monts Ida, le point d'où partent les diverses chaînes qui s'abaissent à mesure qu'elles s'en éloignent; c'est le réservoir qui distribue les eaux destinées à fertiliser ces contrées. Les sources du Simoïs se réunissent d'abord en deux foibles courans qui se confondent près du village de Tsatal-khan, dans l'ancienne Cébrénie : un peu plus avant, il reçoit le ruisseau nommé par les anciens, Andrius; et il coule ensuite de l'est à l'ouest, à travers les montagnes, jusqu'au bourg d'Enaï : alors grossi des tributs que plusieurs vallées amènent successivement dans son lit, il se dirige vers le nord, et vient, dans un profond ravin, ceindre, du côté de l'est, l'emplacement de l'antique Ilion pour se joindre ensuite, dans la plaine, au Xanthe ou Scamandre. C'est

ce dernier qui, sorti des racines de la montagne que couronnoit la ville de Priam, conservoit son nom au cours des deux fleuves réunis, et se jetoit entre les caps Sigée et Rhétée, dans un golfe de l'Hellespont (1); mais en conservant son nom, le Scamandre perdoit son indépendance : le torrent inégal et impétueux auquel il venoit de s'unir, lui imprimoit son caractère, lui faisoit partager ses variations et ses fureurs.

En effet, le Simoïs une fois sorti des montagnes, n'étant plus contenu par les ravins et les rochers qui jusque-là lui commandoient sa route, a souvent changé de lit. On reconnoît encore, en quelques endroits, les anciennes traces de son passage; et je ne doute point, d'après ces indices et une inspection soigneuse du terrain, que le confluent des deux fleuves n'ait été jadis plus haut dans la plaine, c'est-à-dire, moins éloigné d'Ilion. C'est le propre des torrens de se creuser successivement différens lits, lorsqu'ils coulent sur une surface égale qui ne maîtrise pas leur cours, et ne peut contrarier leurs caprices. Les sables qu'ils entraînent s'accumulent alors de préférence à l'endroit où un autre courant vient, par son impulsion, retarder la marche des eaux, et des matières qu'elles charient vers la mer. Les débris descendus des montagnes s'arrêtent plus facilement encore dans la saison où le torrent s'affoiblit, et quelquefois même cesse entièrement de couler. Les sables se consolident pendant les sécheresses de l'été : les flots à leur retour trouvent l'obstacle qu'ils se sont eux-mêmes créé, se détournent, et vont chercher, souvent dans une direction toute nouvelle, la pente que leur offrent les plus légères inégalités du terrain.

C'est ainsi que le Simoïs s'est égaré successivement en diverses directions, à travers la plaine de Troie, et que le point de réunion de ses eaux avec celles du Scamandre a probablement varié plusieurs fois. C'est ainsi qu'après leur jonction, le fleuve formé par les deux fleuves réunis a eu jadis son embouchure près du cap Rhétée, a comblé la partie orientale du golfe compris entre les deux caps, et s'est ensuite rejeté sur sa gauche, pour déposer ses sables aux environs du Sigée, et achever de remplir la baie qui reçut, il y a trois mille ans, la flotte des Grecs. Nous ferons bientôt ces observations locales sur une carte plus détaillée

(1) . . . . ἀλλὰ Σκάμανδρος
Οἴσει δινήεις εἴσω ἁλὸς εὐρέα κόλπον. Iliad. Lib. XXI, v. 125.

de la plaine de Troie; mais il faudra souvent recourir à celle-ci dans le cours de nos recherches; ces cartes s'éclairciront mutuellement, et aideront à entendre ce que, sans leur secours, je n'aurois peut-être pas su expliquer avec assez de clarté.

Lorsqu'en 1784, je retournai à Constantinople; lorsque je revis de loin les monts Ida, et ces rivages d'éternelle mémoire, leur aspect renouvela mes regrets, et me rappela le découragement que j'y avois éprouvé quelques années auparavant. Je m'interdis d'abord de consacrer à de nouvelles et incertaines recherches des loisirs et des efforts, qui me sembloient pouvoir être employés plus utilement. J'avois, en effet, dans l'été de 1776, traversé toute la Troade à pied, depuis le cap Lectum jusque au cap Sigée. Après deux jours de marche, j'étois venu passer la nuit dans les ruines d'Alexandria-Troas; et la journée suivante avoit été employée à parcourir les environs de cette ville; mais persuadé, d'après l'ouvrage de M. Wood, que cette contrée avoit éprouvé des changemens, qui ne permettoient plus d'y reconnoître les lieux peints par Homère, ou même ceux qui sont décrits dans Strabon, je n'osois me flatter d'obtenir un succès refusé aux vastes connoissances, et au zèle d'un savant, dont la réputation me paroissoit avec raison si imposante. Il me sembloit alors que c'étoit assez pour moi de pouvoir dire; et moi aussi, j'ai parcouru le théâtre des exploits chantés par le prince des Poëtes : je ne me doutois pas que dans ce moment même, j'acquérois sur cette fameuse contrée des droits que la fortune me destinoit à faire valoir un jour; assez semblable à ces navigateurs qui, abordant sur une terre inconnue, constatent à tout hasard leur prise de possession, sans savoir quels avantages ils en pourront retirer dans la suite.

A l'époque de cette première course, je ne m'avançai point assez vers les montagnes; je me bornai à jouir sur ces rivages poétiques des souvenirs et des sensations, dont leur aspect est une source féconde. Je passai près du tombeau d'Ilus, que je ne sus pas alors reconnoître; et je vis de loin, à l'extrémité de la plaine, la hauteur qui portoit jadis la citadelle d'Ilion, mais sans lui rendre hommage, sans prévoir qu'un jour j'y éprouverois de si vives émotions, et que je pourrois la signaler à tous les admirateurs d'Homère.

Après avoir vu le château que les Turcs ont construit sur une pointe de sables sous le cap Sigée, je vins examiner l'embouchure de la rivière,

ne sachant lequel des deux noms si connus du Simoïs ou du Scamandre, je devois lui donner. Mon incertitude étoit augmentée par les assertions contradictoires de quelques Grecs au-dessus de la classe commune, qui ne pouvant s'accorder, m'assuroient en même temps, que par une tradition constante parmi eux, l'un et l'autre de ces noms avoient été conservés au large torrent, dont je voyois les eaux peu abondantes en cette saison, ne couler que lentement à travers les îlots de sable qu'elles ont formés.

Ne prévoyant pas que je dusse revoir ces rivages, j'avois alors renoncé, non sans un vif regret, à l'espoir de jamais connoître le véritable emplacement de la ville de Priam; mais lorsque huit ans après je retournai dans ces contrées; lorsque ma position me donna les moyens de commencer de nouvelles recherches, et de m'occuper de travaux suivis sur la topographie de la Grèce, je ne pus lutter long-temps contre le désir de faire sur la Troade de nouvelles tentatives; et je voulus du moins acquérir sur son état actuel une parfaite certitude, que je ne trouvois point dans la description de M. Wood.

Je me hâtai de faire lever avec la plus grande précision la carte de l'embouchure de l'Hellespont, et de la côte de Troie. Ces premières opérations suffirent pour démontrer l'imperfection de la carte de Wood: j'espérai pouvoir bientôt me convaincre qu'il y avoit eu un peu de ma faute, si quelques années auparavant, je n'avois pas mieux su reconnoître les traces des héros grecs. Je me sentois encouragé par l'insuffisance même, et par la légéreté de mes premières recherches.

Je ne pouvois, il est vrai, prévoir quelle seroit ma propre opinion sur l'accord plus ou moins exact, et encore inconnu, des récits d'Homère avec l'état actuel de la plaine de Troie; mais le résultat de mes travaux ne pouvoit être indifférent à ceux qui aiment à le suivre dans ces champs fameux : j'allois leur offrir la facilité de voyager dans la Troade sans sortir de leur cabinet, et jusque aux moyens de combattre mes propres conjectures. Je ne négligeai donc rien pour me dédommager de ce que je n'avois pu faire en 1776 dans un rapide voyage; je sentis le besoin d'obtenir cette fois d'un travail persévérant les cartes les plus exactes de la contrée entière. C'étoit à ce prix que je pouvois adopter l'espoir de jeter quelque jour sur les nombreux passages de l'Iliade, dont la lecture me présentoit sans cesse des difficultés renaissantes :

heureusement je n'avois pas su les prévoir toutes; plus instruit, j'en eusse, sans doute, été effrayé; et peut-être aurois-je trop tôt renoncé à les combattre, sans invoquer, sans attendre les utiles secours qui vinrent soutenir mon zèle.

L'illustre auteur d'Anacharsis se plut à me diriger avec une bonté, dont chacune de ses lettres est une preuve bien précieuse pour moi : sa tendresse presque paternelle ne l'aveugloit pas toujours; ses justes et lumineux avis me firent sentir combien le sujet que j'osois traiter exigeoit de nouvelles méditations, et quel tort j'aurois de précipiter la publication d'un ouvrage, que je n'avois pas encore, à beaucoup près, assez approfondi. Les circonstances ne sont que trop venues à l'appui de ces sages conseils : elles m'ont fait perdre, il est vrai, la satisfaction d'annoncer le premier le résultat de mes travaux; mais aussi combien d'erreurs, de méprises ne m'ont pas épargnées ces délais involontaires? Ne suis-je pas trop heureux qu'un autre ait bien voulu s'en charger?

Les cartes sur lesquelles on va reconnoître l'empire de Priam, et les domaines de ses vassaux, sont dues aux efforts de plusieurs collaborateurs. J. Racord, officier de marine, et A. Tondu, astronome, ont déterminé les côtes, les sommets des montagnes, et les principaux villages. L'ingénieur Kauffer a ensuite terminé les cartes par les opérations trigonométriques les plus multipliées, et en figurant les terrains avec une rare précision : ils sont morts tous trois, jeunes encore, et n'ont point vu les fruits de leurs talens et de leurs peines; mais du moins, j'en aurai fait honneur à la mémoire de ces estimables compagnons de travail, dont l'attachement ne s'est jamais démenti. Si le tribut que je leur paie avec tant de plaisir réveille des souvenirs différens, je cherche à les écarter, et je crains d'affliger, lors même qu'on m'a blessé. Je crois même quelquefois concevoir comment, au milieu des événemens qui ont bouleversé l'Europe, on m'aura cru perdu pour les arts; comment alors des matériaux encore informes ont pu, lorsqu'il n'y avoit plus en France de propriétés assurées, paroître une sorte de bien commun qui appartenoit aussi au premier occupant; et sur-tout, je me répète, qu'après tant de malheurs qui ont désolé des millions de Français, il y auroit bien de la mauvaise grâce à regretter avec trop d'amertume les prémices d'une dissertation géographique.

PLANCHE XIX.

Carte de la plaine de Troie.

La plupart des voyageurs qui dans les temps modernes s'étoient arrêtés quelques instans sur les côtes de la Troade, n'avoient vu que les ruines d'Alexandria-Troas; et par une erreur inexcusable, presque tous les avoient prises pour celles d'Ilion. Instruits par les habitans qu'il n'existoit dans l'intérieur aucuns restes d'anciens édifices, ils ne sentirent pas de quel prix seroient des recherches géographiques sur cette contrée; et l'on pourroit même les soupçonner d'avoir regardé avec un trop foible intérêt cette plaine fameuse, immortalisée par tant de souvenirs.

Belon, Pietro della Valle, Grelot, ne jetèrent qu'un coup d'œil rapide sur la Troade; et Sandys, qui peut-être l'auroit mieux examinée, n'osa s'éloigner de la mer (1). On ne voit pas d'abord sans étonnement que, de tous les voyageurs qui n'avoient fait qu'appercevoir cette contrée, Lady Wortley Montagu ait seule désigné avec assez de justesse plusieurs points de la côte, et distingué la véritable direction du Simoïs et du Scamandre. Il est vrai que, se bornant à contempler le pays du haut du cap Sigée, et n'indiquant que les objets les plus apparens, elle a dû échapper aux erreurs de détail : on pourroit même soupçonner qu'elle a moins reconnu les lieux tels qu'ils sont réellement, qu'elle ne s'est rappelé les tableaux présentés à son imagination par la lecture de l'Iliade (2); mais enfin elle a eu le mérite, ou le bonheur de bien juger; et ce qui est plus rare encore, lorsqu'on raconte, elle a su s'arrêter à ce qu'elle avoit pu voir. Il faut savoir gré de cette réserve à une femme qui réunissoit tous les genres de prétentions, et qui, avant tout, vouloit éblouir par son esprit et par la grace de son style : elle auroit pu profiter des recherches déjà publiées par un de ses compatriotes.

Les seules observations, en effet, qui, à cette époque, fussent de quelque prix, étoient dues à l'infatigable docteur Pockocke : C'est lui qui, en 1737, parcourut la Troade avec les connoissances qu'exigeoit

(1) A Relation of a journey, containing à description of the Turkish empire. London, 1627.

(2) Lettres de Lady Mary Wortley Montagu, lettre 44ème.

un pareil voyage; et c'est en marchant sur ses traces, en profitant de ses instructions, que j'ai pu, ou éclaircir ce qu'il n'avoit pas su énoncer assez clairement, ou ajouter à ses recherches (1). J'ai dû faire mieux, parce que je suis venu après lui, et, sur-tout, parce que j'avois des moyens et des secours que sa position ne lui donnoit pas : mais il jugea bien les objets qui s'offroient à sa vue; il sut appliquer sur les lieux une grande partie des notions conservées dans Strabon; il reconnut l'existence, et annonça l'antique origine des tombeaux long-temps méconnus; et je n'aurois eu probablement qu'à confirmer ses récits par mes cartes et mes dessins, s'il eût passé quelques jours de plus dans la plaine de Troie, s'il eût trouvé les sources du Scamandre, et saisi cet indice certain de l'emplacement de la ville d'Ilion. Je m'étonne que sa relation, malgré tout ce qu'elle laisse à désirer, n'ait pas été plus utile à Robert Wood : celui-ci a, sans doute, été découragé par l'obscurité, par le défaut absolu de méthode qu'on peut reprocher à son savant compatriote, et qui souvent rendent penible la lecture de son ouvrage.

M. Wood étoit un des trois voyageurs anglais qui se réunirent en 1750 pour visiter tout l'Orient, et rendre à l'antiquité le plus bel hommage qu'elle eût jamais reçu. Avant de quitter la Grèce pour aller constater les richesses que Palmyre conserve au milieu des sables du désert, ils voulurent lire Homère sur les lieux célébrés par ce poète immortel; et Wood a tenté de les décrire à la suite d'un essai sur le génie original d'Homère, ouvrage plein d'intérêt et même de charme, dans lequel, malgré quelques erreurs, le goût et le savoir présentent à chaque page des observations ingénieuses et d'heureux rapprochemens (2). On a dû toutefois regretter que celui qui sert si bien la gloire du père de la poésie, qui semble même ajouter à sa renommée, en le montrant tour-à-tour comme poète, comme philosophe, comme historien, comme géographe, se soit borné à tracer, d'après la seule inspection du terrain, une carte, ou plutôt une esquisse nécessairement incorrecte, de la contrée qu'il parcouroit, au lieu d'opérer avec la précision géométrique qui peut seule donner des résultats certains. Mais il faut observer à la louange de ce modeste et judicieux écrivain, que, loin de se faire aucune illusion sur

(1) A Description of the East and some others Countries, by Richard Pockocke. London, 1743. Tom. II, part. II, pag. 109.

(2) An Essay on the original Genius of Homer, 1775. Traduit en français, 1777, chez Debure, 1 vol. in-8°.

le mérite d'un travail trop superficiel, il n'avoit publié, ni la carte, ni le dernier chapitre entièrement consacré à la topographie de la Troade. Cette espèce de supplément condamné par l'auteur lui-même à rester dans son porte-feuille, n'a été imprimé que dans une seconde édition faite après sa mort, et par le zèle indiscret de ceux qui en ont été chargés.

Le dessin tracé par Wood servira seulement aujourd'hui à démontrer, que, si les noms que j'assigne aux objets déterminés sur la nouvelle carte se trouvent justifiés, le voyageur anglais n'avoit retrouvé, ni les sources du Scamandre, ni l'emplacement d'Ilion, ni ces fameux tombeaux décrits dans l'Iliade, et que cependant Richard Pockocke lui avoit indiqués.

En 1765, un voyageur non moins célèbre de la même nation, M. Richard Chandler, à qui l'on doit une description de l'Asie mineure et de la Grèce, qui m'a guidé toujours utilement, s'arrêta sur le rivage de Troie: il vit les ruines d'Alexandria-Troas, et monta sur le cap Sigée; mais on lui fit craindre de s'avancer dans l'intérieur de la contrée (1). Il se borne à dire qu'en descendant pour se rembarquer à Koum-Kalé, il passa entre deux tombeaux situés dans des vignes; puis il ajoute sans hésiter, que l'un est celui d'Achille et de Patrocle; l'autre celui d'Antiloque, fils de Nestor : il est un peu moins décidé sur un troisième tombeau qu'il présume pourtant être celui de Pénélée : il vit et reconnut de loin celui d'Ajax. On a pu s'étonner que le docteur Chandler, rencontrant des objets si propres à exalter l'imagination, en parlât comme de la rencontre la plus naturelle, et sans appuyer son opinion d'aucun raisonnement; mais l'assertion d'un homme très-éclairé, et, comme on voit, étranger à tout enthousiasme, n'en est pas moins pour moi une autorité dont il m'est permis de me prévaloir.

Si M. Chandler a depuis combattu, et même avec chaleur, d'autres idées auxquelles je ne crois pas devoir renoncer, je puis dire que jusqu'à présent elles ne lui étoient parvenues que bien défigurées, sans mon aveu, et long-temps avant que je les eusse rectifiées : si j'étois condamné à le trouver aujourd'hui parmi mes propres adversaires, ne me seroit-il pas permis de soupçonner qu'il entre dans sa résistance quelque regret d'avoir été desservi par le hasard, ou même un peu

(1) Travels in Asia minor, etc., pag. 42.

d'humeur, assez excusable sans doute, d'avoir vu lui échapper, en ma faveur, un succès bien mieux dû à son rare mérite, et à sa vaste érudition? C'est un de ces passe-droits auxquels on se résigne toujours difficilement; et celui qui en profite seroit bien habile, ou bien heureux, s'il réussissoit à se le faire entièrement pardonner.

Telles étoient sur la Troade les notions des voyageurs qui l'avoient apperçue avant que je m'en occupasse avec tant de constance. Il n'étoit pas facile de démêler l'erreur qui produit quelques obscurités, et même des contradictions apparentes, dans la description d'ailleurs exacte de Démétrius, et d'expliquer cette extension du nom de Scamandre sur le Simoïs, que je viens d'annoncer dans l'article précédent.

Lorsque j'aurai présenté successivement, et mes travaux, et tous les rapprochemens qu'ils m'ont donné lieu de faire, on verra avec surprise sans doute, mais j'espère aussi sans incertitude, que Démétrius de Scepsis, décrivant un pays où il étoit né; qu'un des plus grands géographes de l'antiquité, donnant l'extrait de cet ouvrage et discutant son opinion; que Pockocke si savant et si laborieux, négligeant quelques recherches qui eussent achevé de l'éclairer; que Wood, voyageur instruit et littérateur distingué, examinant les lieux sans les reconnoître, se sont tous plus ou moins trompés : la vérité s'est refusée à ceux qui avoient de si grands droits sur elle; et ce qui est inexplicable sans doute, c'est à moi qu'étoit réservé le bonheur de la saisir : nouveau caprice du hasard dont les préférences sont parfois si bizarres. Le résultat des recherches que je publie, est la veine précieuse qui, dans une mine déjà vainement fouillée par d'industrieux propriétaires, s'offre enfin aux efforts de celui qui leur succède avec moins de talens, mais avec plus de persévérance.

Lorsque j'annonce le théâtre de l'Iliade retrouvé sur les champs troyens, je n'ai pas besoin d'avertir que le genre des preuves sur lesquelles je m'appuie, n'a point, et ne peut avoir les caractères d'une démonstration mathématique. A la distance de trois mille ans, lorsque les lieux ont tant de fois été dévastés, le problême doit paroître résolu aussi complettement qu'il est possible, si d'abord les principales indications consignées dans Homère s'accordent exactement avec les sites et les débris qui subsistent encore; et si, quant aux autres points d'une moindre importance, il se présente pour chacun d'eux une explication plausible, à défaut des

monumens, ou des localités que le temps a fait disparoître : on ne peut exiger, on ne sauroit même désirer davantage.

Ces preuves ne pouvant être exposées que successivement, peut-être emploierai-je quelquefois à l'avance, et pour ne pas embarrasser la discussion, des noms qui ne seront pas entièrement constatés pour le lecteur; mais ces anticipations seront peu nombreuses; et ce que j'aurai d'abord supposé, ne tardera pas à être établi : on verra que les dénominations n'ont pas été jetées au hasard; et l'on concevra comment, ayant à parler des monumens et des sites qui les environnent, je ne puis me faire entendre, qu'en supposant ces lieux et ces objets déjà en possession des titres que je leur ferai bientôt recouvrer.

Mais je me hâte d'arriver dans les champs troyens. Un violent vent de nord m'avoit conduit de Constantinople à l'entrée de l'Hellespont, sur la plage même où abordèrent les Grecs : je ne puis la méconnoître. La haute montagne de Sigée, qui la termine à l'ouest, est trop bien désignée par Homère, quoiqu'il ne la nomme pas; et les Grecs la connoissent encore sous l'antique dénomination qu'alors elle portoit déjà, ou qu'elle reçut bientôt après. La pointe opposée, quoique moins haute, et ne se dessinant pas au-dessus de l'horizon, se distingue après un léger examen; c'est le cap Rhétée : ces marais qui entourent l'embouchure actuelle du fleuve, et cette surface dont une partie se refuse encore à la culture, pourront indiquer l'étendue du golfe que les sables ont comblé. Les voilà donc déployés devant moi ces lieux chantés par Homère : mais comment en reconnoître les détails, en marquer les limites? comment discerner ces fleuves et leur assigner leurs noms véritables? comment saisir leurs caractères, retrouver leur origine et leur direction primitive? où replacer la ville d'Ilion et sa haute citadelle? Ces sites variés, ces restes de monumens sont-ils bien les mêmes que consacrent les vers du poète, et que les anciens ont constamment vénérés comme tels durant plusieurs siècles ? Je me demande si je pourrai déterminer la profondeur de ce golfe qui a disparu; où je dois me figurer le camp des Grecs, et placer les troupes troyennes prêtes à l'attaquer; si je distinguerai la colline appelée Callicolone, Καλλικολώνη, le Throsmos, Θρωσμὸς πεδίου, ces sources du Scamandre qu'Homère nous montre près d'Ilion; sur-tout les tombeaux destinés à transmettre aux siècles futurs le souvenir des héros qui périrent sur ces bords.

Dirigé par ces antiques monumens qui existent encore, parce qu'aucun intérêt ne portoit à les détruire, et par la configuration du terrain qui n'a subi que des changemens faciles à distinguer de son état antérieur, je crois pouvoir donner la solution de presque toutes les difficultés que je me proposois alors à moi-même : on partagera l'étonnement, dont l'habitude et une longue réflexion ne me défendent pas encore, lorsqu'on reconnoîtra sur mes cartes les lieux qu'Homère s'étoit plu à décrire : il les avoit peints avec assez d'ordre et de précision pour que l'on pût s'en créer une juste idée, même sans les avoir vus; et ce sera sans doute rendre en même temps hommage à l'auteur de l'Iliade, et au poète moderne qui en a su transmettre les beautés dans sa langue, que d'engager le lecteur à revoir et à vérifier l'idée que l'illustre Pope s'étoit faite de ces lieux. On ne peut le soupçonner des mêmes préventions qu'un voyageur : une lecture réfléchie lui avoit seule fait concevoir la disposition générale des objets nommés dans le poème; et cependant, quoique la carte gravée à la tête de sa traduction soit très-défectueuse, quoiqu'il ait été également mal servi par le dessinateur et par le graveur, quoiqu'il soit lui-même tombé en d'évidentes et nombreuses erreurs, on sera frappé des rapports qui se trouvent entre ce que Pope avoit supposé et ce que j'ai retrouvé : c'est la première fois que des opérations géographiques auront appelé en témoignage la brillante imagination d'un littérateur, et qu'elles en auront reçu un appui réel.

En rapprochant les passages topographiques de l'Iliade, on pouvoit donc se former une idée générale des lieux immortalisés par Homère. Sur la côte d'Asie, à l'entrée de l'Hellespont, étoit le golfe qui reçut la flotte des Grecs (1) : ils tirèrent leurs vaisseaux sur le rivage, les placèrent sur plusieurs rangs (2), et couvrirent leur camp formé de navires et de cabanes, par un mur et un large fossé (3). Achille avec ses troupes étoit du côté du cap Sigée; Ajax à l'autre extrémité vers le cap Rhétée; Ulysse occupoit le centre; et c'est près du vaisseau de celui-ci que se plaçoit Agamemnon pour assembler les chefs et tenir conseil (4) : de là, selon le poète, qui prête toujours à ses héros des forces surnaturelles, il élevoit

(1) Iliad. Lib. II, 92. Lib. VIII, 86 et seq. Lib. IX, 360. Lib. XII, 30. Lib. XV, 238. Lib. XVII, 432.

(2) Iliad. Lib. II, 92. Lib. IV, 248. Lib. XIV, 30 et seq. Lib. XV, 650 et seq.

(3) Iliad. Lib. VII, 338 et seq. 435 et seq.

(4) Iliad. Lib. VIII, 222 et seq. Lib. XI, 5 et seq. Lib. XIV, 36.

la voix et se faisoit entendre jusque aux deux extrémités du camp (1). Sur le bord de la mer, à quelque distance du quartier des Myrmidons, furent ensuite élevés le monument funèbre de Patrocle, celui d'Achille, qui par sa situation et sa hauteur étoit remarqué de tous les navigateurs (2), et près du cap Rhétée, le temple et le tombeau d'Ajax (3). Un peu plus à l'est, dominoit une belle colline, Callicolone, sur laquelle viennent se placer les dieux protecteurs des Troyens, tandis que Neptune et Minerve s'établissent sur les hauteurs qui bordent le rivage de la mer Égée (4). Le Scamandre, après avoir reçu les eaux du Simoïs, se jetoit dans le golfe (5). Le premier étoit une rivière paisible et toujours égale, dont les sources, voisines d'Ilion, offroient des phénomènes particuliers qui bientôt nous la feront reconnoître, s'ils existent encore (6). Le second, torrent impétueux, sortoit des montagnes, et rouloit avec ses flots précipités les sables qu'il avoit arrachés des flancs de l'Ida (7). En avançant le long du Scamandre, on trouvoit le Throsmos où les chefs troyens tiennent conseil au Xeme livre de l'Iliade, et sur lequel étoit le tombeau d'Ilus (8). Enfin, au fond de la plaine, la ville d'Ilion s'élevoit sur une hauteur battue des vents (9); et du sommet de la citadelle, la vue s'étendoit d'un côté jusqu'à l'Hellespont, de l'autre sur Ténédos et la mer Égée (10).

Telles sont les principales indications que pouvoit fournir la lecture de l'Iliade à celui qui cherchoit à se rendre compte du terrain, sur lequel Homère fait mouvoir successivement les Grecs, les Troyens, et les dieux intervenus dans leurs querelles. Mais toutes ces circonstances locales n'étoient-elles pas le produit de la seule imagination du poète, et pouvoit-on supposer que les tableaux dont son poème est enrichi, eussent été fidèlement copiés sur la nature? Nous allons les comparer aux objets que nous rencontrerons; et c'est sur les lieux mêmes que nous déciderons cette question, en rapprochant du texte d'Homère les passages de Strabon, de Pline, et de tous les anciens qui pourront nous guider. De leur temps, la plupart des monumens, que protégeoient des

(1) Iliad. Lib. VIII, 222 et seqq.
(2) Iliad. Lib. XXIII, 126. Lib. XXI, 247. 256.
(3) Strab. Lib. XIII, p. 596.
(4) Iliad Lib. XX, 49 et seq 145 et seq.
(5) Iliad. Lib. V, 4. Ibid. 774.
(6) Iliad. Lib. V, 36. Lib. XIV, 433. Lib. XXI, 8. 350. Lib. XXII, 147 et seq.
(7) Iliad. Lib. XII, 22. Lib. XXI, 314.
(8) Iliad. Lib. X, 160. Id. 415. Lib. XI, 56. 166. Lib. XX, 3. Lib. XXIV, 349.
(9) Iliad. Lib. XX, 216. Lib. III, 305. Lib. IX. 419. Lib. XXII, 411.
(10) Iliad. Lib. IV, 508.

souvenirs religieux, existoient encore; les traditions étoient fidèlement conservées; et le pays lui-même n'avoit pas subi de grands changemens. Le golfe où avoient débarqué les Grecs, n'étoit du temps de Strabon qu'à demi-comblé par les sables. Ce géographe, après avoir indiqué la position de la ville de Rhétée et celle du tombeau d'Ajax, ajoute : « Au-» delà est la ville de Sigée, aujourd'hui détruite; et dans cet espace sont » le port des Achéens, l'emplacement où furent leurs vaisseaux et leur » camp, le lac qui communique avec la mer, et l'embouchure du » Scamandre. Le Simoïs et le Scamandre, qui se réunissent dans la » plaine, charient beaucoup de limon, et l'entassent sur la côte : la » bouche du fleuve est obstruée, et les eaux jointes à celles de la mer » forment des lacs et des marais (1). » Ces attérissemens ont continué de s'étendre depuis cette époque, et ont achevé de remplir le golfe, en présentant toujours le même aspect marécageux.

Parfaitement assuré que j'avois reconnu, sous les sables qui le couvrent, l'ancien port des Grecs, je me hâtai de rechercher les vestiges du tombeau d'Ajax sur le cap Rhétée : il subsiste presqu'entier; mais il nous suffit pour le moment de l'avoir reconnu; nous reviendrons ensuite l'examiner; hâtons-nous de passer au pied du cap Sigée, pour nous assurer de l'existence de ces autres tombeaux célébrés dans l'Iliade, vus par Pockocke, par Chandler, et dont après des recherches suivies je constaterai peut-être la nature et l'origine, mieux que ne l'ont pu faire ces habiles voyageurs dans une course rapide.

Au pied du cap Sigée sont en effet deux monticules, ou masses coniques, évidemment construites avec des terres amoncelées, et en tout semblables à ces anciens tombeaux que j'ai déjà comparés, page 28, à ceux des Scythes. Le plus rapproché du cap est le plus élevé, le plus considérable; et je ne dissimulerai point, que dans le premier moment je le pris pour le tombeau d'Achille. Tous les détails consignés dans l'Odyssée sembloient autoriser mon erreur : ce n'est que lorsque je suis parvenu à le faire ouvrir, que j'ai été désabusé par l'inspection des objets qu'il renfermoit; ils ne permettent pas d'attribuer à ce monument

(1) *Μετὰ δὲ τὸ Ῥοίτειόν ἐστι τὸ Σίγειον κατεσπασμένη πόλις, καὶ τὸ ναύσταθμον, καὶ ὁ Ἀχαιῶν λιμὴν, καὶ τὸ Ἀχαϊκὸν στρατόπεδον, καὶ ἡ Στομαλίμνη καλουμένη, καὶ αἱ τοῦ Σκαμάνδρου ἐκβολαί. Συμπεσόντες γὰρ ὅτε Σιμόεις καὶ ὁ Σκάμανδρος ἐν τῷ πεδίῳ, πολλὴν καταφέροντες ἰλὺν, προσχοῦσι τὴν παραλίαν, καὶ τυφλὸν στόμα τε καὶ λιμνοθαλάττας, καὶ ἕλη ποιοῦσι.* Strab., Lib. XIII, p. 595. Voyez les notes de l'édition de Casaubon, sur ce passage, et celle du IV[e] Liv., p. 184, sur les mots *Λιμνοθάλαττα*, et *Στομαλίμνη*.

une si grande antiquité; et je ne doute point que ce ne soit celui que Caracalla fit élever à son favori Festus (1).

Un peu plus à l'est, à 220 toises de distance, est un autre monticule de la même forme, mais moins haut, et dont le sommet paroît avoir souffert plus long-temps l'action des pluies et des vents. Il me semble très-probable, que c'est le monument, le Σῆμα élevé sur l'emplacement du bûcher de Patrocle, et qui ne devoit pas être loin du tombeau d'Achille, dont mes recherches ultérieures me firent enfin découvrir quelques vestiges. Nous verrons dans la suite avec quel soin Homère indique, et l'emplacement, et le genre de construction de ces tombeaux, consacrés dans les siècles suivans par un culte public, constant, et qui n'a cessé qu'avec le Paganisme. « Le temple et le tombeau d'Achille, » dit Strabon, sont près du promontoire Sigée; on y voit aussi les » monumens de Patrocle et d'Antiloque : les habitans d'Ilium honorent » d'un culte religieux tous ces héros, ainsi qu'Ajax (2). » Nous n'avons aucun indice positif de la situation du monument d'Antiloque; mais il nous reste plusieurs tombeaux sans noms, parmi lesquels pourront choisir ceux qui ne veulent rien laisser dans une incertitude, si naturelle cependant en de telles questions.

Près du tombeau d'Achille, un temple avoit été élevé aux mânes du héros. Les foibles débris de quelques marbres épars en indiquent aujourd'hui la place, et ont fait remarquer la base du tombeau, qui fut sans doute rasé, en même temps que le temple, par les empereurs chrétiens, empressés d'anéantir les pratiques superstitieuses des habitans. Les matériaux de cet édifice, sûrement peu considérable, seront entrés dans la construction de la forteresse turque, ou bien ils auront servi à faire les cippes funéraires des Musulmans ensevelis dans cette base du tombeau d'Achille, devenu un de leurs cimetières.

Ainsi, dans ce premier et rapide apperçu, nous avons déjà retrouvé le port comblé par les sables; à l'est, sur le cap Rhétée, le tombeau d'Ajax; à l'ouest les monumens d'Achille et de Patrocle. Aidés par ces premières notions, nous entrerons dans la plaine, en nous dirigeant au sud, vers

(1) Herodian. Lib. IV, cap. 14.

(2) Τοῦ μὲν οὖν Ἀχιλλέως καὶ ἱερόν ἐστι, καὶ μνῆμα πρὸς τῷ Σιγείῳ, Πατρόκλου δὲ καὶ Ἀντιλόχου μνήματα· καὶ ἐναγίζουσιν οἱ Ἰλιεῖς πᾶσι καὶ τούτοις καὶ τῷ Αἴαντι. Strab. Lib. XIII, pag. 596

les monts Ida, dont une des croupes, beaucoup moins haute que les autres et plus rapprochée de nous, portoit jadis la fameuse Ilion. Nous ne pouvons encore que présumer vaguement, d'après la nature du terrain, jusqu'où le golfe s'enfonçoit, et où s'étendoit le camp des Grecs : mais si le même bonheur qui nous a conservé le tombeau d'Ajax, et quelques restes, du moins, de celui d'Achille, avoit aussi préservé d'une entière destruction le tombeau que les Grecs élevèrent à tous les guerriers tués dans la bataille précédente, et qui étoit un peu en avant des vaisseaux, *τυτθὸν ἄπο πρὸ νεῶν* (1), nous pourrions alors nous former une idée assez juste de la place qu'occupoit le retranchement construit par le conseil de Nestor. Nous adopterions l'opinion d'Aristarque, que paroît nous avoir conservée l'archevêque de Thessalonique (2); et nous tracerions l'ancien rivage cinq stades en arrière de la muraille et du fossé, qui devoient enfermer dans leur enceinte le tombeau commun, *ἄκριτον τύμβον*, pour ne pas laisser aux Troyens l'avantage que cette hauteur voisine leur auroit procuré.

En remontant le long du fleuve, environ à 2400 toises de son embouchure actuelle, on apperçoit dans le marais que forment les eaux stagnantes, un petit pont de pierres, sur lequel on peut passer à cheval dans le fort de l'été. Je crus voir à peu de distance de ce pont, au milieu des roseaux, quelques marbres, et les restes informes d'un tertre en partie détruit par les eaux; et je jugeai, peut-être assez légèrement, qu'il avoit été autrefois semblable aux tombeaux déjà reconnus. J'imaginai d'abord que c'étoit le monument que je cherchois avec tant d'ardeur, comme un moyen de fixer mes idées; mais je ne tardai pas à rejeter cette supposition, en trouvant à l'extrémité opposée, près de Koum-Keui, un véritable tombeau, bien conservé, et dont la position répond beaucoup mieux aux circonstances rapportées par Homère. En effet, c'est à la gauche du camp que s'étoient alors livrés les combats; c'est dans cette partie que les guerriers avoient péri : il seroit donc peu vraisemblable qu'on eût transporté leurs corps à l'extrémité opposée de la ligne pour les brûler, et qu'on leur eût élevé un monument devant les troupes d'Achille, qui seules n'avoient point combattu. Je me trouve ici appuyé de l'opinion de M. Heyne, qui, sans savoir qu'il existe un pareil monument à la gauche du camp, présumoit cependant

(1) Iliad. Lib. VII, v. 334.

(2) Eust. ad Lib. XXIII, 358, pag. 1420. édit. Basil.

que là devoit avoir été le tombeau commun, ἄκριτος τύμβος (1); et ce savant ne faisoit que suivre l'opinion de plusieurs anciens Scholiastes.

Les Grecs et les Troyens sont convenus d'un armistice pour rendre les derniers honneurs aux guerriers qui viennent de périr dans les deux armées. Nestor presse ses compagnons de remplir ce pieux devoir, et d'enlever promptement les corps avec des chariots : « Nous les brûlerons, » dit-il, un peu en avant des vaisseaux, et nous pourrons en rapporter » les os à leurs enfans, lorsque nous retournerons dans notre patrie : » sortons et élevons sur la plaine un tombeau qui leur soit commun. » Plus loin le poète ayant décrit les funérailles faites aux Troyens par les soins de Priam, ajoute : « De l'autre côté, les Grecs affligés plaçoient » leurs morts sur le bûcher; aussi-tôt que le feu les eut consumés, ils » retournèrent sur leurs vaisseaux. Durant cette dernière partie de la » nuit où l'aurore n'a point encore paru, mais où l'obscurité commence » à s'affoiblir, une troupe choisie veilla près du bûcher; et les Grecs » élevèrent ensuite sur la plaine un tombeau commun à tous (2). »

Les Grecs, persuadés par les sages avis de Nestor, construisent ensuite un mur avec de hautes tours, dans lequel ils pratiquent des portes assez larges pour laisser passer les chars; au-delà ils creusent un large et profond fossé, qu'ils arment d'un rang de pieux : ce retranchement défendoit les vaisseaux tirés sur la grève, et couvroit nécessairement aussi le tombeau commun. Puisque nous croyons avoir trouvé ce monument, nous pouvons déterminer avec assez de précision, la position de ces lignes qui s'étendoient de la gauche à la droite du camp, et qui, du temps d'Homère, étoient déjà détruites, et recouvertes par les sables.

Placé sur l'Acritos-tymbos, je vois à ma gauche une colline étendue,

(1) Debuit hic tumulus in locis versus Simoëntem situs esse, in læva castrorum parte. Observ. in Iliad Lib. VII, Tom. V, pag. 364.

Credendum est vallum inde a dextra tumuli seu australi latere exordia habuisse, ut inde procederet ante frontem castrorum. Ibid. pag. 366.

(2) Iliad. Lib. VII, v. 433, et seq.

Le Scholiaste A de l'édition de Villoison jette des doutes sur l'authenticité des vers 334 et 335, dans lesquels Nestor dit, qu'on pourra reporter les os des guerriers morts à leurs enfans; il demande comment on pourra reconnoître ces os confusément brûlés, et comment on les reportera en Grèce, s'ils sont ensevelis dans un même tombeau.

Les difficultés qui frappent le Scholiaste, s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on sait, ainsi que nous aurons les moyens de nous en convaincre quand nous nous occuperons des funérailles de Patrocle, qu'on éteignoit le feu dès que les chairs étoient entièrement consumées, et les os blanchis par la flamme; qu'on les recueilloit pour les enfermer dans une urne; que les tombeaux de terres amoncelées, en grec τύμβοι, en latin *tumuli*, ne contenoient souvent que les restes du bûcher et les débris des objets qu'on y avoit jetés; qu'enfin c'étoit plutôt des monumens consacrés à la mémoire des morts, que de véritables tombeaux, puisqu'il ne paroît pas que leurs os y fussent toujours renfermés. Quoique dans la circonstance dont il s'agit ici, on eût brûlé un grand nombre de corps à la fois, il n'en étoit pas moins possible de distinguer les restes de chacun de ces guerriers, par la place qu'ils occupoient sur un amas de bois très-étendu.

qui s'élève par des pentes successives; ne seroit-ce pas celle que sa beauté avoit, au temps d'Homère, fait nommer Callicolone, Καλλικολώνη, et où le poète suppose que Mars et Apollon s'étoient placés pour jouir du spectacle des combats, tandis que les divinités qui formoient des vœux contraires, se tenoient de l'autre côté de la plaine, sur les rochers qui bordent la mer Égée? Sur une des proéminences qui forment la base de Callicolone, j'apperçois un haut tombeau; c'est sans doute celui d'Æsyétès, sur lequel un fils de Priam, distingué par son agilité, venoit se placer pour découvrir les mouvemens des Grecs : Politès peut seul risquer de s'avancer ainsi près de leur camp; la rapidité de sa course ne leur permettra pas de lui couper le chemin de la ville, s'il est découvert (1).

Sans céder au désir de pousser plus loin, de ce côté, ces premières reconnoissances, il faut repasser le fleuve, dont le lit sablonneux est arrosé par un courant assez foible en ce moment, mais que tout annonce se grossir en d'autres saisons : le point de réunion du Simoïs et du Scamandre ne doit pas être éloigné. Je ne vois d'abord que la continuation du marais qui m'a déjà opposé un obstacle insurmontable; il couvre tout l'espace compris entre la rive gauche du fleuve, et les hauteurs qui bordent le rivage de la mer Égée. Ce n'est qu'en m'avançant, et en profitant de quelques foibles élévations, que je découvre sur ma droite une rivière, dont les eaux me paroissent se perdre dans le marais. Je promène ma vue sur ces champs troyens, qu'enferme la chaîne de l'Ida; je les vois arrosés par deux fleuves de nature bien différente : à l'ouest le Scamandre, comment le méconnoître? promène ses eaux tranquilles entre deux rives couvertes de fleurs, à travers une campagne fertile; j'apprends qu'il sort du pied de cette hauteur encore assez éloignée, qui s'avance sur la plaine; que deux sources bien distinctes lui donnent naissance, et que bientôt je pourrai, en les voyant jaillir sous mes yeux, les comparer à la description qu'en fait Homère.

A l'est, ce sont les traces d'un torrent redoutable, qui, sorti d'une gorge profonde, présente l'idée de la destruction, et le souvenir des ravages qu'il a causés pendant l'hiver; il étale une surface en quelques endroits large de cent toises, remplie de cailloux, de troncs d'arbres, de rochers arrachés des flancs de la montagne. Des sables amoncelés en embarrassent le cours, le divisent, et forment des îles, qui élargissent

(1) Iliad. Lib. II, 791.

encore son lit inégal et désordonné. Dans l'automne, lorsque les vents du nord ont amené du Pont-Euxin ces nuages formés, ou grossis par l'évaporation des eaux qu'y versent tant de grands fleuves; ou vers le printemps, lorsque les vents opposés, apportant les premières chaleurs des contrées du midi, viennent à fondre les neiges entassées sur la cime des montagnes; alors le torrent, méconnu des habitans, mais que les vers d'Homère nomment encore aux voyageurs, reçoit toutes ces eaux, les vomit dans la plaine; et les flots précipités roulent jusqu'à la mer, doublement accélérés par la hauteur d'où ils descendent, et par leur passage entre les rochers qui les resserrent. L'année même où j'ai vu le Simoïs, il avoit causé les ravages décrits dans l'Iliade; et ses eaux débordées avoient inondé la campagne, déraciné des arbres, et noyé des bestiaux.

Le Scamandre ne pouvoit, ni déployer les mêmes forces, ni exercer de semblables fureurs : aussi, lorsqu'irrité contre Achille qui a souillé la pureté de ses eaux, il veut le combattre, se sentant trop foible pour arrêter seul ce héros, il appelle le violent Simoïs à son secours : « Mon » frère, lui dit-il, joignons nos forces pour résister à cet ennemi terrible; » ouvrez toutes vos sources, réunissez tous vos ruisseaux, toutes vos » fontaines, entraînez les arbres, les rochers; précipitez vos torrens, » inondez la campagne; que tout retentisse du bruit effroyable de vos » eaux (1). » Fiction ingénieuse dont la nature différente de ces deux fleuves a fourni l'idée au poète, toujours exact, toujours vrai, lors même qu'il semble s'abandonner le plus à sa brillante imagination.

Il devient facile d'expliquer les changemens qu'ont éprouvés ces lieux. Le Scamandre, rencontrant les sables qu'a déposés le Simoïs, ne parvient plus dans le lit qui leur étoit commun; ses eaux retenues vers le confluent sont forcées de se reverser sur la plaine, et ce n'est que dans les grandes sécheresses que l'on peut encore distinguer le lit dans lequel elles ont coulé. C'est vainement qu'un commandant turc a essayé de les détourner en creusant un canal, dans lequel il croyoit recevoir le Scamandre tout entier, et le conduire jusqu'à la mer Égée, à l'aide d'un petit ruisseau qui lui eût formé une nouvelle embouchure : il espéroit ainsi dessécher le marais, et fournir en même temps des eaux plus abondantes à un moulin construit à quelque distance de la mer; mais

(1) Iliad. Lib. XXI, v. 308.

cette intention n'est que bien foiblement remplie, soit que le canal n'ait pas assez de pente, soit plutôt qu'à son origine, là où il reçoit les eaux du Scamandre, on n'ait pas pris les moyens nécessaires pour les entraîner vers la route nouvelle qui leur étoit offerte : il n'en passe donc qu'une partie par ce canal ; et ce travail bien conçu, mais mal exécuté, laisse toujours subsister l'inondation. Les habitans n'ont pu dire à quelle époque cette entreprise fut tentée : nous savons seulement qu'elle est antérieure au voyage de Wood; il en parle dans le dernier chapitre de son ouvrage, lorsqu'il essaye de décrire l'état actuel de la Troade, et qu'il méconnoît le véritable Scamandre coulant sous ses yeux. « Bounar-Bachi, dit-il, signifie la source : il y a un joli » ruisseau qui donne ce nom au village composé d'une demi-douzaine » de cabanes : l'eau qui se précipite d'un rocher forme tout à coup un » courant plus considérable que celui que nous avons trouvé dans le » canal du Scamandre : mais ces eaux ne se joignent pas au fleuve; » elles restent stagnantes parmi les roseaux d'un marais, quoiqu'un » gouverneur turc ait fait un dessèchement pour les conduire à la mer » Égée. » Si Wood n'eût consulté d'autre guide qu'Homère, il ne se fût pas ainsi trompé; et les épithètes que le poète emploie eussent suffi pour le désabuser.

Le savant voyageur n'auroit pas pris pour le Scamandre fleuri, Σκάμανδρος ἀνθεμόεις, toujours égal, toujours tranquille, un torrent presqu'à sec en été, roulant l'hiver des rochers, et jetant au loin sur ses bords les sables qu'il entraîne, ainsi que lui-même le dépeint : il se seroit méfié des expressions de Démétrius de Scepsis, qui place la source de ce prétendu Scamandre dans le mont Cotylus, l'une des cimes du Gargare; ou, comme lui du moins, il se seroit fait des objections fondées sur l'autorité d'Homère, dont les récits ne peuvent se concilier avec cette fausse et moderne dénomination. Mais comment, dira-t-on, expliquer une pareille erreur dans un littérateur grec, uniquement occupé d'éclaircir quelques passages de l'Iliade, qui avoit fait un volumineux commentaire sur un petit nombre de vers, et qui avoit l'avantage si rare d'être né sur les lieux mêmes?

Les erreurs ont par leur propre nature tant de moyens de naître et de se multiplier, que lors même qu'on les signale avec le plus de certitude, on ne peut pas toujours découvrir le concours de circonstances

qui les a produites : souvent on les reconnoît pour ce qu'elles sont, sans se rendre compte de leur origine; mais ici nous ne sommes point dans cet embarras; et il ne nous sera pas impossible d'expliquer comment, déjà long-temps avant Démétrius, on avoit confondu des noms si distincts dans Homère.

Le Simoïs et le Scamandre se réunissoient dans la plaine : le premier perdoit alors son nom, et c'étoit le Scamandre qui conservoit le sien jusqu'à la mer, soit qu'il ne tînt cette préférence que du caprice des habitans, soit qu'il la dût à la nature de son cours toujours égal; tandis que, durant une partie de l'année, le Simoïs à sec ne versoit plus ses eaux dans le lit commun, où seules alors couloient celles du Scamandre. Mais le cours de celui-ci se trouva dans la suite embarrassé, et presque interrompu par les sables qu'entraînoit le violent Simoïs : ces sables s'accumulèrent vers le confluent des deux fleuves, barrèrent le cours paisible du Scamandre, le forcèrent de refluer dans la plaine, et d'y former le marais qui existe aujourd'hui. Alors la partie supérieure de ce petit fleuve devint étrangère à l'embouchure vers laquelle il cessoit de couler. Le Simoïs se trouva seul en possession du lit qui lui étoit auparavant commun avec le Scamandre : les navigateurs et les colons éoliens qui s'étoient emparés du pays, ne voyant plus qu'un seul fleuve qui passoit près de leur nouvelle Ilion, s'accoutumèrent insensiblement à prolonger sur la totalité de son cours le nom d'abord affecté à la partie inférieure au confluent, et la plus voisine de la mer. Le Simoïs perdit entièrement son nom pour recevoir celui du Scamandre, et ce nom usurpé remonta jusqu'à sa source dans le mont Cotylus. Ce qui démontre la vérité de cette explication, c'est que la partie supérieure du véritable Scamandre s'appela le vieux Scamandre, *Palæ-Scamander* (1); et que les fontaines qui le produisent, continuèrent de s'appeler les sources du Scamandre. Aussi Démétrius se fait-il des objections très-fondées qu'il ne peut résoudre; et ces doutes qu'il se proposoit à lui-même, étoient peut-être produits, moins par ses propres souvenirs, que par les incertitudes qu'avoit déjà montrées une femme savante nommée Hestiée, dont l'ouvrage n'existe plus (2). L'embarras que leur faisoit à tous deux éprouver le nom du Scamandre donné au Simoïs, ni les

(1) Stagnumque prius faciens Palæ-Scamander. Plin. Lib V, cap. 30.

(2) Strab. Lib. XIII, pag. 599. Schol. Venet. ad Iliad. Lib. III, v. 64. Eustath. ib

prétentions des habitans de la nouvelle Ilion, ne peuvent prévaloir sur le témoignage d'Homère : et n'est-ce donc pas lui qui a les premiers droits à notre confiance, lorsque nous avons le bonheur de nous trouver sur ses domaines? qui peut prétendre connoître mieux que lui-même ses propres états; et qu'importent quelques erreurs de ceux qui, plusieurs siècles après, ont essayé de les décrire? Ne prenons donc pour guide, au moins dans ce premier moment, qu'Homère lui seul; parcourons à sa suite les champs où fut Troie, et nous serons sûrs de ne point nous égarer.

Je remontai le long du Scamandre, à travers une plaine découverte, et sans arbres, pour arriver aux sources fameuses qui déjà m'avoient été indiquées, et dont la position devoit me fournir les moyens de retrouver l'emplacement de l'antique Ilion; mais quelle que fût mon impatience de parvenir à ce but désiré, il falloit, pour être plus sûr de l'atteindre, observer avec soin tous les objets propres à me guider : nous traversâmes Erkessi-Keui; ce village est bâti à l'extrémité d'une ramification de l'Ida, laquelle s'abaissant à mesure qu'elle s'avance, présente un plateau prolongé, dont la forme demi-circulaire enferme de ce côté la plaine de Troie. Entre les villages d'Erkessi et d'Udjek, sur un tertre naturel, centre élevé de ce plateau, est une tombe plus haute que toutes celles dont j'ai déja annoncé l'existence. Après quelques réflexions, ce monument me sert à reconnoître les lieux où je me trouve. En effet, si l'emplacement d'Ilion est, comme Homère ne me permet pas d'en douter, voisin des sources du Scamandre, qu'on me dit sortir des racines de cette montagne, sous ce village de Bounar-Bachi que je distingue parfaitement d'ici, je dois être près de la route que le poète fait suivre à Priam pour se rendre de la ville au camp d'Achille. Le tombeau haut de soixante pieds, recouvert de gazon, et qui ne paroît pas avoir jamais été ouvert, sera donc celui d'Ilus; et ce plateau qui domine la plaine sera le Throsmos, Θρωσμὸς πεδίου, où l'armée troyenne passa la nuit avant de recommencer l'attaque du camp (1).

(1) Suivant quelques scholiastes, Θρωσμὸς vient de θορῶ, ou θρώσκω, je saute, je m'élance. Θρωσμὸς τόπος βουνοειδὴς ἀφ' οὗ καταβαίνοντα θορεῖν ἐστί. Hesych. verb. θρωσμός. Cette expression, prise de la nature du terrain, étoit devenue le nom propre de cette hauteur dans la plaine de Troie; et les habitans la nommoient Throsmos, comme ils appeloient Callicolone la hauteur opposée. D'autres étymologistes faisoient dériver ce nom de θεωρῶ, je vois, je découvre; τόπος ὑψηλὸς ἐν τῷ πεδίῳ, ἀφ' οὗ ἦν καθορᾷν. Pseudo-Didym. ad Lib. X, vers. 160; et XI, 56. Vid. Eustath., pag. 1266 et 1311. La dénomination usitée dans le pays, et consacrée par Homère, quelle que soit son origine, convient, dans tous les cas, au plateau élevé sur lequel existe encore le tombeau d'Ilus.

C'étoit pour les Troyens, lorsqu'ils se trouvoient loin de leurs remparts, une position avantageuse qu'ils devoient se hâter d'occuper, et ils pouvoient y parvenir en tenant toujours les hauteurs; c'étoit un point d'appui sur lequel ils se retiroient après avoir attaqué les Grecs, et où ils ne couroient point le risque d'être tournés.

Il est certain que le Throsmos, situé en avant du camp des Grecs, en étoit peu éloigné. Le commencement du Xᵉ livre de l'Iliade en offre la preuve. Nestor, craignant que les Grecs ne soient surpris par les Troyens campés dans la plaine, et qui les ont battus la veille, va réveiller Diomède : « Levez-vous, lui dit-il, fils de Tydée; comment dormez-» vous ainsi toute la nuit? ne savez-vous pas que les Troyens sont sur » le Throsmos de la plaine, en face de nos vaisseaux, et qu'ils n'ont » qu'un léger intervalle à franchir (1)? »

Cette position des Troyens sur le Throsmos, sur l'éminence de la plaine, est annoncée par le vers 56 du Livre XI, et ensuite clairement expliquée dans le commencement du Livre XX. Achille a consenti à reprendre les armes; il est auprès des vaisseaux, entouré des Grecs avides de combattre, tandis que les Troyens occupent le Throsmos (2).

Je ne vois aucune élévation qui puisse mieux représenter le Throsmos d'Homère, que celle qui porte sur sa hauteur centrale le tombeau d'Ilus. Ce n'est pas, il faut l'avouer, sans quelque résistance, que l'imagination consent à reconnoître aujourd'hui un monument antérieur à la guerre de Troie. La mort d'Ilus, grand-père de Priam, est un fait bien reculé, et la conservation de son tombeau peut causer d'abord de la surprise, ou même de la méfiance; mais si l'on y réfléchit, on conviendra qu'il est d'autres monumens dont nous admettons avec moins de peine l'existence, et qui cependant sont aussi anciens que celui-ci. Les faits relatifs à la guerre de Troie, ne nous étant connus que par les chants d'un poète, et du plus ancien de tous, en reçoivent une teinte particulière de fiction et de vétusté : les idées fabuleuses qui les accompagnent les reculent encore dans la pensée, et les obscurcissent bien plus que ne feroit un récit purement historique. Les pyramides d'Égypte sont plus anciennes que les tertres élevés dans la Phrygie, et

(1) Οὐκ ἀΐεις ὡς Τρῶες ἐπὶ Θρωσμῷ πεδίοιο
Εἵαται ἄγχι νεῶν· ὀλίγος δ' ἔτι χῶρος ἐρύκει.
Iliad. Lib. X, 160.

(2) Ὣς οἱ μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίσι θωρήσσοντο
Ἀμφὶ σὲ, Πηλέος υἱε, μάχης ἀκόρητοι Ἀχαιοί·
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐπὶ Θρωσμῷ πεδίοιο.
Iliad. Lib. XX, 1.

leur origine n'est pas beaucoup mieux constatée; mais ces masses énormes, qui recèlent les restes de ces souverains dont les noms ne nous sont même pas parvenus, imposent à notre foiblesse, tandis que les tombeaux troyens se montrent sous une apparence modeste, qui encourage à les méconnoître. Nous avons involontairement pour des monumens gigantesques le respect que commandent toujours la grandeur et la force; ceux-ci tiennent d'ailleurs aux annales du peuple le plus grave, le plus mystérieux. Les Egyptiens portent si haut leurs prétentions d'antiquité, qu'on finit par leur en accorder au moins une partie; et si l'on se croit souvent en droit de contester la vérité des faits à la poésie, qui, en les embellissant, peut être soupçonnée de les inventer, on n'ose également lutter contre l'histoire, lorsque sur-tout elle se présente, comme sur les bords du Nil, avec l'imposant cortége des hiéroglyphes, des inscriptions et des sphinx.

Cependant comment pourroit-on se refuser à reconnoître dans ce grand tombeau élevé sur le Throsmos, celui qu'au temps d'Homère, on honoroit comme le monument d'Ilus, puisque nous le retrouvons à la même place qu'il lui assigne dans tous les passages où il a occasion de le nommer?

Au X[e] livre, Ulysse et Diomède sortent du camp pour aller reconnoître la position des ennemis, qui, après avoir tenté vainement de le forcer, passent la nuit à peu de distance. Les deux guerriers grecs traversent le fossé, et avancent dans la plaine où ils rencontrent et saisissent Dolon, espion troyen : celui-ci, dans l'espoir d'éviter la mort, les instruit que les Troyens occupent le Throsmos, et qu'Hector, avec les chefs dont il prend conseil, s'est retiré un peu à l'écart auprès du tombeau d'Ilus (1).

Lorsque les Grecs poursuivent les Troyens vaincus jusque vers l'Erinéos et sous les murs de Troie, ils passent, en traversant la plaine, devant le tombeau du vieux Ilus, fils de Dardanus (2).

Enfin si nous suivons la marche de Priam, allant au camp des Grecs

(1) Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουληφόροι εἰσί,
Βουλὰς βουλεύει θείου παρὰ σήματι Ἴλου
Iliad. Lib. X, v. 415.

(2) Οἱ δὲ παρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
Μέσσον καππεδίον παρ' ἐρινεὸν ἐσσεύοντο,
Ἱέμενοι πόλεως. Iliad. Lib XI, 166.

Sur le sommet du tombeau d'Ilus, étoit une colonne, contre laquelle s'appuie Pâris, lorsqu'il décoche une flèche qui perce le pied de Diomede Lib. XI, 369. C'étoit l'usage des anciens de signaler les tombeaux par un cippe, sur lequel on figuroit quelqu'attribut de la profession que le mort avoit exercée. C'est ainsi qu'Ulysse satisfait l'ombre d'Elpenor,

Τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες
Πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.
Odyss., Lib. XII, v. 14.

Virgile a imité ces détails, lorsqu'Énée, après avoir fait les funérailles de Misène, sur le cap qui porte encore son nom,

Imponit suaque arma viro, remumque tubamque
Æneid. Lib. VI, 234.

Cet antique usage est fidèlement conservé par les Turcs, et par presque tous les peuples de l'Orient.

redemander le corps de son fils, nous le voyons arriver à la fin du jour à la hauteur du grand tombeau d'Ilus (1), et, après l'avoir dépassé, s'arrêter pour laisser boire ses chevaux et ses mules dans les eaux du Xanthe ou Scamandre. Toutes ces circonstances s'accordent avec la position du tombeau qui se voit encore sur ce même emplacement. Ce n'est pas sans raison qu'Homère l'appelle *μέγα σῆμα*, puisqu'il est le plus élevé des tombeaux retrouvés dans la plaine de Troie.

Ces présomptions réunies, ces convenances locales, cette aptitude des lieux à se prêter aux récits d'Homère, qui déjà eussent suffi pour me persuader, ont été depuis, à ma grande surprise, confirmées par tous les habitans grecs, qui ne connoissent et ne désignent encore ce monticule, que par son antique nom, ὁ τάφος Ἴλου, le tombeau d'Ilus : ainsi, depuis tant de siècles, cette dénomination n'a pas varié, quoique la plupart des paysans, à qui le père de Laomédon est parfaitement inconnu, en fassent dans leur ignorance le tombeau du prophète Élie, oubliant que cet homme divin, échappé au sort commun, ne doit point avoir de tombeau sur la terre. Les Grecs, qui prononcent l'H, à-peu-près comme l'I, ont facilement substitué le nom du prophète Ἡλίας à celui du vieux roi Ἶλος : la seule terminaison diffère; et il arrive fréquemment aux gens du peuple de confondre les déclinaisons, de dire Βασιλέας pour Βασιλεὺς, Μάρτυρας pour Μάρτυρ, etc. Le vingt juillet, vieux style, jour auquel l'église grecque honore la mémoire d'Elie, il se tient une grande foire de bestiaux sur le Throsmos, autour du tombeau d'Ilus.

Aucun des monumens dont l'authenticité n'a jamais été contestée, ne me semble avoir conservé des titres plus certains que celui-ci : aujourd'hui bien reconnu, il constate la nature et la position du Throsmos, dont les lecteurs d'Homère n'avoient encore pu se faire une juste idée.

Après avoir contemplé quelque temps, du sommet de ce tombeau toujours vénéré, le vaste tableau qu'offre la plaine de Troie; après m'être fait indiquer les villages, les montagnes, tous les objets que je découvrois au loin, et qui pouvoient éclaircir mes doutes et diriger mes idées, je descendis sur les bords du Scamandre; j'en suivis le cours, ravi de le

(1) Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα πάρεξ Ἴλοιο ἔλασσαν,
Στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν
Ἐν ποταμῷ. Lib. XXIV, v. 349.

trouver tel que le dépeint Homère, serpentant entre deux rives verdoyantes et couvertes de fleurs. On traverse ainsi la plaine entièrement découverte et bien cultivée : nous étions brûlés par l'ardeur du soleil, mais n'est-ce rien que de se désaltérer avec les eaux du Xanthe, fils de Jupiter? A 2200 toises du tombeau d'Ilus, on rencontre un moulin : en cet endroit, le fleuve a trente pieds de largeur; et ses eaux resserrées passent dans un chenal de sept pieds d'ouverture, sur dix-huit pouces de profondeur, construit en pierres, et destiné à donner au courant plus de rapidité. Cependant, si l'on avance, on trouve bientôt un grand nombre d'arbustes, puis des touffes de bois, des massifs de saules, d'ormes et de peupliers, dont les teintes variées contrastent avec les noirs sommets des roseaux, et les nuances plus claires des plantes de toute espèce qui croissent sur ces bords. Quelques arbres plus grands, plus vieux, s'élèvent et dominent : l'imagination les grandit, les vieillit encore; elle se demande s'il n'en est pas quelques-uns qui ont couvert de leurs ombres les scènes que ces lieux rappellent; et ce n'est pas sans un moment d'illusion que l'on apperçoit aujourd'hui sur le Scamandre un grand orme renversé, semblable à celui dont Achille se servit pour éviter la fureur du fleuve, dans le combat terrible que lui livra ce dieu, indigné de voir souiller la pureté de ses eaux (1). C'est un hasard heureux sans doute que celui qui reproduit, après trente siècles, les mêmes accidens que le poète se plaisoit à copier dans ses vers.

Je ne sais si l'espèce d'enchantement qu'il est naturel d'éprouver sur les lieux les plus célèbres du monde, leur prêtoit des charmes qu'ils n'ont réellement pas; mais il me semble avoir vu peu de ruisseaux qui, par la parure de leurs rives, et par la variété de leurs contours, offrissent de plus délicieux aspects. Bientôt je m'affligeai de ne point partager les impressions que j'éprouvois, avec l'ami le plus digne de fouler ce sol poétique. Le brillant émule de Virgile s'étoit laissé enlever aux applaudissemens de Paris; je l'avois conduit à Athènes, à Smyrne; et une année entière j'avois joui sur les rives du Bosphore de toutes les qualités de son cœur, de toutes les richesses de son talent. Il n'avoit pu, en entrant dans l'Hellespont, que saluer de loin le mont Ida; et malheureusement il

(1) Iliad. Lib. XXI, v. 242, et seq.

n'étoit plus avec moi, lorsqu'il me fut possible de m'en rapprocher, et de reconnoître les ruines d'Ilion : il obtenoit alors de nouveaux succès dans cette même patrie, que bientôt il fut forcé de fuir, et dont les malheurs devoient montrer en lui la rare alliance d'un art enchanteur et du plus beau caractère. De quel enthousiasme ne se fût pas enivré le chantre de l'Imagination, en parcourant les champs où fut Troie? et quel plaisir pour lui de redire, à l'aspect du Xanthe et du Simoïs, les beaux vers que sa muse lui avoit inspirés pour le prince des poètes (1)!

C'est par une suite de tableaux toujours variés que je parvins au plus intéressant de tous, à l'endroit où une source abondante s'échappe par des jets nombreux de diverses grosseurs, à travers les débris et les crevasses d'une ancienne construction. En montant encore près de deux cents toises, on retrouve un pareil groupe de sources, qui réunissent leurs eaux dans un bassin carré, dont les bords sont soutenus par quelques longues pièces de granit.

Ces eaux limpides, après avoir traversé un bocage charmant, se joignent, pour former le Scamandre, au ruisseau déjà sorti des premières fontaines.

Homère fait la description de ces deux sources : « L'une, dit-il, verse » des eaux tièdes, d'où s'élève une fumée semblable à celle d'un feu » brillant; l'autre, pendant l'été, roule des flots aussi froids que la grêle, » la neige, ou le cristal des eaux. Là, sont de larges et magnifiques » bassins revêtus de pierres, où les femmes et les aimables filles de » Troie alloient laver leurs précieuses robes pendant la paix, avant » l'arrivée des Grecs (2). »

Elles sont bien reconnoissables ces deux sources fameuses; les débris de ces bassins, peut-être bien des fois réparés, subsistent encore : mais

(1) Lorsque je me félicitois de pouvoir rendre ce foible hommage à celui dont l'honorable et douce amitié répandit tant de charme sur les belles années de ma vie, nous possédions encore le grand poète, qui, par ses qualités personnelles, autant que par la supériorité de son talent, placé au-dessus de la jalousie contemporaine, occupoit déjà le rang que lui confirmera la postérité. Il vient de nous être enlevé; et c'est une perte irréparable pour tous ceux qui l'ont connu : mais nous devons nous redire que jamais mortel n'a parcouru une carrière plus fortunée; que sa brillante et mobile imagination, en multipliant ses jouissances, l'a fait vivre des siècles. Riche de gloire et de vrais plaisirs, content de lui-même et des autres, toujours honoré, fêté, chéri, il a traversé la vie par des champs de fleurs, en jouant avec les couronnes qui de toutes parts lui étoient prodiguées; il a quitté la terre sans y laisser un reproche; sans imposer à l'amitié le besoin d'une excuse; sans avoir jamais affligé personne; ayant, comme il le disoit lui-même, commencé vingt épigrammes, sans pouvoir jamais en achever une. L'homme de génie a fini par comme l'aimable enfance, dont, jusqu'à sa dernière heure, il eut l'innocence et la grâce.

(2) Iliad. Lib. XII, v. 147.

je ne retrouvois plus cette fontaine dont les eaux chaudes étoient couvertes d'une épaisse fumée.

Ce phénomène chanté par Homère étoit-il une pure invention ? Trouvant toutes ses descriptions si fidèles, j'aimois mieux attribuer ce changement à des révolutions fréquentes dans les montagnes, à des éboulemens intérieurs qui auroient détourné, ou absorbé ce courant d'eau thermale. J'avois autrefois observé dans cette même contrée, près d'Alexandria-Troas, des sources chaudes, jadis plus nombreuses, dont les habitans assurent que plusieurs ont disparu à la suite d'un tremblement de terre : cet exemple me paroissoit une explication suffisante; et je l'adoptois avec assez de légèreté pour ne faire même aucune question sur une circonstance que je supposois ne plus exister depuis plusieurs siècles : mais l'Aga de Bounar-Bachi, chez lequel j'étois logé, me dit de lui-même, que, si j'étois venu deux mois plus tard, j'aurois été témoin d'un phénomène particulier à ces deux sources, dont l'une acquiert toujours durant l'hiver une chaleur très-forte, et exhale une fumée très-sensible; tandis que l'autre fontaine acquiert un nouveau degré de fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. On peut croire que je me fis répéter plus d'une fois ces détails précieux, complément de toutes les preuves que j'avois rassemblées, et que je ne m'en tins même pas à son témoignage sur un objet si intéressant. Je ne tarderai point à rendre compte de mes observations; et l'on ne pourra douter que ces sources ne soient bien les mêmes qu'Homère a décrites.

Parvenu aux sources du Scamandre, où les femmes de Troie venoient laver leurs robes, où périt Hector à la vue de sa mère, qui du haut des murailles imploroit pour lui les Dieux, nous ne devons pas être éloignés de l'emplacement de la ville : il est si bien caractérisé par toutes les expressions d'Homère, que sans témérité je puis espérer de le reconnoître. Du fond où sont les sources, on monte, en faisant un léger détour, au village de Bounar-Bachi, dont le nom signifie en turc, tête, sommet de la source.

Ce village, composé d'une belle métairie et d'une trentaine de maisons, est situé sur une hauteur, à laquelle on parvient par une pente assez douce, et d'où l'on peut ensuite arriver au sommet de la montagne sur laquelle déjà tout me fait supposer que fut l'antique Ilion : plus on avance, et plus la pente devient rapide; nous quittons nos chevaux

fatigués; nous continuons de gravir; et enfin nous voici parvenus sur le terrain qu'il sera désormais impossible de méconnoître; je ne doute plus de mon bonheur; chaque observation achève de m'en convaincre. Du côté de l'est, la montagne est ceinte par l'abîme circulaire, au fond duquel coule le Simoïs; et du haut de ces rochers à pic, nous en mesurons avec effroi la profondeur. Cette profonde gorge se prolonge, et traverse la chaîne de montagnes qui sépare la plaine de Troie de la plaine d'Enay.

Ouvrons maintenant l'Iliade, et voyons si les détails topographiques de ce poème ne s'accordent pas tous parfaitement avec cette position; s'il ne seroit même pas impossible de les appliquer à tout autre emplacement, dans cette contrée que mes cartes vont faire connoître.

Homère donne sans cesse à la ville d'Ilion les épithètes de *très-élevée*, de *battue par les vents*, αἰπὴ, ἠνεμόεσσα (1); par-tout il fait entendre qu'elle étoit séparée du camp des Grecs par une plaine vaste et fertile qu'arrosoient le Simoïs et le Scamandre; c'étoit dans l'espace compris entre ces fleuves, et sur leurs bords, que se livroient tant de combats entre les Troyens descendus de leur ville, et les Grecs qui sortoient de leur retranchement pour les provoquer.

Du sommet de la ville, on découvroit toute cette plaine; et la vue s'étendoit directement et sans obstacle jusqu'au rivage occupé par le camp ennemi : la fin du huitième livre ne permet pas d'en douter (2).

Hector victorieux a battu les Grecs jusque dans leur camp, et il alloit brûler leurs vaisseaux, lorsque la nuit le force de suspendre le combat. Il se décide à la passer sur le champ de bataille; et se retirant à quelque distance des vaisseaux, sur les bords du Xanthe, il parle ainsi à ses troupes : « Troyens, Dardaniens, et vous fidèles alliés, écoutez-moi.
» Je m'étois flatté, qu'en ce jour nous rentrerions dans la haute Ilion,
» après avoir vaincu les Grecs et détruit tous leurs vaisseaux; mais la nuit
» trop prompte est venue sauver nos ennemis, et couvrir de son ombre
» leur flotte sur le rivage. Cédons aux ténèbres, et consacrons ces
» momens à réparer nos forces. Dételez vos coursiers; qu'ils reçoivent
» leur nourriture auprès des chars. Amenez promptement de la ville

(1). Ἠνεμόεσσα. Iliad. III, 395; VIII, 499; XII, 115; XIII, 724; XVIII, 174; XVIII, 64, 97. Αἰπὺ, Iliad. Lib. XIII, v. 624; Ἴλιος ὀφρυόεσσα. Lib. XXII, 411.

(2) Lib. VIII, 489.

» des bœufs, et de grasses brebis; que de vos maisons on apporte du » pain, et le vin qui réparera vos forces. Faites de nombreux amas de » bois, afin que jusqu'au retour de l'aurore, nous entretenions des feux » dont l'éclat monte jusqu'au ciel, et que les Grecs, profitant des » ténèbres, ne puissent nous échapper, et fuir sur le vaste dos des mers: » ne les laissons pas du moins remonter sur leurs vaisseaux sans perte et » sans danger; qu'atteints par nos flèches, ou percés de nos lances, ils » reportent dans leur patrie de douloureuses blessures; et qu'ils fassent » craindre, par leur exemple, d'apporter désormais le fléau de la guerre » chez les redoutables Troyens.

» Vous, hérauts, ministres chéris de Jupiter, allez ordonner que » dans Ilion la jeunesse sortie de l'enfance, mais encore inhabile aux » combats, et les vieillards, malgré leurs cheveux blanchis, se réu» nissent tous sur les remparts et occupent nos tours, ouvrage des » Dieux. Les femmes tiendront des feux allumés dans leurs maisons : » qu'une vigilance générale préserve des surprises de l'ennemi nos murs » dépourvus de soldats. Tels sont mes ordres, généreux Troyens; ils » suffisent pour le moment : demain je vous en donnerai de nouveaux; » et j'espère, avec l'aide de Jupiter et des Dieux que j'invoque, chasser » ces monstres qu'un destin funeste apporta sur nos bords. Veillons » cette nuit : demain, dès l'aurore, nous irons, couverts de nos armes, » jusque dans leurs vaisseaux, exercer nos vengeances. Je verrai si le » vaillant fils de Tydée me repoussera vers nos murs, ou si, le perçant » de ma lance, j'enleverai son armure sanglante. . . . .

» Méditant de si nobles projets, les Troyens veillent toute la nuit sur » le terrain qui les sépare de leurs ennemis; des feux sont allumés, » aussi nombreux que les astres qui brillent dans une nuit sereine. . . . » Ainsi mille feux étincelans brûlent dans la plaine, devant Ilion, entre » les vaisseaux et le cours du Xanthe (1). »

(1) Iliad. Lib. VIII, v. 549, et seq.

Je traduis les passages d'Homère que je suis dans le cas de citer : heureusement, le but de mon ouvrage ne m'impose point la nécessité de lutter contre la traduction brillante dont nous jouissons. Son auteur a voulu nous faire connoître les beautés poétiques de l'Iliade : moi, je n'ai d'autre objet que d'être fidèle, de saisir l'intention d'un mot en apparence indifférent, et d'y chercher l'indication d'une circonstance locale. Lorsqu'il est élégant, je n'aspire qu'à être exact, quelquefois même minutieux. Dans une description topographique, aucun mot n'est sans intérêt pour moi; une syllabe peut m'être précieuse. Je recherche des détails que sa prose harmonieuse a pu négliger, ou que la délicatesse de notre langue a dû rejeter; et si j'ai le bonheur d'obtenir quelques notions nouvelles qui lui aient échappé, je ne les devrai qu'à l'aspect des lieux, qu'il n'a pu connoître : ce sont de légères parcelles d'or, qui ne pouvoient se recueillir que sur les bords mêmes du Scamandre.

Ce passage prouve que la ville d'Ilion étoit en face du camp des Grecs, à l'extrémité de la plaine, et en arrière des positions que tenoient alors les Troyens, dans le dessein de renouveller, à la pointe du jour, l'attaque des retranchemens.

Relisez actuellement le XVIII[e] livre, si étincelant des plus sublimes fictions, si riche des plus admirables effets auxquels se soit élevé le génie du poète, et vous trouverez toutes les expressions qu'il prête à Polydamas, parfaitement d'accord avec cette même disposition des lieux. Achille, furieux de la mort de Patrocle, est enfin sorti de son camp; il n'a fait que se montrer, et son aspect redoutable a suffi pour frapper de terreur tous les Troyens : ils ont vu sa tête flamboyante jeter une clarté funeste; il a lancé un cri, et tous ont reculé; le sort de la guerre est changé; Achille se lève, il va combattre.

Le sage Polydamas, à qui la suprême prudence fut accordée par les Dieux, conseille aussitôt de ne point attendre l'aurore dans la plaine, près des vaisseaux, mais de s'éloigner promptement et de regagner la ville : « Nous sommes loin, dit-il, de nos murailles : tant qu'a duré le » ressentiment d'Achille contre Agamemnon, on pouvoit vaincre les » Grecs; et moi-même j'étois d'avis de passer la nuit près de leur flotte, » assuré de bientôt la détruire; mais en ce moment je redoute la force » indomptable, et la fureur du terrible fils de Pélée. Ne croyez pas » qu'il s'arrête ici, dans cette plaine où nous nous sommes tant de fois » mesurés avec les Grecs; c'est notre ville même, ce sont nos femmes » qu'il nous faudra défendre. Retirons-nous donc dans nos murs; c'est » l'unique parti qui nous reste; la nuit seule le retient encore (1). »

L'intention de ce discours, et les expressions du poète sont également d'accord avec les lieux que ma carte présente.

Nous avons déjà reconnu les sources du Scamandre : elles étoient voisines d'Ilion; les femmes y alloient laver leurs robes, lorsqu'elles jouissoient de la paix. Hécube, du haut des portes Scées, voyant le corps de son fils traîné dans la poussière, près des sources du Scamandre, déchire son voile, et s'arrache les cheveux (2). C'est près de ces mêmes portes, que, mêlant ses larmes à celles de Priam, elle avoit conjuré son cher Hector de ne point se mesurer avec Achille.

(1) Iliad. Lib. XVIII. 255, 280.

(2) Iliad. Lib. XXII, 153.

Bientôt nous suivrons le poète dans les détails qu'il donne de ce combat, et nous verrons qu'il n'a pu les décrire que sur les lieux mêmes, que jamais la poésie ne s'est assujétie à des peintures plus fidèles.

Il est d'autres applications, qui se présenteront d'elles-mêmes dans les articles suivans; il en est un bien plus grand nombre que j'abandonnerai, ou plutôt que je confierai à la sagacité de ceux qui se complairont, en lisant Homère, à reconnoître, à suivre toutes les positions, et tous les mouvemens indiqués par le poète.

PLANCHE XX.

Carte de l'emplacement de la ville d'Ilion.

Nous venons de découvrir l'emplacement d'Ilion, par l'examen de cette plaine qu'il faut traverser pour se rendre, du rivage de l'Hellespont, jusqu'aux pieds des montagnes qui la terminent et l'enferment vers le midi. Partis des bords du golfe qu'occupoient la flotte et le camp des Grecs, nous avons successivement reconnu le tombeau commun, l'Ἄκριτος τύμβος, qui étoit à la gauche des retranchemens; et puis, vers la droite, le Throsmos, θρωσμὸς πεδίου, et le monument d'Ilus, Ἴλου σῆμα, élevé au centre de ce plateau : ensuite nous avons suivi le cours du Xanthe, et admiré ses doubles sources, en nous proposant bien d'y revenir.

Ces indices réunis suffiroient peut-être déjà pour écarter tous les doutes : s'il en restoit encore, ils céderoient, ce me semble, aux nouvelles preuves que vont fournir une inspection soigneuse du terrain et quelques recherches sur les circonstances locales, exprimées ou indiquées par Homère;

Ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλεος αἰπεῖα κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περίδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα·
τὴν ἤτοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης,
ἔνθα τότε Τρῶές τε διέκριθεν, ἠδ' ἐπίκουροι.

« Devant la ville, tout près, et isolée sur la plaine, est une haute » éminence circulaire; les hommes la nomment Batieia, et les dieux

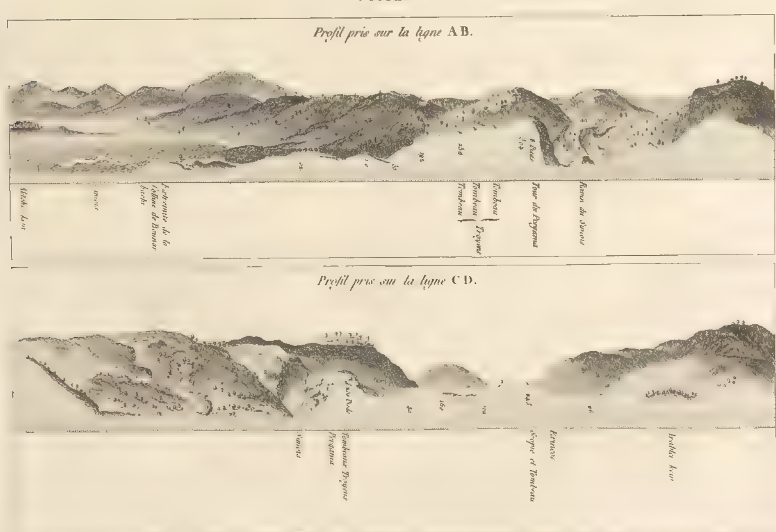




CARTE DE L'EMPLACEMENT DE LA VILLE D'ILION.



COUPES



» l'appellent le tombeau de l'agile Myrine; là les Troyens et leurs alliés » se rangèrent séparément (1). »

Le local que décrit ainsi Homère est encore reconnoissable, quoique toute la partie supérieure du tombeau soit détruite : sa large base circulaire a été depuis rendue à sa première destination, ou peut-être lui a-t-elle toujours été conservée d'âge en âge. De nombreux cippes funéraires indiquent les sépultures des Musulmans qui reposent aujourd'hui sur les cendres de Myrine; mais combien de guerriers de diverses nations ont passé, durant ce long intervalle, par ce monceau de terre, pour se réunir et se confondre dans l'éternel oubli! Scythes, Grecs, Gaulois, Romains, Arabes; et puis des milliers de ces innombrables Croisés sortis de notre Occident; quelques-uns de ces braves Catalans qui étonnèrent l'Hellespont de leurs exploits, et placèrent près de ses rivages leurs nobles écus, que le voyageur s'applaudit de retrouver sur les vieux crénaux, où l'épaisse mousse les couvre et les protège; enfin ces barbares qui, s'élançant des gorges de l'Imaüs et du Caucase, sont venus détruire l'empire de Constantin, et menacer l'Europe entière, la civilisation elle-même, d'un joug ennemi de toutes lumières, destructeur de toute véritable prospérité : tous ces peuples ont arrosé de leur sang les lieux où périt Hector, et semblent y avoir voulu célébrer, en son honneur, ces jeux funèbres, ces combats de gladiateurs, que le culte sanguinaire des nations du Nord introduisit jusque dans l'Italie. Mais n'en est-il pas de même de presque tous les lieux célèbres de la terre? Ne sont-ce pas trop souvent des arènes sanglantes, qui ne rappellent que les malheurs des peuples, et les crimes de l'ambition?

Homère nous explique dans les vers qui viennent d'être cités, que le tombeau de Myrine étoit connu sous deux dénominations différentes. Ce n'est pas la seule occasion où il désigne ainsi le même objet dans le double langage des dieux, et des hommes. Tels sont le Xanthe, ou Scamandre (2); le géant aux cent mains que les dieux appellent Briarée, et les hommes Ægéon (3), et cet oiseau nommé Chalcis dans la langue divine, et dans celle des hommes Cymindis (4). Les commentateurs les plus éclairés pensent, que par la langue des dieux le poète

(1) Iliad. Lib. II. v. 811. et seq.
(2) Iliad. Lib. XX. v. 74.
(3) Iliad Lib I v. 403.
(4) Iliad Lib XIV. v. 290

entend toujours une dénomination ancienne, déjà peu familière aux habitans, à laquelle ils en ont substitué une autre plus analogue à leurs idées habituelles, et bientôt généralement adoptée.

Ne pourroit-on pas aller plus loin, et reconnoître, dans le langage divin, l'idiome primitif de cette région asiatique; dans celui des hommes, le nom en usage parmi les Hellènes établis sur ces côtes depuis Teucer et Dardanus? Le dernier des exemples que j'ai cités paroîtra une preuve à peu près complète de la vérité de cette opinion, si l'on rapproche des vers d'Homère un passage d'Aristote, qui semble destiné à les interpréter. Homère peint le Sommeil se cachant dans les branches d'un haut sapin :

ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος ἥν τ' ἐν ὄρεσσι
Χαλκίδα κικλήσκουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Κύμινδιν.

« Semblable à cet oiseau dont la voix sonore retentit dans les montagnes, et que les dieux nomment Chalcis, les hommes Cymindis » (1); et Aristote dit « l'oiseau Chalcis est de la grandeur d'un Épervier; il habite les montagnes, et les Ioniens le nomment Cymindis (2) ».

Le philosophe, dans le plus précieux de ses ouvrages, désigne donc d'abord cet oiseau par son antique et véritable nom, par celui que lui donnent les indigènes; et il ajoute le nom que lui avoient donné plus récemment les Grecs : nous sommes bien en droit de croire qu'il en est de même de tous les objets qui, dans Homère, ont une double dénomination.

Le tombeau de Myrine étoit, comme celui d'Ilus, élevé au centre d'une éminence naturelle, choisie à dessein, afin qu'on l'apperçût de plus loin : mais ce monument funèbre décrit par Homère est-il bien celui de la reine Amazone, antique protectrice des mystères de Samothrace, qui, après avoir envahi cette contrée, en accéléra la civilisation, et qui fonda en Éolide une ville, dont nous avons recherché les vestiges? N'est-il pas plus probable que c'étoit le tombeau de la fille de Teucer, à laquelle on avoit donné un nom déjà fameux, et propre à réveiller des idées de gloire (3)?

(1) Iliad. Lib. XIV., v. 290.
(2) Aristot. Hist. animal. Lib. IX Cap. 12.

(3) L'épithète πολύσκαρθμος qu'Homère donne à Myrine, ne peut servir à décider cette question; car elle

On pouvoit sans obstacles tourner autour du tombeau de Myrine, il étoit περίδρομος : d'épais buissons avoient dû croître sur sa surface; et ces deux circonstances avoient également pu faire appeler cette éminence βατίεια κολώνη, c'est-à-dire la butte sur laquelle on peut monter, ou bien celle qui est couverte de buissons; car le mot βατίεια peut dériver également de βατὸς, *pervius*, sur lequel on passe, ou de βάτος, lieu couvert de buissons, hallier (1).

Il est possible que dans la suite quelques habitans, confondant le souvenir, déjà vague et incertain, de la fille de Teucer avec une dénomination locale qui leur étoit devenue familière, aient transporté à la princesse le nom le plus usité de son propre tombeau : ils l'appelèrent elle-même Batieia; et cette erreur passa, comme tant d'autres, à la postérité, très-heureuse s'il ne lui en fût jamais parvenu de plus funestes. Madame Dacier ne pouvoit guère éviter de se tromper dans ses notes sur ce passage : elle n'avoit aucune notion précise de la nature des tombeaux désignés dans les poèmes d'Homère, ainsi que de beaucoup d'usages auxquels il fait souvent allusion; il paroît même qu'elle n'étoit pas parvenue à se créer une image toujours satisfaisante du terrain, sur lequel elle suivoit avec tant d'ardeur et de complaisance ses héros chéris : elle a dû éprouver de pénibles incertitudes, et même des scrupules, dans le cours de ses longs travaux sur l'Iliade : son rare savoir, et son amour religieux pour le Prince des poètes, eussent mérité qu'un voyageur instruit, me devançant dans ces contrées, lui apportât des renseignemens exacts et rassurans sur un pays devenu sa véritable patrie, et

convient également à une belliqueuse amazone, et à la princesse qui auroit conduit avec grâce et légèreté les danses sacrées. Cet adjectif dérive du verbe σκαίρω, *je saute, je bondis, je m'élance :* le poète l'emploie dans la description du bouclier d'Achille, pour peindre de jeunes vendangeurs sautant en cadence, au son des instrumens :

τοὶ δὲ ῥήσσοντες ἁμαρτῇ
μολπῇ τ' ἰϋγμῷ τε, ποσὶ σκαίροντες ἕποντο.

Iliad. Lib. XVIII. 571.

Il applique ailleurs cette épithète à des chevaux vifs et ardens; ἐΰσκαρθμοι φέρον ἵπποι.

Iliad. Lib. XIII. v. 31.

(1) Le mot κολώνη signifioit toujours une élévation qui ne se termine pas en pointe aiguë, un cône tronqué, applati, et l'on peut en trouver l'étymologie dans le verbe κολούω, *je tronque, je mutile :* c'est de cette expression que les Latins ont fait *columna*, colonne.

Strabon, en parlant de la ville de Myrina en Eolide, dit que l'amazone qui l'avoit fondée, avoit son tombeau sur Batieia. Τὸ δ' ὄνομα ἀπὸ ἀμαζόνος τῇ πόλει (Κύμῃ) τεθεῖσθαι· καθάπερ καὶ τῇ Μυρίνῃ ἀπὸ τῆς ἐν τῷ Τρωϊκῷ πεδίῳ κειμένης ὑπὸ τῇ Βατιείᾳ : Lib. XIII. p. 623.

On voit par ce passage que le géographe regardoit Batieia comme le nom du lieu, et que c'étoit une Myrine qui y étoit enterrée : mais il reste toujours incertain, si c'est l'amazone, ou la fille de Teucer; et comme on a donné vulgairement à cette dernière le nom de Batieia, il en résulte une forte présomption, que c'est à ses mânes qu'on attribuoit le plus généralement le monument élevé dans son propre pays.

qu'il calmât ainsi des inquiétudes, qui, par bonheur, tourmentent rarement son sexe.

Le plan qu'offre la planche XX, a été levé avec la plus grande exactitude; tous les mouvemens du terrain y sont indiqués; et les deux coupes jointes à la carte, établies d'après des nivellemens pris avec soin en deux directions différentes, acheveront de faire parfaitement connoître ce local intéressant. Je me suis permis de désigner les murailles d'Ilion par des lignes ponctuées. La direction que je leur ai donnée n'est pas tout-à-fait imaginaire; les murs destinés à ceindre la ville du seul côté où elle fût accessible, ne pouvoient guère en avoir une autre. Toute cette surface est encore couverte de fragmens de décombres extrêmement divisés, atténués, mais cependant très-faciles à distinguer pour ceux qui ont l'habitude de ces recherches : et quoique les ruines d'Ilion aient elles-mêmes péri, on ne sauroit méconnoître ici l'emplacement d'une ville très-anciennement détruite. Des fouilles dirigées avec intelligence feroient découvrir des restes de fondations, qu'on croit même apercevoir encore en plusieurs endroits, au niveau du terrain, et l'on pourroit retrouver le contour de ces murailles, peut-être relevées depuis qu'elles furent renversées par les Atrides, mais qui, même sans supposer cette restauration, peuvent s'être conservées dans le sein de la terre jusqu'à nos jours.

Ce plateau, d'où l'on jouit déjà de l'aspect de la plaine, est lui-même surmonté par une crête plus élevée, par le dernier sommet qui portoit la haute citadelle d'Ilion, Pergama, Πέργαμα, nom devenu depuis d'un emploi général chez les anciens, pour désigner toutes les forteresses situées sur le sommet d'une montagne. Je m'empressai d'y monter, en passant sur les débris d'un mur destiné à défendre le dernier asile des assiégés, et les approches de la haute tour, dont les fondemens existent encore sur le bord même du précipice : *Turrim in præcipiti stantem*... Virgile assurément ne pouvoit mieux indiquer sa position. A quelques pas est une profonde citerne; et sur cette sommité, sont par-tout des vestiges de constructions bien plus nombreux, et plus reconnoissables que sur l'emplacement de la ville même.

Bientôt, revenant sur mes pas, je remarquai deux tombeaux, ou plutôt les bases de deux tombeaux circulaires du même genre que ceux qui avoient arrêté mes premiers regards sur le rivage de l'Hellespont, mais

moins élevés relativement à leur diamètre, et formés de pierres entassées confusément. L'un a seize toises de diamètre sur trois et demie de hauteur; l'autre, plus recouvert de gazon, et sur lequel ont même poussé quelques arbustes, a vingt toises de diamètre sur quatre de hauteur: il n'est pas douteux qu'ils n'aient été jadis beaucoup plus élevés, et que les pierres, d'un transport facile, n'aient été enlevées par les habitans dés lieux voisins.

Assis près de ces monumens, sur le sommet de la montagne où tant de souvenirs se réveillent à la fois, je contemplois toute la plaine de Troie; j'examinois l'effrayante profondeur du ravin, au fond duquel coule le Simoïs, et je ne pouvois me lasser d'admirer combien, de tous côtés, ce local est conforme aux descriptions d'Homère. Mon imagination, nourrie par le spectacle continuel des mœurs des Grecs, sous bien des rapports, si semblables à celles de leurs ancêtres, relevoit ce palais de Priam, le temple de Minerve, et les autels de Jupiter.

La vue des tombeaux me rappelle les funérailles d'Hector; j'en relis les détails touchans qui terminent si heureusement l'Iliade, en produisant ce genre d'émotion que le cœur se plaît à recevoir et à conserver. Si les vers d'Homère ont éternisé les regrets d'Andromaque, et si, depuis, le premier de nos poètes nous a mieux encore associés aux douleurs de la veuve d'Hector, quel intérêt acquéroient en ce moment pour moi de tels souvenirs ! J'achève de lire la description de ces cérémonies funèbres qui terminent l'Iliade.

« Lorsque la brillante aurore du dixième jour vint à paroître, les » Troyens, versant des larmes, portèrent le corps du vaillant Hector sur » le sommet du bûcher, et ils y mirent le feu. Aux premiers rayons du » jour, tout le peuple se rassembla de nouveau; on éteignit avec du vin » les restes de la flamme. Les frères et les amis du héros recueillirent » en gémissant ses os blanchis, et ils les mirent dans une cassette d'or, » qu'ils enveloppèrent des plus précieux voiles de pourpre. Ils la dépo- » sèrent aussitôt dans une fosse profonde, la recouvrirent d'une grande » quantité de pierres, et se hâtèrent d'élever ainsi le monument. De tous » côtés étoient placés des gardes en observation, dans la crainte que les » Grecs ne tentassent une surprise. Après avoir achevé le tombeau, les » Troyens se retirèrent, et célébrèrent un festin magnifique dans les » palais de Priam. »

En finissant ces vers, je jette les yeux autour de moi; nous nous regardons avec étonnement, et nous nous trouvons sur un monceau de pierres. Je l'examine plus attentivement; j'aperçois que ce sont les restes d'un tombeau pareil aux deux autres, et dont toute la partie supérieure est détruite. C'est un cône tronqué, ou plutôt un plateau circulaire de quatre-vingt-dix pieds de diamètre, mais qui n'est plus élevé que de huit à dix pieds au-dessus du sol. Cette surface est creusée de la circonférence vers le centre, en forme de cratère. Il est évident qu'après avoir rasé la pyramide, on a fouillé sa base pour trouver les objets qu'elle contenoit.

Comment aurois-je pu rejeter entièrement l'illusion qui s'offroit à moi, et ne m'a-t-il pas été permis de me croire sur le tombeau d'Hector, en lisant dans Pausanias, que les Grecs sont en effet venus chercher les cendres de ce héros?

« Les Thébains, dit-il, montrent aussi près de la source qu'ils » appellent la fontaine d'Œdipe, le tombeau d'Hector, dont ils disent » que les restes ont été transportés d'Ilion chez eux, en vertu d'un oracle » conçu en ces termes :

« Thébains, qui habitez la ville de Cadmus, si vous voulez jouir » dans votre patrie d'un bonheur constant, apportez de l'Asie chez vous » les os d'Hector, fils de Priam, et honorez ce héros; ainsi l'ordonne » Jupiter (1). »

J'avoue que je me crus alors sur le tombeau d'Hector, et que, durant quelques instans, je jouis sans scrupule de ce plaisir. Tout ce que je venois de voir étoit si extraordinaire, mon imagination étoit tellement éblouie de tous les rêves qui se réalisoient devant moi, j'étois encore si près de cette haute tour d'Ilion, dont, à ma grande surprise, je venois de retrouver les fondemens, que rien ne pouvoit plus me paroître impossible. Je ne connoissois point heureusement plusieurs passages de différens auteurs qui depuis sont venus inquiéter ma confiance. Le premier est Lycophron, dont le nom seul à quelque chose d'effrayant : on craint d'entrer en lice avec lui; et pourtant il est vrai que ce poète, fameux par son obscurité, offre, par cela même, toujours des ressources : quand il ne s'agit que de se défendre contre le sens d'un de ses vers, on ne doit pas trop se laisser décourager; il est presque toujours si facile de lui en trouver un autre !

(1) Paus. Lib. IX. cap 18.

Cassandre, lisant dans l'avenir, s'écrie : « O mon frère ! objet cher à » mon cœur, défenseur de nos palais et de notre patrie, tu n'auras pas » en vain rougi les autels du sang des taureaux, et offert tant de pré- » mices et de victimes à celui qui monta sur les trônes d'Ophion : ce » Dieu te conduira dans sa terre natale, le séjour le plus honoré de » toute la Grèce...... Tu habiteras les îles des heureux, grand héros » destiné à repousser les traits de la peste, lorsque le peuple d'Ogygès, » que sema jadis Cadmus, pressé par une troupe de redoutables guer- » riers dévastant le pays, les palais et les temples de Ténéros, docile » à la voix du Dieu de la médecine, t'enlèvera des tombeaux d'Ophry- » nium, et te portera dans les murs de Calydnos, sur la terre des » Aoniens (1). »

Ces mots, *t'enlèvera des tombeaux d'Ophrynium*, pourroient faire croire que le tombeau d'Hector étoit dans cette petite ville de la Troade, mais Lycophron n'a-t-il pas ici confondu la sépulture du héros avec un bois qui lui étoit consacré ? méprise qu'a pu facilement commettre au temps de Ptolémée Philadelphe, un grammairien d'Alexandrie, qui se plaisoit à imiter, ou même à exagérer l'obscurité ordinaire des oracles, et s'attachoit à employer les mots les plus anciens, et les moins usités.

« Il y a, dit Strabon, à Ophrynium, un bois consacré à Hector, et

(1) Σὺ δ' ὦ ξύναιμε, πλεῖστον ἐξ ἐμῆς φρενὸς
στερχθεὶς, μελάθρων ἕρμα, καὶ πάτρας ὅλης,
οὐκ εἰς κενὸν κρηπῖδα φοινίξεις φόνῳ
ταύρων, ἄνακτι τῶν Ὀφίωνος θρόνων,
πλείστας ἀπαρχὰς θυμάτων δωρούμενος.
ἀλλ' ἄξεταί σε πρὸς γενεθλίαν πλάκα,
τὴν ἐξόχως Γραικοῖσιν ἐξυμνουμένην.
. . . .
Νήσοις Μακάρων δ' ἐγκατοικήσεις μέγας
Ἥρως, ἀρωγὸς λοιμικῶν τοξευμάτων.
ὅπου σὲ πεισθεὶς Ὠγύγου σπαρτὸς λεὼς
χρησμοῖς ἰατροῦ, λεψίου, Τερμινθέως,
ἐξ Ὀφρυνίων ἠρίων ἀνειρύσας,
ἄξει Καλύδνου τύρσιν, Ἀόνων τε γῆν,
σωτῆρ', ὅταν κάμνωσιν ὁπλίτῃ στρατῷ
πέρθοντι χώραν, Τηνέρου τ' ἀνάκτορα.

Lycoph. vers. 1189 et seq.

Il n'est presque pas un vers de Lycophron qui n'exige un commentaire : *celui qui monta sur les trônes d'Ophion*, c'est Jupiter, fils de Saturne, qui avoit détrôné Ophion, chef des Titans, et avant lui maître de l'univers. *Tu habiteras les îles des Heureux ;* Jupiter, suivant une tradition particulière, étoit né à Thèbes : Voulant rendre hommage à la terre natale du premier des Dieux, le poète l'assimile aux îles Fortunées, dont la vague et incertaine célébrité exerçoit l'imagination des anciens. *Le peuple que sema jadis Cadmus* Ὠγύγου σπαρτὸς λεώς ; le peuple *semé* d'Ogygès : expression qu'il étoit impossible de rendre en françois dans toute sa précision, et que Lycophron paroît avoir empruntée de Pindare. Lucien, dans son éloge de Démosthènes, nous a conservé un fragment de ce poète, qui commence par ces deux vers ;

Ἴσμενον ἢ χρυσηλάκατον Μελίαν
ἢ Κάδμον, ἢ σπαρτῶν ἱερὸν γένος.

Les temples de Ténéros ; Ténéros, fils d'Apollon et de la nymphe Mélie, sœur du fleuve Ismène, avoit reçu du Dieu son père le don de prophétie : son temple étoit sur les bords du fleuve dont il se trouvoit ainsi le neveu, et qui traverse la ville de Thèbes. *Les murs de Calydnos ;* Calydnos étoit le premier roi de Thèbes, prédécesseur d'Ogygès. La *terre des Aoniens ;* les Aoniens étoient une peuplade de Béotie, et sont pris ici pour tous les Béotiens.

» il est placé sur un lieu élevé (1). » Il ne parle point de tombeau; ce qu'il n'eût pas négligé si la tradition le lui eût appris : c'est là un des cas où les preuves négatives peuvent être admises avec quelque confiance; et Pausanias nous y autorise en disant positivement que les restes d'Hector avoient été apportés d'Ilion (2).

La trève que Priam obtient d'Achille pour faire les funérailles de son fils, ne prouve point qu'elles se soient faites hors de la ville : ces jours de sécurité doivent être employés à transporter du fond des montagnes le bois nécessaire au bûcher; et d'ailleurs, sans l'armistice, les Troyens auroient été distraits des pieux devoirs qu'ils rendoient au fils de leur souverain, par la crainte d'être attaqués et surpris dans leurs murs. On voit même que, malgré les sermens d'Achille, ils se tenoient sur leurs gardes, et n'étoient pas sans inquiétudes (3). Le mot σκοποὶ semble indiquer des vedettes avancées, des éclaireurs mis au loin en observation; et l'on ne peut en inférer que les Troyens fussent alors hors de leurs murailles.

Si Lycophron opposoit seul son obscur témoignage à la découverte du tombeau d'Hector, on pourroit donc se flatter d'en éluder l'autorité; mais de nouvelles recherches lui ont valu de puissans auxiliaires : leur réunion devient imposante, quoique chacun d'eux ne soit pas un auteur irréprochable; et l'on ne peut guère se dissimuler qu'ils ont en leur faveur, au moins l'appui des traditions, à l'aide desquelles ils composoient leurs ouvrages. Dictys de Crète dit en termes précis, qu'Hector fut enterré hors des murs, non loin du tombeau d'Ilus (4).

Tzetzès ne s'explique pas moins clairement : « En dehors des murs » de la ville, dit-il, ils brûlèrent le corps prodigieux du divin Hector, » et ils le placèrent dans une fosse (5). »

Plus anciennement, Théocrite avoit indiqué ce tombeau près de celui d'Ilus, dans la plaine du Simoïs; et cette double indication prouve qu'il n'avoit pas une idée parfaitement juste des lieux, puisque le monument

(1) Πλησίον δ' ἐστὶ τὸ Ὀφρύνιον, ἐφ' ᾧ τὸ τοῦ Ἕκτορος ἄλσος ἐν περιφανεῖ τόπῳ. Strab. Lib. XIII. p. 595.

(2) Κομίσαι δ' αὐτοῦ τὰ ὀστᾶ ἐξ Ἰλίου φασὶν ἐπὶ τοιῷδε μαντεύματι. Pausan. Lib IX. cap. 18.

(3) Iliad. Lib. XXIV. v. 800.

(4) Interea sepelivere eum haud longe à tumulo Ili regis quondam. Dictys. Cret Lib. IV. v. 1.

(5) Ἐκτὸς τείχους καὶ πόλιος μέγα σῶμα, κέαντες,
Ἐς καπετον κατέθεντο πελωριον Ἕκτορα δῖον.
Tzetz. Homeri. v. 486.

d'Ilus étoit près du Scamandre (1). Enfin, Virgile a cru devoir suivre les mêmes auteurs, dont Dictys et Tzetzès ont fait ensuite usage. Il croyoit sans doute le tombeau d'Hector hors de la ville d'Ilion, et dans un bois sacré, puisqu'il suppose qu'Andromaque a ainsi placé le cénotaphe qui le lui représente fidèlement, et qu'elle vient chaque jour arroser de ses larmes.

La variété des opinions que nous venons de recueillir, prouve que les anciens eux-mêmes n'avoient que des notions vagues et confuses sur ces particularités; qu'il seroit par conséquent assez ridicule de prétendre aujourd'hui en être mieux instruit qu'eux, et que c'étoit sur des indices beaucoup trop légers, que je m'étois laissé entraîner un instant, à me croire sur le tombeau d'Hector. Du moins mon illusion ne s'est pas longtemps prolongée; je suis bientôt revenu à cet état d'incertitude, qui en pareil cas est seul raisonnable, et qui, sur de telles questions, ne sauroit être bien pénible : s'il y a des personnes à qui il convienne d'être toujours sures de tout, je ne dois pas usurper leurs droits.

Au reste, ceux qui regretteroient trop vivement de ne pouvoir plus donner une origine illustre à ces cônes de pierres amoncelées, ne resteront pas sans quelques ressources : ils pourront même faire gagner à l'un de ces monumens trois générations d'ancienneté. Pourquoi ne seroit-ce pas le tombeau d'Assaracus, bisaïeul d'Hector? Cointus de Smyrne dit qu'il étoit dans l'enceinte de la ville (2). Une telle autorité n'est réellement pas sans quelque poids, puisqu'on convient assez généralement que Cointus a composé son poème d'après les Cycliques, la source la plus ancienne et la plus pure, où il fût possible de puiser. Les trois monumens situés sur l'emplacement de l'Acropolis, sont tous également formés avec des pierres entassées sans ordre; et si ces pierres ont autrefois été recouvertes de terre, il est fort simple que ce foible revêtement ait cédé à l'action des vents et des pluies, qui frappent sans obstacle ce pic élevé.

Nous voyons donc par ce passage, et par l'inspection des monumens encore existans, que les Troyens enterroient l'urne, ou plutôt la caisse

(1) Ἐν πεδίῳ Σιμόεντος, ὅθι φρυγὸς ἠρίον Ἴλου.
Theocrit. XVI. v. 75.

(2) Ἦγεν ἑὸν ποτὶ δῶμα δι' εὐρυχόροιο πόληος,
σῆμα παρ' Ἀσσαράκοιο, καθ' Ἕκτορος αἰπὰ μέλαθρα.
Coint. Smyrn. Lib VI. v. 145.

qui contenoit les os (1), dans une fosse sur laquelle ils élevoient ensuite un monceau de pierres. Cet usage un peu différent de celui des Grecs, fut sans doute général dans plusieurs contrées de l'Asie mineure; il s'y est conservé long-temps; et il paroît qu'il subsistoit encore, même après l'établissement du Christianisme, parmi ceux qui restèrent attachés à l'ancien culte. En effet, nous trouvons dans les auteurs ecclésiastiques, que l'on recouvroit ainsi d'un tas de pierres les corps des Chrétiens morts excommuniés, qui, par cette raison, n'étoient point admis dans les sépultures chrétiennes. Il étoit même défendu de les enterrer, dans quelqu'endroit que ce fût; ils devoient rester abandonnés sur la surface de la terre; et il paroît que ce châtiment étoit une suite de l'opinion où l'on avoit été si long-temps, que les âmes des malheureux morts sans sépulture, étoient repoussées des demeures éternelles. On ravissoit ainsi aux coupables toute consolation, tout espoir à leurs derniers momens; moyen barbare désavoué par une religion qui tend constamment les bras au repentir, et qui s'empresse de recueillir les derniers soupirs des infortunés, que la société se croit en droit de sacrifier à sa sûreté. Cependant pour que cette sévérité de l'église naissante n'entraînât pas de trop grands inconvéniens, on recouvroit les corps de pierres amoncelées, c'est-à-dire, qu'on suivoit pour ces cadavres, objets d'une horreur religieuse, l'usage établi chez les païens de ces contrées, pour défendre et conserver les cendres de leurs pères. On refusoit aux excommuniés le genre de sépulture affecté aux Chrétiens, et on les traitoit comme les infidèles qui formoient encore une partie considérable de la nation. Cette manière d'ensevelir les corps s'appeloient *imblocatio* (2). Nous avons déjà vu que

(1) Λάρναξ est proprement une cassette, *arca*, *arcula*, suivant Apollonius, synonyme de κιβωτός. Hesychius l'explique aussi par les mots σορός, κάμπτρα, ou κάμσα, *capsa*: Homère dit, lib. XVIII. v. 413, que Vulcain remet ses instrumens, λάρνακ' ἐς ἀργυρέην; c'étoit donc un coffre semblable par sa forme à ces petites tombes en marbre, dont on retrouve un si grand nombre en Italie, et qui renferment des ossemens.

Les expressions différentes qu'Homère emploie en parlant des funérailles de Patrocle, indiquent d'autres usages. Ses os sont placés, ἐς χρυσέην φιάλην, lib. XXIII. v. 243, et recouverts de graisse. Quoique notre mot *phiole* vienne du mot grec φιάλη, il n'en rend nullement le véritable sens. C'étoit au contraire un vase, qui s'élargissoit dans sa partie supérieure, dont on se servoit pour boire abondamment, et que l'on ne pouvoit mieux traduire que par le mot *urne*, adopté avec raison pour rendre cette même forme, puisqu'il signifioit originairement, en latin, un vase propre à puiser de l'eau, un vase plongeur.

Homère se sert aussi du mot ἀμφιφορεύς, *amphore*, pour désigner le vase donné par Thétis, et dans lequel furent renfermés les os d'Achille.

Odys. Lib. XXVI. v. 74.

(2) Ducang. Glossar. verb. *imblocatus*; expression de la basse latinité, et prise des langues du Nord, dans lesquelles le mot *Blok* ou *Block* signifie de tous temps une masse de pierre, ou de métal, non travaillée.

ce genre de tombeaux venoit originairement des nations Scythes, chez lesquelles on en trouve encore un si grand nombre, ainsi que dans tous les lieux où ils ont pénétré, c'est-à-dire dans l'Europe entière (1). Ceux qu'élevèrent les Grecs, sur le rivage de l'Hellespont, sont formés de terre; ceux des Troyens, de pierres accumulées; et c'est à ce dernier usage qu'Hector fait allusion, lors qu'accablant Pâris de reproches, il lui dit :

ἦ τέ κεν ἤδη
λάϊνον ἕσσο χιτῶνα, κακῶν ἕνεχ' ὅσσα ἔοργας.
Iliad. Lib. III. v. 56.

Les trois tombeaux que j'ai retrouvés sur le sommet de la citadelle d'Ilion, sont certainement d'une très-haute antiquité; mais cependant on voit sur quels légers indices je m'étois laissé aller un moment à la satisfaction de me croire sur le tombeau d'Hector, et l'on sentira combien il seroit téméraire de rien affirmer à cet égard.

Si je consens à ne rien exiger impérieusement de mes lecteurs en faveur de ce tombeau, il n'en est pas de même, je l'avoue, de l'emplacement d'Ilion; ce seroit se refuser à la plus forte vraisemblance que de ne pas vouloir le reconnoître avec moi : et si je m'en tiens à cette expression mesurée, c'est qu'il faut toujours craindre de compromettre le mot d'évidence : il y a une sorte de conscience à le réserver pour des occasions plus sérieuses.

Vainement on invoqueroit quelques expressions de Lucain, qui, prises séparément, ont pu faire croire que, de son temps, on ne distinguoit plus les vestiges de la fameuse ville de Priam; que ses ruines mêmes avoient péri : j'ose penser que ces vers prouvent précisément tout le contraire, et que, dans la brillante énumération des antiques monumens de la Troade, le poète a voulu décrire et caractériser les objets que l'on faisoit alors remarquer aux voyageurs. Sans doute il y en avoit un grand nombre qu'ils eussent méconnus dans leur dégradation, et la curiosité avoit besoin d'être avertie, ou guidée; mais n'est-ce pas ainsi que, de nos jours, on passeroit auprès du tombeau des Scipions sans le

(1) Voyez un Mémoire de Legrand d'Aussy, sur les anciennes sépultures nationales. Mém. de l'Instit. de France. Tom. II. p. 411.

reconnoître, et qu'on pourroit s'égarer dans certains quartiers déserts de Rome, au milieu des décombres qui recouvrent les fondemens de ses édifices renversés ?

Lucain suppose que César ne veut point passer dans la Troade, sans rendre hommage à la terre natale des glorieux ancêtres dont il prétendoit descendre; et le poète saisit ce prétexte de peindre rapidement tout ce que les champs troyens conservoient encore, ou rappeloient d'intéressant.

Sigeasque petit famæ mirator arenas,
Et Simoentis aquas, et Graio nobile busto
Rhœtion, et multum debentes vatibus umbras.
Circuit exustæ nomen memorabile Troiæ,
Magnaque Phœbei quærit vestigia muri.
Jam sylvæ steriles, et putres robore trunci
Assaraci pressere domos, et templa Deorum;
Jam lassa radice tenent, ac tota teguntur
Pergama dumetis : etiam periere ruinæ.
Aspicit Hesiones scopulos, sylvasque latentes
Anchisæ thalamos; quo judex sederit antro;
Unde puer raptus cœlo; quo vertice naïs
Luserit Œnone : nullum est sine nomine saxum.
Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
Transierat, qui Xantus erat : securus in alto
Gramine ponebat gressus; Phryx incola manes
Hectoreos calcare vetat. Discussa jacebant
Saxa, nec ullius faciem servantia sacri;
Herceas, monstrator ait, non respicis aras?
O sacer et magnus vatum labor, omnia fato
Eripis, et populis donas mortalibus ævum (1).

« Admirateur de la gloire, César se hâte vers la plage sablonneuse de Sigeum, il veut voir le cours du Simoïs, et le Rhétée anobli par la sépulture d'un héros grec; il veut rendre hommage à ces ombres qu'ont si bien servies les chants des poètes. Il fait le tour de cette Troie jadis consumée par les flammes, et qui n'est plus qu'un nom mémorable; il recherche les longs vestiges des murailles construites par Apollon : mais des bois stériles, des troncs pourris pèsent sur les palais d'Assaracus, et de leurs racines fatiguées compriment les temples des Dieux. Pergame entière est cachée sous les ronces; les ruines même

(1) Lucan. Pharsal. Lib. IX. v. 961 — 981.

ont péri. Le héros aperçoit les rochers auxquels Hésione fut attachée; la sombre forêt, sanctuaire des amours d'Anchise; l'antre où siégea le juge des trois déesses, et l'endroit où le jeune fils de Tros fut ravi pour l'Olympe; et la colline, théâtre des jeux de la nymphe Œnone : car dans ces lieux il n'est pas une pierre qui n'ait un nom. César avoit traversé le lit desséché d'un ruisseau serpentant à travers des sables arides, c'est le Xanthe, qu'il avoit méconnu. Il monte avec sécurité sur un tertre élevé recouvert de gazon : le Phrygien qui le guide lui défend de fouler les mânes d'Hector. Des pierres mutilées ne présentoient plus aucuns indices de leur destination sacrée : ne voyez-vous pas, lui dit-il, les autels de Jupiter Hercéen ?

O précieux et divin talent des poëtes, il n'est rien que vous ne puissiez soustraire aux coups du destin; et les peuples même qu'il condamne à périr, reçoivent de vous l'immortalité ».

Les anciens édifices d'Ilion n'existoient plus sans doute; on n'y trouvoit plus que des ruines, et il n'est pas étonnant qu'au milieu des ravages de l'incendie et de la destruction, un étranger eût quelque peine à distinguer des lieux, qui ne lui étoient connus que par les chants d'Homère. Le palais de Priam, et ses antiques murailles bâties par les Dieux avoient péri. On ne retrouvoit point ces fastueux débris qui en d'autres lieux attestent la magnificence des siècles passés, *etiam periere ruinæ;* mais Lucain ne dit assurément pas qu'on fût dans l'incertitude sur l'emplacement d'Ilion, ou même qu'on méconnut la place de ses monumens. Il peint seulement la nécessité où l'on étoit d'en rechercher les fondations et les débris sous les arbustes et les ronces qui les recouvroient. Il suppose que César a besoin d'être guidé par un des habitans qu'instruisent d'anciennes traditions : il passe le Xanthe sans le remarquer; ce n'étoit qu'un ruisseau coulant sur une surface de gravier : et tel est en effet ce fleuve durant l'été dans toute la partie inférieure à la jonction du Simoïs. César monte sur une élévation couverte de gazon, *in alto gramine;* et le Phrygien lui apprend qu'il foule le tombeau d'Hector. Enfin il lui montre dans quelques débris informes, les restes défigurés des autels de Jupiter Hercéen (1). Comment auroit-on pu en trouver les débris, et

(1) *Ζεὺς ἕρκιος*, de *ἕρκος*, enceinte, limite, enclos; Jupiter protecteur, défenseur des habitations : ses autels étoient placés dans la cour, *εν αὐλῇ*; on y faisoit des libations, et l'on y invoquoit le pouvoir tutélaire du père des dieux et des hommes. Priam, décidé à aller redemander le corps de son fils, invòque

ignorer qu'elle avoit été la situation de la ville ? Les édifices d'Ilion étoient détruits, mais le tombeau d'Ajax étoit bien connu, puisqu'il étoit voisin d'un temple consacré à ses mânes, célèbre par la vénération des peuples, et par la beauté de la statue qu'il renfermoit. Les rochers d'Hésione sont assurément toujours restés les mêmes; et si les moindres pierres de cette contrée avoient un nom, et des droits à la célébrité, elle n'étoit donc pas méconnoissable.

Ces vers de Lucain semblent au contraire un exposé fidèle, et un précis soigné de tous les objets qu'on désignoit encore de son temps à l'intérêt et à la curiosité des étrangers, comme on leur montre aujourd'hui les ruines d'Athènes, ou de Rome.

Le poète fait allusion aux bienfaits dont César et ses successeurs comblèrent les habitans de la nouvelle Ilion, lorsqu'il le suppose arrivé à travers les ruines dans le temple de Minerve, et adressant ces paroles à la déesse,

Restituam populos; grata vice mœnia reddent
Ausonidæ Phrygibus, Romanaque Pergama surgent.

« Je te restituerai tes peuples; l'Ausonie reconnoissante rendra aux » Phrygiens leurs murailles, et Pergame désormais Romaine se relèvera » sur ses ruines ».

Mieux instruits du véritable sens des beaux vers de Lucain, c'est avec plus de confiance que nous achèverons de parcourir l'emplacement d'Ilion, et que nous rechercherons tous les lieux indiqués par le poète.

Andromaque, essayant de retenir Hector, et le conjurant de ne point se mesurer avec Achille, lui dit : « Place les troupes près de l'*Erineos*, puisque c'est-là que la ville est accessible, et que le mur peut être franchi : trois fois, en effet, les deux Ajax et le vaillant fils de Tydée avoient tenté ce passage, soit qu'ils eussent été avertis par un oracle divin, soit que leur courage seul les y eût excités (1) ».

la protection de Jupiter, et tenant une coupe, se place au milieu de la cour de son palais, et y fait des libations.

Ἕυχετ' ἔπειτα στάς μέσῳ ἕρκεϊ, λεῖβε δὲ οἶνον

Lorsque Ulysse tue les prétendans, le chantre Phémius, qui, malgré lui, se trouvoit parmi eux, cherche à se soustraire aux dangers qui les menacent tous, et il reste un moment indécis, ne sachant s'il doit se jeter au pieds d'Ulysse, ou sortir du palais, pour se réfugier près de l'autel de Jupiter Hercéen;

δίχα δὲ φρεσὶ μερμήριζεν,
Ἢ ἐκδὺς μεγάροιο, Διὸς μεγάλου ποτὶ βωμὸν
Ερκείου ἵζοιτο τετυγμένον, ἔνθ' ἄρα πολλὰ
Λαέρτης Ὀδυσσεύς τε βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκαιον.

Odyss. Lib. XXII. v. 333.

(1) Les anciens commentateurs diffèrent d'opinion sur ces vers. Le scholiaste A, édition de Venise, les réprouve par cette seule raison, qu'il ne convient pas

La muraille qui ceignoit la ville en face de la plaine, le seul côté où la nature n'eut pas pourvu à sa défense, rejoignoit la hauteur couverte de figuiers sauvages, Ερινεός, Erinéos; et sans doute c'est à l'endroit de cette jonction, que la muraille, moins élevée, pouvoit être escaladée. Pindare dit que cette partie des murs, qui devoit faciliter un jour la prise de Troie, avoit été bâtie par Télamon, tandis que les autres murs, plus forts et plus exhaussés, avoient été construits par Neptune et par Apollon (1). Ceux-ci n'avoient pu être bâtis que par des dieux; la muraille plus foible étoit l'ouvrage d'un simple mortel.

Diomède et les deux Ajax échouèrent cependant dans leurs tentatives répétées; et sans doute Pindare, en disant que cette partie des murs causa la perte d'Ilion, veut faire entendre que c'est là que fut ouverte la brèche qui donna passage au funeste cheval de bois.

On peut dire sans exagération que l'Erinéos conserve encore aujourd'hui son nom, puisque les Turcs qui habitent le village de Bounar-Bachi, n'ont fait que le traduire littéralement, en nommant cet endroit *Indjirli-dag*, montagne des Figuiers (2); dénomination qui devient une véritable preuve, lorsqu'on observe qu'il n'y reste plus aucuns de ces arbres. Il est même très-probable que les habitans grecs ont, dans leur langue, conservé à cette éminence son ancien nom, et que c'est faute de m'en être informé avec assez de soin, que je ne puis l'affirmer. Je me suis contenté

à une femme de donner des leçons de tactique à un guerrier; et il observe qu'Hector ne lui répondant pas, c'est une preuve de plus que ces vers ont été ajoutés par les rapsodes. Le scholiaste B prend la défense de ces mêmes vers; et convenant que les femmes en général ne doivent point s'occuper de pareils objets, il réclame cependant une exception en faveur de la veuve d'Hector, qui se plaisoit à nourrir elle-même les chevaux belliqueux de son époux chéri. Beaucoup de scholies ne sont, ni d'un plus grand intérêt, ni mieux raisonnées que celle-ci, mais on ne peut cependant connoître parfaitement Homère sans les consulter : elles eussent été bien plus précieuses, si leurs auteurs se fussent plus souvent occupés d'éclaircir les passages relatifs aux mœurs de cette antique époque, ou au théâtre de ces évènemens, et s'ils en eussent recherché l'explication dans les usages conservés de leur temps, ou sur les champs même de Troie. Il est surprenant que les littérateurs, qui, durant plusieurs siècles, se sont dévoués au culte d'Homère, et pour qui chaque syllabe de ses ouvrages devenoit l'objet d'une discussion presque religieuse, n'aient pas éprouvé le besoin d'aller brûler leur encens sur la terre qu'a, pour toujours, consacrée son génie.

(1) Pind. Olymp. VIII. v. 41 et seq. 53 et seq.

(2) Ἐρινεὸς signifie ici un lieu couvert de figuiers sauvages, et non pas un arbre de cette espèce; c'est ainsi que dans la même langue δρίος exprime un bois de chênes. Homère nous en fournit la preuve dans le vers suivant;

Ἔνθ' ἀναβὰς ὅθι τε δρίος ἦν πολυανθέος ὕλης.

Odyss. Lib. XIV. 353.

C'est ainsi qu'en latin, *salictum* est un terrain planté de saules; ce qu'en français on indique aussi par un seul mot, une saussaie : le champ planté de cerisiers est une cerisaie.

Strabon désigne parfaitement l'Erinéos d'Ilion, en disant, « c'est un lieu inégal et pierreux, couvert de figuiers sauvages, aux pieds des murs de l'ancienne ville d'Ilion, et très-distant de la nouvelle ».

Strab. Lib. XII. pag. 598.

de la traduction turque, ne pouvant recourir facilement à l'original. Ce n'est pas la première fois qu'on aura pu faire, dans notre siècle, ce reproche à quelques-uns de ceux qui se mêlent d'érudition : combien de traductions françaises des Auteurs Grecs ont été faites sur les versions latines !

L'Erinéos est surmonté par l'extrémité d'un morne, qui se prolonge en arrière jusqu'au précipice dans le fond duquel coule le Simoïs, et qui forme ainsi un rempart naturel, couvrant du côté du midi le terrain où fut la ville.

Le sommet escarpé qui s'élève sur l'Erinéos, du côté du couchant, me paroît être ce qu'Homère appelle Σκοπιὴ (*Scopiè*), l'observatoire, le lieu où l'on montoit pour voir au loin dans la plaine. Cette cime porte un tombeau conique très-élevé, et recouvert de gazon. Nul passage d'Homère n'indique les mânes qui ont droit de le réclamer; et nous ne pouvons par conséquent avoir une parfaite certitude qu'il existât de son temps. Je serois cependant très-porté à le supposer, d'après la parfaite ressemblance de ce tombeau avec celui d'Ilus, et parce que sa hauteur ajoutant encore à l'avantage de cette position pour observer au loin, il a pu contribuer à faire donner le nom de Σκοπιὴ, d'observatoire, à cette crète élevée.

Si dans un sujet où tout est déjà si merveilleux, on ne devoit pas constamment s'interdire des conjectures fondées sur de simples indices nécessairement très-incertains, on pourroit croire que ce tombeau est celui de Laomédon. Il n'en est point parlé dans Homère; mais Cointus de Smyrne le cite en parlant du tombeau de l'amazone Penthésilée : elle fut, selon lui, brûlée en avant de la ville, et ses restes furent placés contre la muraille, sur une tour saillante, et près du tombeau de Laomédon (1).

La porte Scée, Σκαιαὶ πύλαι, tiroit son nom de son exposition au couchant, que les anciens regardoient comme la gauche du monde; et c'est, sans doute, par une suite de cette prévention que l'on a conservé l'usage d'orienter ainsi les cartes géographiques (2). La porte Scée etoit aussi

(1) Τρῶες δ' ὥστε θύγατρα φίλην περικωκύσαντες,
Ἀχνύμενοι τάρχησαν ἐΰδμητον περὶ τεῖχος,
Πύργῳ ἐπὶ προὔχοντι, παρ' ὀστέα Λαομέδοντος,
Ἦρα φέροντες Ἄρηι, καὶ αὐτῇ Πενθεσιλείῃ.
Coint. Smyrn. Lib. I. v. 800.

(2) Eustath. ad Iliad. Lib. III. 145, explique les mots σκαιαὶ πύλαι, par δυτικαὶ, occidentales; et il ajoute qu'on appeloit σκαιὰ ou ἀριστερὰ, les lieux situés au couchant : δυτικαὶ, σκαιὰ γὰρ ἤτοι ἀριστερὰ τὰ δυτικά.

appelée porte Dardanienne (1); et c'étoit la seule qui pût donner passage aux chars. De tous les autres côtés de la ville, il n'y avoit d'issues que pour les gens de pied : eux seuls en effet pouvoient descendre les rochers escarpés qui dominent le profond ravin du Simoïs; et c'est par ces portes, à l'abri de toute attaque de la part des Grecs, que les assiégés conservoient une libre communication avec les montagnes et tout l'intérieur du pays. La porte Scée étoit défendue par de hautes tours d'où l'on découvroit toute la plaine : c'est de là que Priam, arrachant ses cheveux blancs, et la malheureuse Hécube, se livrant à toutes les douleurs d'une mère, conjurent leur cher Hector de ne point se mesurer avec un héros trop redoutable; enfin c'est en face de cette porte, qu'Hector, se dérobant à leurs prières et aux larmes d'Andromaque, tombe sous les coups d'Achille, dans ce combat si bien décrit par Homère, et si mal entendu jusqu'au moment où l'aspect du terrain me fit naître une idée absolument nouvelle, et qui, je crois, sera généralement adoptée.

On va suivre sur la carte la course des deux héros, et l'on sera convaincu qu'ils n'ont pas fait, comme on le supposoit, trois fois le tour de la ville, mais qu'ils ont couru presque circulairement devant la ville, sur un espace assez borné (2).

« Tandis qu'Hector étoit en proie à ses irrésolutions, Achille, sem-
» blable au fier dieu de la guerre, s'approchoit, agitant sur son épaule
» droite sa lance redoutable. L'airain de son armure brille comme la
» flamme, ou comme un rayon du soleil levant. Hector, à l'approche
» de son ennemi, est saisi de crainte, et n'osant l'attendre, il s'éloigne
» de la porte, et prend la fuite. Achille le poursuit avec rapidité : tel
» un épervier, le plus prompt des oiseaux, s'élance du sommet des
» montagnes sur la timide colombe; elle se détourne, et s'efforce de
» fuir; mais il fond sur elle avec des cris aigus, et bientôt il l'aura saisie :
» ainsi voloit l'ardent Achille. Hector effrayé fuyoit sous le mur d'Ilion,
» et redoubloit de vitesse : courant toujours le long de la muraille, ils
» passèrent auprès de l'*Erineos* et de la pointe élevée, Παρὰ Σκοπιὴν
» καὶ Ἐρινεὸν ἀνεμόεντα; puis ils s'élancèrent dans la grande route, ἐκ καθ'
» ἁμαξιτὸν ἐσσεύοντο, et ils arrivèrent aux deux sources abondantes, dont
» les eaux forment le sinueux Scamandre. . . . . Les guerriers

(1) Iliad. Lib. XXII, V. 194.

(2) Ib. V. 131 et seq.

» s'élancent au delà des sources; l'un fuit, l'autre le poursuit; le premier » est fort et valeureux, celui qui veut l'atteindre l'est plus encore.... ainsi » trois fois ils tournèrent rapidement *devant* la ville de Priam. Tous les » dieux les regardoient, etc. »

Jupiter prend la parole, et demande aux autres dieux, s'il doit laisser périr ainsi sous les coups d'Achille un guerrier qui lui fut cher, et qui a brûlé tant de victimes en son honneur sur le mont Ida. Minerve s'écrie : « O mon père ! toi qui diriges la foudre et règles les tempêtes, » qu'oses-tu dire? veux-tu donc soustraire à la mort celui que depuis » long-temps a comdamné le destin? Tu le peux; mais n'espère pas que » les autres dieux t'approuvent. »

La déesse, avec le consentement de Jupiter, s'élance de l'Olympe pour assurer la perte d'Hector.

» Le rapide Achille poursuit Hector sans relâche. Ainsi, dans les » montagnes, le chien presse un jeune faon qu'il a fait sortir de sa » retraite; il le suit sur les hauteurs, à travers les vallées; si l'animal » tremblant se cache sous les buissons, son ennemi ne cesse de le » chercher, et bientôt le retrouve : tel Hector ne peut se dérober au » rapide fils de Pélée. Toutes les fois qu'il tente de s'approcher des tours » et de la porte Dardanienne, dans l'espoir qu'il en partira des traits » pour sa défense, alors Achille, s'élançant avant lui le prévient, le gagne » de vîtesse, le détourne vers la plaine, et court se tenant toujours du » côté de la ville. Tels, dans les erreurs d'un songe, nous nous efforçons » vainement d'atteindre ou de fuir celui qui semble nous éviter ou nous » poursuivre.

» Hector alloit périr, si, pour la dernière fois, Apollon s'approchant » ne lui eût rendu une nouvelle vigueur. Achille fait signe à ses troupes » de ne lancer aucun trait sur son adversaire ; il craint de se voir ravir » l'honneur de lui porter les premiers coups : mais lorsque, pour la » quatrième fois, les deux guerriers approchent des sources, alors le » père des Dieux étend ses balances d'or; il y place les destinées des deux » héros, et les tient suspendues : le sort funeste d'Hector s'abaisse, » tombe, et se plonge dans l'éternel abîme. Phébus l'abandonne, etc. »

Minerve prend la figure de Déïphobe, et engage Hector à se mesurer avec l'ennemi, dont la victoire est assurée : elle feint de vouloir combattre pour lui, et disparoît ensuite, lorsqu'il lui demande de nouvelles

armes. La déesse secourt Achille, et lui rend le javelot vainement lancé contre Hector, qui a su l'éviter. Celui-ci s'aperçoit de son erreur : en voyant Déiphobe sur la muraille, il reconnoît que Minerve l'a trompé, et déjà il se juge dévoué à une mort certaine; il ne pense plus qu'à périr avec gloire; il se précipite sur Achille, et celui-ci le frappe de sa lance, près de la gorge, à l'endroit que laissent à découvert les armes enlevées à Patrocle, et dont il est revêtu.

Tel est le récit d'Homère, qu'il faut examiner, pour en saisir le véritable sens, avec la même impartialité qu'on y apporteroit, si on le lisoit pour la première fois.

Hector, qui s'étoit avancé au devant de son ennemi, est tout à coup saisi de terreur, et prend la fuite; il laisse derrière lui la porte Scée, et suivant d'abord la muraille, il s'en écarte bientôt égaré par l'effroi qui le trouble; il se jette dans la grande route, passe au pied de l'Erinéos, et revient en tournant aux sources du Scamandre. Trois fois il renouvelle cette course presque circulaire, cherchant toujours à se rapprocher des murailles, dans l'espoir que ses compatriotes pourront le secourir; mais Achille le prévient, et le repousse vers la plaine. Lorsqu'Hector passe devant les troupes thessaliennes, rangées en bataille au pied de la colline Batieia, Achille fait signe à ses soldats de ne point tirer sur son ennemi, et de ne pas lui ravir ainsi la gloire de sa défaite.

Il est bien vraisemblable que toutes les circonstances de ce combat sont une pure invention du poète : la tradition lui apprenoit simplement qu'Achille avoit tué Hector devant Ilion; son imagination lui a ensuite fourni des détails appropriés à un terrain qu'il paroît avoir parfaitement connu, et qui depuis n'a point changé. On a supposé jusqu'à présent que les deux héros, en se poursuivant, tournèrent autour de la ville. Après être parvenus aux sources du Scamandre, comme le dit Homère, ils auroient donc ensuite passé près de la colline Batieia, et entrant dans la longue et profonde gorge du Simoïs, ils seroient revenus par le vallon, où est aujourd'hui le village d'Arabler, jusqu'aux sources du Scamandre, renouvelant trois fois cette pénible course : sans doute elle n'étoit pas au dessus des forces des héros d'Homère, et l'on est accoutumé à les voir opérer d'aussi grands prodiges; mais si c'étoit-là ce que le poète eût voulu faire entendre, comment ce peintre si exact, j'oserai même dire si minutieux dans le récit d'un évènement, dont le

souvenir étoit cher aux Grecs, auroit-il négligé une moitié entière de son tableau? comment auroit-il totalement omis les dernières circonstances de cette course, dont il a si bien désigné les premiers pas? Il conduit les guerriers de la porte Scée au chemin public, à l'Erinéos, aux sources du Scamandre; ne les auroit-il pas également représentés courant sur les bords du Simoïs? N'auroit-il pas exprimé l'inquiétude des assiégés sur l'issue d'un combat dont la scène venoit de changer, ainsi que l'empressement de Priam et d'Hécube, à se porter sur la partie opposée des murailles, pour suivre des yeux leur cher et malheureux Hector? Les troupes d'Achille seroient-elles ainsi restées loin de leur chef, hors d'état de le secourir, de le voir, et dans l'incertitude absolue de son sort?

Hector, frappé de terreur, et se méfiant de ses forces, essaie de se rapprocher des murailles dont il s'est imprudemment éloigné; il espère que les Troyens, spectateurs du combat, pourront, du haut des tours, blesser Achille à coups de flèches; mais celui-ci parvient toujours à le devancer, et le force de se rejeter vers la plaine. S'ils eussent tourné autour de la ville même, c'est alors que les Troyens auroient eu sans cesse les moyens d'accabler Achille; et les deux guerriers n'auroient pu se poursuivre dans la profonde gorge du Simoïs, sans passer au pied même du rocher perpendiculaire qui portoit la citadelle et la tour d'Ilion. Vainement voudroit-on objecter que je tire cet argument d'une simple présomption sur la nature du terrain, où je prétends peut-être trop légèrement, dira-t-on, que fût la ville de Priam: car quand bien même il ne se réuniroit pas autant de preuves en faveur de mon opinion; quand bien même je me tromperois sur cet emplacement, l'observation que je viens de présenter n'en seroit pas moins juste, puisque nous savons qu'Ilion étoit inattaquable de tout autre côté que le couchant, à cause de sa grande élévation et de la profondeur des gorges qui l'entouroient. Ainsi, lors même qu'on lui assigneroit un autre emplacement, il faudroit encore qu'il offrît les mêmes circonstances locales, et il n'en seroit pas moins invraisemblable que les guerriers en eussent fait le tour.

Toute la difficulté de ce passage consiste dans la signification du mot περὶ (*peri*). Si l'on veut lire ces vers avec attention, on s'étonnera bientôt que les traducteurs aient choisi, de toutes ses acceptions, précisément celle qui s'accorde le moins avec le sens général du passage. Le poëte s'est attaché à décrire exactement la course des deux guerriers; et nom-

mant successivement les lieux où ils passent, il les fait tourner réellement en face de la ville, et non pas autour de la ville. Les deux derniers vers de ce passage ne sont que la récapitulation des détails précédens, ils ne peuvent donc pas en contrarier le sens formel; c'est cependant ce qui seroit, si on leur faisoit signifier qu'Achille et Hector ont tourné trois fois autour de la ville; circonstance dont rien n'a jusque-là fait naître l'idée, et que rien n'indique dans ce qui suit. On attribueroit ainsi à Homère un défaut d'ordre dans sa marche, qui deviendroit une faute de goût, et de ce goût essentiel et primitif, qui ne varie ni avec les mœurs, ni avec les siècles, parce qu'il tient à la liaison des idées, toujours également nécessaire aux bons esprits.

On sait que les prépositions grecques se prêtent à rendre divers sens quelquefois assez éloignés, et que ce sont presque toujours les expressions qui les accompagnent, et l'intention de la phrase, qui déterminent leur vraie signification. Περὶ signifie bien, il est vrai, dans beaucoup de cas, autour, *circùm;* mais presqu'aussi souvent il veut dire au devant, proche, contre, *prò, contra* (1). Περὶ a évidemment ce dernier sens dans plusieurs vers d'Homère, très-analogues à celui qui nous occupe; et il seroit facile d'accumuler ici un grand nombre de citations; mais ce vain étalage de la plus facile érudition ne feroit qu'arrêter, sans aucun fruit, le lecteur, et me détourner de la route que je voudrois parcourir plus

(1) *Λαοὶ μὲν φθινύθουσι περὶ πτόλιν.*

Iliad. Lib. VI. 327.

Les troupes périssent devant la ville.

Πολλοὶ γὰρ περὶ ἄστυ μέγα Πριάμοιο μάχονται
Υἱέες ἀθανάτων,

Lib. XVI. 448.

Car les fils des immortels combattent en grand nombre devant la ville de Priam.

Τῷ δ' ἄλγιον, αἴ κ' ἐθέλῃσιν,
Ἐλθὼν ἐκ νηῶν, περὶ τείχεος ἄμμι μάχεσθαι.

Lib. XVIII. 279.

Alors malheur à lui, s'il veut, sortant de ses vaisseaux, venir combattre contre nous devant nos murailles.

Ἔρχονται πεδίοιο, μαχησόμενοι περὶ ἄστυ.

Lib. II. 508.

Les Grecs, dit Politès, s'avancent dans la plaine pour combattre près de la ville.

Lorsque Cointus de Smyrne dit qu'on plaça le tombeau de l'amazone Penthésilée sur une tour saillante, contre le rempart, il emploie ces mots : *περὶ τεῖχος εὔδμητον ἐπὶ πύργῳ προύχοντι.* Coint. Smyrn. Lib. I, 798.

On pourroit trouver d'autres exemples également frappans dans les orateurs et les historiens; mais je serai dispensé de les citer, lorsque je dirai qu'ayant consulté l'abbé Barthelemi avec une grande méfiance de mon opinion, il me répondit : « Vous avez tellement raison, que je ne crois pas nécessaire de faire sur ce passage une note aussi étendue que celle que vous avez préparée; je la supprimerois, et je me contenterois d'avertir que les traductions de madame Dacier et de quelques autres traducteurs offrent une négligence d'autant plus inexcusable qu'Homère dit formellement qu'Hector faisoit de vains efforts pour approcher de la ville; il n'avoit donc pas tourné autour des murs : *περὶ τὴν πόλιν* signifie aux environs de la ville, proche la ville. Le texte d'Homère dit : « de même Achille et » Hector tournèrent trois fois avec rapidité devant » la ville de Priam ».

M. Bitaubé a fait la même faute que madame Dacier : « tels ces deux héros volent trois fois autour de l'enceinte de la ville de Priam ».

Lettre de l'abbé Barthelemi, à l'Auteur.
23 *novembre* 1789.

rapidement encore. Peut-être, au reste, n'aurois-je pas osé céder à ma propre conviction et proposer ainsi de changer une interprétation constamment admise, si je ne m'étois vu appuyé d'une autorité, que l'on peut, sans doute, opposer avec avantage à la foule des commentateurs.

Virgile, dont le goût s'empara de toutes les beautés créées par Homère, n'a fait que traduire le combat d'Hector, pour en appliquer toutes les circonstances à celui de Turnus; et si l'on compare l'original et l'imitation, on reconnoît facilement que Virgile a donné à ce passage de l'Iliade et au mot περὶ, le même sens, dont l'inspection des lieux m'a fait naître l'idée.

Énée, à la tête de ses troupes, s'approche des murailles de Laurentum, comme Achille s'étoit avancé sous les murs d'Ilion avec ses Thessaliens (1).

La sœur de Turnus essaie, par des prières, de l'engager à ne point se mesurer avec Énée, comme Andromaque effrayée conjure Hector de ne point sortir des murs d'Ilion.

En présence des deux armées, contenues par les ordres de leurs chefs, Turnus et Énée veulent décider seuls du sort de leurs nations, et se précipitent l'un sur l'autre avec une égale ardeur. Si, dans l'Iliade, Hector lance sa pique contre Achille sans le blesser; s'il crie vainement à Déiphobus de lui donner de nouvelles armes, Turnus, par une évidente imitation, voit briser dans ses mains l'épée qui trahit sa valeur, et il en demande une autre à ses soldats qu'intimident les menaces d'Énée. Cependant Jupiter a pesé dans ses balances les destinées des deux héros, et la perte de Turnus est prononcée (2). Désarmé, sans secours, il fuit, et son ennemi le presse avec ardeur. Les guerriers répètent ainsi cinq fois la même course, et s'arrêtent enfin près d'un olivier consacré au dieu Faune, comme les héros Grecs s'étoient arrêtés près des sources du Scamandre (3).

(1) Æneid. Lib. XII.

(2) *Jupiter ipse duas æquato examine lances*
Sustinet, et fata imponit diversa duorum;
Quem damnet labor, et quo vergat pondere letum.
Æneid. Lib. XII. 725.

Καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
Ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος, τὴν δ' Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.
Ἕλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ.
Iliad. Lib. XXII. 209.

(3) *Quinque orbis explent cursu, totidemque retexunt*
Huc illuc, neque enim levia aut ludicra petuntur
Præmia, sed Turni de vitâ et sanguine certant.
Æneid. Lib. XII. 763.

Ἐπεὶ οὐχ ἱερήϊον, οὐδὲ βοείην
Ἀρνύσθην, ἅ, τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν,
Ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.
Ibid. 159.

Cette course circulaire de Turnus, poursuivi par Énée, se passe, non pas autour de Laurentum, mais devant les murs, toujours du même côté, et sur un terrain compris entre cette ville, un marais, et l'armée des Troyens; circonstances locales que Virgile semble avoir supposées, afin de ménager à ces combattans une arène analogue à celle qu'offrent les lieux décrits dans l'Iliade, afin de les contenir sur un même emplacement, en présence des troupes et des habitans; afin de donner, à l'exemple d'Homère, plus d'unité à sa composition, à son tableau plus de grandeur.

Si Virgile a pu donner lieu à quelques légers reproches d'inexactitude, ce n'est point sur la topographie de Troie; il n'avoit pas, il est vrai, vu ces lieux, qui eussent été pour lui d'un si grand intérêt; mais il a su s'en faire une juste idée d'après les modèles qu'il imitoit : car l'on ne peut douter que le second livre de l'Énéide ne soit entièrement imité de ces poètes grecs, lesquels, essayant de marcher sur les traces d'Homère, avoient célébré la ruine d'Ilion, chanté tous les évènemens de cette époque qui n'étoient pas entrés dans le plan de l'Iliade ou de l'Odyssée, et complété l'histoire de cette fameuse expédition, sujet fécond de tant de vers et de tragédies. Macrobe assure que le livre II de l'Énéide est traduit presque mot à mot du poëme de Pisandre de Rhodes; et l'on est fondé à croire, d'après un fragment de Proclus, que Virgile avoit aussi beaucoup imité le poëme d'Arctinus, intitulé Ἰλίου πέρσις, la destruction d'Ilion, ainsi que celui de Leschès, Ἰλιὰς μικρά, la petite Iliade : il est certain qu'il a également profité de plusieurs passages des tragiques grecs, surtout d'Euripide. Les tragédies d'Hécube et des Troyennes lui ont fourni des détails, et jusqu'à des expressions qu'il a transportées dans l'Énéide. Ce poëme immortel, modèle du goût le plus pur, doit donc être regardé comme le résumé des évènemens transmis par la tradition, et consacrés par les poètes grecs, modèles constans des versificateurs latins. Un peuple exclusivement guerrier envahit le domaine des arts, comme l'empire du monde, et ne sachant rien créer, s'enrichit également de toutes les dépouilles des vaincus. Il s'en para d'abord sans en connoître tout le prix; mais les Grecs, en perdant leur liberté, surent conserver ce genre de supériorité qui console du moins l'amour-propre; et les vainqueurs, jusque là si grossiers, furent forcés d'apprendre des vaincus, et le mérite des productions qu'ils leur avoient ravies, et jus-

ques aux moyens d'en jouir. A mesure que les Romains s'éloignèrent de leur caractère primitif, et que le pillage des plus riches contrées leur eut fait connoître des besoins plus recherchés, les arts de la Grèce leur devinrent plus nécessaires. Les architectes et les statuaires d'Athènes, et les orfévres de Corinthe ne travaillèrent plus que pour eux. Les citoyens de Rome apprirent la langue, qui seule pouvoit les aider à se dégager de leur ignorance, et ils firent leurs délices de la lecture des auteurs grecs. Tous ceux qui aspirèrent à quelque talent, allèrent l'acquérir dans la patrie de Périclès et de Démosthène. Ils prirent les mœurs des Grecs, ils imitèrent leurs ouvrages; et si quelques-uns d'eux s'élevèrent jusqu'à paroître les rivaux de leurs modèles, ce fut sur-tout en transportant dans leur langue les beautés et le charme des productions originales, en se les appropriant avec ce goût épuré qui caractérise le siècle d'Auguste. C'est ainsi que Virgile, après avoir composé ses Géorgiques avec les matériaux pris dans Hésiode, Théophraste, etc., et dans plusieurs auteurs grecs, dont les ouvrages sont perdus, entreprit l'Énéide, sujet heureusement choisi par l'intérêt qu'il inspiroit aux Romains, fiers de leur origine troyenne, et par la facilité d'y faire entrer de nombreuses imitations d'Homère, et de tous les poètes ses successeurs, qui avoient chanté la prise de Troie, ou le retour des vainqueurs dans leur patrie.

L'examen du poëme de Virgile, et de l'emploi que son talent a su faire des productions antérieures, seroit une discussion littéraire trop éloignée du sujet qui nous occupe en ce moment; mais je ne puis m'empêcher d'observer combien toutes les expressions de l'auteur de l'Énéide s'accordent avec la situation des lieux qu'il dépeint. Quelques critiques, bien éloignés de la connoître, ont cru pouvoir soupçonner Virgile d'avoir confondu l'emplacement de l'ancienne ville d'Ilion avec celui d'Alexandria-Troas :

Est in conspectu Tenedos, notissima famâ
Insula, dives opum, Priami dum regna manebant :
Nunc tantùm sinus, et statio malefida carinis.
Huc se provecti deserto in littore condunt.

Æneid. Lib. II, v. 21.

Il semble au contraire que ces vers aient été faits sur les lieux, et je ne doute point qu'ils ne soient traduits d'un poète grec, qui les connoissoit

parfaitement. Par ces mots *est in conspectu Tenedos*, Virgile exprime que de la ville d'Ilion on voit Ténédos, qu'on a cette île devant soi; et en effet on la découvre pleinement de la hauteur qui domine Bounar-Bachi. La véritable forme de Ténédos, qui, jusqu'à présent, étoit défigurée sur toutes les cartes, explique parfaitement comment on a pu supposer que la flotte des Grecs s'étoit cachée sur la côte méridionale, et avoit pu se dérober ainsi à la vue des Troyens. Nos plus grands vaisseaux, si différens de ceux des anciens, y seroient, malgré la hauteur de leurs mâts, parfaitement couverts par les montagnes qui occupent l'île presqu'entièrement. Ces parages sont fort dangereux, *statio malefida carinis :* le courant qui sort de l'Hellespont jette souvent les navires auxquels le vent vient à manquer, sur les écueils qui sont en avant de l'île de Ténédos. Il n'y a guère d'années où il n'arrive de pareils accidens; et au moment même où je parcourois ces rivages, on pouvoit faire une application trop facile des expressions du poète latin, en voyant les mâts de deux navires submergés.

On se rapelle ces vers qui peignent l'élévation de la citadelle :

> Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
> Eductam tectis, unde omnis Troia videri (1),
> Et Danaum solitæ naves, et Achaïca castra.
>
> Lib. II, v. 465.

Dans tous les autres passages où Virgile parle de la citadelle ou de la ville, il emploie les épithètes les plus propres à peindre son élévation :

> Priamique arx alta, maneres!
>
> Lib. II, v. 56.

> Scandit fatalis machina muros
> Feta armis.
>
> Lib. II, v. 237.

> Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
>
> Lib. II, v. 240.

Si Virgile n'a pas craint d'emprunter la marche entière du poète grec, ses métaphores, ses comparaisons, et jusqu'à ses expressions; s'il semble même avoir attaché du prix à la fidélité de l'imitation, n'est-on pas fondé

(1) *Unde omnis Troia videri. Troia* signifie ici, non la ville de Troie, mais toute la plaine de Troie.

à croire qu'il ne s'est éloigné dans aucun point du modèle qu'il avoit choisi; et cette présomption, qui, dénuée de tout autre appui, mériteroit encore d'être accueillie, ne doit-elle pas paroître une véritable preuve, lorsqu'elle se trouve d'accord avec la nature des lieux que je viens de faire connoître?

Je puis donc me flatter que Virgile m'avoit devancé dans la véritable interprétation des expressions d'Homère, et que j'ai entendu, comme lui, les détails du combat d'Achille et d'Hector. Au reste, soit que le souvenir de ce combat eût été transmis à Homère par la tradition, qui mérite en général bien plus d'égards que ne lui en accorde le scepticisme moderne; soit qu'il n'ait été qu'une fiction du génie, il est aujourd'hui un de ces évènemens convenus, qui jouissent de tous les droits de l'histoire, et auxquels il faut bien, avec le temps, se résoudre à les accorder.

Revenons à Homère, dont nous nous sommes un peu écartés; on est excusable quand c'est pour s'arrêter avec Virgile.

En avant, et assez près de la porte Scée, étoit un superbe chêne consacré à Jupiter, dont il est plusieurs fois parlé dans le cours de l'Iliade. Il étoit assez rapproché des murs pour être défendu par les traits qui en partoient. C'est là que, craignant de s'exposer dans la plaine, Hector avoit combattu, tant qu'Achille s'étoit montré à la tête des Grecs (1). Là les Troyens poursuivis se rallient, et reprennent le courage de se défendre (2). On rapporte, à l'abri de ce même chêne, Sarpédon blessé, à qui la fraîcheur de l'ombrage, et le souffle de Borée font retrouver l'usage de ses sens (3).

C'est sans motifs, ce me semble, et en effet, sans en alléguer aucune raison, que le scholiaste de Léipsig prétend qu'il y avoit deux chênes, l'un couvrant un monument consacré à Jupiter, et voisin de la porte Scée; l'autre près du tombeau d'Ilus (4). Il n'ajoute rien à l'appui de son opinion dont la lecture d'Homère ne fait point naître l'idée. Pourquoi ne voudroit-on pas que ce fût sur ce même arbre, un peu en avant des murailles, que se placèrent Mars et Minerve, pour être témoins du combat d'Hector et d'Ajax? Jupiter voyoit de bien plus loin dans cette

(1) Iliad. Lib. IX, v. 354.
(2) Lib. XI, v. 166.
(3) Lib. V, v. 693.
(4) Apud Heyne ad v. 354, Lib. IX. Et in excursu ad Lib. VI.

plaine les mouvemens des armées, lorsqu'il étoit sur le mont Gargare. Mais combien de difficultés on ajouteroit à toutes celles qui se présentent d'elles-mêmes, et dont il est déjà si difficile de se tirer passablement, si l'on consentoit à admettre toutes les idées de ces scholiastes inconnus, qui, faisant métier de commenter le Prince des poètes, étoient forcés, par état, de produire, à quelque prix que ce fût, des idées nouvelles!

On ne me soupçonnera pas, j'espère, la prétention d'avoir retrouvé, avec certitude, la place du beau chêne, voué à Jupiter, et sur lequel les Dieux se perchoient, dit Homère, comme des oiseaux de proie (1). Mais, ayant déjà pris sur moi d'indiquer la porte Scée, il étoit difficile de se refuser à placer le φηγὸς δῖος (le divin chêne) sur une petite éminence voisine, où rien n'empêchoit le vent du nord de venir rafraîchir Sarpédon (2).

Les coupes jointes à la carte de l'emplacement d'Ilion prouvent quels

(1) Iliad. Lib. VII. V. 59.

(2) Ici se termine le texte suivi de l'auteur. Surpris par la mort au milieu de ses travaux, il n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage. On a rassemblé tout ce qu'il avoit destiné à l'impression; comme il travailloit chaque sujet en particulier, il a laissé des descriptions très-détaillées qui trouveront leur place dans cette livraison et dans la suivante; néanmoins plusieurs parties du texte, nécessaires pour la livraison que l'on donne au public, n'ayant pas été composées, on y a suppléé, autant que possible, par la simple indication des objets qui devoient y être traités. On ne se seroit pas permis de remplir ces lacunes autrement, ne pouvant espérer d'égaler la grace des peintures, ni d'approcher du style noble et fleuri de M. de Choiseul-Gouffier, dont la couleur lui appartient entièrement. On a profité des dessins et des gravures existans; on les a terminés, et on a inséré dans des notes, ou même dans le texte, les renseignemens qui ont été donnés par M. Dubois, dessinateur éclairé, que M. de Choiseul avoit envoyé dans la Troade en 1814, pour relever plusieurs détails sur lesquels il désiroit quelques éclaircissemens.

M. de Choiseul, pour terminer la description de l'emplacement de Troie, se proposoit de parler des monumens existans autrefois sur le *Pergama* ou citadelle de cette ville, en les comparant avec les ruines que l'on y trouve actuellement. La ville d'Ilion, fondée par Ilus, étoit renfermée dans ce qui forma depuis la citadelle, le *Pergama;* Laomédon, son fils et son successeur, bâtit celle de Troie, située au bas. Ilus avoit construit sa ville sur une colline qui portoit le nom d'Atès (Ἄτης λόφος), et comme ce nom signifie *dommage*, on a prétendu qu'il présageoit la ruine de Troie (*Apollodori Bibliot. Tzetzes ad Lycophr. Eusth. Steph. Byzant.*, etc.) Cette citadelle étoit très-élevée, car Homère l'appelle plusieurs fois ἠνεμόεσσα, c'est à-dire, *battue par les vents*. On y trouvoit un temple de Minerve, mentionné par Homère et par Virgile, un temple d'Apollon, situé dans la partie la plus élevée, un autre de Jupiter, et une haute tour dont parle Virgile, *turris in præcipiti stans*, ce qui annonce qu'elle étoit près de l'escarpement. On y voyoit aussi les maisons d'Hector et de Déïphobe, qui faisoient sans doute partie du palais de Priam, et ces autels de Jupiter Hercæus, près desquels Pyrrhus, fils d'Achille, ne craignit pas d'égorger Priam lui-même.

Aujourd'hui il n'y a presque plus de vestiges de construction sur la citadelle de Troie; les édifices ont disparu, on n'en découvre pas même les fondemens. Quelques restes de la muraille d'enceinte se laissent encore apercevoir du côté des tombeaux, mais il n'y a rien au-dessus de terre.

Dans la partie orientale, M. Gell a cru voir également des fondemens de murailles sur la pointe de la colline; nous les avons figurés sur le plan d'Ilion, d'après lui; mais ces murailles laissent à peine quelques traces qui n'ont point été aperçues par d'autres voyageurs. Une citerne circulaire assez bien construite sur le rocher, est la seule antiquité que l'on trouve sur la citadelle de Troie; et dans la partie occidentale, une grande élévation, creusée au milieu, sembleroit annoncer qu'en cet endroit se trouvoit la grande tour mentionnée par Virgile. M. Dubois a descendu, avec beaucoup de précaution, les rochers presque perpendiculaires qui sont au midi de la citadelle. Il n'y a point vu les rampes ou escaliers faits de main d'homme, que M. Mauduit annonce y avoir trouvés; mais il a rencontré dans la partie septentrionale, la même grotte ou caverne que M. Gell a figurée dans ses vues, et d'où s'échappent encore les

soins ont été apportés à l'examen de ces lieux, et aux opérations qui pouvoient les faire parfaitement connoître. Des nivellemens qui ne laissent rien à désirer, ont été pris, en deux directions différentes, par le même ingénieur, qui a levé la carte, et auquel on doit une partie des travaux que j'ai dirigés.

La première coupe, prise sur la ligne A B, traverse le sommet sur lequel étoit l'Acropolis, ou Pergama, passe au pied des trois tombeaux déjà décrits, et laisse apercevoir un peu en arrière, cette crête encore plus exhaussée qui portoit la haute tour d'Ilion. Le sol, sur lequel se reconnoissent encore les fondemens de cette tour, est élevé de 378 pieds au-dessus du lit du Simoïs; et l'on peut juger sur le dessin de l'effrayante hauteur de ces rochers inaccessibles, et presque perpendiculaires, qui entourent les deux tiers de la montagne.

Une seconde coupe, prise sur la ligne C D, traverse le Simoïs, l'extrémité du morne de la citadelle, tout l'emplacement de la ville, et passe ensuite sur le sommet de l'Erinéos, sur le Σκοπιὴ (l'observatoire), au pied du tombeau qui le domine.

Il reste à nous rendre compte de l'étendue du terrain que nous venons d'examiner, et du nombre de défenseurs qu'il pouvoit recevoir. La surface comprise dans l'enceinte, que je me suis cru autorisé à désigner sur le plan, contient plus de cinq cent mille toises carrées (1); ce qui, en supposant quatre toises par individu, donneroit la possibilité d'y placer au moins 125000 habitans; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut calculer. Les villes, alors bien différentes des nôtres, n'étoient proprement que des forteresses,

eaux qui filtrent à travers le rocher de la citadelle. Cette roche, dont M. Dubois a rapporté un échantillon, est une pierre calcaire, au jugement de M. l'abbé Haüy, qui a bien voulu examiner ce fragment, avec sa complaisance ordinaire. Les cailloux ou éclats qui forment le *tumulus* d'Hector sont encore de même nature, et on peut présumer que ce sont des cailloux semblables qui forment les deux autres tombeaux, recouverts de gazon, situés sur la pente du Pergama. Enfin, le sol de la citadelle de Troie offre bien une surface plane, mais peu unie, et qui, dans les creux de la roche, laisse croître quelques arbustes (le houx et le chêne nain); en sorte que l'on peut dire encore aujourd'hui avec Lucain : ***Tota leguntur Pergama dumetis.*** (*Note de l'Editeur.*)

(1) A la demande de M. de Choiseul, M. Letronne, Membre de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut, a fait l'évaluation de la surface de l'ancienne ville d'Ilion, d'après le plan gravé, et il a trouvé que cette superficie est de 561640 toises carrées, qui font 418 arpens, ou 213 hectares et 34 ares. « Il s'en suit, dit M. Letronne, que la ville » de Troie étoit seize fois plus petite que Paris. Quelque peu considérable que paroisse cette étendue, » elle suffit pour répondre à l'idée qu'on pourroit se » faire de la population de cette ville à l'époque du » siège : en effet, Tyr, si riche et si peuplée, occupoit une île qui, sur le plan d'Olivier, n'a que » 17000 toises carrées de surface ; c'est le tiers de la » superficie de Troie. La grandeur que M. de Choiseul » donne à cette ville, n'a donc rien que de conforme » à la vraisemblance. D'ailleurs, elle coïncide parfaitement avec un témoignage conservé dans une » scholie d'Homère (cf. Heyn. in Iliad. XXII, v. 208), » où il est dit que l'ancienne enceinte de Troie étoit » de 30 stades, *φασὶ δὲ τὸν παλαιὸν περίβολον Τροίας τριάκοντα ςαδιῶν εἶναι.* En prenant ces stades pour des » stades olympiques, la mesure équivaut à 2850 toises » à peu près. Or, la circonscription de Troie, selon » le plan, est d'environ 2900. » (*L'Éditeur.*)



Tome II Planche 21



Vue de l'Emplacement d'Ilion

Tome II Planche 22



Vue des Sources froides du Scamandre

Tome II Planche 23



Vue des Sources chaudes du Scamandre

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



des asiles, des points assurés de refuge pour tous les habitans de la contrée. Dans les momens de danger, ils accouroient en foule s'y renfermer, s'y entasser, pour se soustraire à l'esclavage et à la mort. Les résultats qu'offre aujourd'hui la population de nos villes, comparées à leur surface, ne sauroient donc être appliqués à ces citadelles de l'antiquité; et pour se permettre quelques suppositions, qui seroient encore bien hasardées, il faudroit connoître, avec précision, le nombre d'individus que l'enceinte de Candie, ou celle de Malte put recueillir, lorsque ces villes furent assiégées par des armées qui menaçoient les habitans de la mort ou de l'esclavage, et faisoient la guerre à peu près comme les héros de l'antiquité.

Il n'y auroit, ce me semble, aucune exagération à établir que la ville d'Ilion, telle que nous la traçons sur son ancien sol, pouvoit, pendant une guerre cruelle, contenir 150 à 160,000 personnes, parmi lesquelles on comptoit sans doute bien plus d'hommes que de femmes, ceux-là étant venus de tous les lieux voisins pour défendre la ville, et ayant laissé leurs familles dans l'intérieur des montagnes, où les Grecs ne pénétrèrent jamais. (*Texte de l'Auteur.*)

PLANCHE XXI.

Vue de l'emplacement d'Ilion.

Si l'on compare cette vue avec la carte qui la précède, on reconnoîtra sans peine une grande partie des lieux que l'on vient de parcourir, et quoique d'une petite dimension, cette planche donnera une juste idée de la configuration du terrain. Ce site, maintenant agreste et demi sauvage, n'en retrace pas moins aux yeux de l'observateur éclairé, l'emplacement de cette ville célèbre, qui résista si long-temps aux efforts réunis de la Grèce conjurée. Malgré sa tristesse, il imprime encore le respect au voyageur qui, aimant à rappeler à son imagination la prospérité de cette antique cité, en contemple le sol avec étonnement, en recherche tous les détails avec avidité, et se plaît à voir qu'après tant de siècles d'oubli, les points les plus essentiels retrouvent enfin leurs noms.

Cette vue est prise d'une élévation située au sud-ouest du tombeau de Myrine, comme le point le plus avantageux, pour rendre d'une manière

exacte l'emplacement d'Ilion. En face, on voit la mosquée de Bounar-Bachi, village dont une partie s'étend sur la gauche, et disparoît bientôt à l'œil. Vers la droite se détache le nouveau Tchiftlik, ou maison de campagne du gouverneur des Dardanelles, qui vient passer une partie de la belle saison dans cette retraite paisible. Au centre du tableau sont les hauteurs sur lesquelles étoit bâtie la ville de Troie, et dans le fond, on distingue deux des tombeaux qui avoisinent le Pergama; le troisième, quoique plus élevé que les deux autres, se trouve caché par la courbure de la montagne sur laquelle il est placé. Dans un plan éloigné, au-delà du Simoïs, se dessine une partie de la chaîne de l'Ida, dont la crête est couverte d'épaisses forêts de pins. Un chemin passe devant la mosquée, et conduit du village aux sources chaudes et froides, qui sont représentées dans les deux planches suivantes. En avant de ce chemin, et sur le premier plan est figurée, d'une manière remarquable, une pierre carrée posée sur deux autres, en forme de table. Elle sert à déposer les corps des Musulmans avant leur inhumation. Ce marbre d'environ cinq pieds de longueur, porte sur sa surface inférieure une inscription intéressante, qui fait mention d'un sacrifice offert à Minerve (1).

A peu de distance de cette pierre est le cimetière de Bounar-Bachi, qui s'étend jusque sur le tombeau de Myrine (2), aujourd'hui tout couvert de turbés ou cippes sépulchraux des Turcs. On trouve dans ce cimetière, comme dans tous ceux de la Troade, un grand nombre d'antiquités, mais qui sont évidemment apportées d'ailleurs (3).

Dans le mur d'enceinte de la mosquée sont enclavées deux petites colonnes de granit gris, que les habitans disent avoir été apportées du village d'Aktché-Keui, ainsi que plusieurs autres qui se trouvent à l'intérieur. Ils font le même rapport à l'égard d'une inscription en grands caractères inconnus, encastrée près d'un des angles de ce mur. Un peu au-dessous du village, on voit un tombeau turc orné de petites colonnes de granit gris, enlevées sans doute à quelqu'ancien édifice. M. Dubois trouva aussi à Bounar-Bachi un fragment d'une frise des bas-temps de l'empire grec, dont il avoit vu une autre partie à Erin-Keui, vers le

(1) Elle a été publiée par le docteur Clarke, dans son Voyage, T. II, p. 114; mais il ne l'a pas donnée en entier.

(2) Ce tombeau ou tumulus dont le sommet est un peu arrondi, a 112 pas de circonférence, sur 8 pieds de hauteur perpendiculaire.

(3) M. Dubois y a dessiné de petites colonnes antiques d'un genre singulier, et une frise assez belle en marbre blanc; il y a trouvé, en outre, un tronçon de colonne de marbre cannelée en spirale, comme il en avait déjà vu à Tchiblak, et plusieurs inscriptions sépulchrales grecques, mais qui n'offrent aucun intérêt.

bord de la mer, ce qui prouve que, suivant le besoin, les marbres sont transportés dans toutes les habitations de cette plaine.

Du village part un second chemin qui se dirige sur les hauteurs et conduit à un autre village, nommé Arabler, dont le cimetière n'offre pas moins de restes d'antiquités que celui de Bounar-Bachi, mais ces restes ont peu d'intérêt. Pour arriver à ce cimetière, on passe près d'une fontaine turque, où se trouve enchassée une ancienne inscription grecque assez longue, en partie effacée, et remplacée par une inscription sépulchrale. Nous l'avons fait graver dans le cartouche de la carte de la plaine de Troie (Planche 19), pour faire voir que des marbres anciens ont servi à des usages différents dans des temps postérieurs à leur premier emploi (1). (*l'Éditeur*).

PLANCHE XXII.

Vue des sources froides du Scamandre.

PLANCHE XXIII.

Vue des sources chaudes du Scamandre.

La féconde et riante imagination des Grecs, en divinisant toute la nature, semble s'être occupée avec plaisir de son plus bel ornement, des eaux, qui seules y répandent la vie et la fraîcheur; chaque fontaine étoit l'asile d'une nymphe; chaque fleuve avoit son dieu, ou plutôt il étoit un dieu lui-même. Le *Scamandre* fut l'objet d'un culte encore plus solennel, qui déjà depuis long-temps lui avoit été décerné, lorsqu'à ces premiers honneurs, il joignit celui d'être chanté par Homère. Le cours paisible de ses eaux étoit un bienfait de tous les instans pour les habitans de la plaine qu'elles fertilisoient; lui seul les dédommageoit, les consoloit des ravages causés par le *Simoïs :* celui-ci étoit un tyran odieux, le *Scamandre* parut une divinité propice; nous le voyons, fils de Jupiter,

(1) M. Dubois a encore trouvé dans un cimetière abandonné, sur le chemin d'Arabler à Bos-keui, un cippe de marbre blanc circulaire, de 34 pouces de hauteur, contenant une inscription déjà publiée par M. Le Chevalier (tom. III, p. 311), mais d'une manière incomplette. Le docteur Clarke a cru que cette inscription étoit la même que celle qu'il a publiée dans les marbres de Cambridge (p. 50); il s'est trompé. Dans ce cimetière est aussi un tronçon de colonne cannelée en spirale.

prendre en quelque sorte place sur l'Olympe; il eut des fêtes, des pontifes (1); on brûloit sur ses bords l'encens consacré aux dieux; on lui offroit des victimes, et l'on sembloit craindre de souiller la limpidité de ses eaux (2); mais au milieu de tous ces hommages que lui décernoit la reconnoissance publique, il en recevoit un plus flatteur encore. Par un usage antique que consacroit la religion, on feignoit de lui offrir avec des chants d'allégresse ce tribut de l'innocence et de la jeunesse, qui n'appartient qu'à l'amour. Ce droit du *Scamandre* fut, dit-on, usurpé la veille des noces de la belle Callirhoë, par le jeune Cimon, qui avoit accompagné dans la *Troade*, l'orateur Eschine, banni de sa patrie; et la naïve simplicité de Callirhoë ayant publié cet attentat, les deux voyageurs furent contraints de chercher leur salut dans une prompte fuite.

Si cette anecdote, rapportée avec des détails dans les lettres qui portent le nom d'Eschine, et racontée depuis avec tant de grâce par notre inimitable fabuliste, est véritable, on a peut-être à regretter que le délire d'un jeune homme nous ait privés des lumières qu'eût pu répandre sur l'Iliade un des plus beaux génies de la Grèce. Sans doute Eschine n'eût pas foulé avec indifférence les lieux chantés par le prince des poètes; et puisqu'il est vrai que tous les Athéniens instruits savoient l'Iliade par cœur, n'est-il pas vraisemblable que l'orateur, qui avoit tant de fois puisé ses grands moyens d'éloquence dans ce divin poëme, en auroit éclairci quelques obscurités, à une époque où les lieux étoient plus faciles à reconnoître, et où les événemens de la guerre de *Troie* étoient encore conservés dans le pays par une tradition religieuse? et de quel prix ne seroient pas aujourd'hui des remarques sur Homère, faites dans la plaine de *Troie* par le contemporain et le rival de Démosthènes!

Le *Scamandre* reçoit ses eaux de plusieurs sources, ou plutôt de plusieurs groupes de sources dont les jets nombreux et rapprochés se dirigent vers une pente commune, et se réunissent bientôt en un seul courant.

Les premières sources que l'on rencontre en venant d'Erkessi-Keui à Bounar-Bachi, s'échappent à travers les fentes et les cavités d'une ancienne maçonnerie, formée de cailloux fortement unis par un ciment

(1) Iliad. Lib. V, v. 78.
(2) On jetoit dans le *Xanthe* des chevaux vivans. Iliad. Lib. XXI, v. 131.

rougeâtre, et que le temps a rendu aussi dur que la pierre même. Cette construction usée par les siècles, et arasée presqu'au niveau du terrain, ne présente plus qu'un large talus de 15 pieds d'épaisseur, sur environ 100 pieds d'étendue. C'étoit une digue destinée à retenir les eaux, et à former ainsi un réservoir supérieur, toujours rempli, pour l'usage des habitans.

En tournant vers la gauche et traversant le courant, on arrive à un bocage charmant qu'enrichissent et varient quelques terrains cultivés et d'agréables vergers. Au milieu est une petite métairie, et tout auprès un joli kiosque, que l'Aga de *Bounar-Bachi* a élevé dans cette ravissante position; il se plaît à couvrir d'arbustes et de fleurs cette enceinte, qu'entourent et coupent en tous sens des haies de roses, de myrthes, et de grenadiers. Les seules beautés de la nature suffisent à cet heureux musulman; il en jouit sans avoir besoin de savoir le prix que d'antiques souvenirs ajouteroient pour nous aux charmes de son paisible séjour; mais doit-on regretter pour lui ces savantes jouissances? Il étoit entouré de jolis enfans empressés à partager les soins de l'hospitalité qu'il se hâta de m'offrir. Lui-même me conduisit près des sources les plus élevées; elles sortent du pied de la colline de *Bounar-Bachi* par une multitude de jets, et sourdent de tous côtés entre les arbres et les fleurs. Une partie de ces eaux argentées circule dans les vergers; le reste est reçu dans un bassin carré, qui, peut-être, bien des fois réparé, semble se montrer encore tel qu'il fut, il y a tant de siècles.

Nous venons donc de retrouver successivement ces deux bassins (πλυνοὶ), où les filles de *Troie* venoient laver leurs belles robes pendant la paix, et autour desquels se poursuivirent Achille et Hector (1). Le plus grand de ces bassins, qui probablement servoit d'abreuvoir aux troupeaux, n'offre que des vestiges de son ancienne existence; l'autre, plus voisin d'un lieu qui ne doit jamais avoir été sans quelques habitans, a dû sa conservation à leurs besoins et à son utilité.

L'on peut ici recueillir une nouvelle preuve de l'exactitude d'Homère et de la fidélité de ses peintures. Il ne dit point, comme le traduit peu correctement madame Dacier, « qu'Hector et Achille arrivèrent près des » deux canaux d'où coulent deux sources du Scamandre ».

(1) Iliad. Lib. XXII, v. 147 et seqq.

Il n'est point question de canaux dans le grec,

Κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα δὲ πηγαὶ
Δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.

Iliad. Lib. XXII, v. 147.

Ces vers me semblent traduits plus fidèlement de la manière suivante : « Ils parvinrent aux rapides courans qui s'élancent des doubles sources » du sinueux Scamandre (1) ».

Les Turcs eux-mêmes ont assez bien caractérisé ce fleuve, en l'appelant *la rivière des quarante sources, Kirk-Gueuzler;* puisque ce nombre est souvent pris dans leur langue pour un nombre considérable et indéterminé (2).

Ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς
Γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο·
Ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
Ἢ χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.

« L'une (de ces deux sources) verse des eaux tiédes d'où s'élève une » fumée semblable à celle du feu; l'autre, pendant l'été, coule aussi » froide que la grêle, la neige ou le cristal des eaux ».

Le poète n'a pas, en cette occasion, autant usé de ses droits qu'on pourroit le croire, d'aprés les traductions, qui toutes font de cette eau tiéde une eau bouillante, et exagèrent ou dénaturent le sens des expres-

(1) « Κρουνός signifie proprement un torrent qui » sort d'une montagne avec bruit et avec une forte » impulsion, κροῦσις. Par cette expression, il faut en- » tendre ici les deux courans formés par les deux » sources du Scamandre. »

Schol. Venet., ad lib. XXII, v. 147, p. 486.

Je traduis ici le mot δινήεις, par *sinueux*. C'est faute de connoître le *Scamandre*, et j'oserai même ajouter, faute d'y avoir réfléchi, que les interprètes ont tous, jusqu'à présent, rendu cette épithète par le mot latin *vorticosus*, qui a des gouffres. Δίνω ou δινεύω, *volvo*, je roule, je circule, je serpente. Δινήεις est une de ces épithètes générales qu'Homère donne également à presque toutes les rivières : d'ailleurs si le *Scamandre* avoit eu de véritables gouffres, son lit et ses rivaegs auroient été hérissés de rochers; son cours eût été impétueux et irrégulier. Alors, comment le poète eût-il appelé ce même fleuve καλλίῤῥοος, au beau courant, ἠϊόεις, aux belles rives ? comment auroit-il peint le *Scamandre* coulant à travers les fleurs, au milieu d'une prairie :

Ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι.

Lib. II, v. 467.

Βαθυδίνης signifie donc, qui forme de profonds circuits. Βαθύκολπος n'est point un golfe où la mer est profonde, mais celui qui, par un cercle plus étendu, s'avance dans les terres.

(2) Ils disent *kirk-klissa*, les quarante églises, pour désigner un lieu où se trouve un grand nombre d'églises.

sions grecques (1). Ces sources du Scamandre offrent encore le même contraste peint par Homère, et des variations réelles ou apparentes, qui paroissent aux habitans, ainsi que je l'ai déjà dit, un véritable phénomène.

Le 10 février 1787, l'atmosphère étant à 10 degrés au-dessus de la glace, le thermomètre de Réaumur monta, dans la source chaude, jusqu'au vingt-deuxième degré, tandis que l'autre fontaine étoit à 8 degrés, c'est-à-dire un peu plus froide que l'atmosphère. On comprend facilement que, dans les grandes chaleurs de l'été, lorsque l'air extérieur est à 25 degrés, cette eau semble, par un si fort contraste, devenir beaucoup plus froide. Lorsque nous jugeons de l'intensité du froid ou du chaud, sans avoir recours aux moyens inventés par la physique moderne, notre point de comparaison est involontairement l'état de l'air que nous respirons. Les paysans Turcs, ainsi que les Grecs du temps d'Homère, ne pouvant juger que par leurs sensations, trouvent l'une de ces fontaines beaucoup plus chaude, lorsqu'ils y plongent leurs mains saisies de froid, et l'autre beaucoup plus froide, lorsque brûlés par un soleil ardent, ils viennent s'y désaltérer.

L'Aga de Bounar-Bachi ne parle qu'avec admiration de cette fumée qui sort de sa fontaine, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mars, et qui augmente et diminue toujours avec le froid. Nous expliquons facilement cet effet nécessaire de la condensation des vapeurs de l'eau chaude; mais, pour des peuples ignorans, tout est prodige, et chez les premiers Grecs, les idées fécondes d'une riche mythologie disposoient à voir quelque chose de divin dans ces phénomènes apparens, et dans cette double origine du Scamandre.

Je ne dissimulerai point que des voyageurs croient avoir trouvé, quelques années après, les deux fontaines également chaudes. L'air extérieur étant à 8 degrés et demi au-dessus de zéro, leur thermomètre est monté, dans les sources, à 16 degrés et un quart. Il ne seroit pas impossible que

(1) *Λιαρός* ou *χλιαρός*, ***tepidus***, tiéde, d'une chaleur douce; on disoit λουτρὸν λιαρὸν, ou χλιαρὸν, ***un bain tiéde***, ***agréable.*** Homère est aussi peu exagéré dans la comparaison qu'il employe, que dans le choix de ses expressions; car il dit simplement qu'il s'élève de cette source une fumée semblable à celle que produit le feu. L'adjectif αἰθομένοιο est une de ces épithètes générales, fréquentes dans la poésie grecque, qui ne s'adressoient qu'à l'oreille si harmonieuse et si exigeante de ces peuples, et qu'il nous est permis de juger souvent très-oiseuses. Καπνὸς ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο, une fumée semblable à celle du feu, *qui brille*, Homère dit donc seulement que cette source est tiéde; qu'il s'en élève de la fumée; et l'on voit qu'elle est encore aujourd'hui la même que de son temps.

ces voyageurs eussent pris pour la source froide, quelques-uns des jets les plus éloignés de la source tiéde; mais s'ils ne se sont point trompés, il est encore possible d'expliquer la différence qui se trouve entre leurs résultats, et ceux que j'avois obtenus quelques années auparavant, un mois plutôt. Le 4 mars, après un hiver qui avoit été très-doux, comme le rapporte celui qui cite leur témoignage (1), les eaux étoient nécessairement plus abondantes qu'au commencement de février. A cette époque du printemps, si pressé de se montrer dans ces beaux climats, les neiges déjà fondues sur les sommets de l'Ida, et filtrant dans les entrailles de la terre, avoient augmenté le volume des sources. Le courant dont les eaux passent sur un foyer qui les échauffe, peut alors se grossir, s'élever, se joindre par des issues supérieures au courant voisin, et lui communiquer quelque temps une chaleur que celui-ci perd pendant l'été, dès que les eaux écoulées ont repris leur premier niveau.

L'observation de MM. Clarke et Cripps vient même à l'appui de cette

(1) Voyage de la Troade. Tom. II, p. 196.

Ce rapport de l'Auteur du Voyage de la Troade, n'est pas parfaitement exact, mais M. le Chevalier n'avoit connoissance des observations de MM. Clarke et Cripps que par des lettres particulières, qui pouvoient ne pas donner des notions très-précises. Actuellement nous avons le voyage du docteur Clarke, imprimé à Londres, et nous voyons par son texte (tom. II, page 111), que le 4 mars 1801, il alla visiter le bassin des sources froides, qu'il plaça son thermomètre dans une des crevasses d'où sortent les sources, et que le mercure s'éleva subitement à 62° de la division de Fahrenheit. L'air de l'atmosphère extérieur étoit à 48°. Il fit la même expérience dans toutes les autres crevasses du bassin des sources froides, et trouva la même température. De là il se transporta à la source chaude, le soleil étoit couché, l'air extérieur n'étoit qu'à 46°, et le thermomètre placé sous l'eau, dans le bassin de la source chaude, s'éleva aussitôt à 62°. De ces observations, le docteur Clarke en conclut que toutes ces sources sont également chaudes, ou du moins tiédes, et qu'il n'y a point de différence entr'elles; et par suite de cette conclusion, il prétend que ces sources ne peuvent être les sources chaude et froide du Scamandre. Cependant ailleurs (p. 112), il accorde en quelque façon qu'elles peuvent représenter les Δοιαὶ πηγαὶ d'Homère, auxquelles ce poète aura donné des qualités qu'elles n'avoient point.

Les 62° du thermomètre de Fahrenheit répondent à 13° $\frac{1}{3}$ de celui de Réaumur, et les 46 et 48° de l'air extérieur, à 6° $\frac{2}{9}$ et à 7° $\frac{1}{9}$. La température des sources du Scamandre, selon le docteur Clarke, seroit donc de 13° $\frac{1}{3}$ au-dessus de zéro du thermomètre de Réaumur? Le major Rennell, dans un Mémoire sur la Troade, intitulé *Observations on the Topography of the Plain of Troy, London 1814*, in-4°, nous donne (page 61) le résultat des expériences faites par plusieurs autres voyageurs Anglois sur les sources du Scamandre, d'après lesquelles la température de ces sources n'auroit jamais monté que de 61 à 64° du thermomètre de Fahrenheit, qui répondent à 12° $\frac{8}{9}$ et 14° $\frac{2}{9}$ de celui de Réaumur. Ainsi, selon tous les voyageurs Anglois, cette température n'auroit jamais beaucoup varié; comment se fait-il donc que M. de Choiseul ait trouvé une si grande différence entre les deux sources? Il est possible qu'il y ait eu erreur dans les observations, mais néanmoins elles sont confirmées, du moins en partie, par celles qui ont été faites en 1815, dans le mois de janvier, par M. Dubois, qui avoit été envoyé dans la Troade par M. de Choiseul, pour cet objet, avec deux bons thermomètres de Réaumur.

Nous n'avons point l'observation précise; la note en a été perdue dans les papiers de M. de Choiseul; mais M. Dubois se ressouvient parfaitement que ses thermomètres plongés pendant 5 jours de suite dans le bassin de la source chaude, du 12 janvier au 16, lui ont donné depuis 2° jusqu'à 5° au-dessus de l'air atmosphérique, et que les mêmes thermomètres, placés dans le bassin des sources froides, dans les crevasses d'où sortent les sources, lui ont toujours offert $\frac{1}{2}$ degré et 1° au-dessous du même air atmosphérique. Il a également observé que, pendant un de ces 5 jours, le bassin de la source chaude étoit couvert de fumée (*l'Éditeur*).

hypothèse; car, lorsqu'ils trouvèrent toutes les sources également chaudes, il faut remarquer que leur thermomètre ne s'éleva qu'à 16 degrés un quart, tandis que j'avois trouvé 22 degrés dans l'une de ces sources. Ne peut-on pas supposer que cette différence provenoit du mélange des eaux, qui étoient confondues, de manière à refroidir l'une dans la proportion de 22 à 16, et à échauffer l'autre dans celle de 8 à 16. Beaucoup de fontaines offrent des variations plus difficiles à expliquer, que la différence de ces résultats. Malgré ces différences des observations et ces difficultés, qu'éclairciront d'autres voyageurs, il n'en est pas moins vrai que ces sources offrent le phénomène qui étonnoit du temps d'Homère, comme il étonne encore aujourd'hui l'ignorance des habitans.

Les sources du Scamandre conservèrent constamment leur nom, lors même que ce nom eut été, par une nouvelle habitude, plus encore que par une erreur populaire, transporté au Simoïs. Les fontaines, origines du véritable, du vieux Scamandre (*Palæ Scamandri*), ne furent jamais méconnues des habitans, mais seulement des commentateurs, dont aucun n'avoit eu l'avantage de parcourir les lieux qui les occupoient sans cesse. Aussi plusieurs de ces interprètes d'Homère, et Strabon qui copie Démétrius, prenant le Simoïs pour le Scamandre, se demandent pourquoi on appeloit sources du Scamandre, ces fontaines sortant à l'ouest d'Ilion, des flancs de la montagne, et si éloignées du mont Cotylus, où ils croyoient trouver la source unique du fleuve, dont le nom usurpé les trompoit. Eustathe se borne à rapporter les paroles de Strabon, et l'on voit qu'il n'avoit sur cette question aucune notion particulière (1).

Faute d'une solution plus satisfaisante, les commentateurs imaginent que ces sources peuvent être dérivées de leur Scamandre (c'est-à-dire du Simoïs), qui coule, disent-ils, au levant, à trois stades au-dessus de la ville, qu'une partie de ses eaux traverse la montagne par des canaux naturels et souterrains, pour ressortir du côté opposé, et que c'est en raison de cette origine et de la proximité du fleuve, dont on les suppose provenir, qu'on les a de tous temps nommées *Sources du Scamandre*, c'est-à-dire sources arrivant du Scamandre. En raison d'une explication si forcée, si déraisonnable, plusieurs Grammairiens ont noté le vers

Ἔνθα δὲ πηγαὶ δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου

(1) Strab. Lib. XIII, p. 602. Eustath. ad Iliad. Lib. XXII, v. 147

comme présentant une ellipse de la préposition ἐξ ou ἀπὸ; ils prétendoient qu'Homère avoit voulu exprimer seulement que ces eaux venoient originairement du Scamandre. Ils imaginoient, dans leur embarras, cette ellipse prétendue, pour essayer de donner un sens raisonnable à des vers, que l'erreur où ils étoient sur les véritables noms des fleuves, ne leur permettoit pas d'entendre (1). Ce n'est peut-être pas la seule occasion où l'on ait ainsi fait des règles à son propre usage, et forcé la grammaire elle-même de venir au secours de l'érudition dans la peine. Les savans ne ressemblent-ils pas alors un peu à ces despotes qui font bien vite une loi à l'appui de l'excès qu'ils ont intérêt de commettre, et qui ne manquent pas en même temps de professer, surtout de recommander le respect dû à la loi?

Le Scamandre n'éprouve jamais les brusques révolutions qui agitent le Simoïs; il n'est point comme celui-ci, le produit direct de la fonte des neiges, et de ces pluies abondantes, qui, roulant sur la pente rapide des montagnes, grossissent en un instant le Simoïs, pour laisser bientôt à sec un lit sablonneux et recouvert de nouveaux débris. Les sources du Scamandre sortent sans doute d'un réservoir intérieur, toujours assez rempli pour alimenter un même courant. Il fut un temps où ces nombreuses issues, ces infiltrations multipliées, n'existoient point encore; il est probable qu'elles furent produites par une secousse de la montagne, au moment d'un violent orage, puisqu'on regarda depuis ces fontaines comme un bienfait de Jupiter, qui, à la prière d'Hercule épuisé par la soif, les avoit fait jaillir d'un coup de sa foudre. C'est probablement à cette tradition qu'Homère fait allusion, lorsqu'il dit : « Le sinueux Sca- » mandre qu'engendra Jupiter (2) ».

Cette origine céleste lui avoit valu les honneurs d'un culte public, des prodiges ajoutèrent bientôt à sa renommée; ces eaux avoient, disoit-on, la propriété de rendre blondes les femmes qui s'y baignoient, et les brebis qui venoient s'y désaltérer. Cette fable me paroît née de la double signification du mot Ξανθὸς (Xanthos), lequel, dans l'ancien langage des Grecs, signifioit également *beau* et *rouge*. L'on n'ignore pas que ce double sens est admis dans beaucoup d'autres idiômes, en raison de la

(1) Schol. Venet. ad Lib. XXII, v. 147. Heyne, Var. Lect. et Observat. in Iliad. Lib. XXII, v. 148.

(2) Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς. Iliad. Lib. XXI, v. 2.

vive impression que produit la plus éclatante des couleurs, sur les yeux encore peu exercés des peuples nouveaux.

Les Grecs, si avides du merveilleux, supposoient aux fleuves des vertus analogues à leurs noms. « Dans la Béotie, dit Pline, le fleuve » Melas rend les brebis noires, et le Xanthe, près d'Ilion, les rend » rousses; c'est de là que lui vient son nom (1) ».

En voyant les femmes de cette contrée, on pourroit croire que les eaux du Xanthe produisent encore les mêmes merveilles : elles sont dans l'usage de se teindre les cheveux, les extrémités des doigts, et les talons, avec la couleur rouge que l'on tire de la plante nommée *Knah;* les enfans mêmes reçoivent de la tendresse maternelle ce bizarre agrément.

Les anciens ne s'accordent point sur les époques auxquelles le fleuve reçut les deux noms, qui le désignent également. Quelques scholiastes veulent qu'il se soit appelé dès l'origine Scamandre, et n'ait pris le nom de Xanthos, qu'après avoir rendu blondes les trois déesses, qui eurent soin de s'y baigner avant de comparoître devant Pâris. C'est faire remonter un peu haut cette étymologie; et l'on reconnoît bien là l'esprit de ces critiques, qui, partant sans doute du principe qu'un vrai grammairien doit trouver à chaque mot son origine, ne manquoient pas d'inventer une fable, à l'appui de l'idée qu'une simple expression leur faisoit naître. Pour nous, fidèles à Homère, nous ne balancerons pas à croire que Xanthos fut le premier nom du fleuve,

Ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον.

Iliad. Lib. XX, v. 74.

« que les Dieux nomment Xanthe et les hommes Scamandre ». Il fut, dit-on, appelé Scamandre, lorsque Scamander, fils de Corybas, s'y fut jeté dans un accès de délire (2).

Le fleuve célèbre dont nous venons de rechercher l'histoire, et de suivre le cours, s'est donc probablement appelé d'abord *Xanthos,* ensuite

(1) In Bœotiâ amnis Melas oves nigras facit..., rufasque juxtà Ilium Xanthus, unde et nomen amni.

Plin. Lib. II, cap. 103.

Aristote rapporte cette opinion, mais sans paroître y ajouter foi; Élien la cite avec cette crédulité dont il donne tant d'autres preuves, et qui dispense de le réfuter.

Aristot. Hist. Animal., Lib. III, cap. 12.
Ælian. de Nat. Anim., Lib. VIII, c. 21.

(2) Pseudo-Plutarch., de Fluviis. pag. 26, ap. Geogr. min. Græc. Tom. II.

Scamandros, puis enfin, dans sa partie supérieure, *Palaios-Scamandros*, le vieux Scamandre, lorsque le Simoïs eut usurpé son nom. (*l'Auteur.*)

La première (planche 22), de deux vues que l'on donne ici, offre l'aspect d'une des sources froides du Scamandre jaillissant à travers les rochers, et se rendant bientôt dans un canal d'environ trois pieds de largeur, formé par les sources chaudes. Au-delà de ce canal est le kiosque décrit par M. de Choiseul, qui appartient aujourd'hui à un particulier dont l'unique soin est de faire valoir les jardins des environs (1). On y arrive par un pont en clayonnage à peu de distance duquel un vieux saule renversé dans la vase, quoiqu'à demi pourri, a produit, par une singularité remarquable, une nouvelle tige florissante de végétation.

Le nombre des sources froides est considérable; on en compte environ 116 depuis la première qui, sortant de la maçonnerie que l'on rencontre en venant d'Erkessi-Keui à Bounar-Bachi, tombe subitement dans le bassin des sources froides. Plusieurs surgissent du fond de ce bassin et des bords du courant qu'il forme; d'autres, en plus petite quantité, jaillissent dans le canal qui vient des sources chaudes. Toutes paroissent prendre leur origine sous un petit escarpement de 2 pieds de hauteur, couvert de houx et de grandes épines grises, qui borde les principaux courans appelés par cette raison, *sources du Scamandre*.

Un peu vers l'ouest de la source représentée dans la planche 22, se trouvent deux autres bassins dont le plus grand renferme ce que l'on appelle les sources chaudes. Elles sont le principal sujet de la planche 23. Sur le devant on voit le grand bassin carré dont la figure est déterminée par des pilastres inégaux de granit, d'environ 7 pieds de longueur, qui, jetés parallèlement dans la source, en forment les parois latéraux. Ces pilastres sont éloignés entr'eux de 7 pieds 8 pouces. D'autres marbres, placés avec peu d'ordre, achèvent de fermer ce bassin. De ces sources, les unes jaillissent, comme celles des eaux froides, du fond du bassin; d'autres, sourdent au-dessus, et leur courant va rejoindre celui qui sort du grand bassin, en longeant l'un des pilastres. Le sable de ces sources, analysé

(1) Derrière la porte d'entrée de ce kiosque se trouve un fragment assez grand d'une longue inscription que M. Dubois a copiée; elle venoit d'être brisée, et plusieurs morceaux en avoient été détruits. Les caractères en sont petits, mais elle paroît offrir de l'intérêt; il y est question de courses de cavaliers qui avoient lieu aux petites Panathénées. Ce marbre a sans doute été apporté des ruines d'*Ilium Recens*.

par M. l'abbé Haüy, s'est trouvé être quartzeux, mêlé de grains de chaux carbonaté. Autour du bassin est un groupe de saules pleureurs qui en hiver arrête et condense la vapeur sortant de ces sources, et les fait paroître d'autant plus chaudes. Les habitans ont répété à M. Dubois, ce qu'ils disent à tous les voyageurs, que vers le mois de mars, elles deviennent brûlantes.

Un second bassin, situé à peu de distance, a la forme d'un fer à cheval; il peut avoir 7 pieds de longueur, et de sa face latérale s'échappe un courant qui ne tarde pas à grossir celui des sources chaudes. Dans le milieu du dessin on voit le nouveau Tchiftlik, ou kiosque du gouverneur des Dardanelles, bâti sur une hauteur, et à la gauche le village de Bounar-Bachi, devant lequel on distingue le cimetière établi sur le tombeau de l'amazone Myrine. Un chemin mal pavé conduit du bassin des sources chaudes au village. Les eaux de ces sources ne servent qu'à laver; les habitans prétendent qu'elles sont lourdes, et par cette raison ils ne boivent que de celles du Simoïs (*l'Éditeur*).

PLANCHE XXIV.

Vue de la Vallée du Simoïs.

A trois stades à l'orient d'Ilion, coule le Simoïs, rivière torrentueuse, qui, descendant des montagnes, inonde la plaine et la couvre des sables qu'il arrache au terrain supérieur. Cette rivière conserve encore le caractère qu'Homère lui a donné. « Ouvrez toutes vos sources, dit le Scamandre au » Simoïs, réunissez tous vos ruisseaux, toutes vos fontaines, entraînez les » arbres, les rochers; précipitez vos torrents, inondez la campagne; que » tout retentisse du bruit effroyable de vos eaux (1) ». Partout le terrain offre l'image de la destruction causée par le violent Simoïs. Des arbres déracinés, des rochers entraînés, embarrassent son cours, le partagent, et formant des îles, élargissent son lit rarement profond, parce que dans toute la plaine, il peut s'étendre et reculer ses rives sans obstacles. Dans la saison des chaleurs, au contraire, son courant est faible, et plusieurs parties de son lit restant à sec, il semble à regret payer son tribut à

(1) Iliad. Lib. XXI, v. 311.

l'Hellespont: telle est cette rivière, si peu semblable à elle-même, qui, après avoir usurpé le nom de Scamandre, ne put suffire à désaltérer l'armée de Xerxès (1). On l'a représentée à sa sortie des montagnes, à l'endroit où, après avoir cerné les précipices du Pergama, elle commence à répandre doucement ses eaux dans la plaine. Trop peu abondante pour couvrir le terrain qui l'environne, elle se divise en plusieurs bras, forme des marais, et circule paisiblement entre les masses de sable qu'elle a amoncelées et des tertres plus élevés, couverts d'arbres de toute espèce. Au-dessus sont les montagnes à pic qui descendent de l'Ida, et semblent fermer la vallée, mais qui laissent pourtant au Simoïs un passage étroit à travers lequel il s'échappe pour continuer son cours.

Dans le reste de la plaine qu'elle a exhaussée, cette rivière offre en général une largeur de plus de cent toises, à peine humectée dans l'été, mais qui dans l'hiver n'a plus de bornes, et son courant porte à la mer un torrent de limon que l'on distingue encore à plus d'une lieue de son embouchure. On ramasse sur ses bords des chalcédoines d'un bleu pâle; seroient-ce ces sortes de pierres que les anciens appeloient Κρύφιοι, *pierres occultes*, et qu'ils disoient ne paroître dans la contrée qu'aux temps de la célébration des mystères des dieux (2)? (*l'Éditeur.*)

PLANCHE XXV.

Vue du Gargare et de la source du Simoïs.

Que l'on remonte le Simoïs jusqu'à sa source, et que l'on consulte les récits d'Homère, on verra combien ce poëte est exact dans la peinture des pays qu'il a choisis pour la scène de son Iliade. Le Simoïs, bien différent du Scamandre, qui n'est alimenté que par les deux courants formés de ses sources, reçoit dans la partie supérieure de son cours, un nombre considérable de ruisseaux et de fontaines, qui viennent ajouter au volume de ses eaux. Pour arriver aux montagnes d'où il découle, il faut s'éloigner d'Ilion, et s'enfoncer dans la gorge qui borde le Pergama. Cette vallée étroite, garnie de chaque côté de roches escarpées qui s'élèvent à une très-grande hauteur, peut avoir deux lieues et demie

(1) Herodot. Lib. VII, cap. 42.

(2) Pseudo-Plutarch. de fluviis, pag. 27. Ibid.



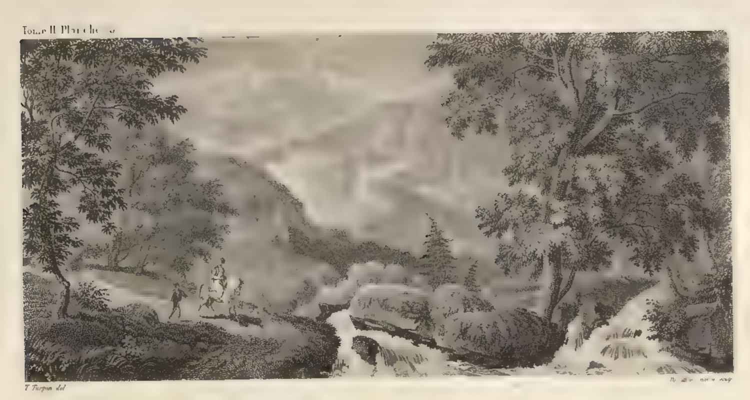
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Tome II Planche [illegible]



T. Turpin del.

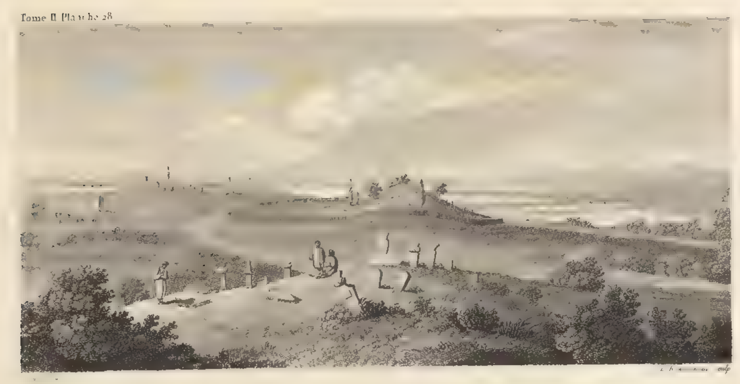
Vue du Gargare et de la Source du Simois

Tome II Planche 26



Vue du Tombeau d'Ajax

Tome II Planche 28



Vue du Tombeau d'Achille

de longueur, elle paroît serpenter avec le Simoïs qui semble l'avoir creusée, et qui, dans le temps de la fonte des neiges, la remplit toute entière. Aussi offre-t-elle partout l'empreinte des ravages causés par les débordemens de cette rivière impétueuse. Cependant, auprès de ces scènes de désolation, quelques plateaux plus élevés, voisins des habitations, et parsemés de vergers et de jardins, présentent l'image de l'abondance à côté de celle de la destruction.

A l'extrémité de ce défilé on arrive à Enaï, bourg agréablement situé à l'entrée d'une grande plaine qui s'étend l'espace de huit lieues vers l'est jusqu'aux montagnes, d'où se précipitent toutes les rivières de la Troade. Cette plaine très-peuplée, et assez bien cultivée, est arrosée dans toute sa longueur par le Simoïs, qui la fertilise, et avec la vie, lui donne la fraîcheur. On compte sept heures de marche d'Enaï au village d'Avdgilar situé sur les hauteurs à l'est de la plaine, et à peu de distance de la source du Simoïs. Avdgilar, dans la langue Turque, signifie *village des chasseurs*. C'est la dernière station d'où l'on part pour aller visiter la source du fleuve, et pour monter sur les sommets de l'Ida.

Cette montagne, que l'on commence alors à voir de plus près, offre l'aspect des plus hautes chaînes de l'Europe. Des pics aigus ou arrondis, souvent cachés par des nuages épais et toujours enveloppés de quelques vapeurs, paroissent couverts d'une neige éternelle; au-dessous règne une longue zône de forêts épaisses, et très-étendues; et vers sa base sont quelques terres labourées et des pâturages. C'est dans la partie des forêts que se trouve la source du Simoïs.

Après avoir monté difficilement pendant quelques heures à travers les bois, on arrive sur un plateau formé par la nature, d'où l'on jouit tout-à-coup d'une vue ravissante. Dans le lointain, on aperçoit le Gargare, la plus haute cime de l'Ida, se dégageant des nuages qui l'entourent, et devant soi, un nombre considérable de cascades tombant toutes à la fois de hauteurs très-élevées, et formant une vapeur épaisse qui permet à peine de les distinguer; l'onde écumante se précipite de rochers en rochers avec un bruit épouvantable, et bientôt elle se perd dans des abîmes où l'œil ne peut plus la suivre. De grands arbres, debout au milieu de la confusion, semblent conjurer l'orage, et fiers de leur antique vigueur, ils ne redoutent qu'une secousse subite pour disparoître, entraînés par le torrent. Sur le sommet des roches, des pins plus

audacieux dominent l'horizon, et défient les froids les plus rigoureux. On appelle cet endroit la chute de Mégara (1). Telle paroît la source du Simoïs, qui semble se multiplier par ses nombreuses cascades; mais pour peu qu'on gravisse de nouveau les hauteurs, on trouve bientôt une source unique. Elle sort d'une caverne, se répand à peu de distance dans une espèce de bassin dont le trop plein forme les chutes imposantes qui sont au-dessous (2).

« Le Scamandre (selon Démétrius de Scepsis) prend son origine loin » de Troie, dans le mont Cotylus, qui est une des sommités de l'Ida, » située à cent vingt stades au-dessus de la ville de Scepsis. Il n'a qu'une » source et coule vers l'occident. Du même pic sortent égalcment le » Granique et l'Esèpe, qui vont se jeter au nord dans la Propontide, » et les sources de ces trois rivières sont comprises dans un espace de » vingt stades (3). »

Cette description ne peut convenir à la source du Xanthe ou Scamandre d'Homère, que nous avons vu prendre son origine près de Bounar-Bachi; elle ne peut appartenir qu'au Mendéré-Sou ou Simoïs d'Homère, et par conséquent il faut que, postérieurement à la guerre de Troie, les noms de ces rivières aient été confondus. En effet, les nouveaux colons qui sont venus habiter cette contrée, abandonnée pendant quelque temps, ont donné le nom de Scamandre au Simoïs d'Homère, et le premier, déchu du haut rang où l'avoit placé ce poète, ou peut-être même déjà détourné dans son cours, est entièrement tombé dans l'oubli. Les habitans actuels assurent qu'à une très-petite distance de la source du Mendéré-Sou, on trouve deux autres ruisseaux qui, coulant vers le nord, donnent naissance à deux grandes rivières dont les eaux vont se perdre dans la mer de Marmara. Il est vrai que Démétrius de Scepsis ajoute que « de son » temps, l'on ne trouvoit plus d'eaux chaudes dans toute la plaine de » Troie, et qu'au lieu de deux sources, le Scamandre n'en avoit qu'une, » qui étoit située dans la montagne même, et non pas à l'endroit où la » place Homère (4) ». Il a sans doute voulu dire qu'il n'y avoit pas

(1) Hobhouse, a journey through Albania and others provinces of Turkey in Europe and Asia, etc. London, 1813, in-4°, p. 771.

(2) Clarke, Travels in various countries of Europe, Asia and Africa. London, 1812, in-4°. T. II, p. 145.

(3) Demetr. ap. Strab. Lib. XIII, p. 602.

Les Scholiastes d'Homère ajoutent, que la source du Scamandre est éloignée de 300 stades de la ville d'Ilion vers l'orient, ce qui ne peut convenir qu'au Mendéré-Sou. (Eustath. ad Iliad. Lib. XXII, v. 147. Heyne, var. lect. et observ. in Iliad. Lib. XXII, v. 148. Coray, note sur la Trad. franc. de Strab. Tom. IV, 2e. partie, pag. 189.)

(4) Demetr. Ibid.

de source chaude à l'endroit où il plaçoit lui-même l'ancienne Ilion, peu loin du lieu qu'occupoit cette ville lors de la guerre de Troie; mais il ne prétendoit pas avancer qu'il n'y en avoit point dans la montagne même, car le docteur Clarke, dans son voyage (1), rapporte qu'après avoir visité l'origine du Mendéré-Sou, il descendit 150 yards (70 toises) au-dessous, et qu'il trouva près du bord de la rivière, une source chaude, exactement de la même température que celles de Bounar-Bachi. Il ne paroît pas que Démétrius de Scepsis ait voulu parler de cette source, qui, d'ailleurs, pouvoit bien ne pas encore exister de son temps. La description que ce commentateur donne de l'origine du Scamandre, ne peut donc convenir qu'à celle du Mendéré-Sou, qui est le Simoïs d'Homère, et par cette reconnoissance, devenue bien certaine, on est prévenu des changemens qui avoient eu lieu dans la dénomination des rivières de cette contrée, avant que cet écrivain s'en fût occupé.

Au-dessus de ces sources, comme on le voit dans la gravure, se développent les différentes sommités de l'Ida. Le docteur Clarke, qui a gravi le Gargare avec autant de courage que de persévérance, sans craindre les dangers auxquels il étoit sans cesse exposé, en compte quatre (2); en effet, Démétrius de Scepsis dit encore au sujet de l'Ida, que cette montagne a quatre sommets situés du côté de l'Antandrie, auxquels on donne le nom d'Olympe; et un passage de Sophocle, cité par Strabon, prouve que ce nom étoit collectif pour les quatre sommités (3). Ce nom d'Olympe annonce assez que les anciens faisoient de l'Ida le séjour des Dieux. La première de ces sommités étoit le Cotylus, dont il vient d'être question; la seconde s'appeloit Pytna (4); la troisième prenoit le nom d'Alexandria, de Pâris qui y avoit jugé les déesses (5), et la quatrième et la plus haute étoit appelée Gargare (Γάργαρον) (6).

(1) Travels in various countries. etc. T. II, pag. 146.
(2) Clarke, Travels, Ibid pag. 135.
(3) Demetr. et Sophocl. ap. Strab. Lib. X, pag. 470.
(4) Strab. Lib. X, pag. 472.
(5) Strab. Lib. XIII, pag. 606.
(6) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 48. Lib. XIV, v. 292 et 352. Lib. XV, v. 152. Strab. Ibid. pag. 583. Pseudo-Plutarchus, de Fluviis, pag. 26, ap. Geogr. Min. Græc. Tom. II. Lucian. Dial. Deor. 4. Tom. I, pag. 209.

Il y avoit encore d'autres sommités à l'Ida, mais elles étoient plus éloignées du centre de la montagne. Strabon fait mention (Lib. XIII, pag. 612) de celle de Cillæum, entre Gargara et Antandros; Lycophron (Cassandra, v. 24) parle de celle de Phalacra, et Tzetzès (ad Lycophr. Ibid.) donne aux quatre sommités principales, les noms de Φαλάκρα, Λεκτὸν, Γάργαρον et Πέργαμον. En cela ce dernier est suivi par l'auteur des Scholies d'Homère, attribuées à Didyme, qui n'en compte à la vérité que trois (ad Iliad. Lib. IV, v. 48. Lib. XIV, v. 284), Λεκτὸν, Γάργαρον et Φαλάκρη. Mais ils se trompent tous deux, le Λεκτὸν n'est point une sommité de l'Ida; mais un cap qui s'avance dans la mer, et Πέργαμον est la citadelle de Troie, dont la hauteur n'est point à comparer aux sommets de l'Ida. Celui de Φαλάκρα étoit sans doute vers le bord de la mer car, selon le même Tzetzès, il avoit reçu ce nom parce qu'il avoit été dépouillé de ses arbres, lorsque Pâris les coupa pour construire une flotte qui le conduisit dans la Grèce.

Tous ces pics constituent le noyau de l'Ida, qui étend au loin un grand nombre de rameaux, ce qui l'a fait comparer par les anciens à un scolopendre ou insecte à mille pieds (1). C'est peut-être encore pour la même raison que les Turcs l'appellent Kaz-daghi, *montagne de l'Oie*, à cause de sa ressemblance avec une patte d'oie qui s'étendroit de différens côtés. Les sommets de l'Ida et particulièrement le Gargare étoient consacrés à Jupiter, et ses bases étoient dédiées à la mère des Dieux (2). Les rameaux de cette montagne laissent entr'eux autant de vallées arrosées par un nombre infini de rivières dont les sources sont dans la montagne même. Homère connoissoit bien sa nature, aussi l'appelle-t-il en plusieurs endroits πολυπίδαξ, *abondante en sources* (3).

Ἴδην δ' ἵκανεν, πολυπίδακα, μητέρα θερῶν.

Iliad. Lib. VIII, v. 47.

Il en est peu qui fournissent autant d'eau; toutes les rivières de la Troade y prennent naissance (4), et la plupart des sommets portent des dénominations qui sont relatives aux réservoirs qu'elle contient. Κότυλος signifie *un vase à boire*, *une tasse;* Πύτνα n'est qu'une abréviation du mot πυτίνη, *vase couvert d'osier*, *corbeille;* et le nom du Gargare lui-même, Γάργαρον, vient du verbe γαργαρίζειν (5), qui signifie, *sourdre avec bruit*, *déborder*, *découler avec fracas;* nous en avons fait en français, le mot *gargariser*.

Ce pic n'est cependant pas très-élevé; M. de Choiseul en a fait déterminer géométriquement la hauteur, qui ne s'est trouvée que de 775 toises au-dessus du niveau de la mer; mais ses contreforts soutiennent leur élévation pendant un assez long espace, et la situation générale de la montagne, dans une presqu'île entourée de la mer, la fait participer de la nature de ces hautes chaînes qui apportent tant de variations dans les climats. Placée, pour ainsi dire, de manière à couvrir et à protéger les belles contrées de l'Asie-Mineure, contre ces nuages qui, partis des

(1) Strab. Lib. XIII, pag. 583.

(2) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 48. Lib. XXII, v. 171. Strab. Lib. X, pag. 473. Pseudo-Plutarch. Ibid. Lucian. Ibid.

(3) Homer. Ibid. Lib. VIII, v. 47. Lib. XIV, v. 283, 307. Lib. XV, v. 151. Lib. XX, v. 59, 218. Lib XXIII, v. 117.

(4) Homer. Ibid. Lib. XII, v. 19. Strab. Lib. XIII, pag. 583.

(5) Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. VIII, v. 48.

régions du Nord, se sont grossis des vapeurs de la Mer-Noire et de la Propontide, elle les arrête, les force de descendre, et en soutire ces nombreux ruisseaux qui découlent sur ses flancs et vont porter la fécondité dans les contrées voisines. Les sommets de l'Ida sont donc fréquemment enveloppés de nuées épaisses, et, par cette raison, l'atmosphère rafraîchie et souvent glacée ne permet pas à la végétation de s'y montrer. On y trouve des espaces considérables, couverts d'une neige durcie, que les animaux sauvages osent à peine franchir, et qui pourtant deviennent accessibles aux hommes en certains temps de l'année. Là, la nature languissante et sans vie est le plus souvent dans une inertie complète; cependant le Dr. Clarke, en gravissant le Gargare, a remarqué des traces de pas de tigres et de léopards (1). Les forêts qui sont au-dessous servent de retraite aux chacals et aux sangliers.

Un phénomène qui a lieu sur le mont Ida, a dû, pendant des siècles, effrayer les habitans de la contrée, et leur inspirer un respect religieux pour ses sommités. « Dans les belles nuits d'automne (disent les auteurs » anciens), du haut de l'Ida, on voit le soleil éclairer l'atmosphère long- » temps avant le crépuscule du matin. Il ne paroît pas comme dans le » jour, mais il jette, les uns sur les autres, des rayons séparés qui » semblent produits par des feux allumés sur la terre. Peu après, ces » feux se rassemblent en une seule masse, les ombres de la nuit se » dissipent et le soleil reprend sa forme naturelle (2) ». Mairan ne fait pas difficulté de reconnoître dans cette description celle de l'aurore boréale; son sentiment a été combattu par Euler; le Dr. Francklin a depuis proposé une nouvelle explication et ne manque pas d'attribuer ces éclats de lumière à l'électricité. Le savant et modeste M. l'abbé Haüy se borne à rapporter les différentes opinions, sans hasarder la sienne (3); le problême n'est donc point encore résolu? Il ne nous appartient point de chercher à l'expliquer; nous dirons seulement qu'on peut être fondé à croire que ces effets extraordinaires, frappant l'imagination étonnée des habitans qui ne cherchoient point à se rendre compte des sensations qu'ils éprouvoient, ont dû leur imprimer des idées de terreur et de respect qui leur ont fait penser que les Dieux descendoient dans tout leur

(1) Clarke, Travels, etc. Tom. II, pag. 134.
(2) Lucret. Lib. V, v. 662. Diod. Sic. Lib. XVII, § 7. Pomp. Mel. Lib. I, cap. 18.
(3) Traité Élémentaire de Physique. Tom. II, p. 159.

éclat sur la terre, pour visiter les humains. De là, sans doute, le nom d'*Olympe* qu'ils donnoient aux sommets de l'Ida; ces sommets étoient consacrés au maître des Dieux que l'on croyoit venir s'y reposer souvent; on lui avoit dédié sur le Gargare une enceinte renfermant plusieurs autels, sous les titres de *Jupiter dieu Pénate, Jupiter pluvieux, Jupiter tonnant et Jupiter étincelant* (1).

Homère s'est emparé de ces opinions religieuses, il a su les faire entrer artistement dans son poème et les lier au sujet, d'une manière digne de son grand génie. Jupiter, après avoir défendu aux Dieux du ciel de combattre pour les Grecs et pour les Troyens, sans sa permission, descend avec majesté sur le Gargare, dans un char tout brillant d'or et de lumière, afin de contempler de plus près les exploits des deux armées. Arrivé dans l'enceinte qui lui est consacrée, il détèle ses chevaux et les environne d'un nuage épais. Bientôt le ciel s'obscurcit, et laisse à peine pénétrer les rayons du soleil. Cet astre étoit à moitié de son cours, lorsque le maître des Dieux et des hommes, prenant en main ses balances d'or, pèse les destinées des Grecs et des Troyens; les derniers doivent être vainqueurs, mais pour un temps seulement. Jupiter annonce sa volonté par un coup de tonnerre, la foudre éclate, elle redouble, trois coups se font entendre de nouveau, et les Grecs effrayés rentrent dans leur camp. Les Dieux dans l'étonnement, n'osent enfreindre les ordres du souverain de l'Olympe; mais Junon, usant de tous ses artifices, va trouver son redoutable époux sur le Gargare. Le sommeil la suit. Elle descend doucement au cap Lectum, et, enveloppée d'un nuage, elle monte légèrement la chaîne de l'Ida. La cime des arbres est à peine effleurée sous les pas de la déesse; elle arrive sur le sommet dépouillé de l'Ida, près de Jupiter, auquel elle expose le sujet de son voyage. Ce dieu, épris des charmes de son épouse, la retient auprès de lui, et bientôt un nuage doré vient voiler leurs amours (2).

On ne peut représenter avec plus de vérité les apparences des montagnes de la Troade. Ce char tout resplendissant d'or et de lumière dans lequel Jupiter descend sur le Gargare, ce nuage doré dont il s'enveloppe,

(1) Homer. Iliad. L. VIII, v. 48. Æsch. ap. Strab. L. XII, p. 580. Plato de Rep. L. III, p. 391. Pseudo-Plutarch. de fluv., p. 26. Lucian. Dialog. Deor. 4, T. I, p. 209.

(2) Homer. Iliad. Lib. VIII et XIV.

sont des images frappantes des feux qui brillent sur le mont Ida. Le Gargare est encore aujourd'hui nu et dépouillé comme il l'étoit au temps d'Homère, et la marche de Junon, depuis le cap Lectum jusqu'à la sommité de la montagne, indique que cette chaîne descend graduellement vers la mer. En effet, le docteur Clarke dit que du Gargare il eut une des vues les plus étendues que l'œil puisse embrasser. Il découvroit au midi et à l'orient une grande partie de la Mysie, de la Lydie et le mont Olympe de la Bithynie. Ses regards se promenoient sur la Propontide, où il cherchoit à découvrir la ville de Constantinople; il voyoit la Thrace entière, la Chersonnèse de Thrace et les côtes septentrionales de la mer Égée; il distinguoit le Mont-Athos, les îles de Lemnos, Imbros, Samothrace, Ténédos, Lesbos, et même au-delà il croyoit apercevoir les montagnes de l'Eubée; la chaîne de l'Ida qui descend vers le Lectum, lui paroissoit diminuer de hauteur et s'incliner par gradation, et il avoit au-dessous de lui la Troade, qui, semblable à un marais, lui permettoit néanmoins de distinguer le filet argenté du Scamandre (1).

L'exactitude du tableau que nous a laissé Homère des montagnes de la Troade est donc encore une preuve de plus de la connoissance qu'il avoit du terrain. Elle peut bien ne pas donner plus de certitude aux détails de la guerre de Troie, mais du moins elle prouve que le poète a su habilement y adapter ses récits.

Dans le moyen âge, le mont Ida fut appelé Ivips, ἴβιψ, et l'on ne peut douter que ce ne soit à lui que ce nom doive être appliqué, car Anne Comnène, de qui nous tirons ce fait, ajoute que de cette montagne coulent le Scamandre et deux autres rivières qu'elle appèle *Angilocomite* et *Ebile* (2). Ces deux rivières sont sans doute celles que l'on appeloit plus anciennement Granique et Esèpe. A cette époque on avoit déjà oublié la plupart des anciens noms, et il restoit bien peu de souvenir de la guerre de Troie. Mais il est temps de quitter le mont Ida pour retourner dans la plaine sur le bord de la mer.

En descendant la montagne, à peu de distance de la source du Simoïs ou Scamandre vers l'ouest, on trouve une hauteur assez considérable qui se termine brusquement dans la plaine d'Enaï, plus connue sous le

(1) Clarke, Travels, etc. Tom. II, pag. 136 et 138.
(2) Anna Comnena, Alexiad. Lib. XIV, pag. 439. Villoison, dans le Voyage de la Troade. Tom. II, page 106.

nom de Beïramitch, et qui paroît former le pied de l'Ida, dans cette partie. Les Turcs, soit à cause de sa forme conique, soit parce qu'elle contient quelques restes d'une ancienne mine de fer et de plomb, la nomment *Kourchounlu-tépé*, c'est-à-dire, *colline renfermant du plomb*. A sa base coule une rivière qui va se rendre dans le Simoïs, et qui, prenant le nom de la montagne d'où elle se précipite, est appelée *Kaz-daghi-tchaï*. On voit sur le Kourchounlu-tépé une quantité considérable de ruines que les habitans des environs fouillent chaque jour, et d'où ils enlèvent continuellement des pierres pour construire les édifices de la plaine. Le Dr. Clarke en a rapporté quelques antiquités qui sont actuellement dans le vestibule de la bibliothèque du collége de Cambridge (1). Au milieu de plusieurs restes de temples d'ordres dorique et corinthien, s'élèvent des bains qui paroissent avoir été bâtis du temps des Romains, des édifices en briques peut-être du même temps, et sur la sommité des constructions plus anciennes et dans le genre de celles de Tirynthe dans le Péloponnèse.

Des voyageurs ont pensé que cet emplacement étoit celui des autels de Jupiter sur le mont Ida (2); mais nous avons vu que ces autels étoient sur le sommet du Gargare, par conséquent, ces ruines ne peuvent leur appartenir; elles sont d'ailleurs trop considérables pour n'être que les restes d'autels consacrés à une divinité, elles semblent au contraire avoir fait partie d'une ancienne ville. En effet, il y avoit dans ces montagnes une ville assez forte par sa situation, appelée *Cébrène*, dont le territoire s'étendoit en partie dans la plaine, et qui prenoit son nom d'une rivière appelée *Cebrenus*, coulant auprès. Le district qui en dépendoit étoit nommé *Cébrénie*, il confinoit avec celui de *Scepsis*, autre ville située sur l'Esèpe, dont il n'étoit séparé que par le Scamandre ou Simoïs d'Homère. Enfin près de Cébrène on trouvoit des mines de fer assez abondantes qui donnoient peut-être aussi du plomb (3). Toutes ces circonstances conviennent parfaitement aux ruines de Kourchounlu-tépé.

La Cébrénie se rattache encore aux poëmes d'Homère. On prétendoit

(1) Clarke, Travels, etc. Tom. II, pag. 127. Greek marbles of the University of Cambridge, by Clarke, N° 16, pag. 38; N° 26, pag. 48.

(2) Clarke, Travels, etc. Ibid. pag. 130 et 169. Greek marbles. Ibid, pag. 48.

(3) Pseudo-Herodot. vitâ Homeri, cap. 20. Xenoph. Hellen. Lib. III, cap. 1, § 14 et 15. Demosth. adv. Aristocr. pag. 750. Harpocr. verbo Κέβρηνα. Scylax, p. 36, ap. Geogr. min. Græc. Tom. I. Strab. Lib. XIII, pag. 596, 597, 604 et 606. Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. verbo Κεβρηνία (vide Pined. Berkel. et Holsten. Notas). Suid. verbo Κέβρηνα.

que Cébrionès, fils naturel de Priam, qui fut tué devant Troie, par Patrocle, lui avoit donné son nom (1); mais Mr. Coray, l'un des savans traducteurs et éditeurs de Strabon, a démontré que cette étymologie ne pouvoit avoir lieu et que le nom de la Cébrénie devoit être plus ancien que le fils de Priam (2). Il lui viendroit plutôt du fleuve Cébren, considéré par la plupart des auteurs comme le père d'OEnone, que Pâris avoit épousée avant d'enlever Hélène (3). Cette femme, plus fidèle aux nœuds de l'hymen que son perfide époux, se tua sur son corps tout sanglant, lorsqu'il périt d'une blessure reçue devant Troie. On leur éleva à tous deux un tombeau commun, Τάφος, que l'on montroit encore dans la Cébrénie au temps de Démétrius de Scepsis, c'est-à-dire peu après le règne d'Alexandre le Grand (4).

La plaine qui formoit en partie le territoire de Cébréné, étoit connue autrefois sous le nom de *Samonium* et appartenoit presque toute entière aux Néandriens (5). Aujourd'hui elle reçoit celui d'Enaï du bourg dont nous avons parlé, mais on l'appelle plus particulièrement plaine de Beïramitch, du nom d'un lieu plus considérable que l'on peut regarder comme la capitale actuelle de toute la Troade. Située sur des côteaux, dans le midi de la plaine, cette ville est très-peuplée et assez riche; les maisons y sont mieux bâties et plus régulièrement disposées qu'à Constantinople. Le pacha des Dardanelles, gouverneur de toute la contrée, y réside souvent. Il y a fait bâtir des mosquées, des bains publics et d'autres édifices, aux dépens des ruines qui se trouvent sur le Kourchounlu-tépé, et dans beaucoup d'autres endroits de la plaine. Celle-ci est assez bien cultivée, et garnie d'un grand nombre de villages; mais dans l'hiver elle est inondée par les eaux du Scamandre qui la traversent et ne lui donnent plus que l'aspect d'un marais.

Grossi du fleuve *Cébren*, qui tombe sur sa gauche, le Scamandre reçoit du même côté un très-grand nombre de ruisseaux. Sur la droite il est joint par le fleuve *Andrius*, qui descend à travers une vallée profonde, et vient de la *Caresena*, contrée arrosée par le fleuve *Caresus*,

(1) Demetr. ap. Strab. Lib. XIII, pag. 597. Steph. verbo Κεβρηνία.

(2) Coray, notes sur la Trad. Franc. de Strab. Tom. IV, 2e partie, pag. 173.

(3) Apollod. Bibl. Lib. III, cap. 12, § 6. De Meziriac. Commentaires sur les Epîtres d'Ovide, Tom. I, pag. 403 et suivantes.

(4) Demetr. Ibid. pag. 596.

(5) Strab. Lib. X, pag. 472.

dont les eaux se jettent dans l'Esèpe (1). Ce vallon qu'arrose l'Andrius s'appelle aujourd'hui Lidjek-deressi; il donne passage à une route qui conduit aux Dardanelles.

Dans la partie occidentale de la plaine est le bourg d'Enaï qu'il faut traverser pour y pénétrer ou en sortir. Ce bourg, riche et bien peuplé, renferme beaucoup d'antiquités. Un pont de bois sur une petite rivière qui en baigne les maisons, est soutenu par des colonnes de granit; les murailles du Khan ou Kiarvanseraï sont couvertes de fragments d'inscriptions grecques; les fontaines et les maisons des particuliers offrent partout des restes de bas-reliefs ou d'architecture antique; et, en fouillant la terre, on trouve souvent des médailles d'or et d'argent. Ainsi tout s'accorde à prouver qu'il y avoit autrefois là une ville. A l'entrée de ce bourg, du côté de la plaine de Troie, est un grand tumulus ou tertre que les habitans appellent Enaï-tépé, *le tertre d'Enaï,* et d'autres Sovran-tépé, *le tertre du souverain.*

Ces dernières dénominations, ainsi que celle de la bourgade même, ont fait croire que ce lieu étoit celui qu'on appeloit anciennement *Enea-come* (Ἐνέα κώμη); ou *Nea-come* (Νέα κώμη); ou *Ænea* (Αἰνεία); ou *Nea* et *Nee oppidum,* selon Strabon, Pline et Étienne de Byzance (2); et que le tumulus, ou tertre, présentoit le tombeau d'Énée, qui, suivant Homère, a régné dans la Troade après la ruine de Troie (3); mais l'analogie des noms actuels a étrangement trompé. Le bourg d'Ænea ou de Nea n'est point placé, par Strabon, près du Scamandre, mais sur les bords de l'Esèpe (4), rivière fort différente qui se décharge dans la Propontide à peu de distance de Cyzique. Le bourg d'Enaï ne peut donc représenter celui d'Ænea ou Nea, et nous savons d'ailleurs qu'Énée ne fut point enterré dans l'endroit où il avoit régné, car, outre l'opinion qui le fait voyager en Italie, plusieurs auteurs placent son tombeau dans la ville de Berecynthia, en Phrygie, près du fleuve Nolon ou Molon (5); il faut dire, à la vérité, qu'il y avoit plus d'un motif capable de faire tomber dans l'erreur. Un village qui n'est pas éloigné d'Enaï, porte le nom de Eski-Skuptchu, nom composé de deux mots, dont le premier est turc, et signifie *vieux,* et le

(1) Strab. Lib. XIII, pag. 602 et 603.

(2) Strab. Lib. XII, pag. 552, Lib. XIII, pag. 603. Plin. Lib. II, cap. 96; Lib. V, cap. 30. Steph. verbo Νέαι.

(3) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 307.

(4) Strab. Ibid.

(5) Festus, de verb. signif. verbo Rom. Pompon. Sabin. Ad VI Æneidos, secund. Ortelium verbo Molon.

second paroît venir du grec. On a cru voir dans ces mots la traduction de ceux de *Palæ-Scepsis*, nom d'une ville que Strabon dit avoir existé dans le voisinage du bourg d'Ænea ou de Nea; et de plus, des mines d'argent qui sont auprès d'Eski-Skuptchu, ont paru représenter celles dont le même auteur parle à l'occasion du bourg de Nea; mais Strabon place toujours ces lieux sur les bords de l'Esèpe (1), et par conséquent ils n'ont rien de commun avec les environs d'Enaï, qui sont voisins du Scamandre, ou du Simoïs d'Homère (2).

Le bourg d'Enaï ne peut donc être l'ancien bourg d'Ænea ou de Nea; mais il représentera l'ancienne *ville des Néandriens* que le même Strabon place dans ce canton, et qu'il dit être éloignée de celle d'*Ilium-Recens* de cent trente stades (3). Cette mesure est précisément celle qui sépare le bourg d'Enaï du vieux Kalafatli où nous verrons que se trouvent les ruines d'*Ilium-Recens* (4).

La ville des Néandriens portoit le nom de *Neandria* ou *Leandria*; on l'appeloit aussi *Leandros*, *Neandros* et *Neandrion* (5). Elle possédoit un territoire très-étendu, quoique situé dans l'intérieur du pays; il confinoit avec ceux d'Assos, d'Hamaxitos, d'Ilium, de Cébrène, et la plaine de Samonium en dépendoit presqu'entièrement (6). Si l'on en croit Cedrenus, cette ville étoit très-ancienne, car elle auroit été pillée et détruite par Diomède, dans le temps de la guerre de Troie (7); mais aucun autre auteur ne faisant mention de ce fait, il est difficile de croire, sur la foi d'un historien aussi récent, que les Grecs aient pénétré jusque-là dans les terres. Néanmoins *Neandria* paroît avoir été une ville assez importante jusqu'à la fondation de celle d'*Alexandria-Troas*, dans laquelle Antigone, un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, força les habitans de cette ville et ceux de Cébrène de venir s'établir (8). Elle a fait frapper des médailles qui annoncent la fertilité de son territoire. Nous

(1) Strab, Ibid.

(2) Cependant il seroit encore possible que ce lieu d'*Eski-skuptchu*, eût autrefois porté le nom de *Palæ-Scepsis*, car Strabon remarque que ce nom qui appartenoit à la plus ancienne ville de Scepsis, située près de l'Esèpe, avoit été donné depuis, à plusieurs autres lieux de la Troade (Lib. XIII, pag. 603.). Cest ainsi que des dénominations répétées ont jeté beaucoup d'embarras dans la géographie de cette contrée.

(3) Strab. Lib. XIII, pag. 606.

(4) Cette mesure est en stades Pythiques ou de dix au mille Romain, c'est-à-dire d'environ 76 toises chacun, ce qui fait un total de 9880 toises, et c'est précisément la distance que l'on trouve sur la carte, entre le vieux Kalafatli et Enaï.

(5) Scylax, pag. 36, ap. Geogr. Min. Græc. Tom. I. Strab. Lib XIII, pag. 604. Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. et Suid. verbo Νεάνδρεια. Cedren. Compend. pag. 126.

(6) Strab. Lib. X, pag. 472; Lib. XIII, pag. 606.

(7) Cedren. Ibid.

(8) Strab. Lib. X, pag. 472, et lib. XIII, pag. 604. Plin. Lib. V, cap. 30.

en avons fait graver une très-rare qui représente d'un côté une tête d'Apollon, et de l'autre un grain d'orge avec une grappe de raisin. Cette médaille est tirée du cabinet de M. Allier de Hauteroche, qui a bien voulu nous la communiquer pour cet ouvrage (1).

Après que les Néandriens eurent été forcés d'aller habiter la ville d'Alexandria-Troas, celle qu'ils quittoient ne devint plus qu'un petit lieu, et même Pline dit que Néandros avoit disparu (*intercidit*) (2); cependant, d'après l'importance de sa position à l'entrée d'un défilé qu'il étoit du plus grand intérêt de garder, je pense qu'elle fut remplacée de bonne heure par une autre ville que le même Pline appelle *Scamandria : est nunc Scamandria civitas parva,* dit-il (3). Cette ville devoit être située près du Scamandre, comme l'indique son nom; et Pline, parlant immédiatement après de celle d'Ilium, on a lieu de croire que les positions de ces deux villes étoient assez rapprochées. Je pense donc qu'aucun emplacement connu jusqu'à présent, ne convient mieux à la ville de Scamandria que celui du bourg d'Enaï. D'ailleurs cette ville qui fut ensuite appelée Scamandros (4) comprenoit dans son territoire, un lieu nommé Cenchrées, dont les ruines se trouvent très-près d'Enaï, comme on va le voir bientôt. Scamandria obtint une assez grande célébrité sous le Bas-Empire. Cette ville avoit un sol fertile, et l'on peut présumer que c'est en remontant vers le temps où Pline en fait mention, que ses habitans firent avec ceux d'Ilium un traité au sujet de la vente de leurs blés. C'est l'objet d'une inscription trouvée par M. Dubois en 1815, sur l'emplacement d'Ilium-Recens, inscription qu'il a acquise et rapportée pour faire partie de la collection des marbres de M. de Choiseul Gouffier (5), d'où elle a passé au musée royal. Nous la donnerons dans le chapitre suivant. Ce marbre portant une inscription de chaque côté est malheureusement très-fracturé, et ne présente qu'une très-petite partie de ces deux inscriptions.

En remontant la rivière d'Enaï, que M. Wood a prise mal à propos

(1) Elle se trouve dans la planche des médailles des villes de l'Hellespont qui paroîtra dans le chapitre suivant; elle est aussi décrite dans l'ouvrage intitulé *Description des médailles antiques,* par Mionnet. T. II, pag. 667.

(2) Plin. Lib. V, cap. 30.

(3) Plin. ibid.

(4) Hieroclis Synecdem. ad calcem veterum itinerariorum Wesselingii, pag. 662. Villoison, dans le voyage de la Troade, Tom. II, pag. 117.

(5) Catalogue des Antiquités de la collection Choiseul-Gouffier, N. 187, pag. 73.

pour le Scamandre (1) on ne tarde pas à rencontrer le village de Eski-Skuptchu dont il vient d'être question, et à côté les mines d'argent. Elles ont été très-bien décrites par le voyageur Pockocke dont je ne ferai que traduire ici le texte : « On y trouve (dit-il) de l'argent, du plomb, » du cuivre, du fer et de l'alun; cependant on en tire peu de profit, » parce qu'elles ne sont point abondantes. Chacun a la liberté d'y » travailler en payant un cinquième du produit à l'Aga du lieu. Ceux » qui les exploitent, sont des gens qui ont été obligés de s'expatrier. » Ces mines sont creusées en forme de terriers, et il ne faut ni cordes » ni échelles pour y descendre. On trouve l'alun dans des fosses en » même temps que la craie; on le calcine d'abord, puis on le fait » bouillir dans l'eau comme le salpêtre; et, après avoir fait évaporer » l'eau, on trouve au fond du vase l'alun sous une forme solide (2) ».

Ces mines sont peu éloignées d'un château abandonné, situé sur une très-haute montagne de forme conique, et qui paroît avoir été élevé pour les protéger. On y arrive par un chemin taillé en zig-zag, donnant accès dans une enceinte médiocre, flanquée de tours rondes qui semblent avoir été bâties à la hâte : la partie du couchant est plus basse que celle de l'orient et mieux fortifiée. On appelle ce château Kiz-Kalessi, *château de la fille* (3); mais on ne sait d'où lui vient ce nom. Le peu de soin avec lequel il a été construit, ne donne pas lieu de croire qu'il soit d'une très-haute antiquité; c'est pourquoi je pense que c'est celui d'Astyzium bâti à peu de distance du Scamandre, dont Pachymère fait mention, et dans lequel l'empereur Théodore-Lascaris renfermoit ses trésors. Cet historien observe que les richesses que ce prince avoit amassées, n'étoient point le fruit d'exactions, mais le résultat d'une sage économie (4); ses vertus et l'estime de ses sujets, peuvent très-bien accréditer cette opinion; néanmoins l'économie n'étoit pas difficile, si toutefois elle étoit le produit de l'exploitation des mines voisines.

Plus haut, près de la même rivière, sur la pente d'une chaîne de montagnes élevées et rocailleuses, appelée Kirli-Dagh, sont d'autres ruines d'une forteresse plus considérable, dont l'enceinte peut avoir trois milles, ou environ une lieue de circuit. Ses murs, de dix pieds d'épaisseur,

(1) Essai sur le génie d'Homère, trad. franc., p. 284.
(2) Pockocke Travels, Tom. II. Part. II, cap. 20, pag. 107.
(3) Id. Ibid. pag. 108.
(4) Pachymer. Lib. I, cap. 23. Tom. I, pag. 40. Histoire du Bas-Empire de Le Beau, Tom. XXII, p. 67.

sont construits de grosses pierres grises sans ciment. On y remarque huit portes, et l'intérieur est rempli de débris. Ces ruines portent le nom de Chigour, Chigry ou Tchigry (1). Cette dénomination retrace assez évidemment celle de Cenchrées, Κεγχρέαι, forteresse qui, selon le même Pachymère, étoit située dans le territoire de Scamandros, et servoit de refuge aux habitans de la contrée, lorsqu'ils étoient menacés d'invasion. Les Turcs-Seldjoucides l'assiégèrent vers l'an 1306; elle résista pendant quelque temps; mais, obligée de se rendre faute d'eau, elle devint la proie des vainqueurs, qui y mirent le feu et réduisirent les maisons en cendres. Les habitans furent tous massacrés, à l'exception d'un petit nombre qui put prendre la fuite (2). Depuis ce temps elle est restée abandonnée; mais précédemment elle servoit de prison d'Etat, et c'étoit-là que l'empereur Michel-Paléologue, celui qui prit Constantinople sur les Français, tenoit enfermés ceux qui avoient le malheur de lui déplaire (3).

Quoique cette forteresse ne figure que dans les derniers temps de l'empire Grec, son existence cependant étoit beaucoup plus ancienne. Etienne de Byzance dit : « Cenchrées, ville de la Troade, dans laquelle » Homère séjourna pour s'instruire des faits relatifs à la guerre de » Troie (4); » et Suidas, dans son article Ὅμηρος rapporte que « la contrée » de Cenchrées dans la Troade, étoit du nombre des lieux qui préten» doient avoir donné le jour au Prince des poètes (5) ». Nous n'entreprendrons point de déterminer quelle est la ville qui a donné la naissance à l'un des plus beaux génies de l'antiquité; beaucoup d'autres personnes avant nous se sont occupées de cet objet : mais nous dirons qu'il est bien certain qu'Homère avoit long-temps demeuré dans la Troade, avant l'accident qui lui fit perdre la vue, puisqu'il en peint tous les détails avec tant d'exactitude et de vérité.

Les parties supérieures de la Troade sont donc en rapport direct avec les récits d'Homère! leur description complète la reconnoissance que ce grand poète avoit faite des lieux, et par conséquent les détails

(1) Pockocke Travels, Tom. II. Part. II, cap. 20, pag. 107. Carte de Wood dans son essai sur le génie d'Homère. Carte générale de la Troade qui accompagne ce Chapitre.

(2) Pachymer. Hist. Lib. V, cap. 27, Tom. II, pag. 306 et 307. Voyage dans la Troade de Le Chevalier, Tom. II, pag. 118.

(3) Pachymer. Ibid. Lib. VI, cap. 34, Tom. I, p. 331.

(4) Steph. verbo Κεγχρέαι.

(5) Suid. verbo Ὅμηρος, Tom. II, pag. 682.

Le nom de Cenchrées (Κεγχρέαι) indique assez que ce lieu n'étoit pas éloigné des mines, car Suidas lui-même (verbo Κεγχρεών, Tom. II, pag. 288) et Photius dans son lexique actuellement imprimé (Lipsiæ, 1818, in-4°, verbo Κεγχρεών,) disent que le mot *Cenchreon* désigne un endroit où l'on sépare le métal, du sable avec lequel il est mêlé.

dans lesquels nous sommes entrés ne paroîtront pas des hors-d'œuvre. Nous allons actuellement retourner dans la plaine de Troie, en passant par le défilé que nous avons pris pour en sortir, et nous partirons de nouveau de l'emplacement de l'ancienne Ilion, pour continuer à décrire les lieux situés dans la partie orientale de cette plaine. (*l'Éditeur.*)

Nous sommes arrivés à Ilion en passant sur le Throsmos et en remontant le long du Scamandre jusqu'à ses sources. Nous allons prendre la route opposée en descendant par la droite du Simoïs pour nous rapprocher de la mer et du camp des Grecs. Nous devons trouver dans cette direction l'éminence qu'Homère appelle Callicoloné et les ruines de la nouvelle Ilion bâtie par les Eoliens.

En traversant le Simoïs nous nous trouvons à l'entrée de l'ancienne vallée de Thymbra, et peut-être bien près de l'emplacement du temple d'Apollon. Je m'étois d'abord laissé tromper par une de ces analogies apparentes, qui nous égarent d'autant plus facilement qu'elles semblent faites pour nous guider; j'avois cru reconnoître la plaine de Thymbra, derrière les hauteurs du rivage de Rhétée, parce que les Turcs appellent cette vallée Tumbrek; mais un examen plus approfondi d'Homère et de Strabon m'a fait sentir l'impossibilité d'accorder leurs témoignages avec cette prétendue conformité de noms. Les indices de ce genre sont souvent fort trompeurs, et ce n'est jamais qu'avec prudence, peut-être même avec méfiance, qu'on doit les accueillir.

La vallée de Thymbra étoit très-voisine d'Ilion : c'est de ce côté que s'étendoit la droite de l'armée Troyenne, terminée par le camp de Rhésus, tandis que la gauche occupoit le Throsmos, et les hauteurs qui bordent la mer Egée. A cette époque, le golfe, aujourd'hui comblé, existoit en entier; et le rivage sur lequel étoit rangée la flotte des Grecs, se trouvoit à peu de distance de l'endroit où est actuellement le village nommé Koum-Keui. Cette observation suffit pour prouver que la vallée de Thymbra ne sauroit être celle que les Turcs appellent Tumbrek, et qui se prolonge parallèlement au rivage de Rhétée. Celle-ci est trop voisine du terrain où fut le camp des Grecs, et beaucoup trop sur leur flanc, pour que la droite des Troyens pût y être établie, ainsi que le dit Homère (1).

(1) Iliad. Lib. X, v. 430.

Il ne seroit cependant pas impossible que cette antique dénomination eût été transportée à la vallée voisine de l'Hellespont, à l'époque où la nouvelle ville d'Ilion se prétendit élevée sur les fondemens de l'ancienne (1). Lorsque ses habitans Eoliens se plurent à donner aux lieux qui l'entouroient, des dénominations consacrées par les chants du poète, la ville de Priam, tombée dans le malheur, se voyoit enlever les foibles restes de sa grandeur passée; les débris de ses temples étoient arrachés de leurs fondemens, pour enrichir des lieux récens à peine entrevus au temps de sa gloire; on avoit usurpé son nom, on s'emparoit aussi de tous les noms qui avoient partagé son ancienne fortune, et l'on en paroit les environs de la ville nouvelle. La véritable Ilion étoit ainsi dépouillée de tous ses titres d'honneur, et l'on espéroit lui dérober jusqu'aux souvenirs qu'Homère avoit pour jamais attachés à ses derniers vestiges; mais ses vers immortels sont toujours là pour défendre de l'oubli les sites, les monumens que consacra son génie, et dont le temps lui-même, qui finit par tout obtenir, ne sauroit cependant légitimer l'usurpation : c'est encore aujourd'hui le Prince des poètes qui dirigera le voyageur incertain, et qui éclaircira le texte des géographes.

Démétrius avoit déjà remarqué les inductions que l'on pouvoit tirer des expressions d'Homère, lorsqu'il dit que le camp des Lyciens s'étendoit vers la vallée de Thymbra, *πρὸς Θύμβρης δ' ἔλαχον Λύκιοι.* « Cette disposition, ajoute Strabon, convient parfaitement à l'emplacement de » l'ancienne Ilion; car la plaine de Thymbra en est très-voisine, ainsi » que le fleuve Thymbrius, qui se jette dans le Scamandre, près du » temple d'Apollon (2).

Dans la tragédie de Rhésus, Euripide fait dire à Hector, en parlant d'Ulysse : « Ulysse est son nom; il se trouve dans toutes les embuscades; » il se tient près de la ville, aux environs du temple de Thymbra : c'est » le fléau des Troyens (3).

(1) Si jamais le nom de *Thymbra* a été donné à la vallée de *Thumbrek*, ce n'a pu être à l'époque de la fondation d'Ilium-Recens; car, dans un temps bien postérieur, Strabon, en adoptant la description donnée par Démétrius de Scepsis, place Thymbra dans la partie supérieure de la plaine de Troie, en remontant le Scamandre ou Simoïs d'Homère, et par conséquent loin de la vallée de Thumbrek. La transposition du nom de Thymbra ne pourroit tout au plus avoir eu lieu que dans les bas temps de l'empire Grec, où toutes les anciennes dénominations étoient oubliées ou mal adaptées; néanmoins je pense que cette transposition n'a jamais été faite, et qu'elle n'est fondée que sur l'opinion des derniers voyageurs, qui s'en sont rapportés à l'analogie du nom moderne sans s'embarrasser si les descriptions données par les auteurs anciens s'accordoient avec elle. (*l'Editeur.*)

(2) Strab. Lib. XIII, pag. 598.

(3) Euripid. in Rheso, v. 508.

Nous trouvons en effet près de l'antique ville de Priam, une vallée ou petite plaine à laquelle ces détails s'appliquent très-bien : un ruisseau descendu des montagnes l'arrose dans toute sa longueur, et vient se jeter dans le Simoïs, auquel, il ne faut pas l'oublier, on donnoit, au temps de Démétrius, le nom de Scamandre.

J'aurois dû chercher avec plus de soin que je ne l'ai fait, vers le confluent du Thymbrius et du Simoïs, les fondations peut-être encore faciles à reconnoître du temple qui donnoit au Dieu des vers l'un de ses nombreux surnoms (1) : c'est-là que, selon Dictys et Darès, périt Achille, épris des charmes de Polyxène, et victime d'une odieuse perfidie. Le héros s'étoit rendu secrètement dans le temple, pour y traiter des conditions de son mariage, et confirmer la promesse de se retirer avec ses troupes, s'il obtenoit la charmante fille de Priam. Suivant Dictys, il vint seul, et fut tué par Paris et Déiphobe (2); Darès rapporte qu'il s'y rendit accompagné d'Antiloque, et qu'après une courageuse résistance, ils furent tous deux accablés par le nombre des ennemis que Pâris avoit cachés près du temple (3). Mais ce récit est opposé à la tradition qu'Homère paroît avoir adoptée, lorsqu'il nous fait entendre Hector prédisant à son vainqueur, que bientôt il tombera lui-même devant la porte Scée (4); telle est aussi l'opinion qu'Euripide a suivie, lorsqu'il fait dire par Hécube

ἐγὼ ἔτεκον Πάριν
Ὃς παῖδα Θέτιδος ὤλεσεν, τόξοις βαλών.

« j'ai enfanté Pâris, qui a tué le fils de Thétis en lui lançant ses flèches (5). »

A 50 stades de l'emplacement où nous devons supposer qu'étoit le temple d'Apollon Thymbréen, nous apercevons les ruines de la nouvelle ville d'Ilion (6), et sur une éminence voisine, un tombeau qui ne

(1) Virg. Georg. Lib. IV, v. 323. Æneid. Lib. III, v. 85.

(2) Dictys, de bello Troj. Lib. V, cap. 11.

(3) Darès, de excidio Troj. cap. 24. Voyez aussi Tzetzès, ad Lycoph. Servius ad Æneid. Lib. III, v. 57. Eustath. ad Iliad. Lib. X, v. 430.

(4) Iliad. Lib. XXII, v. 360.

(5) Euripid. in Hecub. v. 387.

(6) Strabon, d'après Démétrius de Scepsis, place (Lib. XIII, pag. 598) la vallée de *Thymbra* à 50 stades d'*Ilium-Recens*, et Hesychius (verbo Θύμβρα) dit que le fleuve *Thymbrius*, qui donnoit le nom à cette vallée, ainsi qu'au temple d'Apollon Thymbréen, est éloigné de *l'ancienne Ilion* de 10 stades, τῆς Ἀρχαίας πόλεως ἀπέχοντα σταδίους δέκα. Si l'on joint ces deux mesures, il en résultera que la ville d'*Ilium-Recens* étoit distante de 60 stades de l'ancienne, détruite par Agamemnon. Ces stades, comme ceux donnés par Démétrius de Scepsis pour la distance d'Ilium-Recens à Neandria, doivent être des stades Pythiques qui reviennent chacun à environ 76 toises françaises. Or, 60 stades, à raison de 76 toises chacun, font une somme de 4560 toises, et sur la carte de la plaine de Troie (planche 19), ce nombre de toises, à partir des murs d'*Ilium-Recens*, conduit au-delà du village de *Bounar-Bachi*, sur l'emplacement que l'on assigne à l'*ancienne Ilion*. Cette position est donc pleinement confirmée par l'accord de cette distance totale avec le terrain (*l'Editeur.*)

peut être que celui d'Æsyétès. Il nous devient actuellement plus facile de reconnoître la *belle élévation*, Καλλικολώνη sur laquelle vinrent se placer les Dieux protecteurs de Troie, tandis que les divinités ennemies excitoient les Grecs, et contemploient leurs exploits du haut des rochers qui bordent la côte de la mer Égée. « Les habitans de l'Olympe ont » enfin reçu du père des Dieux la permission de prendre part à la guerre; » Minerve parcourt le front du camp, ou vole le long du rivage, qu'elle » fait retentir de ses cris; Junon et Mercure qui l'acompagnent, et Vul- » cain, qui s'efforce péniblement de les suivre, vont seconder leurs » efforts. Mars, Apollon, Diane, Latone, le Xanthe et la belle Vénus » sont pour les Troyens. Le Dieu de la guerre, tantôt du sommet de la » haute citadelle accroît par ses clameurs belliqueuses le courage des » défenseurs d'Ilion; tantôt, avec l'impétuosité de la tempête, s'abat sur » Callicoloné près du Simoïs, pour veiller de plus près sur leurs mouve- » mens, et les animer par son exemple; chaque Dieu a pour adversaire » un autre Dieu : mais, lorsqu'un combat terrible est engagé entre les » deux armées, lorsque ces divinités se sont assurées de l'acharnement » des guerriers, elles redeviennent simples spectatrices de la guerre » sanglante qu'elles ont provoquée. Neptune conduit celles qui forment » les mêmes vœux que lui en faveur des Grecs; il les fait asseoir sur les » hauteurs qui servirent à Hercule, libérateur d'Hésione, de refuge contre » le monstre marin. Les autres, avec Mars et Apollon, se placent sur » le sommet de Callicoloné. Jupiter est resté sur l'Olympe pour mieux » jouir du grand spectacle qu'il vient de se ménager, et dont il s'ap- » plaudit ».

Ἀλλ' ἤτοι μὲν ἐγὼ μενέω πτυχὶ Οὐλύμποιο,
Ἥμενος, ἔνθ' ὁρόων φρένα τέρψομαι.

« Pour moi, je resterai assis sur le sommet de l'Olympe, d'où mes » yeux se repaîtront du spectacle des combats (1) ».

Ceux qui, à tout prix, n'ont voulu trouver dans l'Iliade que des préceptes de la morale la plus pure, et des exemples imposans de la justice des Dieux, seroient sans doute embarrassés de justifier les jeux cruels

(1) Iliad. Lib. XX, v. 22 et seq.

dont ils se donnent ici le plaisir; et de la Motte eût pu en faire le sujet de ses reproches les mieux fondés; mais ce genre de discussion est étranger au but que je me propose; je dois me borner à remarquer combien la nature et l'aspect des lieux s'accordent avec les dispositions faites par Homère, pour placer convenablement toutes les divinités de l'Olympe, spectatrices intéressées du combat qui se livre dans la plaine de Troie. Il est bien évident que le poète connoissoit parfaitement le pays que les évènemens de son poème l'amènent à décrire, et qu'au milieu des plus brillantes fictions il ne dément jamais l'exactitude qu'il s'est prescrite. Homère a donc rempli les obligations qui peuvent sans trop d'exigeance être imposées à la poésie, lorsqu'il attache ainsi à la fiction une sorte de vraisemblance ou même de réalité par une peinture vraie des lieux sur lesquels il suppose ses héros et ses divinités. L'éminence, nommée par excellence *Callicoloné*, étoit connue de tous les habitans de la Troade sous cette dénomination; et, quant à ceux qui ne connoissoient pas aussi bien le théâtre de l'Iliade, il leur suffisoit de savoir que les dieux protecteurs des Troyens étoient placés sur une des montagnes qui couvroient le flanc droit de leur armée. Nous ferions sans doute sagement de nous contenter, à leur exemple, d'une indication un peu vague et suffisante cependant pour l'intelligence du poème; mais il y a aussi des écarts d'ambition pour les érudits, et même pour ceux qui ne le sont pas, à beaucoup près, autant que l'exigeroit la témérité de leur entreprise. Si l'intérêt du sujet, le charme des vers et le prestige de la musique, ne permettoient point jadis à un auditoire occupé de son plaisir, des observations minutieuses, et l'importune curiosité de quelques détails assez indifférens, il n'en est pas de même de ceux qui se sont voués dans le silence et dans la retraite au culte des anciens; égarés par leur ferveur, ils se laissent souvent gagner, sans s'en apercevoir, par la manie de tout expliquer. Jadis Démétrius de Scepsis, éloigné depuis long-temps de son pays, a voulu désigner la position exacte de Callicoloné; et je me laisse aller, vingt siècles après, à faire sur la carte que je rédige une application peut-être trop précise de ses expressions et des distances qu'il nous indique.

Nous lisons dans Strabon copiant Démétrius, que « Callicoloné étoit à » 40 stades de la nouvelle ville d'Ilion, et avoit 5 stades de circuit. » Cette distance et cette dimension conviennent également au sommet désigné dans ma carte. Le géographe ajoute que Callicoloné étoit 10

stades au-dessus du bourg des Iliens Ἰλιέων κώμη. Cette distance se trouve aussi assez juste, si l'on admet avec moi que ce bourg étoit sur l'emplacement d'*Aktché-Keui*, à l'extrémité de la plaine de Thymbra (1). Je ne

(1) M. de Choiseul, sans trop se rendre compte des motifs sur lesquels il appuie son opinion, place *Callicoloné* sur la pente de la colline à l'extrémité de laquelle étoit située *Ilium-Recens*, et le *Bourg des Iliens* au village d'*Aktché-keui*; mais comme il n'a formé, dit-il, que des conjectures, qu'il regarde lui-même comme peu fondées, il est possible de chercher à établir la position de ces lieux d'une manière plus solide.

Callicoloné ou la *belle élévation*, étoit sur la droite de l'armée des Troyens lorsqu'elle marchoit contre les Grecs; elle étoit peu éloignée du Simoïs d'Homère, et les Dieux favorables aux Troyens venoient s'y reposer pour être spectateurs des combats qui alloient se livrer. Strabon, en se servant du commentaire de Démétrius de Scepsis, dit que « Callicoloné étoit » éloignée de 40 stades d'Ilium-Recens, et que cette » éminence étoit à dix stades du bourg des Iliens » (lib. XIII, p. 597 et 598). Il ajoute en même temps que « ce bourg des Iliens, *Iliensium pagus*, Ἰλιέων » κώμη, où Démétrius de Scepsis plaçoit l'ancienne » Troie, étoit situé 30 stades plus haut que *Ilium-* » *Recens*, en remontant vers l'Ida; qu'il étoit dans la » plaine et qu'on pouvoit facilement tourner autour » (pag. 593, 596, 597, 599). Tous ces lieux doivent donc trouver leur emplacement dans la plaine en remontant vers l'Ida? Les 30 stades évalués, toujours en stades Pythiques, égalent 2280 toises qui, en les prenant à partir des murs d'*Ilium-Recens*, portent le *bourg des Iliens* dans la plaine même, entre une branche du Scamandre ou Simoïs d'Homère, qui s'assèche dans l'été, et une petite rivière qui, à peu de distance de là, va se jeter dans le Scamandre. De ce *bourg des Iliens*, Strabon compte 10 stades juqu'au *Callicoloné*; et, comme ailleurs, il dit que cette colline est à 40 stades *d'Ilium-Recens*; il s'en suit qu'elle est au-delà du *bourg des Iliens*, à l'égard *d'Ilium-Recens*; on ne peut donc la supposer sur la pente de la colline, à l'extrémité de laquelle est située cette ville même; elle ne seroit pas au-delà du bourg des Iliens à l'égard de cette ville. D'après cela je pense qu'il faut chercher dans la plaine au-delà de ce bourg, un autre emplacement qui lui convienne.

Callicoloné signifie *belle élévation*, et ce nom de κολώνη qu'Homère lui donne, semble indiquer une *colline isolée*, ayant la forme d'un tumulus, mais beaucoup plus grande. 10 stades Pythiques font 755 ou 756 toises. On ne trouve point d'élévation particulière à cette distance de l'endroit où se place le *bourg des Iliens* dans la carte de la plaine de Troie. Mais, un peu plus loin, le village d'Aktché-keui s'élève sur une colline isolée assez considérable qui pourroit très-bien représenter celle de *Callicoloné*; je pense même que ce village est mal placé dans la carte et qu'il pourroit être rapproché vers l'Ouest, sans que l'exactitude générale en souffrît. Alors il se trouveroit à la distance indiquée par Strabon, et l'élévation sur laquelle il est situé seroit le *Callicoloné*.

A la vérité je ne suis pas le premier qui ait regardé la colline d'Aktché-keui, comme pouvant représenter celle de *Callicoloné*. Le major Rennell a émis cette opinion avant moi (observ. on the topograph. of the plain of Troy, p. 45); mais malheureusement cette découverte ne l'a pas mené aussi loin qu'il eût été possible. En examinant le local de la Troade, il n'a point eu de confiance dans les cartes françaises; il n'a pas voulu se fier à celle de M. Kauffer qu'il connoissoit et que nous donnons aujourd'hui au public; il a préféré les cartes anglaises qui sont moins bien levées et moins exactes, et même il y a ajouté des détails qui ne conviennent point au local.

La colline de *Callicoloné*, selon Strabon, est une élévation le long de laquelle, à la distance de 5 stades, coule le Simoïs (Lib. XIII, pag. 597). M. de Choiseul a traduit, suivant l'ancienne interprétation, *cette colline avoit 5 stades de circuit*; mais M. Coray, dans une note de la traduction française de cet auteur, dit (Tom. IV, part. 2, p. 177) qu'il a préféré avec Paulmier de Grentemesnil lire dans le texte διέχων au lieu de ἔχων, et il a raison. Il résulte donc de cette correction que cette colline est bien près d'une rivière que Démétrius de Scepsis, et Strabon après lui, reconnoissoient comme le *Simoïs* de leur temps. Le village d'*Aktché-Keui* n'est pas éloigné de deux petites rivières qui semblent le cerner de deux côtés différens; l'une est le Thymbrius, que M. de Choiseul a très-bien signalé, et l'autre plus au nord ne peut être que celle que Strabon reconnoît pour le *Simoïs* de son temps. Cette rivière prend sa source dans une chaîne inférieure du mont Ida, passe sous un aqueduc ruiné qui lui fait donner le nom de *Kimar* ou *Kamara*, et va se jeter dans le Scamandre ou Simoïs d'Homère un peu au-dessous de l'emplacement que prend le *bourg des Iliens* et un peu au-dessus d'*Ilium-Recens*. Elle n'est pas très-large. M. Dubois, qui l'a passée pendant l'hiver, en allant du village de Tchiblak à Aktché-Keui, estime qu'elle n'a pas plus de trois pieds de largeur, et la carte de M. Kauffer marque vers son embouchure les ruines d'un très-petit pont en maçonnerie.

Le major Rennell a également reconnu dans cette rivière le Simoïs de Strabon; mais il lui fait prendre un tout autre cours que celui qu'elle a réellement. Il la confond avec la rivière qui passe à Tchiblak, tandis que celle-ci n'est qu'un ruisseau qui prend sa source dans le village de Tchiblak même, comme l'a vérifié M. Dubois. Mais, une autre erreur qui a pourtant conduit le major Rennell à une vérité, c'est la dénomination moderne qu'il donne à cette rivière. D'après le journal manuscrit du Dr. Carlyle, il l'appelle *Shimar*, et dans ce nom il croit reconnoître celui de *Simoïs*, donné à cette rivière par Strabon (pag. 32 et

crois pas qu'il y eût une ville de Thymbra : ni Homère ni Strabon ne la nomment; et Etienne de Bysance est le seul qui en suppose, peut-être fort légèrement, l'existence (1).

On peut faire dériver le nom de Thymbra du mot grec Θυμήρες, *agréable, qui plaît,* et il faut convenir que l'aspect des lieux dépose en faveur de cette étymologie ; ne pourroit-on cependant pas supposer avec autant de vraisemblance qu'il y croissoit une grande quantité de cette plante aromatique, variété de l'origan, *la sariette,* que les Grecs appeloient Θύμβρα et qu'ils nomment encore aujourd'hui Θρύμβος, par une légère altération dont beaucoup d'autres mots offrent des exemples?

Si la position du temple d'Apollon Thymbréen n'est pas déterminée par une recherche assez exacte de ses fondemens, si nous ne pouvons proposer même que des conjectures, à la vérité fort probables, sur la position de Callicoloné, il n'en est pas de même du tombeau d'Æsyétès, aussi bien conservé, quoique beaucoup moins grand que celui d'Ilus, et qui se trouve à la place désignée dans Strabon. « Le tombeau » d'Æsyétès, dit cet auteur, est éloigné de cinq stades de la ville d'Ilium » actuelle, il se trouve sur le chemin qui conduit de cette ville à Alexan- » dria-Troas (2). » Ces indications sont parfaitement justes, et l'on ne peut méconnoître le monticule factice, le monument funéraire (3),

43). Il me paroît bien certain que cette rivière est le *Simoïs* de Démétrius et de Strabon, mais la dénomination de *Shimar* n'est point du tout dérivée de cet ancien nom. On appelle cette rivière *Kimar* ou *Kamara*, parce qu'elle passe sous la voûte d'un aqueduc. Les Grecs nomment une voûte Καμάρα, du mot latin *Camera, berceau, toit recourbé;* et je pense que le Dr. Carlyle, qui avoit traversé cette rivière près du village d'Eski-Aktché Keui, l'avoit également appelée *Kimar;* mais que son écriture n'étant pas bien nette, le Major a pris pour deux lettres ce qui n'en formoit qu'une et a lu *Shimar* au lieu de *Kimar.*

En prenant la rivière de *Kimar* ou *Kamara* pour le *Simoïs* de Démétrius de Scepsis, et de Strabon, j'ai cru pouvoir placer, sur ses bords, au village d'Eski-Aktché-Keui, l'ancien lieu de *Polium,* appelé ensuite *Polisma,* où les Astypaléens avoient formé un établissement avant de bâtir *Ilium-Recens* (Strab. Lib. XIII, pag 601). Je pense que c'est aussi le long de cette rivière que l'on doit chercher le tombeau de Pandarus, ce chef des Lyciens qui fut tué par Diomède devant Troie (Hom. Iliad. V, v. 290), et dont Etienne de Bysance fait mention (verbo Ζέλεια).

Le village d'Aktché-Keui, bâti sur le Callicoloné, est aujourd'hui en ruines. Ses habitans l'ont abandonné depuis quelques années à cause du mauvais air. Les débris des maisons encombrent les rues, et la mosquée n'a plus de toit; on voit dans l'intérieur de celle-ci quatre colonnes de granit gris qui viennent d'un monument antique. Beaucoup d'antiquités ont été transportées de ce village dans celui de Bounar-Bachi. Sur la pente de la colline d'Aktché-Keui, du côté de Bounar-Bachi, M. Dubois a vu une grande et épaisse table de marbre, gissant sur le terrain, dont le dessous paroît offrir du relief. Il n'a pu la faire relever; quelque voyageur plus heureux y trouvera peut-être un morceau de sculpture intéressant. De ce même côté, au pied de la colline, le Dr. Carlyle a rencontré deux tumulus, entre lesquels passe la route. Le plus grand est appelé *Khana-tépé,* et l'autre n'a pas de nom (Rennell. Ibid. pag 137). Le premier est peut-être le tombeau de Troïle, un des fils de Priam, qui, dit-on, fut tué par Achille dans le temple d'Apollon Thymbréen (Theocriti vel Simmii ara. Lycophr. v. 307; Tzetzès, Ibid. Servius ad Virg. Æneid. Lib. I, v. 478), et le second celui de Rhésus, dont les os furent enlevés par les Athéniens et transportés à Amphipolis sur le Strymon (Polyæn. Strateg. Lib. VI, c. 53). (*l'Editeur.*)

(1) Steph. Bys. verbo Θύμβρα.

(2) Strab. Lib. XIII, pag. 599.

(3) Ce tumulus de forme ovale, d'environ 20 pieds de hauteur perpendiculaire, est situé sur le

sur lequel l'agile fils de Priam venoit se placer pour épier les mouvemens des Grecs:

Ὃς Τρώων σκοπὸς ἷζε, ποδωκείῃσι πεποιθὼς,
Τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος,
Δέγμενος ὁππότε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί.

« Politès, qui, veillant pour le salut des Troyens, et se fiant sur la » légèreté de ses pieds, osoit se placer sur le tombeau du vieil Æsyétès » afin d'observer le moment où les Grecs s'éloigneroient de leurs vais- » seaux, dans l'intention de combattre (1) ».

D'après la position actuellement bien reconnue de l'ancienne Ilion, Politès ne pouvoit en effet choisir un point plus favorable pour juger si les assiégeans s'approchoient de la ville, ou s'ils faisoient des dispositions pour se rembarquer; et, dans le cas où ils se seroient brusquement portés en avant, il avoit besoin de toute sa vitesse pour n'être pas coupé et enlevé avant de regagner les murailles.

Æsyétès étoit un prince Troyen, allié de la famille de Priam; il eut plusieurs enfants, entr'autres Ucalégon, Anténor et Alcathoüs qui avoit épousé Hippodamie, fille aînée d'Anchise (2). C'est là, ce me semble, tout ce qu'on en sait; mais l'existence de son tombeau atteste les honneurs qu'on avoit cru devoir rendre à sa mémoire. Homère avoit indiqué ce monument; Strabon nous le fait connoître. Il est bien à regretter que ce dernier auteur n'ait pas rendu toujours aussi clairement les notions qu'il puisoit dans l'ouvrage de Démétrius.

On sentira combien il m'a été difficile d'assigner des positions, que souvent rien ne constate aujourd'hui, et cela, d'après des distances toujours approximatives et des dénominations souvent équivoques; surtout, si l'on accorde que Strabon n'est pas aussi bon écrivain que savant géographe; qu'il est loin d'avoir cette clarté de style, ce choix d'expressions, qui peuvent seuls prévenir les erreurs où l'on tombe si fréquemment, et presque nécessairement, en lisant la description d'un pays, faite autre-

haut d'une pente qui descend doucement dans la plaine; sur cette pente sont arrêtées quelques pierres roulées du haut et détachées d'un édifice antique. Ce tombeau étoit à 5 stades d'Ilium-Recens, comme le dit Strabon; 5 stades Pythiques font environ 378 toises, et c'est précisément la distance que l'on mesure sur la carte entre les murs de la ville et le tombeau. (*l'Editeur.*)

(1) Iliad. Lib. II, v. 792 et seq.

(2) Iliad. Lib. II, v. 793; Lib. XIII, v. 428. Eustath. Ibid.

fois sans le secours d'aucune carte (1). Aussi ai-je erré longtemps dans les obscurs détails empruntés de Démétrius, et si je crois être parvenu à les entendre, ou à peu près, ce n'est qu'en les comparant aux lieux que j'avois l'avantage de connoître, et que Strabon n'avoit point vus.

On peut, sans excès d'amour propre, se flatter d'avoir pénétré le sens de quelques phrases qu'on a étudiées quelques années, qu'on a comparées aux terrains qu'elles décrivent, et qu'on a tourmentées en mille manières par un travail opiniâtre : mais ceux qui daigneront parcourir mon ouvrage, n'auroient pas sans doute la persévérance que je me suis imposée; et personne n'est moins tenté que moi de leur en faire un reproche. Je suis loin de faire valoir les efforts que ce travail m'a coûtés; je ne pouvois guëre me dispenser de m'y livrer, mais je dois certainement épargner aux autres l'ennui de me suivre péniblement, et pas à pas, dans ces arides recherches. Le très-petit nombre de lecteurs qui en seroient tentés, bien supérieurs à moi par leur érudition, n'ont pas besoin que je les précède jusque dans les moindres sentiers; ils auront d'ailleurs bientôt des guides plus sûrs, et je dois être satisfait, si je puis offrir ici des résultats probables, et placer quelques signaux sur la route des savants distingués qui s'occupent en ce moment de traduire et de commenter Strabon (2).

Les ruines de la *Nouvelle Ilion,* de cette colonie Eolienne, honorée par Alexandre, enrichie par ses successeurs, et ensuite par les Romains, viennent d'être pour nous un point assuré de reconnoissance, dont nous nous sommes servis avec une juste confiance, pour déterminer ou présumer d'autres positions. Les fondations des murailles existent encore, et cette enceinte renferme plus d'un débris digne d'intérêt; mais nous ne nous y arrêterons pas en ce moment : nous ne voulons d'abord suivre qu'Homère lui seul, ne voir que ce qu'il nous désigne, et nous reviendrons plus tard sur les lieux, qui, ne devant rien à sa muse, appartiennent exclusivement à l'Histoire. (*l'Auteur.*)

(1) Ce jugement au sujet de Strabon est un peu sévère et pourra même paroître injuste à ceux qui ont étudié cet auteur avec soin. (*l'Editeur.*)

(2) Ces traducteurs sont MM. Laporte-Dutheil, Coray et Gossellin. Le premier étant, mort cette traduction vient d'être achevée par M. Letronne, qui n'a pas montré moins de savoir et d'érudition que ceux qui l'avoient commencée. (*l'Editeur.*)

PLANCHE XXVI.

Vue du tombeau d'Ajax.

Les faits historiques semblent avoir acquis le degré de certitude dont ils sont susceptibles, lorsqu'ils sont rapportés par des témoins intelligens et éclairés, qu'aucune passion n'a pu aveugler, qu'aucun intérêt n'a pu séduire, lorsque leurs témoignages s'accordent bien entr'eux; qu'ils appuient des mêmes circonstances, soit le récit de ce qu'ils ont vu, soit la fidélité des traditions qu'ils ont recueillies; lorsque les faits qu'ils rapportent n'offensent ni la raison ni la saine physique; enfin, lorsque, pour complément de preuves, ils citent des monumens qui se retrouvent encore dans les mêmes lieux où ils les ont indiqués. Tous ces caractères ne sont pas, sans doute, indispensables pour établir un fait: l'esprit humain n'est pas si difficile en croyance; mais leur réunion, alors qu'on peut l'obtenir, élève au plus haut degré la certitude, ou, si l'on veut, la probabilité historique.

On ne sauroit démontrer d'une manière absolue que les tombeaux encore existans sur le rivage de l'Hellespont, ont été réellement élevés pour Ajax et Achille; mais, autant qu'un fait de cette nature peut être prouvé, il est certain que ce sont ceux que les anciens ont universellement cru, à tort ou à raison, appartenir à ces héros; on ne peut douter que ce ne soient les monumens qu'ils ont honorés par un culte public, constant, et qui s'est perpétué jusqu'à l'entière extinction de leurs coutumes religieuses.

On voit que je ne prétends pas troubler dans les jouissances de leur scepticisme ceux qui, attachant du prix à se soustraire aux opinions reçues, veulent conserver le plaisir de nier qu'il y ait eu une guerre de Troie, qu'il ait jamais existé un Achille et un Ajax. S'ils restent inébranlables dans leur opinion, ils seront du moins forcés de convenir que l'auteur de l'Iliade a eu le mérite de connoître parfaitement et de décrire avec exactitude les lieux qu'il avoit choisis pour la scène de son poëme; qu'il a su, avec une merveilleuse adresse, lier à son sujet des monumens qui se trouvoient sur ce même terrain, et les consacrer pour la postérité en y attachant de magiques souvenirs, et des noms, à quelque titre que ce soit, déjà célèbres avant lui.

On ne m'accusera pas de fanatisme, et l'on voit que je sais même au besoin composer avec l'incrédulité. Ma tolérance dans cette occasion n'est pas à la vérité tout-à-fait désintéressée; il y entre un peu de prévoyance; et je dois me mettre en garde contre ces attaques, si communes et si commodes, de gens qui, avec un mot plaisant presque toujours si facile à trouver, déjouent des années de travaux et de réflexions. Je n'ai depuis long-temps vu paroître aucun ouvrage un peu remarquable sans l'entendre déchirer par quelques-uns de ces critiques de société, bien tranchans, bien sûrs de leur infaillibilité, qui, suivant leur usage, ne l'avoient pas lu; qui même l'avouent si on les presse un peu : ils l'ont entrevu; c'en est assez pour que leur sagacité ait acquis le droit de prononcer : et cependant ces ouvrages avoient par le talent de leurs auteurs bien plus de droits que les miens à n'être pas si lestement jugés. Il a dû m'être permis de prendre mes précautions et de constater ce que j'ai rigoureusement voulu dire.

Avançons-nous maintenant vers ces tombeaux que mes recherches ont mis en jouissance de leur ancienne célébrité; et, nous rapprochant de l'Hellespont, allons examiner le tombeau d'Ajax dont nous n'avons fait d'abord que reconnoître l'emplacement.

Ajax, fils de Télamon, dans son désespoir de n'avoir point obtenu les armes d'Achille, s'étoit lui-même ôté la vie. Ses troupes lui élevèrent un tombeau près du lieu qu'occupoit sa flotte, sur la pointe du cap Rhétée; et bientôt, par une suite de ce respect, de cette espèce de passion des peuples pour tout ce qui tenoit à la guerre de Troie, on éleva des temples aux deux plus fameux héros morts sur ce rivage. Nous trouvons dans Homère lui-même les premiers titres qui constatent l'existence de ces tombeaux, dont il faut convenir que la longue durée a droit de nous étonner.

Nestor, parlant à Télémaque des derniers événemens de la guerre de Troie, et de ce qui s'étoit passé dans la Troade à cette époque, lui-dit : « Là, gît Ajax, guerrier semblable à Mars; là, repose le bouillant » Achille; là, sont les restes de Patrocle, que sa prudence égaloit aux » Dieux. Sur ces rivages, reposent aussi les cendres de mon cher » fils, de ce fils plein de valeur et doué de toutes les vertus, mon cher » Antiloque (1) ».

(1) Odyss. Lib. III, v. 108 et seq.

Sur la fin de l'Ajax Furieux, Sophocle fait dire au chœur des Salaminiens : « Teucer, pendant que vous en avez le temps, hâtez-vous de » choisir un lieu pour la sépulture d'Ajax. Vous y établirez un large » tombeau qui éternisera la mémoire du héros (1) ».

Mais c'est dans Strabon, dans Pline et dans Pausanias qu'est consignée avec quelques détails l'opinion générale de l'antiquité, sur le tombeau d'Ajax. *Æantium à Rhodiis conditum in altero cornu, Ajace ibi sepulto, XXX stadiis intervallo a Sigeo, et ipso statione classis suæ,* dit Pline : « sur la pointe opposée est Æantium fondée par les Rhodiens » à 30 stades du Sigée; c'est là que fut enseveli Ajax sur le même terrain » où sa flotte étoit placée (2) ».

Strabon, décrivant cette partie du rivage de l'Hellespont, s'exprime ainsi : « vient ensuite Rhœteum, ville située sur une hauteur, et immédia» tement après, un rivage peu élevé sur lequel est l'Aianteion qui con» siste en un tombeau et en un temple décoré de la statue d'Ajax. Cette » statue avoit été transportée en Egypte par l'ordre d'Antoine; mais » Auguste la fit rendre aux habitans de Rhœteum (3) ».

Pomponius-Méla dit : « *Extra sinum sunt Rhœtea littora, Rhœteo » et Dardania claris urbibus, Ajacis tamen sepulchro maximè illus» tria* (4) ».

Par une erreur peu excusable, parce qu'elle étoit facile à éviter, on a cru trouver Pline en contradiction avec Strabon, le premier assignant 30 stades de distance entre le Sigée et le tombeau d'Ajax, tandis que le second indique une distance de 60 stades, entre ce même cap Sigée, à l'endroit où est le tombeau d'Achille, et ce qu'il désigne sous le simple nom de Rhétée (5). Rien n'est au contraire plus exact; l'un parle de la ville de Rhétée, l'autre de l'Aianteion, qui sont à des distances bien différentes. La ville de Rhétée, dont les ruines se trouvent auprès du village de It-Guelmès, étoit en effet, comme on peut le voir sur la carte, à environ 4500 toises des tombeaux que l'on trouve près du Sigée, c'est-à-dire à-peu-près à 60 stades de ce cap, si, comme le dit Strabon, on navigue en droite ligne (6). Ἀπὸ τοῦ Ῥοιτείου μέχρι Σιγείου καὶ τοῦ Ἀχιλλέως

(1) Sophocl. Ajax. Fur. v. 1183.
(2) Plin. Lib. V, cap. 30. Tom. I, pag. 283.
(3) Strab. Lib. XIII, pag. 595.
(4) Pomp. Mel. Lib. I, cap. 18.
(5) Strab. Ibid.
(6) Ces deux mesures sont encore en stades Pythiques de 75 ou 76 toises chacun. Les 60 stades font 4500 ou 4560 toises que l'on doit prendre en droite ligne, entre les ruines de Rhétée et l'endroit où sont les tombeaux près du Sigée; et les 30 stades font 2250 ou 2280 toises que l'on parcouroit en suivant les replis du golfe qui n'existe plus aujourd'hui. (*l'Editeur.*)

μνήματος signifie donc depuis la ville de Rhétée jusqu'au Sigée et au tombeau d'Achille, et non pas depuis le cap Rhétée.

Au temps de Pausanias, le tombeau d'Ajax avoit éprouvé de grandes dégradations. « Un Mysien, dit-il, m'a parlé de la grandeur prodigieuse » d'Ajax, dont il avoit pu juger, les efforts des vagues contre le rivage » ayant ouvert une entrée dans l'intérieur de son tombeau. Pour m'en » donner une idée il m'assuroit que ses rotules étoient grandes comme » les disques dont se servent les athlètes enfans pour l'exercice du Pen- » tathle (1) ».

Le Mysien se permettoit probablement un peu d'exagération sur la taille colossale d'Ajax; mais son récit confirme que le corps du héros n'avoit point été brûlé, Calchas ayant déclaré que la religion ne permettoit point de rendre ce genre d'honneur à ceux qui s'étoient eux-mêmes ôté la vie. C'étoit l'opinion générale, à ce qu'il paroît, par ce qu'en dit Philostrâte (2). Il est vrai qu'elle n'a été suivie ni par Dictys de Crète ni par Cointus; mais le premier a peu de droits à la confiance, et quant au poète, il avoit besoin de magnifiques funérailles pour imiter les honneurs rendus à Achille; il lui falloit un bûcher, et il s'est décidé à faire brûler Ajax, en dépit de la tradition et de Sophocle (3).

Sortis des ruines de la nouvelle Ilion, nous avons traversé la vallée, nommée par les Turcs *Thumbrek,* et nous sommes montés sur l'extrémité du cap Rhétée, qui porte le cône encore existant du tombeau d'Ajax. Nous voilà aux pieds de cette masse qui a peu subi de changemens quoiqu'elle ait souffert des réparations peut-être à plusieurs époques. Après avoir gravi cette montagne aux deux tiers, nous pouvons pénétrer dans son intérieur par une ouverture qui se trouve devant nous. C'est un double caveau formé en voûte construit avec un tuf calcaire lié par un ciment extrêmement dur. L'entrée du caveau peut avoir 13 pieds 6 pouces de profondeur sur 7 pieds 8 pouces dans sa largeur, et 3 pieds 6 pouces dans sa plus grande hauteur. Ce premier caveau donne passage dans un autre plus étroit, qui n'a guères que 5 pieds 4 pouces de largeur sur environ 12 pieds de profondeur, et environ 2 pieds 6 pouces de

(1) Pausan. Lib. I, cap. 35.

(2) Philostrat. Héroic. cap. II, § 3, pag. 721. Il étoit également défendu de brûler ceux qui avoient péri par la foudre, sans doute parce qu'on les supposoit ennemis des Dieux. Plin. Lib. II, cap. 54. Tom I, pag. 102, dit : *cremari fas non est, condi terra religio tradidit.*

(3) Dictys Cret. de bello Troj. Lib. V, p. 119. Coint. Smyrn. Lib. V. 635.

hauteur. On ne peut reconnoître le fond de ce caveau parce que des terres y sont amoncelées. C'est sans doute là que reposoit le corps du héros. Au-dessus, sur la sommité du tumulus, sont des restes de construction, mais si peu conservés qu'on ne sauroit dire quelle étoit leur forme. On peut croire que cette bâtisse étoit circulaire comme la montagne, et qu'elle formoit l'enceinte de l'Aianteion ou temple consacré à Ajax. Ce temple ne fut pas construit d'une manière fort solide, car les pierres qui se sont détachées et qui ont roulé sur la pente du tumulus sont composées la plupart de petits cailloux fortement liés par le même ciment qui a servi à la construction des caveaux. Le tout pouvoit être recouvert de marbres dont on trouve de foibles débris; mais jamais l'édifice n'a pu être considérable. Néanmoins cette construction étoit encore entière, dit-on, en 1770, lorsqu'un commandant Turc en fit démolir la plus grande partie pour en employer les matériaux à bâtir un pont à peu de distance. Si le sommet, tel qu'on le voit dans le dessin, ne paroît pas applati, comme il a dû l'être, c'est qu'en attaquant cette masse pour en arracher les pierres, on a rejeté vers le centre les terres qui les recouvroient (1).

En examinant les restes de ce monument, il est aisé de juger que ces constructions n'ont aucun des caractères d'une antiquité très-reculée, et qu'au contraire ils montrent tous ceux d'un ouvrage romain. En effet Philostrate nous apprend qu'il fut reconstruit par l'empereur Hadrien, qui, visitant la Troade, avoit vu avec peine le squelette d'Ajax en danger d'être détruit (2). On ne sauroit donc douter que ce monticule élevé sur le cap Rhétée ne soit le tumulus d'Ajax, et que les constructions qui le couronnent ne soient sur l'emplacement du tombeau et du temple qui avoient été consacrés à ce héros, dès la haute antiquité, édifices dont Ovide, Strabon, Pomponius Méla, Lucain, Pline, etc., nous attestent l'existence et la position. Il doit paroître également certain que ce

(1) Ce tumulus est très-distinct. Il peut avoir 23 pieds d'élévation perpendiculaire sur environ 80 de diamètre à sa base. L'ouverture des caveaux est tournée vers le midi; et au nord, sur le bord de la mer, on voit trois grandes pierres informes, enfoncées dans le sable, qui peuvent avoir été détachées de son sommet. Au bas est le pont construit avec les débris enlevés au temple d'Ajax. Il sert à traverser le torrent qui vient de la vallée de Thumbrek, ou de Halileli, et on a élevé auprès une fontaine turque. Des environs de ce tumulus on distingue très-bien les deux principales sommités ou tombeaux qui sont de l'autre côté de la plaine, au pied du Sigée, et dont M. de Choiseul a fait fouiller le plus grand. Au-dessus de ces tombeaux est l'emplacement de la ville de Sigée même, occupé aujourd'hui par le village d'Iéni-chehr, qui se fait remarquer par la situation élevée de ses moulins. (*l'Editeur.*)

(2) Philostrat. Heroic. cap. 1, § 2, pag. 668.

monument fut réparé par l'empereur Hadrien, qui n'étoit probablement pas un aussi habile architecte qu'il en avoit la prétention; mais qui eut le mérite, plus convenable à un souverain, de protéger et d'encourager les arts, et qui donna tous ses soins à conserver et relever les plus beaux édifices de la Grèce.

La statue qui décoroit l'Aianteion étoit sans doute due au ciseau d'un habile artiste, puisqu'Antoine la jugea digne d'être offerte à Cléopâtre : rendue aux regrets et aux instances de ses légitimes possesseurs, il paroît qu'elle a reçu leurs hommages, jusqu'à l'époque à laquelle les empereurs chrétiens achevèrent de détruire les temples de l'antique religion du pays (1).

Enfin pour dernière preuve, et ce n'est pas celle qui doit inspirer le moins de confiance, les restes du tombeau d'Ajax portent encore son nom; les habitans Grecs les nomment Αἴαντ' τάφος ou *Aiant-Tépé*, joignant ainsi le nom propre du héros avec un mot grec, ou un mot turc, lesquels signifient tous deux un *tombeau*. Le dernier pourroit bien être la racine scythe du mot grec τάφος et a dans tous les cas la même signification. Les Turcs qui, comme tous les Orientaux, ne conservent jamais en écrivant que les consonnes, et qui, dans les mots inconnus d'eux, tels que les noms propres, suppléent les voyelles à leur fantaisie, ont fait d'αἴαντ', contraction d'Αἴαντος, les uns *Hant*, les autres *Hint* (2), ou tout autre chose encore, suivant le caprice de celui qui parle ou les habitudes de celui à qui l'on s'adresse. Ce n'est pas à des barbares du Caucase qu'il faut demander une prononciation pure et des étymologies exactes : les Grecs ont seuls le droit de prononcer les noms des héros d'Homère. Voilà donc dans la Troade deux tombeaux, celui d'Ilus et

(1) Alexandre le Grand rendit au tombeau d'Ajax les mêmes honneurs qu'à celui d'Achille (Diod. Sic. Lib. XVII, § 17. Tom. II, pag. 172), car le premier de ces héros n'étoit pas moins révéré des Grecs que le dernier. Les habitans de la Troade leur offroient à tous des sacrifices pour se les rendre favorables; ils cherchoient à appaiser leurs mânes qui leur paroissoient toujours terribles et irrités contre eux. On disoit même, dans la contrée, que leurs ombres simuloient souvent les combats qui s'étoient autrefois livrés dans la plaine. Ajax étoit le plus redouté; et, parce que dans sa fureur, il avoit égorgé quelques troupeaux, les pasteurs empêchoient leurs brebis d'approcher de son tombeau, regardant les herbes qui croissoient aux environs, comme nuisibles et malfaisantes. Suivant l'opinion accréditée, ce héros sortoit fréquemment de son sépulcre pour effrayer les habitans du voisinage, et alors il poussoit des hurlemens affreux. On prétendoit que son ombre avoit onze coudées de hauteur, c'est-à-dire environ 15 pieds 6 pouces de France, ce qui étoit sans doute calculé sur la profondeur du caveau qui renfermoit son corps (Philostrat. Heroic. cap. 1, § 2, pag. 668; cap. 2, § 9, pag. 681 et 682. Icon. Lib. II, § 7, pag. 820). (*l'Éditeur.*)

(2) Les Turcs prononcent *hant* ou *hint* ou *hind*, mot qui signifie dans leur langue caverne, parce qu'ils ont cru voir dans le nom de *aiant* ou *œant* la désignation du caveau qui renfermoit le corps d'Ajax. (*l'Éditeur.*)

celui d'Ajax, qui portent encore leurs anciens noms ! Voyons si nous pourrons retrouver avec la même exactitude les autres tombeaux également célèbres dans l'antiquité, mais dont peut-être les vestiges ne sont pas d'une aussi incontestable évidence. (*l'Auteur.*)

PLANCHE XXVII.

Vue du tombeau d'Achille.

Au pied du cap Sigée, se voit un tombeau conique, fort élevé, qui par sa position appeloit plus que tout autre les regards, et sembloit remplir les données que nous tenons des anciens sur le monument d'Achille. J'avoue donc sans peine que je me suis laissé tromper par ces apparences, jusqu'au moment où, étant parvenu à le faire ouvrir, j'y ai trouvé des objets, curieux sans doute, mais qui par leur style ne pouvoient être rapportés à une si haute antiquité. Mes doutes confirmés par mon illustre ami, l'abbé Barthélemy, m'engagèrent à faire de nouvelles recherches sur la côte de l'Hellespont: elles ne furent point infructueuses, et je parvins à reconnoître les foibles restes du tombeau d'Achille; à retrouver quelques fragmens du temple consacré à ses mânes, lorsque la nouvelle Ilion eut acquis le degré d'opulence auquel elle parvint après Alexandre. Cet édifice a été totalement détruit; le tombeau lui-même est presqu'anéanti; il n'en reste plus que la base, dont la masse circulaire est devenue, comme le tombeau de Myrine, un cimetière turc. Les marbres du temple renversé par les ordres des empereurs chrétiens, ont servi à former les cippes que les Musulmans placent toujours sur leurs sépultures; et le peu qui en reste encore ne tardera pas à être taillé, défiguré pour le même emploi, cause journalière de la destruction complète de tant de précieux monumens. Quelques années plus tard, il eût été impossible de reconnoître cette position que j'ai heureusement pu déterminer (1). Les mêmes auteurs qui nous ont fourni les titres du

(1) Ce tumulus, quoique moins élevé que plusieurs autres, est pourtant reconnoissable. M. Gell (the topography of Troy, pag. 45) l'avoit pris pour le tombeau commun des Grecs, ἄκριτος τύμβος; mais M. de Choiseul a retrouvé ce tombeau dans un autre tumulus qui est dans la plaine, près du village de Koum-Keui (p. 218 de ce volume); ainsi le plus voisin du rivage peut très-bien avoir été celui que les anciens regardoient comme le tombeau d'Achille. D'ailleurs il se trouve dans l'emplacement qu'occupoit le camp de ce héros. Ce tumulus est situé sur le bord du Scamandre, sur lequel est jeté un pont de bois d'environ 50

tombeau d'Ajax, nous attestent également l'existence de celui d'Achille, objet d'une vénération encore plus fervente, et qui, depuis la guerre de Troie jusqu'à l'établissement du christianisme, reçut de constants et publics hommages.

Homère avoit le premier consacré le tombeau d'Achille, par le récit qu'il fait dans l'Odyssée, de ses funérailles, et des regrets de l'armée. Le poète suit aux enfers les amans de Pénélope tués par Ulysse, et cette fiction, dont il ne s'agit pas ici de juger le plus ou moins de convenance, lui donne le moyen d'introduire sur la scène l'ame d'Agamemnon avec les ames d'Ajax, de Patrocle et d'Achille. Agamemnon instruit ce dernier de ce qui s'est passé après sa mort : il lui raconte les honneurs funèbres que lui ont rendus les Grecs; la douleur de Thétis, sortie du sein des eaux pour le pleurer; les gémissemens dont toute l'armée fit retentir la plaine de Troie et les rives de l'Hellespont, lorsqu'on plaça son corps sur le bûcher. « Enfin, ajoute-t-il, quand les flammes eurent » achevé de vous consumer, nous recueillîmes à la pointe du jour » vos ossemens blanchis, nous les lavâmes avec un vin pur, et les enve- » loppâmes ensuite de graisse. La déesse votre mère donna une urne » d'or à deux anses, qu'elle dit être un présent de Bacchus, et l'ouvrage » de Vulcain. Dans ce vase sont vos os confondus avec ceux de Patrocle, » et l'on y a placé séparément les restes d'Antiloque, que, depuis la mort » du fils de Ménœtius, vous préfériez à tous vos autres compagnons. » Secondés de toute l'armée, nous nous sommes ensuite empressés, » illustre Achille, de vous élever sur le rivage de l'Hellespont un grand » monument digne de vous, afin qu'il soit remarqué de tous les naviga- » teurs de notre temps, et de tous ceux des siècles futurs (1). »

Les destructeurs d'Ilion pouvoient difficilement espérer que leurs vœux seroient si bien exaucés, et qu'après tant de siècles, leurs tombes recevroient encore les hommages des voyageurs. C'est à l'exactitude d'Ho-

toises de longueur, souvent emporté par le torrent et autant de fois renouvelé. Il sert de base à un cimetière turc dont les murs d'enceinte ont peut-être été bâtis sur les fondemens de ceux de l'ancienne forteresse *Achillæum*, qui avoit été construite par les Mytilénéens pour l'opposer aux Athéniens alors maîtres de Sigée (Hérodot. Lib. V, cap. 14. Strab. Lib. XIII, pag. 600). Ce fort n'existoit plus au temps de Pline l'ancien (Plin. Lib. V, cap. 30, Tom. I, pag. 282. Solin. cap. 40). Dans l'enceinte sont des tombeaux turcs dont quelques-uns assez bien sculptés; plus loin, dans la vue qui est ici gravée, on distingue le nouveau château d'Asie des Dardanelles, appelé Koum-Kalessi, ou *château de sable*, et de l'autre côté du détroit celui de Sedd-ul-Bahar-Kalessi ou *château, digue de la mer*. En avant est un autre cimetière turc avec tous ses cippes ou pierres tumulaires. (*l'Editeur.*)

(1) Odyss. Lib. XXIV, v. 71 et seq.

mère, dont le génie les avoit déjà si bien servis, que leurs mânes vont être redevables d'un culte nouveau.

L'admiration qu'inspiroient les vers du Prince des poètes, ajouta beaucoup encore au sentiment religieux que les Éoliens, habitans de la Troade, conservoient pour les héros dont la renommée donnoit un si grand lustre à leur pays. Si l'on montre aujourd'hui dans les Pyrénées les traces du prétendu passage et des forces plus qu'humaines du paladin Roland, il est bien naturel que l'on conservât sur les ruines de l'Hellespont le souvenir des événemens célébrés par le plus grand des poètes, dont les vers étoient partout entendus et répétés avec enthousiasme.

La vénération des peuples pour la mémoire d'Achille et le culte qu'ils lui rendirent assurèrent la conservation du tombeau; ils venoient y déposer les prémices de leurs récoltes et souvent appaiser par des sacrifices ses mânes redoutables. L'on n'eût osé passer la nuit près du monument dont on le voyoit, disoit-on, souvent sortir couvert de ses armes et agitant sa lance avec fureur; il étoit le souverain et l'effroi du pays, jadis théâtre de ses victoires. Cependant, la superstition y voyoit aussi quelquefois des spectacles plus doux et plus rassurans; elle y surprenoit Thétis entourée de ses Néréides, s'élevant sur les flots pour appeler et pleurer un fils ravi trop tôt à sa tendresse (1).

Après la guerre de Troie, les Thessaliens avoient envoyé pendant un assez long temps des députations offrir chaque année des sacrifices, et célébrer des jeux près le tombeau d'Achille, mais les souverains qui succédèrent aux Æacides négligèrent, comme il arrive quelquefois, les honneurs dus à la dynastie précédente; quelques villes seulement étoient restées plus fidèles à la mémoire du héros; déjà même leur zèle s'étoit refroidi, et cet antique usage alloit être totalement abandonné lorsqu'une affreuse sécheresse manifesta le courroux des Dieux : l'oracle de Dodone consulté reprocha aux Thessaliens l'oubli d'un devoir sacré, et leur prescrivit d'envoyer faire chaque année au divin fils de Pélée un double sacrifice comme à un Dieu, et comme à un mortel sorti de la vie.

Un navire ayant des voiles noires transportoit sur les bords Troyens quatorze ministres de ce culte religieux; deux taureaux, l'un blanc,

(1) Strab. L. XIII, p. 596. Philostrat. vitâ Apollon. L. IV, c. 11, p. 148; c. 16, p. 152. Heroic. c. 19, § 12, p. 738.

l'autre noir, nourris dans les forêts du mont Pélion; le feu sacré allumé en Thessalie; et pour les libations, de l'eau du Sperchius. C'est à cette occasion que les Thessaliens ordonnèrent, les premiers, d'envoyer des amaranthes pour couronnes funèbres, afin que, si les vents n'étoient pas favorables, elles arrivassent sur les bords de l'Hellespont sans être fanées. Le navire devoit entrer dans le port pendant la nuit; et, avant de toucher le rivage, on adressoit cet hymne à Thétis :

Θέτι κυανέα,
Θέτι Πηλεία,
τὸν μέγαν τέκες υἱὸν Ἀχιλλέα,
τοῦ θνατὰ μὲν ὅσον φύσις
ἤνεγκε, Τροία λάχεν,
σᾶς δ' ὅσον ἀθανάτου γενεᾶς παῖς
ἔσπασε, Πόντος ἔχει.
βαῖνε πρὸς αἰπὺν τόνδε κολωνὸν,
μετ' Ἀχιλλέως ἔμπυρα, βαῖν'
ἀδάκρυτος μετὰ Θεσσαλίας,
Θέτι κυανέα,
Θέτι Πηλεία (1).

« Thétis, divinité des mers, Thétis, épouse de Pélée, c'est toi qui » donnas le jour au grand Achille; il a laissé sur le rivage troyen tout ce » qu'il tenoit de la nature humaine de son père, et le Pont-Euxin possède » l'essence immortelle qu'il reçut de ta divine nature. Monte sur ce haut » monument et prends part aux sacrifices qui vont être offerts à Achille; » monte, et, suspendant tes larmes, viens te mêler aux enfans de la » Thessalie : viens, Thétis, divinité des mers, Thétis, épouse de Pélée. »

Arrivés au pied du monument, les Thessaliens couroient autour plusieurs fois, nus et armés, en frappant leurs boucliers, et appelant Achille à grands cris; puis, après avoir orné de fleurs le sommet du tombeau, ils y creusoient une fosse, et immoloient un taureau noir aux mânes du héros, comme à un mortel; les expiations étant terminées, ils redescendoient au rivage; et là sacrifioient à Achille un taureau blanc avec toutes les cérémo-

(1) Nous avons suivi ici l'excellente édition des Héroïques de Philostrate, donnée par M. Boissonade (p. 236), qui a corrigé tout ce morceau d'après les manuscrits. (*l'Éditeur.*)

nies d'usage envers une divinité. Les premiers rayons du jour ne devoient point retrouver la théorie sur ce rivage ennemi; on ne pouvoit y célébrer le festin sacré, et la victime étoit transportée à bord des navires (1).

Alexandre, passant d'Europe en Asie, et voulant venger la Grèce après l'avoir subjuguée, suspendit un instant sa marche pour honorer les mânes du héros, dont il brûloit d'atteindre la renommée. Le monarque qui, au milieu de ses pénibles travaux, s'écrioit : *ô Athéniens, qu'il en coûte pour être loué de vous !* devoit se plaire à rendre hommage au guerrier dont la gloire lui sembloit présager la sienne; et la vive admiration que lui inspiroient les chants d'Homère prêtoit encore un intérêt de plus à ces rivages où son imagination l'avoit, dès ses plus jeunes ans, si souvent transporté.

Après avoir offert un sacrifice à Minerve, et des libations à tous les guerriers qui périrent aux champs troyens, le jeune monarque célèbre sur la tombe d'Achille, les cérémonies qu'un long usage a consacrées. Il verse de l'huile sur la colonne qui surmonte le tombeau; il la pare de couronnes et de guirlandes; il en fait plusieurs fois le tour en courant, suivi de ses plus nobles compagnons d'armes; et, pour associer l'amitié à l'amour de la gloire, il veut que son cher Ephestion rende aux mânes de Patrocle les mêmes devoirs qu'il prodigue à ceux d'Achille; enfin il envie publiquement le sort du héros qui eut le double bonheur de trouver pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un digne chantre de ses exploits (2).

« Quoiqu'Alexandre, dit Cicéron, eût près de lui plusieurs écrivains » chargés de conserver le souvenir de ses actions, cependant, lorsqu'il » fût près du tombeau d'Achille, sur le cap Sigée, il s'écria : *heureux » jeune homme qui as trouvé un Homère pour te célébrer !* et il avoit » raison sans doute; car, sans l'Iliade, le même tombeau auroit enseveli » les restes et le nom du héros (3) ».

Mais il faut lire dans Philostrate comment le fameux Apollonius de Tyanès sut profiter, quatre siècles après Alexandre, de la superstition

(1) Philostrat. Heroic. cap. 19, § 14 et 15, p. 739 et seq.

(2) Diod. Sic. Lib. XVII, § 17. Tom. II, pag. 172. Plutarch. in Alex. Tom. I, pag. 672. Arrian. Exped. Alex. Lib. I, cap. 12. Philostrat. Ibid. § 15, pag. 743. Ælian. var. hist. Lib. XII, cap. 7.

(3) Quam multos scriptores rerum suarum Magnus ille Alexander secum habuisse dicitur; atque is tamen cùm in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset, *ô fortunate*, inquit, *adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris!* et vere, nam, nisi Ilias illa exstitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat nomen etiam obruisset. (Cicer. pro Archia poeta, § 10.)

des habitans et de la crédulité générale pour accréditer sa mission divine, et s'assurer l'aveugle confiance de ses sectateurs. Cet adroit imposteur revenoit d'Ephèse, où il avoit opéré un étrange miracle, et il n'avoit pas manqué en passant à Pergame d'en faire quelques autres dans le temple d'Esculape. Il entra dans la Troade pour visiter les tombeaux des guerriers grecs. Après avoir reçu des gens les plus éclairés du pays, toutes les notions qui pouvoient le diriger, il fait aux mânes des héros des sacrifices, dans lesquels le sang d'aucune victime n'est répandu. Il ordonne ensuite à tous ses compagnons de voyage de se retirer à bord du navire, et il leur annonce qu'il va seul passer la nuit près du tombeau d'Achille. Tous s'empressent de l'en détourner, le conjurent de ne point affronter un tel péril; Apollonius a bien pu, lui dit-on, être accueilli par les Dioscures et par Esculape, mais Achille est d'un caractère bien différent. Il n'est personne qui puisse en soutenir l'aspect terrible. Telle étoit en effet l'opinion générale. Apollonius, trop habile pour se laisser intimider, se montre convaincu du plaisir qu'il trouvera dans la conversation d'Achille, de ce guerrier qui lui-même avoit tant profité dans la société de Nestor; il ne peut rien craindre du généreux élève de Phœnix, du héros qui se laissa toucher par les prières de Priam; enfin Achille ne doit être irrité que contre les Troyens dont la perfidie le fit périr au moment où il ne s'occupoit que de son hymen.

Apollonius passe en effet la nuit, et probablement fort tranquille, sur le tombeau du divin fils de Pélée. A la pointe du jour, il retourne à son navire, où il se hâte de demander quel est, parmi ceux qui l'accompagnent, le jeune Antisthènes; celui-ci se présente, avoue qu'il est Troyen, issu même de la famille de Priam. Apollonius a reçu de l'ombre d'Achille la défense d'accorder le bienfait de ses lumières au descendant du prince qui fut son ennemi, à un admirateur trop zélé des vertus d'Hector. Le prétendu prophète s'empare ainsi des esprits, en paroissant tenir du héros lui-même ce que lui a sûrement déjà révélé la petite vanité du jeune Troyen; car, en répondant qu'il est de la race royale de Priam, il ajoute qu'on ne peut lui disputer les avantages d'une naissance illustre : il est bien vraisemblable que, depuis sept jours qu'il s'est rangé parmi les disciples d'Apollonius, il a laissé percer cette prétention.

Mais bientôt le navire ne peut plus contenir la foule qui se presse autour de l'homme étonnant, admis aux secrets des Dieux, qui maîtrise

la nature et peut seul conjurer les orages dont, en cette saison, sont menacés les navigateurs. Il se voit obligé de passer sur un bâtiment plus vaste, qui se trouve mouillé sous le tombeau d'Ajax. Il met à la voile, double le cap Sigée et longe la côte de l'Eolide, pour aller voir le tombeau de Palamède, mort victime de la calomnie; il veut relever sa statue renversée, ainsi que l'ombre d'Achille le lui a prescrit. Nous avons déjà rappelé cette anecdote, lorsque nous avons passé près de ces rivages (1).

Apollonius se dirige ensuite vers l'Eubée; et, durant cette traversée, respecté par les vents qui n'osent contrarier sa navigation, il satisfait la curiosité des passagers, et de ses admirateurs, qui tous le conjurent de leur faire connoître les détails de son entrevue avec Achille. Il y consent; ce n'est point en répandant comme Ulysse le sang des agneaux immolés, qu'Apollonius a évoqué l'ombre du héros, mais par des formules que lui apprirent les prêtres de l'Inde; à peine il les a prononcées que le tombeau a retenti d'un bruit intérieur; et aussitôt un jeune homme a paru, haut de cinq coudées, couvert d'une chlamyde thessalienne; son extérieur n'étoit pas celui qu'on attribue au fier et présomptueux Achille; il étoit tout-à-la-fois grave et rassurant. Quant à sa beauté, nulle expression ne sauroit en donner une juste idée; et Homère lui-même, malgré tous les éloges qu'il lui prodigue, n'a su que le peindre foiblement. Cependant Apollonius a vu l'image du héros grandir successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint la hauteur de douze coudées (2): alors Achille, l'appelant par son nom, s'est félicité de voir enfin un homme tel qu'il le désiroit depuis long-temps. Il l'a chargé de menacer les Thessaliens de sa colère s'ils continuent à négliger des hommages et des sacrifices que les Troyens eux-mêmes s'empressent de lui offrir, quoiqu'il ait jadis fait tomber sous ses coups leurs chefs les plus illustres.

Les questions qu'Apollonius obtient ensuite la permission de faire au héros, et qu'il auroit pu ce me semble mieux choisir, n'ajouteroient rien, pas plus que les réponses qu'il prétendoit en avoir reçues, aux preuves que présente cette charlatanerie; mais le récit de son historien atteste en quelle vénération étoient à cette époque les tombeaux retrouvés dans la Troade, et surtout celui d'Achille (3), méconnu des voya-

(1) Voyez pag. 88 de ce volume.

(2) Douze coudées reviennent à environ 17 pieds français. (*l'Editeur.*)

(3) Philostrat. vita Apollon. Lib. IV, cap. 11, 12, 13, 15 et 16, pag. 148 et seq.

geurs qui, sur mes traces, ont depuis quelques années visité la Troade. Tous ont été égarés par les ouvrages incomplets qui ont précédé le mien, et ils ont pris pour le tombeau d'Achille celui de Festus, dont nous ne tarderons pas à nous occuper.

Les auteurs Grecs et Latins les plus dignes de foi nous attestent, comme on vient de le voir, l'existence du tombeau et du temple d'Achille, sur ce même rivage où j'en ai reconnu les vestiges. Ce sont Homère, Hérodote, Cicéron, Diodore de Sicile, Horace, Strabon, Lucain, Pline, Plutarque, Arrien, Lucien, Solin, Philostrate, Elien, Hérodien, Ammien-Marcellin, qui de siècle en siècle nous ont conservé des titres que le scepticisme le plus déterminé ne sauroit révoquer en doute; et nous ne devons pas être embarrassés de répéter avec l'aimable favori de Mécène:

Te manet Assaraci tellus, quam frigida parvi
Findunt Scamandri flumina,
Lubricus et Simoïs :
Unde tibi reditum certo subtemine Parcæ
Rupêre : nec mater domum
Cærulea te revehet. HORAT. Epod. XIII.

Puisque la gloire t'appelle
Sous les remparts d'Ilion,
Accours, vole, va répandre
L'épouvante dans ces lieux
Qu'arrosent le froid Scamandre
Et le Xanthe impétueux;
Mais, songe qu'un Dieu sévère
Ne permet pas ton retour,
Que de ta charmante mère
Tu ne verras plus la cour.

Trad. de M. DARU. (*l'Auteur.*)

PLANCHE XXVIII.

Vue du tombeau de Patrocle.

A 120 toises environ de l'emplacement du monument d'Achille, se voit un monticule conique recouvert de gazon. Echappé à la fureur destructive des hommes, il n'a eu à souffrir que des fréquens orages qui depuis tant de siècles frappent son sommet; les tempêtes et les pluies ont dû le diminuer de quelques pieds, en même temps qu'elles exhaussoient le terrain qui l'entoure, de la terre même qu'elles lui enlevoient (1).

(1) Ce tombeau est un peu aplati à son sommet, sans doute par l'effet des eaux qui ont emporté la terre supérieure; il n'est pas très-élevé et semble répondre à la description d'Homère; il peut avoir 12 pieds de hauteur perpendiculaire sur environ 40 de diamètre à sa base. (*l'Editeur.*)

Mais si, comme tout porte à le croire, la tombe tumulaire dont je donne ici le dessin, est celle qui fut jadis élevée sur les restes du bûcher de Patrocle, elle ne doit jamais avoir été aussi haute que les autres tombes, placées sur ce même rivage.

Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
Ἀλλ' ἐπιεικέα τοῖον· ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ
Εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναι, οἵ κεν ἐμεῖο
Δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι λίπησθε.

« Je ne vous demande pas, dit Achille à ses soldats, d'élever à Patrocle » un immense monument, il suffit qu'il soit convenable; ceux de vous » qui me survivront en feront un plus considérable et un plus élevé (1) ».

Le héros veut que ses restes ne soient point séparés de ceux de son ami; ils seront placés, ainsi que l'ombre de Patrocle est venue le demander, dans l'urne d'or (2), qui un jour renfermera les os d'Achille (3).

(1) Iliad. Lib. XXIII, v. 245 et seq.

Je dois justifier le sens tout nouveau que je prête à ces vers. Le mot τὸν désigne ici sans difficulté le σῆμα de Patrocle; la conjonction copulative καὶ est là pour lier l'idée de ce monument avec celle du monument du même genre qu'on élevera bientôt à lui Achille, et auquel il fait allusion en parlant de sa mort prochaine; il faut donc entendre ces vers en ce sens. « Ne faites pour le moment à Patrocle qu'un tombeau » peu considérable; après ma mort, vous qui me sur- » vivrez, vous rendrez *aussi* ce monument grand et » élevé; c'est à-dire vous l'exhausserez en même temps » que vous m'en ferez un à moi-même. » S'il ne devoit pas y avoir deux tombes distinctes à quoi serviroit la conjonction καὶ? Heyne l'a traduite littéralement *et hunc* sans comprendre l'intention et l'utilité de cette locution : il ne paroît pas même avoir entrevu la difficulté, et en cela, il a suivi l'exemple commode des scholiastes antérieurs. C'est dans cette même intention que le mot καὶ est employé dans une foule de vers de l'Iliade. Voy. Lib. V, v. 362, et Lib. VI, v. 230.

(2) Ὣς δὲ καὶ ὀστέα νῶϊν ὁμὴ σορὸς ἀμφικαλύπτοι,
Χρύσεος ἀμφιφορεύς.
Iliad. Lib. XXIII, v. 91.

σορὸς signifie ici l'urne.

(3) Le sens donné à ce passage par M. de Choiseul est bien peu naturel. τὸν pour ὃν ne peut se rapporter qu'à τύμβον qui précède. La particule καὶ, sur laquelle Heyne n'a point fait de remarque n'offre réellement aucune difficulté; elle sert à lier l'idée du tombeau, en quelque sorte provisoire, qu'on élève en ce moment à Patrocle, avec celle des augmentations que ce tombeau doit subir par la suite; car les mots ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ κ. τ. λ. équivalent à ὃν δὲ καὶ Ἀχαιοὶ ἐν ὑστέρῳ εὐρὺν κ. τ. λ. La version de Heyne, sans avoir toute la clarté désirable, est cependant exacte; et les deux exemples de καὶ, cités par M. de Choiseul, ne sont pas du tout concluans dans son opinion. Achille ne fait point ici allusion au monument qu'on doit lui élever un jour, il ne parle que de celui de Patrocle.

Quant à l'opinion qui a conduit M. de Choiseul à cette interprétation, elle semble également peu fondée. Il résulte bien clairement du texte d'Homère, qu'Achille et Patrocle devoient être renfermés dans le même *tumulus ;* on ne peut entendre autrement le vers :

ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεὺς
Φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον, ἠδὲ οἱ αὐτῷ.

« Dans l'endroit où Achille vouloit qu'on élevât » un grand tombeau à Patrocle et à lui-même ». (Iliad. Lib. XXIII, v. 126.)

Le même fait résulte du vers rapporté par M. de Choiseul dans la note 2, ὣς δὲ καὶ ὀστέα κ. τ. λ. Le mot σορὸς n'a jamais signifié *urne :* ce mot, qui ne se rencontre qu'en ce seul endroit des poëmes d'Homère, signifie *cercueil*, ou *tombe.* Ce qui a fait croire à M. de Choiseul qu'il a le sens de *urne*, c'est le vers qui suit : χρύσεος ἀμφιφορεύς, τόν τοι πόρε πότνια μήτηρ : mais Aristarque pensoit que ce vers avoit été interpolé (v. Heyne ad h. l.), et les critiques modernes ont adopté son opinion. (*Note de M. Letronne.*)

Cependant il hâte les cérémonies qui doivent ouvrir l'Elysée à l'ombre gémissante du fils de Ménœtius : il veut assurer le repos de son ami, en attendant l'époque peu éloignée où il sait qu'il ira le rejoindre.

Agamemnon lui-même seconde les soins d'Achille, et ordonne les préparatifs de la pompe funèbre. Sous le commandement de Mérion, il fait partir un nombreux détachement chargé de couper dans les montagnes le bois nécessaire au bûcher. Ici le poète s'est plu à peindre la marche lente et pénible d'une longue file de mulets, gravissant, descendant, remontant les étroits et difficiles sentiers de l'Ida : « arrivés aux » pieds des montagnes les soldats se portent au travail avec ardeur ; » vous entendez les coups redoublés de la hache qui frappe les chênes » antiques, et renverse avec fracas leurs cimes touffues, balancées dans » les airs ».

Ἀλλ' ὅτε δὴ κνημοὺς προσέβαν πολυπίδακος Ἴδης,
Αὐτίκ' ἄρα δρῦς ὑψικόμους ταναηκέϊ χαλκῷ
Τάμνον ἐπειγόμενοι· ταὶ δὲ μεγάλα κτυπέουσαι .
Πίπτον· κ. τ. λ.

Iliad. Lib. XXIII, v. 117.

Tout ce morceau est un des plus harmonieux modèles de cette poésie descriptive, dont les poèmes d'Homère sont la source féconde où puisèrent tous les Grecs, et après eux les Latins, leurs disciples et leurs imitateurs. Qu'il étoit bien connu d'Homère cet art de ménager quelques instans de repos après les émotions les plus austères, et de les suspendre pour leur redonner plus d'énergie, d'opposer par d'heureux contrastes aux jeux cruels des passions les plus violentes, des tableaux pris dans la simple nature, et de varier ainsi sans cesse les effets dont le véritable talent dispose à son gré !

Agamemnon et les chefs de l'armée se sont rendus au camp d'Achille : les Thessaliens sont sous les armes ; les chars marchent en avant ; l'immense troupe des piétons les suit et entoure le corps de Patrocle, porté par ses compagnons ; Achille désolé soutient la tête de l'ami qu'il inonde de ses pleurs. Arrivé sur la plage où l'on a préparé un vaste bûcher, le héros coupe ses blonds cheveux, jadis promis par son père au fleuve Sperchius, et, en gémissant, il s'écrie : « ô Sperchius, mon père t'avoit

» promis de te consacrer cette chevelure et de t'offrir de riches sacri-
» fices, s'il avoit le bonheur de me revoir; mais tu n'as pas exaucé ses
» vœux, et, puisque je ne dois pas retourner dans ma chère patrie, que
» ce soit Patrocle qui emporte avec lui l'offrande qui t'étoit destinée ».
Il dit et place sa chevelure dans les mains du guerrier tombé sous les coups d'Hector. Tous ceux qui le pleurent, lui font le même sacrifice.

On dépose au centre du bûcher le corps, enveloppé de la graisse des nombreuses victimes qui viennent d'être immolées; c'est Achille lui-même qui veut rendre ces derniers soins à celui qu'il a si tendrement chéri; il place autour du corps des urnes d'huile et de miel, et dans son désespoir, il dévoue à la mort et aux flammes quatre chevaux superbes, deux des chiens qu'il nourrit de sa table; enfin il égorge sans pitié les douze jeunes Troyens dont il a, dans sa fureur, promis l'affreux sacrifice; il met aussitôt le feu au bûcher, en adressant à son ami un dernier adieu.

Cependant les flammes restent inactives: Achille, qui s'en afflige, adresse sa prière à Borée et à Zéphyre; les vents de Nord et de Nord-Ouest sont, en effet, les seuls qui puissent frapper directement la plage où étoient campés les Grecs. Une coupe d'or à la main, il fait des libations, leur promet des sacrifices et les conjure de venir hâter les derniers honneurs qu'attend le guerrier si vivement regretté de toute l'armée. Les Dieux appuient de leurs ordres la prière d'Achille; et leur rapide messagère, Iris, va trouver les vents qui obéissent à sa voix; ils s'élancent, ils partent; et, chassant devant eux les nuages, soulevant les flots de leur souffle impétueux, ils parviennent jusqu'au rivage troyen; le bois s'enflamme à leur approche, et toute la nuit ils ne cessent d'en accroître l'activité dévorante.

Ce qui semble d'abord ici une pure invention du poète, suggérée par une croyance fabuleuse plus ancienne encore, est la peinture fidèle d'un effet fréquemment répété sur la plage où furent campés les Grecs. On pourroit dire qu'à l'entrée de l'Hellespont, il ne règne que deux vents, celui du Nord et celui du Midi.

Zéphyre et Borée ont soufflé jusqu'au lever de l'aurore; les flammes s'appaisent faute d'alimens. Tous les chefs de l'armée qui étoient allés prendre du repos, sont revenus près d'Achille; ils l'aident à éteindre avec du vin les charbons qui brûlent encore, à recueillir les os de

Patrocle; il sera facile de les distinguer, ils sont au centre du bûcher, tandis que ceux des autres victimes, hommes et chevaux, en occupent les bords (1).

Les os du guerrier, blanchis par la flamme, et revêtus d'une double enveloppe de graisse, sont reçus dans une urne d'or, qui, couverte d'un voile, est aussitôt déposée dans la tente d'Achille. Il ne reste plus qu'à élever la masse conique, le Σῆμα, qui doit recouvrir l'emplacement du bûcher et le signaler aux siècles futurs.

Τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλιά τε προβάλοντο
Ἀμφὶ πυρήν· εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν·
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα, πάλιν κίον.

« Les Grecs, dit le poète, tracent par un cercle la place du monu-
» ment; ils en jettent les fondemens autour du bûcher; et aussitôt ils
» se hâtent tous de verser par dessus une terre légère; après avoir
» ainsi élevé le monument, ils se retirent » (2).

Les expressions choisies par Homère pour indiquer la forme circulaire de ces monumens, ou les terres amoncelées pour en former la masse, si difficiles d'ailleurs à rendre dans les langues modernes, devoient paroître bien extraordinaires aux traducteurs, qui s'étoient fait de ces tombeaux une idée beaucoup trop moderne.

Lorsque les funérailles de Patrocle sont ainsi terminées, Achille fait célébrer des jeux en son honneur, et distribue des prix aux vainqueurs. Jusque-là rien qui ne soit convenable dans l'expression des vifs regrets du héros; mais le lendemain, c'est une nouvelle fureur qui paroît s'emparer de son âme et troubler sa raison; elle le porte à des excès que l'on a bien foiblement excusés en les rejetant sur la férocité des mœurs de son siècle, ou sur un aveugle désespoir. Une si basse vengeance exercée sur les restes d'un guerrier digne de toute l'estime de son vainqueur, ne peut s'allier avec les principes généreux, sans lesquels, dans aucun siècle, il ne sauroit exister de véritable héroïsme. On souffre de voir le fils d'une Déesse, jusque-là fier, irascible, mais toujours grand, toujours juste, s'avilir par un acte de cruauté, et démentir ainsi son ori-

(1) Iliad. Lib. XXIII, v. 240 et seq.

(2) Id. Ibid. v. 255 et seq.

gine et ses nobles habitudes. Vous ne reconnoissez plus le guerrier qui, après avoir vaincu le père d'Andromaque, lui avoit accordé les derniers honneurs et avoit voulu que, par une glorieuse distinction, il fût enseveli avec ses armes (1). Vous ne pressentez, vous n'espérez pas celui qui, bientôt accessible à la pitié, accueillera les larmes et les prières de Priam (2); et lorsque le poète nous peint Achille, traînant le corps d'Hector, un goût délicat l'accuse d'avoir outré ses couleurs, et méconnu cette juste mesure que d'ordinaire il sait si bien observer.

Méfions-nous de nos jugemens; Homère et le cruel Achille lui-même vont trouver des censeurs moins sévères, lorsqu'on saura que c'étoit en Thessalie un usage antique, consacré par le temps et par les lois, de traîner le corps d'un meurtrier autour du tombeau de sa victime; Cimon le Thessalien en avoit donné le premier exemple, après la mort de son frère Thrasyllus, tué par Eurydamas fils de Midias (3). Achille ne fait donc, dans son désespoir et sa vengeance, que suivre une coutume de son pays, et célébrer en quelque sorte un culte expiatoire. Il oublie seulement, et c'est déjà beaucoup trop sans doute, les égards dus au malheur d'un noble adversaire. La douleur le rend injuste; il traite le guerrier défenseur de ses foyers, comme un coupable odieux; mais cet emportement d'une âme toujours passionnée jusqu'à la violence, ne paroîtra plus un acte si révoltant. Le tableau plus adouci ne produira qu'un effet parfaitement d'accord avec le caractère connu du héros; le bouillant Achille a pu être un instant égaré par l'amitié désolée, mais le poète toujours moral, fait aussitôt intervenir les Dieux qui condamnent sa fureur et lui prescrivent des sentimens plus humains (4).

Je n'ai pu faire ouvrir le monument que je suppose être le cénotaphe consacré aux mânes de Patrocle. Le propriétaire n'a jamais voulu, ni le permettre, ni vendre le terrain où il est placé; mais nous allons dans l'article suivant examiner l'intérieur d'un tombeau semblable, copie probablement très-fidèle de celui-ci. Si quelque voyageur plus heureux que moi, profitant des notions que je lui aurai fournies, et de quelque changement favorable dans les préjugés des Musulmans, progrès dont il y a de récens exemples, obtient la permission d'ouvrir le monument de Patrocle, je suis persuadé qu'on y trouvera les débris d'un bûcher,

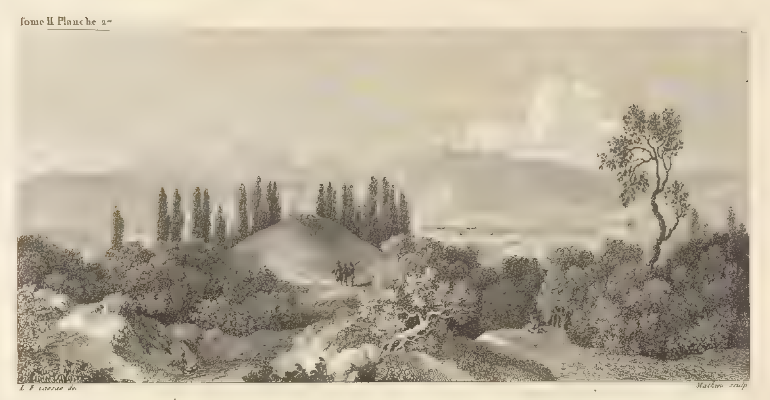
(1) Iliad. Lib. VI, v. 418 et seq.
(2) Id. Lib. XXIV, v. 507 et seq.
(3) Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XXII, v. 398.
(4) Iliad. Lib. XXIV, v. 112 et seq.

Tome II Planche 29.



Vue du Tombeau de Festus.

Tome II Planche 2–



Vue du Tombeau de Patrocle

Tome II Planche 24.



Vue de la Vallee de Simois



peut-être quelques ossemens de victimes, mais je serois bien surpris qu'on y trouvât une urne cinéraire. Les restes de tous les guerriers morts sur ces rivages étrangers, étoient reportés dans leur patrie; le seul Ajax y avoit été enseveli, parce qu'il n'avoit point été brûlé (1). J'ai fait ouvrir près d'Athènes le tombeau qui, du temps de Pausanias, passoit pour celui de l'amazone Antiope; et M. Fauvel, qui a long-temps secondé mes recherches avec une parfaite intelligence, n'y a trouvé qu'une grande quantité de charbons, des fragmens, des plats d'une terre cuite grossière, des os de victimes et des feuilles d'or battu, qui avoient sans doute été employées à en orner la tête (2).

Les usages funèbres des anciens ont souvent varié; mais il est bien probable que, dans les temps anciens, le plus grand nombre de ces tombes tumulaires *σήματα, tumuli,* étoit destiné à transmettre le souvenir du personnage qui avoit péri dans la contrée, et à constater qu'on lui avoit rendu les derniers honneurs qui seuls pouvoient ouvrir les portes de l'éternel séjour. On élevoit de pareils cénotaphes à ceux même dont on n'avoit pu brûler les corps, et recueillir les restes; et c'est ainsi que Ménélas, apprenant de Protée la funeste mort d'Agamemnon, lui élève un tumulus sur la côte d'Égypte (3). (*l'Auteur.*)

PLANCHE XXIX.

Vue du tombeau de Festus.

Ce tombeau, pour n'être pas celui d'Achille comme je l'avois cru d'abord, n'en est pas moins fort curieux; et, si la Poésie n'a aucun droit sur lui, il n'en est pas de même de la redoutable Histoire. Le monument que je crois être celui de Festus, indiqué par Hérodien, rappelle une des époques trop nombreuses, où l'espèce humaine châtiée, et ce qui est

(1) Personne n'a jusqu'ici remarqué qu'aucune des expressions employées par Homère ne donne lieu de croire que l'urne d'Achille ait été enfermée dans le monument qui lui fut élevé par les Grecs. Les restes du héros, réunis à ceux de Patrocle et d'Antiloque, furent sans doute reportés en Thessalie. Comment supposer qu'on eût négligé de rendre cet hommage à la mémoire d'Achille; qu'on eût refusé cette consolation au roi son père, lorsqu'on voit par le discours de Nestor, qu'on devoit reporter en Grèce les ossemens des simples guerriers, dont le bûcher, commun à tous, avoit été recouvert par l'Ἄκριτος τύμβος (Iliad. Lib. VII, v. 334.)?

(2) Pour une plus ample description de la fouille de ce tombeau, voyez les notes sur la traduction française des voyages de Chandler, Tom. II, pag. 540, et le Tome VI[e] de la 7[e] année du Magasin encyclopédique, pag. 523 et suiv. (*l'Editeur.*)

(3) Odyss. Lib. IV, v. 584.

trop dur, si je l'ose dire, outragée par la Providence, se vit condamnée aux caprices comme aux fureurs d'un monstre en délire.

Caracalla devenu, par l'assassinat d'un frère, seul en droit de tourmenter l'univers, et craignant les ressentimens comprimés de quelques citoyens, en qui son inquiète et juste méfiance croyoit surprendre un reste d'énergie, étoit sorti de Rome. Pour avoir le prétexte de se croire un conquérant, il voyageoit dans ses provinces soumises et consternées à la tête d'une armée qui les pilloit.

C'est ainsi qu'après avoir parcouru une partie de son empire située en Europe, il arriva sur les frontières de la Macédoine. De vils flatteurs qui vivoient de ses désordres et s'enrichissoient de ses folies, ceux même qui, sans avoir rien à y gagner, éprouvent en pareil cas un inexplicable besoin de s'avilir, ne manquèrent pas de le placer au-dessus de tous les héros de l'antiquité. Il eut, dans le premier moment, la modestie de ne se croire que l'égal d'Alexandre. Il prétendit faire revivre en lui le vengeur de la Grèce; il en adopta les vêtemens et l'armure, plus faciles à imiter que ses grandes qualités; il fit plus, il en prit le nom, forma une phalange macédonienne, et l'on portoit avec les aigles romaines dans les rangs de son armée, la double image d'un monarque à jamais cher à la gloire, et d'un vil tyran qu'attendoit la justice des siècles (1).

Parvenu sur les bords de l'Hellespont, il s'embarqua, voulut braver la tempête, et manqua périr (2). Nous l'avons vu arriver en pompe à Pergame pour solliciter des Dieux l'affranchissement de ses remords (3), grâce qu'heureusement la suprême justice n'accorde jamais. De retour dans la Troade, il visita les monumens des héros et rendit aussi des hommages publics aux mânes d'Achille. Le tombeau du fils de Pélée est orné de festons et de guirlandes, l'empereur y prodigue de pompeux sacrifices; mais ce n'est déjà plus assez pour lui d'être un Alexandre, c'est le divin Achille lui-même qu'il veut en tout imiter. Il lui falloit un ami dont il pût célébrer les funérailles. Festus, jusque-là le plus cher de ses favoris, meurt subitement; et l'histoire nous a transmis ce qu'en pensa toute l'armée : le soupçon injurieux est le premier châtiment du crime qui perd pour toujours le droit de s'en plaindre.

Caracalla, fidèle observateur des moindres détails consignés dans

(1) Dion. Cass. Lib. LXXVII, c. 7. Herodian. Hist. Lib. IV, c. 13. Spartian. Caracalla.

(2) Dion. Cass. Ibid. c. 16. Spartian. Ibid.

(3) Voyez pag. 46 de ce volume.

l'Iliade, fit élever, près du cap Sigée, un vaste bûcher sur lequel il plaça le corps du nouveau Patrocle; il immola des milliers de victimes, fit des libations, implora le secours des vents, et mit ensuite le feu au bûcher. Son rôle ne l'avoit embarrassé qu'un moment, lorsque, toujours comme Achille, il avoit voulu couper sa chevelure : il étoit à peu près chauve; et, au mépris de la dignité souveraine, les soldats furent frappés des ridicules efforts qu'il multiplioit pour consommer son difficile sacrifice. Ceux mêmes qui n'eussent pas balancé à servir ses fureurs insensées ne purent contenir des rires insultans (1). Les momens d'oubli sont un court soulagement que le ciel daigne par fois accorder aux victimes mêmes du pouvoir le plus redouté; il doit s'y attendre, et s'y résigner avec tous les dehors d'une parfaite insouciance; c'est-là sa philosophie. Les prétoriens de Néron, parcourant les gradins du théâtre où l'élève de Sénèque et de Burrhus se donnoit en spectacle, ne pouvoient arracher que des signes d'admiration démentis par la contenance involontaire de ceux qui les prodiguoient (2).

Le monument funéraire de Festus dépend aujourd'hui d'une petite métairie, dont le propriétaire avoit adossé sa maison à ce monticule, auquel il ne supposoit d'autre mérite que de la garantir des vents du Nord. Craignant les vexations du commandant de la forteresse, il s'étoit constamment refusé à mes sollicitations, c'est-à-dire à toutes mes offres, pour en obtenir la permission de tenter une fouille sur son terrain. Par bonheur, il fut obligé l'année suivante de faire un voyage et confia le soin de sa propriété à un frère qui, moins prudent ou plus intéressé, feignit d'être plus crédule. Il adopta ou parut adopter l'espoir de trouver une source abondante qui eût fertilisé ses champs; et, en sus du prix très-avantageux pour lui, dont nous convînmes, j'ajoutai la promesse de payer à une valeur double de leurs poids les objets d'or et d'argent qui pourroient être trouvés; ce fut ce qui le décida; car il ne pouvoit renoncer à l'idée d'un riche trésor, qu'il persistoit intérieurement à croire le véritable but de mes recherches.

Le sommet arrondi et tronqué de la tombe de Festus n'est aujourd'hui élevé que de 20 pieds au-dessus du sol qui l'environne, mais ce sol est évidemment exhaussé par les terres que les pluies en ont détachées; et,

(1) Dion. Cass. Lib. LXXVII, c. 16. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 14.

(2) Tacit. Annal. Lib. XIV, c. 15; Lib. XVI, c. 4.

en effet, on est descendu neuf pieds plus bas dans l'intérieur pour arriver jusqu'au sol ancien. Il eût été plus facile de pratiquer d'abord une galerie latérale ou horizontale dirigée vers le centre; mais, voulant connoître la nature des terres qui forment le tumulus, j'ai préféré de faire creuser perpendiculairement un puits que l'on a conduit jusqu'au banc de granit sur lequel la tombe fut jadis élevée et qui fait partie de la base du promontoire.

On a trouvé en premier lieu, c'est-à-dire au sommet, six pieds de glaise bien battue et propre par sa tenacité à retenir les terres plus légères que recouvre cette couche supérieure; ensuite une couche de glaise et de pierres amalgamées et formant un massif très-compacte de deux pieds d'épaisseur, puis une troisième couche de terre et de sable mêlés ensemble, d'environ quatre pieds six pouces d'épaisseur, et enfin une dernière couche de sable très-fin. Au centre de cette couche, les ouvriers, déjà parvenus un peu plus bas que le niveau du terrain actuel, ont rencontré une assez grande quantité de charbons sur les fragmens d'une grande pierre plate de quatre pouces d'épaisseur qui, depuis long-temps, ayant cédé à l'effort de la masse qu'elle soutenoit, s'étoit brisée, et, en s'enfonçant dans un petit caveau carré qu'elle recouvroit, l'avoit laissé combler par le sable fin de la couche supérieure. On a retiré avec le plus grand soin ce sable et tous les objets qu'il enveloppoit, et découvrant le fond, on a poussé latéralement une excavation horizontale, par le moyen de laquelle on s'est assuré qu'on étoit arrivé jusqu'au granit. Sur cet ancien sol étoit élevé le caveau de 4 pieds dans un sens sur 3 dans l'autre, formé par de petits murs assez mal construits, et que l'on avoit recouverts avec cette grande pierre plate dont je viens de parler. C'est sans doute dans ce caveau qu'étoit l'urne ou le vase qui devoit renfermer les cendres de Festus: nous allons voir quel a été le résultat de cette fouille (1). (*l'Auteur.*)

(1) Depuis que M. de Choiseul a fait ouvrir ce tumulus en 1787, par le juif Gormezano, il paroît que, doutant que la fouille en eût été bien faite, on l'a recommencée, et que, par suite, le tombeau a été entièrement détruit. Il n'offre plus aujourd'hui qu'une légère élévation dans le terrain servant de sépulture à une famille particulière. C'est dans cet état que M. Dubois l'a vu et en a reconnu l'emplacement en 1815. (*l'Editeur.*)

Figure en bronze

Fragmens de Vases de terre cuite

Pieds Français

Vase de terre cuite

Vase de terre cuite

Pieds Français

Objets trouvés dans le Tombeau de Festus



PLANCHE XXX.

Objets trouvés dans le tombeau de Festus.

Avant d'arriver aux débris de la pierre qui couvroit le caveau, on rencontra de gros morceaux de charbon qui, comme l'on sait, n'a rien à redouter des efforts du temps; ensuite on pénétra dans le caveau même où l'on aperçut des monceaux de cendres agglutinées qui sembloient imprégnées de graisse. Le tout fut tiré avec soin de la terre, et envoyé à Constantinople, où, en procédant à son examen, on trouva un grand nombre d'objets brisés sans doute par la chute de la pierre supérieure. On y distingua des restes de vases de terre semblables à ceux que l'on appelle vulgairement vases étrusques ; plusieurs fragmens d'os distincts, parmi lesquels on remarqua une portion d'un tibia, une plaque ronde assez grande d'un métal oxydé, et un autre morceau également oxydé, qui n'étoit autre chose que du cuivre, et que sa forme fit prendre d'abord pour une poignée d'épée.

Satisfait de ce premier examen, on passa bientôt à un second par suite duquel on crut pouvoir réunir en un seul corps plusieurs de ces objets. M. Fauvel fut appelé, et, avec son habileté ordinaire, il reconnut assez promptement dans le morceau que l'on avoit pris pour une poignée d'épée, une figure de bronze très-intéressante par le mélange du style égyptien et de l'habillement grec. Cette petite figure étoit séparée de ses accessoires, couverts, aussi bien qu'elle, d'une épaisse couche de vert-de-gris, qui, par l'effet de l'impression de l'air extérieur, se détacha de leur surface. M. Fauvel les nettoya chacun en particulier et chercha leurs points d'adhésion. Il rejoignit avec beaucoup d'adresse les morceaux qui paroissoient avoir été précédemment en contact, et finit par former une figure que l'on auroit eu de la peine à reconnoître sans lui. Il l'appuya sur deux autres parties qui parurent représenter deux chevaux, et posa le tout sur la plaque ronde comme sur un soutien naturel; par ce moyen il composa un groupe régulier qui offroit une espèce d'ensemble, d'environ 10 pouces de hauteur.

La figure est une statue de femme en pied, on distingue fort bien les seins; mais son visage est très-endommagé, ses pieds sont en avant l'un de l'autre. La chemise qui couvre ses épaules paroît être d'un tissu sem-

blable aux chemises de soie que les femmes portent encore aujourd'hui dans tout l'Orient, et dont les fils sont frisés. Elle est vêtue d'une robe avec un grand nombre de plis perpendiculaires; les pans sont relevés sur les cuisses, et les bords partout contournés, suivant la disposition des plis, présentent la plus grande uniformité; de son bras gauche elle soutient son vêtement qu'elle saisit délicatement avec le pouce et l'index : le bras droit est brisé. Les symboles qui surchargent sa tête et ses épaules sont la partie la mieux conservée. Deux sphinx placés sur ses avant-bras élèvent leurs têtes au niveau d'une coiffure formée par deux volutes qui ressemblent assez à celles d'un chapiteau ionique. Sur ces volutes on en distingue d'autres soutenant deux lions ou deux autres sphinx appuyés sur les têtes et sur les ailes relevées des premiers.

Les chevaux sont lourds et grossièrement faits; ils portoient chacun un homme assis de côté, dont il ne reste plus que les cuisses et les jambes. La plaque qui soutient le tout est ornée d'une espèce d'oves (1).

On a d'abord pensé que cette figure, par rapport à la disposition de sa coiffure, avoit quelqu'analogie avec les figures égyptiennes, et qu'elle pouvoit tenir aux travaux des plus anciens temps de la Grèce; mais M. le comte de Choiseul ayant consulté son ami l'abbé Barthélemy, et ayant pris encore depuis, les avis de M. Visconti, ces deux savans lui ont témoigné de si grands doutes sur l'antiquité de cette figure, qu'il s'est déterminé à abandonner sa première idée et à faire du tombeau qui la renfermoit celui de Festus au lieu de celui d'Achille. En effet, M. Visconti regarde cette figure comme appartenant à des temps bien différens de ceux de la guerre de Troie. Il pense qu'une partie des accessoires a été mal adaptée, et qu'elle formoit le manche d'une patère dont la plaque étoit la portion la plus large. Il cite une autre patère à peu près semblable qui a été publiée par Winkelmann dans ses *monumenti inediti*, N° 156. « La partie qui en compose le manche, dit-il, a une ressemblance » frappante avec la figure troyenne, excepté qu'elle est d'un autre sexe; » pour le reste, des figures humaines et des animaux sortent de l'espèce » de cartouche qui forme sa coiffure, comme dans celle-ci » (2).

(1) Voyez aussi la lettre de M. Jumelin, médecin de l'ambassade Française à Constantinople en 1787, écrite à M. Le Chevalier dans le 2e volume du voyage de la Troade. Tom. II, pag. 315 et suiv.

(2) Lettre manuscrite de M. Visconti à M. le comte de Choiseul-Gouffier, datée de Paris le 26 floréal an XIII (16 mai 1805).

M. Barthélemy fait à-peu-près les mêmes objections (1). D'après ces raisons, M. le comte de Choiseul a dû regarder cette figure comme étant d'une époque beaucoup plus récente qu'il ne l'avoit imaginé d'abord, et en conséquence il a cherché le tombeau d'Achille partout ailleurs que dans le tumulus qu'il a fait fouiller.

La planche que nous décrivons offre encore d'autres antiquités trouvées dans le même tombeau; ce sont des vases dont M. Fauvel a rapproché toutes les parties et qui ont 8 ou 9 pouces de hauteur : ils ne présentent rien d'intéressant que quelques figures peu distinctes; mais leur forme est assez élégante. D'autres morceaux de briques offrent des palmètes d'un assez bon goût, et des enlacemens qui n'annoncent pas une très-haute antiquité (2). (*l'Éditeur.*)

(1) Remarques manuscrites sur l'ouvrage intitulé *matériaux pour le 13e chapitre du voyage pittoresque de la Grèce.*

(2) Un voyageur anglais (Jacques Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne, Tom. II de la Trad. Franc. pag.* 189 *et suiv.*) a rapporté l'extrait d'une lettre qu'un de ses amis lui a adressée des Dardanelles; comme elle contient des assertions désobligeantes pour M. de Choiseul, nous ne pouvons nous dispenser de les relever ici. Cet ami de M. Dallaway dit : « qu'il a eu une conversation intéressante avec le fils » du dernier consul Français, M. Salomon Gormezano, au sujet de l'ouverture du tombeau d'Achille » près le cap Sigée; que ce M. Gormezano lui a dit » avoir été employé par le comte de Choiseul-Gouffier » pour examiner le tombeau et faire la recherche des » antiquités qu'on pourroit y trouver; qu'on y » avoit travaillé la nuit pour tromper l'Aga et le peu- » ple, en prétextant le projet de découvrir une source » d'eau qui seroit fort nécessaire aux habitans de Iéni- » Chehr; que deux mois avoient été employés sans » fruit à ce travail, et que, comme personne ne l'aidoit » dans cette inspection, il avoit voulu fréquemment » l'abandonner, désespérant de réussir, mais qu'on » l'avoit engagé à persévérer; qu'à la fin il avoit dé- » couvert le lieu de l'intérieur où les reliques étoient » déposées; qu'il les avoit recueillies toutes, avoit » fait part du résultat heureux de ses recherches à » celui qui l'employoit, et avoit rempli une grande » caisse de tout ce qu'il avoit trouvé; que M. de Choi- » seul lui avoit enjoint de les lui apporter, et de ne » les pas perdre de vue, *mais qu'il n'avoit payé sa » peine que par des remerciemens;* qu'il avoit pris » alors la résolution de garder par devers lui diver- » ses pièces qu'il nous a montrées fort obligeamment » et nous a expliquées, n'ayant, nous a-t-il dit, rien » à craindre désormais de M. de Choiseul ». Suit le détail des objets que Gormezano a fait voir à cet ami de M. Dallaway et qui n'ajoute rien à celui que nous avons donné dans le texte.

Seroit-il possible que le juif Gormezano ait gardé quelques pièces de celles qui ont été trouvées dans le tumulus qu'il étoit chargé de fouiller? c'eût été certainement une infidélité bien condamnable, mais M. Dubois, dans l'avertissement en tête du catalogue des antiquités de la collection de feu M. le comte de Choiseul-Gouffier, (page xij, note) dit que « l'exacte vérité est » que Gormezano, qu'il vit aux Dardanelles, en 1815, » parut très-offensé des discours qui lui étoient prêtés, » et que ce même Gormezano lui remit une déclara- » tion qui contient un état détaillé des sommes et des » présens qui furent alors le prix de ses soins » (il avoit reçu 500 piastres, une montre d'or et le brevet de survivance de son père, dans la charge de premier Drogman du consulat de France aux Dardanelles). Les lettres de M. Moïse Gormezano le père à M. le comte de Choiseul-Gouffier que nous avons sous les yeux, et qui ont été écrites dans le temps où le fils Salomon présidoit à la fouille du tumulus, ne font mention que de ses témoignages de reconnoissance envers l'ambassadeur. Après la perte que M. de Choiseul fit, dans son émigration, de beaucoup d'objets qu'il avoit ramassés à grands frais dans ses voyages, il lui auroit été bien douloureux de se voir encore calomnier par un homme qu'il avoit comblé de ses bienfaits!

Le Dr Clarke, dans son voyage (2e partie, chap. VI, Tom. II, pag. 166, note), dit que le fragment de figure de bronze qui fut le résultat de la fouille faite par les ordres de M. de Choiseul dans le tombeau du cap Sigée, est actuellement entre les mains du comte de Aberdeen, et que ce fragment annonce une assez haute antiquité.

PLANCHE XXXI.

Vue du cap Sigée jusqu'au tombeau d'Ilus.

Le royaume de Troie, d'abord foible et resserré dans une vallée du mont Ida, s'agrandit insensiblement aux dépens de ses voisins, et finit par acquérir une puissance redoutable. Déjà Tros, un de ses souverains, avoit conquis une partie de la Phrygie, lorsque la mort de son fils Ganymède, fait prisonnier par Tantale, roi de Lydie, devint pour lui un nouveau sujet de guerre. Le jeune Ganymède étoit d'une beauté accomplie, ce qui fit dire, que Jupiter épris de ses charmes l'avoit enlevé pour servir à la table des Dieux. Après la mort de Tros, Ilus continua la guerre entreprise par son père; la fortune lui fut si favorable qu'il parvint à chasser de ses états Pélops, fils de Tantale, et le força d'aller chercher un asyle dans la presqu'île de la Grèce, que l'on nommoit alors *Apia*, et qui de son nom fut appelée *Péloponnèse* ou île de Pélops (1). Ce fut sous la conduite des descendans de ce même Pélops, Agamemnon et Ménélas, que les Grecs vinrent à leur tour renverser la ville de Troie.

Ilus, à ce qu'il paroît, avoit rapporté de cette guerre un immense butin, fruit du pillage des états de Tantale. Parmi les richesses qu'il avoit enlevées se trouvoient de vigoureux coursiers nourris dans les gras pâturages de l'Hermus, et si légers qu'ils pouvoient, disoit-on, courir sur la mer, sans en agiter la surface, et franchir des moissons sans en froisser les épis; aussi passoient-ils pour être issus de race divine et par conséquent immortels. La fable, toujours d'accord avec elle-même, prétendoit qu'ils avoient été donnés par Jupiter à Tros ou à Ilus, comme une espèce de dédommagement de la perte de Ganymède (2).

Devenu paisible possesseur de ses conquêtes, Ilus osa le premier descendre des montagnes et fixer les habitations de son peuple dans la

(1) Bachet de Méziriac, Commentaire sur les épîtres d'Ovide, Tom. II, pag. 333 et suiv. Banier, Mythologie, Livr. V, chap. 2, Tom. VII, pag. 239 et suiv.

(2) Homer. Iliad. Lib. V, v. 265. Hellanicus, ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Bibl. Lib. II, cap. 5, § 9. Hygin. fab. 89. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. VIII, v. 190. Tzetzès ad Lycophr. v. 34 et 523. Eustath. ad Iliad. Lib. V, v. 265.

plaine. Il fonda la ville d'Ilion au pied du mont Ida (1), et éleva, pour la protéger, une citadelle qui reçut le nom de *Pergama* (2). Son fils Laomédon, héritier de sa puissance et de ses richesses, voyant s'accroître la capitale de ses états, forma le projet de l'entourer d'une enceinte de fortes murailles, pour la garantir de toute surprise. Il profita de l'arrivée de deux étrangers habiles dans l'art de construire, c'étoient Neptune et Apollon, qui, selon la fable, chassés du ciel par Jupiter, avoient été obligés de revêtir la forme humaine et de se mettre au service du prince Troyen.

Les Grecs attribuoient aux divinités qu'ils plaçoient dans l'Olympe, les mêmes passions, les mêmes vertus, les mêmes défauts qu'ils reconnoissoient en eux. L'empire du grand Jupiter ne pouvoit donc pas être plus tranquille que ceux des souverains de la terre. Souvent agité par des intrigues et des complots, il étoit le jouet des caprices de ces divinités toujours en discorde, et plusieurs fois le maître du tonnerre fut obligé d'employer tous les moyens que lui donnoit sa puissance pour réduire les rebelles et rétablir la paix dans le ciel. Peut-être aussi son joug paroissoit-il un peu dur à des divinités indociles qu'il prétendoit assujettir à des lois que souvent il n'observoit pas lui-même? Un jour tous les Dieux formèrent le projet de le vaincre et de l'enchaîner. A la tête du complot étoient Junon, Pallas, Neptune et Apollon. La trame fut découverte; Jupiter condamna son épouse à être attachée dans le ciel avec des chaînes d'or; on ignore quelle fut la punition de Pallas; quant à Neptune et Apollon, ils furent bannis du séjour des Dieux et obligés pendant un an de servir le fier Laomédon (3).

Ces deux divinités conclurent un traité avec le Prince et convinrent d'élever les murs de Troie moyennant un certain prix qu'on leur payeroit, lorsque l'ouvrage seroit terminé. Ils commencèrent leurs travaux, entourèrent la ville dont l'étendue étoit déjà considérable (4); et le reste du temps Apollon alla garder les troupeaux du roi, sur le mont Ida. Ainsi construites de la main des Dieux, les murailles de Troie furent regardées

(1) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 216. Apollod. L. III, c. 12, § 3. Diod. Sic. Lib. IV, c. 75, pag. 318. Strab. Lib. XIII, pag. 593.

(2) Homer. Iliad. Lib. IV, v. 508; Lib. VI, v. 512; Lib. VII, v. 21. Virgil. Æneid. Lib. II, v. 556. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib IV, v. 508; Lib. VI, v. 512. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 99; Lib. II, v. 556.

(3) Homer. Iliad. Lib. I, v. 397 et seq.; Lib. XXI, v. 442. Pseudo-Didym. ad Iliad. L. I, v. 400. Tzetzès ad Lycophr. v. 34. Eustath. ad Iliad. Lib. XXI, v. 442.

(4) Selon plusieurs scholiastes d'Homère la ville de Troie avoit 60 stades de tour; selon un autre, simplement 30 (Heyn. ad Iliad. Lib. XXII, v. 165 et 208.).

comme inexpugnables (1); mais le destin avoit arrêté que cette ville seroit prise plusieurs fois; il étoit donc nécessaire qu'elle eût un côté foible. Ces Dieux associèrent à leur opération un mortel qu'ils firent venir exprès, Æacus, grand-père d'Achille et d'Ajax, qui construisit la partie du mur (2) par laquelle Télamon, fils de ce même Æacus, pénétra dans la ville quelques années après (3).

Les murailles étant achevées, Laomédon ne craignit pas de violer son serment; il refusa de payer aux Dieux le prix dont il étoit convenu, et les chassa même de ses états avec ignominie. Homère rappelle cette action en faisant dire par Neptune à Apollon : « Ne t'est-il resté aucun » souvenir de tous les maux que nous souffrîmes devant Ilion, lors- » qu'exilés de l'Olympe, dociles à la volonté de Jupiter, nous fûmes » contraints, durant le cours d'une année, de nous abaisser jusqu'à ser- » vir le fier Laomédon, à recevoir ses ordres ? tandis que, bâtissant la » superbe Troie, je l'entourois de vastes, d'invincibles remparts, toi, » Apollon, tu faisois paître les troupeaux dans les vallées nombreuses » de l'Ida, les bœufs au pied flexible erroient dans les forêts sous ta » garde; lorsque les riantes heures amenèrent le terme de notre exil, » Laomédon nous refusa le prix de nos travaux, et nous renvoya avec » insolence. Aveuglé par sa rage, il osa même te menacer de te vendre » chargé de fers dans les îles lointaines, il jura que son épée nous lais- » seroit une marque ineffaçable d'ignominie. Nous le quittâmes indi- » gnés de cet outrage inoui et de la perfide violation de sa parole. Est-ce » donc là ce qui te porte à favoriser ce peuple, plutôt que de t'unir à » nous pour ensevelir les perfides Troyens avec leurs enfans et leurs » femmes, dans les cendres d'Ilion ? (4) »

Si l'on en croit quelques auteurs, cette fable n'est qu'une allégorie; suivant eux, Laomédon avoit consacré une somme d'argent pour faire des sacrifices à Neptune et à Apollon, ou, pour mieux dire, il avoit fait

(1) Homer. Iliad. Lib. VII, v. 452; Lib. XXI, v. 441. Lycophr. Alex. v. 522 et 617. Apollod. Bibl. Lib. II, c. 5, § 9. Virgil. Georg. Lib. III, v. 36. Æneid. Lib. III, v. 3; Lib. IX, v. 144. Diod. Sic. Lib. IV, c. 42, p. 286. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 1 et seq. Hygin. fab. 89. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. VII, v. 453. Lib. XX, v. 147; Lib. XXI, v. 445 et 448. Val. Flacc. Argon. Lib. II, v. 491. Pausan. Lib. VII, c. 20. Philostrat. Héroic. c. XI, § 3, pag. 721. Servius ad Virg. Georg. Lib. III, v. 36; ad Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. II, v. 241 et 610; Lib. III, v. 3; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34, et 617.

(2) Pind. Od. Olymp. VIII, v. 41. Schol. Ibid.

(3) Dares Phryg. Lib. I, c. 2. Apollod. Lib. II, c. 5, § 4. Diod. Sic. Lib. IV, c. 32, pag. 277.

(4) Homer. Iliad. Lib. XXI, v. 441. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. L. II, c. 5, § 9. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 12. Servius ad Virg. Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. III, v. 3; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

vœu de sacrifier à ces divinités tout ce qui naîtroit d'animaux dans ses états, pendant une année désignée; mais les Mysiens étant entrés sur son territoire, il détourna les fonds destinés à ces sacrifices, et les employa à construire les murailles de Troie. Dès-lors ne pouvant plus accomplir sa promesse, il fut regardé comme parjure envers les Dieux (1); d'autres prétendent même qu'il puisa dans les trésors de ces divinités et qu'il ne remit point l'argent (2); un autre encore y voit une allégorie plus subtile, il pense que Neptune et Apollon ne sont que des emblêmes de l'humidité et de la chaleur si nécessaires aux constructions (3).

Quoi qu'il en soit, la fable ajoute que Neptune et Apollon, irrités des outrages qu'ils avoient reçus, ne tardèrent pas à se venger. Neptune souleva les flots, et la mer vomit sur ses bords un monstre marin qui enlevoit les hommes dans les champs, et détruisoit toutes les productions de la terre; Apollon fit naître une peste horrible qui étendit ses ravages jusque sur les arbres (4). Ce dernier fut sans doute appaisé par des sacrifices. Son oracle, consulté sur les moyens de calmer la colère de Neptune, répondit qu'il falloit livrer au monstre de jeunes filles Troyennes qui deviendroient sa pâture. Déjà plusieurs de ces infortunées avoient péri, et le monstre n'étoit point satisfait. Les Troyens ne songoient plus qu'à éloigner leurs filles pour les dérober à la mort qui les menaçoit, lorsqu'une sédition s'éleva contre Laomédon; ce prince fut, à son tour, forcé d'exposer Hésione, sa propre fille. Malgré sa tendresse paternelle, malgré l'excès de sa douleur, il se soumit aux ordres du destin, et la fit attacher aux rochers qui bordent la mer; victime de la mauvaise foi de son père, elle attendoit ainsi le sort affreux qui lui étoit réservé, lorsqu'Hercule arriva sur les côtes de Troie (5).

Servius dit que toute l'histoire d'Hésione n'est qu'une fable (6); mais, comme on montroit dans le pays les rochers auxquels on prétendoit

(1) Hygin, fab. 89. Servius ad Virg. Æneid. L. II, v. 610.

(2) Herodot. ap. Tzetzem ad Lycophr. v. 522. Eustath. ad Odyss. Lib. I, v. 2. Anonymus, de Incredibilibus, cap. 4.

(3) Eustath. ad Iliad. L. XXI, v. 442. Voyez Bachet de Méziriac, Commentaire sur les épîtres d'Ovide, T. II, pag. 446 et suiv.

(4) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 144. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Lib. II, c. 5, § 9. Diod. Sic. Lib. IV, c. 42, pag. 286. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 14 et seq. Hygin. fab. 89. Val. Flacc. Argon. Lib. II, v. 475 et 497. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. III, v. 1; L. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(5) Hellanicus ap. Pseudo-Didym. Ibid. Apollodor Ibid. Diod. Sic. Ibid. Ovid. Ibid. v. 18 et seq. Hygin. Ibid. Val. Flacc. Ibid. v. 462 et seq. Philostr. Jun. Icon. c. 12, pag. 882 et seq. Servius ad Æneid. Lib. I, v. 554. Lib. III, v. 1; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès Ibid. v. 34, 522 et 617.

(6) Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 623.

que cette princesse avoit été attachée (1), nous avons cru convenable d'en indiquer la place sur la carte. Un auteur assure même que le monstre qui ravageoit cette contrée n'étoit qu'un roi puissant sur mer, appelé Céton, dont le nom transformé en κῆτος, dans la langue grecque, désigne un *monstre marin*. Ce pirate venoit, dit-il, avec une armée, dévaster le pays dont les habitans, pour se racheter du pillage, étoient contraints de lui abandonner leurs filles et leurs chevaux qu'il alloit vendre sur les plages lointaines. Hercule, joint à Laomédon, le vainquit et le tua (2); toute cette histoire ne seroit donc que celle d'un forban qui infestoit la Troade, et imposoit un tribut odieux, fort en usage dans ces temps où les enfans, regardés comme une véritable propriété, étoient livrés sans pitié par leurs parens.

On décrit, dans les articles précédens, les tombeaux d'Achille, de Patrocle et de Festus; la vue que nous donnons actuellement offre celui de Patrocle à droite, et sur un plan plus éloigné, une suite de hauteurs qui, prenant du cap Sigée, semble venir joindre, dans le fond de la plaine sur la gauche, le tombeau d'Ilus, dont elle est pourtant séparée par le canal qui conduit aujourd'hui les eaux du Scamandre à la mer Égée. Cette chaîne, d'une pente assez rapide vers la plaine, offre, du côté de la mer, un grand escarpement, qu'on franchit par des sentiers étroits et tortueux, pratiqués au milieu des rochers, par les habitans des villages établis sur sa crête. Cet escarpement a, dans quelques endroits, jusqu'à 300 pieds (3); à la pointe même du cap Sigée, la partie la plus élevée, se trouve le village de Iéni-Chehr, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sigée : les moulins que l'on y remarque, occupent sans doute le lieu où étoit la citadelle. Vient ensuite un monticule ou tumulus que l'on a pris pour le tombeau d'Antiloque, puis Iéni-Keui également bâti sur une autre sommité. Ces collines se perdent derrière le Throsmos qui sert de base au village d'Erkessi-Keui, et plus loin est le grand tombeau d'Ilus nommé aujourd'hui *Udjek-Tépé*. Telle est la situation des lieux où nous devons chercher les rochers d'Hésione.

Hercule aborda dans la Troade avec les Argonautes, selon plusieurs auteurs (4); suivant d'autres, ce ne fut qu'après les avoir quittés et avoir

(1) Lucan. Pharsal. Lib. IX, v. 970.

(2) Palæphat. de Incredibil. c. 38.

(3) Voyage dans la Troade de Lechevalier, Tom. II, pag. 308.

(4) Darès, de excidio Trojæ, Lib. I, c. 2. Diod. Sic. L. IV, c. 42, pag. 286; c. 49, p. 292. Hygin. fab. 31 et 89. Val. Flacc. Argon. L. II, v. 451. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

fondé, avec Polyphême, la ville de Cios dans la Mysie (1); d'autres encore prétendent que c'étoit en revenant de la guerre contre les Amazones (2). Nous ne chercherons pas à éclaircir ce point de chronologie, inutile à notre objet. Une tempête, dit-on, jeta les Argonautes sur le cap Sigée, qui ne portoit pas encore ce nom, et ils y descendirent. Hercule, un de leurs chefs, suivi de son cher Télamon, se promenoit à quelque distance sur le rivage de la mer Égée, lorsqu'une voix plaintive vint frapper ses oreilles. Il s'arrête, il écoute, promène au loin ses regards, et voit sur les rochers une jeune fille enchaînée, et à ses pieds l'appareil de la mort. Il franchit aussitôt l'espace qui l'en sépare, s'approche, apprend d'elle son infortune, et, touché des larmes et des sanglots de cette innocente victime, il se promet de la délivrer. Pour prix de ce bienfait, il doit posséder les chevaux donnés par Jupiter à Tros ou à Ilus; Laomédon en a fait le serment, il n'en faut pas davantage; le héros s'apprête à combattre le monstre (3).

En faisant aborder Hercule au cap Sigée, ces historiens semblent d'abord indiquer ce lieu comme celui où Hésione auroit été attachée; mais les deux vers suivans de Valerius-Flaccus :

Alcides Telamonque comes dum littora blando
Anfractu sinuosa legunt, vox accidit aures.

font voir clairement que ces deux héros s'écartoient des autres Argonautes, en suivant un rivage sinueux et escarpé; et, par cette raison, ils permettent de prendre toute la côte qui suit le cap Sigée, sur la mer Égée, pour les rochers d'Hésione (*Hesionis scopuli*). En effet, comme nous avons vu, toute cette côte présente un escarpement dans lequel il seroit bien difficile d'assigner précisément la place où la fable dit qu'Hésione avoit été enchaînée. Cependant l'antiquité signale, en ce canton, un cap et un port, appelés Ἀγάμεια, c'est-à-dire le cap et le port de la *Non mariée*, parce que l'on prétendoit que c'étoit là qu'Hésione, encore fille, avoit été exposée à la fureur du monstre (4). Hesychius dit même qu'Ἀγαμία est une petite ville, et l'endroit où toutes les jeunes filles avoient été livrées au monstre selon l'ordre de l'oracle (5).

(1) Apollod. Lib. I, c. 9, § 18. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 623.
(2) Apollod. Lib. II, c. 5, § 9.
(3) Darès, de excid. Trojæ. Lib. I, c. 2. Diod. Sic. Lib. IV, c. 42, pag. 286. Hygin. fab. 31, 89. Val. Flacc. L. II, v. 446 ét seq. Tzetzès ad Lycophr. v. 523.
(4) Steph. verbo Ἀγάμεια.
(5) Hesychius et Phavorinus verbis Ἀγαμίας et Ἄγαμος.

Pour rencontrer un cap et un port sur ce rivage, il faut descendre au midi jusqu'à l'extrémité de cet escarpement, où l'on trouve un promontoire assez avancé en mer, que les marins nomment cap de Troie, et un mouillage, près d'une terre basse et marécageuse, qui pouvoit être autrefois un port. Sur la pente de la hauteur, on voit les ruines de plusieurs habitations appelées aujourd'hui *Palæo-Castro*, ce qui indique une ancienne cité, probablement celle d'*Agamia*.

Cependant, si nous nous en rapportons à d'autres détails de la délivrance d'Hésione, ce n'est pas positivement dans cet endroit qu'elle auroit été exposée. Homère, après avoir peint dans l'Iliade l'acharnement des Dieux contre Troie, s'exprime ainsi : « Neptune, à la chevelure » azurée, conduit les divinités qui sont pour les Grecs, vers le retranche- « ment de terres rapportées que les Troyens, avec l'aide de Pallas, » construisirent jadis pour servir de refuge au divin Hercule, lorsqu'il » poursuivroit le monstre marin qui ravageoit ces bords et le pousseroit » loin du rivage dans la plaine. C'est là, ajoute-t-il, que Neptune et ces » Dieux se placent, tandis que les divinités qui favorisent Troie se rangent » sur Callicoloné, près du Simoïs, autour d'Apollon et de Mars (1). »

Nous avons vu plus haut que Callicoloné étoit situé dans la partie orientale de la plaine de Troie, un peu au-dessus d'Ilium-Recens, vers le village d'Aktché-Keui (2) ; le retranchement d'Hercule devoit donc se trouver à l'opposé, vers la mer Égée, comme le conjecture M. Heyne (3); en effet, c'est de ce côté qu'a dû être exposée Hésione, et que venoit le monstre marin, ou le pirate, qu'Hercule eut à combattre.

Les Troyens, avec le secours de Pallas, qui veilloit toujours à la conservation d'Hercule, avoient élevé un retranchement (*propugnaculum*), retraite assurée pour ce héros, dans le cas où, après avoir poursuivi le pirate dans la plaine, il le seroit lui-même à son tour. Ce retranchement devoit être près d'un passage peu fréquenté, connu du monstre ou pirate, et qui lui permettoit de pénétrer dans la contrée, au moment où l'on s'y attendoit le moins. Il étoit, sans doute, destiné à fermer cette issue de manière que le monstre ne pût reprendre le même chemin par lequel il étoit venu. En effet, au milieu des hauteurs qui bordent la mer Égée, entre les villages de Iéni-Chehr et de Iéni-Keui, plus près de ce dernier, il

(1) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 144 et seq.

(2) Voyez page 296 de ce volume.

(3) Heyn. ad Iliad. Lib. XX, v. 146.

existe dans le terrain une dépression, une coupure (1), qui répond parfaitement au passage dont il est ici question. C'est donc près de là, vers la plaine, sur la pente des collines qui suivent la côte, que devoit être placé ce retranchement, et l'on peut croire que c'étoit dans le passage même que l'on montroit l'endroit où, suivant l'opinion du temps, Hésione avoit été attachée.

Ce retranchement de forme circulaire, construit en terres rapportées, τεῖχος ἀμφίχυτον, dit Homère (2), étoit fort élevé, selon la remarque du scholiaste (3), et cela devoit être, puisque les Dieux, protecteurs des Grecs, s'y réunissoient comme ceux qui favorisoient les Troyens, sur le Callicoloné, pour être témoins des actions qui se passoient dans la plaine. On ne trouve point aujourd'hui de traces de ce monument, entièrement détruit, peut-être, à moins qu'on ne le reconnoisse dans un tumulus situé immédiatement au-dessus de la coupure, et que quelques voyageurs ont pris mal à propos pour le tombeau d'Antiloque (4).

(1) Voyage dans la Troade par Lechevalier. T. II, pag. 174 et 309. Gell, the Topography of Troy, p. 28. Hobhouse, a Journey through Albania, etc., letter 29, pag. 700.

(2) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 145. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(3) Pseudo-Didym. Ibid. Heyn. ad Iliad. Lib. XX, v. 145.

(4) Ce tumulus, d'une forme distincte, et semblable à celle du tombeau d'Æsyétès, est ovale à sa base. Il a 160 pieds dans son grand diamètre et 110 dans le petit. Son sommet, qui n'est point conique comme celui des autres tumulus, domine le terrain d'environ 25 pieds, et offre une petite esplanade de 10 pieds dans un sens, sur 3 dans l'autre, ce qui annonce une destination particulière. Par la grande élévation de la chaîne de collines sur laquelle ce tumulus est placé, sa base se trouve à environ 120 pieds au-dessus du niveau de la mer. Telles sont les mesures que M. Kauffer a prises en 1787 (Matériaux pour servir au treizième chapitre du Voyage pittoresque de la Grèce, p. 66). Ce monticule pourroit donc fort bien n'avoir jamais été un tombeau, et moins encore celui d'Antiloque que de tout autre héros Grec mort devant Troie.

En effet, Strabon, parlant des tombeaux ou cénotaphes situés près du Sigeum, en nomme trois, le tombeau d'Achille et les cénotaphes de Patrocle et d'Antiloque, qu'il désigne comme voisins l'un de l'autre (Lib. XIII, pag. 596); or, il existoit, il y a peu de temps encore, près de ce cap, trois tumulus que les anciens voyageurs (Pockocke, Travels, etc. Tom. II, part. II, pag. 105; Chandler, Voyage dans l'Asie Mineure, chap. XIII, Tom. I, pag. 92 de la Trad. Franç.) ont pris, avec raison, pour les tombeaux mentionnés par Strabon. D'autres, depuis (Le chevalier, Voyage dans la Troade, Atlas, carte nº 14 et 15; Dallaway, Constantinople ancienne et moderne, Trad. franç. Tom. II, pag. 186, et carte intitulée Esquisse de la Troade), n'en ayant aperçu que deux, ont rejeté le cénotaphe d'Antiloque sur le bord de la mer Egée, et ont cru le reconnoître dans le monticule ovale dont il est ici question (voyez aussi Gell. the Topography of Troy, pag. 28 et 62. Ce voyageur pense néanmoins que ce pourroit être une erreur); mais, comme nous avons vu, tant par les descriptions de M. de Choiseul que par ce que l'on vient de rapporter, qu'il existoit réellement trois tumulus au Sigée, avant que celui fouillé par M. de Choiseul eût été détruit, il n'est pas besoin d'aller chercher ailleurs le moyen d'expliquer Strabon, et l'on peut dire, à cet égard, que les derniers voyageurs qui ont visité la Troade (Clarke, Travels, etc. Tom. II, p. 165. Hobhouse, a Journey through Albania, etc., letter XL, pag. 729) ne s'y sont pas trompés.

Cependant, M. de Choiseul, formant son opinion sur celle des savans qui attribuoient une antiquité peu reculée aux objets qui lui ont été donnés, comme provenant de la fouille du tumulus qu'il a fait creuser, a pensé qu'il pouvoit faire de ce tumulus, le tombeau de Festus, affranchi de Caracalla; mais l'Histoire, en parlant du sacrifice ridicule de cet

Hercule vainquit le monstre et le tua (1). Valerius-Flaccus (2) fait un récit très-animé de ce combat; Philostrate le jeune décrit un tableau qui le représentoit (3); on le voit sur une peinture d'Herculanum (4), et il est encore figuré sur une mosaïque de la Villa Albani, que Winckelmann a fait graver dans ses *Monumenti inediti* (5). Une médaille de bronze, de Septime Sévère, frappée à Ilium, offre d'un côté, la tête de l'empereur, et de l'autre, Hercule debout, tenant de la main droite une patère et de la gauche sa massue; devant lui une femme debout (sans doute Hésione) porte une couronne, qu'elle semble lui offrir; derrière, est un phare ou fanal, au pied duquel sont représentés des flots et un poisson (6). Paléphate dit simplement que, Céton étant entré dans la plaine de Troie avec son armée, Hercule et Laomédon allèrent à sa rencontre et le tuèrent (7).

Le prix de la victoire devoit être les chevaux que Tros ou Ilus avoit reçus de Jupiter. Hercule étoit sur le point de les emmener; Hésione, elle-même, par la crainte d'un nouvel ordre de l'oracle, qui pouvoit renouveler son infortune, s'attachant plus à son libérateur qu'à ses parens, désiroit le suivre; mais ce héros méditant d'autres exploits, laissa Hésione et les chevaux entre les mains de Laomédon, avec la promesse de ce

empereur sur le bûcher de son favori (Dion. Cass. Lib. LXXVII, cap. 16. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 14), ne dit point positivement qu'il lui ait élevé un tombeau semblable à celui de Patrocle; en conséquence on peut rendre ce tumulus à l'un des trois héros auxquels Strabon les attribue, et il ne sera plus nécessaire d'aller chercher le cénotaphe d'Antiloque loin du cap Sigée. Ce fils chéri de Nestor, ayant été tué par Memnon, on lui fit de magnifiques funérailles sur les bords de l'Hellespont, au rapport de Cointus de Smyrne (Lib. III, v. 4); c'est donc là, et non vers la mer Egée, qu'on dut lui élever un cénotaphe.

A l'extrémité de l'escarpement dont il a été question, sur le cap de Troie, au-dessus des ruines que je prends pour celles de la ville d'Agamia, est un autre tumulus, assez considérable, que l'on appelle dans le pays, Bechik-Tépé, c'est-à-dire la *butte du berceau*, et qui peut avoir une trentaine de pieds d'élévation perpendiculaire. Plusieurs voyageurs en ont fait le tombeau de Pénélée et même celui d'Antiloque (Lechevalier, ibid. et Tom. III, pag. 309. Dallaway, ibid). La première de ces opinions s'est formée sur ce que dit Cointus (Lib. VII, v. 159 et 160), que Pénélée, chef des Béotiens, fut tué par Eurypyle, roi des Teuthraniens, et que ses compatriotes lui élevèrent un tombeau, grand et exhaussé, dans un endroit apparent; mais nous savons que Pénélée fut enterré en Béotie, sur les bords du Céphise, où l'on montroit son tombeau (Anthologia Græca, T. I, p. 111); ainsi ce tumulus ne peut lui être attribué.

Entre les deux monticules dont on vient de parler, est le village de Iéni-Keui, bâti sur la crête de l'escarpement. Le D^r^. Chandler (ibid. pag. 79) a pensé qu'il représentoit l'ancienne ville de *Nea* ou *Nee*, mentionnée par Pline comme étant située dans la Troade, mais nous avons déjà vu (pag. 286 de ce volume) que cette ville étoit loin de la côte, et sur la rivière d'Esèpe, ce qui la place assez avant dans l'intérieur du pays.

(1) Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Lib. II, cap. 5, § 9. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 42, pag. 286. Hygin. fab. 31 et 89. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(2) Valer. Flacc. Argon. Lib. II, v. 497 et seq.

(3) Philostrat. Jun. Icon. c. 12, pag. 882 et seq.

(4) Le Pitture antiche d'Hercolano, T. IV, p. 311, tavola 62.

(5) Winckelmann, *Monumenti inediti*, p. 90, pl. 66.

(6) Description de médailles antiques, par Mionnet, T. II, p. 664.

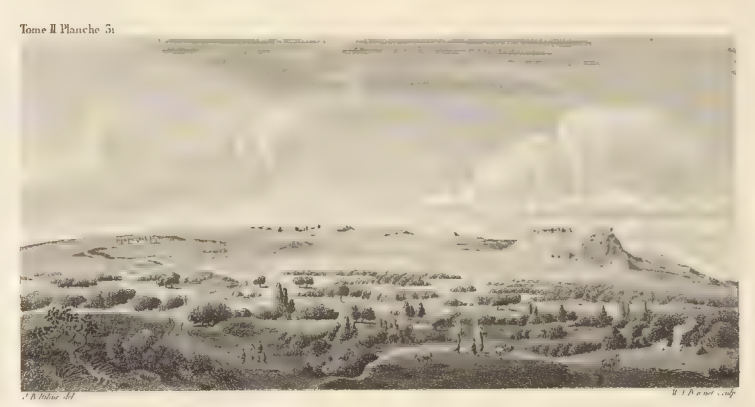
(7) Palæphat. de Incredibil. c. 38.

Tome II Planche 32



Vue d'Erkessi-Keui

Tome II Planche 31



Vue du Cap Sigée jusqu'au Tombeau d'Ilus

Tome II, Planche [illegible]



Vue du Tombeau d'Ilus





prince, de les lui rendre lorsqu'il viendroit les demander. Laomédon ne tint aucun compte de ses sermens; Hercule, à son retour, fut ignominieusement chassé; et, comme il n'étoit pas en force, il différa sa vengeance et la remit à un autre temps. Bientôt il revint avec six vaisseaux, d'autres disent dix-huit, et une armée qui, bien que moins nombreuse que celle d'Agamemnon, s'empara de Troie en peu de jours. Tous ceux qui firent résistance furent tués; Laomédon lui-même périt avec ses enfants, excepté le jeune Priam, auquel le vainqueur rendit le royaume de ses pères, et Hésione, qu'il donna à Télamon, pour récompenser la valeur de ce héros, qui étoit entré le premier dans la ville. Pour lui, il se contenta d'emmener les chevaux, prix des services qu'il avoit rendus aux Troyens (1).

Dion Chrysostome prétend qu'Hercule n'a jamais pillé Troie, qu'il n'y est venu qu'en ami, afin de demander Hésione en mariage pour Télamon, et qu'étant l'hôte de Laomédon, il n'eut pas de peine à l'obtenir (2); mais on convient que la harangue de cet orateur sur la prise de Troie, n'est qu'un sophisme continuel qu'il a habilement soutenu devant les habitans d'Ilium, pour flatter leur amour-propre et rehausser leur gloire, en assurant qu'Ilion n'avoit jamais été prise par les Grecs, et que ceux-ci, au contraire, après avoir éprouvé la valeur des Troyens, avoient été contraints de se rembarquer (3). (*l'Éditeur.*)

PLANCHE XXXII.

Vue d'Erkessi-Keui.

A l'extrémité méridionale de l'escarpement qui règne le long de la mer Égée, débouche le canal par où les eaux du Scamandre s'écoulent aujourd'hui dans cette mer. Si nous nous en rapportons au texte de Pline, cette dérivation seroit très-ancienne, et peut-être auroit-elle donné

(1) Homer. Iliad. Lib. V, v. 640 et 648. Lib. XIV, v. 249. Pindar. Isthm. Od. VI, v. 46. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Bibl. Lib. II, cap. 5, § 9; c. 6, § 4; Lib. III, c. 12, § 8. Virgil. Æneid. Lib. VIII, v. 290. Diod. Sic. Lib. IV, c. 32, pag. 276 et seq.; c. 42, pag. 286; c. 49, p. 292. Hygin. fab. 31 et 89. Strab. Lib XIII, pag. 596. Darès, de excid. Trojæ, Lib. I, c. 2. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 623; Lib. III, v. 1; Lib. VIII, v. 157 et 290. Philostrat. Heroic. c. XI, § 1, pag. 718. Tzetzès ad Lycophr. v. 34. Schol. Pind. Isthm. Od. VI, v. 46.

(2) Dion Chrysost. Orat. XI, pag. 164 et 166.

(3) Observations sur le discours dans lequel Dion combat l'opinion de la prise de Troie par les Grecs, par M. de Brequigny. (Vie des anciens orateurs grecs. Tom. II, pag. 163 et suiv.)

lieu aux Éoliens, qui vinrent s'établir dans cette contrée, après la guerre de Troie, de méconnoître le fleuve tant célébré par les poèmes d'Homère. Pline, après avoir parlé de la ville d'Alexandria-Troas, ajoute, dans sa description de la côte vers l'Hellespont, *Scamander amnis navigabilis et in promontorio quondam Sigeum oppidum* (1). Il place donc évidemment ce *Scamander navigabilis* entre Alexandria-Troas et le cap Sigeum; ce qui démontre que le canal creusé par un commandant turc, pour conduire le Scamandre à la mer (2), n'est qu'une rénovation de celui qui a été fait bien antérieurement. Ce canal traverse une étroite vallée; il peut avoir 15 pieds de largeur, et vers son milieu, la terre a été creusée à la profondeur de 30. Ses côtés, bien conservés, forment des talus très-roides, semblables à l'épaulement d'une tranchée; peut-être doivent-ils cet état de fraîcheur à leur restauration récente. En remontant ce canal, on trouve un moulin et des bains qu'a fait construire le fameux Hassan-Pacha, de son temps, la terreur des ennemis de la Porte; puis on arrive à un tchiftlik ou maison de campagne bâtie sur la hauteur à l'entrée du village d'Erkessi-Keui. C'est un des apanages du Capitan-Pacha ou amiral de la flotte Ottomane. Celui qui en est aujourd'hui possesseur, vient volontiers passer quelques momens dans ce séjour agréable, lorsque, de retour de l'Archipel avec sa flotte, il est obligé d'attendre les vents du sud pour pénétrer dans l'Hellespont.

Ce tchiftlik situé sur la petite place même d'Erkessi-Keui est construit de pierres apportées des ruines d'Alexandria-Troas, carrière inépuisable pour les Turcs. En face de la porte, on voit un tombeau turc, entouré d'un petit mur peu élevé, où se trouve enclavée une longue inscription grecque que M. Dubois a copiée et qui pourroit offrir de l'intérêt, si elle n'avoit point autant souffert des injures du temps. A droite est la mosquée, qui ne présente rien de remarquable, mais en avant, et près d'un puits à bascule, les Turcs ont placé un superbe tombeau de marbre blanc qu'ils ont également fait venir d'Alexandria-Troas, pour servir de réservoir à ce puits. Ce tombeau de 6 pieds 7 pouces de longueur, sur 3 pieds 4 pouces de largeur, et de 3 pieds 2 pouces de hauteur, porte une inscription grecque, gravée en beaux caractères. Elle a été copiée par

(1) Plin. Lib. V, c. 30. Tom. I, p. 282

(2) Voyez page 221 de ce volume.

plusieurs voyageurs et M. de Villoison l'a publiée et très-bien expliquée dans l'ouvrage de M. Lechevalier (1). Cette inscription nous apprend que le tombeau étoit la sépulture commune d'une famille de la ville d'Alexandria-Troas, qui avoit imposé une peine pécuniaire à ceux qui auroient la hardiesse de le profaner en y déposant un corps ou des ossemens étrangers; son vœu a été exaucé, mais ce qu'elle n'a pas prévu, ses cendres n'ont pas été respectées. (*l'Éditeur.*)

PLANCHE XXXIII.

Vue du tombeau d'Ilus.

La hauteur à l'extrémité de laquelle est situé le village d'Erkessi-Keui a été reconnue précédemment par M. de Choiseul, pour le Throsmos, l'*éminence de la plaine,* Θρωσμὸς πεδίου (2). Au centre s'élève un tumulus plus grand que tous ceux dont on a parlé jusqu'à présent; c'est le plus considérable de la plaine; il est appelé par les habitans Udjek-Tépé, la *colline d'Udjek,* du nom d'un village voisin. Les voyageurs l'ont tous pris pour le tombeau d'Æsyétès (3), mais on a vu que cette opinion est opposée au récit de Strabon qui place ce tombeau à 5 stades de la ville d'Ilium-Recens; et comme on trouve un tumulus à cette distance du Vieux-Kalafatli, dénomination que l'on donne aujourd'hui aux ruines d'Ilium-Recens, il n'y a pas de doute que ce dernier ne doive représenter le tombeau d'Æsyétès (4). On a même lieu de s'étonner qu'on soit tombé dans cette erreur, à l'égard de celui que nous décrivons, parce qu'il est trop éloigné pour appuyer une semblable opinion; aussi M. de Choiseul en fait-il le tombeau d'Ilus, *le grand tombeau,* μέγα σῆμα, près duquel se retire Hector un peu au-delà du Throsmos, pour tenir conseil avec les chefs de son armée (5). Cette position étoit, en effet, très-convenable; Hector ne se trouvoit pas éloigné du camp des Grecs, ses troupes étoient rangées devant lui sur le Throsmos et

(1) Lechevalier, Voyage de la Troade, T. III, p. 308.
(2) Voyez page 224 de ce volume.
(3) Chandler, Voyage dans l'Asie Mineure, trad. franç. Tom. I, pag. 93. Lechevalier, Ibid. Tom. II, pag. 296. Dallaway, Constant. anc. et moderne, trad. franç. T. II, p. 183. Clarke, Travels, etc. Tom. II, chap. 6, pag. 158 et 169.
(4) Voyez page 297 de ce volume.
(5) Voyez page 226 de ce volume.

dans la plaine, et derrière, à quelque distance, il laissoit la ville de Troie (1).

La hauteur de ce tombeau le fait remarquer de très-loin; et, quoique situé dans le fond de la plaine de Troie, c'est encore un point de reconnoissance pour ceux qui naviguent dans l'Hellespont. Il a environ 60 pieds d'élévation perpendiculaire sur 250 de diamètre à sa base, et à son sommet est une plate-forme circulaire de 30 pieds, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue. Il est aujourd'hui couvert de gazon et d'arbustes. Le houx et le chêne nain y remplacent les hêtres dont Théophraste cite la vétusté, et que l'on disoit avoir été plantés lors de la fondation d'Ilium (2). Sa surface n'offre aucun vestige de construction, si ce n'est dans le milieu de la plate-forme, un trou où peuvent avoir été placés les fondemens du cippe ou colonne sépulcrale, près duquel s'appuya Pâris, dit Homère, pour décocher plus facilement une flèche contre Diomède (3).

Les auteurs anciens nous peignent ce prince sous des couleurs bien différentes. Homère se plaît à nous le représenter comme un homme mou et efféminé qui n'osoit attaquer son ennemi de front (4); il lui fait même adresser, par son frère Hector, des reproches injurieux (5), qui ne paroissent pas mérités. Cointus, au contraire, nous dit qu'après la mort d'Hector, ce prince prit le commandement de l'armée Troyenne, qu'il fit des prodiges de valeur, tua plusieurs Grecs, et périt enfin blessé mortellement d'une des flèches d'Hercule, lancée par Philoctète (6). Auquel de ces deux sentimens doit-on s'arrêter? ils peuvent, ce me semble, se concilier : Pâris devoit nécessairement être odieux à ses frères, comme étant la cause d'une guerre désastreuse; mais la passion de l'amour devenant un aiguillon de plus pour le courage, il sut, en héros, soutenir la lutte qu'il avoit excitée, jusqu'à ce qu'il y perdît la vie. (*l'Editeur.*)

(1) Homer. Iliad. Lib. X, v. 415 et seq.

(2) Theophrast. Hist. plant. Lib. IV, c. 14. Plin. Lib. XVI, c. 44, Tom. II, pag. 40. Cette fondation d'Ilium est sans doute celle d'Ilium-Recens, bien moins reculée que celle de l'ancienne Ilium détruite par les Grecs.

(3) Homer. Ibid. Lib. XI, v. 371.

(4) Id. ibid. Lib. III, v. 32 et 380; Lib. XI, v. 507 et 582; Lib. XIII, v. 662.

(5) Id. ibid. Lib. III, v. 38 et seq.

(6) Cointus Smyrn. Lib. VI, v. 587; Lib. X, v. 238.

EXPLICATION *de la Vignette et du Cul-de-Lampe de ce Chapitre.*

La vignette se compose de trois pierres gravées antiques, représentant des sujets relatifs à la guerre de Troie.

La première, placée à gauche, est une cornaline qui a passé de France en Italie; le sujet en a déjà été gravé en grand par Tischbein, dans ses figures homériques (1), mais avec peu de fidélité. On la donne ici de nouveau d'après un dessin plus exact fait par M. Dubois, sur une empreinte qui lui appartient. Cette pierre représente Dolon sorti du camp Troyen et surpris par Diomède et Ulysse; ce guerrier a sur la tête, en forme de casque, une peau de loup, dont les pattes viennent croiser sur sa poitrine. Son vêtement descend jusqu'à ses genoux qui déjà ont fléchi, et il implore la miséricorde d'Ulysse, en lui portant la main au menton. Celui-ci presque nu, la barbe frisée, est couvert du pileus ou bonnet marin. L'artiste l'a représenté ainsi afin qu'on pût le reconnoître facilement. Diomède, au contraire, sous la figure d'un jeune homme, a la tête nue, un léger manteau flotte sur ses épaules, et un pied posé sur les genoux de Dolon, il le saisit au col, tout prêt à lui enfoncer son épée dans la gorge. L'artiste qui a gravé cette intaille, en figurant le fait rapporté par Homère (2), ne s'est pas assujetti à rendre tous les détails indiqués par le poète, mais il s'est attaché à bien faire distinguer les personnages. Cependant on peut dire que son travail est lourd, et que ses figures sont pesantes.

La deuxième pierre, placée à droite, est également une cornaline, qui faisoit autrefois partie de la collection Crozat. M. Dubois l'a dessinée d'après une empreinte que lui avoit communiquée M. l'abbé de Tersan. Diomède y est représenté sur le point d'enlever le Palladium. Le héros, comme sur la pierre précédente, a la tête découverte, sa chlamyde flotte derrière lui, et il est armé d'un javelot et d'un grand bouclier. Devant lui, sur un piédestal à double étage, et dans une espèce de chapelle couverte, est la petite statue de Minerve qu'on appeloit le Palladium, à la conservation de laquelle étoient liés les destins de Troie. Selon

(1) Figures d'Homère par Tischbein, expliquées par Heyne, planche en regard de la page 43. La gravure de Tischbein a été réduite par M. Millin, dans sa Galerie Mythologique, Pl. CLXII, N° 571.

(2) Homer. Iliad. Lib. X, passim.

quelques auteurs, cette figure avoit trois coudées de haut (1); mais, suivant d'autres, c'étoit la plus petite de toutes celles qu'on trouvoit dans la citadelle (2). Il paroît que l'artiste a adopté cette dernière opinion. Cette statue, en effet, étoit si petite, qu'en revenant aux vaisseaux, Diomède put la dérober long-temps à la vue d'Ulysse, qui ne la reconnut qu'après l'avoir touchée (3).

La troisième pierre, celle du milieu, est une pâte de verre antique, appartenant au roi de Prusse. Elle a été gravée plusieurs fois, mais d'une manière infidèle. Beger et Gorlée, quoiqu'ils l'eussent prise de Licetus, en ont changé la forme; ils l'ont représentée parfaitement ronde (4); Stephanoni d'abord, et ensuite Licetus, avant eux l'avoient donnée en grand, dans sa forme ovale (5); Winckelmann l'a décrite dans son catalogue des pierres gravées du baron de Stosch (6); et M. Heyne l'a fait graver de nouveau, apparemment d'après Licetus, en tête de son second excursus sur le 2me livre de l'Énéide de Virgile (7); M. Dubois l'a dessinée, pour cet ouvrage, d'après une empreinte qui lui appartient.

Cette pierre représente l'entrée du cheval de bois dans la ville de Troie. Winckelmann en a fait graver une à-peu-près semblable pour la disposition du sujet (8); mais le moment que l'artiste a choisi n'est pas le même; c'est celui où les guerriers Grecs descendent de la fatale machine. On y voit Cassandre sur les murs de Troie, toujours possédée de l'esprit divin, les cheveux hérissés, élevant les mains vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses prédictions. Dans celle que nous donnons, le cheval est aussi élevé que les remparts de la ville; des Phrygiens, que l'on reconnoît à leurs tiares, le traînent dans l'intérieur des murailles, et des Troyens assez confians sont assis sur sa base même. Les murs sont coupés, et plus loin Cassandre, la chevelure à moitié dressée, les mains portées en avant, dans un état d'inspiration, annonce à ses concitoyens, les malheurs qui vont les accabler; mais les Troyens aveuglés se moquent de ses paroles et méprisent ses prédictions;

(1) Apollod. Bibl. Lib. III, c. 12, § 3.

(2) Conon. Narrat. 34, ap. Phot. Bibl. col. 441.

(3) Conon Ibid. Voyez aussi sur le Palladium les Commentaires de Méziriac sur les Epîtres d'Ovide, T. I, pag. 60, et suiv. et le neuvième excursus de M. Heyne, sur le second livre de l'Énéide de Virgile.

(4) Beger, Bellum trojanum, Tab. 58. Gorlée, Dactyliotheque, 2e partie, N° 523.

(5) Stephanoni, Gemmæ antiquitùs sculptæ. Tab. 42. Licetus, Hieroglyphica, page 310.

(6) Winckelmann, Catalogue des pierres gravées du baron de Stosch, N° 332, page 392.

(7) Heyn. Excursus II, ad L. II, Æneid. T. II, p. 383.

(8) Winckelmann. Monum. ined. Pl. 140.

sur un plan plus enfoncé on voit un vase, et au-dessus, un *Bucrane*, ou tête de victime, qui décore un édifice au haut duquel est un *ove*, rendu dans les autres gravures par une tête humaine vue de profil. Les murs de la ville sont représentés par des assises régulières de belles pierres carrées, surmontées de trois créneaux; et, dans la partie inférieure de la pierre, se trouve un grainetis de très-bon goût. Cette pierre est belle, les costumes y sont fort distincts et rien n'y est douteux (1).

Il est assez singulier que la fable du cheval de bois se soit perpétuée jusqu'aux beaux temps de la Grèce, et même jusqu'au siècle d'Auguste, sans, pour ainsi dire, trouver de contradicteurs. Homère l'avoit admise dans ses poèmes, il n'en a pas fallu davantage pour l'accréditer et la perpétuer jusque dans les âges postérieurs. Ce poète feint que les Troyens introduisirent eux-mêmes ce perfide cheval dans l'intérieur du Pergama : « Les Troyens, en grand nombre, dit-il, l'ont eux-mêmes » traîné, avec de pénibles efforts, jusque dans leur citadelle; il do- » minoit sur leurs têtes. Long-temps irrésolus, ils se partagent en trois » avis différents. Les uns, armés d'un glaive terrible, veulent sonder ses » profondes entrailles, ou le tirer au haut d'un roc pour l'en précipiter; » mais d'autres le consacrent aux Dieux pour appaiser leur courroux, » sentiment qui doit prévaloir (2) ».

Virgile a bien profité de ces paroles d'Homère, il les commente, il les étend, et rien n'explique mieux notre pierre que les beaux vers du chantre d'Énée :

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis. Pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

(1) Dans les gravures de Stephanoni et de Licetus, qui étoient les plus exactes avant celle que nous donnons, les courroies avec lesquelles les Phrygiens tirent le cheval ne se voient point, les Phrygiens y ont la tête découverte, tandis qu'ils sont coiffés de la tiare ou bonnet particulier affecté à cette nation. Cassandre y a les mains un peu élevées, tandis que dans l'original elle les étend en avant. Ces gravures ont rendu la figure de bœuf ou de victime qui est sur l'édifice par la lettre V, et l'ove qui la surmonte, par une tête d'homme. Enfin les murs de Troie y sont représentés comme étant composés d'un grand nombre de petites assises de pierres toutes égales, et au contraire il y en a très-peu, le soubassement même est extraordinairement élevé. On y remarquera encore beaucoup d'autres négligences, si l'on fait la comparaison de notre gravure avec celles qui l'ont précédée.

(2) Homer. Odyss. Lib. VIII, v. 504.

Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
O patria, ô divûm domus Ilium, et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm! quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedêre.
Instamus tamen immemores cæcique furore,
Et monstrum infelix sacratâ sistimus arce.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, Dei jussu non unquam credita Teucris.
Nos delubra deûm miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festâ velamus fronde per urbem.

Æneidos, Lib. II, v. 234 et seq.

A l'époque reculée où la fable du cheval de bois étoit presqu'un fait historique pour la multitude ignorante, pour ces Grecs enfans, et qui le furent long-temps encore, le poète contemporain ne pouvoit guères la rejeter. Il lui étoit alors facile de l'admettre dans ses chants, sans avilir la muse de l'Épopée; mais dans le siècle du goût le plus exercé, au sein de la capitale du monde et à la cour d'Auguste, quel talent ne fallut-il pas à Virgile, pour dissimuler l'invraisemblance et voiler le ridicule d'un tel récit! La magie d'un style enchanteur pouvoit seule l'entourer d'une illusion, toujours la même après tant de siècles, et c'est un des plus beaux triomphes qu'ait obtenu l'harmonie des vers.

Les anciens et les modernes se sont long-temps exercés sur la manière d'expliquer raisonnablement cette fable antique. Ils ont cherché si ce cheval de bois n'étoit pas une machine inventée par Epéus pour renverser les murs, et semblable à celle qui fut depuis, par une juste allusion, appelée bélier (1). Ils ont pensé que la fable étoit fondée sur ce que les Grecs, pour surprendre Troie, s'étoient cachés derrière une colline appelée Hippios, *l'Équestre* (2), ou bien que sur la porte Scée, par laquelle ils étoient entrés, étoit peint un cheval (3); enfin, ils ont dit que les assiégeans, feignant de renoncer à la guerre,

(1) Virgil. Æneid. Lib. II, v. 151. Pausan. Lib. I, c. 23, pag. 55. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 15. Lenglet Dufresnoy, Méthode pour étudier l'histoire, Tom. IV, pag. 338. Gédoyn, Trad. de Pausan. Tom. I, pag. 73.

(2) Servius ad Virgil. Æneid. Ibid.

(3) Darès, de excidio Trojæ, c. 40. Servius ad Virgil. Æneid. Ibid.

conclurent la paix avec Priam, promirent de se rembarquer, lorsqu'ils auroient offert à Minerve Ilienne cet énorme cheval, qu'on ne put faire entrer sans abattre les murs, et que les Grecs, profitant de l'ivresse des habitans, après le festin qui termina la cérémonie, les massacrèrent et brûlèrent leur ville (1); un auteur même ajoute que l'on montroit encore de son temps la caverne où s'étoient cachées les troupes d'Agamemnon, et que l'on appeloit *les embûches des Grecs*, Ἀργείων λόχος (2).

Si l'on a, durant plusieurs siècles, agité cette question, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut se croire tenu de la résoudre : on aimera mieux relire Homère et Virgile que de chercher laborieusement avec Hygin, Tzetzès, Eustathe, Cédrénus, et d'autres encore, combien de guerriers purent entrer dans le cheval; quels furent au juste les noms de ceux qui obtinrent cette préférence, et s'il est bien vrai, comme le calcule Servius, que le cheval eut 150 pieds de longueur sur 30 de largeur (3). Le savant M. Heyne a rassemblé dans un de ses excursus sur Virgile, tout ce que l'on peut dire à l'égard de ce cheval (4), et on ne sauroit mieux faire que de recourir à son excellente dissertation.

Le cul-de-lampe est un fragment d'une table Iliaque, plus petite que celle qui existe au Capitole, mais qui n'offre pas moins d'intérêt pour la partie qu'elle représente. La grande table Iliaque est tronquée dans son commencement, et c'est précisément la portion conservée dans ce fragment. Il est vrai qu'il ne remplit pas entièrement la lacune, et que les faits n'y sont pas aussi détaillés que dans la grande table; néanmoins, il y supplée avantageusement, et il peut être d'une grande utilité.

Comme la grande table, ce fragment est en stuc; il faisoit partie de la collection du savant Bianchini à Véronne, d'où il passa dans le Musée de cette ville (5). Il fut apporté à Paris par suite des guerres d'Italie, et depuis, il a été rendu au Musée de Véronne. Il étoit renfermé dans un

(1) Dictys, de Bell. Troj. L. V, c. 11 et 12. Palæphat. de Incredib. c. 17. Virgil. Æneid. Lib. II, passim. Dion Chrysost. Orat. XI, pag. 186.

(2) Palæphat. ibid.

(3) Servius ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 150. Le texte de cet auteur ne porte que la quotité des mesures, le nom y est omis, en sorte qu'on ne sait si ce sont des pieds ou des coudées, ou toute autre mesure que Servius a voulu indiquer. Nous avons suppléé à cette omission, en prenant la plus petite de toutes celles qu'il peut avoir employées.

(4) Heyn. Excursus II, ad Lib. II, Æneid. Tom. II, pag. 383 et seq.

(5) Supplément à l'antiquité expliquée du P. Montfaucon, Tom. IV, pag. 84. Bottari, Museum Capitolinum, Tom. IV, pag. 328.

petit livre, dont les feuillets de bois contenoient plusieurs autres antiquités. La gravure que nous en donnons ici, d'après un dessin fait sur un moule que M. Dubois a pris avec beaucoup de soin, le présente dans sa grandeur naturelle. L'original peut avoir environ quatre lignes d'épaisseur; au revers est tracé un échiquier, dont chaque carreau, rempli par une lettre grecque, offre dans leur assemblage, une espèce de jeu apparemment en usage chez les anciens. On peut en voir une copie gravée dans le supplément à l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon, T. IV, pl. 38, qui a réuni sur une même planche les 2 faces de ce monument. Cette gravure, néanmoins, est faite avec si peu de soin, que les personnages y sont en grande partie défigurés; plusieurs y sont remplacés par des objets d'une nature fort différente, d'autres sont omis, les inscriptions y sont tronquées, et par conséquent on n'a pu jusqu'à cette heure, tirer qu'un très-foible parti des lumières que nous donne ce fragment. Il a été de nouveau gravé dans le IVème volume du Museum Capitolinum (1); mais, comme on s'est contenté de faire une simple copie de la mauvaise gravure de l'Antiquité expliquée, et qu'on l'a donnée sans explication, elle ne peut pas être plus utile que la première.

Ces sortes de tables, à ce qu'il paroît, servoient dans les écoles où on lisoit les poèmes d'Homère; c'étoit un moyen d'en fixer les détails dans la mémoire de ceux qui étudioient; et, de même que le poème, les parties en étoient désignées par des titres particuliers, semblables à ceux que l'on donnoit à chaque chant (2).

La table à laquelle ce fragment appartient, un peu moins étendue que celle du Capitole, étoit divisée, comme elle, en deux colonnes et un centre. Chaque colonne étoit séparée en 12 bandes horizontales qui répondoient chacune à-peu-près à un chant de l'Iliade. Le fragment que nous présentons n'en offre que 5, et une partie du tableau central.

Sur le cadre du tableau on lit au haut, ΙΛΙΑΣ Ο.....; sans doute, ΙΛΙΑΣ ΟΜΗΡΟΥ, *Iliade d'Homère;* et sur la partie de ce cadre qui avoisine les bandes, se distinguent les lettres Α. Β. Γ. Δ. Ε. qui indiquent que ces bandes répondent aux cinq premiers chants.

La bande supérieure qui se prolonge au-dessus du tableau central, nous montre Chrysès suppliant devant Agamemnon; leurs noms sont

(1) Bottari, Museum Capitolinum, Tom. IV, p. 356.

(2) Voyez Herodot. Lib. II, cap. 116. Quintilian. Instit. Orat. Lib I, c. 8. Ælian. Var. hist. Lib. XIII, c. 14 et 38.

au-dessous; derrière Agamemnon se tiennent les chefs de l'armée des Grecs, dont quelques-uns sont assis et d'autres debout. Ils sont témoins de la hauteur avec laquelle ce Prince reçoit le prêtre d'Apollon; au bas on lit les noms de Diomède et d'Achille. A la suite de Chrysès, est un chariot à roues pleines, absolument semblable à ceux dont on fait encore usage dans la Troade. Deux bœufs le traînent, et des esclaves ont soin des objets qu'il contient; au-dessous est écrit ΑΠΟΙΝΑ, *prix de la rançon;* ce sont les présens que Chrysès apportoit pour le rachat de sa fille; le chariot semble s'en retourner en raison du refus d'Agamemnon.

A la hauteur de la deuxième bande, sur le cadre du tableau central, est le mot ΜΗΝΙΣ qui indique la colère d'Achille. En effet, sur cette bande, on voit trois chefs de l'armée des Grecs assis et tenant conseil; au-dessous sont les noms de Nestor et d'Agamemnon; Achille n'y paroît point. Plus loin on distingue Ulysse frappant Thersite pour le punir de ses propos injurieux; et, près du centre, deux vaisseaux des Grecs, avec un guerrier armé devant, sont placés là pour indiquer que c'est dans le second livre de l'Iliade, qu'Homère fait le recensement des vaisseaux et des chefs qui les commandoient.

La troisième bande fait voir Priam debout, auprès de la porte Scée, et devant lui, les deux bras d'une figure qui n'existe plus, et qui par leur position semblent annoncer une personne qui lui parle. Un peu plus loin, est la scène du combat entre Pâris et Ménélas. Le premier est blessé et fléchit sur ses genoux; Ménélas le saisit par le panache de son casque, comme le dit Homère, mais Vénus vient aussitôt le dérober aux coups de son ennemi. Les noms sont au-dessous des figures; celui de Ménélas est presqu'effacé, il n'en reste que la première lettre.

En regard de la quatrième bande on lit sur la bordure du tableau central ΟΡΚΙΩΝ ΣΥΓΚΥΣΙΣ, *violation des sermens.* En effet, cette bande représente le sacrifice d'un agneau fait par les prêtres, pour sanctifier la trêve jurée entre les Grecs et les Troyens, et un peu plus loin, sur la gauche, Pandarus que Pallas engage à décocher une flèche contre Ménélas, afin d'avoir un sujet de recommencer la guerre. Homère place les sacrifices dans le troisième chant, mais l'artiste les a rapprochés ici de la violation, pour faire mieux sentir le contraste. Les noms des figures manquent, mais elles sont très-reconnoissables.

Il en est de même de la cinquième bande, au niveau de laquelle est écrit

sur le cadre du tableau ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ, *le courage de Diomède.* On voit sur cette bande Pallas excitant Diomède contre Vénus, qui enlève Enée. Ce chef semble menacer la Déesse, qu'il blesse bientôt à la main. Plus loin est un guerrier grec prêt à tuer un Troyen tombé à terre et qu'il saisit par derrière; c'est peut-être Mérion, plongeant son épée dans les flancs de Phéréclus qui fuyoit.

Le tableau central offre une partie des murs de la ville de Troie avec ses tours. Sans doute ce tableau représentoit, ainsi que celui du Capitole, les derniers momens de la ville de Troie, car les monumens y sont disposés de la même manière. Sur une terrasse, on voit une femme tombée sur ses genoux et tenant un enfant dans ses bras: seroit-ce Andromaque cherchant à sauver son fils Astyanax? Près d'elle est un guerrier dont la tête et les bras manquent, mais qui par son attitude semble combattre. Plus bas, sur le mur d'un temple, on lit le mot ΑΙΝΕΙΑΣ, *Enée,* et la fracture du monument laisse encore voir une tête de guerrier casqué, précisément dans la même place où l'on trouve sur la grande table Iliaque, Enée livrant ses dieux pénates à son père Anchise. (*l'Editeur.*)



